Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/histoiredesaintb00rati

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARD,

PAR

M.r L'ABBÉ THÉODORE RATISBONNE.

Nouvelle Edition.



In periculis, in angustiis, in rebus dubiis
MARIAM cogita, MARIAM invoca.
SANCTUS BERNARDUS.

TOURNAI,

TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN, LIBRAIRE,

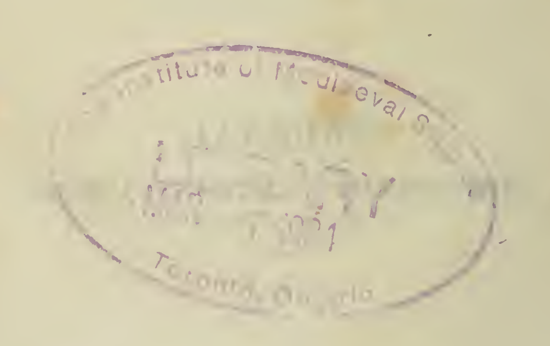
IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ,

1842

Imprimi potest.

Tornaci, die 8a 7bris 1842.

J. J. DUPIEREUX, VIC.-GEN.



HISTOIRE
DE SAINT BERNARD.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

VIE DOMESTIQUE DE SAINT BERNARD.

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE CITEAUX. (1091—1113).

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de saint Bernard. — Premières années de son enfance. — Détails sur sa famille.

Heureux l'homme qui, à l'entrée de sa vie, est souvent regardé, animé, pénétré par l'œil d'une mère tendre et vertueuse! Ce regard a un pouvoir magique sur l'âme de l'enfant!... Il rayonne douceur et vie; et, de même que le soleil féconde, par son rayon, les productions terrestres, et les adoucit en y posant la substance solaire, ainsi la mère pose dans l'âme de son fils le caractère sacré de l'amour.

Saint Bernard eut cet inappréciable bonheur. Sa mère, la pieuse Elisabeth [1], fille du comte Bernard de Montbar, avait épousé fort jeune le sire Tecelin, seigneur de Fontaines, près de Dijon. Ce mariage ne s'était pas conclu sans difficulté. Elisabeth n'avait que quinze ans, et déjà son âme, prévenue de grâces célestes, s'était vouée à Dieu; elle aspirait à vivre dans la paix du cloître, et se préparait, sous la direction de son vertueux père, à embrasser les règles austères de la vie monastique [2]. Mais la Providence lui ré-

[1] Les chroniqueurs l'appellent tantôt Elize, tantôt Alette, tantôt Elizabeth, tantôt Alix. (Fragm. ex tertia vita S. B., Gaufridus, § 2, p. 1292). — [2] Joh. Erem., Vita S. B., p. 1300.

servait une autre destinée. Elle fut appelée, contre son gré, à devenir épouse et mère, et à propager dans sa famille nombreuse les bénédictions dont elle avait été comblée dès son enfance.

Tecelin, son mari, était capable d'ailleurs d'apprécier une vertu si pure, et il l'honorait. C'était un noble chevalier, de mœurs douces, et craignant Dieu; et, bien que ses charges éminentes le retinssent presque constamment auprès du duc de Bourgogne, il conservait néanmoins la dignité de la vie chrétienne à la cour comme dans les camps; et en toutes rencontres, il se signalait par sa valeur, sa droiture et sa probité [1].

La Providence, qui avait assorti cette union, la rendit heureuse et féconde. Elisabeth donna le jour à six fils et à une fille : Guido était l'aîné de tous; ensuite Gérard, Bernard, André, Barthélemi, Nivard et Hombeline.

Bernard, le troisième fils de Tecelin, naquit en **1091**, au château de Fontaines en Bourgogne. Sa naissance avait été précédée d'une circonstance remarquable. Elisabeth, durant sa grossesse, eut un songe qui lui donnait de vives alarmes : elle avait vu dans ses entrailles un chien blanc qui aboyait d'une voix infatigable. « Inquiète et toute tremblante, dit » un historien contemporain, la mère de Bernard consulta » un homme de grande vertu qui, à l'heure même, se trouva » rempli de cet esprit de prophétie dont David était animé » lorsque, parlant des prédicateurs saints, il disait à Dieu : » La langue de vos chiens aboieront contre vos ennemis. Et » il lui répondit sur-le-champ : Ne craignez rien ; vous serez » mère d'un enfant qui, comme un chien très-fidèle, gar» dera un jour la maison du Seigneur, et aboiera hautement » contre les ennemis de la foi ; car il sera un excellent pré» dicateur, et avec sa langue médicinale, il guérira les plaies » d'un grand nombre d'âmes [2]. »

L'heureuse mère reçut dans son cœur la parole de l'homme de Dieu, et en tressaillit de joie. Elle avait offert au Seigneur ses deux premiers fils, dès le moment de leur naissance; mais elle lui consacra Bernard d'une manière plus positive; et son désir ardent était de transmettre à tous ses

[1] S. Bernardi Vita et Res. gestæ, Guillel., lib. I, cap. 1. — [2] Guill. Vita et Res. gest., lib. I, cap. 1.

enfants la haute vocation qu'elle avait cru éprouver dans son plus jeune âge.

Cette mère chrétienne ne considérait d'ailleurs les devoirs de la maternité que comme une délégation de la bonté divine ; elle regardait ses enfants comme des dépôts sacrés, confiés à sa vigilance et dont elle était responsable devant Dieu. Aussi, quoique d'une complexion fort délicate, Élisabeth ne voulut point abandonner à une étrangère le soin de nourrir ses enfants : attachée par le fond de son âme à la Source de tout amour, elle leur transmettait avec le lait maternel, la vertu céleste qui la vivifiait.

Tecelin menait une vie trop chevaleresque pour pouvoir présider lui-même à l'éducation de ses fils. Il se reposait avec confiance de ce soin sur la sollicitude éclairée de sa femme dont il approuvait les vues, quoiqu'il n'en comprît pas toute la portée. Elevé dans la profession des armes, et joignant, selon l'esprit de ce temps, les habitudes militaires et les exercices de la dévotion, il ne voyait aucun inconvénient à former tous ses fils pour la carrière qu'il n'avait pas parcourue lui-même sans gloire. Mais Elisabeth, plus clairvoyante, redoutait les dangers auxquels la vie des camps expose la pureté du cœur ; et elle connaissait trop les délices de la vie religieuse pour pouvoir souhaiter un autre bonheur à ceux qu'elle avait enfantés et consacrés à Dieu : elle éleva ses enfants pour le ciel plutôt que pour la terre, et leur apprit de bonne heure à discerner le bien et le mal, à choisir la meilleure part, à aimer par-dessus toutes choses Celui qui est l'amour même, le principe et la fin de l'homme. C'est pourquoi elle établit dans l'intérieur de sa maison l'ordre parfait et la salutaire discipline de la loi évangélique. « Je ne puis oublier, dit un de ses contemporains, combien » cette femme illustre cherchait à servir d'exemple et de » modèle à ses enfants. Dans sa maison, dans l'état du mariage et au milieu du monde, elle imitait en quelque sorte » la vie solitaire et religieuse, par ses abstinences, par la » simplicité de ses vêtements, par son éloignement de tous » les plaisirs et des pompes du siècle ; elle se retirait, autant » que possible, des agitations de la vie mondaine, persévérant dans les jeûnes, dans les veilles, dans la prière, et » rachetant par des œuvres de charité ce qui pouvait man-

» quer à la perfection d'une personne engagée dans le ma-
» riage et dans le monde [1]. »

De tels exemples, joints à une parole toujours sérieuse et à la fois aimable et pleine de douceur, laissèrent une impression ineffaçable dans l'âme des enfants d'Elisabeth. Elle les aimait d'un amour qui n'avait rien de cet égoïsme naturel qui recherche sa propre jouissance; elle déposait au fond de leur cœur une semence de vertus solides, sans provoquer à la superficie de leur esprit ce brillant factice qui émousse les jeunes intelligences. L'histoire rapporte qu'elle les exerçait à la pratique constante du renoncement et de la charité mutuelle, les accoutumant peu à peu, par une sage tempérance, à la mortification des sens et de la volonté propre; de manière qu'elle fit régner parmi ses enfants une heureuse conformité de goûts, de mœurs, de sympathies chrétiennes.

L'austérité de cette éducation, atténuée par tout ce qu'il y a d'affectueux et de suave dans le cœur d'une mère, développa à la fois l'extrême tendresse d'âme et ce caractère mâle et généreux qui distinguèrent les fils de Tecelin. Tous déployèrent, en avançant en âge, les plus nobles qualités; et parmi ces qualités, la piété filiale brilla toujours au-dessus de toutes.

Bernard principalement, le doux Bernard, l'enfant si cher au cœur de sa mère, s'était nourri avec délice de sa parole et de son regard vivifiant. Tout jeune encore, il s'épanouissait comme une fleur sous l'influence du rayon maternel; il s'appliquait autant que le comportait son âge, à vivre comme sa mère, à prier comme sa mère; il imitait en secret les œuvres qu'il voyait accomplir, donnait du pain aux pauvres, se rendait serviable à ses frères, affable pour tous; il parlait peu, s'observait avec attention pour modérer les mouvements de sa vivacité naturelle; et souvent on le voyait, retiré à l'écart, pleurant ses fautes et soupirant une prière naïve et enfantine. Bernard montra aussi dès son bas âge de merveilleuses dispositions pour les études. Sa précoce intelligence avait quelque chose de lucide et de vif qui brillait dans son œil, et sur les traits purs et mobiles de sa gracieuse physionomie. Son cœur toujours ouvert et ave-

[1] Guill., I, 2.

nant répandait sur son visage et sur toute sa personne ces teintes de joie innocente et ces sourires de grâce qui donnent à l'enfance des charmes inexprimables. Il avait la chevelure blonde, la peau très-fine et la taille élancée [1]; son extérieur reproduisait la noble image de son père; mais son âme était l'âme d'Elise.

Durant une maladie qu'il fit dans ses premières années, il subit une épreuve où l'on put admirer à la fois sa patience et la délicatesse de sa conscience. Tourmenté d'un mal de tête dont la violence avait résisté à tous les remèdes, une femme s'offrit de le guérir; mais à peine le saint enfant vit-il certains objets superstitieux entre les mains de cette femme, qu'il se leva avec impétuosité de son lit et chassa de sa chambre, en poussant un cri d'indignation, celle qui voulait lui rendre la santé par les pratiques odieuses de la magie.

Le Seigneur sembla récompenser tout aussitôt et d'une manière visible les sentiments de piété du digne fils d'Elisabeth. Le mal disparut subitement, et l'enfant se releva plein de santé et de joie intérieure [2].

Une autre circonstance contribua puissamment à échauffer cette foi si vive et si naïve. « C'était pendant la nuit » célèbre de Noël : il advint que le jeune Bernard, étant » assis et se recueillant avant l'office divin, pencha sa tête » sur sa poitrine et s'endormit un peu. Dans le même instant » l'enfant Jésus lui apparut en vision; le Verbe incarné se » présenta à ses yeux comme naissant une seconde fois du » sein de la Vierge mère, et comme le plus beau des enfants » des hommes. Cette vision admirable ravit de telle sorte » les premières affections du petit Bernard, qui déjà ne » tenait plus rien de l'enfance, qu'à dater de ce moment, » son esprit fut persuadé, comme il le croit et le déclare » encore aujourd'hui, que l'heure où il eut cette vision est » la même heure de la naissance de Notre-Seigneur. En effet, ajoute l'ami et le contemporain de saint Bernard, il » serait difficile à ceux qui l'ont souvent ouï prêcher de ne » pas reconnaître combien de grâces et de bénédictions il » reçut dans cette nuit bienheureuse; puisque depuis cette

[1] Gaudef., lib. II, c. 1. Chiffletii, de illust. gen. S. B., p. 426-428. — [2] Guill., I, 2.

» époque il semble avoir toujours eu une plus profonde con-
» naissance de ce mystère, et un discours plus riche et plus
» abondant toutes les fois qu'il en parle [1]. »

Or, quelques années s'écoulèrent; et le petit Bernard croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

CHAPITRE II.

Éducation de saint Bernard. — Mœurs domestiques du moyen-âge.

Il y avait, à l'église de Châtillon-sur-Seine [2], une école de grand renom, à cause des méthodes nouvelles que les savants scolastiques commençaient à y introduire. On y enseignait la sagesse du siècle (sæcularis sapientia [3];) car c'est ainsi qu'on appelait la science un peu équivoque des nouveaux maîtres. La vogue dont jouissait cette école y avait attiré un grand nombre d'écoliers; et Bernard était doué d'une si rare capacité pour les études que ses parents se décidèrent à le placer dans cette maison célèbre [4]. Ses progrès furent rapides; il apprit à écrire et à parler la langue latine avec une élégante facilité; il cultiva la poésie et se passionna même trop pour les belles-lettres.

Mais à mesure qu'il avançait dans ses études, il souffrait parfois d'entendre traiter les questions religieuses avec une subtilité frivole; car sans pouvoir se rendre compte des sentiments de crainte que lui inspirait la témérité de certains maîtres, il avait ce tact prompt et sûr, ce sens mystérieux de la piété et de la vérité, qui découvre au premier abord les plus légères déviations de l'esprit. Bernard conserva pendant toute sa vie les appréhensions pénibles que ces premières études lui avaient causées. Ce n'est pas que la dialectique ne fût de son goût; il s'y exerçait avec une

[1] Guill., lib., I, c. 2. — [2] In ecclesia Castellonis. Voy. 2a Vita S. Bern., auct. Alano. — [3] Godef., Vita Bern., p. 1081. — [4] Dès le commencement du onzième siècle, des écoles publiques se formèrent dans plusieurs églises de France, à Reims, à Poitiers, au Mans, à Auxerre et en d'autres villes considérables. Ces écoles se multiplièrent surtout dans le siècle suivant.

grande ardeur, et il acquit dans cet art une supériorité remarquable sur ses condisciples ; mais il lui répugnait d'en faire l'application aux principes éternels de la théologie, et de soumettre à une froide analyse des mystères que le cœur a besoin de goûter avec foi avant que l'intelligence puisse s'en rendre compte ; en un mot, sa foi, fécondée et nourrie par la parole maternelle, lui était trop sacrée pour qu'il pût, sans blesser sa conscience , la faire entrer dans la lice des disputes humaines. Bernard chercha dans la lecture et la méditation de l'Ecriture sainte le remède contre l'affadissement des études profanes. Il puisait chaque jour aux sources vives de la parole divine, l'aliment de son âme et la lumière de l'esprit. Cet exercice, qu'il ne discontinua jamais, enrichit prodigieusement sa mémoire, en même temps qu'il donnait à son style ces mouvements prophétiques et cette sublime élévation qui caractérisent ses discours et ses écrits.

Pendant que Bernard étudiait à Châtillon, ses frères entraient successivement dans l'état militaire. Ce dut être une douloureuse épreuve pour Elisabeth; mais il y avait dans le fond de son âme des pressentiments qui ne trompent point une mère, et qui adoucirent ses peines. Elle ne s'opposa point à la volonté de son mari ; et celui-ci, en appelant ses fils sur ses traces, ne faisait d'ailleurs que céder en quelque sorte à la force des circonstances. En effet, il régnait alors en Bourgogne une exaltation toute guerrière. Cette province féodale était gouvernée par des ducs puissants, issus de Hugues-Capet ; et l'un d'eux avait récemment donné sa fille en mariage au fameux Alphonse IV, roi de Castille et de Léon [1]. Cette alliance attirait constamment en Espagne, malgré la distance des deux pays, une foule de chevaliers Bourguignons qui cherchaient au loin des aventures brillantes. C'était l'époque où la gloire des Castillans était à son apogée. Le Cid, qui mourut, comme on le croit, en l'année même où naquit saint Bernard, avait rempli le monde du bruit de sa valeur; et Alphonse lui-même, le gendre du duc de Bourgogne était regardé comme un maître tellement accompli dans le métier des armes, que les plus

[1] Ce mariage s'était fait en 1078. Constance , femme d'Alphonse IV, était fille de Robert le Vieux, duc de Bourgogne, lequel était fils de Hugues-Capet. (Plancher, *Hist. de Bourgogne*, liv. VI, ch. 19, page 112.)

nobles chevaliers s'estimaient heureux de se former à son école.

Mais outre ces considérations particulières qui excitaient l'esprit belliqueux de la Bourgogne, il y avait des motifs bien autrement graves qui poussaient à la guerre, non-seulement la France, mais toute l'Europe. Les événements s'étaient tellement compliqués à l'entrée du douzième siècle, que tout l'Occident en était ému. D'un côté, c'étaient les Normands, devenus les maîtres de l'Angleterre et de la Sicile, dont la puissance, toujours croissante, piquait l'émulation du roi de France et de la plupart des grands feudataires de sa couronne. D'un autre côté, les sérieux démêlés de l'empereur d'Allemagne avec le Pape, au sujet des investitures, avaient divisé les états chrétiens en deux partis toujours prêts à en venir aux armes ; et ces contestations terribles s'étaient envenimées à un tel point, que personne n'en pouvait prévoir l'issue. Toutefois, un autre événement dominait ces graves conjonctures, et produisait une tourmente générale dans les divers rangs de la société.

Dès l'année 1095, l'ermite Pierre avait parcouru les régions de l'Occident, avec de pressantes lettres du pape Urbain II, pour exciter les chrétiens à voler au secours de la Palestine. Depuis lors, il n'était bruit en Europe que des merveilleux exploits de la guerre sainte. Les Français s'étaient couverts de gloire; Nicée avait cédé à leur audace ; Antioche, l'antique et superbe capitale de l'Orient, avait été prise après un siége mémorable, et un prince normand y avait jeté les fondements d'un nouvel empire; enfin, Godefroi de Bouillon, à force de valeur, s'était emparé de la cité sainte, le 15 juillet 1099, et la royauté de Jérusalem lui avait été unanimement décernée.

Telles étaient les glorieuses nouvelles qui se disaient en Occident au commencement du douzième siècle; et l'on conçoit à quel point elles durent exalter l'enthousiasme de la chevalerie. Ces nouvelles si pleines d'intérêt se répandaient avec rapidité dans toutes les contrées, par l'organe des troubadours qui, au temps de nos pères, faisaient l'office que remplissent de nos jours les feuilles publiques. Ils allaient de château en château, chantant les faits et gestes des héros chrétiens, au milieu des nobles assemblées de

dames et de chevaliers; et ces chants, accompagnés de musique instrumentale, étaient ensuite répétés par les ménestrels du pays, et mis en action par les mimes et les jongleurs. C'était là le divertissement ordinaire des longues soirées de l'arrière-saison; car les châtelains, profitant de la trêve forcée des hostilités féodales, passaient leurs quartiers d'hiver dans l'intérieur de leurs châteaux crénelés; et là, réunissant dans une vaste salle les membres de la famille et les vassaux fidèles, le seigneur, assis dans son fauteuil taillé en ogive, donnait audience aux troubadours et prêtait une oreille attentive aux exploits des héros chrétiens, et aux complaintes sur les souffrances de l'Eglise.

Ce n'était pas la coutume des hommes du moyen-âge de s'occuper des menues détails de la vie individuelle et de cette foule d'objets éphémères dont la multiplicité même atténue l'intérêt. Les grandes choses surtout pouvaient émouvoir nos pères; et aussi la part qu'ils y prenaient se manifestait autrement que par des discours et des vœux stériles. Toute cause juste, toute affaire sérieuse, trouvait en eux, non-seulement des admirateurs, mais des défenseurs chaleureux, toujours prêts à combattre pour soutenir le droit et l'honneur. C'est ainsi que la sainte cause de la croisade préoccupait sans cesse les âmes généreuses.

Nul doute que Tecelin, avec le caractère que nous lui connaissons, n'eût envoyé ses fils sous la bannière de l'illustre Godefroi, si leur force corporelle eût répondu à la vigueur de leur esprit; mais les deux aînés, à l'époque de la première croisade, étaient encore à cet âge intermédiaire qui sépare l'adolescence de la jeunesse, et Bernard n'était qu'un enfant. Toutefois on sait combien les jeunes cœurs s'enflamment au récit des actions éclatantes des héros; et les fils de Tecelin en conservèrent une impression ineffaçable. Dès que les deux aînés eurent atteint l'âge viril, ils brûlèrent d'impatience de signaler leur bravoure; ils ne se laissèrent arrêter ni par la voix secrète de leur conscience, ni par la sollicitude plus manifeste de leur mère : l'occasion de combattre se présenta au sujet d'un différend que le duc de Bourgogne avait à vider; Guido et Gérard se rendirent au camp de leur suzerain. Les écrivains qui ont personnellement connu la famille de saint Bernard s'accordent à faire

l'éloge de ces deux chevaliers et de leurs jeunes frères. « L'aîné, d'un caractère grave et plein de droiture (1), mo-
» deste et chéri de Dieu, était doué d'une sagesse qui se
» montrait dans ses paroles aussi bien que dans sa con-
» duite. Gérard, son frère puîné, jouissait d'une estime mé-
» ritée; il avait des mœurs simples et chastes, une rare pru-
» dence et une remarquable présence d'esprit dans le
» conseil. Quant à Bernard, c'était la lumière et le miroir
» de ses frères, et en même temps la colonne sublime de
» l'Eglise. André, le quatrième, avait une âme naïve et
» droite, craignant Dieu et fuyant le mal. Barthélemi, en-
» core dans la fleur de l'âge, anticipait sur la sagesse des
» vieillards et embellissait son âme de toutes les qualités
» d'une vie pure et sans tache. Nivard, le plus jeune des en-
» fants, préféra les biens du ciel aux richesses de la terre :
» c'est tout dire [2]. » Hombeline, la dernière dans l'ordre de la naissance, était une jeune fille douce et ingénue, mais dont la piété cédait quelquefois au penchant pour la vanité mondaine [3]; et nous verrons plus tard les effets de cette précoce disposition.

Guido, une fois en carrière, se fixa dans le monde : il épousa une jeune et pieuse châtelaine, aussi distinguée par sa beauté que par son illustre naissance.

CHAPITRE III.

Saint Bernard achève ses études et revient à Fontaines. — Mort de sa mère. — Tentations et Conversion.

L'esprit de Bernard avait acquis de bonne heure sa maturité. Sa prodigieuse facilité, jointe à une longue persévérance, l'avait parfaitement initié aux diverses sciences sacrées et profanes qu'on enseignait à Châtillon; mais, chose assez rare, sa trop grande ardeur pour les études n'avait point nui aux pieuses dispositions de son âme. En

[1] Guido, cujus gravitatis et veritatis fuerit vir, omnes sciunt qui eum scire potuerunt. (Vit. S. B. auct. Guill., liv. I, cap. 14, p. 1102). — [2] Vita 4a S. B. a Joan. Eremit., lib. I, p. 1299. — [3] Idem, loc. cit.

même temps que ses talents se développaient avec puissance, la foi s'enracinait davantage dans son cœur ; et, ainsi qu'il le rapporte lui-même, il goûta et savoura longtemps les douceurs intimes du printemps spirituel : tous les germes de grâce dont son âme était remplie s'épanouirent durant cette heureuse saison de la vie, et les fruits de vertu qu'il porta plus tard se montrèrent déjà alors dans une riche et abondante floraison. Il est peu d'hommes qui ne conservent quelque souvenir de ce temps mystérieux où l'âme, encore vierge, s'entr'ouvre pour la première fois et produit la première fleur de l'amour. Heureux quand c'est vers Dieu que s'exhale son suave parfum ! C'est le temps dont parle le prophète, le temps de la puberté de l'âme : « J'ai passé » auprès de vous, dit le Seigneur, et je vous ai considérée ; » et j'ai vu que le temps où vous étiez, était le temps d'être » aimée [1]. » A cet âge, tout jeune homme est poëte : il est poëte parce qu'il aime, et que la poésie est le langage naturel de l'âme aimante ; mais ce n'est pas seulement par l'harmonie des mots qu'elle s'exprime ; elle vit dans la mélancolie du silence et des larmes ; elle anime le regard, elle donne des ailes aux rêves et aux soupirs ; on aime, et ce qu'on aime est inconnu : on le pressent, on le réclame, on le cherche parmi les reflets de la beauté et de la vérité ; mais cet idéal n'est point sur la terre ; et de là ce mélange de désirs, d'amour, de douleur, d'espérance qui produit un sentiment indéfinissable et qu'on ne saurait comparer, sous quelques rapports, qu'à ce que les Allemands appellent *Heimweh*, mal du pays, amour de l'exilé pour sa patrie.

Le jeune Bernard passa par les divers degrés de cet âge poétique. Hélas ! cet âge est de courte durée ; car il faut que les fleurs tombent pour que les fruits apparaissent ; et entre la chute des fleurs et la maturité des fruits, il y a, dans la vie spirituelle comme dans le règne de la nature, un intervalle long et indécis, un temps de labeur et d'angoisses qui pèse lourdement, et se prolonge parfois jusqu'au terme de l'existence terrestre ! Bernard se trouvait dans cette seconde période quand il quitta Châtillon pour retourner au foyer paternel : il avait alors dix-neuf ans. Brillant au dehors de tous les attraits de la jeunesse et du talent ([2]), il ne ressen-

[1] Ezéch., XVI, 8. — [2] Vit. S. B. auct. Guill., lib. I, cap. 3.

tait plus au-dedans de lui-même les transports de son ancienne ferveur ; sa piété, dépourvue de consolations et sevrée, pour ainsi dire, de toutes ses suavités, semblait n'avoir plus ni chaleur ni lumière : le printemps était passé pour lui ; les ombres de la nuit enveloppaient son âme, et la voix de la tourterelle ne s'y faisait plus entendre.

Ce fut l'époque où commencèrent les épreuves. Jusqu'alors la chasteté du jeune Bernard, protégée par la piété et la pudeur (deux gardiennes que la grâce et la nature donnent à cette vertu précieuse), n'avait subi aucune atteinte ; mais les charmes du monde, au milieu duquel il venait d'entrer, excitèrent ses sens, et sollicitèrent vivement son cœur naïf et trop impressionnable. Il lui arriva, raconte son biographe, de porter un jour ses regards sur une femme dont la beauté séduisante l'avait frappé. Bernard éprouve un sentiment étrange ; sa conscience alarmée se réveille avec force ; il frissonne ; il craint que le trait ne soit mortel ; aussitôt il fuit sans savoir où il va ; il court à un étang glacé, s'y plonge avec hardiesse, et demeure obstinément dans ces eaux jusqu'à ce qu'on vînt l'en retirer à demi mort [1]. Un tel acte de vigueur eut pour Bernard des résultats salutaires ; sa vertu victorieuse en acquit une nouvelle force, et de ce moment elle s'éleva de plus en plus au-dessus des influences de la chair.

Cependant une affliction immense, et la plus poignante que puisse éprouver un fils, vint frapper Bernard au cœur, et mit un terme à son bonheur domestique. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis son retour à Fontaines, que sa mère, comme un fruit mûr pour le ciel, lui fut enlevée. Elisabeth se voyait entourée, en ce moment, de toute sa famille ; ni les infirmités, ni le nombre des années n'avaient annoncé l'approche de son dernier jour ; au contraire, encore pleine de fraîcheur, et forte de la santé de l'âme et du corps, elle se livrait plus que jamais aux exercices de la piété et d'une infatigable charité. On la voyait souvent, dit un ancien auteur [2], seule et à pied sur la route de Fontaines et de Dijon, entrant dans les maisons des pauvres, visitant les malades, distribuant des remèdes et des aliments, portant toute espèce de secours et de consolations aux personnes affligées. Et ce qui

[1] Vit. S. B. auct. Guill., lib. I, cap. 3. — [2] Guil., S. Thyr., lib. I, cap. 3.

rendait sa bienfaisance plus admirable, c'est qu'elle la pratiquait de telle sorte que l'éclat de ses œuvres ne trahissait point sa modestie ; elle faisait tout par elle-même, sans l'assistance de ses domestiques, et l'on pouvait dire avec vérité que sa main gauche ignorait les largesses de sa droite. C'est au milieu de ces nobles exercices que la pieuse Elisabeth fut rappelée presque subitement de ce monde. Sa mort a des circonstances trop touchantes pour que nous n'en rapportions ici quelques détails ; nous laisserons parler celui de ses contemporains qui a lui-même assisté à cette scène de douleur et d'édification.

« La très-excellente mère de notre vénérable abbé avait » coutume de célébrer magnifiquement tous les ans la fête » de saint Ambroise (patron de l'église de Fontaines) ; et » elle donnait chaque fois, en cette occasion, un repas so» lennel auquel était convié le clergé. Dieu voulant donc ré» compenser la dévotion particulière qui attachait cette » sainte femme au glorieux saint Ambroise, lui fit connaître » par une révélation qu'elle mourrait au jour même de la » fête. Et certes il ne faut pas s'étonner de voir une si digne » chrétienne participer à l'esprit de prophétie. En consé» quence, elle annonça tranquillement et avec un ton d'as» surance, à son mari, à ses enfants, à sa famille assemblée, » que le moment de sa mort était proche. Tous demeurèrent » frappés de surprise, et se refusèrent de croire à cette pré» diction ; mais bientôt ils éprouvèrent de justes anxiétés. » Dès la vigile de saint Ambroise, Elisabeth fut prise d'une » fièvre violente qui la retint couchée ; le lendemain, jour » de la fête, elle demanda humblement qu'on lui apportât » le corps de Notre-Seigneur ; et après avoir reçu ce très» saint viatique avec les onctions saintes, elle se sentit for» tifiée, et elle insista pour que les ecclésiastiques invités se » rendissent au repas qu'elle avait préparé. Or, pendant » qu'ils étaient à table, Elisabeth fit appeler auprès d'elle » Guido, son fils aîné, pour lui commander et lui recom» mander d'introduire dans sa chambre, aussitôt après le » repas, tous les membres du clergé qui s'y trouvaient. » Guido fit pieusement ce que sa pieuse mère avait désiré. » Les voilà donc tous réunis autour de son lit ! Alors la ser» vante de Dieu annonce d'un air serein que le moment de

» sa dissolution était venu ; les clercs se mettent en prière ; » on commence les litanies. Elisabeth elle-même psalmo- » diait doucement avec eux, tant qu'elle avait du souffle ; » mais à l'instant où le chœur arriva à chanter cette parole » des litanies : *Per passionem et crucem tuam libera eam, Do-* » *mine*, la mourante, remettant son âme au Seigneur, éleva » sa main pour faire le signe de la croix ; et, demeurant » dans cette attitude, elle rendit sa belle âme que les anges » reçurent et portèrent dans le séjour des bienheureux. » C'est là qu'elle attend, dans la paix et le repos, le réveil » de son corps, au grand jour de la résurrection, quand » viendra notre juge et notre avocat, Jésus-Christ, pour » juger les vivants et les morts, et le siècle par le feu. C'est » ainsi que cette âme sainte quitta le saint temple de son » corps : sa main droite resta élevée en haut dans la même » position où elle était lorsqu'elle fit son dernier signe de » croix ; chose qui parut un sujet d'admiration à tous les » assistants [1]. »

O mère de saint Bernard, mère sept fois bienheureuse, et digne des bénédictions de tous les enfants de l'Eglise ! Daignez, je vous en conjure, guider la plume de celui qui entreprend d'écrire la vie de votre fils, afin que les exemples de sa vertu et l'éclat de sa sainteté nous animent, nous consolent, nous réchauffent, nous qui vivons si pauvrement dans les derniers temps ! Hélas ! à peine si nous croyons les prodiges des temps passés, tellement ils sont devenus rares depuis que la charité s'est refroidie sur la terre ! Je vous prie donc, ô pieuse mère, que votre Bernard revive dans ce livre, et que son esprit nous assiste. Loin de nous la vaine gloire, les recherches de l'amour-propre et le faux éclat de l'éloquence humaine ! Que notre parole soit simple, vraie, que notre narration soit fidèle ! C'est sous vos auspices, douce Elisabeth, que nous allons la reprendre et la poursuivre avec confiance.

« L'heureuse transmigration de l'âme d'Elisabeth, con- » tinue le moine que nous avons cité, fut un sujet de joie » parmi les anges du ciel ; mais sur la terre cet événement » plongea dans le deuil et la douleur la plus profonde les » pauvres de Jésus-Christ, les veuves et les orphelins dont

[1] Joan. Erem., p. 1300.

» elle était la mère [1]. » Bernard surtout, Bernard tout à l'heure si joyeux de se retrouver avec sa mère, après une longue absence, demeura atterré de ce coup si subit et si imprévu. Attaché à sa mère par les liens de la grâce encore plus que par ceux de la nature, son cœur si aimant, si rempli de tendresse et de piété filiale, semblait dépouillé pour toujours de tout ce qui faisait sa joie, sa vie, son bonheur.

Abandonné à ses regrets et à son immense douleur, il trouvait à peine dans sa foi vive et dans les promesses éternelles quelques pensées de consolation. Il avait près de vingt ans : c'est l'âge où le fils commence seulement à comprendre le prix d'une mère; car tant qu'il est enfant, il l'aime instinctivement, il l'aime enfantinement; mais le jeune homme l'aime avec motif, avec conscience; et à son amour se joint une estime singulière, un respect et une confiance sans bornes. Bernard, quoique entouré de ses frères, de sa sœur, de son vieux père, se croyait seul dans le monde; son appui lui manquait; sa consolation n'était plus ici-bas; il n'entendait plus, il ne voyait plus sa mère; il était en quelque sorte séparé de lui-même.

Mais ce qui augmentait chaque jour ses tristesses et ses ennuis, ce fut son aridité intérieure, la sécheresse de sa dévotion et de ses prières, la froideur de son âme qui lui semblait couverte de glace. Dans cet état d'obscurcissement, par où passent inévitablement les âmes destinées à une haute sanctification, Bernard dut subir toutes les épreuves de la voie purgative; car, ainsi que le témoigne l'Ecriture, le Seigneur éprouve ses serviteurs comme l'argent s'éprouve dans le feu et l'or dans le creuset [2]. « Mon fils, dit l'Ecclé- » siastique, lorsque vous entrerez au service de Dieu, de- » meurez ferme dans la justice et dans la crainte, et prépa- » rez votre âme à la tentation [3]. »

Bernard eut à lutter contre les trois espèces de tentations qui s'attachent successivement au corps, à l'esprit et à l'âme, par la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie.

La première de ces tentations fut d'autant plus violente, que déjà Bernard en avait triomphé dans une occasion precédente; mais l'antique et rusé serpent attendit le moment

[1] Joan. Erem., p. 1301. — [2] Prov. XVII, 3. — [3] Eccl., II, 1.

le plus critique pour surprendre la jeunesse de Bernard et lui livrer un assaut décisif. Nous l'avons déjà dit, Bernard était remarquablement beau; son corps était parfaitement bien fait, il avait des manières élégantes et distinguées; son œil, plein de feu, éclairait un visage doux et gracieux; sa démarche, son attitude, son geste, le sourire de ses lèvres étaient toujours modestes, simples et nobles; sa parole, naturellement éloquente, était vive et persuasive. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de si aimable, de si attrayant que, selon l'expression de ses biographes, il était encore plus dangereux pour le monde que le monde ne l'était pour lui [1]. On conçoit dès lors les nombreux périls qui durent environner le jeune homme, surtout quand on considère combien son cœur était ouvert, expansif, et porté à aimer. Il fit de terribles expériences.

Cependant la grâce divine, qui assiste les humbles et fortifie ceux qui combattent, couvrit Bernard de son égide et le rendit invulnérable à tous les traits du démon de la chair. Le tentateur prit alors une forme plus subtile; et voyant que le côté faible de Bernard était un amour excessif pour la science, il s'efforça de captiver son esprit par la concupiscence des yeux. Des amis imprudents, ses frères eux-mêmes, afin de le distraire de ses rêveries, l'engagèrent à s'adonner aux sciences curieuses; et ils lui représentèrent si vivement l'intérêt qui s'attache à ce genre d'études, que Bernard, déjà enclin par lui-même aux investigations de l'intelligence, ne trouvait d'abord aucune objection contre ces conseils; mais la voix de sa conscience lui en montra les dangers. Il comprit que la science, sans but pratique, et sans autre résultat que la satisfaction d'une vaine curiosité, n'était point digne du chrétien. Car, ainsi qu'il le dit lui-même dans la suite (et nous citons ici ses propres paroles) : « Il y en a quelques-uns qui ne veulent » apprendre que pour savoir, et cette curiosité est ridicule; » d'autres ne veulent apprendre que pour être regardés » comme savants, et cette vanité est blâmable; d'autres » n'apprennent que pour trafiquer de leur science, et ce » trafic est ignoble. Quand donc les connaissances sont-elles » bonnes? Elles sont bonnes, dit le prophète, quand on les

[1] Guill. lib. I, III.

» met en pratique. (Ps. 110). Et celui-là est coupable, » ajoute l'apôtre, qui ayant la science du bien qu'il doit » faire, ne le fait pas. (Jac., IV, 17). [1] »

De telles considérations, toutes chrétiennes, contre-balancèrent les suggestions spécieuses des personnes qui l'entouraient.

Cependant il fallait embrasser une carrière, une position sociale, se déterminer pour une sphère d'activité : il fallait, en un mot, choisir entre Dieu et le monde. Dans cette alternative, où les secrètes dictées de la conscience combattent toutes les réflexions et toutes les prévisions, Bernard éprouva des perplexités douloureuses. Le tentateur profita de cette situation pour lui livrer un dernier assaut, plus long et plus opiniâtre que les précédents : ce fut cette fois l'orgueil qu'il chercha à exalter par des insufflations perfides.

En effet, le monde ouvrait à Bernard des avenues séduisantes. L'influence de sa famille et les services personnels de son père lui assuraient, dans les armées, un avancement rapide et de hautes distinctions ; d'un autre côté, son génie flexible, ses vastes connaissances l'appelaient à la cour, où il avait toutes les chances d'un succès brillant. La magistrature encore lui offrait une position conforme à ses habitudes graves et studieuses ; enfin il pouvait aspirer, et par son mérite et par le rang de sa maison, aux plus éminentes dignités de l'Eglise [2]. Mais, au milieu de ces conjonctures, Bernard demeura indécis ; et, ni les pressantes sollicitations de sa famille, ni l'entraînement de ses amis, ni le poids de ses propres désirs et de sa passion pour les grandes choses, ne put faire pencher sa volonté et arracher son consentement. Chaque fois que le monde lui souriait, le souvenir de sa mère le rappelait au sérieux de la vie ; et tous ses projets semblaient se dissoudre sous l'action d'une force intérieure qui faisait son supplice ou sa joie, selon qu'il obéissait ou résistait à cette mystérieuse impulsion. Oh ! qu'une telle lutte est déchirante ! Et combien ces peines d'esprit sont plus cruelles et plus incisives que toutes les souffrances du corps ! C'est au milieu des tribulations de ce genre que la volonté est crucifiée ; le moi humain, pressuré de toutes parts, est séparé de ce qu'il a d'impur ; il est dépouillé de

[1] S. Bern., in cant. serm. XXXVI, ante medium. — [2] Villef., liv. 1. p. 10.

lui-même, vidé en quelque sorte de sa propre vie, jusqu'à ce qu'il meure à ses goûts, à ses désirs, à ses vouloirs, à ses affections, à tout ce qui est de lui et à lui. Ce n'est qu'alors qu'il peut dire, avec la grande âme qui sera toujours le modèle de toute perfection : *Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum. Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole* [1]. Alors quand le vase est pur, l'Esprit-Saint y abonde, et en fait un vase d'honneur devant Dieu.

Mais qui dira les angoisses et les profondes tristesses d'une âme qui gémit dans les douleurs de cette opération crucifiante ! Souvent en proie à une tourmente extraordinaire, et déchiré au-dedans de lui-même par deux puissances contraires qui pressaient et sollicitaient également sa volonté, Bernard levait son regard vers le ciel; et alors il rencontrait le regard de sa mère qui lui rendait le calme et réveillait sa conscience : « Il lui semblait la voir, se plai- » gnant, et lui rappelant qu'elle ne l'avait pas élevé avec » une tendresse si particulière pour la vanité du monde ; et » qu'elle avait eu une autre espérance en le formant avec » tant de soin [2]. »

Un jour, s'étant mis en route pour aller visiter ses frères, qui se trouvaient avec le duc de Bourgogne au siége du château de Grancey, il cheminait silencieusement, roulant dans son esprit de graves pensées : le monde, avec ses agitations et ses perpétuelles vicissitudes, lui apparaissait comme un vain spectacle ; il comprit soudainement la parole qui parlait au fond de son cœur : « Venez à moi, vous tous » qui souffrez et qui êtes chargés de peines, et je vous sou- » lagerai ; prenez mon joug, et vous trouverez le repos de » vos âmes [3]. » A cette voix, un désir céleste s'empare du cœur de Bernard et le fait tressaillir jusque dans la moelle de ses os. Il s'arrête devant une église ; il y entre : « Là, » prosterné aux pieds de l'autel, il prie avec une grande abondance de larmes, levant ses yeux vers le ciel et répan- » dant son cœur comme de l'eau devant la face du Seigneur » son Dieu, selon la parole du prophète [4]. » Dès ce moment un calme profond descendit dans son âme; le souffle divin

[1] Luc. I, 38. — [2] Guill. lib. I, cap. 3. — [3] Matth. XI, 28-29. — [4] Guill. I, III.

ralluma le foyer de sa vie; et Bernard, embrasé d'amour, se voua à Dieu pour toujours, et prit avec joie le joug de Celui qui est doux et humble de cœur.

Bien des années après ce changement, qui fut l'œuvre du Très-Haut, Bernard aimait à en rappeler les circonstances et à les raconter aux moines de Clairvaux. « Je n'ai pas » honte d'avouer, leur disait-il, que souvent, et surtout au » commencement de ma conversion, je me trouvais dans » une grande dureté de cœur et dans un extrême refroidis- » sement. Je cherchais Celui que mon âme voulait aimer.... » Celui dans lequel mon esprit engourdi se pouvait reposer » et réchauffer; et comme il ne se présentait personne pour » me secourir et pour fondre cette glace dure qui resserrait » si fort tous mes sens intérieurs, et y faire renaître la dou- » ceur et la sérénité du printemps spirituel, mon âme deve- » nait de plus en plus languissante, débile et endormie, se » laissant aller au chagrin et presqu'au désespoir, et mur- » murant en elle-même : *Qui pourra soutenir un froid si* » *rude :* [1] *?* Alors tout à coup, et peut-être à la seule parole » ou la première vue d'une personne spirituelle, ou même » quelquefois au seul souvenir d'un mort ou d'un absent, » l'Esprit divin commençait à souffler, et les eaux à couler, » et mes larmes me servaient de nourriture durant le jour » et durant la nuit. [2] »

CHAPITRE IV.

Conversion des frères de saint Bernard et de plusieurs de ses amis.

« Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit Jésus-Christ, et que veux-je, sinon qu'il s'allume ! [3] »

Ce feu divin, quand il descend dans une âme, la purifie et la transfigure; et son opération est analogue à celle du feu matériel, quand il s'attache au bois : il le dessèche d'abord et l'obscurcit de vapeurs épaisses, puis il pénètre peu à peu dans sa substance, consumant tout ce qu'il y rencontre de

[1] Ps. 147. — [2] S. Bern., in Cant., serm. XIV, post medium. — [3] Luc. XII, 49.

grossier et d'hétérogène ; enfin, il l'enflamme, le transforme, le remplit de splendeurs ; et le bois changé en feu participe aux qualités du feu lui-même. C'est ainsi que Bernard, après avoir passé par tous les degrés d'une profonde épuration, demeura entre les mains de Dieu comme un flambeau allumé, prêt à être posé sur le chandelier.

Or, l'homme, renouvelé en lui-même et animé d'un céleste amour, ne tarde point à devenir, au milieu de ses semblables, un merveilleux instrument de salut ; et la puissance toujours croissante que Bernard était appelé à exercer sur son siècle se manifesta dès le moment où son cœur s'était voué à Dieu.

Le premier personnage que son exemple, encore plus que sa parole, arracha aux vanités du monde, fut son oncle, le vaillant Gauldry, comte de Trouillon. Ce seigneur occupait dans l'armée un poste éminent; il était très-riche, et renommé par sa valeur autant que par ses largesses [1]. A la voix de Bernard, il quitte le siècle, s'attache à son neveu comme à un père, et demeure jusqu'à sa mort, au nombre de ses plus zélés disciples.

Après cette conversion éclatante, le zèle de Bernard ne connut plus de bornes : comme la flamme qui embrase une forêt se communique de proche en proche, et s'étend ensuite indistinctement aux jeunes plantes et aux arbres séculaires, redoublant d'intensité à mesure qu'elle fait de nouvelles proies, ainsi Bernard, animé d'une charité brûlante, en fait jaillir les saintes ardeurs sur ses frères, sur ses parents, sur ses amis, et enveloppe dans les mêmes feux les jeunes hommes et les vieillards, les femmes et les époux, les enfants et les pères.

Barthélemi est, avant toutes les autres, touché des exhortations de son frère. Il était sur le point d'entrer au service du duc de Bourgogne ; mais il choisit une meilleure part, et n'hésite point à s'engager dans la milice de Jésus-Christ. André, aussi bien que Barthélemi, plus jeune que Bernard, avait été nouvellement reçu chevalier, et, comme il se complaisait dans la perspective d'une brillante carrière, il n'écoutait qu'avec répugnance les paroles de son frère ; il com-

[1] Vir potens in sæculo et in sæcularis militiæ gloriâ nominatus (Alanus. Vit. 2, pag. 1255.).

battait ses avis, évitait sa présence, s'irritait même contre les instances de Bernard. Mais un jour, au moment où celui-ci venait renouveler ses démarches, André s'écrie d'un ton pénétré : « J'ai vu ma mère [1]!... » En effet, ajoute l'historien, « elle lui apparut visiblement, et témoigna par » un sourire la joie qu'elle éprouvait de la sainte résolution » de ses enfants. » André, stupéfait, ému jusqu'aux larmes, » se jette au cou de son frère, et, de soldat du siècle, de- » vient soldat de Jésus-Christ. »

Nous avons vu que Guido, l'aîné de toute la famille, était marié; il tenait un rang considérable dans la société, et y remplissait chrétiennement les devoirs de son état; mais l'insistance que mit Bernard à le soustraire aux périls du monde, à le détacher des liens les plus légitimes; la facilité même avec laquelle Guido se prêta à ces douloureux sacrifices, nous permet de croire que des motifs de conscience inconnus aux historiens, peut-être des engagements antérieurs, obligeaient Guido et les autres membres de cette sainte famille à se consacrer entièrement à Dieu. Quoi qu'il en soit, Guido, entraîné par le désir de la perfection évangélique, souhaitait ardemment de quitter le monde pour Jésus-Christ; et il promit d'accomplir ce vœu si, d'après les règles de l'Eglise, sa femme y voulait consentir. Toutefois, ce consentement lui semblait presque impossible de la part d'une jeune épouse, déjà mère, qui l'aimait avec tendresse. Mais à l'heure même, Bernard, animé d'une vue supérieure, lui répondit ou que sa femme y consentirait ou bien qu'elle mourrait. Des ouvertures furent faites à cette femme éplorée, et nulle considération ne put la résoudre à vivre séparée de son mari; elle mit en usage les inépuisables ressources que son cœur lui suggérait pour ébranler la vocation de Guido; et celui-ci, dont l'âme était droite et généreuse, ne voulait ni renoncer à ses vœux, ni accabler d'affliction la mère de ses enfants. Les perplexités qu'il éprouva dans cette terrible situation sont plus faciles à pressentir qu'à exprimer. La lutte fut violente, mais elle ne dura pas longtemps : un miracle de grâce la fit cesser, Bernard arrive; c'est la femme de Guido qui l'appelle; elle veut le voir; elle veut lui ouvrir son âme. Malade et frappée d'une anxiété

[1] Vidi matrem! Guill. de S. Th., cap. 3.

étrange, elle a entendu dans son cœur la parole qui a parlé au cœur de son mari ; elle veut se consacrer comme lui au Dieu d'amour qui l'appelle ; et à l'instant même, en la présence de Guido et de Bernard, elle prononce ses vœux, et recouvre soudainement la santé et la paix de l'âme. Les deux époux ne tardèrent point à réaliser leurs saintes résolutions ; et après avoir pris de part et d'autre les mesures indiquées en de semblables occurrences, ils se séparèrent.

Guido devint le disciple, le compagnon fidèle, l'ami inséparable de Bernard. Mais sa femme entra au monastère de Juilly, où elle persévéra dans les exercices d'une piété austère, ayant été préposée à la direction d'une nombreuse compagnie de vierges chrétiennes [1].

A la nouvelle de ce qui se passait dans sa famille, Gérard, le frère puîné de Guido, manifesta un vif mécontentement. Il jugea selon des vues humaines le zèle de Bernard, et condamna sévèrement la facilité avec laquelle ses frères avaient formé des engagements si graves. Cette disposition hostile affligea Bernard, mais ne l'empêcha point d'aller trouver son frère, qui était alors au camp de Grancey, au comble des honneurs et de la gloire. « Gérard, dit la chronique, était un intrépide guerrier, d'une prudence consommée, et tellement serviable, que tout le monde le chérissait [2]. » Il fit à son frère un accueil froid, repoussa ses paroles par les objections spécieuses de la sagesse mondaine, et endurcit son cœur à la voix de la grâce. Alors Bernard, tout palpitant de charité fraternelle, et comme transporté hors de lui-même, porta sa main sur le côté de son frère, et lui dit avec l'accent prophétique : « Je sais, oui je sais que » l'adversité seule pourra ouvrir ton intelligence à la vérité. » Eh bien! le jour va venir, et il viendra bientôt, où cet » endroit que je touche sera percé d'un coup de lance ; et » la plaie servira d'ouverture pour donner entrée dans ton » âme à la parole que tu méprises présentement [3]. »

[1] Guill. de S. Th., cap. 3, n. 22. Alanus, Vita 2ª, p. 1292. — Plusieurs de ceux que Bernard gagna à Dieu étant mariés, et les femmes étant entrées dans les vues de leurs maris, on les envoya dans un monastère, près de Dijon (ad muros Divionenses), où l'on observait la règle de saint Benoît. Ce fut dans ce même monastère que se retira dans la suite Hombeline, sœur de saint Bernard. (Mabillon. Ann., lib. LXXXII, n. 51). — [2] Idem, IV, page 1082. — [3] Id. loco cit.

Gérard déclara dans la suite qu'au moment où son frère prononça ces mots, il croyait déjà sentir un dard qui lui perçait le côté. En effet, peu de jours après cette prédiction, se trouvant à l'assaut du château de Grancey, il fut frappé d'un coup de lance à l'endroit même que Bernard avait désigné du doigt. La blessure parut mortelle ; et Gérard, étendu sur le champ de bataille, tomba entre les mains des ennemis qui le transportèrent dans leur camp et le retinrent captif. Dans cette position cruelle, en proie à toute espèce d'anxiété et de douleur, Gérard, désespérant de sa vie, envoya en toute hâte chercher son frère. Mais Bernard ne vint pas, et lui fit dire ce mot : « Ta blessure » ne va pas à la mort, mais à la vie. »

L'événement justifia cette parole. Gérard s'échappa miraculeusement de son étroite prison ; et, libre de ses chaînes, il ne songea plus qu'à se libérer également des liens du monde pour suivre la vocation supérieure, et se consacrer, comme son frère, à l'œuvre de Dieu.

Saint Bernard, devenu le guide et le père spirituel de ses frères, n'avait point encore de projet arrêté sur le genre de vie qu'il embrasserait. La vie religieuse était l'objet de leurs vœux à tous, mais ils laissèrent à la Providence le soin d'en faciliter l'accomplissement et d'en déterminer la forme. Un jour, étant entrés ensemble dans une église, pleins du désir de connaître la volonté de Dieu, ils entendirent la lecture de ce texte d'une épître de saint Paul : « Celui qui a com- » mencé en vous cette bonne œuvre l'achèvera et la rendra » parfaite jusqu'au jour de Jésus-Christ [1]. » Bernard fut frappé de cette parole comme de la voix du Ciel ; et pénétré d'une juste espérance, il assembla ses amis, ses proches et tous ceux qui lui étaient chers pour ranimer leur piété, pour leur communiquer les vives lumières et les grâces dont son âme était inondée. Peu de personnes résistaient à ses énergiques représentations, à ses paroles persuasives, à la puissance de son exemple. Aux uns, il montrait les déplorables illusions d'une vie toute mondaine ; aux autres, les consolations et les inépuisables douceurs de la vie religieuse ; à tous, la nécessité pour l'homme, et surtout pour l'homme chrétien, de considérer sérieusement le but véritable de l'existence

[1] Philip., I, 6.

humaine, de marcher vers ce but avec courage et droiture, et de ne point échanger, pour quelques plaisirs fugitifs, les éternelles joies réservées à l'âme fidèle. « Le zèle qui m'anime, » disait-il, ne vient point de la chair et du sang ; mais il naît » du désir de travailler ensemble à l'œuvre de notre salut. La » noblesse, la taille avantageuse, la beauté du corps, les grâces » de la jeunesse, les terres, les palais, les hautes dignités, la » sagesse même du monde, tout cela est au monde. Mais com» bien de temps dureront ces choses? Elles disparaîtront com» me le monde, avant le monde; dans un moment, vous dispa» raîtrez vous-même du monde. La vie est courte, le monde » passe, et vous passerez avant lui. Pourquoi ne pas cesser » d'aimer ce qui cessera bientôt d'exister ?... O mon frère, » écrivait-il à l'un de ses amis qu'il pressait de se joindre à » lui ; venez sans plus tarder, et attachez-vous à un homme » qui vous aime d'un amour véritable et durable. La mort ne » séparera point deux cœurs que la piété a unis ensemble. » Le bonheur que je vous souhaite ne regarde ni le corps ni » le temps, et il subsistera indépendamment de l'un et de » l'autre. Que dis-je ? Il paraîtra même plus doux quand le » corps sera détruit, quand il n'y aura plus de temps pour » vous. Quelle comparaison entre ces biens et ceux que vous » tenez du monde! Le plus grand bien est celui qu'on ne vous » ôtera jamais. Et quel est-il? L'œil ne l'a point vu, l'oreille » ne l'a point entendu, le cœur de l'homme ne l'a pas com» pris ; la chair et le sang n'en sont point capables ; il n'y a » que l'esprit de Dieu qui nous le révèle. Heureux ceux qui » comprennent cette parole : Vous êtes mes amis, et je vous » apprends tout ce que mon Père m'a appris [1]. »

Dans une autre occasion, répondant à un jeune docteur qui balançait dans ses résolutions : « Vous étonnez-vous, » lui dit-il, d'être toujours flottant entre le bien et le mal, » tandis que vous n'avez pas encore posé vos pieds sur la » pierre solide ? Prenez une bonne fois la résolution d'em» brasser le joug de Jésus-Christ, et rien ne sera plus capa» ble de vous ébranler. Oh ! si vous compreniez ce que je » veux dire ! Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez » découvrir à l'œil de l'homme ce que vous préparez à ceux » qui vous aiment ! *Que celui qui a soif*, dit le Sauveur,

[1] Ex epist. CVII.

» *vienne à moi, et je lui donnerai à boire. Venez à moi, vous*
» *tous qui êtes chargés et fatigués, et je vous soulagerai!* Crai-
» gnez-vous de manquer de force, quand c'est la Vérité
» même qui vous promet de vous soutenir ? Oh ! si j'avais
» le bonheur de vous avoir pour condisciple à l'école de
» Jésus-Christ ; si, après avoir purifié votre cœur, je pou-
» vais y faire couler cette onction qui enseigne toute vérité,
» avec quel zèle ne romprais-je pas avec vous le pain brû-
» lant du feu de l'amour, ce pain spirituel que Jésus-Christ
» distribue à tout moment et avec profusion aux pauvres de
» l'Evangile ! Ne ferais-je pas rejaillir sur vous quelques
» gouttes de cette céleste rosée que la divine bonté réserve
» à ses enfants, et que je vous prierais à votre tour de re-
» verser sur moi ?... J'ai peine à finir, tant il me vient de
» choses abondantes à vous dire... Je prie Dieu de vous
» donner l'intelligence de sa loi et de ses volontés [1]. »

L'influence que Bernard exerçait par ses paroles et ses lettres chaleureuses, était si efficace, si irrésistible, que bientôt il se vit entouré d'une compagnie de jeunes hommes qui non-seulement changèrent de mœurs, mais s'attachèrent à sa destinée, pour le suivre dans la voie sainte où Dieu l'avait fait entrer.

Parmi ces hommes généreux, il en est un dont la conversion fit trop de bruit à cette époque, pour que nous omettions d'en rapporter ici quelques circonstances. Le jeune seigneur Hugues, de l'illustre maison des comtes de Mâcon, avait été le condisciple et l'ami d'enfance de Bernard : une heureuse sympathie de pensées, de goûts, de sentiments, les avait étroitement liés l'un à l'autre ; et leurs âmes, toujours en rapport et en harmonie, vibraient à l'unisson comme deux cordes d'une même lyre. Cependant lorsque Hugues apprit le changement de Bernard, son cœur en fut déchiré, et il pleura comme s'il avait perdu à jamais celui qu'on disait mort au monde. Tous deux cherchèrent à se rapprocher, mais par des raisons différentes. L'un espérait ramener l'autre dans la carrière brillante du siècle ; celui-ci, de son côté, nourrissait l'espoir de gagner à Dieu l'âme de son ami. L'occasion d'une entrevue se présente; tous deux, profondément émus, s'embrassent et versent des larmes; long-

[1] Ex epist. CCVI. Ad doct. Henric. Murbach.

temps la parole leur manque. Enfin ils rompent le silence; ils échangent quelques mots, mais l'âme de Hugues s'était fondue dans celle de Bernard, et tous deux, se tenant serrés l'un contre l'autre, protestèrent qu'ils vivraient pour Dieu seul, et qu'ils vivraient unis en Jésus-Christ.

Or, il arriva que Hugues, obsédé par les sollicitations perfides de ses anciens amis du monde, sentit faiblir à la fois l'esprit de piété et les résolutions qu'il avait prises. Bernard l'apprend; il accourt à Mâcon; il trouve le jeune Hugues dans une campagne riante, au milieu d'une compagnie de jeunes seigneurs; une pluie battante les avait forcés de se grouper sous un abri. Bernard aborde son ami et l'entraîne, malgré l'orage: « Hugues, lui dit-il, tu essuieras cet orage » avec moi! » Et dès qu'ils se trouvèrent seuls, la sérénité reparut au même instant au ciel et dans l'âme de Hugues; et depuis lors, nul effort humain ne put altérer cet heureux changement que Dieu avait opéré. « Ce même Hugues, ajoute » un biographe contemporain, devint dans la suite abbé du » monastère de Pontigny et évêque d'Auxerre, église qu'il » gouverne encore aujourd'hui de manière à montrer qu'il » n'a pas seulement la dignité épiscopale, mais qu'il en a » aussi le mérite.[1]. »

C'était une chose inouïe et sans exemple, en ce temps belliqueux, et surtout dans la joyeuse Bourgogne, qu'une si grande multitude de jeunes chevaliers renonçant aux plaisirs de leur âge, à la gloire de leurs noms, à tous les avantages du siècle pour embrasser une vie austère et la pauvreté de Jésus-Christ. Bernard lui-même en était étonné, et il en éprouvait un sentiment de bonheur qu'il exprime merveilleusement dans une de ses lettres. « Le bruit de votre » conversion, écrit-il à Geoffroy de Péronne et à ses compagnons, édifie et réjouit toute l'Eglise. Le ciel et la terre » en tressaillent de joie, et les fidèles en bénissent le Seigneur. Cette joie est l'effet de la pluie mystérieuse que le » Ciel a fait tomber de nos jours plus abondamment qu'à » l'ordinaire, et de cette bénédiction toute gratuite que » Dieu destine à son héritage. La croix de Jésus-Christ n'est » point stérile en vous, comme en plusieurs autres qui sont » rebelles à Dieu, qui diffèrent de se convertir, et que la

[1] Guill. de S. Th., cap. 3, n. 14.

» mort surprend dans l'impénitence... Si les anges se réjouis-
» sent de la conversion d'un seul pécheur, combien plus
» doivent-ils tressaillir d'allégresse de la conversion de tant
» de pécheurs, et de ces pécheurs dont l'exemple est d'au-
» tant plus puissant et contagieux qu'ils sont dans la fleur
» de leur âge et distingués dans le monde par leurs talents
» et leur naissance. J'avais lu dans les livres saints qu'entre
» ceux que Dieu appelle à la foi, il y en a peu de sages
» selon la chair, peu de puissants, peu de nobles. Et je vois
» aujourd'hui, par un miracle de grâce, une chose toute
» contraire. J'en vois un grand nombre qui méprise la gloire
» du monde, foule aux pieds les charmes de la jeunesse,
» les avantages de la naissance, regardant comme une folie
» la sagesse du siècle; ils sont insensibles à la chair et au
» sang, s'endurcissent aux larmes de leurs proches, et
» comptent pour rien les honneurs et les dignités, pourvu
» qu'ils possèdent Jésus-Christ. Quel sujet n'aurais-je point
» de vous louer, si je vous regardais comme les auteurs
» de ces actions éclatantes! Mais Dieu seul a changé vos
» cœurs et a opéré en vous ces merveilles. C'est une œuvre
» extraordinaire de sa grâce, et puisque tout don parfait
» descend du Père des lumières, il est juste d'en faire re-
» monter jusqu'à lui toute la gloire [1]. »

L'Eglise de France, affligée depuis longtemps par des maux extrêmes, recevait une grande consolation de ces conquêtes de l'esprit de Dieu; mais elle ne se doutait point encore des richesses qui se préparaient pour elle dans le silence, et des innombrables fruits de salut que porterait un jour cet arbre nouveau dont l'humble semence germait dans le mystère : c'est ainsi qu'autrefois, tandis que tous les peuples de la terre s'abandonnaient à une hideuse idolâtrie, douze pêcheurs d'Israël, méprisés et persécutés des hommes, se préparaient à renverser les temples des faux dieux et à renouveler la face du monde.

Bernard et ses amis, retirés dans une demeure modeste de Châtillon, s'appliquaient énergiquement à leur propre sanctification, afin de se rendre plus capables de travailler à la sanctification des autres.

[1] Ex epist. CIX.

CHAPITRE V.

Vie commune à Châtillon. — Adieux à la maison paternelle. — Conversion de Nivard.

Le séjour de Châtillon semble avoir été choisi par la sainte compagnie de Bernard, parce que là se trouvait l'élite des jeunes gens de la province [1]; c'était là aussi que Bernard avait passé ses plus belles années, et il y possédait de nombreux amis, anciens compagnons de ses études, et témoins de ses succès.

Cependant, dès qu'ils furent réunis dans une maison appartenant à l'un deux, Bernard s'appliqua à en régler la discipline intérieure, selon l'esprit de l'Evangile; et d'abord son zèle se porta sur lui-même, afin de se dépouiller du vieil homme et de servir d'exemple, en toutes choses, à ceux qu'il avait enfantés à Jésus-Christ. Il s'efforça de se rendre parfait dans sa voie, s'élevant de plus en plus au-dessus de la sensualité, et ne cessant de combattre la concupiscence et de briser toutes les forces de la chair. La méditation des souffrances de Jésus-Christ était son exercice continuel. Il comparait cet exercice au bouquet de myrrhe que l'épouse du Cantique recueillait avec une pieuse sollicitude pour le placer dans son sein. Voici comment il s'exprime sur ce sujet : « Pour moi, mes frères, dès le » commencement de ma conversion, voyant que je man- » quais de vertus, je me suis approprié ce bouquet de » myrrhe, composé de toutes les douleurs et des amertumes » de mon Sauveur : des privations qu'il a souffertes dans » son enfance, des travaux qu'il a endurés dans ses prédi- » cations, des fatigues qu'il a supportées dans ses voyages, » des veilles dans ses oraisons, des tentations dans son » jeûne, des larmes dans sa compassion, des piéges qu'on » lui dressait dans ses paroles, des périls parmi ses faux » frères, des outrages, des crachats, des soufflets, des

[1] Guill., l. I, cap. 3, n. 15.

» moqueries, des insultes, des clous, enfin des douleurs » de toutes espèces qu'il a subies pour le salut des hommes... J'ai trouvé que la sagesse consistait à méditer ces » choses, et j'ai reconnu que là seul était la perfection de » la justice, la plénitude de la science, les richesses du » salut et l'abondance des mérites; c'est là ce qui me relève » dans l'abattement, me modère dans le succès, et me fait » marcher avec sécurité dans le chemin royal entre les biens » et les maux de cette vie, écartant de part et d'autre les » périls dont je suis menacé... C'est ce qui fait aussi que j'ai » toujours ces choses dans la bouche, comme vous le savez; » et que je les ai toujours dans le cœur, comme Dieu le » sait; elles sont encore habituelles dans mes écrits, comme » chacun peut le voir; et la plus sublime philosophie que » j'aie en ce monde, c'est de savoir Jésus, et Jésus crucifié [1]. »

Cette philosophie divine, en même temps qu'elle illuminait son intelligence et rayonnait dans sa parole, se réalisait dans tous les actes de sa vie; en sorte qu'il pouvait dire, comme saint Paul, à ceux qu'il conduisait: « Mes frères, » soyez mes imitateurs, je vous en conjure, comme je le » suis moi-même de Jésus-Christ [2]. »

Aussi toutes les âmes nobles qui s'étaient groupées autour de lui, marchaient à l'envi sur les traces d'un tel maître, oubliant les délicatesses du monde pour se dégager de l'esclavage des sens; pratiquant des austérités rigoureuses pour assujettir le corps à l'esprit, et s'immolant chaque jour comme des hosties vivantes destinées au sacrifice. Bernard les soutenait par sa parole ferme et douce; il les encourageait selon leurs besoins, les éclairait de son expérience, compatissait à leurs faiblesses et leur donnait les conseils nécessaires à leur avancement et à leur persévérance. Ses réprimandes même étaient entremêlées de tant de bonté et d'amour, qu'elles excitaient à la fois le repentir et la reconnaissance, sans jamais provoquer le murmure. Il savait d'ailleurs, par les expériences qu'il avait faites, quelles espèces de tentations attaquent ceux qui se donnent à Dieu; il les prémunissait contre la vaine gloire, et surtout contre le découragement trop ordinaire à ceux qui ne font qu'entrer dans la voie, et qui, déjà sevrés de consolations hu-

[1] Serm. XLIII, in Cant. cantic. — [2] I. Cor., IV, 16.

maines, ne sont pas encore parvenus au degré où l'on goûte des jouissances plus pures. « Tous, tant que nous sommes, » qui avons été convertis au Seigneur, disait-il, nous » éprouvons en nous-mêmes et nous reconnaissons la vérité » de cette parole des saintes Ecritures : *Mon fils, quand tu » entreras au service de Dieu, demeure ferme dans la justice et » dans la crainte et prépare ton âme à la tentation* [1]. Or, la » première chose qui nous attaque au commencement de » notre conversion, selon l'expérience commune à tout le » monde, c'est l'appréhension que nous cause l'image » effrayante de la vie étroite que nous embrassons, et à la» quelle nous ne sommes point habitués.... Nous ne voyons » point alors *que les souffrances de la vie présente ne méritent » point d'entrer en comparaison avec la gloire que Dieu doit un » jour manifester en nous* [2] : et nous craignons de souffrir des » maux certains pour des biens dont nous n'avons point en» core l'évidence. Il faut donc que ceux qui entrent en reli» gion veillent et prient pour surmonter cette première ten» tation, de peur qu'étant abattus par le découragement de » l'esprit et par les frayeurs dont ils sont assaillis, ils ne » viennent (ce qu'à Dieu ne plaise!) à se désister du bien » qu'ils avaient commencé. Mais, après avoir vaincu cette » première tentation, il faut encore nous précautionner » contre celle des louanges humaines qui exaltent la vie ver» tueuse à laquelle nous nous sommes engagés... Efforcez» vous, mes frères, à l'exemple du Sauveur, de vous élever » au-dessus de ces choses [3]. »

Telles sont les instructions fortes et salutaires que Bernard rappelait souvent à l'esprit de ceux qui marchaient sous sa direction; et ainsi, comme un guide plein de vigilance, il leur aplanissait la voie étroite du salut, en écartait les obstacles, et les prémunissait contre les périls qui se trouvent principalement à l'entrée de cette voie. Ces soins d'une culture vraiment évangélique portèrent leurs fruits. On vit alors l'étonnant prodige que la foi chrétienne seule peut produire, sans que la magie du monde ait jamais pu

[1] Fili accedens ad servitutem Dei, sta in justitiâ, et timore, et præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli. II, 1). — [2] Existimo enim quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. (Rom. VIII, 18). — [3] Serm. XXXIII, in Cant.

l'imiter; prodige perpétuellement nouveau et admirable, et qui cependant, à cause de sa fréquence même, échappe à l'attention du vulgaire comme ces merveilles de la nature dont le spectacle se renouvelle tous les jours sous nos regards distraits ou dédaigneux. On vit des hommes de différents âges, de diverses conditions et positions sociales; des étudiants, des seigneurs, de vieux guerriers, des chevaliers habitués à la vie des camps; des jeunes gens nourris dans les délices; des hommes du monde qui jusqu'alors n'avaient connu que la passion de la gloire et des plaisirs; des pauvres et des riches, des savants et des ignorants, des faibles et des puissants, vivre tous d'une seule et même vie, et marcher ensemble, sur un même plan, dans un même chemin, serrés étroitement les uns contre les autres, comme des brebis innocentes sous la houlette d'un enfant!

O vous, hommes de nos jours, qui, dans vos généreux pressentiments, rêvez une égalité parfaite; ce que vous cherchez, ce que vous inventez, ce que vous découvrez partiellement, avec tant de labeur; ce que vous proclamez toujours sans l'avoir jamais pu réaliser, se trouve écrit dans l'Evangile, et a été mille fois réalisé dans l'Eglise! Considérez une communauté chrétienne, dans sa noble perfection, et voyez s'il est possible de faire mieux!

Ils étaient alors au nombre de trente, et ne formaient qu'une seule âme. L'intérieur de leur habitation, dit le vénérable Guillaume de Saint-Thierry, offrait l'image que l'apôtre saint Paul trace de l'Eglise de Corinthe [1]. Quiconque entrait dans cette maison se sentait comme investi d'une atmosphère de paix céleste; et l'émotion qu'il éprouvait était si profonde que, se prosternant le visage contre terre, il rendait gloire à Dieu, et confessait que le Seigneur était véritablement au milieu d'eux. « Et alors, se liant à cette sainte » société, il demeurait dans son sein; ou bien, s'il se reti- » rait, il allait publiant partout la félicité de ces hommes » bienheureux, et pleurait sa propre infortune [2]. »

Il y avait en effet quelque chose d'extraordinaire dans la réunion de ces hommes d'une haute distinction, demeurant encore au milieu du monde, avec l'habit du monde, et offrant le spectacle d'une vie qui n'avait presque plus rien

[1] I. Cor., XIV. — [2] Guill., l. I, cap. 3, n. 15, pag. 1084.

d'humain, s'exhalant devant Dieu comme un holocauste sacré. Tous étaient appliqués, sous la conduite de Bernard, à la pratique sérieuse des conseils évangéliques; ils s'exerçaient au jeûne, aux saintes veilles, à l'oraison du cœur, à la méditation des vérités éternelles, se soutenant les uns les autres par les témoignages réciproques d'une vive et tendre charité. Bernard, au milieu d'eux, bien qu'il fût l'un des plus jeunes, était comme une mère, ou comme l'aîné d'entre ses frères; il les nourrissait d'amour. « Il faut, » disait-il, que le supérieur soit une mère, bien plus qu'un » maître; et qu'il se fasse aimer plutôt que craindre[1]. »

Ce sentiment si vrai lui donnait un immense pouvoir sur les siens. Sa parole, expression féconde de son amour, formait la chaîne vivante qui les entrelaçait tous entre eux et les attachait à son propre cœur. Autour de lui régnait un silence habituel; mais ce silence n'avait rien de morne; il était au contraire tout vivant et vibrant d'une angélique éloquence: les vrais sages ont entre eux un langage inconnu au reste des hommes; communication mystérieuse et substantielle, vive, rapide, sublime, par laquelle les âmes sympathisent, les esprits parlent, les affections s'épanchent, les sentiments se pénètrent, les pensées se découvrent et se révèlent; langue des anges qui n'est comprise que du Roi des anges, et de ceux qui vivent de la vie des anges. En eux s'ouvre un sens nouveau, le sens intime des choses de l'âme, sens qui est à la fois un œil pur, une oreille chaste, un tact subtil, un goût spirituel et un divin odorat; ce n'est point l'indomptable organe par lequel, dans un même instant, nous bénissons Dieu notre père, et nous maudissons l'homme fait à son image[2]; ce n'est point la langue qui se prête à la fois au bien et au mal, à la paix et à la discorde; c'est, nous le répétons, un langage propre aux disciples de la Sagesse, à ceux dont il est écrit: « Bienheureux les pacifiques, » parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu[3]! »

Telle était la vie religieusement solennelle de Châtillon. Mais, comme il arrive d'ordinaire, ce petit troupeau choisi ne resta pas longtemps sans être en butte aux divers propos du monde. On avait commencé par les louer jusqu'à l'excès;

[1] Discite subditorum matres vos esse debere, non dominos; studete magis amari quàm metui. Serm. XXIII. — [2] Jac., cap. 3. — [3] Matth., V, 9.

maintenant on les blâmait hautement ; et, selon le rapport d'une chronique contemporaine, on les tenait pour suspects[1]. Aussi, à peine s'était-il écoulé six mois depuis leur établissement à Châtillon, que Bernard dut s'occuper définitivement d'une forme de vie régulière et analogue à l'esprit qui animait sa famille spirituelle.

Dans cette grave circonstance, le saint donna une preuve d'humilité qui peut-être surpasse tout ce qu'il fit de plus humble dans la suite de sa vie.

C'était un usage assez généralement reçu, surtout à cette époque, que les hommes appelés providentiellement au service de Dieu restassent unis dans l'esprit particulier de leur vocation, et constituassent un ordre nouveau dans l'Eglise. Du temps même de saint Bernard, plusieurs hommes apostoliques fondèrent, avec l'approbation du saint Siége, diverses congrégations monastiques, adaptées à l'œuvre spéciale à laquelle ils s'étaient voués. Saint Bruno, persécuté à Reims, s'était retiré en 1086 dans une solitude près de Grenoble, où il commença, avec six compagnons, la célèbre Chartreuse destinée aux âmes contemplatives. Un autre fondateur, compatriote de Bruno et contemporain de Bernard, le pieux Norbert, institua, en l'année 1120, l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré. Peu d'années auparavant, saint Robert et saint Jean Gualbert, entourés d'un petit nombre de disciples, constituèrent, dans un but spécial, diverses congrégations dont le développement fut rapide et vaste. En 1116 le bienheureux Robert d'Arbrisselles fonda l'ordre de Fontevrault, illustre par l'influence qu'il s'est acquise. Huit ans après, en 1124, saint Etienne et quelques-uns de ses compagnons posèrent les fondements de l'ordre de Grandmont ; enfin un autre Robert, le saint abbé de Molesme, s'était établi, avec ses plus fervents disciples, vers l'an 1100, dans les déserts de Cîteaux, pour y faire revivre, dans sa pureté primitive, l'antique règle de saint Benoît.

Il est évident que Bernard, entouré d'une nombreuse compagnie, et déjà en réputation de sainteté, pouvait espérer, à l'exemple de tant d'autres fondateurs, de se constituer une existence à part et de vivre en union avec les en-

[1] Guill., I, cap. 3, n. 16.

fants que Dieu lui avait donnés. Mais telle fût sa répugnance pour toute espèce de distinction et de prééminence que, par une complète abnégation de lui-même, il préféra s'ensevelir avec ses disciples dans un ordre déjà établi; et ils choisirent à cet effet l'ordre de Cîteaux, le plus rigoureux qui existait alors, et où la mortification était si excessive, que, même dans le monde religieux, on n'en parlait qu'en frémissant d'horreur et de compassion [1]. La congrégation de Cîteaux, comme nous l'avons dit, avait été récemment fondée par saint Robert dans les sombres forêts de Beaune en Bourgogne; et à l'époque dont nous parlons, le premier instituteur étant mort, étienne Harding, gentilhomme anglais, se trouvait à sa tête et la gouvernait avec une haute sagesse. Mais, d'un côté, les ravages que causa dans cette maison une maladie qui avait décimé tout le pays; et, d'une autre part, les rigueurs extrêmes qu'on y pratiquait, en éloignaient tout le monde; et le digne abbé gémissait de ce délabrement comme une mère stérile qui voit s'éteindre à jamais l'espérance d'une postérité [2].

C'était là, dans cette maison dépourvue de religieux et de toutes les choses nécessaires à la vie, que saint Bernard résolut de se rendre, et de commencer, en même temps que ses amis, le noviciat de la vie monastique.

Ils achevèrent de régler leurs affaires comme des hommes qui se préparent à la mort; et, après que leurs dispositions furent prises, étant à la veille de leur départ, Bernard et ses frères se rendirent à Fontaines pour dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction paternelle.

Il se passa, dans cette entrevue, une de ces scènes déchirantes que le cœur humain, quelque fort qu'il puisse être, ne saurait supporter qu'une seule fois dans le cours d'une longue vie. Il y avait longtemps que Tecelin suivait avec anxiété les voies de ses enfants; et, bien qu'il s'attendît à une séparation inévitable, son cœur n'avait pu consommer en lui-même un si grand sacrifice. Perdre en un seul jour cinq fils dont les éminentes qualités avaient fait sa gloire et son bonheur! se voir privé dans ses vieux jours des plus justes espérances de toute sa vie! c'en était trop pour un

[1] Villef. I, pag. 32. — [2] Voyez les manuscrits publiés par Horstius. Op. S. Bern., pag. 1084.

vieillard courbé sous le poids de l'âge. « L'appareil de cet adieu, dit un historien, lui saisit le cœur ; il jeta sur eux des yeux presque éteints; sa voix se perdit, et toute sa personne demeura dans une défaillance presque universelle [1]. » Il y avait là près du père, la jeune Hombeline qui versait un torrent de larmes ; elle portait à chacun de ses frères une grande affection ; mais dès son enfance, et surtout depuis la mort de sa mère, elle ressentait pour Bernard une confiance plus intime, une tendresse plus expansive. Maintenant, elle le regardait comme l'auteur de la ruine de sa maison et de son avenir ; et, d'un ton où perçaient à la fois le dépit, l'amour, la colère, le respect, l'espérance, elle suppliait Bernard de suspendre ses projets ; elle le conjurait d'avoir égard aux cheveux blancs d'un père, à l'abandonnement où il laissait le plus jeune de ses frères ; et enfin d'avoir pitié d'une faible sœur qu'il avait tant aimée et qui bientôt se trouverait seule et sans appui.

Bernard posséda son âme au milieu des tourments de cette cruelle épreuve. Dieu seul, le Dieu qui habitait dans cette âme aimante, put lui donner la force surhumaine de consommer le sacrifice, selon la parole de Jésus-Christ : « Que celui qui veut me suivre se renonce lui-même ; qu'il » prenne sa croix et me suive [2] ! Et quiconque aura quitté à » cause de moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou » son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou » ses terres, en obtiendra le centuple et possédera la vie » éternelle [3]. »

Les fils de Tecelin reçurent la bénédiction paternelle, et se retirèrent....

Hâtons-nous cependant de le dire, et devançons, pour la consolation du lecteur, le cours des événements.

Le vieux Tecelin, vers la fin de sa vie, rejoignit ses fils, et mourut plein de jours dans les bras de saint Bernard.

Et ainsi, pour un sacrifice momentané, accompli dans la courte période de leur existence terrestre, les voilà tous inséparablement unis dans l'éternité !

Bernard, en s'éloignant des lieux où sa présence venait de faire éclater une si vive douleur, échappa aux dangers d'un attendrissement funeste aux grandes âmes. Mais à son

[1] Guill. apud Surium. — [2] Matth., XVI, 24. — [3] Idem., XIX, 29.

père était réservé un dernier coup de foudre qui, visiblement dirigé par la main de la Providence, dut lui ouvrir les yeux sur l'irrévocable destinée de sa famille. En sortant du château de Fontaines, les fils de Tecelin aperçurent leur plus jeune frère qui jouait sur la place avec d'autres enfants de son âge. Alors Guido, l'aîné de tous, lui dit en l'embrassant : « Mon petit frère Nivard, vois-tu ce château et ces » terres; eh bien! tout cela te reviendra, à toi seul. — » Quoi ! répondit l'enfant avec un sentiment qui ne tenait » point de l'enfance; quoi! vous prenez pour vous le ciel et » vous me laissez la terre ? Ce partage n'est point égal [1]. » Depuis ce moment le jeune Nivard ne put être retenu ni par son père, ni par ses parents, ni par aucune influence humaine. Il rejoignit saint Bernard; et celui-ci, avec ses frères et ses compagnons, au nombre de trente, se mit en route pour Cîteaux.

Ils partirent tous ensemble à pied, sous la conduite du pasteur bien-aimé qui marchait à leur tête.

C'était en l'année 1113.

CHAPITRE VI.

Origine de l'ordre de Citeaux. — Révélation touchant son avenir. — Arrivée de saint Bernard au monastère.

Les ordres religieux, qui se succèdent sur la terre permanente de l'Eglise, sont assujettis, dans le cours de leur développement, aux lois qui président à toutes les existences de la nature. Semences faibles et imperceptibles à leur origine, ces institutions croissent, fleurissent et fructifient; puis elles décroissent, se décolorent et tombent. Mais elles ont produit un fruit qui contient la semence d'une germination nouvelle, et qui sort vigoureux de son enveloppe usée pour reproduire son intarissable espèce.

C'est ainsi que l'ordre de Saint-Benoît, divinement institué sur le mont Cassin, dans le sixième siècle, s'est propagé, à travers des transformations successives, jusqu'à nos

[1] Guill., l. I, Cap. 3, n. 17.

jours, se dépouillant, à chaque nouvelle phase, de ses formes caduques pour revivre sous d'autres formes, analogues à d'autres temps et à d'autres mœurs. On a compté dans le dernier siècle, en y comprenant les diverses branches et filiations, plus de trente-sept mille monastères qui reconnaissaient saint Benoît pour leur patriarche ; et dès le temps de Charlemagne, les moines d'Occident embrassèrent généralement sa discipline et sa règle [1].

L'une des transformations les plus mémorables de l'ordre de Saint-Benoît, avant le siècle de saint Bernard, fut la réforme de Cluny, ainsi appelée à cause du célèbre monastère de ce nom, fondé vers l'an 910, au diocèse de Mâcon, par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine. Cette congrégation bénédictine, gouvernée durant près de deux cents ans par saint Bernon, saint Odon, saint Mayeul, saint Odilon, saint Hugues et Pierre le Vénérable, tous illustres par leur savoir et leur haute sagesse, étendit ses branches fécondes sur toute l'Europe : elle était, au milieu du moyen-âge, le foyer central de la piété, de la science et des vertus les plus sublimes, en même temps qu'elle devint l'asile de toutes les grandeurs ; ses maisons d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre comptaient au nombre des simples religieux une foule de princes, de cardinaux et de souverains ; et parmi les moines les plus humbles qui sortirent de Cluny pour gouverner le monde, il faut citer trois papes fameux : saint Grégoire VII, Urbain II et Gelase.

Cette prodigieuse prospérité alla toujours croissant jusqu'à l'époque de la mort de l'abbé saint Hugues, en 1109. Depuis lors, l'ordre de Cluny, parvenu à la plus haute période de sa puissance, s'affaissa de jour en jour sous le poids même de ses richesses et de sa grandeur. L'abbé Pons, qui succéda à Hugues, ouvrit la porte aux abus, et sous sa courte administration, tous les ressorts de la vie religieuse se relâchèrent ; l'édifice pencha vers sa ruine. Il est vrai qu'après la mort de ce supérieur indigne, qui périt de la peste, Pierre le Vénérable essaya de remédier aux maux et de réparer l'antique discipline. Ses tentatives, selon le témoignage même de saint Bernard, eurent des succès peu durables ; et il fut le dernier homme illustre que cet ordre

[1] Helyot. Hist. de l'ord. de S. Benoît.

ait produit : après sa mort, sa destinée semble achevée, et elle se perd dans l'obscurité.

Mais à mesure que la séve évangélique se retirait de la tige de Cluny, elle se concentrait sur un autre point de l'ordre de Saint-Benoît; et déjà, à la fin du onzième siècle, elle commençait à poindre sous une nouvelle forme. Plusieurs moines bénédictins, animés d'un puissant désir de perfection, choisirent une retraite dans la forêt solitaire de Molesme, aux confins de la Champagne et de la Bourgogne; ils y construisirent de petites cabanes avec des branches d'arbre, et formèrent, sous la rigide direction de saint Robert, la congrégation de Molesme. Cependant, dans les desseins de la Providence, cette congrégation ne dut être que la pépinière d'un ordre plus vaste et plus fécond. Dès que l'établissement de Molesme se fut développé, le pieux Robert, agissant sous l'inspiration de l'esprit de Dieu, fit un choix des moines les plus fervents, et les tira de Molesme, comme des plantes précieuses, pour les transplanter dans le désert de Cîteaux. Là ils demeurèrent d'abord au nombre de sept, savoir : Robert, Albéric, Etienne, Odon, Jean, Letald et Pierre [1]. Plus tard, quatorze autres religieux de Molesme se joignirent à eux, dans le but de mener une vie plus parfaite; et en l'année 1099, ils achevèrent la construction d'une chapelle en bois qu'ils dédièrent à la sainte Vierge pour se mettre plus particulièrement sous la protection de la Mère du Sauveur.

Tel fut le grain de sénevé dont la fécondité, longtemps douteuse, dût un jour remplir le monde de ses fruits divins.

Cîteaux, situé dans le diocèse de Châlons, à quelques lieues de Dijon, n'était alors qu'une solitude presqu'inaccessible dont la nature sauvage n'avait jamais été adoucie par la main de l'homme. Robert et ses compagnons, retirés dans l'épaisseur de la forêt, en défrichèrent une partie, et bâtirent un oratoire autour duquel ils passaient leur vie, uniquement appliqués à la contemplation et au travail. Ces religieux n'eurent d'abord ni règles ni constitutions particulières; ils s'attachèrent à la pratique littérale de la règle de Saint-Benoît, sans y rien changer [2]. Mais Robert ayant été obligé de retourner à Molesme, ce fut Albéric, son disci-

[1] Ann. Cist., t. I, cap. 1, p. 6. — [2] Idem, t. I, c. 1, p. 11, n. 5.

ple et successeur, qui donna à la congrégation naissante une constitution définitive et la forme de vie des anciens pères du désert.

Les pratiques extrêmement rigides de Cîteaux tendaient toutes au dépouillement du moi, à la mortification complète de la nature corrompue, au détachement des liens de la terre et de la chair, afin de dégager l'âme de ses entraves, de lui rendre sa sainte liberté et de la remettre dans son rapport primitif avec son principe et avec le monde invisible. Les hommes d'élite appelés à cette haute spiritualité trouvaient dans la discipline de Cîteaux tout ce qui était capable de développer en eux le sens divin; un travail calme et soutenu, un rigoureux silence, le recueillement habituel qui concentrait profondément les forces psychiques; l'éloignement de toute dissipation, de tout objet capable d'exciter l'imagination et les sens; une obéissance ponctuelle, la pauvreté, le dénuement complet des choses matérielles : tel était le genre de vie, sanctionné par l'expérience des siècles, que ces saints moines embrassèrent avec ardeur; et ils s'y affermirent avec d'autant plus d'énergie qu'affranchis du joug de la terre, ils purent s'élever tous les jours davantage vers la source des joies éternelles.

Une vie si pure dut trouver des détracteurs. L'homme de raison ne comprend point les austérités de l'homme spirituel; il ne voit que le dehors des choses, et condamne comme des excès coupables les mortifications qui tendent à purifier la vie terrestre. Confondant, dans son ignorance, ce que la nature humaine était en sortant des mains de Dieu, et ce qu'elle est devenue par son alliance avec le péché, il demande si Dieu l'a douée d'une sensibilité si merveilleuse pour n'en point jouir; si Dieu lui a donné des organes pour n'en point user; si Dieu peut se plaire dans les souffranes de l'homme? C'est demander pourquoi le christianisme est fondé sur la croix, pourquoi le Christ lui-même a dû souffrir et mourir. La doctrine des souffrances et des larmes n'est point un luxe de la morale chrétienne; elle est l'expression et la promulgation des lois mêmes et des inévitables réalités de notre existence terrestre : la vie mortelle qui aboutit à la mort n'est qu'une suite de douleurs nécessaires au dépouillement de notre nature perver-

tie ; heureux ceux qui se prêtent volontairement à ce dépouillement, et qui n'attendent pas le dernier jour pour subir avec violence l'opération qui doit se faire graduellement durant la période actuelle de la vie !

Les religieux de Cîteaux avaient pris au sérieux tous les conseils évangéliques ; et leurs règles sévères avaient en effet de quoi effrayer la nature. Il faut lire le tableau que l'ancien auteur des annales de l'Ordre a tracé de ce genre de vie. « Ces saints moines, dit-il, voulurent vivre ignorés » et oubliés dans leur profonde solitude. Leurs austérités » semblaient au-dessus des forces humaines ; ils étaient à » demi nus [1], exposés tantôt aux plus grands froids, tantôt » aux plus ardentes chaleurs de l'été. A leurs continuels » travaux ils joignaient les plus pénibles exercices ; les » veilles dans lesquelles ils passaient presque toutes leurs » nuits, l'office divin, les lectures spirituelles, les longues » oraisons et les autres pratiques se succédaient de telle » sorte, qu'ils n'avaient aucun relâche [2]. » « Il n'y avait » parmi eux, ajoute le même chroniqueur, ni tumulte, ni » bruit, ni confusion, ni plainte, ni dispute, ni interruption » dans leurs saints exercices. La Vierge, reine des anges, » était la lumière de saint Albéric; saint Albéric était la » lumière de saint Etienne; saint Etienne était la lumière » des frères; et ceux qui recevaient la lumière obéissaient » sans retardement à ceux qui étaient leur lumière [3]. »

Ce fut saint Etienne, anglais de naissance, qui prit le gouvernement de la congrégation de Cîteaux, à la mort de saint Albéric, arrivée en l'année 1109. Rien n'est plus touchant que le récit des obsèques de ce père ; les paroles que saint Etienne prononça en cette occasion peuvent nous faire apprécier la vive charité qui régnait entre ces moines. « Hélas ! disait-il à ses frères, Albéric est mort à nos yeux ! » Mais il ne l'est point aux yeux de Dieu; et tout mort » qu'il nous paraît, il vit pour nous devant le Seigneur ; car

[1] L'habit que portaient les Bénédictins était de couleur brune ou noire. Saint Albéric y substitua la robe blanche grisâtre, après avoir pris la sainte Vierge pour patronne. (*Nigrum habitum in griseum commutantes*). C'était la nuance de l'habit monastique de saint Bernard, « dont la *coule* se garde » encore aujourd'hui au monastère de Saint-Victor de Paris, » dit le père Lenain, sous-prieur de l'abbaye de la Trappe. Hist. de Cîteaux, vol. I, ch. 14, p. 57. — [2] Ann. Cist., p. 41, n. 1, 2. — [3] Hist. de Cit., vol. I, ch. 17.

» c'est là le propre des saints, que lorsqu'ils vont à Dieu par
» la mort, ils emportent leurs amis avec eux dans leur cœur,
» pour les y conserver toujours; en sorte que nous pouvons
» dire que la mort l'ayant joint à Dieu par un amour éternel
» et invariable, il nous a portés avec lui en Dieu [1]. »

Sous la conduite de saint Étienne, la congrégation de Cîteaux commença à attirer l'attention publique et à exciter les murmures des monastères du voisinage. Ceux de Cluny, dégénérés de leur ancienne ferveur, voyaient avec déplaisir ce nouvel ordre qui condamnait leur mollesse. Dès lors des accusations, forgées par l'envie, éclatèrent de toutes parts contre Etienne et ses frères; on les dénonçait à toute l'Eglise comme des novateurs qui poussaient jusqu'à l'excès les macérations et l'ascétisme; on les accusait même d'introduire le schisme et la division dans les ordres religieux [2].

Dans cette circonstance critique, la patience du vénérable abbé fut admirable. Persuadé que si ce nouvel institut était l'œuvre de Dieu, il se maintiendrait malgré les efforts des hommes, il demeura ferme dans la sévère observance de la règle, et ne répondit à ses détracteurs que par un redoublement de zèle et de vigilance.

Toutefois sa fidélité subit une autre épreuve qui le jeta dans une étrange perplexité. Nous l'avons déjà dit dans le chapitre précédent : une maladie mortelle avait fait d'affreux ravages dans le pays; mais nulle part elle ne sévit plus violemment qu'à Cîteaux [3]. Les religieux, déjà épuisés par d'excessives macérations, mouraient presque tous à la première atteinte du mal; et dès l'année 1112, il ne restait plus qu'un très-petit nombre de moines infirmes. « Outre

[1] Ann. Cist., p. 29, n. 5. — [2] Hist. de Cît., vol., I, p. 120, 151 et suiv. — [3] A l'occasion de cette maladie, les chroniqueurs mentionnent une coutume qui existait dans presque tous les monastères. Les moines se faisaient saigner régulièrement quatre fois par an, aux mois de février, d'avril, de juin et de septembre, et ces saignées étaient tellement abondantes qu'elles réduisaient les patients à une faiblesse complète. C'était là à peu près le seul remède qu'ils employaient pour prévenir ou pour guérir toute espèce de maladie. Outre cette raison, l'annaliste en donne une autre, en rapportant que saint Etienne s'était fait tirer du sang pour l'amour de Dieu : c'est qu'ils croyaient, par ce moyen, arrêter l'ardeur de la concupiscence, trop excitée par la surabondance du sang. (Ann. Cist., I, p. 59, n. 10). « Si leur pensée » était juste ou non, ajoute l'historien de Cîteaux, c'est ce qui ne nous re- » garde pas; nous nous contentons de rapporter la chose sans la juger. » (Vol. I, pag. 158).

» les diverses afflictions qui m'accablent, disait à ce sujet le
» vénérable Etienne, mon cœur est percé d'une violente
» douleur lorsque je considère ce peu de religieux qui nous
» reste, parce que nous mourons tous les jours les uns
» après les autres; en sorte que nous sommes à la veille de
» voir arriver ce que je crains si fort, que ce nouvel ordre
» ne périsse et ne meure avec nous [1]. »

Cette effrayante mortalité avait tellement frappé la congrégation naissante, que les moines commençaient à craindre que les accusations dont ils avaient été l'objet ne fussent fondées, et ils appréhendaient que leur vie trop austère ne fût point réglée selon la science. Saint Etienne lui-même se sentit ébranlé dans sa confiance; et, ne sachant quel parti prendre au milieu de ces tristes incertitudes, il eut recours, pour obtenir lumière, à un moyen inouïe jusqu'alors, et qui marque en même temps la puissance de sa foi et la pureté de sa conscience. Le fait que nous allons rapporter, quelque étrange qu'il puisse paraître, nous a semblé réunir les caractères de la plus grande authenticité; c'est pourquoi nous croyons devoir le transcrire avec peu de retranchements, dans le langage naïf des annalistes de Cîteaux.

« Il y avait en ce temps un frère qui était sur le point d'aller recevoir la récompense de ses travaux. Alors saint Etienne s'approchant de lui, plein de l'esprit de Dieu, lui parla de cette sorte, en présence de tous les religieux : Vous voyez, mon frère bien-aimé, quelle est l'affliction, la peine et l'abattement où nous nous trouvons. Nous croyons certainement marcher dans la voie étroite que notre bienheureux père saint Benoît nous a montrée; mais nous ne savons pas si ce genre de vie est agréable à Dieu, surtout considérant que les religieux de ce pays nous condamnent comme des gens qui ont inventé de nouvelles manières de vivre et qui causent du scandale, le schisme et la division. Je suis encore sensiblement affligé de voir que ce grand nombre de frères qui nous quittent tous les jours nous réduit à si peu de religieux; et comme Dieu ne nous envoie personne pour remplir la place de ceux qu'il appelle à lui, je redoute fort que ce nouvel institut ne finisse avec nous. C'est pourquoi, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, pour

[1] Ann. Cist. I, p. 152.

l'amour duquel nous avons choisi cette voie étroite qu'il a proposée dans son Evangile, je vous commande, en vertu de la sainte obéissance, qu'après que vous serez allé à Dieu, vous nous reveniez trouver au temps et en la manière qu'il lui plaira, pour nous faire savoir, selon qu'il le voudra, ce que nous devons croire de notre état et de la vie que nous menons. »

« A ces paroles, le moribond répondit simplement : Mon révérend père, je ferai très-volontiers ce qu'il vous plaît de me commander, pourvu que vous m'assistiez toujours de vos saintes prières, afin que je puisse exécuter vos ordres. »

« Quelques jours s'étaient écoulés depuis la mort du religieux; et le saint abbé se trouvant au travail avec ses frères, avait donné le signal du repos, comme c'était la coutume. Il se retira un peu à l'écart, et, s'étant assis et couvert la tête de son scapulaire, il se mit en oraison. Dans cet instant le moine défunt se présenta à lui, tout resplendissant de lumière, et il paraissait élevé en l'air sans toucher la terre. »

« Le saint abbé lui demanda comment il se trouvait. Je suis heureux, lui répondit-il, et je prie Dieu qu'il vous rende aussi heureux que je le suis; car, par vos instructions salutaires et votre continuelle sollicitude, je jouis présentement de ces joies et de cette paix incompréhensibles qui passent toutes les pensées des hommes. Et maintenant, pour obéir au commandement qu'il vous a plu de m'imposer, je reviens pour vous faire savoir, à vous, mon père, et à mes frères, la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ au sujet de ce nouvel ordre. Sachez-le donc et n'en doutez point : votre genre de vie est saint et agréable à Jésus-Christ. Bannissez votre affliction, ou plutôt qu'elle se change en joie; car voici que dans peu de temps Dieu vous fera connaître la magnificence de sa miséricorde, et il vous enverra un grand nombre de personnes, entre lesquelles il y en aura de nobles, d'illustres et de savants, et ils rempliront tellement cette maison qu'ils en sortiront comme des essaims d'abeilles pour se répandre en diverses parties du monde, et ils les peupleront de monastères qui seront les heureux rejetons de la semence de bénédictions qui a crû et s'est fortifiée dans ce lieu-ci par la grâce de Dieu [1]. »

[1] Ann. Cist., vol. I, p. 64 et 65, n. 2. Hist. de Cît., v. I, p. 162 et suiv. Idem, vol. IV, Remarq., p. 323.

Le religieux, poursuit l'historien, après avoir proféré ces paroles solennelles, demanda et obtint la bénédiction de celui qui avait été son supérieur à l'école de la sanctification; puis il disparut, laissant saint Etienne plongé dans l'extase de l'admiration et de la reconnaissance. Cette révélation si extraordinaire ranima le courage et la confiance des moines; mais un autre fait, arrivé dans le même temps, fut regardé par eux comme un nouveau présage des consolations qu'ils attendaient. Un frère avait eu une vision en songe : il vit une multitude d'hommes qui arrivaient à la fontaine du monastère pour laver leurs vêtements, et il entendit une voix qui lui dit que cette fontaine serait appelée Ennon, c'est-à-dire le lieu où le précurseur de Jésus-Christ donnait le baptême. Cette vision parut significative au saint abbé, et depuis lors il était dans l'attente continuelle « d'un » grand nombre de personnes qui devaient venir purifier » les taches de leurs âmes dans les travaux et dans les lar» mes de la vie pénitente de Cîteaux [1]. »

Cette attente fut enfin remplie.

Un jour saint Etienne, entouré du faible reste de ses moines, se tenait devant Dieu, et tous ensemble priaient, dans l'effusion de leur âme, pour obtenir l'accomplissement des promesses divines.

En ce moment, une troupe d'hommes, au nombre de trente, conduite par un tout jeune homme, traverse lentement la forêt et arrive à la porte du monastère. Saint Etienne, le cœur ému de pressentiments, les accueille. Bernard se jette à ses pieds, ses compagnons se prosternent, et ils demandent avec instance leur admission dans l'ordre. Alors la joie de l'abbé de Cîteaux éclata en un cantique d'actions de grâces; « et l'effet que produisit cette visite fut » tel, écrit Guillaume de Saint-Thierry [2], que cette maison » semblait avoir entendu en ce jour la parole du Prophète : » Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez pas! Chantez des » cantiques de louange, et poussez des cris d'allégresse, » vous qui ne deveniez point mère; parce que celle qui était » abandonnée a plus d'enfants que celle qui avait un mari, » dit le Seigneur [3]. »

[1] Hist. de Cit., I, p. 171. — [2] Guill., lib. I, cap. 3, n. 18. — [3] Isaïe, 54, 1. Epist. ad Galat.. 4, 27.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

VIE MONASTIQUE DE SAINT BERNARD.

DEPUIS SON ENTRÉE DANS L'ORDRE DE CÎTEAUX JUSQU'A SA VIE POLITIQUE, A L'OCCASION DU SCHISME DE ROME. (1113-1130).

CHAPITRE VII.

Noviciat de saint Bernard. — Sa profession. — Accroissements de Cîteaux. — Commencements de Clairvaux.

« L'an **1113** de l'incarnation de Notre-Seigneur, quinze » ans après la fondation de la maison de Cîteaux, le servi- » teur de Dieu, Bernard, âgé d'environ vingt-trois ans, » entra avec trente compagnons dans ce monastère gouverné » par l'abbé Etienne, et s'assujettit au suave joug de Jésus- » Christ. Depuis ce jour, le Seigneur versant sa bénédiction » sur cette vigne du Dieu des armées, elle produisit son » fruit, et étendit ses branches jusqu'à la mer et même au » delà des mers [1]. »

Cîteaux, qui naguère était sur le point de s'éteindre, comme un enfant nouveau-né condamné à mourir au berceau, sembla recevoir une seconde naissance à l'arrivée de Bernard et de sa nombreuse compagnie. Tous entrèrent immédiatement au noviciat, excepté un seul d'entre eux, que saint Etienne ajourna à deux ans, à cause de sa trop grande jeunesse; c'était le doux Robert, cousin de Bernard, dont nous aurons occasion de parler bientôt.

Dès son entrée dans la vie monastique, Bernard s'appliqua à réaliser lui-même l'avis qu'il donnait aux autres : « Si tu commences, commence parfaitement : *Si incipis, perfecte*

[1] Guill. IV, p. 1085, n. 19.

incipe. » En choisissant pour sa retraite, le plus pauvre et le plus obscur des ordres religieux, il espérait y demeurer inconnu et oublié des hommes; et désormais, ne songeant plus qu'à mourir avec Jésus-Christ, il embrassa la croix avec amour, s'y attacha avec force, et la porta généreusement à la suite du divin Maître auquel il s'était consacré. Toujours le regard élevé et fixé vers le but supérieur auquel il tendait de toutes ses puissances, il se disait fréquemment : « Bernard, pourquoi es-tu venu ici? «*Bernarde, ad quid venisti*[1] *?*» Et comme on lit de Jésus-Christ qu'il commença par faire, et qu'ensuite il enseigna [2], ainsi Bernard travailla d'abord à sa propre sanctification et pratiqua lui-même tout ce qu'il dut enseigner plus tard aux autres. Ses biographes racontent avec admiration les efforts qu'il fit pour se vaincre, pour maîtriser sa vivacité et modérer son humeur bouillante; il se soumit avec une régularité parfaite aux exercices les plus humbles et les plus crucifiants de la discipline de saint Benoît; et sa vertu se développait chaque jour avec une telle vigueur, qu'elle étonnait même le saint vieillard qui gouvernait cette nouvelle école de prophètes [3]. Il avait pris la salutaire habitude de vivre au dedans de lui-même, ce qui rendait son recueillement facile et continuel; et comme les grâces vivifiantes qu'il puisait à la source invisible rejaillissaient sur son extérieur, il semblait toujours environné d'une auréole de joie céleste, en sorte, dit un biographe, qu'on l'eût pris pour un esprit plutôt que pour un homme; rappelant en sa personne la parole qu'il répétait dans la suite aux novices « Si vous désirez vivre dans cette maison, » il faut laisser dehors les corps que vous apportez du monde; car les âmes seules sont admises en ces lieux, et la » chair ne sert de rien [4]. » Plus il goûtait les délices de l'amour qui l'échauffait et l'éclairait intérieurement, plus il amortissait ses sens et sa vie naturelle, de peur que les communications avec les choses extérieures ne missent quelque obstacle à la jouissance de ces ineffables consolations; « et ainsi la pratique constante de la mortification se changea peu à peu en habitude, au point que, ne vivant plus » que par l'esprit, il voyait sans voir, il entendait sans en-

[1] Guill., IV, n. 19, p. 1085. — [2] Act. I, 1. — [3] Hist. de Citeaux, vol. III, ch. 10. — [4] Id., loco citato.

» tendre; mangeait sans goûter, et à peine conservait-il » quelque sentiment pour les choses du corps. » On rapporte que plus d'une fois il lui arriva de boire, sans s'en apercevoir, de l'huile ou quelque autre breuvage pour de l'eau; il ne savait pas au bout d'un an de noviciat, si la partie supérieure du dortoir était plate ou voûtée ; il ignorait s'il y avait des fenêtres au bout de l'oratoire où il priait tous les jours [1] ; une seule pensée l'absorbait tout entier et le préservait des divagations puériles. Sa conscience , devenue plus délicate à mesure qu'elle s'était épurée davantage, ne supportait plus aucune imperfection ; et la faute la plus légère donnait des angoisses au jeune novice. Son affection pour sa mère lui avait suggéré le vœu de réciter tous les jours , en sa mémoire , les sept psaumes de la pénitence. Une fois, dit l'auteur de l'Exorde de Cîteaux [2], étant encore au noviciat, il alla prendre son repos sans penser à accomplir ce devoir qu'il s'était prescrit. Le lendemain, Etienne, son père spirituel, éclairé d'une lumière prophétique, lui adresssa ces mots : Mon frère Bernard, dites-moi, je vous prie, à qui donnâtes-vous hier le soin de réciter vos sept psaumes? A ces paroles, Bernard, étonné qu'on eût connaissance d'une pratique qu'il avait gardée en secret, fondit en larmes; et, se jetant aux pieds de son guide vénérable, confessa sa faute et en demanda humblement pardon. Une autre fois, ayant reçu la visite de quelques-uns de ses parents qui vivaient dans le monde, il prit plaisir à entendre les nouvelles du siècle. Cette vaine curiosité était à peine satisfaite qu'elle porta son fruit amer. Bernard sentit de noirs nuages obscurcir le ciel de son âme, et longtemps il demeura sans consolation dans la prière, sans joie et sans force dans ses exercices ascétiques; jusqu'à ce qu'enfin, ayant reconnu la gravité de sa faute, il se prosterna au pied de l'autel , priant et gémissant pour en obtenir le retour de la grâce. C'est ainsi que l'onction de la vérité qui le guidait et l'instruisait au dedans, le purifiait de ses moindres taches ; et, ne demandant de lui qu'une fidélité ponctuelle à tous les mouvements de la grâce, elle l'éleva de degré en degré jusqu'à la plus sublime perfection.

[1] Guill., IV, n. 20, p. 1085, et Gaudf. Vita S. B., lib. III, cap. 1. — [2] Dist. I, cap. 17.

Cependant, dès l'année de son noviciat, Bernard, qui était d'une complexion faible et délicate, tomba malade, il perdit entièrement le sommeil et l'appétit, et éprouva souvent de longues défaillances. « Comme il mange peu, dit le » biographe contemporain, il dort peu aussi; et en ces deux » choses, il semble user de ce qu'il faut, moins pour entre- » tenir la vie que pour différer la mort [1]. » Outre la faiblesse naturelle de son tempérament, il hâta lui-même la ruine de sa santé par l'excès de ses macérations; et il eut lieu de regretter dans la suite de n'avoir pas usé d'assez de discrétion dans l'accomplissement de ces pratiques austères. Son estomac délabré rejetait avec douleur toute espèce d'aliment; et son corps, depuis longtemps exténué, devint si maigre, qu'il semblait n'avoir plus rien de matériel. Mais ces infirmités ne l'empêchèrent point de suivre la règle commune; il évitait avec aversion toute singularité, et s'efforçait de suppléer au défaut de force physique par la ferveur de l'esprit. Son regret le plus vif était de ne pouvoir partager les fatigues et les rudes ouvrages auxquels ses frères étaient employés; il déplorait devant Dieu la triste incapacité qui le mettait hors d'état de servir le monastère par le travail des mains; et cependant, à force d'application et de persévérance, il finit par réussir à bêcher la terre, à couper du bois, à le porter sur ses chétives épaules. Durant ces travaux extérieurs, ses frères admiraient son profond recueillement; il allait et venait, se prêtait à tous les services, apportant jusque dans les moindres choses un zèle extraordinaire; et au milieu de ces occupations multiples et fatigantes, il était toujours attentif à la voix qui se révèle au cœur, toujours concentré dans le feu d'un vivant amour, toujours en communication intime avec le foyer de la lumière divine. Aussi conserva-t-il un souvenir reconnaissant de ce genre de vie à la fois actif et passif, qui fut pour lui une époque de grâces et de progrès rapides. « Il » le déclare encore aujourd'hui, dit le moine déjà cité; il » avoue que ce fut principalement dans les champs et » dans les bois qu'il reçut, par la contemplation et la » prière, l'intelligence des Ecritures; et il a coutume de » dire fort agréablement à ses amis qu'il n'eut jamais d'au-

[1] Guill. S. Th., IV, p. 1086.

» tre maître en cette étude que les hêtres et les chênes de la forêt [1]. »

C'est dans ces paisibles et fervents exercices que s'écoula le temps du noviciat. Le jour si désiré de sa profession arriva enfin; c'était au mois d'avril de l'année 1114 [2]. Bernard et ses anciens compagnons prononcèrent leurs vœux perpétuels avec une émotion profonde. Les chroniques contemporaines énoncent simplement ce fait, ajoutant que les expressions leur manquent pour en parler dignement. Il faudrait en effet avoir l'expérience intime de la joie dont l'âme est inondée quand elle accomplit une irrésistible vocation, il faudrait avoir goûté ce sentiment de bonheur et de profond bien-être, pour comprendre et dire ce qui se passa, dans ces heureux instants, au fond de ces âmes d'élite. Bernard et ses frères s'offrirent à Dieu sans réserve, comme des victimes d'expiation et d'amour qui ne souhaitaient plus autre chose en ce monde que de s'immoler tous les jours au service et à la gloire de Jésus-Christ.

L'exemple de saint Bernard avait attiré à Cîteaux beaucoup de postulants; et déjà le monastère ne suffisait presque plus pour contenir le grand nombre de personnages de différentes contrées qui sollicitaient leur admission dans l'ordre. Les historiens, étonnés de cet accroissement extraordinaire, l'attribuent à la jalousie de quelques anciens ordres religieux, surtout de ceux de Molesme. Les bruits fâcheux qu'ils répandirent sur le nouveau monastère, comme on l'appelait, le firent connaître partout et contribuèrent puissamment à y attirer des *curieux qui, par l'effet de la grâce, devinrent des religieux* [3].

Le nombre de ces derniers augmentant de jour en jour, Etienne fut contraint de s'occuper de l'établissement d'une colonie. Le lieu que l'on trouva convenable à cette fondation avait été offert à l'abbé de Cîteaux par les seigneurs du pays de Châlons. C'était une forêt que l'on défricha en partie; et après y avoir élevé une humble église entourée de cellules, Etienne y envoya douze moines sous la conduite de Bertrand, homme vénérable par sa piété autant que par son grand âge. Ce fut la première filiation de Cîteaux; et

[1] Guill. S. Th., I, cap. 4, n. 23, p. 1087. — [2] Hist. de Cît., vol. III, p. 58. — [3] Ann. Cist., p. 78, tom. I.

saint Etienne, à l'imitation des anciens patriarches, voulut lui donner un nom symbolique; il l'appela *Firmitas* [3], pour marquer la force et la consistance que Dieu avait données à l'ordre naissant.

A peine le monastère de la *Ferté* était-il établi que l'on vint demander à saint Etienne une seconde colonie de religieux pour le diocèse d'Auxerre. Bien que le saint abbé désirât vivement travailler à l'extension de son ordre, il ne s'empressa pas d'accepter la terre que l'on avait mise à sa disposition; il craignait les dangers d'un développement trop rapide et trop précoce; il consulta ses frères, examina mûrement les circonstances, et attendit avec tranquillité les indications de la Providence. Mais enfin, le monastère continuant à se remplir de novices, il fallut se décider. Etienne désigna de rechef douze de ses religieux, et leur donna pour abbé le célèbre Hugues de Macon, le plus intime ami de Bernard et son fils spirituel. On peut juger du mérite de Hugues par le choix dont il fut l'objet et par l'accroissement prodigieux que prit, sous sa direction, le monastère de Pontigny. Cette maison devint comme une pépinière de saints prélats qui jetèrent le plus vif éclat sur l'ordre de Cîteaux.

Cependant la maison-mère, semblable à une ruche dont l'enceinte est trop étroite pour abriter les abeilles qui s'y multiplient, se trouva, dès l'année 1115, si remplie de postulants que saint Etienne, après en avoir ajourné un grand nombre, se vit encore une fois obligé de procurer un établissement à ces essaims d'ouvriers évangéliques. On lui avait indiqué un lieu inhabité dans le pays de Langres. Ce désert étant fort marécageux et presque inaccessible, on ne douta point que les religieux de Cîteaux n'obtinssent facilement la permission de s'y établir. En conséquence Etienne, quoiqu'il ne connût personne dans ce diocèse qui pût soutenir la fondation, proposa sa pensée aux frères et demanda leur sentiment. Les uns jugèrent cette entreprise impossible à cause du manque de toute espèce de ressources; les autres, parmi lesquels était saint Etienne, croyaient qu'il fallait s'en remettre entièrement à Dieu pour le succès de l'œuvre. Ce dernier avis prévalut. Le saint abbé choisit pour le nouvel établissement les frères de Bernard, son oncle

[1] Fermeté. — Ferté.

Gauldry, deux religieux nommés Godefroy, dont l'un était son parent; un autre nommé Elbold d'un âge fort avancé; il y joignit, pour compléter le nombre de douze, le moine Gauthier et le jeune Robert, cousin de Bernard. Etienne mit à la tête de cette sainte colonie celui-là même qui avait été l'ange conducteur de ses frères et le consolateur de Cîteaux. Bernard n'était alors que dans sa vingt-cinquième année [1], et l'on était généralement surpris qu'un jeune homme d'un tempérament si délicat, et qui n'avait aucun usage des affaires extérieures, fût désigné pour être le chef d'une entreprise si périlleuse [2]. Mais sa vertu avait brillé d'un éclat si extraordinaire, que saint Etienne, plus versé que les autres dans les voies cachées de la Providence, n'hésita point à maintenir ce choix dont les suites furent si heureuses pour l'Eglise.

Le jour du départ de la nouvelle colonie étant venu, les religieux désignés, et dont le nombre de douze dut représenter le collége apostolique, se mirent en route sous la conduite de Bernard qui, étant devenu leur abbé, représentait Jésus-Christ au milieu de ses disciples. Le cérémonial qu'on observait en ces circonstances était simple et touchant. L'abbé de la maison-mère remettait solennellement une croix entre les mains de celui qui devait être revêtu de la dignité abbatiale; puis le nouvel abbé, sortant de l'église avec la croix, et suivi de ses douze religieux, prenait congé de ses frères, et entonnait, en partant, une grave psalmodie. « Lors donc, dit la chronique de Cîteaux, que Bernard et ses douze moines quittèrent silencieusement l'église, vous eussiez vu les larmes couler des yeux de tous les frères, sans qu'on entendît autre chose que les voix de ceux qui chantaient les hymnes; et encore ne pouvaient-ils retenir leurs sanglots, malgré la modestie religieuse qui leur faisait faire des efforts pour étouffer leurs pleurs. On avait peine à distinguer ceux qui partaient d'avec ceux qui demeuraient, tous étant dans l'affliction et la douleur, jusqu'à ce qu'enfin ils fussent arrivés à la porte du monastère qui s'ouvrit pour les uns et se referma pour les autres [3]. »

[1] Mabillon dit que Bernard ne quitta Cîteaux qu'après avoir atteint l'âge où il put recevoir les ordres sacrés. — [2] Hist. de Cît., I, 196. — [3] Ann. Cist., I, n. 6, 7, p. 79.

Qui n'admirerait, en cette rencontre, l'humble obéissance et l'abnégation profonde de ces vrais disciples de Jésus-Christ? Ils se séparent, sans aucun murmure, des anciens amis, des compagnons fidèles avec lesquels ils avaient vécu dans le monde et dans le monastère; ils quittent un supérieur vénérable qu'ils aimaient comme leur père, une sainte maison qu'ils avaient choisie pour asile, une compagnie édifiante, objet de leurs plus chères affections; et ils partent sans savoir où ils vont, ce qu'ils deviendront, ni les souffrances qui les attendent! Bernard, toujours plein de vigueur dans la voie apostolique, retrouve des forces et fortifie ses frères; il marche devant eux comme le bon pasteur; il les guide, les console, les élève au-dessus des prévisions humaines, et les remplit d'espérance et de joie. Longtemps ils errent à travers un pays inculte et des forêts sauvages; ils ne sentent ni les privations, ni les fatigues: le voyageur épuisé n'aspire pas avec plus d'empressement au gîte hospitalier que ces hommes de Dieu ne soupirent après leur désert. Ils arrivent enfin dans cette vallée marécageuse: c'est un ancien repaire de voleurs, et dans le pays on l'appelait *la Vallée d'Absinthe;* mais Bernard lui donne le nom de *Claire-Vallée*, car désormais elle deviendra un des foyers les plus ardents de la lumière divine.

Bernard et ses religieux ne trouvèrent aucune difficulté à s'établir dans un lieu éloigné de toute habitation; et loin de leur disputer une retraite qui jusqu'alors n'avait inspiré que de l'effroi, les habitants des contrées voisines les aidèrent à défricher le terrain, à bâtir de petites cellules; et ils se félicitaient de posséder des moines dont la vie mortifiée les touchait de componction. Dès qu'ils eurent achevé leur humble oratoire et que les constructions eurent pris quelque forme de monastère, Bernard lui donna une organisation définitive. Il confia la charge de prieur au moine Gauthier que saint Etienne avait particulièrement désigné pour cet important ministère; il donna à son frère Gérard l'office de cellerier, et chargea André, son autre frère, du soin de la porte. Puis, ayant mis en plein exercice tous les règlements de Cîteaux, il partit accompagné d'un religieux, pour recevoir à Châlons la bénédiction abbatiale. Voici de quelle

sorte Guillaume de Saint-Thierry rapporte cette circonstance.

« Lorsqu'il fallut que Bernard reçût la consécration de l'évêque dont il relevait, le siége de Langres se trouvait vacant; et les frères, délibérant entre eux où ils le mèneraient pour le faire ordonner, la grande réputation du fameux docteur Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, leur fit penser à ce prélat remarquable. Il alla donc à Châlons (sur Marne) avec le moine Elbold. Quand Bernard, alors âgé seulement de vingt-cinq ans, entra dans la maison épiscopale, le corps usé et la mort peinte sur le visage, tandis que le moine qui l'accompagnait était grand, robuste, et d'une mine avantageuse, les uns riaient, les autres se moquaient; mais d'autres personnes, jugeant selon la vérité, furent touchées de respect. L'évêque, sans demander lequel des deux était l'abbé, jeta les yeux sur Bernard et reçut le serviteur de Dieu comme étant lui-même serviteur de Dieu. Depuis ce jour et depuis cette heure, ils ne firent plus qu'une âme en Notre-Seigneur; et ils se visitèrent souvent dans une si grande familiarité, que Clairvaux devint la propre maison du saint évêque, et Châlons devint la retraite hospitalière de tous ceux de Clairvaux. Le diocèse de Reims et toute la France fut excitée, par l'exemple de Guillaume de Champeaux, à révérer l'homme de Dieu; car tout le monde apprit d'un si pieux évêque à le respecter comme un ange venu du ciel. On disait avec raison qu'il fallait qu'un prélat d'une si grande autorité eût reconnu en Bernard beaucoup de grâces et de dons célestes, puisqu'il lui témoignait une si vive affection, quoique Bernard ne fût qu'un moine inconnu et qui s'abaissait lui-même autant qu'il le pouvait par sa grande humilité [1]. »

Cependant, comme il arrive d'ordinaire parmi les hommes, les habitants du pays qui avaient d'abord témoigné un grand zèle pour secourir ces pauvres religieux, s'accoutumèrent bientôt à voir les exemples de sainteté qui éclataient sous leurs yeux; et se lassant de les assister à mesure qu'ils cessaient de les admirer, Clairvaux tomba peu à peu dans une extrême détresse. Les moines, occupés sans relâche aux constructions du monastère, étaient dans l'impossibilité

[1] Guillel., lib. I, cap. 7, p. 1090.

de gagner leur pain par leurs travaux ; et comme leur établissement s'était fait après la saison des semailles, la terre ne leur donnait rien. Ce fut avec des peines incroyables qu'ils se procurèrent quelque peu d'orge et de millet, dont ils faisaient du pain, n'ayant pour se nourrir que des feuilles de hêtre cuites dans l'eau et du sel. L'hiver vint ajouter de nouvelles rigueurs à cette affreuse situation, et Clairvaux eut à subir des maux de tous genres.

Un jour, raconte un pieux chroniqueur, le sel même vint à manquer. Bernard appelle l'un de ses frères et lui dit : Guibert, mon fils, prends l'âne et va acheter du sel au marché. Le frère répliqua : Mon père, me donnerez-vous de quoi payer? — Aie confiance, répondit l'homme de Dieu ; car pour de l'argent, je ne sais quand nous en aurons ; mais là haut est Celui qui a ma bourse et qui possède le dépôt de mon trésor. — Guibert sourit, et regardant Bernard, il lui dit : Mon père, si je m'en vais les mains vides, je crains fort de revenir les mains vides. — Va toujours, reprit Bernard, et va avec confiance : je te le répète, Celui qui possède nos trésors sera avec toi en chemin, et te fournira ce qui sera nécessaire. — Sur cela, le frère ayant reçu la bénédiction du révérend abbé, sella son âne et se rendit au marché qui se tenait près d'un castel nommé Risnellus. Guibert, ajoute la naïve chronique, avait été *incrédule plus qu'il n'est permis* [1] ; néanmoins le Dieu de toutes consolations lui procura un secours inattendu; car, non loin du bourg voisin, il rencontra un prêtre qui le salua et lui demanda d'où il venait. Guibert lui confia l'objet de sa mission et la pénurie de son couvent ; ce qui toucha tellement le charitable prêtre, qu'il lui fournit en abondance toutes sortes de vivres. L'heureux Guibert revint en hâte au monastère, et se jetant aux pieds de Bernard, raconta ce qui lui était arrivé en chemin. Alors le père lui adressa ces paroles avec douceur : Je te le dis, mon fils, il n'est rien de plus nécessaire au chrétien que la confiance ; ne la perds jamais, et tu t'en trouveras bien tous les jours de ta vie [2].

Toutefois ces secours et plusieurs autres ressources qui leur avaient été présentées d'une manière non moins mer-

[1] Plusquam oportet incredulus. — [2] Joan. Erem. Vita 4ª, lib. II, n. 3, p. 1303.

veilleuse, s'étaient épuisés; et Clairvaux retomba dans toutes les horreurs d'une complète indigence; les religieux, en proie à la faim, au froid et à des privations presque insupportables, s'abandonnèrent au découragement, et manifestèrent hautement le désir de retourner à Cîteaux. Bernard lui-même était accablé d'une si profonde tristesse, à la vue des souffrances morales et physiques de ses enfants, qu'il manqua de force pour les soutenir; au point qu'il cessa même de leur rompre le pain de la parole; et ainsi, dit l'annaliste de Cîteaux, les religieux furent privés à la fois du pain du corps, à cause de leur pauvreté extrême, et du pain de l'âme, à cause du silence du saint abbé [1].

Cet état de choses, qui avait commencé dès la fin de l'année **1115**, se prolongea durant l'hiver de l'année suivante, et l'on ne saurait dire ce que Bernard eut à souffrir pendant ces seize ou dix-sept mois, pour empêcher la dissolution de Clairvaux et pour faire tourner à l'avantage des frères l'épreuve terrible qui, dans les desseins de Dieu, dut affermir à jamais leur vertu, leur confiance, leur foi, leur patience, leur abandon à la Providence.

O hommes généreux! Qui donc vous a conduits dans ces lieux arides pour endurer les nécessités les plus cruelles, sinon Celui qui est descendu sur la terre pour naître dans une crèche et mourir sur la croix? Qui a pu mettre dans vos âmes la pensée de quitter vos terres, vos châteaux, vos amis, vos parents, et de vous dépouiller de vous-mêmes, si ce n'est le Dieu d'amour qui, par amour pour les hommes, leur a donné sa vie!

Un jour Bernard, baigné de larmes, était prosterné sur les marches de l'autel, avec ses frères, gémissant et implorant à haute voix la miséricorde du Sauveur auquel ils s'étaient voués dans la simplicité de leur cœur.

Dans ce moment ils entendirent tous un bruit de voix étrange qui paraissait venir du ciel. Les frères étonnés prêtent une oreille attentive, et sont frappés de cette parole qui retentit fortement dans l'église: Bernard, lève-toi, ta prière est exaucée [2]!

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. II, ch. 3. — [2] Idem, loc. cit., p. 99.

CHAPITRE VIII.

Développements de Clairvaux. — Maladie de saint Bernard. — Narration de Guillaume de Saint-Thierry.

Clairvaux, dans les temps de sa fondation, peut être comparé au grain dont parle l'Evangile. Rien, en effet, ne fut plus faible, plus humble, plus chétif que cette semence céleste, lorsqu'elle fut jetée dans le champ de l'Eglise. Elle végéta longtemps sans aucun développement; elle eut à lutter contre les orages et les tempêtes les plus violentes; mais le principe de vie qu'elle renfermait rendit l'œuvre de Dieu indestructible, et après avoir été profondément abaissée, humiliée, elle prit un soudain essor..

Les souffrances longues et cruelles des religieux furent enfin divulguées, et elles excitèrent la compassion publique. On vit arriver de divers côtés des secours imprévus; et Bernard eut bientôt à redouter les dangers d'une trop grande abondance plus que les maux de la disette. Dans le temps même où les frères étaient encore tout stupéfaits de la voix surhumaine qui avait retenti dans l'église, il arriva au monastère deux hommes inconnus qui déposèrent aux pieds de saint Bernard des offrandes considérables. Des voitures chargées de provisions arrivèrent peu après de la ville de Châlons; et le désert de Clairvaux, arrosé des sueurs de ces pieux cénobites et fécondé par leur travail, commença également à produire quelques ressources régulières et à subvenir aux nécessités les plus urgentes.

Bernard, tranquille désormais sur le soin des choses temporelles, et voyant fleurir dans ses enfants la paix et les vertus divines, put s'absenter du monastère et se rendre aux invitations fréquentes de l'évêque de Châlons qui le chargeait de prêcher dans les églises de son diocèse. Ces missions exerçaient une irrésistible influence; les populations accouraient pour entendre l'homme de Dieu dont la parole puissante opérait des merveilles; des ecclésiastiques, aussi bien que des laïques illustres, non contents de

réformer leur vie, s'attachèrent étroitement au jeune abbé et le suivirent à Clairvaux, pour embrasser la règle monastique. « Combien de gens savants, écrit l'un des biographes » de saint Bernard, combien d'orateurs, que de nobles et » de grands dans le monde, que de philosophes ont passé » des écoles et des académies du siècle à Clairvaux pour » s'adonner à la méditation des choses célestes et pratiquer » la morale divine [1] ! »

« Comme il agissait plutôt par la force de la foi que par l'esprit du monde, dit un autre écrivain du même temps, il rendait possibles plusieurs choses qui ne semblaient guère plus faciles que de transporter des montagnes... La grâce se manifestait admirablement dans ses prédications où il amollissait les cœurs les plus endurcis; et à peine s'en retournait-il une seule fois sans avoir remporté quelque fruit de ses discours. Ainsi, faisant tous les jours de nouveaux progrès, tant par l'efficace de ses instructions que par l'exemple de sa sainteté; et les filets de la parole de Dieu étant jetés en toute occasion par ce serviteur fidèle qui pêchait au nom de Dieu, il s'y vint prendre un si grand nombre de poissons spirituels et raisonnables que chaque prise semblait suffisante pour remplir la nacelle de Clairvaux. D'où il arriva en peu de temps, par le plus grand des miracles qu'il ait jamais faits de sa vie, que cet homme languissant et à demi mort, auquel il ne restait plus, pour ainsi dire, que la voix, rendit sa vallée tellement illustre, d'obscure qu'elle était auparavant, qu'elle mérita d'être appelée de nom et en vérité Claire-Vallée; puisqu'en effet elle répandait, comme du plus haut sommet des vertus chrétiennes, une lumière et une clarté toute divine sur la face de la terre [2]. » Parmi les nouveaux disciples de l'abbé de Clairvaux, il faut particulièrement remarquer le savant Roger, qui devint dans la suite abbé de Trois-Fontaines; Humbert, le pieux Rainaud, Pierre de Toulouse, le bienheureux Odon, depuis sous-prieur de Clairvaux, et plusieurs chanoines de Châlons et d'Auxerre. Le célèbre Etienne de Vitry vint aussi se mettre sous la direction de saint Bernard et entra au noviciat, au grand étonnement de tout le monde;

[1] Vit. Bern., lib. II; auct. Ernaldo, abb. Bonæ-Vallis. — Præfatio auctoris. — [2] Guill., lib. I, cap. 13.

mais il fut le seul de ces nouveaux moines qui ne persévéra point jusqu'à la fin dans la voie de Dieu.

La grande âme de Bernard semblait se dilater à mesure que ses enfants augmentaient en nombre; et, se faisant tout à tous, il ne mit plus de bornes à sa sollicitude, jusqu'à ce qu'enfin, succombant aux fatigues, aux veilles, aux travaux excessifs, il demeura sans force, en proie à de violentes douleurs.

Depuis longtemps ses infirmités s'étaient aggravées d'une manière alarmante; et une fièvre lente et continuelle, jointe à sa rigoureuse abstinence, avait miné son corps. Mais, vers la fin de l'année 1116, la maladie se déclara avec des caractères si compliqués qu'on n'attendait plus que sa fin prochaine.

Dans cette triste circonstance, l'évêque de Châlons, Guillaume de Champeaux, qui s'intéressait si vivement à la conservation du saint abbé, accourut en toute hâte à Clairvaux. Il était persuadé qu'un régime plus doux, accompagné de repos et de ménagements, serait capable de ranimer une santé si précieuse; et, dans cette conviction, il avait demandé à genoux au chapitre de Cîteaux la permission de diriger la conduite de Bernard durant une année entière. Le chapitre, touché de la charité de l'humble prélat, plaça l'abbé de Clairvaux sous son obéissance particulière; et, en vertu de ce droit, Guillaume de Champeaux exigea que Bernard fût complétement déchargé, pendant une année, de tous les soins spirituels et temporels du monastère. Il lui fit construire une habitation isolée hors de l'enclos du cloître, et confia le malade à un médecin dont les ordonnances durent être rigoureusement exécutées. Malheureusement ce médecin, indigne de la réputation dont il jouissait, n'avait ni science ni conscience; et l'autorité pédante qu'il exerçait sur Bernard devint pour celui-ci une source de peines plus vives que les souffrances physiques. Durant dix ou douze mois que se prolongea cette sorte d'exil, Bernard supporta sans murmurer, sans se plaindre, le traitement brutal de cet ignorant empirique; et comme si Dieu, content de son obéissance, voulait prouver que c'est lui qui ôte et rend la santé, selon qu'il est opportun, sans l'intermédiaire des hommes, et souvent malgré les hommes, Ber-

nard reprit peu à peu quelque force et entra bientôt dans une heureuse convalescence. Un de ses plus fidèles amis, celui que nous avons déjà cité plusieurs fois, Guillaume de Saint-Thierry, vint rendre visite à Bernard durant cette retraite, et passa plusieurs jours auprès de lui, de manière à observer ses mœurs privées et intimes; il a retracé dans son journal les impressions de toutes les choses qu'il a vues à Clairvaux; et ce tableau, naïf et touchant, est si propre à édifier le lecteur, que nous en présenterons ici la traduction fidèle, ne l'abrégeant que très-peu, de crainte d'en affaiblir l'intérêt [1].

« Ce fut en ce temps que je commençai d'aller à Clairvaux, et de visiter le Saint. Etant venu le voir avec un autre abbé, je le trouvai dans sa cellule qui était semblable aux loges qu'on assigne ordinairement aux lépreux sur les grands chemins. Il jouissait alors d'un parfait repos, étant déchargé de tout le soin de la maison, par le commandement de l'évêque et des abbés; vivant en Dieu, et comblé de joie comme s'il eût déjà goûté les délices du paradis. Lorsque je mis le pied dans cette chambre royale, et que je considérai quel était ce logement et celui qui y logeait, j'en atteste Dieu, je fus saisi d'autant de respect que si je me fusse approché de l'autel sacré. Je me sentis pénétré d'une si vive suavité en entrant en rapport avec cet homme, et je conçus un si ardent désir de demeurer avec lui, de partager sa pauvreté et sa simplicité, que si l'on m'eût

[1] Le B. Guillaume, abbé de Saint-Thierry, était l'un des personnages les plus instruits de ce grand siècle, comme on le voit par ses ouvrages recueillis dans la Bibliothèque des Pères, et par l'estime particulière que lui témoigne saint Bernard dans ses épîtres. L'ouvrage qu'il adressa aux religieux de Mont-dieu, où il traite des avantages de la solitude, renferme les plus sublimes principes de la vie ascétique. Il fut tellement frappé de la sainteté de l'abbé de Clairvaux, que de son vivant même, il retraça les faits les plus remarquables de son histoire; mais cet écrit, interrompu par la mort de Guillaume, n'a malheureusement qu'un seul livre, et s'arrête avant l'époque où saint Bernard entra dans la vie publique. Plusieurs auteurs prétendent que Guillaume se démit de son abbaye pour embrasser la règle de Cîteaux. Ce fait ne nous paraît pas démontré; car, que tel ait été le désir de Guillaume, cela résulte de sa correspondance avec saint Bernard; mais on voit dans les mêmes épîtres que ce dernier s'est toujours opposé au projet de Guillaume. Voyez Bern., Epist. 79, 85 et 86. Idem, Bibl. Patr., tome XII; et Apolog. de grat. et lib. arb., in prooemio. Saint Bernard dédia ce dernier écrit à Guillaume, comme un témoignage de sa tendre affection et de sa confiance.

donné le choix entre toutes sortes de conditions, je n'eusse rien demandé avec plus d'instance que de rester toujours avec l'homme de Dieu pour le servir.

» Après que, de son côté, il nous eut accueilli avec une gracieuse charité, nous lui demandâmes ce qu'il faisait et comment il vivait dans sa cellule. Il nous répondit avec ce sourire de bonté qui lui était habituel : Je suis bien, parfaitement bien ici ; car auparavant des hommes raisonnables m'obéissaient, tandis que, par un juste jugement de Dieu, j'obéis maintenant à un homme sans raison. — Ce qu'il disait d'un médecin arrogant qui s'était vanté de le guérir, et entre les mains duquel il avait été mis par l'évêque, par les abbés et par ses frères. Nous mangeâmes avec lui, et nous pensâmes qu'on dût traiter avec toutes sortes de ménagement une santé dont le rétablissement était si nécessaire. Mais voyant que, par l'ordre du médecin, on lui présentait des aliments dont une personne bien portante et affamée voudrait à peine manger, nous en fûmes indignés, et il nous fallut faire effort pour nous maintenir dans la règle du silence, et pour nous abstenir de traiter ce médecin de sacrilége et d'homicide. Quant à l'homme de Dieu, il était indifférent à ces choses, ne pouvant plus même discerner physiquement la saveur des aliments, son estomac étant tout à fait gâté et privé de sentiment...

» Tel est l'état où je trouvai alors ce serviteur de Jésus-Christ, tel fut son genre de vie dans sa solitude; mais il n'était pas seul, parce que Dieu était avec lui, et qu'il jouissait de la compagnie et de la consolation des saints anges; ce qui a été constaté par des indices manifestes [1]. Car une nuit, priant avec une ferveur extraordinaire et répandant son âme devant Dieu, il entendit une harmonie de voix, et s'étant légèrement endormi, il fut réveillé par un bruit qui était semblable à celui que ferait une grande troupe passant devant lui. Puis, les voix qu'il avait déjà entendues renouvelant leurs concerts, il sortit de sa cellule et suivit cette troupe qui s'éloignait. Il y avait près de là un lieu plein d'épines et de ronces fort épaisses; mais maintenant il est tout différent de ce qu'il était alors; là il aperçut deux chœurs disposés de côté et d'autre qui alternaient leurs chants mé-

[1] Quod manifestis indiciis demonstratum est.

lodieux et *délectaient le saint homme* [1]. Il ne comprit bien le mystère de cette vision que plusieurs années après; les bâtiments du monastère ayant été transportés en un lieu plus spacieux, et la chapelle ayant été bâtie précisément à l'endroit où il avait entendu ces voix angéliques.

» Je demeurai pendant quelques jours avec ce grand saint, quoique je fusse indigne d'une telle faveur; et partout où je portais mes regards, j'étais saisi d'admiration, comme si je contemplais de nouveaux cieux et une nouvelle terre, voyant des hommes de notre temps retracer en nos jours la vie si parfaite de nos premiers pères, les solitaires d'Egypte.

» Dès que l'on descendait de la montagne et qu'on entrait à Clairvaux, on reconnaissait Dieu de toutes parts, et la vallée muette publiait, par la simplicité et l'humilité des bâtiments, l'humilité et la simplicité de ceux qui les habitaient. Et enfin, en pénétrant dans ces lieux si remplis d'hommes, et où personne n'était oisif, tous travaillant et s'appliquant à quelque ouvrage, on trouvait au milieu du jour un silence pareil à celui du milieu de la nuit, interrompu seulement par les travaux manuels et les voix qui chantaient les louanges de Dieu. L'harmonie de ce silence et l'ordre qu'il maintenait était tellement imposant que les étrangers, même les mondains, frappés de respect, n'osaient plus, je ne dis pas proférer une parole méchante ou oiseuse, mais s'arrêter à une pensée qui ne fût sérieuse et digne de cette sainte retraite.

» Le désert où demeuraient ces serviteurs de Dieu était environné d'une forêt sombre et épaisse, resserré entre deux montagnes voisines qui le pressaient étroitement, de

[1] Et vir sanctus delectabatur.

Gœrres, dans son remarquable ouvrage sur la Mystique chrétienne, énumère une foule de circonstances où des âmes pures entendirent les ravissantes harmonies d'une musique céleste. Saint Joseph de Cupertino, entre autres, demeura trois jours en extase après avoir été frappé de sons mélodieux qui semblaient venir du ciel. Il disait que la musique terrestre était propre à élever l'âme, quand elle est religieuse, et qu'alors elle pouvait la dilater jusqu'à un certain point; mais qu'on ne saurait comparer aux sons matériels qui retentissent aux oreilles, les sons de la musique divine qui émeuvent et ravissent les âmes. Rien ne peut exprimer, dit-il, la joie dont les saints sont enivrés par ces sublimes concerts. (Voy. Gœrres, Christliche Mystic., tome II, pag. 91 et suiv.).

manière à lui donner en quelque sorte l'apparence d'une grotte profonde... Et bien qu'ils fussent en grand nombre, ils ne laissaient pas que d'être tous solitaires... ; car, tandis qu'un seul homme, quand il vit dans le trouble et le déréglement, contient en lui-même une troupe bruyante; ici, au contraire, par l'unité et le calme de l'esprit tous conservaient la solitude du cœur.

» Telle était cette illustre école de la sagesse chrétienne sous la conduite de l'abbé Bernard! Telle était la ferveur et la sainte discipline de cette *très-claire et très-chère vallée*[1], le serviteur de Dieu ayant bien réglé toutes choses et voué au Seigneur un tabernacle selon le modèle qui lui avait été montré sur la montagne, lorsqu'il était avec Dieu dans le désert de Cîteaux comme Moïse dans la nuée...

» Et plût au Ciel que, s'accoutumant à être homme avec les hommes, il se fût montré aussi doux, aussi discret, aussi soigneux envers lui-même qu'il l'était envers les autres! Mais dès qu'il se vit affranchi de l'obéissance promise à l'évêque de Châlons pendant une année; comme un arc détendu retourne à son premier état, ou comme un torrent dégagé d'une digue reprend son cours en redoublant d'impétuosité, ainsi l'homme de Dieu reprit, avec une nouvelle ardeur, toutes ses austérités, afin de se venger en quelque sorte de son repos forcé et pour se dédommager de l'interruption de sa pénitence[2]. »

Ce fut au commencement de l'année 1118 que Bernard rentra dans ses fonctions abbatiales et combla les vœux de ses frères. Sa santé n'était point rétablie, et son corps, loin d'avoir recouvré des forces pendant sa longue réclusion, semblait plus exténué, plus décharné qu'auparavant. Mais son esprit, libéré en quelque sorte des liens matériels, se déployait avec d'autant plus de puissance et de vigueur: on ne concevait point que d'une forme si frêle il pût sortir une voix si retentissante, une si merveilleuse activité. A peine se retrouva-t-il dans sa charge, que la *claire vallée* s'anima d'une nouvelle vie; la parole et les exemples du saint abbé communiquèrent aux religieux un zèle ardent de sanctification et de perfection spirituelle. De nouveaux disciples, la plupart de noble extraction, venaient, presque chaque jour,

[1] In ejus clarissima et carissima valle. — [2] Guillel., lib. I, cap. 7 et 8.

se joindre aux anciens; des hommes qui avaient rempli dans le monde des rôles considérables, soit dans l'enseignement, soit dans les armées, échangeaient, à Clairvaux, leurs biens périssables contre le trésor des souffrances évangéliques; et en même temps que le nombre de ces religieux se développait d'une manière prodigieuse, leurs vertus, leur sainteté, leur vie angélique offraient un spectacle plus admirable.

Nous mettrons ici sous les yeux de nos lecteurs quelques passages d'une lettre qui complétera la description de Clairvaux et fera apprécier la sainte œuvre que Bernard fonda dans le désert. Cette lettre, remarquablement belle, conservée dans les annales de Cîteaux[1], a été écrite par le moine Pierre de Roya qui, après avoir renoncé aux grandeurs du monde, goûtait, sous la direction de saint Bernard, les plus pures jouissances de la piété.

« Quoique la maison de Clairvaux soit située dans une » vallée, elle a toutefois ses fondements sur les montagnes » saintes. C'est là que Dieu se rend admirable et opère des » choses extraordinaires à la gloire de son nom ; c'est là » que les insensés recouvrent la sagesse ; c'est là que » l'homme intérieur se renouvelle en même temps que l'hom» me extérieur se détruit ; là les superbes deviennent hum» bles, les riches se rendent pauvres, les ignorants acquiè» rent la science, et les ténèbres du péché se dissipent sous » l'action de la lumière. Là il n'y a qu'un cœur et qu'une » âme parmi la multitude d'hommes qui se sont réunis de » tant de pays différents. Ils y goûtent sans cesse une joie » spirituelle, dans l'espérance de l'éternelle béatitude qu'ils » pressentent déjà en cette vie. On peut apercevoir, à leur » vigilance dans la prière, à leur recueillement et à l'humble » attitude de leur corps, quelle est leur ferveur et la pureté » d'âme avec laquelle ils parlent à Dieu, et quelle est l'union » intime qu'ils contractent avec lui. Les longues pauses » qu'ils font dans l'office, au milieu de la nuit; la manière » dont ils récitent les psaumes et dont ils s'appliquent à la » lecture des livres sacrés ; le profond silence dans lequel » ils se tiennent pour écouter Dieu qui les instruit au fond » de leurs cœurs ; tout cela témoigne assez quelles douceurs » ils ressentent. Mais qui ne les admirerait quand ils s'exer-

[1] Biblioth. Patr. Cist., tome I.

» cent aux travaux des mains! Car, lorsque toute la com-
» munauté se rend au travail ou en revient, ils marchent
» avec simplicité les uns après les autres, ainsi qu'une ar-
» mée rangée en bataille, couverts des armes de l'humilité ;
» ils sont serrés les uns contre les autres par les liens de la
» paix et de la charité fraternelle, qui est la joie des anges
» aussi bien que la terreur des démons.

» L'Esprit-Saint les soutient tellement dans leurs travaux
» par l'onction de sa grâce, qu'encore qu'ils aient beaucoup
» de peines et de fatigues, ils les supportent toutefois avec
» tant de patience qu'ils ne semblent en éprouver aucune.....

» Il y en a parmi eux qui autrefois tenaient dans le mon-
» de un rang fort distingué et qui étaient environnés d'éclat
» par l'éminence de leur savoir, lesquels maintenant s'a-
» baissent et s'humilient d'autant plus profondément qu'ils
» étaient naguère plus élevés. Lorsque je les vois dans les
» champs, la bêche à la main, maniant la fourche et le râ-
» teau ; ou bien dans la forêt portant la cognée ; lorsqu'a-
» lors je pense à ce qu'ils ont été et à ce qu'ils sont présen-
» tement, ils me paraîtraient, si j'en jugeais par les yeux de
» la chair, des fous et des insensés, privés de la langue et
» de la parole, et rien autre chose que l'opprobre des hom-
» mes et la raillerie des peuples. Mais lorsque je les consi-
» dère des yeux de la foi, je les regarde comme des hom-
» mes dont la vie est cachée avec Dieu en Jésus-Christ, et
» qui ne vivent que pour le ciel. C'est parmi eux que je re-
» marque un Godefroy de Péronne, un Guillaume de Saint-
» Omer, et tant d'autres grands personnages que j'ai autre-
» fois connus dans le monde, et qui aujourd'hui ne laissent
» plus apercevoir la moindre trace de leur ancien état ; car
» au lieu qu'autrefois ils portaient leur tête haute, quoi-
» qu'ils ne fussent alors que des sépulcres pleins d'osse-
» ments de morts, ils sont à présent des vases sacrés qui
» renferment le trésor de toutes les vertus chrétiennes [1]. »

[1] Cette relation édifiante nous rappelle les impressions que nous avons éprouvées nous-même dans une maison de saint Bernard, au monastère des trappistes du mont des Olives, en Alsace, où nous eûmes le bonheur de faire une douce retraite. La vie angélique des disciples de saint Bernard paraîtrait presque fabuleuse à notre siècle, si de nos jours encore on n'en pouvait constater l'exacte vérité ; et cette vérité nous porte à rendre témoignage de ce que nous avons vu, connu, admiré. Nous y joignons l'expression de notre gratitu-

Telle fut la splendeur du monastère de Clairvaux, dès l'année 1118.

Vers la fin de cette même année, Bernard eut la douce consolation de voir son vieux père qui, par un mouvement de la grâce, vint se joindre à ses fils et partager leur destinée. Tecelin prit l'habit religieux; et, sans vouloir se distinguer en aucune manière des autres moines, il pratiqua humblement tous les exercices de l'ordre et termina peu de temps après sa noble carrière par la mort bienheureuse du juste.

Mais cette joie que le Seigneur venait d'accorder à Bernard fut suivie d'un événement qui navra son âme d'une profonde affliction, et lui fournit l'occasion d'épancher dans une mémorable épître les accents de la plus vive et de la plus suave charité.

CHAPITRE IX.

Histoire de Robert. — Lettre de saint Bernard. — Premiers monastères de la filiation de Clairvaux. — Chapitre général de l'ordre de Citeaux.

Le jeune Robert [1], cousin de Bernard, avait été consacré à Dieu dès sa naissance, et ses parents l'avaient destiné et promis à l'abbaye de Cluny. Mais s'étant attaché à saint Bernard, et ayant en quelque sorte identifié son âme avec la sienne, il le suivit à Cîteaux, quoiqu'il n'eût pas atteint encore sa quatorzième année. Ne pouvant vivre séparé de

de, de notre profond respect pour le révérend Abbé et les dignes religieux de ce monastère qui nous ont accueilli avec tant de bonté et nous ont donné tant de sujets d'édification, que jamais nous n'en perdrons ni le fruit ni le souvenir.

Parmi les diverses réformes de Cîteaux qui se sont ramifiées à travers les siècles, celle de la Trappe est sans contredit la plus identique à l'esprit primitif de l'ordre de saint Benoît. Elle a eu pour instituteur le célèbre abbé de Rancé, mort en odeur de sainteté l'an 1700. C'est un spectacle touchant, et qui communique les plus vives émotions à tous les visiteurs, que cette assemblée de moines vénérables, soit qu'ils travaillent silencieusement dans les champs, soit qu'immobiles comme des statues dans les stalles de leur humble église, ils exhalent une grave psalmodie. Voilà des écoles où il serait bon d'apprendre à devenir chrétien! — [1] Il était fils d'une dame de grande qualité, nommée Diane, sœur de la B. Elisabeth. (Voy. Ann. Cist., lib. I, cap. 2, passim.).

lui, il obtint la faveur de demeurer dans le monastère, sans prendre l'habit et sans même être admis au nombre des novices, à cause de sa trop grande jeunesse. Ce fut deux ans plus tard, lors de la fondation de Clairvaux, qu'à force de prières et d'instances [1], Robert, à peine âgé de seize ans, prononça ses vœux solennels entre les mains du saint abbé. Ce moine adolescent, modèle de pureté et de candeur, fleurissait comme le lys dans la vallée de bénédiction; et les plus anciens religieux le comparaient à cet enfant évangélique que le Seigneur présenta aux apôtres comme le modèle de la perfection chrétienne. Aussi était-il pour saint Bernard un objet de prédilection et de tendresse particulière.

Le choix que Robert avait fait de l'ordre de Cîteaux offensait depuis longtemps les religieux de Cluny, qui croyaient avoir des droits sur cet enfant. De plus, Robert était riche, et son héritage excitait la convoitise de ces moines dégénérés. Ils cherchèrent donc l'occasion de le gagner; et, pour mieux réussir, ils abusèrent de la confiance du Saint-Siége, et obtinrent un décret qui permit à Robert de passer de Clairvaux à Cluny. Munis de ce titre, et profitant de l'absence de Bernard, les émissaires de l'abbé Pons de Cluny se rendirent auprès du jeune moine, lui persuadèrent que son père spirituel le tyrannisait par des excès d'austérités, et enfin ils réussirent à l'emmener avec eux, à l'insu de l'abbé de Clairvaux.

Qu'on juge de la douleur de Bernard! Que l'on se figure les angoisses de son cœur maternel, quand, à son retour au monastère, il chercha l'enfant de son cœur, l'enfant qu'on lui avait enlevé! Une mère seule est capable de comprendre de semblables douleurs. Bernard demeura longtemps muet, se reprochant d'avoir découragé peut-être cette âme qui aurait eu besoin de plus de tendresse; et ne s'adressant qu'à Dieu seul pendant près d'une année, il lui redemandait sans cesse, par ses gémissements et ses larmes, son enfant bien-aimé, son fils qu'il avait engendré à Jésus-Christ! Enfin, sortant un jour dans les champs avec le moine Godefroy, il ne put contenir dans son sein la plé-

[1] Quæsisti, petisti, pulsasti; sed pro tui adhuc teneritudine, te licet invito, dilatus es per biennium. (Ann. apud Mabill. lib. LXXII, n. 98).

nitude de charité qui débordait comme une eau profonde. Il dit au moine d'écrire; il lui dicte cette admirable lettre, chaleureuse effusion d'une âme brûlante, et qui est regardée, à juste titre, comme un chef-d'œuvre de tendresse et d'éloquence[1]. Nous en traduisons ici les principaux passages.

« J'ai assez attendu, mon cher fils Robert, et peut-être » ai-je attendu trop longtemps que Dieu daignât toucher » ton cœur et le mien, en t'inspirant le regret de ta faute » et en me donnant la consolation de ton repentir. Mais » puisque mon attente est vaine, je ne puis plus cacher ma » tristesse ni retenir ma douleur. C'est pourquoi, tout mé- » prisé que je suis, je viens rappeler celui qui me méprise, » et je demande grâce à celui qui devrait me demander » grâce le premier. Une affliction extrême ne délibère point, » ne rougit point, ne raisonne point, ne craint point de » s'avilir; elle ne suit ni conseil, ni règle, ni ordre, ni » mesure : toutes les facultés de l'esprit ne sont occupées » que des moyens d'adoucir le mal qu'on endure et de » recouvrer le bien qui peut vous rendre heureux. Tu me » diras que tu ne m'as point méprisé, que tu n'as offensé » personne! Je le veux bien, j'en conviens. Mon dessein » n'est pas de contester, mais de finir toutes contestations. » Oui, l'on doit rejeter les torts sur celui qui persécute, » et non pas sur celui qui fuit la persécution. J'oublie le » passé; je ne rappelle point le motif et les circonstances » de ce qui s'est fait, je n'examine pas qui de nous deux a » sujet de se plaindre; j'en veux effacer jusqu'au souvenir. » Je ne parle que de ce qui m'afflige uniquement, malheu- » reux que je suis de ne plus te voir, d'être privé de toi, » de vivre sans toi! toi pour qui la mort me serait une vie, » et sans lequel la vie m'est une mort[2]! Je ne demande pas » pourquoi tu es parti; je demande seulement pourquoi tu » n'es pas revenu. Reviens, je te prie, et tout sera en paix;

[1] La tradition rapporte que, durant que saint Bernard dicta la lettre en plein air, il tomba une pluie battante, sans que Bernard voulût discontinuer, et sans que le papier en fût mouillé. Cette circonstance, jointe au caractère sublime de la lettre elle-même, fut regardée comme miraculeuse; et, dans la suite, on construisit un oratoire au lieu même où le saint était assis lorsqu'il dicta l'épître. (Voy. Hist. de Cît., vol. III, ch. 8, p. 138). — [2] Me miserum quòd te careo, quòd te non video, quòd sine te vivo, pro quo mori, mihi vivere est; sine quo vivere, mori.

» reviens, et je serai heureux, et je chanterai avec allé-
» gresse : *Il était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il*
» *est retrouvé*[1]! Je veux que ta sortie soit de ma faute; oui,
» j'étais trop rigide, trop sévère; je ne ménageais pas assez
» un jeune homme tendre et délicat. Je pourrais peut-être
» alléguer pour ma justification que je devais user de fermeté
» pour réprimer les saillies d'une jeunesse bouillante, pour
» former à la vertu un adolescent novice, et l'habituer à la
» discipline, suivant ces avis de l'Ecriture : *Châtiez votre fils,*
» *et vous sauverez son âme*[2]. *Le Seigneur corrige celui qu'il*
» *aime, et châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants*[3].
» *Les châtiments d'un ami sont plus salutaires que les caresses*
» *d'un ennemi*[4]. Mais encore une fois, je consens à passer
» pour coupable!.... O mon fils! considère par quelle voie
» j'essaie de te rappeler! Ce n'est pas en t'inspirant la
» crainte d'un esclave, mais l'amour d'un fils qui se jette
» avec confiance dans les bras de son père; et au lieu d'em-
» ployer la terreur et les menaces, je ne me sers que de
» tendresse et de prières pour gagner ton âme et guérir ma
» douleur. D'autres peut-être tenteraient une autre voie :
» ils croiraient devoir t'effrayer par l'image de ton péché,
» par la crainte des jugements d'un Dieu vengeur. Ils te
» reprocheraient sans doute l'horrible apostasie qui t'a fait
» préférer un habit fin, une table délicate, une maison opu-
» lente, aux vêtements grossiers que tu portais, aux sim-
» ples légumes que tu mangeais, à la pauvreté que tu avais
» embrassée. Mais, sachant que tu es plus accessible à l'a-
» mour qu'à la crainte, je n'ai pas cru opportun de presser
» celui qui s'avance de lui-même, d'épouvanter celui qui
» tremble déjà; de confondre celui qui est déjà confondu...
» Au reste, s'il est étrange qu'un jeune religieux, plein de
» retenue et de modestie, ait osé violer ses vœux et quitter
» le lieu de sa profession, contre la volonté de ses frères et
» le consentement de ses supérieurs, combien est-il plus
» étrange que David ait succombé malgré sa sainteté, Salo-

[1] Mortuus fuerat, et revixit; perierat, et inventus est (Luc., XV, 32). — [2] Si percusseris eum virga, non morietur. (Prov. XXIII, 13). — [3] Quem enim diligit Dominus castigat; flagellat autem omnem filium quem recipit. (Héb., XII, 6). — [4] Meliora sunt vulnera diligentis, quàm fraudulenta oscula odientis. (Prov. XXVII, 6).

» mon malgré sa sagesse, Samson malgré sa force! Est-il
» surprenant que celui qui eut le secret de corrompre nos
» premiers parents au sein du paradis, ait séduit un jeune
» homme au milieu d'un affreux désert? Encore n'a-t-il pas
» été séduit par la beauté, comme les vieillards de Baby-
» lone; suborné par l'avarice, comme Giezi, aveuglé par
» l'ambition, comme Julien l'Apostat. Il n'est tombé que
» pour s'être abandonné à la lueur éblouissante d'une fausse
» vertu, et par les conseils de quelques hommes d'autorité.
» Hélas! un loup déguisé s'introduit auprès d'une pauvre
» brebis, qui ne le fuit pas, faute de le connaître! Et quoi,
» lui dit-il, Dieu se plaît-il dans nos souffrances? l'Ecriture
» commande-t-elle d'abréger nos jours? Observances ridi-
» cules de bêcher la terre, de couper du bois, de porter du
» fumier! D'ailleurs, pourquoi Dieu crée-t-il les viandes,
» s'il défend d'en user? Pourquoi nous donne-t-il un corps,
» s'il n'est pas permis de le nourrir? Quel est l'homme sensé
» qui haïsse sa propre chair? Tels furent les discours spé-
» cieux qui frappèrent un jeune moine trop crédule. Egaré
» par le séducteur, il se laisse mener à Cluny. Là on lui
» coupe les cheveux, on le rase, on le lave, on lui ôte ses
» habits grossiers et usés; on lui en donne d'autres de
» grand prix, et on le reçoit ensuite au nombre des reli-
» gieux; on le place même au-dessus des autres, on lui
» donne la préséance sur plusieurs vieillards : toute la com-
» munauté l'applaudit, le félicite, et triomphe comme d'une
» victoire dont elle possède le butin. O doux Jésus! Que
» n'a-t-on pas fait pour perdre une pauvre âme? Et com-
» ment n'eût-elle pas été amollie par tant de flatteries,
» exaltée par tant de prévenances! Pouvait-elle alors ren-
» trer en elle-même, écouter la conscience, connaître la
» vérité, demeurer dans l'humilité?... Pauvre insensé! Qui
» donc t'a ensorcelé jusqu'à te rendre sourd à mes prières?
» Pourquoi t'inquiéter des promesses qu'a faites autrefois
» ton père [1] dont tu n'es point responsable, et oublier les
» vœux prononcés par toi-même et dont tu rendras compte

[1] La promesse simple des parents n'engageait pas l'enfant; il fallait, selon la règle de saint Benoît, qu'ils en fissent l'oblation solennelle dans les formes prescrites, et alors on le revêtait de l'habit monastique (Voy. Regul. S. Bénéd., cap. 59).

» à Dieu? En vain on te flatterait d'être absous par la dis-
» pense de Rome : tu es lié par la parole de Dieu même.
» *Quiconque*, dit-il, *met la main à la charrue et regarde en-*
» *suite derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu....*
» Que si tu n'es sorti d'ici que pour mener une vie plus
» parfaite, plus austère, demeure en assurance, et dis avec
» l'Apôtre que tu oublies ce qui est derrière toi pour avan-
» cer vers le but de la félicité à laquelle Dieu nous destine.
» Mais si cela n'est pas, rougis et tremble; car n'est-ce pas
» regarder en arrière, n'est-ce pas être prévaricateur et
» apostat (souffre que je tranche le mot) que de dégénérer
» de ton ancienne voie, soit par la table et les habits, soit
» par une manière de vivre oisive, dissipée, vagabonde et
» licencieuse? Je ne prétends pas t'intimider, mais t'ins-
» truire comme un fils que j'aime avec tendresse; car, au-
» rais-tu plusieurs maîtres, tu n'as pourtant pas d'autre
» père que moi. Oui, qu'il me soit permis de le dire! C'est
» moi qui t'ai enfanté à la religion par mes leçons et mon
» exemple; c'est moi qui t'ai nourri de lait, prêt à te don-
» ner une nourriture plus forte, si tu avais eu toi-même
» plus de force. Mais, hélas! tu t'es sevré toi-même avant
» le temps; et maintenant j'appréhende que tout ce que j'ai
» gagné par ma patience, fécondé par la parole, soutenu
» par la prière, ne se perde et ne se dissipe! Et à quoi suis-
» je réduit? Je déplore moins l'inutilité de mes peines que
» le malheur d'un fils qui se perd; je me plains de ce qu'un
» étranger me dérobe la gloire de t'avoir formé sans qu'il
» ne lui en coûte aucune douleur; malheureux comme cette
» femme dont l'enfant fut enlevé pendant son sommeil et
» mis par sa compagne à la place du sien qu'elle avait
» étouffé! Tel est l'ouvrage qu'on m'a fait en t'arrachant de
» mon sein; telle est la perte que je pleure; tel est le bien
» que je redemande. Et pourrais-je oublier mes propres en-
» trailles? Pourrais-je ne pas sentir les déchirements les
» plus cruels, lorsqu'on me sépare de la moitié de moi-
» même?.... Allons, soldat de Jésus-Christ, lève-toi, secoue
» ta poussière, retourne au combat, et fais oublier par un
» redoublement de courage la honte de ta défaite! Il y a
» beaucoup de combattants qui persévèrent jusqu'à la vic-
» toire; mais il en est peu qui, après avoir lâché le pied,

» retournent dans la mêlée. Puis donc que la rareté donne
» du prix à toutes choses, quelle joie serait-ce pour moi de
» te voir d'autant plus brave qu'il en est peu qui en soient
» capables ! Après cela, si tu manques de courage, d'où
» vient que tu crains là où rien n'est à craindre, et que tu
» ne crains pas là où il faudrait craindre tout ? Espères-tu
» par la fuite échapper à l'ennemi ? Déjà ta maison est in-
» vestie ; déjà l'ennemi s'est saisi des dehors ; il monte à
» l'assaut, il pénètre jusqu'à toi ; et tu dors ! Et tu te crois
» plus en assurance tout seul qu'au milieu de ta compagnie,
» sans armes que revêtu de ton armure ? Réveille-toi, hâte-
» toi, rejoins ceux que tu as quittés, et tu seras invincible...
» C'est Jésus-Christ qui combat à notre tête ; c'est lui qui
» nous crie : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! Et si
» Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Oh ! l'heureuse
» guerre qu'on fait pour Jésus, avec Jésus ! Là, ni les bles-
» sures, ni les défaites, ni la mort, rien enfin, hors une
» fuite honteuse, ne peut nous ravir la victoire ! On la perd
» en fuyant ; on ne la perd point en mourant. Heureux celui
» qui succombe les armes à la main : il ne meurt que pour
» être couronné ! Malheureux celui qui abandonne en fuyant
» et la victoire et la couronne ! Plaise à Dieu, mon fils bien-
» aimé, de te préserver de ce désastre et d'ouvrir ton cœur
» à ma parole. S'il en était autrement, hélas ! cette lettre ne
» ferait qu'ajouter à ta funeste condamnation [1] ! »

Ces paroles vives et incisives ne produisirent point toutefois un effet immédiat. Elles ne parvinrent peut-être pas directement à Robert. Quoi qu'il en soit, saint Bernard les écrivit vers la fin de l'année 1118 ; et ce ne fut qu'en 1122 qu'il eut la consolation de voir revenir son jeune disciple que Pierre le Vénérable, successeur de Pons, renvoya à Clairvaux dès la première année de son administration. Nous apprenons par une de ses lettres que non-seulement il lui tenait à cœur d'accomplir cet acte de justice ; mais que de plus, l'estime particulière qu'il professait pour saint

[1] (S. Bern., Ep. I, ap. Mabill.). Malgré l'étendue de cette lettre, nous aurions souhaité, pour l'édification des lecteurs, la transcrire en entier, mais il faudrait des volumes pour exhumer les trésors enfouis dans les œuvres de saint Bernard et des autres Pères de l'Eglise. Ce serait un beau travail que de remettre en vogue ces vieux livres qu'on ne lit plus : nous croyons qu'ils remplaceraient avantageusement ceux qu'on lit.

Bernard le portait à lui envoyer encore plusieurs autres religieux de Cluny qui désiraient passer dans le monastère de Clairvaux [1]. Après son retour, Robert vécut soixante-cinq ans dans une régularité parfaite, selon le témoignage de Jean l'Hermite, auteur contemporain; et, dans la suite, il fut choisi pour gouverner l'abbaye de Maison-Dieu, dans le diocèse de Besançon [2].

Depuis longtemps la vallée de Clairvaux n'était plus assez vaste pour contenir les fervents religieux qui se pressaient chaque jour en plus grand nombre autour de l'âme sainte et paternelle de Bernard. Il devenait nécessaire de creuser des canaux à cette source surabondante afin d'arroser les terres de l'Eglise et de propager au loin ses vertus.

Dès l'année 1118, Clairvaux donna naissance à deux maisons qui reproduisirent merveilleusement l'esprit et l'image de la maison-mère. La première fut établie, sur la demande de Guillaume de Champeaux, dans le diocèse de Châlons, et reçut le nom de Trois-Fontaines. Saint Bernard y envoya, selon la coutume de l'ordre, douze frères, et leur donna pour abbé l'illustre Roger, celui-là même qu'il avait converti à Châlons peu auparavant, et qui était généralement estimé par sa science et son humble piété. La seconde suivit toutes les phases de la fondation de Clairvaux. Saint Bernard envoya le nombre ordinaire de moines chercher dans le diocèse d'Autun quelque lieu propre à leur établissement. Ils s'arrêtèrent à Fontenay, et y bâtirent, avec le secours des habitants, un sanctuaire à la gloire de Jésus crucifié. Le moine que l'abbé de Clairvaux mit à la tête de cette colonie fut Godefroy, l'un de ses premiers compagnons. Ce parfait disciple d'un si parfait maître, dit la chronique, établit à Fontenay une vie tellement conforme à celle de Clairvaux, qu'on n'y pouvait remarquer aucune différence; Fontenay, aussi bien que Clairvaux, mérita ce mot d'un grand pape [3] : c'est la merveille du monde.

Guillaume de Champeaux avait puissamment secondé Bernard dans toutes ses œuvres; il avait lui-même érigé près de Paris la célèbre Abbaye des chanoines réguliers de Saint-Victor, où il enseigna longtemps avec éclat les scien-

[1] Petr. Cluniac. lib. VI, ép. XXXV. — [2] Joan. Eremit., Vita s. Bern., lib. I, n. 5. — [3] Innocent III.

ces sacrées. Mais, à la fin de cette même année 1118, le prélat, rassasié de jours et de mérites, acheva heureusement sa course, et entra dans la joie du Seigneur.

Au commencement de l'année suivante, le saint abbé de Cîteaux, Etienne, convoqua dans son monastère tous les abbés de l'ordre, alors au nombre de douze. Cette assemblée, qu'on désigne dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de premier chapitre général de Cîteaux, donna une forme définitive aux constitutions de l'ordre, et régla, dans la grande *charte de charité*, les usages des monastères de la filiation de Cîteaux, afin de les transmettre purs et intègres à la postérité [1].

L'institution de ces chapitres, destinés à entretenir l'union et les liens de la fraternité entre les diverses maisons d'une même congrégation, parut si belle que les plus anciens ordres religieux l'imitèrent dans la suite, et acquirent par là une immense autorité. On vit des évêques, des papes, des rois et des empereurs solliciter leur assistance, et se mettre sous la protection de ces hommes vénérables qu'on appelait à juste titre les hautes colonnes de l'Eglise [2].

Bernard n'avait à cette époque que vingt-huit à vingt-neuf ans; mais sa sagesse et son expérience lui tenaient lieu de cheveux blancs; et sa parole prépondérante avait brillé d'une si vive lumière dans l'assemblée des vieillards, que désormais on l'écoutait, on le consultait comme l'oracle de Cîteaux.

Après donc qu'il fut de retour dans son monastère, il s'appliqua avec un nouveau zèle à l'avancement de ses frères; et non content d'assurer la prospérité de son ordre, il conçut le dessein de travailler à la renaissance de l'ancien esprit monastique dans toute l'Eglise, et de rétablir partout la pureté des siècles primitifs. Renouveler le monde par la piété chrétienne, et pour cela former des hommes capables de servir d'instruments à l'Esprit-Saint : telle était sa pensée; tel était l'objet de son ardeur.

[1] Ce recueil volumineux et plein de détails intéressants porte le titre de *Livre des Us*. Nous en avons trouvé un exemplaire au couvent des trappistes d'Oelenberg. — [2] Les chartreux tinrent leur premier chapitre, à l'instar de Cîteaux, l'an 1151, sous le huitième prieur de la grande chartreuse. Cluny imita cet usage en 1232 et 1290, selon la teneur des bulles de Grégoire IX et de Nicolas IV. « Statuimus ut generale capitulum apud Cluniacum celebretur ad instar Cisterciencis ordinis, etc., etc. »

Mais tant d'efforts sans aucun repos ébranlèrent de rechef sa frêle santé. Il fut obligé de se séparer une seconde fois de sa chère communauté, et de suspendre, pour un temps, son laborieux ministère. Cette séparation fut pour lui un sacrifice douloureux ; il voyait ses desseins, ses travaux, ses entreprises subitement arrêtés par une longue maladie; et laisser là tant d'œuvres commencées pour demeurer dans l'inaction, c'était pour lui une inconsolable peine. Toutefois la maladie même entra dans le conseil de la Providence et concourut à préparer un nouvel ordre de choses : du fond de la cellule où le saint moine gisait sur un triste grabat, on allait voir se déployer un centre d'activité dont la sphère, de jour en jour plus vaste, dut s'étendre graduellement aussi loin que l'Eglise.

CHAPITRE X.

Nouvelle maladie de saint Bernard. — Vision. — Fruits de sa retraite.

Les maladies sont pour les âmes vulgaires des occasions d'affaissement et d'affadissement qui relâchent les ressorts de la vie spirituelle. Pour les âmes fortes, au contraire, ce sont des exercices de courage et de patience au moyen desquels le chrétien se surmonte lui-même, dompte sa nature inférieure, et imite la douceur de Celui qui a souffert pour nous, *afin de nous laisser un exemple* [1].

Saint Bernard, contraint par ses cruelles infirmités de s'isoler encore une fois de ses frères et de s'abstenir de toute activité, entra, pour ainsi dire, dans l'esprit de cette situation forcée, et en pratiqua les devoirs avec une vertu mâle et magnanime.

Se croyant inutile à tout, et comme frappé de stérilité, il renonça plus que jamais à lui-même, porta sa croix, et se prépara tranquillement à la mort dont la pensée animait son espérance et le remplissait de joie. Mais plus la mort agissait en quelque sorte en cet homme extraordinaire et le dépouil-

[1] I Petr., 2, 21.

lait de sa propre vie, plus l'esprit de Dieu redoublait et multipliait les forces surhumaines de son âme.

Un jour cependant ses maux devinrent excessifs ; et, ne pouvant plus y résister, il appela deux de ses frères et les pria d'aller à l'église pour demander à Dieu quelque soulagement. Les frères, émus de compassion, se prosternèrent devant l'autel et prièrent avec une grande effusion de larmes. Pendant ce temps, Bernard eut une vision qui le ravit hors de lui-même : la Vierge Marie, accompagnée de saint Laurent et de saint Benoît, sous l'invocation desquels il avait consacré les deux autels latéraux de son église, apparurent au malade. « La sérénité de leur visage, dit Guillaume de Saint-Thierry, était comme une expression de la souveraine paix qui les inonde au ciel. Ils se manifestèrent d'une manière si distincte au serviteur de Dieu, que dès leur entrée dans sa cellule, il les reconnut parfaitement. La Vierge Marie, ainsi que les deux saints, touchèrent de leurs mains sacrées le corps de Bernard aux endroits où la douleur était la plus vive ; et, par l'effet de ce saint attouchement, il se trouva subitement délivré de son mal ; et la salive qui jusqu'alors n'avait cessé de couler de sa bouche comme un ruisseau intarissable, se sécha à l'instant même [1]. »

Saint Bernard avait eu précédemment un songe qui déjà lui avait ôté la perspective d'une mort prochaine. Il s'était vu transporté sur les bords de la mer, attendant un vaisseau pour s'embarquer ; mais le vaisseau, qui approchait sans cesse, faisait d'inutiles efforts pour aborder au rivage ; il s'éloigna enfin sans que Bernard eût pu y entrer. Ce songe, confirmé par une vision merveilleuse, sembla annoncer au Saint que le temps de son départ de ce monde n'était pas encore venu. Toutefois la faiblesse de sa constitution et son épuisement extrême ne lui permirent pas de longtemps le ministère actif et l'administration de sa communauté. Il dut demeurer renfermé dans sa cellule où la méditation des saintes Ecritures et l'oraison continuelle le remplirent de plus en plus de lumière et de splendeur.

Ce fut à cette époque qu'il composa son *Traité sur les différents degrés de l'humilité et de l'orgueil* [2] ; et cet ouvrage,

[1] Vit. S. Bern., LI, cap. 12, n. 58. — Tract. de gradibus humilitatis et superbiæ.

le premier qu'il publia, devint pour lui une source de peines et de contradictions.

Dans cet admirable écrit, saint Bernard ramenait la science dans une voie depuis longtemps obscurcie, en la rattachant aux bases de la vie intérieure, et en la fondant sur l'expérience ascétique, justifiée et confirmée par la parole divine.

L'humilité est son point de départ : elle est, selon lui, la condition pour acquérir la science de la vérité. Mais elle-même présuppose la connaissance de la vérité ; car elle se forme de trois manières : par la connaissance de soi-même, par la connaissance du prochain et par la connaissance de la Vérité absolue. Ceci posé, il montre les rapports et les degrés réciproques de la science avec les degrés correspondants de l'humilité ; d'où il déduit, avec une puissante force de logique, les douze degrés d'humilité de la règle de saint Benoît, qu'il met en regard avec autant de degrés d'orgueil.

Cet ouvrage, entrepris pour l'instruction des moines, fut immédiatement suivi d'un autre qui n'est qu'un recueil de quatre homélies, vulgairement connues sous le nom de *super missus est*. Bernard les intitula : *Louanges de Marie* [1]. Ce dernier opuscule, production d'un cœur aimant et tendre, ne put être goûté que des hommes de cœur. Aussi les savants qui se livraient exclusivement à l'étude de la dialectique, l'accablèrent de leurs amères censures. Nous lisons dans l'histoire de Cîteaux le récit des attaques violentes auxquelles saint Bernard fut en butte. « Comme il se trouve tou-
» jours dans le monde, dit l'historien, des gens qui n'ont
» nulle autre affaire plus agréable que de mordre sur les ou-
» vrages des autres et de s'en rendre les rigoureux censeurs,
» il y eut des personnes qui condamnèrent ce traité (*de Gra-*
» *dibus humilitatis*...) Mais il ne fut pas seulement exposé à
» la censure des curieux : même des docteurs illustres et
» célèbres y trouvèrent à redire [2]. »

En effet, parmi ces docteurs se trouvait le savant Hugues de Saint-Victor, justement célèbre par son érudition et sa profonde piété. Mais celui-ci, à la différence des détracteurs obscurs, s'adressa directement à saint Bernard et lui demanda des explications sur certains passages difficiles à

[1] De Laudibus Mariæ. — [2] Hist. de Cît., vol. III, p. 182-3.

comprendre. Il fut aussi le seul auquel saint Bernard répondit ; car jusqu'alors il s'était renfermé dans un silence humble et constant. Mais, dans sa lettre à Hugues, il met le sceau de l'humilité sur l'ouvrage même qui traitait de cette vertu, en rétractant un passage où il citait le sens d'une parole de l'Ecriture en place du texte sacré. Il déclare de plus qu'en parlant des anges il avait émis une opinion qu'il n'avait pas trouvée dans les Pères. « Cependant, ajoute-t-il, bien que » les explications qu'on donne aux paroles de l'Ecriture ne » soient point tirées des saints Pères, elles ne laissent pas » d'être licites à tout le monde, pourvu qu'elles ne soient » pas contraires aux sentiments des Pères et aux règles de » la foi [1]. »

Malgré ces discussions, et peut-être même à cause de ces discussions, par lesquelles les ennemis de saint Bernard cherchaient à le déconsidérer aux yeux de l'Eglise, son nom acquit une plus grande célébrité, ses ouvrages se répandirent au loin et obtinrent bientôt l'assentiment universel. Beaucoup de monde voulut connaître l'homme dont les écrits onctueux et lucides avaient excité des clameurs si injustes ; et de là le grand nombre de visites qui, à dater de cette époque, se succédèrent à Clairvaux. On ne se lassait point d'admirer l'humble moine qui, si jeune encore, avait peuplé le désert d'une troupe nombreuse d'anges plutôt que d'hommes ; et qui, du fond de sa retraite, projetait sur toute l'Eglise une si douce lumière. On le regardait dès lors comme un saint ; on le citait comme le modèle de l'ordre monacal, comme la gloire du sacerdoce, comme le marteau des hérétiques [2]. Toujours malade, et hors d'état de monter en chaire, il vivait séquestré dans la même cellule que l'Evêque de Châlons lui avait fait construire autrefois ; et là, profondément occupé des vérités éternelles, il était pourtant accessible à tout le monde, et accueillait sans distinction, avec une cordialité sereine et affectueuse, tous ceux qui accouraient pour le voir et le consulter sur toutes espèces d'affaires. Il ne se passait presque pas de jour qu'il ne reçût des hôtes nouveaux ou des lettres qui demandaient de longues réponses. Souvent il gémissait en secret de cette

[1] Epist. LXXVII. In subscrip. ad Homil. super *missus est*. Voir aussi Hist. de Cît., vol. III, p. 182. — [2] Henriquez, Annal. Cist.

multiplicité de soins qui ne lui laissaient plus de repos [1]. Mais il se rappelait aussi que l'amour divin ne pouvait ni ne devait rester oisif, et que, sacrifier son propre repos à la paix du prochain, c'était servir Dieu et imiter Jésus-Christ.

Cette charité sincère, jointe à une complète abnégation de lui-même et à une rare capacité pour les affaires, lui attiraient une foule de personnages considérables qui le prenaient pour arbitre de leurs différends. Les ecclésiastiques et les laïques venaient également le consulter; bientôt les princes et les prélats, les rois eux-mêmes recoururent aux oracles de l'homme de Dieu, dont la lumière commence à poindre comme l'aurore quand elle éclate au matin. Tout ce qui était juste, utile, légitime, avait accès auprès de lui, enflammait son zèle, provoquait un dévouement sans bornes; et, dès qu'il s'était chargé d'une cause, de quelque peu d'importance qu'elle fût, il la prenait à cœur et la poursuivait avec une infatigable activité. C'était surtout envers les pécheurs qu'il exerçait son ardente charité. Il les pressait, comme saint Paul, à temps et à contre-temps, par les sollicitations les plus ingénieuses de la tendresse, par les plus vives représentations de la vérité. Mais aussi, quand il se trouvait aux prises avec l'arbitraire, ou qu'il soutenait les droits de l'innocence et de la justice, il devenait inflexible comme un roc, et sa volonté demeurait ferme comme une colonne inébranlable. Il l'avoue lui-même dans une de ses lettres: « La voie de la tendresse, dit-il, est celle qui
» m'est la plus habituelle... mais lorsque les hommes abu-
» sent de la douceur et que l'huile des remontrances chari-
» tables se répand inutilement sur eux, il faut se servir de
» remèdes plus vigoureux et employer la force du vin;...
» que si les adversaires du bien et de la justice ont le front
» dur, il faut l'avoir plus dur qu'eux, parce qu'il n'y a rien
» de dur qui ne le cède à ce qui est plus dur; et que Dieu
» lui-même, parlant au prophète Ezéchiel, lui promet qu'il
» lui donnera un front plus dur que celui de ses ennemis [2]... »

Cette sévérité chrétienne, inséparable d'ailleurs de la

[1] Convenerat enim multitudo magna fere ex omni natione quæ sub cœlo erat. — Me oportet omnibus respondere, etc. (S. Bern., Ep. ad Petr. Clun., 589. — Vid. Guill. de Th., p. 1101, 1102). — [2] Epist. CCXXXII. — Vid. etiam serm. in Cant. 44; et de Consid., lib. IV, cap. 3.

vraie charité, produisit dès ce temps de nombreux résultats. Nous n'en citerons ici que deux exemples tirés des lettres mêmes de saint Bernard.

Le comte de Champagne, Thibauld, prince juste et vertueux, avait, par suite de faux rapports, ordonné la confiscation des biens de l'un de ses vassaux; et, sans vouloir entendre de justification, il le bannit et le réduisit à une telle misère que sa femme et ses enfants durent mendier leur pain. Ce malheureux vassal, nommé Humbert, avait vainement épuisé toutes les tentatives pour apaiser le prince; il vint enfin à Clairvaux et supplia le saint abbé de s'intéresser à son sort. Bernard, touché de compassion, pria d'abord deux prélats d'écrire en son nom au comte de Champagne en faveur de Humbert; mais comme leur lettre n'obtint point de succès, il écrivit lui-même en ces termes : « Je suis sensible à l'intérêt que vous avez pris à ma maladie, parce que l'amour que vous avez pour Dieu vous l'a inspiré. Cependant j'ai lieu d'être surpris de ce que, aimant Dieu et m'aimant pour Dieu, vous me refusiez une grâce que Dieu seul m'avait inspiré de solliciter.

» Certes, si je vous avais demandé de l'or, ou de l'argent, ou quelque autre faveur de ce genre, vous ne m'auriez point refusé, puisque tant de fois vous m'en avez prodigué. Pourquoi donc me jugez-vous indigne d'une grâce que je sollicite moins dans mon intérêt que dans le vôtre?... Ignorez-vous cette menace que Dieu vous fait : *Le temps viendra où je jugerai les justices?* A plus forte raison les injustices! Ne craignez-vous pas ce qui est écrit : *Vous serez mesuré à la mesure dont vous aurez mesuré les autres ?* Doutez-vous qu'il ne soit plus facile à Dieu de dépouiller un prince qu'il n'est facile à un prince de dépouiller son sujet [1]?... »

Cette lettre, dont nous ne citons qu'un seul passage, produisit un effet immédiat. Le comte de Champagne examina l'affaire de son vassal, et rendit une ordonnance qui le rétablit dans ses droits et ses biens. Toutefois des conseillers du prince, intéressés à maintenir la première sentence, suscitèrent des entraves à la réhabilitation de Humbert. Alors saint Bernard lui écrivit de nouveau : « ... Quel est le con-

[1] S. Bern. Ep. XXVII.

» seiller infidèle qui a essayé d'ébranler, par ses lâches con-
» seils, l'invincible fermeté de votre âme? Quel qu'il soit,
» c'est un faux ami, un traître, un dangereux courtisan qui
» sacrifie votre gloire à sa passion.... Je vous conjure, par
» la miséricorde de Dieu, d'empêcher que l'impie ne se
» prévale de l'affliction du pauvre, et veuillez ordonner
» qu'on restitue sans retard à la femme et aux enfants de
» Humbert les biens qu'ils ont droit d'hériter [1]... »

Cette affaire était à peine terminée que saint Bernard, dans une autre circonstance, fit encore une fois entendre la vérité au comte de Champagne. Le prince avait rendu des ordonnances très-sévères pour réprimer les intolérables abus des duels judiciaires; et les ordonnances, encore imbues des préjugés du moyen-âge, frappaient surtout les victimes de ces combats. C'est de quoi saint Bernard se plaint au comte Thibauld : « Il y a quelque temps déjà que, dans
» un duel qui eut lieu en présence du prévôt de Bar, celui
» qui succomba fut condamné, par votre sentence, à per-
» dre les yeux. Mais, comme s'il n'était pas assez mal-
» heureux de sa défaite et d'être privé de la vue, vos offi-
» ciers se sont encore emparés de ses biens. Il est cependant
» de votre justice et de votre charité de lui laisser de quoi
» entretenir une vie triste et languissante. D'ailleurs la faute
» du père ne doit point retomber sur les enfants, ni leur
» ôter les biens qu'il possédait [2]... »

La franchise de saint Bernard et la sainte hardiesse avec laquelle il élevait sa voix en faveur de la justice, étaient d'ailleurs accompagnées d'une douceur si profonde, d'un si parfait désintéressement, que sa parole avait l'autorité d'un oracle. Le jeune abbé avait conservé, de son éducation première, une noblesse exquise de ton et de bonnes manières, et une délicatesse de langage qui, s'ajoutant aux dons de l'esprit, captivaient spontanément les âmes. Chacun de ses regards, chacun de ses mouvements répandait la grâce, la bienveillance, la vie céleste autour de sa personne; et chacune de ses paroles portait un fruit. « Il avait toujours, dit un ancien écrivain, des consolations pour les affligés, des secours pour les opprimés, des conseils pour les esprits in-

[1] Ep. XXXVIII. — [2] Idem, XXXIX.

quiets, des ressources pour toutes les nécessités, un baume pour toutes les maladies [1]. »

Tant de vertus et de qualités éminentes, consacrées à Dieu et au service de l'Eglise, ne purent rester cachées; elles éclatèrent plus vivement de jour en jour; et, à l'époque dont nous parlons, on voit grandir le nom de saint Bernard qui apparaît comme un astre bienfaisant à l'horizon de son siècle. Sa correspondance constate les relations qui se formaient entre lui et les principaux personnages de son temps, non-seulement en France, mais en Italie, en Allemagne, en Portugal et jusqu'en Asie. Le monastère de Clairvaux était devenu la terre sainte où la curiosité aussi bien que la piété attiraient une foule d'étrangers illustres: on venait contempler au sein de la France les anciennes merveilles du désert. Outre ce spectacle d'édification, on parlait aussi de plusieurs miracles opérés par le saint. Il était notoire qu'un enfant des environs de Clairvaux avait été présenté à Bernard dans un état de souffrance extrême: son bras était paralysé, sa main était desséchée. Bernard pria, fit le signe de la croix sur l'enfant, et le rendit à sa mère parfaitement rétabli [2]. Une guérison non moins extraordinaire fut celle du riche Humbert, celui qui plus tard se fit religieux et devint le premier abbé du monastère d'Igny [3]. Cet homme, auquel Bernard portait une affection particulière, était si malade d'épilepsie qu'il en tombait jusqu'à sept fois par jour. Bernard pria pour celui qu'il aimait. Dès ce moment Humbert est guéri, et n'éprouve plus une seule attaque de ce mal jusqu'à la fin de sa vie [4]. On rapporte aussi que, se trouvant à Foigny, dans le diocèse de Laon, le jour où l'on célébrait la dédicace de la nouvelle église du monastère qu'il avait fondé [5], cette église fut remplie d'une si incroyable quantité de mouches, que leur agitation et leur bourdonnement troublèrent les fidèles; et, comme on ne savait aucun moyen de s'en délivrer, le saint s'écria: *Excommunico eas!* Et le lendemain on les trouva toutes mortes; et leur nombre était si grand, qu'elles noircissaient le pavé; il fallut des pelles pour les jeter hors de l'Eglise. A quoi un

[1] Gaudf., 1145. — [2] Guill. de S. Th., cap. 9, p. 1097. — [3] Diocèse de Reims. — [4] Ex manuscript., edit. Horst. Voir aussi Guill. de S. Th., cap. 9, p. 1097. Voir encore Sermo de Humberto. — [5] En l'année 1121.

chroniqueur ajoute que « ce miracle fut si connu et si cé-
» lèbre que la *malédiction des mouches de Foigny* passa en
» proverbe parmi les peuples d'alentour, parce que de
» toutes parts on était venu assister à la dédicace de cette
» église [1]. »

Un jour, plusieurs chevaliers, se rendant à un tournoi, prirent le chemin de Clairvaux et demandèrent un gîte au monastère. C'était vers la fin du carême ; et Bernard, tout en prodiguant à ses hôtes les devoirs de l'hospitalité, ne leur cacha point la peine vive qu'il ressentait en voyant de jeunes chrétiens animés de dispositions si frivoles à l'époque la plus sérieuse de l'année, alors que l'Église gémit dans la retraite et la pénitence. « Je vous demande une trêve, leur dit-il,
» jusqu'après la sainte quarantaine. » Mais les chevaliers, impatients de se signaler au tournoi, ne purent se résoudre à déférer à cette prière. « En ce cas, leur dit saint Bernard,
» je demanderai cette grâce à Dieu, et j'ai la ferme confiance
» que je l'obtiendrai. » Il leur fit ensuite servir à boire, bénit la coupe, et leur dit : « Buvez à la santé de vos âmes! » Ils burent; et bientôt après ils prirent congé du saint abbé. Mais à peine eurent-ils fait quelque chemin que leur conscience se troubla, et ils se communiquèrent l'un à l'autre les émotions qu'ils éprouvaient et les étranges anxiétés de leur esprit. Ce qu'ils avaient vu à Clairvaux, ce qu'ils avaient entendu absorbait tout leur être ; et des larmes de regret et d'attendrissement mouillaient leurs yeux, quand ils comparaient la vanité de leur vie avec la vie grave et digne des serviteurs de Dieu. Tous, d'un commun accord, retournent aussitôt sur leurs pas ; et, enflammés d'un saint désir, ils se dépouillent de leurs armures, déposent leurs riches vêtements et se prosternent aux pieds de Bernard pour se consacrer à Dieu. « Ils vouèrent le reste de leur vie aux exercices
» tranquilles de la guerre spirituelle des enfants de Jésus-
» Christ. Quelques-uns d'entre eux, ajoute le biographe,
» combattent encore aujourd'hui pour le service de Dieu ;
» plusieurs autres règnent déjà avec Jésus-Christ au ciel,
» ayant été délivrés en ce monde des liens de leurs corps
» mortels [2]. »

[1] Guill., cap. 10, n. 32. — Idem, cap. 11, n. 55, p. 1099.

CHAPITRE XI.

Travaux de saint Bernard. — Ses relations avec les Chartreux. — Voyage à Grenoble et à Paris. — Services que rendent les couvents.

Doux et humble au milieu des respects qui l'environnaient ; simple, calme, patient, au milieu des affaires et des soins multipliés qui absorbaient son temps, Bernard, à mesure qu'il vit grandir sa sphère d'activité, se concentrait davantage dans son for intérieur, et entretenait avec plus de vigilance la communication incessante et vivante de son âme avec Dieu. L'amour, comme un feu dévorant et lumineux, neutralisait en lui les dangereuses influences d'une immense popularité, en même temps qu'il donnait à sa parole une force et une clarté onctueuse. Ses disciples, de jour en jour plus nombreux, peuplaient la vallée de Clairvaux ; et malgré les agrandissements successifs des bâtiments, le monastère ne suffisait plus à la multitude des nouveaux moines dont le nombre s'éleva jusqu'à sept cents [1]. Il fallait même que les plus anciens se tinssent hors de l'église ; les novices seuls y trouvaient place pendant les offices. Une si prodigieuse fructification dut nécessairement porter au loin sa semence féconde. De tous côtés d'ailleurs on demandait des religieux formés à l'école de saint Bernard ; et les provinces s'estimaient heureuses quand elles obtenaient quelques-uns de ces hommes, riches en vertus et doués de cette grâce attractive qui fait descendre la bénédiction du ciel et la répand avec abondance sur la terre. Déjà Paris, Châlons, Mayence, Liége, plusieurs villes en Flandre, en Allemagne, en Italie, dans la Guienne, possédaient des maisons issues de Clairvaux ; et dès l'année 1122, Bernard voyagea dans ces différentes contrées pour y fonder des établissements et les lier entre eux par les liens sacrés de la fraternité chrétienne. Sa sollicitude, loin d'abattre sa frêle existence, semblait au contraire le remplir de forces toujours croissantes. Il était devenu le centre et l'âme de tout l'ordre de Cîteaux ; et, pour

[1] Gaudfr., Vit. S. Bern., lib. V, n. 20.

nous servir des expressions de l'un de ses anciens biographes, comme les fleuves retournent à la mer d'où ils sont sortis, de même tout ce qui arrivait d'heureux ou de malheureux à ses enfants lui revenait sans cesse par les nouvelles qu'il en recevait et par les avis qu'il leur devait transmettre.

Mais outre ces travaux, outre ces voyages et la vaste correspondance qu'il entretenait avec les maisons de son ordre, avec les prélats qui réclamaient ses conseils, avec les savants qui lui soumettaient leurs doutes, avec une foule de personnes qui lui ouvraient leur conscience, il trouvait encore moyen d'écrire longuement à ses amis et de leur envoyer des traités qu'il composait pour nourrir leur piété.

C'est dans ces écrits, fruits spontanés de l'effusion de son cœur, qu'il faut surtout étudier l'esprit de saint Bernard. Nous citerons ici la célèbre lettre qu'il adressa en 1122 aux religieux de la grande Chartreuse, près de Grenoble ; on y admirera sa douce sérénité au milieu des occupations les plus assujettissantes, et la hauteur sublime à laquelle il s'élève sur les ailes de la contemplation. L'étendue de cette lettre nous force de l'abréger.

« Frère Bernard de Clairvaux souhaite le salut éternel à » ses très-vénérables pères et très-chers amis, Guignes, » prieur de la Chartreuse, et tous les saints religieux de sa » commmunauté.

» Votre lettre m'a donné d'autant plus de joie que je » souhaitais depuis longtemps d'en recevoir. A mesure que » je la lisais, j'ai senti dans mon âme un feu qui s'allumait et » qui m'a paru un rayon de celui que le Seigneur a apporté » sur la terre. Oh ! quel doit être le feu de la charité divine » dont Dieu consume vos cœurs, puisque les étincelles qui » en jaillissent sont si ardentes !... Soyez bénis du Seigneur » d'avoir eu la bonté de m'écrire les premiers et de me » donner la hardiesse de vous écrire à mon tour ! Je n'aurais » jamais osé commencer, quelque grande envie que j'en » eusse. J'appréhendais de troubler votre saint repos, de » suspendre vos secrets entretiens avec Dieu, d'interrompre ce perpétuel et sacré silence qui vous environne, de » distraire enfin, par d'inutiles paroles, des oreilles tou- » jours attentives à la voix du ciel... Mais la charité est plus » hardie que moi ; elle est la mère des plus tendres amitiés ;

» et quand elle frappe à la porte, on ne doit point craindre » d'être rebuté !... Que je suis heureux d'avoir visité en » passant vos chères montagnes d'où je tire un si grand » secours !... Oui, je compterai parmi mes jours les plus » solennels, et je ferai une éternelle mémoire de ce jour » où je fus introduit dans vos cœurs... »

Après ces doux préliminaires, saint Bernard traite de l'amour divin et des différents degrés par lesquels on s'y élève :

« Dieu est amour, dit saint Jean (I, IV, 16). L'amour est » cette loi éternelle qui a créé l'univers, qui le gouverne et » le règle par sa sagesse. Et rien n'est sans loi, pas même » cette loi suprême dont je parle, qui, tout incréée qu'elle » est, reçoit pourtant sa loi d'elle-même. Mais l'esclave et » le mercenaire se font une loi différente de celle du Sei- » gneur; en ce que celui-là n'aime point Dieu, et celui-ci » aime autre chose plus que Dieu. L'un et l'autre se sont » fait une loi particulière, mais ils n'ont pu la rendre indé- » pendante de l'ordre immuable que la loi éternelle a établi. » Ils imitent ou parodient, en quelque façon, le Créateur, » en se servant de loi à eux-mêmes et en prenant leur vo- » lonté propre pour règle de conduite. Mais ce joug est » pesant, insupportable; car c'est un effet de la loi divine » que tout homme qui refuse de s'y soumettre devient son » propre tyran; et en secouant le joug de la divine charité, » on tombe nécessairement sous le poids accablant de sa » propre volonté... Cependant, comme nous sommes char- » nels et nés de la concupiscence, il est inévitable que notre » amour commence par la chair; mais s'il est conduit par » l'ordre et rectifié par la grâce, il s'élèvera par divers » degrés et progrès jusqu'à la perfection de l'esprit... Ainsi, » l'homme commence à aimer pour lui-même, parce qu'il » est charnel et ne goûte rien hors de lui. Ensuite, voyant » qu'il ne peut se soutenir seul, il est poussé à recourir à » Dieu, à le chercher par la foi; et il l'aime comme un bien » qui lui est nécessaire. Dans ce second degré, il aime » Dieu, à la vérité; mais il l'aime pour soi-même, et non » encore pour Dieu. Enfin, pressé par ses propres besoins, » il continue à rechercher Dieu; il s'en occupe dans ses » pensées, dans ses méditations, dans ses lectures, dans la

» pratique de l'obéissance, en sorte que ce commerce et
» cette familiarité, si j'ose parler ainsi, lui apprend à mieux
» connaître Dieu, et par conséquent à le trouver aimable.
» Il goûte combien le Seigneur est doux, et c'est là le pas-
» sage au troisième degré, où l'on aime Dieu, non plus par
» rapport à soi, mais pour lui-même... Le quatrième degré
» arrivera sans doute quand le serviteur fidèle sera introduit
» dans la joie de son Dieu et enivré de ses chastes délices.
» Alors cette sainte ivresse le plongera dans un entier oubli
» de lui-même, et il ne sera plus qu'un même esprit avec
» Dieu [1]. »

Saint Bernard ne se contenta point d'entretenir par le commerce épistolaire, lès sentiments d'amour et d'estime qu'il portait aux religieux de la Chartreuse. Cet ordre avait pris naissance peu d'années avant celui de Cîteaux [2]; et tous deux, menant un genre de vie analogue, s'étaient développés dans la solitude, au milieu des souffrances et des persécutions. C'est pourquoi saint Bernard portait un attachechement particulier aux disciples de saint Bruno; et, vers la fin de l'année 1123, ne pouvant résister aux sollicitations dont il était l'objet, il profita d'un voyage que les intérêts de son ordre l'obligeaient à faire, pour se rendre à Grenoble, où l'évêque saint Hugues, qui gouvernait le diocèse, le reçut comme un envoyé du ciel. Ce prélat, vénérable par sa sainteté autant que par son extrême vieillesse, se prosterna devant l'abbé de Clairvaux, qui alors était dans la trente-deuxième année de son âge, « et ces deux
» enfants de lumière, rapporte un contemporain, s'unirent
» de telle sorte qu'ils ne formèrent plus dans la suite qu'un
» cœur et qu'une âme, s'étant liés et attachés par les liens
» indissolubles de la charité de Jésus-Christ. Ils éprouvè-
» rent tous deux les sentiments de la reine de Saba dans le
» jugement qu'elle fit de Salomon; chacun d'eux étant ravi
» de trouver beaucoup plus que ce que la renommée avait
» publié de l'un et de l'autre [3]. »

Le serviteur de Dieu, accompagné de plusieurs moines,

[1] Op. S. Bern., Epit. XI. Cette lettre fut adressée à Guignes, cinquième général de l'ordre des Chartreux, qui mourut en 1137, c'est-à-dire cinquante-trois ans après la fondation de cet ordre. — [2] En 1084. — [3] Guill., lib. III, cap. 2. — Hist. de Cît, vol. III, ch. 7, p. 231.

ne tarda point à gravir les rochers et les sauvages montagnes sur la cime desquelles les Chartreux avaient planté leur croix et leurs cellules. Sa visite y causa une impression de joie si profonde, qu'aujourd'hui encore le souvenir y est resté tout vivant, et les siècles n'ont pu en effacer les traces [1].

Cependant, à l'occasion de cette mémorable visite, la chronique rapporte une anecdote qui ne doit pas être omise. Il y eut un chartreux; c'était, dit-on, le prieur même du monastère, qui se montra scandalisé à la vue du brillant équipage de saint Bernard. Celui-ci, en effet, arriva sur un cheval magnifiquement caparaçonné; et ce luxe avait péniblement affecté le bon religieux qui ne comprenait pas une pareille ostentation dans un moine qui passait pour saint et faisait profession de pauvreté. Le chartreux, ne pouvant dissimuler son sentiment, s'en ouvrit à un moine de la compagnie de saint Bernard, et lui confessa franchement sa pensée. Mais le saint abbé de Clairvaux, ayant appris la chose, demanda aussitôt à voir l'équipage sur lequel il était venu, avouant avec ingénuité qu'il n'y avait fait aucune attention, et qu'il l'avait accepté pour sa route tel qu'un moine de Cluny le lui avait prêté. Cette naïve explication, qui montre à quel point saint Bernard avait mortifié ses sens, réjouit grandement la pieuse communauté, et fut pour elle un sujet d'édification.

Dans le même temps, au commencement de l'année **1123**, Bernard fit son premier voyage à Paris où l'appelaient les affaires de son ordre. A peine arrivé dans la capitale du royaume, où son nom jouissait d'une juste réputation, on le pressa d'entrer dans les écoles de philosophie et de théologie pour y tenir un discours. Il se rendit à cette invitation; et devant parler devant une nombreuse assemblée, il

[1] Lors d'un voyage que nous eûmes le bonheur de faire récemment à la Grande Chartreuse, près de Grenoble, nous avons pu constater ce fait, et il est impossible de passer quelques jours dans cette édifiante communauté sans entendre parler de saint Bernard et des détails qui se rapportent à sa visite. On dirait que ces pieux solitaires sont aussi élevés au-dessus du temps qu'ils le sont au-dessus de l'espace; et que les moines qui aujourd'hui encore accueillent les hôtes avec une charité si affectueuse, sont les mêmes qui reçurent saint Bernard au douzième siècle. Il y a dans l'Eglise certains hommes et certaines choses qui semblent participer à l'immutabilité de l'éternité.

se prépara avec soin, et prononça une savante dissertation sur les plus hautes questions de philosophie. Mais, ayant achevé son discours, et l'auditoire étant demeuré froid et impassible, saint Bernard se retira triste et confus; il s'enferma dans un oratoire où il gémit devant Dieu et répandit des larmes abondantes. Le lendemain, Bernard se présenta dans la même école; « mais cette fois, rapporte l'auteur de » l'Exorde de Cîteaux, le Saint-Esprit parla par sa bouche » et conduisit sa langue; et le discours admirable qu'il pro- » nonça fit une impression telle, que plusieurs ecclésiasti- » ques, vivement touchés, se mirent sous sa direction et le » suivirent à Clairvaux pour y servir Dieu sous sa conduite [1]. »

Bernard, chargé de ces précieuses dépouilles, revint à Clairvaux, où il reprit aussitôt le gouvernement du monastère, et s'appliqua, par l'exemple et par la prédication quotidienne, à l'instruction de ses frères et à leur perfectionnement dans la voie des saints. Mais les soins spirituels auxquels il se livrait avec un zèle sans borne, ne l'empêchèrent point de pourvoir aussi aux besoins matériels du pays dans des circonstances malheureuses. Une longue sécheresse, suivie d'une terrible disette, désolait depuis quelque temps la Bourgogne; et ce fléau s'étant appesanti sur le reste de la France, les peuples, toujours cruels quand la faim les presse, s'agitaient sans frein et proféraient des menaces. Dans ce triste état de choses, Dieu sembla renouveler à Clairvaux le prodige qu'il avait fait éclater autrefois en Egypte. Ce désert, grâce à la prévoyance de saint Bernard, devint comme le grenier d'abondance de toute la Bourgogne; et nous lisons que Bernard adopta jusqu'à trois milles pauvres qu'il marqua d'un signe particulier (*accepit sub signaculo*), s'engageant à les nourrir aussi longtemps que durerait la famine [2]. Cet exemple fut imité par les monastères

[1] Ann. Cist., tom. I, p. 142, n. 3, 4, 5. — [2] Joan. Eremit. Vit. Bern., lib. II, n. 6, apud Mabillon, t. II. Voy. aussi Hist. de Cit., vol. III, ch. 10.

Il n'y a pas très-longtemps qu'un fait semblable s'est passé en Suisse, et nous en avons entendu le récit naïf sur les lieux mêmes. On sait que les couvents de capucins ne vivent que d'aumônes, et que, dans les moments de détresse, quand ils manquent du nécessaire, ils sonnent leur cloche d'alarme qui n'en appelle jamais inutilement à la charité publique. Or, à l'époque de la famine, en 1816, pendant que le village de Dornach, près de Bâle, se trouvait dépourvu de toute subsistance, la cloche du couvent attira de tous les côtés des

des environs, et procura des ressources extraordinaires à la province.

Tel était le noble usage des richesses que l'économie et la piété des fidèles faisaient affluer dans les monastères. La religion, qui se fait tout à tous, administrait la fortune publique, durant la minorité des peuples; elle rendait en usufruit ce qu'elle stabilisait en capitaux; elle recevait le superflu du riche pour satisfaire aux besoins du pauvre; et, grâce aux institutions monastiques, la plaie de la mendicité n'était pas dans le moyen-âge ce qu'elle est devenue de notre temps.

De reste, ce n'était là, pour ainsi dire, qu'une partie accessoire des avantages que la société en retirait. Sans parler ici des ressources morales et matérielles que ces institutions procuraient au pays par le défrichement des terres incultes, par une sage répartition des aumônes, par l'impulsion donnée à l'agriculture, aux arts utiles, à la science, à tous les genres de travaux, et surtout par l'esprit civilisateur qu'elles répandaient sur les populations qui s'aggloméraient successivement autour des couvents, comme autour des foyers d'où jaillissaient la vie et la bénédiction; nous ne voulons rappeler ici qu'un seul avantage, parce qu'il touche à une question débattue de nos jours et qui nous fournira l'occasion de rapporter un trait gracieux de la vie de saint Bernard.

Les monastères, si dignes de notre admiration, exerçaient particulièrement leur heureuse influence sur le système pénitentiaire. Ils étaient, dans la vérité du terme, des maisons de correction où les criminels n'étaient pas seulement séquestrés pour les empêcher de nuire, mais pour les soumettre à l'action vivifiante de la religion, qui seule change les mœurs en transformant les cœurs. De là la facilité avec laquelle on accordait aux moines la grâce d'un condamné, à la condition qu'ils le retiendraient dans leur couvent et en répondraient devant la société. Saint Bernard aimait ces œuvres de miséricorde et en obtenait souvent des résultats remarquables. Un jour qu'il se rendait auprès du

secours si abondants, que les capucins furent à même de nourrir tout le village et une foule de pauvres des environs. C'est ce que témoigne encore aujourd'hui une population reconnaissante.

comte de Champagne, il rencontra le triste cortége qui menait un malfaiteur au dernier supplice. Bernard, ému de pitié, se précipite au milieu de la foule, et s'empare de la corde à laquelle était attaché le coupable. « Confiez-moi » cet homme, dit-il; je veux le pendre de mes propres » mains! » Et ne lâchant prise, il le conduisit lui-même par la corde jusque dans le palais du comte de Champagne. A cette vue, le prince effrayé s'écrie : « Hélas, révérend » père, que faites-vous là? Vous ne savez pas que c'est un » infâme scélérat qui a déjà mille fois mérité l'enfer. Vou- » driez-vous donc sauver un diable? » Mais Bernard répliqua doucement : « Non, prince; je ne viens pas réclamer » l'impunité de ce malheureux. Au contraire; vous alliez » lui faire expier ses crimes par une mort subite; pour » moi, je demande que ce supplice dure toute sa vie, et » que jusqu'à la fin de ses jours, il subisse les tourments de » la croix! » Le prince garda le silence. Alors saint Bernard se dépouilla de sa tunique, en revêtit le condamné et l'emmena à Clairvaux *où ce loup fut changé en agneau*, dit la chronique : il s'appelait *Constantinus, et mérita bien ce nom;* car il persévéra dans la pratique de la pénitence pendant plus de trente années, et mourut enfin, à Clairvaux même, d'une mort édifiante [1].

De pareilles conversions n'étaient point rares; et les ordres monastiques, qui purifièrent le monde moderne, offraient dans les éléments qui les composaient, le merveilleux mélange de tout ce que la société renfermait de plus brillant et de plus hideux, de plus pur et de plus ignoble. Les couvents étaient les asiles sacrés, les cités de refuge où se retiraient ceux que le monde repoussait, aussi bien que ceux qui repoussaient le monde; ensemble ils s'ensevelissaient dans la mort, pour revivre d'une nouvelle vie, réalisant de cette sorte la parole du prophète : *Le loup habitera avec l'agneau; le léopard se couchera auprès du chevreau; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira* [2].

[1] Voy. Herbert. De miraculis. lib. II, cap. 15, apud Mabillon. Op. S. Bern., t. II, p. 1219. — [2] Isaïe, XI, 6.

CHAPITRE XII.

Zèle de saint Bernard pour la réforme des mœurs cléricales et monastiques. — Il dévoile les déréglements de l'ordre de Cluny. — Conversion de Hombeline. — Mort de Gauldry.

Cependant le mal, dans toutes les institutions humaines, est à côté du bien; l'un contribue à la manifestation de l'autre; le bien, en ce monde, s'élabore dans le mal; et le mal s'accumule à mesure que le bien s'en sépare. De même que dans le travail digestif, le plus pur des aliments se dégage des substances grossières et se mêle à la vie pure, laissant à la terre ce qui est terrestre; ainsi l'œuvre du christianisme, dans sa voie purgative, sépare les éléments divers qui entrent dans sa composition interne; et tandis que les âmes purifiées s'élèvent vers le ciel, le monde s'empare des formes vides et des corps sans esprit.

De là les vicissitudes des ordres monastiques et du clergé; de là les alternatives de gloire et d'abaissement de l'Eglise; de là encore la nécessité des rénovations périodiques qui changent la face des institutions religieuses et sociales.

Malgré les efforts prodigieux que, depuis Grégoire VII, les souverains pontifes avaient tentés pour généraliser ce renouvellement, l'Eglise gémissait toujours sur des abus invétérés. La simonie déconsidérait le clergé; et l'ambition, la turbulence, les richesses accumulées depuis des siècles, avaient fait perdre aux anciens ordres religieux leur esprit de piété et leur splendeur spirituelle.

Nous l'avons déjà vu : l'ordre opulent de Cluny, dont les maisons se trouvaient partout, offrait dans le douzième siècle le spectacle de cette décadence; et comme cet ordre était devenu en quelque sorte la pépinière des prélats et des grands dignitaires de l'Eglise, le luxe accompagnait les moines jusque sur le trône épiscopal.

Un tel état de choses excitait depuis longtemps les murmures du peuple et le zèle des hommes de bien. Mais les tentatives d'une réforme échouaient contre la puissance de ceux qui ne voulaient point l'opérer, de crainte d'être obligés de

la subir. Il en résulta une funeste ostentation de richesses et de passions qui semblaient prévaloir dans l'Eglise, tandis que les humbles vertus restèrent ignorées et devinrent même un objet de sarcasmes pour les moines dégénérés.

Saint Bernard avait déjà, dans plusieurs occasions, élevé sa voix puissante pour le rétablissement de l'antique discipline. Tantôt avec un esprit de douceur, tantôt avec le fouet d'une implacable sévérité, il poursuivait, menaçait, pressait, conjurait ceux dont l'inconduite était notoire; et déjà il avait obtenu des succès partiels, des réformes locales et certaines conversions qui présageaient une régénération plus vaste. Cependant l'ordre de Cluny, pour lequel l'odeur de sainteté des moines de Clairvaux était une odeur de mort, faisait une sourde guerre à saint Bernard, et répandait contre lui et les siens les accusations les plus étranges. Ces accusations n'étaient point approuvées par le nouvel abbé de Cluny, Pierre le Vénérable; mais celui-ci, bien qu'il fût l'ami de saint Bernard, ne put empêcher une scission publique devenue inévitable. Une circonstance particulière la fit éclater, et força l'abbé de Clairvaux de dévoiler, à la face de toute l'Eglise, les turpitudes de ceux de Cluny. Il le fit avec un courage qui étonna d'autant plus que jusqu'alors personne n'avait osé attaquer de front un ordre dont l'autorité était redoutable.

La défection de deux moines qui avaient quitté Clairvaux pour s'affilier à Cluny, fournit à ce dernier ordre l'occasion d'exhaler de noires calomnies; ils accusèrent ceux de Clairvaux de se conduire en pharisiens plutôt qu'en vrais chrétiens, de rendre impraticable la règle de saint Benoît, de traiter avec orgueil les religieux des anciens ordres. Saint Bernard, vivement sollicité par Guillaume de Saint-Thierry, prit donc le parti de mettre cette affaire à jour. Il publia sa réponse et l'adressa à ce même Guillaume, sous le titre *d'Apologie*[1].

Cet ouvrage contient une si vive peinture des mœurs du siècle, que nous croyons devoir en extraire ici les passages les plus saillants.

Saint Bernrrd commence par disculper ses religieux des reproches dont on les accablait.

[1] Apologiam ad quemdam amicum nostrum.

« Que nous servirait, dit-il, d'être austères dans notre » manière de vivre, simples dans nos habits, mortifiés par » le travail des mains, par les jeûnes et les veilles, si, par » une vanité pharisaïque, nous méprisions les autres?... A » moins peut-être que nous ne fassions nos œuvres pour être » vus des hommes! Mais le Sauveur dit que ceux-là reçoi- » vent leur récompense en ce monde. Ah! si nous espérions » seulement en Jésus-Christ durant cette vie, comme dit » saint Paul, ne serions-nous pas les plus misérables de » tous les hommes? Et n'est-ce pas espérer en Jésus-Christ » pour cette vie seulement que de ne chercher qu'une » gloire temporelle dans le service de Jésus-Christ? Nous » sommes bien malheureux si, nous donnant tant de peine » pour n'être pas comme les autres hommes, nous nous » mettons en état de recevoir une moindre récompense; ou » plutôt, de recevoir de plus grands châtiments que les » autres. Ne pouvions-nous donc point trouver de voie plus » douce qui nous menât en enfer, que d'y aller parmi les » épines et les croix de la pénitence?... Malheur, oui mal- » heur aux pauvres qui sont orgueilleux, à ceux qui portent » la croix de Jésus-Christ et qui ne suivent pas Jésus-Christ; » à ceux qui participent à ses souffrances et n'imitent point » son humilité... Et cette humilité, ils la perdent quand ils » médisent de leurs frères; parce qu'ils s'élèvent dans leur » propre estime, et perdent la charité en rabaissant les » autres [1]. »

Il signale ensuite les principaux désordres des monastères dégénérés, et les nombreuses infractions de l'ancienne discipline [2].

« ...Comment des abus si criants ont-ils pu se glisser dans » les monastères! Comment se fait-il que parmi les religieux » on trouve une si déplorable intempérance dans la nourri- » ture, un si excessif luxe dans les habits, les couvertures » de lits, les équipages, les chevaux, la structure des bâ- » timents? Et chose incroyable! plus ces excès se font avec » conscience, avec volupté, avec abondance, plus on dit » qu'il y a de l'ordre dans ces maisons, et que la religion » y est florissante! L'économie y passe pour de l'avarice, la » sobriété pour de la rusticité, le silence pour de la mélan-

[1] Apol., cap. 1. — [2] Idem, cap. 7.

» colie : au contraire, le relâchement s'appelle discrétion, » la profusion libéralité; la fréquence des entretiens y passe » pour de la civilité ; les risées et les railleries pour de la » gaieté... Et lorsqu'on se permet des choses superflues, on » dit que c'est de la charité! Mais cette charité fausse dé- » truit la charité véritable; cette discrétion ruine la discré- » tion... Et en effet, qu'est-ce qu'une charité qui aime la » chair et néglige l'esprit! Qu'est-ce qu'une discrétion qui » donne tout au corps, et rien à l'âme ?... Non, je le dis en- » core, ce n'est ni de la charité ni de la discrétion ; mais de » l'imprudence, que de nourrir les passions et les sensualités » de la concupiscence, et de ne travailler point à cultiver » les vertus [1]. »

Saint Bernard entre ensuite dans plus de détails.

« Qui aurait jamais cru dans les commencements de la vie » monastique, que la ferveur primitive eût dû tomber en » de tels relâchements? Oh! quelle différence entre ces re- » ligieux et ceux du temps de saint Antoine! Lorsqu'ils se » rendaient parfois des visites de charité, ils recevaient ré- » ciproquement avec tant d'avidité le pain de l'âme, qu'ou- » bliant les nécessités du corps, ils passaient souvent des » journées entières sans manger. C'était assurément garder » l'ordre véritable que de donner les premiers soins à l'âme... » Mais aujourd'hui personne ne réclame, personne ne donne » le pain céleste. Il n'est plus question des Ecritures et du » salut des âmes ; les entretiens se passent en bagatelles, » en ris, en discours inutiles [2].....

» Pendant que l'on traîne en longueur ces entretiens fri- » voles, les mets se succèdent ; et pour se dédommager de » l'abstinence de la viande, de *grands corps de poissons pa- » raissent sur la table à doubles rangs* [3]. Etes-vous rassasié » des premiers, on vous présente les seconds ; et il ne vous » paraît plus que vous ayez goûté les précédents ; car l'a- » dresse du cuisinier consiste à les assaisonner de telle sorte, » par des sauces diversifiées selon les espèces de poisson, » que les premiers n'empêchent pas qu'on ne mange des » autres ; de façon qu'après avoir dévoré quatre ou cinq

[1] Apol., cap. 11. — [2] Nihil de Scripturis, nihil de salute agitur animarum; sed nugæ, et risus, et verba proferuntur in ventum. — [3] Grandia piscium corpora duplicantur.

» plats, on est rempli, sans que la satiété ait diminué l'appétit [1]...

» Les ragoûts toujours nouveaux séduisent le palais au » point que l'on recommence toujours comme si l'on était à » jeun. Le ventre, qui n'a pas d'yeux, ne voit pas qu'il se » charge, et la variété préserve du dégoût... Qui pourrait » dire seulement, pour ne point parler des autres choses, » en combien de façons on apprête les œufs? On les tourne, » on les retourne, on les délaie, on les durcit, on les hache, » on les frit, on les rôtit, on les fricasse, on les farcit...

» Pour ce qui est de boire de l'eau pure, qu'en dirai-je, » puisqu'on n'en met pas même dans le vin? Aussitôt que » nous sommes moines, nous sentons des faiblesses d'esto- » mac, et nous ne négligeons pas le conseil de l'apôtre sur » l'usage du vin ; mais nous oublions qu'il permet seulement » d'en boire *un peu*... En outre les jours de fête, on ne se » contente pas du vin naturel ; on achète des vins plus pré- » cieux, et on les préfère parce qu'ils viennent de l'étranger » et qu'ils sont mélangés avec des liqueurs et des poudres » qui les rendent plus agréables au goût... »

Après avoir blâmé avec la même énergie le luxe des habits et les futiles inventions de l'oisiveté, il continue en ces termes [2] :

« Nous nous répandons au dehors ; et, laissant là les vé- » ritables et éternels biens du royaume de Dieu qui est en » nous, nous cherchons hors de nous de vains amusements » et des apparences de consolations dans les choses passa- » gères ; et c'est ainsi que nous avons perdu non-seulement » l'esprit de notre ancienne piété, mais même la forme et » l'extérieur. Car nos habits, au lieu d'être des marques » d'humilité, servent de modèle au faste et au luxe. A peine » nos provinces fournissent-elles des étoffes assez riches à » notre gré. Le soldat et le moine partagent ensemble une » même pièce de drap, pour se faire, celui-là un habit de » guerre, l'autre un habit de cloître. Les plus illustres per- » sonnages, les rois eux-mêmes n'auraient point honte de » se vêtir des étoffes dont les religieux se servent aujour- » d'hui. Vous me direz peut-être que la religion n'est point

[1] Nec satietas minuat appetitum. — [2] Cap. 10.

» dans l'habit, mais dans le cœur. Cela est vrai... Mais ce qui
» paraît au dehors, procède, selon l'Evangile, du dedans.
» Lors donc que le cœur est vain, la vanité se montre au
» dehors, et la mollesse de l'habit fait connaître la faiblesse
» de l'esprit. On ne prendrait pas tant de peine à orner le
» corps si on s'appliquait plus sérieusement à orner l'âme
» des vertus célestes...

» Mais ce qui me paraît plus étonnant encore, c'est de
» voir, après les menaces de l'Ecriture qui déclare les pas-
» teurs responsables de la perte des brebis, c'est de voir,
» dis-je, que les abbés ne laissent pas de souffrir ces désor-
» dres. C'est peut-être, si j'ose parler ouvertement, que nul
» ne reprend en autrui ce qu'il peut reprendre en soi-
» même... Oui, je le dirai, et je parlerai hautement, quoi-
» qu'on m'accuse de présomption. Comment la lumière du
» monde s'est-elle obscurcie? Comment le sel de la terre
» s'est-il affadi? Ceux dont la vie nous devait servir de
» modèle, sont des exemples de faste et de vanité par leurs
» actions; et aveuglés eux-mêmes ils conduisent des aveu-
» gles ! Car enfin, et je passe ici sous silence mille autres
» choses, comment font-ils connaître l'humilité de leur pro-
» fession, lorsqu'ils marchent avec tant de pompe et d'éclat;
» lorsque le monde les voit environnés d'un cortége de va-
» lets et d'un train qui suffirait à deux évêques? J'ai vu moi-
» même un de ces abbés qui avait plus de soixante chevaux
» à sa suite : on les prendrait pour des souverains de pro-
» vinces; mais certes point pour des conducteurs d'âmes! »

Le saint continue à passer en revue les principaux abus qui flétrissaient de son temps les anciens monastères; il indique des remèdes, et termine ainsi :

« Je sais qu'en reprenant les déréglements, j'offense les
» personnes déréglées. Néanmoins il peut se faire que, par
» la volonté de Dieu, plusieurs de ceux-là même que je
» crains d'avoir choqués, ne le soient pas, et que ma fran-
» chise leur plaise. Mais pour cela, il faut qu'ils cessent
» d'être ce qu'ils étaient... Enfin je loue et relève publique-
» ment ce qu'il y a de louable dans notre ordre. Que s'il
» y a des choses dignes de correction, je vous les signale,
» à vous et à mes autres amis, afin qu'elles soient réfor-
» mées. Ce n'est pas là l'office d'un détracteur; c'est au

» contraire vous attirer au bien : *Hoc non est detractio, sed* » *attractio* [1]. »

On conçoit quelles clameurs cette publication dut soulever. C'était, pour ainsi dire, attaquer le monde entier, rapporte l'annaliste [2], que de s'en prendre à ces moines *dont le nombre égalait une armée immense;* et il fallait que saint Bernard eût la conscience de sa mission pour les affronter, sans craindre de blesser ni ses amis, ni ses ennemis. En effet, la courageuse initiative du saint abbé de Clairvaux eut un succès inattendu; il persuada à tous qu'il était suscité particulièrement pour rendre à l'état monastique sa pureté primitive et pour purger l'Eglise des vices qui la ternissaient. Peu de temps après ce manifeste, ainsi que le constatent les annales d'Orderic, les abbés de Cluny se réunirent en assemblée générale, à l'effet d'aviser aux moyens de corriger les vices et de remédier aux maux; de nombreuses conversions, dont nous aurons à parler plus tard, suivirent ces mesures efficaces.

Il y avait d'ailleurs dans les maisons de Cluny beaucoup d'âmes pieuses qui approuvaient les efforts de saint Bernard, et confirmaient hautement ses assertions. Celui qui se trouvait alors à la tête de l'ordre, Pierre le Vénérable, déplorait lui-même trop vivement l'étendue du mal, pour se formaliser de la franchise de Bernard. Aussi, et on aime à constater ces actes édifiants de l'esprit chrétien, au plus fort des démêlés de Cluny et de Clairvaux, les deux chefs de ces ordres, dignes l'un de l'autre par la noblesse de leur cœur se montrèrent constamment unis par la plus affectueuse amitié. Dans le temps même où les récriminations étaient les plus violentes, ils s'écrivaient pour se consoler de leurs peines; et l'on pourra juger à quel point ces deux grands hommes s'aimaient, par le passage suivant d'une lettre de Pierre le Vénérable : « S'il m'était permis, mon » cher Bernard, et si Dieu le voulait, j'aimerais mieux vous » être uni par les liens les plus forts que de régner sur » l'univers; car ne doit-on pas préférer à tous les biens de » la terre le bonheur de demeurer avec vous? Non-seulement les hommes, mais les anges en feraient leurs délices... En fait de lettres, je n'en ai jamais reçu de plus

[1] Cap. 12. — [2] Henriquez, Ann. Cist. 1121.

» agréable que celle que vous venez de m'écrire. Sitôt qu'on » me l'a remise, mon cœur fut saisi; et quoiqu'il se sentît » animé déjà d'une grande ardeur pour vous, il devint » encore plus chaud, à la lecture de cette lettre d'où vo- » laient dans mon cœur les vives étincelles du vôtre [1]... »

Ces choses se passèrent vers l'année 1124.

Mais avant de poursuivre le cours du temps, disons encore deux faits qui regardent la vie intime de saint Bernard. On n'a pas oublié Hombeline, sa sœur, qui vivait dans les pompes du siècle, au milieu des vanités et des plaisirs. Cette noble dame, au bruit de la réputation de son frère, vint un jour en grand équipage pour lui rendre visite. Elle s'arrête à la porte du monastère, et demande à parler au révérend abbé de Clairvaux. Celui-ci, abhorrant le luxe qu'elle étalait dans son équipage, ne peut se résoudre à la voir; et ses frères, à son exemple, refusent de la recevoir. Alors Hombeline, touchée au vif, exhale hautement sa douleur : « Je sais que je suis une pécheresse, s'écrie-t-elle en » fondant en larmes; je sais que je suis une pécheresse; mais » Jésus-Christ n'est-il pas mort pour les personnes qui me » ressemblent? Si mon frère méprise ma chair, que le servi- » teur de Dieu ne méprise pas mon âme. Qu'il vienne, qu'il » ordonne, qu'il commande! et je lui obéirai, et je ferai ce » qu'il me dira [2] ! »

A ces touchantes exclamations, la porte du monastère s'ouvre, et saint Bernard se présente, accompagné de ses frères. Il eut avec Hombeline un entretien grave, la réconcilia avec Dieu, et lui donna pour règle de vie la règle que sa mère elle-même avait gardée durant le mariage. Hombeline, saisie de respect et pleine d'allégresse, s'en retourna toute changée par la puissance de la grâce; et, dans la suite, se trouvant dégagée des liens du mariage, elle prit le voile religieux et mourut en odeur de sainteté [3].

Cette conversion, selon le témoignage des historiens, causa une sensation vive parmi les dames du monde, et ser-

[1] Petr. Clun. Epist. XXIX. Voy. Mabillon, Ann., lib. LXVIII, p. 931. — [2] Veniat, præcipiat; quicquid præceperit, facere parata sum. (Guill., cap. 7, n. 30). — [3] Vit. 2a S. Bern., auctore Alano. (Cap. 7, p. 1261). Elle avait été mariée, selon quelques auteurs, au frère de la duchesse de Lorraine. (Voy. Ann. Cist., tom. I, p. 140, n. 1, 2). Le jour de sa mort est mentionné dans le ménologe de Cîteaux, à la date du 21 août 1141.

vit d'exemple à plusieurs d'entre elles. Mais la joie qu'en éprouva saint Bernard fut atténuée par la perte de Gauldry, son oncle, le premier de ses compagnons, qui mourut en cette même année à Clairvaux. Les circonstances de sa mort offrent des particularités intéressantes. Nous laisserons parler un auteur contemporain.

« Après que Gauldry eut vécu quelques années dans Clairvaux avec une grande ferveur d'esprit et un zèle ardent pour la pratique de toutes sortes de vertus, il passa de cette vie à une plus heureuse. Mais environ une heure avant sa mort, il fut subitement troublé; il frémit, et tout son corps s'agita d'une manière effrayante. Après cela, il redevint calme et mourut doucement avec un visage serein et tranquille.

» Cependant le Seigneur ne voulut pas que le saint abbé, qui était en peine de cet accident, ignorât quel en avait été le sujet. Gauldry lui apparut la nuit en songe, et lorsqu'il l'interrogea touchant l'état où il se trouvait, il lui répondit qu'il était parfaitement heureux. Et le saint lui demandant quelle avait été la cause de cette horrible agitation avant sa mort, Gauldry lui répondit qu'en ce même moment deux démons l'avaient voulu précipiter dans une espèce de puits d'une épouvantable profondeur; mais que saint Pierre étant venu à son secours, les démons avaient quitté prise, et que depuis lors il n'avait plus ressenti aucun trouble [1]. »

Les apparitions de religieux, après leur mort, n'étaient point rares, et l'histoire de Cîteaux en rapporte de nombreux exemples sur lesquels nous aurons peut-être l'occasion de revenir [2].

CHAPITRE XIII.

Conversions éclatantes. — Suger, abbé de Saint-Denis. — Henri, archevêque de Sens. — Étienne, évêque de Paris. — Démêlés de ce dernier avec le roi Louis le Gros.

La vérité, comme la lumière, blesse l'œil faible, et provoque au premier abord un mouvement de répulsion; mais,

[1] Guill., lib. III, n. 2. — [2] Hist. de Cît., vol. III, ch. VIII, et passim.

bien qu'elle puisse être entravée dans sa promulgation solennelle, rien ne saurait éteindre sa clarté ni empêcher son triomphe définitif dans le monde.

Ainsi, l'*Apologie* de saint Bernard avait excité partout une réaction violente; mais aussi elle réveilla plus d'une conscience, et déposa dans les âmes des paroles graves et fécondes qui, après la première effervescence, produisirent des effets salutaires.

Une des conversions dues à cet écrit, et qui causa le plus d'édification dans l'Eglise, fut celle de l'illustre Suger, abbé de Saint-Denis et ministre de Louis le Gros. Suger, au comble des faveurs, déployait dans son abbaye le faste et les richesses que le roi lui avait prodiguées. Son monastère, au grand scandale de la religion, était, selon l'expression des historiens, *une succursale du Louvre plutôt qu'une maison de prière* [1]. « Je ne l'ai pas vu de mes yeux, dit saint Bernard lui-même, mais j'ai ouï raconter que le cloître était » encombré de soldats, rempli d'intrigants et de plaideurs; » que tout y retentissait du bruit tumultueux des affaires du » monde, et que les femmes mêmes y entraient librement. » Je le demande; comment s'occuper des choses de Dieu, » au milieu d'un tel dérèglement [2] ? » Ce désordre s'était insensiblement enraciné dans le monastère, à force de concessions faites à l'esprit du monde; et du temps de Suger, la célèbre abbaye était considérée en quelque sorte comme un palais de plaisance où le roi et ses courtisans venaient faire de longs et brillants séjours.

Les joyeux moines de Saint-Denis s'étaient depuis longtemps accoutumés à ce genre de vie, et n'avaient conservé de leur ancienne vocation que les bienséances et les formes extérieures. Mais Suger, au milieu de ses prospérités, n'était ni heureux ni tranquille. Son âme droite et noble, bien qu'étourdie par l'ensorcellement des affaires et des plaisirs, s'ouvrait cependant à la voix de la vérité, et possédait encore le sens profond de la dignité chrétienne. Il avait entendu parler diversement de la fameuse Apologie, et enfin il en prit connaissance lui-même [3]. A cette lecture, un rayon de grâce le touche et le fait tressaillir; il rougit de honte; il

[1] Hist. de Cit., vol. III, ch. 9, p. 244. — [2] S. Bern., Epist., LXXVIII ad Sug. — [3] Mabill., Ann., lib. LXXV, n. 90.

prend aussitôt la résolution de réformer son monastère et de se réformer lui-même. Les moines qui s'étaient relâchés à son exemple, se raniment à sa parole; la maison prend bientôt une nouvelle face, et le monde est étonné d'une conversion si soudaine.

Mais saint Bernard, à la vue de ce changement et de l'influence qu'un tel exemple devait exercer sur une foule d'autres congrégations de France, ne put contenir en lui-même les élans de sa joie. Il écrit à Suger, le félicite, et compare ses succès à ceux d'un général d'armée. « Quand » le vaillant capitaine, dit-il, s'aperçoit que ses gens recu- » lent, et que le fer de l'ennemi les taille en pièce, il aime » mieux mourir avec eux que de leur survivre avec honte, » quoiqu'il pût fuir le danger. C'est pour cela qu'il de- » meure ferme dans la mêlée, attaquant avec vigueur et » courant au milieu des rangs, affrontant les périls et la » mort pour effrayer l'ennemi; et de la voix et de l'épée, il » enflamme les siens. Il s'oppose à celui qui frappe, il dé- » fend celui qui va périr; en un mot, désespérant de les » sauver tous, il consent du moins à mourir pour chacun. » Mais tandis qu'il s'efforce d'arrêter les progrès du vain- » queur, pendant qu'il relève ceux qui tombent et rallie » ceux qui fuient, souvent il arrive que sa valeur produit, » contre toute attente, une révolution heureuse. A son tour, » il dissipe les forces des ennemis; il triomphe quand ceux- » ci allaient vaincre; et ses guerriers, dont la défaite sem- » blait certaine, se reposent avec joie dans le sein de la vic- » toire.... Oui, ce changement extraordinaire est l'œuvre » du Très-Haut! Le ciel se réjouit de la conversion d'un seul » pécheur; combien plus de la conversion d'une maison » tout entière, et d'une maison telle que la vôtre!... Le Sau- » veur s'indigne contre ceux qui d'une maison de prière » font une caverne de voleurs; il bénira celui qui rend à » Dieu sa première demeure, qui fait d'un arsenal un ciel, » et d'une école de Satan une école de Jésus-Christ [1].... »

La parole vigoureuse de saint Bernard ne retentissait pas seulement dans le sein des ordres monastiques : elle émut aussi le haut clergé séculier, et ramena des évêques mondains dans la voie apostolique.

[1] S. Bern. ad Sug., Epist. 78.

Henri, archevêque de Sens, fut le premier qui ouvrit son âme au saint moine de Clairvaux. Résolu de mettre fin à un genre de vie indigne d'un prélat, mais trop répandu au dehors pour comprendre toute l'étendue des obligations pastorales, il écrivit à Bernard pour lui demander des instructions sur les devoirs de l'épiscopat. Cette demande effraya l'humilité de saint Bernard. « Qui suis-je, s'écria-t-il, pour » oser instruire un évêque? et comment oserai-je lui résis- » ter? La même raison me porte à accorder et à refuser; il » y a du danger des deux côtés; mais il y en aurait plus sans » doute à désobéir [1]. »

Saint Bernard envoya donc à l'archevêque de Sens, sous la forme d'une lettre, un traité sur les devoirs des évêques [2]. Il renferme des vérités et des détails de mœurs pleins d'intérêt. Nous en présenterons ici la rapide analyse avec quelques extraits.

La lettre commence par un parallèle entre les bons et les mauvais pasteurs. L'ambition et la cupidité, d'où résulte la simonie, sont les deux plaies qui rongent le corps de l'Eglise. Après avoir développé cette proposition, il s'adresse à l'archevêque lui-même : « Pour vous, pontife du Très- » Haut, à qui voulez-vous plaire? Au monde ou à Dieu? Si » c'est au monde, pourquoi êtes-vous prêtre? Si c'est à » Dieu, pourquoi êtes-vous mondain? On ne peut servir » deux maîtres à la fois. Vouloir être l'ami du monde, c'est » se déclarer ennemi de Dieu. Si je plaisais aux hommes, » dit l'apôtre, je ne serais point serviteur de Jésus-Christ... » Car enfin, si le prêtre est pasteur, si le peuple est trou- » peau, est-il raisonnable qu'on ne remarque entre eux au- » cune différence? Si mon pasteur m'imite, moi qui suis » une de ses brebis, s'il marche courbé, le visage abaissé, » les yeux tournés vers la terre, cherchant à remplir son » ventre, tandis que son âme languit affamée, en quoi se » distingue-t-il?.... Convient-il au pasteur d'assouvir ses » appétits comme un animal sans raison, de ramper dans la » boue, de s'attacher à la terre, au lieu de vivre selon l'es- » prit, et de chercher, de goûter les choses du ciel?.......

[1] S. Bern., Epist. XLII. — [2] Cet écrit, placé par les éditeurs au nombre des opuscules de saint Bernard, est intitulé : *De officio episcoporum*. In op. Bern. apud Mabill., tom. I, p. 468.

» Les pauvres murmurent,.... vos chevaux, disent-ils, mar-
» chent tout brillants de pierreries, et nous allons pieds
» nus; vos mulets sont richement caparaçonnés, ornés de
» boucles, de chaînettes, de sonnettes, de bandelettes allon-
» gées, resplendissantes de clous d'or et d'une infinité de
» pierres précieuses; et, après cela, on refuse à son pro-
» chain de quoi couvrir sa nudité! Dites-nous, pontife, que
» fait l'or, je ne dis pas dans les temples, mais sur les
» harnais de vos chevaux? Quand je me tairais sur ces dé-
» sordres, la misère des pauvres les proclamerait. »

Saint Bernard insiste sur ce déplorable abus des biens de l'Eglise; et, après en avoir constaté les funestes conséquences, il en indique la source, qui est l'ambition de ceux qui aspirent aux premières places.

« Aujourd'hui, dit-il, parce qu'on envisage l'honneur et
» non le fardeau, on a honte dans l'Eglise d'être simple clerc;
» chacun veut monter aux postes les plus éminents. De jeunes
» hommes encore imberbes, qui n'ont pour tout mérite que
» leur naissance, se poussent aux plus hautes dignités de
» l'Eglise; ils échappent à la férule pour commander aux
» prêtres, plus contents de se soustraire à la verge que
» d'occuper les places d'honneur, et plus flattés de n'avoir
» plus de maîtres que d'être devenus maîtres eux-mêmes [1].

» Ambition démesurée! Avarice insatiable! Alors même
» qu'on est parvenu aux premières places, soit par le ta-
» lent, soit par l'argent, soit par la prérogative de la chair
» et du sang qui ne posséderont point le royaume de Dieu,
» on n'est pas satisfait; on brûle du désir de multiplier les
» bénéfices et d'en acquérir de plus honorables. Est-on
» doyen, prévôt, archidiacre? Occupe-t-on quelque autre
» dignité de cette nature? Ce n'est pas assez; on se met en
» mouvement pour en cumuler plusieurs; puis on s'en dé-
» pouillera volontiers si on peut devenir évêque. Du moins
» alors on demeurera en repos? Non, d'évêque on veut de-
» venir archevêque.... »

[1] Scholares pueri et impuberes adolescentuli ob sanguinis dignitatem promoventur ad ecclesiasticas dignitates, et de sub ferula transferuntur ad principandum presbyteris; lætiores interim quod virgas evaserint, quam quod meruerint principatum; nec tam illis blanditur adeptum, quam ademptum magisterium. Opusc. De off. episc., n. 25, cap. 7.

Il montre ensuite ces mêmes dignitaires allant à Rome, briguant les honneurs, après avoir amassé des richesses, et cherchant à éblouir le monde par le faux éclat de la gloire humaine. Il compare cette satisfaction fugitive à la gloire véritable, à celle qui sied au vrai pontife, « gloire tout intérieure et cachée, elle ne fascine pas les yeux, mais n'en » est pas moins éclatante ; elle ne flatte pas le goût, mais » n'en est pas moins précieuse ; elle n'enfle pas la superbe, » mais n'en est pas moins sublime. » La chasteté, la charité sincère, l'humilité du cœur, la simplicité de la colombe, une foi vive et forte, la vigilance pastorale : telles sont les qualités évangéliques sur lesquelles saint Bernard insiste et qu'il recommande aux pontifes ; « en sorte, dit-il, qu'un » évêque, dans tous ses discours et dans ses actions, n'ait » en vue que la majesté de Dieu et le bien de ses frères. » Alors il deviendra, selon la signification même du nom » de pontife, un *pont*, une voie de communication entre le » ciel et la terre, faisant l'office de médiateur, et présentant à Dieu les vœux du peuple, au peuple les grâces de » Dieu... »

La conversion de l'archevêque de Sens et celle de l'abbé Suger augmentèrent prodigieusement la renommée de saint Bernard; et dès lors il eut à se défendre contre les honneurs qu'on lui offrait de toutes parts. La ville de Châlons, puis celle de Langres, dont les siéges se trouvaient vacants, le demandèrent pour évêque, et firent de nombreuses tentatives pour vaincre sa résolution de n'accepter aucune dignité dans l'Eglise. Plus tard, il fut proclamé archevêque de Reims, par l'élection du clergé et les acclamations des fidèles ; mais il refusa constamment ce poste redoutable, et même il fut obligé de recourir à l'autorité de Rome pour n'être point contraint de céder aux vœux persévérants d'une si noble Eglise [1].

Une mission d'un autre genre, plus analogue à sa vocation extraordinaire, présenta bientôt un nouvel aliment au zèle de l'homme de Dieu.

L'évêque de Paris, Etienne de Senlis, homme de cour et ami particulier du roi, avait été touché des discours et des écrits de saint Bernard ; mais les exemples de Suger et de

[1] Gaudf., Vit. S. Bern., lib. III, cap. 3.

l'archevêque de Sens avaient produit sur son âme une impression si vive, que, mettant fin à ses longues hésitations, il quitta la cour, pour ne s'occuper désormais que du soin de son troupeau. Cette retraite inopinée blessa le roi Louis VI, qui aimait Etienne et le comblait de faveurs pour le retenir près de sa personne. Ce prince, d'un caractère impérieux et irascible, ne pouvant souffrir la contradiction, changea en haine l'amitié qu'il avait portée au prélat; et depuis lors il lui suscitait de perpétuelles entraves et le persécutait avec une violence toujours croissante. Quelques clercs que l'évêque avait mécontentés par le rétablissement d'une discipline plus rigoureuse, contribuèrent à indisposer le roi contre lui, et réussirent enfin, à force d'intrigues et de faux rapports, à faire traduire leur évêque devant la justice séculière qui le dépouilla de ses biens [1]. Jusque-là le prélat avait supporté les mauvais traitements avec une patience inaltérables; mais il ne crut pas devoir abandonner les biens de son église à l'arbitraire du pouvoir temporel; et après avoir vainement employé les remontrances et la menace, il jeta un interdit sur la personne du roi, et se retira à Sens auprès de son métropolitain. Les deux prélats se rendirent ensemble à Cîteaux, où se trouvait alors réuni le grand chapitre des abbés de l'ordre. Ils exposèrent leurs griefs à cette vénérable assemblée, et lui demandèrent assistance et protection contre les usurpations du roi de France. Le chapitre examina mûrement la cause de l'évêque de Paris et en reconnut la justice. En conséquence, on décida qu'une lettre écrite au nom de tous les abbés de l'ordre, serait adressée au roi, et qu'elle lui serait présentée par saint Bernard et Hugues de Pontigny.

Saint Bernard rédigea cette adresse, dont voici les termes :

« Etienne, abbé de Cîteaux, et le chapitre général des » abbés et religieux de la même congrégation, souhaitent » au très-illustre Louis, roi de France, la santé et la paix » en Jésus-Christ.

» Le Roi des anges et des hommes vous a donné un royaume » sur la terre, et vous en a promis un autre dans le ciel, si

[1] Voy. Baronius ad ann. 1127, et Mabillon, idem. Ce dernier cite quelques autorités d'après lesquelles les mécontents auraient poussé leur animosité jusqu'à attenter à la vie de l'évêque de Paris.

» vous régnez avec justice ici-bas. Nous le souhaitons, et » nous le demandons pour vous. Mais pourquoi résistez-vous » aujourd'hui si fortement à l'effet de nos prières, vous qui » les recherchiez autrefois avec un si humble empresse- » ment? A quel titre lèverons-nous nos mains vers l'époux » de l'Eglise, quand vous la contristez avec tant de témérité » et sans aucun sujet? L'Eglise se voit attaquée par le prince » qui naguère fut son défenseur. Dès lors, songez-vous quel » est celui que vous outragez? Ce n'est pas l'évêque de » Paris; mais c'est le souverain du ciel et de la terre, le » Dieu terrible qui donne et ôte la vie; qui, en un mot, dé- » clare que mépriser ses ministres c'est le mépriser lui- » même...

» Nous vous conseillons et vous conjurons, par les rela- » tions fraternelles que vous avez voulu établir entre nous » (relations que vous violez en cette rencontre), de faire » cesser au plus tôt un si grand scandale. Que si nous avons » le malheur de ne pas être écoutés, si vous rejetez les avis » de ceux qui sont vos frères et qui tous les jours offrent » leurs prières pour vous, pour vos enfants, pour votre » royaume, sachez que notre bassesse, tout impuissante » qu'elle est, n'oubliera pas les intérêts de l'Eglise et de » son ministre, le vénérable évêque de Paris, notre père et » notre ami. Il implore de pauvres religieux contre un roi » puissant, et nous prie, par le droit de fraternité qui existe » entre nous, d'écrire au Pape à son sujet. Mais, avant de » le faire, nous avons jugé convenable de nous adresser di- » rectement à Votre Excellence...

« Si Dieu vous inspire de suivre nos conseils et d'accep- » ter notre médiation pour vous réconcilier avec votre évê- » que, ou, pour mieux dire, avec Dieu même, nous serons » prêts à essuyer toute espèce de fatigues et à nous rendre » où il vous plaira, pourvu que nous obtenions ce résultat. » Que si nos démarches ne sont point accueillies, nous » saurons néanmoins assister notre ami et nous rendre » utiles au prêtre du Seigneur [1]. »

Il fallait, dit un historien moderne, que la sainteté de ces religieux eût fait sur l'esprit du roi une sensation bien vive, pour qu'une lettre écrite avec tant de liberté ne l'irri-

[1] Epist. XLV, in op. S. Bern. apud Mabillon.

tât pas. Mais, au contraire, il fut touché de leurs prières et de leur fermeté; et de plus, il s'alarma de l'anathème dont on le menaçait [1]. Il craignait que le pape ne confirmât cet anathème, ce qui donna tout d'abord à l'objet de la députation une heureuse issue; et le roi promit de rendre à Etienne le patrimoine dont il l'avait privé. Cependant cette bonne disposition dura peu et n'eut point d'efficacité; car le pape ayant levé l'interdit, Etienne se vit de rechef en butte aux injustes ressentiments du monarque. Celui-ci, croyant n'avoir rien à se reprocher dans une affaire que le pape ne punissait point [2], laissa sous le sequestre les biens de l'église de Paris, et ne fit plus aucun droit aux vives instances des abbés de Cîteaux. Saint Bernard et Hugues de Pontigny informèrent le pape de cet état de choses. Ils ne craignirent point de lui écrire que *l'honneur de* l'Eglise *avait été lésé* sous le pontificat d'*Honorius* [3]. « Déjà, lui disent-ils, l'humilité ou plutôt la fermeté de » l'épiscopat avait fléchi la colère du roi, lorsque l'autorité » du souverain pontife a abattu le courage des évêques... » Votre bref, ajoutent-ils dans une autre lettre, est non- » seulement cause qu'on retient ce qu'on a pris, mais encore » qu'on est plus hardi à piller ce qui reste [4]. »

L'obstination du roi lui devint funeste. Saint Bernard l'avait vainement et à plusieurs reprises exhorté à la paix : « Vous avez méprisé le Dieu terrible en méprisant les supplications des pontifes, lui dit-il un jour avec la hardiesse d'un prophète. Eh bien! attendez-vous au châtiment que votre crime mérite : votre fils aîné vous sera enlevé; il mourra d'une mort précoce. »

Cette prédiction fut suivie de l'événement. Philippe, l'héritier présomptif de Louis VI, qui avait déjà reçu l'onc-

[1] Villefort, liv. II. p. 111. Cet historien est d'accord avec l'annaliste de Cîteaux; mais d'autres auteurs plus anciens rapportent le même fait d'une manière différente. D'après eux, saint Bernard et les autres députés auraient été mal reçus par le roi. Quas litteras S. Bernardus cum Hugone Pontiniacensi, multisque aliis prælatis, Ludovico supplex offerens, repulsam indigne passus est. (Voy. Mabillon, not. in Bern. litt., p. 21, n. 32). — [2] C'est l'opinion qu'énonce l'annaliste de Cîteaux, Henriquez, ann. 1127. — [3] Tristes vidimus, tristes et loquimur : honorem Ecclesiæ, Honorii tempore non minimè læsum. — [4] Hoc denique litteris vestris factum est, ut male ablata pejus teneantur, et reliqua passim in dies rapiantur, etc. (Epist. S. Bern., XLVI et XLVII, apud Mabill., p. 54).

tion royale, et qui était pour son père et pour la France un objet d'amour et de justes espérances, mourut à la suite d'une chute de cheval, en l'année 1131[1].

Le malheureux roi demeura consterné; mais la paix fut rendue à l'église de Paris.

Voici comment Suger lui-même raconte ce funeste accident dans la *Vie de Louis le Gros* : « Deux ans après, dit l'abbé de Saint-Denis, le jeune prince, qui avait alors environ seize ans, se promenait un jour à cheval dans un faubourg de la ville de Paris (rue du Martroy-Saint-Jean, près de la Grève). Tout à coup un détestable pourceau se jette dans le chemin du coursier; celui-ci s'abat rudement, brise contre une borne son noble cavalier, et l'étouffe sous le poids de son corps. On s'empressa de relever le tendre enfant à demi mort, et de le transporter dans une maison voisine. A l'entrée de la nuit il rendit l'âme. Ce jour-là précisément on avait convoqué l'armée pour une expédition. Aussi tous les guerriers qui apprirent la triste nouvelle, de même que les habitants de la ville, furent pénétrés de douleur, et poussèrent des sanglots et des gémissements. Quant au désespoir du père, de la mère et de leurs amis, nul ne saurait l'exprimer[2]. »

CHAPITRE XIV.

Suite du précédent. — Conversions de la duchesse de Lorraine; de Béatrix; d'Ermengarde, comtesse de Bretagne. — La vierge Sophie. — Le prince Henri de France. — Amédée, prince d'Allemagne.

La chrétienté, comme l'ancien peuple de Dieu, a ses époques désolantes où les rois et les peuples, et même les ministres sacrés, semblent enveloppés de vices *comme d'un vêtement*, dit le prophète. Leur infidélité avait depuis longtemps ouvert aux passions les portes du sanctuaire; l'ava-

[1] Erat autem Philippus jam unctus in regem, magnæ omninò spei adolescens, et patri (quod ex abundanti est dicere) omninò carissimus... Non post multùm temporis, miserabilem satis obitum filii sui Philippi ipse et tota Francia deploravit. (Fragmenta ex 3a Vit. S. Bern., auctore Gaufrido, n. 5, p. 1292. — [2] Sugerius, Vita Lud., 6.

rice était devenue l'idole du siècle; les princes lui sacrifiaient l'honneur et la justice; et les peuples, trop souples aux impulsions funestes, suivaient leur exemple, tout en murmurant contre eux. De tels maux durent, en se développant, produire les inévitables scandales dont parle l'apôtre. Nous les verrons bientôt ravager le champ de l'Eglise. Mais en même temps que l'iniquité monte au comble de sa mesure, les vertus du ciel descendent dans les âmes d'élite ; et la grâce, qui ne tarit jamais, prépare d'avance de puissants organes destinés à combattre le mal et à lui opposer une digue insurmontable.

Déjà l'esprit monastique, régénéré dans l'ordre de Cîteaux, a réveillé l'esprit sacerdotal. Les membres les plus éminents du clergé séculier travailleront désormais à transmettre jusqu'aux derniers degrés de la hiérarchie l'étincelle sacrée qu'ils ont reçue de plus haut. De la bouche des prêtres, la parole vivifiante se répandra sur la multitude et lui communiquera un esprit nouveau. Mais ici l'action est double : il faut à la fois qu'elle descende des sommités du corps social et de la chaire de l'Eglise : les peuples ne se rendent à la vérité que lorsque, à la parole qui l'annonce, se joint l'autorité de l'exemple. Or, l'action que l'esprit monastique a exercée dans le sacerdoce, l'esprit sacerdotal doit la reproduire dans les principaux organes de la vie sociale. C'est surtout par la femme que la piété se réveille d'abord et répand dans la société sa mystérieuse influence. Nous l'avons dit ailleurs : la femme est un des grands instruments dont se sert la Providence pour adoucir les voies de la civilisation; elle porte en elle les germes de l'avenir moral des peuples; et là où elle méconnaîtrait cette haute mission, nulle société ne serait possible [1].

Remarquons la marche de l'action providentielle. Un simple moine, transformé par l'Esprit de Dieu, renouvelle l'ordre monastique. Cette réforme, imperceptible à son point de départ, se dilate dans le monde et soulève contre elle les passions qu'elle veut abattre ; les âmes fortes se ral-

[1] » Dans toute l'histoire évangélique, dit M. de Maistre, les femmes jouent » un rôle très-remarquable, et dans toutes les conquêtes célèbres du christia- » nisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit » figurer une femme... » (Soirées de Saint-Pétersbourg, ch. 2).

lient et forment un camp compacte pour s'opposer au camp du monde ; les sentinelles avancées se réveillent les unes les autres; les chefs sont prêts à combattre ; mais les masses ne sont point encore excitées. Il faut que l'action divine passe des pontifes aux rois, et des rois aux peuples : ce sont des femmes d'un rang éminent, qui serviront d'intermédiaires, en présentant à l'Eglise des organes de grâce, et au monde des modèles de vertus.

Adélaïde, duchesse de Lorraine, devint une des premières conquêtes de saint Bernard. Cette illustre dame, au rapport de Guillaume de Saint-Thierry, vit le serviteur de Dieu en songe, et se mit sous sa direction, après avoir changé de vie, car auparavant elle était possédée de l'amour du monde; *et aujourd'hui elle confesse que l'homme de Dieu l'a délivrée de sept horribles démons* [1]. Il existe peu de documents sur ses relations avec son directeur; mais ce qui nous reste des lettres de ce dernier, nous donne la mesure de l'influence qu'il exerçait sur elle en faveur de la paix et de la justice. « Je rends grâce, lui écrit-il, de la pieuse affec-
» tion que vous témoignez aux serviteurs de Dieu ; car lors-
» qu'on voit la moindre étincelle de la céleste charité allu-
» mée dans un cœur de chair, où régnaient auparavant les
» enflures des grandeurs et des passions, on peut croire cer-
» tainement que c'est un don divin, et non une vertu hu-
» maine..... Je vous prie, ajoute-t-il en terminant, de saluer
» de ma part le duc votre mari, et je vous exhorte tous
» deux, pour l'amour de Dieu, à céder le château au sujet
» duquel vous faites des préparatifs de guerre, si vous re-
» connaissez que vos prétentions sont mal fondées. Souve-
» nez-vous qu'il est écrit : Que sert-il à l'homme de gagner
» tout l'univers, s'il perd son âme [2] ? »

Une autre dame, sur laquelle l'histoire fournit peu de renseignements, semble concourir, aussi bien que la duchesse de Lorraine, aux vues et aux œuvres du serviteur de Dieu. Une seule lettre constate la part qu'elle y prenait : « Vous désirez savoir, écrit saint Bernard à la pieuse Béa-
» trix, quel est l'état de ma santé, le résultat de mon voyage

[1] Ducissa Lotharingiæ (Athelais nomine), femina nobilis, sed non tam nobiliter victitans... usque hodiè se esse de quâ septem dæmonia ejecerit, glorìatur. (Vit. S. Bern., l. I, cap. 14, p. 1104, n. 68).—[2] S. Bern., Epist. CXX.

» et l'établissement nouveau que je viens de faire. Pour vous » répondre en peu de mots, je vous dirai que nos religieux » ont passé d'un désert sauvage dans un séjour agréable et » pourvu de toutes les choses nécessaires.... Je les ai laissés » fort contents; et pour ce qui me concerne, je suis arrivé » ici en bonne santé ; mais depuis mon retour, j'ai eu la » fièvre intermittente qui m'a mis à l'extrémité. Dieu m'a » rendu la santé en peu de temps, et à l'heure qu'il est, je » me porte mieux qu'auparavant [1]. »

Les encouragements et la tendre sollicitude qu'il prodigue aux âmes qu'il a ramenées dans la voie de Dieu, se manifestent dans d'autres lettres d'une manière admirable : « Certainement, écrit-il à une personne de qualité dont on » ignore le nom, certainement il n'est de joie profonde et » vraie que celle dont Dieu est la source intarissable ; et » toute autre joie comparée à celle-là n'est que tristesse... » Je vous en prends à témoin vous-même ; l'Esprit-Saint ne » vous l'a-t-il pas dit avant moi au fond de votre cœur ? » Eût-il été possible humainement qu'une jeune femme » comme vous, belle, gracieuse, noble, s'élevât au-dessus » de son âge et de son sexe, méprisât ce qui flatte les sens » et la vanité, si une force invisible ne vous eût soutenue, » et si des plaisirs plus doux ne vous eussent dégoûtée des » choses de ce monde [2]?... »

Mais parmi les âmes intérieures avec lesquelles Bernard entretenait des communications fréquentes et ferventes, celle qui paraît lui avoir été plus particulièrement attachée, c'est Ermengarde, comtesse de Bretagne. Les lettres qu'il lui adresse prouvent l'unité d'esprit qui existait entre eux ; et l'on y peut admirer les effets les plus touchants de la tendresse pastorale qui, sous son enveloppe austère, animait le cœur du saint moine.

Ermengarde, femme d'un mérite éminent, avait quelque temps végété dans la voie tiède et vulgaire où l'esprit du monde et l'esprit de piété s'allient pour se tolérer l'un l'autre, et se concèdent réciproquement leurs droits pour contenter, autant que possible, la grâce et la nature. Mais une âme forte ne saurait longtemps respirer au sein d'une vie insipide et d'une atmosphère si nauséabonde. Ermen-

[1] Epist. ad Beatric., CXVIII. — [2] S. Bern., Epist. CXIV.

garde éprouvait des désirs et des besoins du cœur auxquels le monde ne pouvait répondre. Déjà elle s'était adressée au cardinal de Vendôme et avait suivi ses conseils [1]; mais il lui fallait un saint pour la conduire dans les voies sublimes de la sainteté. Dieu lui envoya Bernard : c'était l'homme choisi entre mille, comme dit l'Ecriture, qui dût l'élever au-dessus de ce monde et lui indiquer la route de la céleste patrie.

Voici quelques extraits de deux lettres, les seules qui aient été conservées; elles suffiront pour nous faire pressentir quelle union chaste et vivante l'Esprit de Dieu seul peut former entre les âmes saintes.

« Bernard, abbé de Clairvaux, salue sa fille bien-aimée » en Jésus-Christ, Ermengarde, ci-devant comtesse de Bre- » tagne, et présentement humble servante de Dieu; et lui » témoigne qu'il a pour elle tous les sentiments d'une af- » fection pure et chrétienne.

» Que ne puis-je vous rendre mon esprit aussi visible que » ce papier, et vous faire lire dans mon cœur les sentiments » d'amour que le Seigneur m'inspire et le zèle qu'il me » donne pour votre âme! Certes vous reconnaîtriez que » nulle langue et nulle plume ne sauraient les exprimer. Je » suis près de vous en esprit, quoique absent de corps. Il » est vrai que je ne puis vous montrer mon cœur; mais s'il » m'est impossible de le manifester entièrement, il dépend » de vous cependant de le comprendre; vous n'avez qu'à » entrer dans le vôtre pour y trouver le mien, et m'attri- » buer autant d'amour pour vous que vous sentez en avoir » pour moi. L'humble modestie ne vous permet pas de » croire que vous m'aimez plus que je ne vous aime; et vous » devez au contraire penser que le même Dieu qui vous » porte à m'aimer et à vous conduire d'après mes conseils, » me donne une ardeur égale pour répondre à cette affec- » tion, et un tendre intérêt pour vous servir. Comprenez » donc de quelle sorte vous m'avez retenu près de vous lors » de mon départ; car, pour moi, je puis dire, selon la vé- » rité, que je ne vous ai point quittée en vous quittant, et » que je vous retrouve partout où je suis. Voilà ce que j'ai » cru pouvoir vous écrire en peu de mots, étant encore en

[1] Vid. Epist. Godf. Vendom, lib. V, Epist. III et XXIV.

» chemin. Mais j'espère vous écrire plus longuement quand » j'aurai plus de loisir, et que Dieu m'en donnera le » moyen [1]. »

Une seconde lettre renferme, encore plus que la précédente, l'harmonieux langage de l'amour spirituel.

« Mon cœur, écrit saint Bernard, est au comble de sa » joie en apprenant la paix du vôtre. Je suis heureux lors- » que je sais que vous êtes heureuse, et votre tranquillité » fait la mienne. Cette paix que vous goûtez ne procède, » en aucune manière, ni de la chair ni du sang. Vous avez » renoncé aux grandeurs pour vivre dans l'humilité; aux » avantages de votre naissance pour mener une vie obscure » et cachée; aux richesses pour embrasser la pauvreté; en- » fin, vous vous êtes sevrée des douceurs de votre patrie, » des consolations d'un frère et d'un fils. Après cela, n'est-il » pas visible que la joie de votre âme est un don de l'Es- » prit-Saint? Il y avait longtemps que la crainte de Dieu » vous avait fait concevoir l'esprit de salut; mais vous l'avez » enfanté dans ces derniers temps, et l'amour a banni la » crainte. Oh! que j'aimerais à vous entretenir de vive voix » sur ce sujet, au lieu de vous écrire! En vérité, je me » fâche contre mes occupations qui m'empêchent si souvent » de vous aller voir; et je me réjouis quand j'aperçois des » rencontres qui me procurent ce bonheur. Elles sont rares, » j'en conviens; mais cette rareté même me les rend d'au- » tant plus chères et précieuses. J'espère toutefois qu'une » occasion se présentera incessamment, et d'avance je goûte » les douceurs de notre entrevue [2]. »

Nous lisons que la comtesse Ermengarde, cette fille si intime du cœur de Bernard, devint célèbre par ses œuvres de piété, et par les abondantes aumônes qu'elle versait dans le sein des pauvres. Elle contribua puissamment à l'extension de l'ordre de Cîteaux, et fit bâtir dans ses domaines un vaste monastère à l'une des colonies de Clairvaux. C'était là que son saint directeur aimait à prendre quelque repos dans ses courses apostoliques [3].

Plusieurs autres âmes d'élite des divers rangs de la société embrassèrent, à la voix de saint Bernard, les conseils

[1] S. Bern. Epist. CXVI. — [2] Idem, Epist. CXVII. — [3] Vit. S. Bern., lib. II, cap. 9, n. 32.

de la perfection évangélique. Quelques-unes, retenues dans le monde par des liens légitimes, l'édifièrent de leurs douces vertus et répandaient sur la société comme un reflet céleste; d'autres, plus heureuses, et libres de tout engagement, rompaient avec le monde pour se vouer à Dieu seul, et entraînaient à leur suite plusieurs âmes captives.

Parmi ces dernières, nous ne citerons que la vierge Sophie, à cause de l'intérêt particulier que saint Bernard lui témoigne. On ne connaît point de détails sur sa vie, et l'on ignore l'origine de ses rapports avec l'abbé de Clairvaux: la plupart des merveilles de grâce, opérées dans le mystère, aiment le mystère et demeurent inconnues aux hommes; l'histoire ne raconte que les actions d'éclat; mais les humbles vertus qui parfument le champ de l'Eglise échappent à ses investigations. La lettre à Sophie renferme de trop utiles instructions pour que nous puissions la passer sous silence. En voici quelques fragments:

« Vous êtes bien heureuse de vous distinguer de ceux de » votre rang, et de vous élever au-dessus d'eux, par le désir » de la solide gloire et par le généreux mépris d'une gloire » factice, plus illustre par cette distinction que par l'éclat » de votre naissance... Que si les filles du monde, parées » comme des édifices et des palais, vous poursuivent de » leurs railleries, répondez-leur: Mon royaume n'est pas de » ce monde. Répondez-leur: Mon temps n'est pas encore » venu, tandis que le vôtre est toujours prêt. Répondez- » leur: Ma gloire est cachée avec Jésus-Christ en Dieu; et » lorsque Jésus-Christ, qui est ma gloire, apparaîtra dans » sa gloire, j'apparaîtrai aussi dans ma gloire avec lui... Au » reste, le fard, la pourpre, les ornements, peuvent avoir » de la beauté, mais ils ne la donnent pas; car la beauté » qu'on prend avec l'habit et que l'on quitte en le quittant, » est la beauté de l'habit, mais non la beauté de la personne. » Laissez donc les autres filles emprunter une beauté étran- » gère, quand elles se trouvent dépourvues de celle qui leur » était propre. Elles montrent bien qu'elles sont privées de » la beauté intérieure et véritable, par cela même qu'elles » se parent avec tant de soin pour plaire à des insensés. » Quant à vous, ma fille, jugez indigne de vous une beauté » qui provient de quelques peaux de bête ou du travail des

» vers. La véritable beauté de chaque chose est celle qui ré-
» side en elle-même et qui ne dépend point d'une matière
» séparée d'elle. La pudeur, la modestie, le silence, l'hu-
» milité, tels sont les ornements d'une vierge chrétienne...
» Oh ! qu'une chaste pudeur répand de grâces sur le visa-
» ge ! et combien ces charmes sont plus aimables que les
» perles et les pierreries ! Pour vous, vos trésors ne sont
» point attachés au corps qui se flétrit et se corrompt ; car
» ils tiennent à l'âme, et ils participeront à son immorta-
» lité [1]. »

L'exemple de ces grandes âmes, et leur vaste influence propagèrent l'esprit de piété, comme l'étincelle électrique, dans tous les rangs de la société ; les trônes aussi bien que les hameaux portèrent des fruits de grâce. Un fils du roi Louis le Gros [2], le prince Henri, vint à Clairvaux pour voir saint Bernard, et pendant qu'il conversait avec le serviteur de Dieu, il se sentit touché d'un si puissant désir de demeurer avec lui, d'embrasser son genre de vie, qu'il congédia sa nombreuse suite, et déclara, au grand étonnement du monde, qu'il ne quitterait plus le monastère. Bernard, avan de l'admettre au noviciat, le soumit à des épreuves longues et humiliantes ; il l'employa aux travaux les plus durs et même à l'office de la cuisine ; mais le prince persévéra dans ces exercices, et devint un des plus humbles moines de Clairvaux. Ce ne fut que longtemps après, et malgré ses vives résistances, qu'il accepta l'évêché de Beauvais ; et plus tard il monta sur le siége de Reims où il rendit d'immenses services à l'Eglise [3].

A ces glorieuses conquêtes ajoutons encore celle d'Amédée, jeune prince d'Allemagne et proche parent de l'empereur. Ce dernier étant mort, Amédée se dégoûta des grandeurs fugitives et se dépouilla des insignes de ses dignités pour se retirer à Clairvaux. Il y demeura toute sa vie parmi les simples moines qu'il édifia par ses douces qualités [4].

[1] S. Bern. Epist., CXIII. — [2] Louis le Gros avait eu, outre Philippe qui venait de mourir, six fils : Louis le Jeune, qui lui succéda ; Henri, qui devint moine de Clairvaux ; Robert, comte de Dreux ; Pierre, seigneur de Courtenay ; Philippe, qui reçut les ordres sacrés, et une fille nommée Constance. — [3] Stephani Parisiens. Commentar. in Regul. S. Benedict., cap. 39. In Ann. ord. Bened., tome VI, p. 700. Voy. aussi Recueil des hist. de France, t. XII, p. 91. — [4] Hist. de Cîteaux, vol. III, ch. 9, p. 247. On rapporte

Du reste, il serait impossible de citer tous les grands exemples d'abnégation, d'humilité et de vertus généreuses qui se renouvelaient chaque jour et se provoquaient les uns les autres, sous l'irrésistible influence de l'abbé de Clairvaux. Celui-ci, obligé, pour les soins de son ordre, de faire de fréquents voyages, semait sur sa route la semence du ciel, et récoltait, dans les greniers de Clairvaux, une moisson riche et précieuse. « Si l'on voulait rapporter toutes ces » choses de vive voix ou par écrit, dit un chroniqueur, on » risquerait d'exciter l'incrédulité de ceux qui n'ont point » de goût pour les choses saintes. »

Cependant si la piété renaissait dans le monde et germait, pour ainsi dire, sous les pas de l'homme apostolique, qu'on juge des fruits divins qu'elle produisit à Clairvaux même, et des merveilles dont ce monastère dut offrir le spectacle! Bernard, comme une brillante lumière, éclairait cette vaste solitude, et la fécondait par sa parole, par son regard, par son exemple, par sa seule présence. Il faudrait un livre spécial pour retracer l'histoire de cette admirable réunion d'hommes qui tous ensemble gravissaient les hauteurs sublimes de la perfection chrétienne. Bornons-nous à quelques simples traits qui se rapportent aux frères convers de Clairvaux; ce sont les plus obscurs et les moins connus, mais non pas les moins édifiants, et nous aimons à les mettre en évidence.

Il y avait à Clairvaux, raconte l'annaliste de l'ordre [1], un frère convers d'une grande vertu et d'une obéissance extrême, lequel avait appris à l'école du Saint-Esprit, à être doux et humble de cœur. Chacun rendait de lui ce témoignage que jamais on ne l'avait vu se laisser aller à l'impatience ou à l'humeur, quelque injure qu'on lui fît; au contraire il priait pour ceux qui l'accusaient, et il avait pris l'habitude de dire au moins une fois le *Pater* pour chacun de

aussi à cette même époque la conversion du célèbre Othon, fils du duc d'Autriche, plus connu sous le nom d'Othon de Friesingen. Ce prince, petit-fils de l'empereur Henri et allié de presque toutes les maisons régnantes, étant venu faire une retraite à Morimond, monastère de l'ordre de Cîteaux, y ressentit un attrait si puissant pour la vie religieuse, qu'il y prononça ses vœux ainsi que quinze de ses compagnons. Dans la suite il devint évêque de Friesingen, et prit, comme nous le verrons, une part très-active aux affaires de son siècle. (Voy. Manriq. Ann. Cist., 1126). — [1] Exord., Cist. IV, cap. 10.

ceux qui le proclamaient, justement ou injustement, à la coulpe. Un jour, ayant été envoyé dehors pour quelques affaires, il se trouva obligé de passer tout seul dans une forêt isolée; et lorsqu'il y pensait le moins, il fut assailli d'une troupe de voleurs qui lui prirent son cheval et le dépouillèrent complétement. Les voleurs l'ayant ensuite laissé là, il se prosterna devant Dieu pour le supplier de leur pardonner ce péché. Or, il arriva que l'un d'eux, curieux de voir ce que faisait le pauvre frère, après avoir été mis dans un état si déplorable, s'approcha avec précaution et le considéra de loin. Mais comme il le vit en prières, il s'en retourna au plus tôt vers ses compagnons et leur dit, en se frappant la poitrine : « Malheur à nous, misérables et damnés que nous sommes, nous méritons la mort, car nous avons traité si mal un saint homme : c'est un moine de Clairvaux. » Les voleurs n'eurent pas plus tôt entendu ces paroles, qu'ils furent touchés de componction; et revenant aussitôt sur leurs pas, ils trouvèrent le religieux prosterné et priant pour eux. Ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient pris et lui demandèrent humblement pardon de leur faute.

Un autre convers, homme simple et *prompt à obéir*, avait la charge des bœufs, dans une des fermes de Clairvaux. Or, raconte le même chroniqueur [1], cet homme vit un jour Jésus-Christ qui l'assistait dans son travail. De ce moment, embrasé du désir de mourir et de rejoindre *celui qui marche avec les âmes simples*, il tomba malade, et le septième jour, étant à l'agonie, saint Bernard le visita pour lui dire un dernier adieu *comme à un enfant chéri et bien-aimé qui s'en allait en sa céleste patrie;* et après avoir reçu la bénédiction paternelle, le frère rendit avec sérénité son dernier soupir, et saint Bernard témoigna *que Dieu avait véritablement marché avec lui.*

Au nombre de ces humbles frères, il s'en trouvait encore un dont la vie et la mort furent souvent citées par saint Bernard lui-même [2]. C'était un religieux qui, durant plusieurs années, souffrait les maux les plus cuisants avec une invincible patience; un ulcère dévorait ses chairs et avait déjà atteint les os. Mais jamais aucune plainte n'était sortie de sa bouche, et lorsque enfin il sembla sur le point de s'é-

[1] Exord., dist., IV, cap. 18. — [2] Idem, dist. IV, cap. 16.

teindre, sa vigueur tout à coup se ranima, « et le malade,
» comme enivré d'un vin céleste, se mit à entonner des
» hymnes et des chants de triomphe ; et d'une voix forte et
» sonore, il rendit des actions de grâces à Dieu. Ainsi cet
» homme purifié expira, ne cessant de chanter qu'en cessant
» de vivre, et achevant dans la Jérusalem céleste les canti-
» ques d'allégresse qu'il avait commencés sur la terre [1]. »

Cependant saint Bernard, également excédé de soins et de fatigues, retomba malade. Forcé de s'isoler dans son ancienne cellule, il envoya prier Guillaume de Saint-Thierry de venir auprès de lui. C'était son ami intime, le confident de ses pensées; lui aussi était malade; mais il vint à Clairvaux; tous deux avaient besoin de se voir, de se soutenir, de souffrir ensemble.

Guillaume a laissé par écrit les impressions qu'il éprouva lors de cette visite; et grâce à sa naïve chronique, nous pourrons assister, en quelque sorte, à la conversation familière de ces deux grands hommes.

CHAPITRE XV.

Guillaume de Saint-Thierry raconte ce qui se passa lors de son séjour à Clairvaux. — Traité de saint Bernard sur la *grâce et le libre arbitre*. — Le saint est appelé au concile de Troyes.

« J'étais malade dans notre maison de Reims, raconte le B. Guillaume de Saint-Thierry ; et la maladie commençait à m'épuiser entièrement, lorsque Bernard m'envoya son frère Gérard, d'heureuse mémoire, et me manda par lui à Clairvaux où il m'assurait que je guérirais ou mourrais bientôt. Je reçus comme de Dieu la faveur qu'il m'accordait de mourir chez lui, ou de vivre quelque temps en sa compagnie, et je ne sais laquelle des deux choses j'eusse préférée. J'y allai promptement, et toutefois avec beaucoup de peines et d'efforts. Lorsque je fus arrivé, je ressentis l'effet des promesses du saint abbé, et j'avoue que ce fut en la manière que je le désirais; car je fus guéri de ma grande et douloureuse maladie; mais les forces ne me revinrent que lentement. Mon

[1] Loc. cit.

Dieu, que je tirais d'avantages de cette faiblesse ! car Bernard se trouvant lui-même malade pendant tout le temps que j'étais à Clairvaux, ses infirmités lui laissèrent le loisir de me secourir dans mes besoins ; en sorte que, souffrants l'un et l'autre, nous demeurions ensemble tout le long du jour, nous entretenant de la médecine spirituelle et des remèdes contre les langueurs de l'âme.

« Il m'expliquait alors plusieurs choses du Cantique des cantiques ; mais il ne m'en découvrait que le sens moral et pratique, sans me parler des mystères plus profonds qui sont renfermés dans ce livre sacré, parce que je le désirais ainsi et l'en avais supplié. Et de peur que ce que j'entendais ne s'échappât de ma mémoire, je l'écrivais tous les jours autant que Dieu me l'imprimait dans l'esprit et que je m'en pouvais souvenir. Il me communiquait avec une bonté nonpareille et une entière liberté les lumières qu'il avait reçues de la grâce et celles qu'il avait acquises par l'expérience ; et il s'efforçait de me faire comprendre beaucoup de choses que j'ignorais et qu'on ne peut connaître que par la pratique du divin amour [1].

« Or, le dimanche de la Septuagésime étant proche, je me trouvais le soir du samedi précédent assez bien pour pouvoir me lever tout seul de mon lit et marcher dans la maison. Je me disposais le même jour à m'en retourner dans notre abbaye. Mais le saint, ayant appris ma résolution, m'empêcha de l'exécuter et me défendit expressément d'y penser jusqu'à la Quinquagésime. Je me soumis avec d'autant moins de peine à cet ordre que ma volonté me le rendait

[1] Le sublime livre du Cantique ne saurait être goûté que par ceux qui ont quelque expérience du mystère d'amour. Saint Bernard donne la clef de ce mystère dans les paroles suivantes : « Il faut moins considérer les expressions » du *Cantique des cantiques* que les affections. L'amour y parle partout ; et » si quelqu'un veut avoir l'intelligence de ce que nous disons, il faut qu'il » aime. En vain celui qui n'aime point s'approchera pour écouter ou pour lire ; » parce que cet entretien, tout de feu, ne sera jamais compris d'un cœur de » glace... Ce doux colloque, dit-il ailleurs, exige des oreilles chastes, et lors» que vous pensez aux deux amants dont il est question, ne vous représentez » pas un homme et une femme, mais le Verbe et l'âme, ou bien Jésus-Christ » et l'Eglise, ce qui revient au même, sinon que l'Eglise ne marque pas une » âme seule, mais l'union ou plutôt l'unité de plusieurs âmes. » (In Cant. cånt., serm. LXXIX et LXI). Nous reviendrons plus tard sur les magnifiques commentaires que saint Bernard donna sur ce livre sacré.

agréable et que ma faiblesse semblait le rendre nécessaire. Or, quand je voulus, après la Septuagésime, m'abstenir de viande, en ayant mangé jusqu'alors selon que Bernard me l'avait commandé, il me le défendit encore et ne voulut jamais me le permettre. En ceci, je ne crus pas devoir acquiescer à son sentiment, et je ne voulus écouter ni son ordre ni ses prières. Nous nous séparâmes donc le samedi soir, lui s'en allant au chœur sans dire mot, et moi dans mon lit.

» Incontinent après que je fus couché, la violence de mon mal me reprit avec une force extraordinaire; et je souffris si cruellement toute la nuit, que la douleur surmonta tout ce que je pouvais avoir de résignation et de patience; en sorte que, désespérant de ma vie, je ne pensais pas que j'irais jusqu'au lendemain pour voir, au moins encore une fois, le grand serviteur de Dieu. Après avoir passé la nuit entière dans ces angoisses, j'envoyai de grand matin pour le supplier de venir auprès de moi. Il vint aussitôt, mais avec le visage sévère d'un homme qui fait une réprimande, et non pas avec cette compassion douce et charitable qu'il avait coutume de me témoigner. Il me dit toutefois en souriant: «Eh bien, que mangerez-vous aujourd'hui? » Et moi qui savais, avant qu'il me parlât, que ma désobéissance du jour précédent était la véritable cause du redoublement de mon mal, je lui répondis: « Je mangerai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. « Reposez-vous donc, dit-il, vous ne mourrez pas encore. » Et il s'en alla. Que dirai-je de plus? A l'heure même toute mon infirmité me quitta [1]. Il ne me resta qu'une lassitude qui m'empêcha de me lever ce jour-là; car les maux que j'avais endurés étaient extrêmes, et je ne me rappelle pas d'en avoir jamais éprouvé de semblables. Le lendemain cependant j'étais parfaitement remis, et mes forces étant revenues aussi, je m'en retournai peu de jours après, dans mon monastère, avec la bénédiction et les bonnes grâces de mon hôte [2]. »

Saint Bernard profita des courts instants de relâche que ses souffrances avaient nécessités, pour écrire un traité sur *la grâce et le libre arbitre*. Voici quelle en fut l'occasion. Il s'entretenait un jour avec ses frères sur les merveilleux ef-

[1] Et quid dicam? Confestim et omnis dolor abiit. — [2] Guill., lib. I, cap 12, p. 1100, n. 59 et 60.

fets de la grâce, et ajoutait, avec l'accent de la reconnaissance, que la grâce l'avait prévenu dans le bien, que c'était elle qui donnait au bien son commencement, son progrès et sa perfection. A ces paroles, l'un des auditeurs lui dit : « Si c'est la grâce qui fait tout, quelle sera notre récompense, où sont nos mérites, où est notre espérance [1]?

Saint Bernard répondit avec saint Paul : « Dieu nous a sauvés par sa miséricorde, et non par les œuvres de justice que nous avons faites : « *Non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit* (Tit., III, 5). Eh quoi! continua-t-il, pensiez-vous être l'auteur de vos mérites et vous sauver par votre justice propre, vous qui ne pouvez pas seulement prononcer le nom de Jésus sans la grâce du Saint-Esprit? Avez-vous oublié la parole de celui qui a dit : Vous ne pouvez rien faire sans moi (Jean, XV, 5) ; et ailleurs : Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde [2]. Mais, me répondrez-vous, que devient alors le libre arbitre? Ma réponse sera courte : *Il fait son salut.* »

Cependant le saint docteur jugea convenable de traiter avec plus de maturité une question si délicate ; et il écrivit le remarquable ouvrage dont nous allons rendre un compte succinct [3].

D'abord il pose, avec saint Augustin, que toute bonne action suppose la coopération de la volonté humaine avec la grâce divine ; et qu'ainsi l'œuvre du salut ne peut s'accomplir qu'avec le concours de ces deux choses : la grâce et la liberté ; la grâce qui donne, et la liberté qui reçoit, qui admet, qui acquiesce, qui consent ; en sorte que *faire son salut*, c'est consentir à la grâce ; « *consentire enim salvari est.* » Il n'y a donc que la volonté, ou le consentement *libre* et non *forcé* de la volonté qui puisse rendre l'homme heureux ou malheureux, selon qu'il s'applique au bien ou au

[1] Ubi ergo, ais, sunt merita nostra, aut ubi est spes nostra? Vid. Boll. ad XX Aug., tome IV, cap. I, p. 603. — [2] Rom. IX, 16. — [3] *Tractatus de Grat. et lib. arbitrio.* Il n'entre pas dans notre plan d'analyser d'une manière complète tous les ouvrages de saint Bernard; ce serait un travail qui grossirait trop cette histoire, et qui, d'ailleurs, pourra se faire plus utilement dans un livre à part; mais si nous insistons sur le *Traité de la grâce*, c'est qu'il résume la doctrine catholique sur plusieurs points étrangement interprétés par les chrétiens dissidents.

mal. C'est pourquoi ce consentement est appelé avec beaucoup de sens *le libre arbitre*, tant à cause de la liberté que l'homme ne peut perdre (*ob voluntatis inamissibilem libertatem*) qu'à cause du jugement inséparable de la raison qui l'accompagne toujours. Ce consentement est libre de soi-même à cause de la volonté ; et il est juge de lui-même à cause de la raison. « Comment, en effet, poursuit saint » Bernard, pourrait-on avec justice imputer le bien ou le » mal à celui qui n'est pas libre, puisque la nécessité sert » d'excuse légitime à l'un et à l'autre? Or, il est certain que » là où il y a nécessité, il n'y a point de liberté ; que s'il » n'y a point de liberté, il n'y a point non plus de mérite, » ni par conséquent de jugement. Toute action qui n'est » point faite avec la liberté d'un consentement volontaire, » est destituée de mérite..... De là vient que les actions des » fous, des enfants et de ceux qui dorment, ne sont répu- » tées ni bonnes, ni mauvaises ; parce que n'ayant pas » l'usage de leur raison, ils n'ont pas non plus de lumière » pour l'exercice de leur volonté, ni par conséquent de leur » liberté [1]. »

Après avoir nettement défini la liberté et les différents états dans lesquels elle peut se trouver, saint Bernard l'envisage dans ses rapports avec la grâce. Il établit que la volonté ne peut se manifester que par le simple acte du vouloir ; mais que pour donner son vouloir à tel objet ou à tel autre, elle a besoin de la grâce. « Car je ne dis pas, » ajoute-t-il, que par la liberté nous ayons le vouloir du » bien ou le vouloir du mal ; je dis seulement que nous » avons le simple vouloir ; car le vouloir du bien est un don, » et le vouloir du mal est un défaut ; mais le simple acte du » vouloir est précisément ce par quoi nous sommes capables » de bien et de mal. Ainsi, par nous-mêmes, nous voulons ; » mais par la grâce nous voulons le bien [2]. »

« C'est la grâce seule, dit-il plus loin, qui excite le libre » arbitre en lui inspirant la bonne pensée ; qui le perfec- » tionne en changeant son affection ; qui le fortifie pour que » le bien commencé puisse s'accomplir ; qui le soutient, de » peur qu'il ne défaille. Or, dans toutes ces opérations, la » grâce agit de telle sorte que, dans le commencement,

[1] N. 5. — [2] Ex ipso nobis est velle ; ex ipsa bonum velle, n. 17.

» elle prévient la volonté ; et qu'ensuite elle l'accompagne » toujours. L'un et l'autre concourent à la perfection de » l'œuvre qui a été commencée par la grâce, de manière » qu'elles opèrent simultanément, et non l'une après l'autre; » la grâce ne fait pas une partie, et la liberté une autre ; » mais chacune, par un seul et même acte, fait l'œuvre » tout entière [1]. »

Saint Bernard continue, autant que ces hautes questions le comportent, à déterminer les rapports et les points de contact de la liberté et de la grâce ; puis, partant de ces prémisses, il en déduit toute la doctrine de la justification. « O homme, dit-il, tu ne pouvais te créer, quand tu » n'existais pas ; pécheur, tu ne pouvais te justifier ; mort, » tu ne pouvais te ressusciter. Il n'y a que celui qui ignore » la justice de Dieu en voulant établir la sienne propre, qui » puisse douter de ces vérités. Et qui est-ce qui ignore la » justice de Dieu? C'est celui qui s'attribue d'autres mérites » que les mérites provenant de la grâce [2]. »

« Après cela, on demande ce qui constitue nos mérites? » Je réponds que le concours de notre volonté avec la grâce » qui nous justifie, nous est imputé à mérite. La régénéra- » tion, la réparation (*reformatio*) de notre intérieur ne » pouvant se faire qu'avec l'acquiescement de notre liberté, » cet acquiescement, ce consentement constitue nos seuls » mérites [3]. Ainsi nos mérites, ce sont les jeûnes, les veil- » les, la continence, les œuvres de miséricorde et toutes » les autres pratiques de vertu par lesquelles notre homme » intérieur se renouvelle de jour en jour, à mesure que nos » intentions courbées vers la terre se redressent vers le ciel; » à mesure que nos affections languissantes se purifient dans » l'amour des choses spirituelles, et que notre mémoire, » souillée par le souvenir des péchés passés, s'épure dans » la sainte joie que lui donnent les bonnes actions. Ces trois » choses contribuent principalement au renouvellement de

[1] Ita tamen quod a sola gratia cœptum est, pariter ab utroque perficitur; ut mixtim, non singillatim ; simul, non vicissim, per singulos profectus operentur..., n. 47. — [2] Quis est qui ignorat Dei justitiam ? qui seipsum justificat. Quis est qui seipsum justificat? Qui merita sibi aliunde quàm a gratia præsumit. — [3] Sola, quæ nobiscum quodammodo fit propter consensum voluntarium nostrum, in merita nobis reputabitur reformatio.

» l'homme intérieur : la droiture de l'intention, la pureté » des affections, le souvenir des bonnes œuvres. Mais » comme c'est l'Esprit-Saint qui opère en nous ces disposi- » tions, elles sont des dons de Dieu ; et, d'une autre part, » comme elles exigent le consentement et le concours de » notre volonté, elles nous sont imputées à mérite [1]..... En » un mot, pour nous résumer avec saint Paul, ce sont ceux » qu'il justifie, et non pas ceux qu'il a trouvés justes, que » Dieu glorifie dans le ciel. (Rom., VIII, 30.) »

Telle est la substance de l'ouvrage de saint Bernard, ouvrage que les Bollandistes appellent le livre d'or [2]. Les questions les plus subtiles et les plus compliquées de la théologie y sont expliquées avec onction et clarté ; la grâce et ses diverses opérations, sa force, ses effets, son influence sur l'homme ; la volonté humaine, sa liberté, son impuissance et son état de faiblesse depuis le péché d'origine ; l'accord de la liberté avec la grâce ; les dons de Dieu et les mérites des hommes, la justification par Jésus-Christ, tous ces différents points, développés selon les principes immuables de l'Eglise, présentent sous la plume de saint Bernard, la vérité toujours ancienne sous une forme nouvelle : *nove, non nova* [3].

Cependant Bernard, encore malade, avait à peine repris ses fonctions abbatiales, auxquelles son amour le portait incessamment, qu'il fut convoqué à un concile qui dut s'ouvrir à Troyes au commencement de l'année 1128. Les affaires litigieuses de l'évêque de Paris et différentes autres nécessités de l'Eglise de France avaient déterminé le pape Honorius à réunir les prélats français, sous la présidence de son légat, le cardinal Mathieu, évêque d'Albano.

[1] Quia verò cum nostræ voluntatis assensu, nostra sunt merita..., n. 51.— [2] Libellus sanè totus aureus. Vid. Mabill., Ann., lib. LXXV, n. 60. — [3] Il semble que le saint Concile de Trente ait eu sous les yeux l'ouvrage de M. l'abbé de Clairvaux, quand il exposa la doctrine de la justification ; car il le reproduit presque textuellement, et c'est ce qu'il y a d'admirable dans l'Eglise catholique : la continuité du même esprit dans la perpétuité du corps enseignant est le témoignage le plus puissant de la vérité. « Nous exposons, dit le concile » de Trente, la saine et vraie doctrine de la justification, telle qu'elle est émanée du soleil de justice, Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre » foi, telle que les apôtres nous l'ont laissée et que l'Eglise catholique l'a tou- » jours tenue et gardée, par l'inspiration de l'Esprit-Saint. » (Voy. Conc. Trid., session VI).

Le cardinal voulut que saint Bernard assistât au concile, et lui écrivit pour le presser de s'y rendre. Mais Bernard s'était proposé de ne plus sortir de sa solitude, et de ne plus s'occuper, sans urgence, des affaires qui lui semblaient en dehors de sa vocation. Ses continuelles infirmités lui donnaient d'ailleurs le droit de se récuser ; et, dans cette disposition, il écrivit au légat apostolique et lui fit connaître son état et ses sentiments. Voici quelques passages de cette lettre que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter.

« J'ai été prêt, dit-il, à vous obéir ; mais mon corps n'a pas » suivi mon esprit ; et ma chair, brûlée par les ardeurs » d'une fièvre violente, épuisée de sueurs, n'a pu se rendre » aux exigences de l'esprit qui est prompt. Que mes amis » jugent si cette excuse est légitime, eux qui se servent des » liens de l'obéissance que j'ai vouée à mes supérieurs, pour » m'arracher si souvent de mon cloître et me rejeter dans » le monde.... C'est, disent-ils, une affaire importante qui » nous oblige à vous appeler. Mais pourquoi donc jeter les » yeux sur moi ? Ces affaires sont ou faciles ou difficiles. Si » elles sont faciles, on les fera bien sans moi ; difficiles, je » n'en viendrai pas à bout... à moins qu'on ne s'imagine » peut-être que je suis plus capable qu'un autre ! En ce cas, » comment se fait-il, ô mon Dieu, que je sois le seul pour » lequel vous vous soyez jamais trompé, en mettant sous le » boisseau une lampe qu'il fallait placer sur le chandelier ? » Ou, pour parler plus clairement, pourquoi m'avez-vous » fait moine ? Pourquoi avez-vous caché dans le secret de » votre maison un homme qui était nécessaire au monde ? » Mais je m'aperçois qu'en me plaignant de la sorte, je » prends un peu d'humeur. Je vous déclare donc, Révérend » père, que, malgré ma répugnance, je me soumettrai tran- » quillement aux ordres que vous me donnerez, laissant à » votre discrétion le soin de m'épargner [1]. »

Toutefois ni ses souffrances, ni son besoin de retraite, ni ses réclamations instantes ne purent le dispenser de se rendre au concile. Il en reçut l'invitation formelle, et dès-lors l'obéissance l'emporta sur toutes les considérations. Il partit pour Troyes, au milieu de l'hiver, et alla prendre sa place dans la vénérable assemblée. Ce fut sous son inspira-

[1] Epist. XXV.

tion que le concile régla les différends de l'Eglise de France, et promulgua plusieurs canons sur la réforme des mœurs cléricales. Ces règlements, qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous, sont vantés par les historiens du temps, à cause de l'énergie et de la sagesse de leurs dispositions [1].

Le concile était sur le point de terminer ses travaux lorsqu'un mémorable incident vint prolonger ses séances et donner à sa mission une importance nouvelle.

CHAPITRE XVI.

Institution des Templiers. — Retour de saint Bernard à Clairvaux. — Humiliations qu'il éprouve. — Ses travaux et ses prédications quotidiennes.

A chaque âge de la chrétienté de nouveaux besoins naissent, un nouvel esprit se manifeste. L'Eglise, comme une mère prévoyante, pourvoit à ces besoins et les sanctifie. Sa puissance infinie d'amour ne dort jamais; sans cesse elle enfante, elle crée, elle offre des ressources nouvelles aux nouvelles exigences; et l'on ne saurait signaler parmi les diverses nécessités qui ont agité les hommes et les siècles, nulle pensée, nulle tendance, nulle infortune, nul besoin qui n'ait trouvé dans le sein de l'Eglise son véhicule, son remède, son baume, sa forme, l'objet correspondant au désir de l'époque.

Au commencement du douzième siècle, la récente conquête de Jérusalem avait allumé dans le monde un enthousiasme à la fois religieux et guerrier. Les guerres saintes n'étaient elles-mêmes que le développement et la mise en œuvre, pour ainsi dire, d'une idée sublime qui dut produire ce que le sceptre de Charlemagne et la politique de ses successeurs avaient préparé de longue main, à savoir la fusion des divers peuples qui constituaient la chrétienté. Cette idée ne se dévoilait point alors dans toute sa clarté ; mais elle planait sur le saint sépulcre où elle servait de point de ralliement aux peuples chrétiens; elle leur présenta

[1] Ann. Cist., tom. I, p. 184. Le concile s'ouvrit le 13 janvier 1128.

à tous un même but; et pour l'atteindre, tous les rangs se confondirent; le prince comme le prêtre, le chevalier comme le simple bourgeois, faisaient cause commune sous la bannière de la croix.

De là le caractère et l'esprit général de cette époque, esprit qui est toujours analogue à l'objet auquel il s'attache et au but qu'il poursuit. Ce but était double ; il était à la fois terrestre et divin : la Jérusalem de la terre faisait un appel à ceux qui aspiraient à la Jérusalem du ciel ; et ces deux pensées confondues provoquaient les larmes de la piété et la valeur du guerrier. Les religieux s'animèrent d'un zèle chevaleresque; les chevaliers s'enflammèrent d'un zèle religieux; le soldat se fit moine dans la perspective de la céleste Sion; le moine se fit soldat pour la délivrance de la Sion terrestre; les deux glaives s'allièrent ensemble pour combattre dans la même cause; et cette alliance, contractée d'abord dans les esprits, dut inévitablement passer dans les mœurs et se constituer dans la société. De là les ordres à la fois monastiques et militaires, dont l'Eglise s'empare dès leur naissance, pour les légitimer et leur communiquer avec sa sanction, une direction supérieure et la sève vitale.

Déjà les Hospitaliers plus connus sous le nom de Chevaliers de Malte, avaient reproduit, immédiatement après la première croisade, l'antique ordre de Saint-Lazare, dont les débris n'avaient jamais cessé de subsister à Jérusalem pour soigner les malades et protéger les pèlerins. Mais il fallait à la Terre-Sainte une milice spéciale, plus fortement organisée, pour opposer un rempart durable aux infidèles, pour veiller à la sûreté des routes, pour faciliter les communications et guider les pèlerins qui, de tous les points du monde, convergeaient vers le glorieux sépulcre du Christ.

Plusieurs chevaliers francs, de la compagnie de Godefroy de Bouillon, s'étaient associés, dans ce noble but, vers l'an 1118; et, comme ils avaient obtenu du roi de Jérusalem une habitation sur l'emplacement de l'ancien temple, on les désigna dès lors sous le nom de Chevaliers du Temple (*Milites Templi*). Ils vivaient en communauté, soumis à une discipline militaire, sous le commandement de Hugues de Paganis, leur premier grand maître. Ils avaient

pour devise cette parole du psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam!*

Cependant, depuis dix ans que cette association s'était formée, elle ne comptait encore que neuf membres, et ce petit noyau d'hommes dévoués n'avait pu ni se développer ni se recruter [1]. Enfin, vers l'année 1128, ils vinrent à Rome, avec des lettres du patriarche de Jérusalem, pour demander au pape une règle de vie et cette haute sanction romaine sans laquelle rien ne se fonde, ni ne prospère dans l'Eglise. Honorius comprit l'importance d'une institution si adaptée aux besoins de son temps, et chargea les évêques français, assemblés à Troyes, de l'examiner et de lui donner une forme définitive. En conséquence, Hugues de Paganis, à la tête des Templiers, se présenta au concile, avec les lettres du souverain pontife; et plein d'un chaleureux zèle, il exposa les vues qui l'animaient. L'Eglise, disait-il, avait assez de boulevards contre ses ennemis invisibles et contre la malice des puissances spirituelles; mais elle manquait d'une assistance particulière contre ses ennemis visibles, surtout en Orient, où les Infidèles rendaient les lieux presque inaccessibles. Il ajouta qu'après s'être longtemps éprouvés, ses compagnons se croyaient assez forts pour se vouer à cette mission glorieuse, et que le temps viendrait où le monde entier jouirait des bienfaits de leur institution.

Ces paroles et ces promesses excitèrent la sympathie des pères du concile; tous applaudirent aux généreux projets de Hugues, et ils chargèrent l'abbé de Clairvaux de la rédaction des statuts de l'Ordre. Saint Bernard, quoique malade et impatient de retourner dans sa cellule, sentit renaître ses forces pour accomplir l'œuvre qui lui était dévolue; il entra dans l'esprit qui animait les Templiers, et leur donna une règle où respiraient l'ardeur belliqueuse et la ferveur monacale. Cette règle se résume dans la formule du serment que les chevaliers prononçaient au moment de leur profession [2].

[1] Guill. de Tyr., liv. XII, ch. 7. — [2] La constitution que saint Bernard composa pour les chevaliers du Temple se trouve insérée dans la chronique de Cîteaux, du moine Aubert Miré, qui l'a extraite du manuscrit conservé anciennement dans la bibliothèque de Saint-Victor de Paris. Elle est trop étendue pour trouver place dans cet ouvrage.

Nous la transcrivons ici comme un monument historique qui appartient à la mémoire de saint Bernard.

« Je jure que je défendrai par mes paroles, par mes ar-
» mes, par toutes les voies qui me seront possibles, et par
» la perte même de ma vie, les mystères de la foi, les sept
» sacrements, les quatorze articles de foi, le Symbole
» des apôtres et celui de saint Athanase, l'Ancien et le
» Nouveau Testament, avec les explications des saints Pères
» reçues par l'Eglise, l'unité de la nature divine et la trinité
» des personnes en Dieu, la virginité de la vierge Marie,
» avant et après avoir mis son fils au monde.

» De plus, je promets obéissance au grand maître de
» l'ordre, et soumission, selon les statuts de notre bien-
» heureux père Bernard. J'irai combattre outre-mer, toutes
» les fois qu'il y aura nécessité. Je ne fuirai jamais devant
» trois infidèles, quand même je serais seul. J'observerai
» une chasteté perpétuelle. J'assisterai, par mes paroles,
» mes armes et mes actions, les personnes religieuses, et
» principalement les abbés et les religieux de l'ordre de
» Cîteaux, comme étant nos frères et nos amis particuliers,
» avec lesquels nous avons une association spéciale. En té-
» moignage de quoi, je jure volontairement que je garderai
» tous ces engagements. Ainsi que Dieu me soit en aide et
» ses saints évangiles [1]. »

On voit par cet acte aussi bien que par plusieurs autres documents [2], combien les Templiers avaient de vénération et de reconnaissance pour celui qu'ils regardaient comme leur père et leur protecteur. « Allez, leur disait saint Ber-
» nard, allez, braves chevaliers! Chassez d'un cœur intré-
» pide les ennemis de la croix de Jésus-Christ, bien sûrs
» que ni la mort ni la vie ne pourront vous séparer de l'a-
» mour de Dieu qui est en Jésus-Christ. En tous périls et en
» toutes conjonctures répétez ces paroles de l'apôtre : Vi-
» vants ou morts, nous sommes à Dieu! Vainqueurs ou mar-
» tyrs, réjouissez-vous, vous êtes au Seigneur [3]! »

[1] Ann. Cist., tom. I, p. 187, n. 24. — [2] Voy. Hist. de Cîteaux, vol. III, ch. 15. — [3] Exhort. ad mil. templ., cap. 1. In Mabill., tom. I. Cet ouvrage a aussi pour titre : *Liber de Laude novæ militiæ ad milites templi.* On y trouve dans les derniers chapitres des explications très-ingénieuses sur les noms mystiques des lieux saints.

Dans un opuscule qu'il publia quelque temps après, Bernard fait l'éloge des soldats de la nouvelle milice, et décrit avec complaisance leurs mœurs et leur genre de vie. Il vante leur obéissance qui est telle, dit-il, que nul d'entre eux ne se remue que par l'ordre de celui qui commande; ils reçoivent de lui la nourriture et le vêtement; ils vivent en commun, sans femmes et sans enfants; et afin que rien ne les arrête dans la voie de la perfection évangélique, nul d'entre eux ne possède rien en propre, et leur application principale est de conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. Jamais ils ne demeurent oisifs; car quand ils ne sont point à la guerre, *ce qui leur arrive rarement,* dit saint Bernard [1], ils s'occupent à raccommoder leurs armes ou leurs vêtements, de peur de manger indignement leur pain. Toute faute est punie, parole légère, action inutile, rire immodéré. La chasse leur est interdite, les vaines chansons, les échecs, les jeux de dés et autres amusements mondains sont bannis de leur société... Mais à l'approche des combats, couverts extérieurement des armes de fer *non dorées,* et intérieurement des armes de la foi, ils sont hardis comme des lions, et fondent sur les ennemis sans craindre ni leur nombre ni leur barbarie [2].

On se demande, après avoir lu ce magnifique témoignage, comment une institution si pure dans son origine a pu arriver à une fin si rapide et si déplorable? Le fait est qu'elle n'avait pas encore atteint un siècle d'existence que déjà les Templiers, enrichis par les droits et les abus de la guerre, étaient devenus odieux à tout le monde. Un auteur anglais du douzième siècle, écrivain de beaucoup de sens et de sagacité, se plaignait hautement des malversations et de l'avidité sacrilége que déjà de son temps on reprochait aux chevaliers du Temple. Ils embrassaient la prêtrise et les fonctions canonicales uniquement pour s'approprier les bénéfices qui en dépendaient, en sorte, dit l'écrivain cité, « que ceux qui font profession de verser le sang humain, » sont assez osés pour administrer aux fidèles le sang de » Jésus-Christ [3]. » A cet abus criant des choses saintes, les

[1] Lib. cit., cap. 4. — [2] Idem, n. 7. — [3] Quomodo milites templi sanguinem Christi fidelibus ministrare possunt quorum ferè professio est humanum sanguinem fundere! Joh. Salisbury, Policrat., lib. VII, cap. 21.

Templiers auraient-ils encore joint le grossier alliage des hérésies orientales avec la doctrine chrétienne? C'est ce qui semble résulter des faits qui ont éclaté deux siècles plus tard. Mais les énergiques protestations du dernier grand maître, à son moment suprême, laisseront toujours un voile obscur sur cette page de l'histoire [1].

Cependant les prélats du concile de Troyes, après avoir approuvé les statuts de l'ordre nouveau, se séparèrent, contents de leur ouvrage et heureux de revenir dans leurs foyers. Saint Bernard, plus que tous les autres, avait soupiré après sa chère solitude. « Ayez pitié de moi, écrivait-il » à quelques fervents religieux, ayez pitié de moi, vous qui » avez le bonheur de servir Dieu dans un asile inviolable » et loin du tumulte des affaires. Pour moi, misérable que » je suis, condamné à des travaux continuels, je me vois » comme un petit oiseau sans plumes, presque toujours » hors de son nid, exposé aux orages et à la tempête [2].

En effet, un orage assez violent le menaçait et avait déjà commencé à gronder sur sa tête, à l'occasion de certaines mesures prises dans le concile; d'injustes récriminations le poursuivirent jusque dans sa cellule. Plusieurs ecclésiastiques, dont les intérêts avaient été lésés, accusèrent l'abbé de Clairvaux d'avoir provoqué des rigueurs intempestives; ils réveillèrent les griefs anciens et y joignirent de nouveaux reproches; de telle sorte que les plaintes, répétées sans examen, et portées de bouche en bouche, devinrent générales, et quelques évêques alarmés de la puissance d'un simple moine, le dénoncèrent à Rome, où le collége des cardinaux tout entier le blâma ouvertement. Le pape lui-même, inquiet de ces murmures, chargea le chancelier de l'Eglise romaine, le célèbre cardinal Haimeric, de faire des remontrances à saint Bernard.

Le cardinal lui écrivit, en conséquence, une lettre sévère. Il lui reprocha de se mêler de trop de choses qui ne sont point du ressort d'un moine, et lui conseilla de demeurer à l'avenir dans son monastère. « Il y a dans l'Église, » lui dit-il, plusieurs professions; et de même que tout est

[1] L'ordre des Templiers, fondé en 1128, fut aboli en 1311, par le pape Clément V. L'existence légale des Templiers n'embrassa donc en tout qu'une période de cent quatre-vingt-trois ans. — [2] In op. S. Bern., Epist. XII.

» en paix quand chacun reste à sa place et dans son rang, » de même tout se confond et se désorganise quand on dé- » passe les bornes de son état.... Il ne faut pas, ajoute-t-il » avec ironie, que les grenouilles criardes et importunes » sortent de leurs marais pour troubler le saint-siége et les » cardinaux [1]. »

Saint Bernard reçut cette lettre avec humilité; mais il y répondit avec une sainte hardiesse :

« Jusques à quand la vérité se fera-t-elle haïr, même dans » la bouche du pauvre? Et faut-il que la misère elle-même » soit en butte à la jalousie! Je ne sais si je dois me plain- » dre ou me féliciter d'être regardé comme un homme dan- » gereux parce que j'ai parlé selon la vérité, parce que j'ai » agi selon la justice..... Qu'y a-t-il donc dans ma conduite » qui ait pu choquer vos confrères?.... »

Ici saint Bernard entre dans de longs détails sur les divers actes du concile auxquels il a pris part. Il continue en ces termes : « Si j'ai quelque tort, c'est d'assister à ces as- » semblées, moi qui suis né pour l'obscurité d'un cloître, » et qui, étant moine, dois exprimer par mes mœurs ce que » je suis par ma profession. J'y ai assisté, j'en conviens; » mais on m'y avait appelé et même entraîné. Si plusieurs » ont été choqués de cette démarche, j'en ai été choqué non » moins qu'eux. Du reste, je ne vois personne qui, mieux » que vous, pourrait m'épargner à l'avenir ces sortes d'af- » faires; vous en avez le pouvoir et la volonté. Dès lors je » vous en conjure, faites en sorte que nous soyons contents » l'un et l'autre : vous, en maintenant les choses dans l'or- » dre; moi, en veillant au salut de mon âme. Qu'on défende » donc aux grenouilles importunes de sortir de leurs trous, » de quitter leurs marécages! qu'on ne les entende plus dans » les assemblées! qu'aucune nécessité ni autorité ne les con- » traigne désormais de s'ingérer dans les affaires du monde! » peut-être sera-ce le moyen de mettre fin aux accusations » d'orgueil et d'ambition dont je suis l'objet... Si donc, par » votre autorité, je puis obtenir la grâce de rester dans mon » cloître, je vivrai en paix et j'y laisserai les autres [2]. »

Le cardinal Haimeric fut touché d'un langage à la fois si ferme et si modeste; il ouvrit les yeux à la vérité, et rendit

[1] Ann. Cist., Manriquez, 1129. — [2] S. Bern., Epist. XLVIII.

à saint Bernard la justice qui lui était due. Les autres cardinaux, mieux éclairés, et, à leur exemple, un grand nombre de prélats, réparèrent leurs torts par des procédés contraires et par de nombreux témoignages d'honneur. D'ailleurs les accusations quon avait si légèrement accueillies tombèrent d'elles-mêmes quand la vérité se fit jour. Autant saint Bernard avait été abreuvé d'humiliations, autant on exalta bientôt après son désintéressement et son intelligence : telle est la destinée des hommes de Dieu; ils voguent comme la barque du pêcheur sur la mer profonde, tantôt menacés d'être engloutis sous les flots, tantôt élevés par les vagues jusqu'à la cime des cieux! La réputation de saint Bernard ne brillait d'ailleurs jamais d'un éclat plus pur qu'après qu'elle avait passé par les épreuves des humiliations. Chacun s'empressait, en quelque sorte, de le dédommager de ses peines, et l'on regrettait hautement les injustes préventions qu'on avait suscitées contre un homme qu'on vénérait comme un saint.

Du reste pendant que le monde s'occupait de lui d'une manière si diverse, le serviteur de Dieu, retiré dans son cloître, ignorait ce qui se passait dans le monde. Il était tout adonné à la vie contemplative et à l'instruction de ses frères. « Le cloître, disait-il, est un vrai paradis. Oh! que » c'est une chose douce et précieuse de voir des frères habi- » ter ensemble dans une parfaite concorde, et vivre en com- » mun dans l'union étroite du cœur et de l'esprit [1] !... Pour » nous, disait-il encore, qui avons renoncé aux grandeurs » pour vivre abjects et inconnus dans la maison du Sei- » gneur, demeurons à notre poste; et ce poste c'est l'abais- » sement, c'est l'humilité, l'obéissance, la pauvreté volon- » taire, la paix et la joie dans le Saint-Esprit. Notre par- » tage, c'est de demeurer soumis à la discipline et aux ob- » servances, c'est d'aimer la retraite et le silence, de nous » exercer aux veilles, aux jeûnes, à la prière, au travail » des mains; c'est par dessus tout cela, de nous aimer les » uns les autres, parce que la charité est la plus excellente de toutes les vertus [2]. »

La dernière moitié de l'année 1128 et presque toute l'année suivante s'écoulèrent au milieu de ces saints exerci-

[1] Sermons divers, XLII. — [2] Epist. CXLII.

ces. Bernard, las et dégoûté des affaires publiques auxquelles il avait dû prendre malgré lui une part active, s'était fortement proposé de ne plus sortir de son monastère, sans nécessité absolue.

« Ma résolution est prise, écrivait-il au chancelier de » l'Eglise romaine; je ne quitterai plus le cloître, à moins » que les affaires de notre ordre ne m'y obligent ou que je » n'en reçoive l'ordre formel de l'autorité supérieure [1]. » Toutefois sa profonde retraite ne put l'affranchir d'une foule d'occupations que ses amis lui attiraient. Sa cellule était comme un sanctuaire où l'on venait consulter l'oracle. Les théologiens, les savants, des personnages éminents lui soumettaient les questions controversées dans les écoles, ou bien lui envoyaient leurs ouvrages avant de les exposer aux périls de la publicité. Bernard entretenait donc une vaste correspondance; et, ce qu'il y eut d'admirable à cette époque, selon la remarque de Baronius, c'était l'étroite amitié et le doux commerce de lettres qui liait alors ensemble tous les hommes de talent : c'est que la piété faisait la base de leur science. Parmi les savants qui étaient en relation suivie avec saint Bernard, citons Pierre le Vénérable, auteur d'une foule de traités théologiques et de poésies sacrées; saint Norbert, fondateur de l'ordre des chanoines réguliers célèbres dans la suite sous le nom de Prémontrés. Richard de Saint-Victor envoie au saint abbé de Clairvaux un écrit sur la Trinité pour lui en demander son sentiment [2]; un autre religieux du couvent de Saint-Victor de Paris, Hugues, surnommé l'Augustin de son siècle (*secundus ab Augustino in scientia dictus* [3]), consulte saint Bernard sur plusieurs cas de conscience; Pierre, cardinal-diacre de l'Eglise romaine, lui demande quelque livre d'édification. Saint Bernard lui répond : « Je n'ai fait, ce me semble, aucun ouvrage de » piété qui soit digne de votre Excellence. Plusieurs reli- » gieux, il est vrai, ont recueilli des lambeaux de sermons, » à mesure que je les prononcais; vous pourrez vous les » procurer pour vous faire passer l'envie de les lire [4]. » Quant aux questions proposées par Hugues de Saint-Victor, elles

[1] Epist. XLVIII. — [2] La lettre d'envoi de Richard est remarquable par son style humble et affectueux. « Quæris a me, mi Bernarde, quid mihi videatur, etc., etc. » — [3] In op. S. Bern., Tract. ad Hug. — [4] Epist. XVI.

sont peu intéressantes par elles-mêmes, mais elles indiquent la tendance et les progrès de la dialectique dans les écoles. Saint Bernard y répondit par un long traité où il fonde son opinion sur celle de saint Ambroise et de saint Augustin qu'il appelle les deux grandes colonnes de l'Église [1].

Dans tous les écrits de saint Bernard, aussi bien que dans ses paroles, on retrouve à la fois la simplicité et la sublimité de la vérité. Il n'en pouvait être autrement dans un homme dont la vie n'était que l'expression de la vérité même. Mais le feu sacré qui rayonnait à travers son œil ardent, qui animait ses lettres, qui brillait dans son style, ne projetait jamais une plus vive lumière que lorsqu'il interprétait les textes sacrés. Sa parole était la substance même de l'Ecriture sainte; il avait retiré de la lettre sacrée, ainsi qu'il le dit lui-même, une nourriture substantielle et fortifiante, *comme on retire le grain de la paille, l'amande de l'écorce, le miel de la cire, la moelle de l'os* [2]. Il commença, à l'époque où nous sommes arrivés, l'explication du *Cantique des cantiques*, dans ses prédications quotidiennes; mais rien ne saurait rendre l'effet que ces sermons produisirent sur la vaste assemblée des moines de Clairvaux. Son éloquence, au dire de ses contemporains, se distinguait autant par la profondeur du sens que par l'éclat de la forme, de telle sorte que ceux qui recevaient cette parole brûlante croyaient entendre, non pas un homme, mais un ange du ciel. Son organe, quoique délicat, était tellement flexible, qu'il semblait rendre des sons mélodieux, tantôt suaves et doux, tantôt sévères et terribles, selon l'esprit et la touche qui faisait vibrer les fibres de son âme. Nous l'avons dit, malgré la faiblesse de son tempérament, il prêchait tous les jours : toujours il prêchait d'abondance [3], et ce qui nous reste de ses discours est dû aux soins des moines qui écrivaient à mesure qu'il parlait. Ces résumés incomplets ne sauraient reproduire la prédication vivante; néanmoins la

[1] Tract. ad Hug., cap. II, n. 8. — [2] Ego vero, quemadmodum accepi a Domino, in profundo sacri eloquii gremio spiritum mihi scrutabor et vitam... quidni eruam dulce ac salutare epulum spiritus de sterili et insipida littera, tanquam granum de palea, de testa nucleum, de osse medullam?... (In Cant. cantic., serm. LXXIII). — [3] Cela résulte d'une foule d'endroits de ses lettres et de ses sermons. Voyez entre autres le commencement et la fin des sermons I, III, XVI, XXXVI, XXXVII, etc., in Cant. cant.

suite des sermons sur le Cantique des cantiques passe à juste titre pour le chef-d'œuvre de saint Bernard. La vie mystique et les sublimes mystères de l'amour y sont exposés avec une délicatesse et une grâce si parfaite, qu'à la lecture de ces pages ardentes, il semble que l'Esprit-Saint en sorte, et saisisse l'âme tout entière. Du reste, saint Bernard ne voulait pas que chacun pût lire indifféremment le livre de Salomon. Les mystères de l'union divine sous les voiles d'une alliance nuptiale ne sauraient être goûtés, disait-il, que par les âmes chastes et par les cœurs aimants : « car, » comme c'est en vain que la lumière frappe les yeux fer- » més, ainsi l'homme animal, selon la parole de l'apôtre, » ne comprend pas ce qui est de l'esprit de Dieu ; l'Esprit- » Saint, qui est la source de la sagesse, s'éloigne de ceux » dont la vie est impure [1]. »

Le séjour de dix-huit mois que saint Bernard fit au milieu de ses religieux avait porté le monastère au plus haut point de sa perfection. La sainteté, comme aux plus beaux jours de la primitive Eglise, florissait admirablement dans cette nombreuse assemblée d'enfants de Dieu ; et le saint abbé lui-même avait retrouvé dans les exercices paisibles et réguliers de la vie ascétique la joie de l'esprit et la force du corps.

Mais un cours si doux et si tranquille de la vie n'est point le partage des saints. Il fallut bientôt interrompre les prédications, suspendre l'interprétation des sacrés cantiques, et sortir du paradis de la solitude pour reparaître sur la haute mer du monde. Le vaisseau de saint Pierre, en butte à la tempête, se débattait depuis longtemps au milieu des éléments déchaînés contre lui. Dans ces graves conjonctures, tous les hommes de cœur, que la Providence avait formés dans le mystère, furent appelés à prendre une part plus directe à la chose publique. La vie de saint Bernard se rattache désormais à la vie de son siècle ; il lui communique la direction et le mouvement : c'est une ère nouvelle qui commence.

[1] In Cant., I.

TROISIÈME ÉPOQUE.

VIE POLITIQUE DE SAINT BERNARD.

DEPUIS LE SCHISME DE ROME JUSQU'AUX DÉBATS SOULEVÉS PAR LES HÉRÉTIQUES. (1130-1140).

CHAPITRE XVII.

État des affaires publiques au douzième siècle.

La grande question sociale née avec le christianisme et qui s'est reproduite, sous diverses formes, à toutes les époques de l'histoire de l'Eglise, est celle de déterminer les rapports compliqués de la puissance spirituelle avec la puissance temporelle. Cette question apparaît surtout dans le moyen-âge. Charlemagne et Othon-le-Grand l'avaient, sinon résolue, du moins nettement posée. L'un et l'autre de ces princes reçurent la couronne impériale des mains du Pontife; et, en retour, les papes eux-mêmes prenaient la tiare, avec l'agrément de l'empereur. De cette manière se sont établis la dépendance réciproque et les points de contact des deux puissances, dont l'une, placée au sommet de la société politique, a mission de gouverner les choses de la terre; et l'autre, au faîte de la société chrétienne, est chargée de présider au gouvernement des esprits : un double nœud dut sceller leur mutuelle alliance; le royaume de Dieu devant fonder et sanctifier l'empire de la terre, et celui-ci devant concourir, selon les expressions de saint Grégoire, à l'édification de l'empire du ciel.

Mais une telle harmonie, ingénieuse dans son idée et dans son application à la théorie sociale, n'est pas facile à réaliser, à maintenir dans la pratique. Elle ne serait possible qu'autant que les deux centres d'autorité, à la fois unis et distincts, comme l'âme et le cœur, obéiraient à une

même loi et l'accompliraient dans les limites de leur sphère. Or, les limites entre ces deux ordres de choses, entre la sphère physique et spirituelle, ne sauraient pas mieux être déterminées dans la société que dans l'individu. Le corps et l'âme, bien que chacun de ces termes se développe d'après des lois particulières, vivent d'une vie une et commune; ensemble ils constituent la personnalité de l'homme comme de la société, et il n'est pas plus possible de les identifier que de les séparer : leur identification mènerait au panthéisme; leur séparation entraînerait la mort. Il existe donc entre eux des rapports multiples, nécessaires, perpétuels; et si ces rapports sont discordants, si le corps et l'esprit, si le principe céleste et le principe terrestre dans l'individu comme dans la société, sont en opposition et en révolte, cela tient à l'état actuel de l'homme et au bouleversement originel de la nature humaine. De là, l'insoluble difficulté d'une thèse qu'on retrouve au fond de toutes les révolutions politiques et religieuses.

Les empereurs d'Allemagne, représentants de la puissance temporelle en Occident, ne restèrent point fidèles à la mission que Charlemagne avait reçue de la Providence. Appliquant à leur propre grandeur la haute position que les Souverains Pontifes leur avaient faite dans l'intérêt de la chrétienté tout entière, ils s'arrogèrent sur la papauté des droits insoutenables, et prétendirent en faire l'instrument de leur ambition personnelle. Cette rupture de l'équilibre entre les deux pouvoirs rendait une réaction inévitable. Grégoire VII, fort de sa conscience et doué d'une prodigieuse énergie, donna le signal de l'affranchissement, et entreprit, avec une persévérance qui se perpétua dans ses successeurs, l'œuvre difficile de dégager l'Eglise du joug de l'Empire.

De là les mémorables débats connus dans l'histoire sous le nom de guerres des investitures. Il s'agissait de couper par la racine, les abus que le cours des années et les mœurs des nations barbares avaient introduits dans la discipline de l'Eglise, abus qui se légitimaient en quelque sorte sous le patronage de la puissance temporelle. Les princes, appuyés sur les injustes prétentions des empereurs, s'étaient graduellement emparés du privilége de nommer les évêques;

puis de les investir de leurs fonctions, par la crosse et l'anneau, signes de la juridiction épiscopale. Il advint de ce privilége que les évêchés tombèrent trop souvent entre des mains indignes; on vit des souverains qui les vendaient au plus offrant, ou les décernaient à titre de récompense à des courtisans avides. De là les clameurs que le siècle fait entendre contre les mœurs du sacerdoce et des princes de l'Eglise; l'épiscopat était tombé dans une déconsidération alarmante, et un grand nombre de mercenaires, s'étant ingéré dans les augustes fonctions de l'autel, paralysait l'action de la religion. A différentes époques, l'Eglise avait protesté contre les causes de ces déplorables abus. Déjà, dans le huitième et dans le neuvième siècle, les conciles de Nicée et de Constantinople [1] avaient formellement défendu l'investiture des évêques par les autorités laïques. Mais ces défenses, dépourvues d'une sanction suffisante, demeurèrent sans effet. Les empereurs d'Allemagne, jaloux d'une prérogative qui était pour eux une source d'influence et de richesses, tentèrent de subjuguer, jusqu'à Grégoire VII, les Papes aussi bien que les évêques et les abbés des monastères. Saint Grégoire VII ne crut pouvoir secouer ce joug qu'en tournant énergiquement contre les prétentions de l'empereur toutes les forces réunies du pouvoir spirituel. C'est alors qu'on vit l'admirable Pontife ressaisir sa légitime suprématie et rendre au saint Siége ses droits inaliénables. Le Pape, en condamnant les investitures, n'entendait pas seulement prohiber la cérémonie féodale de la remise de l'anneau et de la crosse, mais il revendiquait hautement la liberté des élections et l'indépendance du sacerdoce. Purifier l'Eglise en la délivrant, par les armes de l'excommunication, des mercenaires et des pasteurs indignes; la sanctifier en rétablissant l'antique discipline et les mœurs sacerdotales : telle fut la noble pensée de Grégoire VII; et il en poursuivit la réalisation avec une vigueur apostolique, malgré l'opposition formidable des princes ambitieux et d'un clergé cupide. L'équivoque qui semble avoir envenimé ces longues querelles provenait de la double attribution des évêques qui, d'un côté, administraient les choses spirituelles, et de l'autre possédaient en fiefs les terres de l'Empire. Les princes soutenaient,

[1] Voy. Conc. Nic., ann. 787, et Constantinop., ann. 869.

avec quelque apparence de justice, que les prélats, en prenant possession des villes, des châteaux, des domaines de la couronne, devaient, en leur qualité de vassaux, prêter serment entre les mains du souverain, et recevoir de lui, non pas la juridiction épiscopale, mais l'investiture du fief par la crosse et l'anneau. Le Pape, en contestant cette forme d'investiture, attaquait surtout le droit abusif qui s'y trouvait impliqué ; en ce que les princes donnaient cette investiture à des sujets non encore consacrés, et ainsi ils nécessitaient, en quelque sorte, la consécration des élus qui avaient reçu d'avance les insignes de l'épiscopat. Des deux côtés les prétentions se justifiaient par des titres et des antécédents, et les historiens qui ont cherché à jeter de l'odieux sur l'exigence inflexible des papes n'ont point regardé au fond du débat et au résultat qui en fut le terme. Sans doute que de nos jours la question semble facile à trancher, en supposant le sacrifice que les évêques auraient pu faire de leurs possessions temporelles. Mais la situation des choses au moyen-âge ne doit point être considérée sous le point de vue de la politique moderne. Il y a pour l'Eglise des nécessités qui changent avec les temps et les phases de l'humanité. Sa haute mission pour la civilisation des peuples exige une indépendance qui souvent n'est possible que sous des conditions matérielles. Et si même de nos jours tous les bons esprits reconnaissent l'urgence de conserver au siége de Rome des Etats qui lui garantissent son indépendance et une position élevée qui le rende inaccessible aux influences contradictoires de la politique, on conçoit que dans le moyen-âge, au milieu des vicissitudes sociales, de la fluctuation des peuples et des guerres sans cesse renaissantes, il était opportun, nécessaire, que les évêques eussent de même une position digne, stable, permanente, pour consolider la chrétienté sur le sol mouvant de l'Europe.

Peut-être aussi la réunion momentanée des deux puissances entre les mêmes mains, à l'époque de la formation des Etats modernes, a-t-elle procuré à la société des avantages dont la postérité ne tient point assez compte. Il a fallu, en ces temps ténébreux, un contact immédiat des deux centres, non, comme on le dit vulgairement, pour soumettre

l'Etat à l'Eglise, de même qu'on soumet le corps à l'âme ; mais pour les mettre en communication, en union vivante, pour les féconder en quelque sorte l'un par l'autre, pour greffer les hommes nouveaux sur l'antique tronc du christianisme, afin que la sève chrétienne pénètre les éléments païens et barbares, et qu'une vie homogène circule dans les divers membres des sociétés modernes qui, en définitive, composent à la fois l'Etat et l'Eglise.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait incontestable que les états européens reçurent de l'Eglise leur constitution, leur organisation, leurs lois fondamentales. Ce sont les Papes, ce sont les évêques, ce sont les ordres monastiques qui, par les ressources immenses dont ils disposaient, ont ouvert les écoles et fondé les institutions d'où la civilisation est sortie. Et assurément si, à la possession des biens temporels il ne s'était rattaché, aux yeux des évêques, une idée de mission supérieure, de charité, de justice rigoureuse, de politique sacrée, ils n'eussent point résisté jusqu'au sang pour maintenir leurs droits temporels. Nous ne prétendons point justifier ici l'avarice et la cupidité; nous voulons nous rendre compte des faits de l'histoire; et quand nous voyons un saint Grégoire, un saint Anselme, un saint Thomas de Cantorbéry, et tant d'autres grands hommes de la même période, combattre pour leurs biens terrestres, tout en foulant ces biens à leurs pieds; mourir plutôt que d'abandonner les possessions périssables de l'Eglise, et pourtant vivant dans la plus extrême pauvreté, nous disons avec assurance que dans ce fait il y a une divine pensée. Cela aussi nous explique la persistance des papes à arracher aux princes le droit des investitures, sans leur céder néanmoins les droits temporels des évêques. La lutte fut longue et sanglante; mais au milieu des confuses questions qu'elle souleva, elle eut un résultat net et décisif sur la civilisation européenne. La liberté religieuse, réclamée par l'Eglise, fit germer la liberté politique; et immédiatement après les combats de la papauté contre l'Empire pour l'affranchissement de l'Eglise, commence l'ère de l'affranchissement des communes. Au douzième siècle toutes ces idées mûrissaient, et une rénovation générale, profonde, s'opérait dans la société, au milieu de l'affaissement de tous les pouvoirs.

Nous ne reproduirons point ici le récit des guerres des deux Henri, les schismes, les humiliations, les effrayantes vicissitudes que Rome et l'Empire germanique éprouvèrent tour à tour. Au point où nous prenons l'histoire, la grande contestation au sujet des investitures se trouvait momentanément apaisée. En l'année **1122**, le pape et l'empereur conclurent, à Worms, le fameux concordat par lequel l'indépendance de l'Eglise fut reconnue. Henri V, épuisé par ses propres victoires, et reconnaissant enfin l'impuissance de la force matérielle contre le pouvoir de l'Eglise, consentit à se démettre du droit d'investir les prélats par la crosse et l'anneau; il s'obligea de rendre aux évêques les biens de l'Eglise, de respecter la liberté des élections, et d'assister en particulier les pontifes de Rome. Le pape Callixte II, de son côté, accorda au prince une légitime influence sur les élections, en excluant toutefois la simonie et la contrainte; il souscrivit à ce que l'évêque élu ne reçût l'investiture des biens temporels que par le sceptre, non plus comme auparavant, avant la consécration épiscopale, mais six mois après le sacre. Ainsi s'était terminée, par ce mémorable traité, une lutte meurtrière qui avait duré cinquante-six ans, et que cinq papes, depuis Grégoire VII, avaient soutenue avec une infatigable persévérance.

Cependant, si les puissances belligérantes déposaient les armes, la guerre n'en continuait pas moins dans les esprits : l'impulsion était donnée. L'idée d'affranchissement, qui d'abord planait entre l'Eglise et l'Empire, se reproduisit sous mille formes, dans chaque état, dans chaque église; et de toutes parts l'esprit s'insurgeait contre l'autorité matérielle. En Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, le mot d'affranchissement se répétait, comme de nos jours le mot de liberté, sans qu'on pût assigner une limite précise au progrès que réclamait l'esprit du siècle et qui poussait la société dans les voies nouvelles. Nous verrons plus tard la coïncidence de ce mouvement social avec l'essor que prit, au douzième siècle, le développement de la raison humaine : l'idée de la liberté avait été conçue; et le temps de sa gestation, si on peut parler ainsi, ne fut ni moins critique ni moins périlleux que le travail de son enfantement.

Ce qui, à l'époque où nous sommes arrivés dans cette histoire, compliqua singulièrement la situation des choses, ce furent deux schismes qui éclatèrent presque à la fois, l'un à Rome, l'autre en Allemagne. En Allemagne, l'empereur Henri V venait de mourir [1]. Les princes, assemblés à Mayence pour lui donner un successeur, se trouvaient en face de deux prétendants; l'un, Frédéric de Souabe, plus connu sous le nom de Hohenstauffen, petit-fils de Henri IV, et neveu du dernier empereur, semblait avoir des droits légitimes à la couronne; mais son compétiteur, Lothaire de Saxe, avait l'avantage de s'être abstenu de combattre dans les rangs des adversaires du pape; c'était un prince déjà avancé en âge, moins vaillant que le duc de Souabe, moins propre que lui à rallier des différents états de l'Empire; mais favorisé par les électeurs ecclésiastiques, il obtint la couronne au détriment des Hohenstauffen [2]. Frédéric ne se soumit à cette élection qu'en prenant ses réserves, les armes à la main; mais, Conrad son frère se décora lui-même du titre de roi et se mit en mesure de le disputer à Lothaire. Il passa les Alpes et se rendit en Italie où les deux Henri avaient laissé de nombreux partisans. Cette contrée était alors en proie à la plus complète anarchie. Les guerres, dont l'Italie avait été le principal champ de bataille, avaient morcelé son territoire en même temps qu'elles avaient multiplié les partis; chaque petit Etat, chaque ville, pour ainsi dire, aspirait à se constituer à part, et toutes ensemble songeaient à se détacher de l'Allemagne pour fonder leur indépendance. Milan, plus que les autres, enflée par le succès de ses armes, travaillait à ranger sous son autorité tout le nord de l'Italie, afin d'en composer un royaume homogène dont elle voulait être la capitale [3]. Il ne lui manquait qu'un homme pour réaliser ses vastes espérances, et elle crut le trouver en Conrad de Hohenstauffen. Aussi ce prince reçut à Milan un accueil d'enthousiasme; l'archevêque Anselme lui posa la couronne de fer sur la tête, et toute la Lombar-

[1] Ann. 1125. — [2] Voy. Othon de Frising, lib. I, cap. 16. Cet auteur contemporain fait un grand éloge de Lothaire; il l'appelle *Vir ex probitatis industria omni honore dignus.* — [3] C'est l'opinion de H. Luden. *Geschichte des teutschen Volkes*, vol. X, buch. XXI, cap. 2. Il l'appuie sur des faits positifs.

die le salua roi d'Italie. Les villes les plus considérables s'ouvrirent à son approche; et déjà Conrad concevait l'espoir de se faire couronner empereur à Rome, lorsqu'il apprit que le pape Honorius s'était prononcé en faveur de son compétiteur. L'excommunication de Conrad, ainsi que celle de l'archevêque Anselme qui l'avait couronné de sa propre autorité, suivirent de près la reconnaissance de Lothaire ; et cette nouvelle, dont les foudroyantes conséquences avaient déjà été expérimentées sous les règnes précédents, arrêta le nouveau roi dans le cours de ses triomphes et paralysa ses projets. Il se retira dans une ville obscure où il vivait depuis quelque temps, sans donner d'ombrage à Lothaire, lorsqu'un autre schisme ralluma son ambition, et menaça la chrétienté tout entière des calamités d'une guerre de religion.

Le 14 février de l'année 1130, mourut le pape Honorius. Longtemps avant cette mort si redoutée, le riche et puissant cardinal Pierre de Léon avait brigué les suffrages d'un grand nombre de cardinaux pour assurer son élévation sur le Siége apostolique. Il était petit-fils d'un juif converti qui avait pris le nom du pape Léon IX auquel sa famille avait rendu des services. L'influence que cette famille exerçait à Rome depuis plusieurs générations, et les vertus apparentes dont se décorait le cardinal Pierre, lui avait gagné une foule de partisans. Pierre avait fait ses études à Paris; il s'y était distingué par un esprit vif et de brillantes qualités. Sa vertu, à cette époque, semble avoir été solide; car, renonçant aux pompes du siècle, il rechercha les conseils de saint Bernard, et, bientôt après, il se fit moine à Cluny [1]; mais rappelé à Rome par le pape Callixte II, et promu au cardinalat, il fut chargé de plusieurs légations importantes qui enflèrent sa vanité et lui fournirent en même temps les moyens d'augmenter une fortune déjà colossale.

La saine partie du collége des cardinaux appréhendait

[1] Nous avons rapporté dans le chapitre précédent la demande que le cardinal Pierre fit à saint Bernard, pour obtenir de pieuses instructions. Saint Bernard lui avait écrit plusieurs lettres pleines de témoignages d'estime. On les trouve dans la collection de Mabillon. Du reste, l'histoire de Pierre de Léon a été écrite diversement par plusieurs biographes contemporains. La plus complète, et peut-être la plus impartiale, est celle de Mauriniac. Chron., lib. c. — Baronius, ann. 1130, contient aussi de précieux renseignements.

vivement une élection qui aurait pu derechef rendre à la puissance temporelle une funeste prépondérance ; et dans la prévision des intrigues dont ils connurent la trame, ils se réunirent, quoique en minorité, avant que la mort du pape fût publiée, et ils élurent d'une voix unanime le cardinal Grégoire, prélat d'un caractère ferme et d'une vie irréprochable, sous le nom d'Innocent II [1]. Cette élection s'était faite en secret; une grande partie des cardinaux n'y avait point assisté; les formes ordinaires n'avaient pu être observées. Aussi à peine fut-elle connue, que les cardinaux du parti de Pierre de Léon la déclarèrent nulle; et, se réunissant immédiatement au nombre de trente, dans l'église de Saint-Marc, ils proclamèrent pape celui qui de longue main avait captivé les suffrages des princes et du peuple romain. Pierre prit le nom d'Anaclet II, aux acclamations de la multitude, et reçut la tiare dans l'église de Saint-Pierre. Pendant ce temps, l'évêque d'Ostie consacra Innocent II et lui remit les insignes pontificaux; mais les adhérents de l'un et de l'autre pape en étant venus aux mains, les troupes romaines, soudoyées par Anaclet, marchèrent contre Innocent; et celui-ci, pour échapper aux fureurs du peuple, se réfugia dans la forteresse de la puissante maison des Frangipanes qui s'était déclarée en sa faveur.

Ce schisme plongea la turbulente Rome dans une vive anxiété, et l'on en redoutait les terribles effets dans le monde chrétien. Anaclet se trouvait maître de Rome. Les principales villes d'Italie, celles surtout qui s'étaient attachées au sort des Hohenstauffen, Milan, Capoue, Bénévent, se déclarèrent successivement pour lui. Les Normands de la Sicile l'acceptèrent et s'engagèrent même à le défendre, tandis qu'Innocent, n'ayant pour partisans à Rome qu'un petit nombre de fidèles, se trouva bloqué dans le fort avec les cardinaux qui l'avaient élu, n'attendant que de Dieu seul le secours dont l'Eglise avait besoin dans ces circonstances critiques. Déjà Anaclet avait écrit à Lothaire, au roi de France, et aux autres princes chrétiens pour leur annoncer

[1] Malgré les clameurs que l'élection d'Innocent souleva parmi les adhérents d'Anaclet, on ne trouve dans leurs écrits aucun reproche, aucune récrimination contre la personne d'Innocent. On attaqua son élection, mais on respecta généralement son caractère.

son exaltation sur le trône pontifical, et les informer du schisme qui désolait le saint-siége. A ces lettres, il en joignit une autre pour les évêques de France, où il fait un éloge remarquable de l'Eglise gallicane. « Cette Eglise, dit-il, ne » s'est jamais laissé surprendre par l'erreur; jamais la con- » tagion du schisme ne l'a déshonorée, ni flétrie. Toujours » fidèle et sincèrement attachée à Dieu, elle s'est appliquée » à rester en harmonie et en union avec l'Eglise romaine, et » s'est fait une loi d'en relever la gloire par de continuels » témoignages de soumission [1]. » Anaclet, plein de sécurité, après avoir satisfait à toutes les formes, attendait avec impatience la réponse des puissances chrétiennes.

Cependant le pape Innocent ne se croyait plus en sûreté à Rome. Enfermé depuis le mois de février, il trouva moyen de s'échapper après les fêtes de Pâques qui, en cette année **1130**, tombèrent au mois de mars. Il s'embarqua secrètement sur le Tibre, avec tous ses cardinaux, et parvint, après une heureuse navigation, à Pise, d'où il passa à Gênes, et de là il se rendit en France. Des nonces annoncèrent au roi son arrivée et lui firent le tableau de la situation de Rome [2]. Mais ni le roi ni son ministre Suger ne surent quel parti prendre dans ces difficiles conjonctures. Tout acte en faveur de l'un ou de l'autre pape pouvait avoir une portée immense, et il n'était guère possible de reconnaître la justice et le droit au milieu des clameurs et des prétentions qui se croisaient en tous sens dans la chrétienté. Louis VI ne voulut point s'en rapporter à lui-même; et avant de se prononcer, il crut devoir soumettre cette affaire aux investigations d'un concile national. Il convoqua, à cet effet, dans la ville d'Etampes, les évêques, les prélats et les abbés du royaume. Mais l'homme sur lequel les yeux de l'Eglise étaient fixés depuis longtemps, l'homme sur le front duquel brillait l'auréole de la sainteté, et qui, à Rome comme en France, était vénéré comme l'oracle de la vérité, cet homme ne pouvait être dispensé de paraître au concile. Le roi lui-même lui écrivit une lettre pressante pour l'engager à se rendre à Etampes, et plusieurs évêques des plus influents

[1] Cette lettre et les autres actes d'Anaclet se trouvent dans les annales de Baronius, ann. 1130. — [2] Præmissi in Gallias fuerunt nuntii qui gallicanæ Ecclesiæ intimarent negotii veritatem, etc. (Vit. Bern., lib. II, cap. 1.)

joignirent leurs instances à celles du monarque pour déterminer l'humble moine à sortir de sa retraite [1].

Saint Bernard ne balança point, à la vue des périls de l'Eglise. Il vint à Etampes où se trouvaient le roi, les évêques et les princes, en grand nombre, qui l'accueillirent comme un ange de Dieu. Tous, après avoir célébré un jeûne solennel, prirent séance, et convinrent d'un commun accord qu'il fallait remettre la solution de cette grave question à l'homme dont la parole était aux yeux de tous le témoignage de la volonté divine. Saint Bernard, rapportent les historiens du concile [2], n'accepta qu'avec tremblement la redoutable mission qu'une assemblée si auguste lui déférait. Il n'osa refuser; il examina avec impartialité les titres des deux élections, la qualité des électeurs, le mérite des élus. Il parla lui seul au nom de tous; tous l'écoutèrent comme l'organe du Saint-Esprit. Mais après qu'il eut proclamé qu'Innocent II était le véritable Pape et le chef souverain de l'Eglise, l'assemblée tout entière se leva et confirma par ses acclamations le choix de saint Bernard et les droits du Pontife légitime.

CHAPITRE XVIII.

Suite du schisme de Rome. — Saint Bernard fait reconnaître Innocent II par les principales puissances chrétiennes. — L antipape Anaclet fonde le royaume de Sicile.

Le saint moine de Clairvaux, sans autre force que celle qui lui avait été donnée d'en haut, a brisé d'un seul mot le nuage qui enveloppait la chrétienté. A l'exemple du divin maître, il a commandé aux flots et à la tempête, et nulle puissance ne résistera à la voix de l'envoyé de Dieu. C'est ainsi que dans les plus sombres jours de l'Eglise, il part toujours de quelque point de l'horizon des jets de lumière qui éclatent dans les ténèbres et fixent les destinées humai-

[1] Specialiter ab ipso rege Francorum et præcipuis quibusque pontificibus accersitus. (Ernold. Vit. S. Bern., lib. XXI, cap. 6, n. 3, p. 1108). — [2] Concilium Stampense. Mansi, XXI, col. 441, 444. (Suger. Vita Lud., p. 317).

nes. Désormais saint Bernard, fort de sa mission, instruira les rois et les pasteurs, et du souffle de sa parole, il dissipera les vaines pensées des ennemis de Dieu.

Déjà le Roi de France a reconnu le chef de l'Eglise. Suger, son fidèle ministre, et plusieurs illustres prélats se rendirent auprès d'Innocent II pour lui apporter les hommages de leur souverain. Celui-ci vint bientôt en personne auprès du Pontife. Accompagné de la reine sa femme, de ses fils, et d'un nombreux cortége de princes et de prélats au milieu desquels s'effaçait l'humble Bernard, Louis VI alla jusqu'au petit bourg de Saint-Benoît-sur-Loire, où il attendit Innocent II à son passage; et là, *se conduisant en prince vraiment fidèle*, dit l'historien, *il abaissa sa tête couronnée devant le successeur de Pierre, et se prosterna à ses pieds* [1]. Plusieurs affaires concernant l'Eglise de France furent réglées dans cette entrevue, et le roi promit au Pontife de lui donner, en toutes occasions, des preuves effectives de son attachement.

Depuis l'issue du concile d'Etampes, on attendait de jour en jour les résolutions des rois d'Allemagne et d'Angleterre. Ce dernier surtout flottait dans une incertitude qu'entretenaient les avis opposés des évêques anglais. Les plus influents d'entre eux penchaient pour Anaclet [2]; soit qu'ils eussent été captivés par les prévenances de celui-ci, soit qu'ils craignissent le caractère ferme et inflexible dont Innocent avait donné des preuves sous le pontificat de son prédécesseur. Quoi qu'il en soit, on crut, dans ces graves conjonctures, devoir envoyer saint Bernard auprès de Henri I[er] pour éclairer sa conscience et le gagner à la cause qui avait prévalu en France. Cette mission eut un plein succès. Le roi d'Angleterre n'attribuant son irrésolution qu'à des motifs de conscience, saint Bernard lui dit avec la hardiesse d'un apôtre : « Vous balancez de reconnaître le pape
» Innocent par la crainte de pécher! Eh bien, inquiétez-
» vous des autres péchés dont vous aurez à répondre; car,

[1] Sugerius, vita Ludovici VI. L. C. Rex... nobilem et diademate coronatum verticem, tanquam ad sepulcrum Petri, inclinans, pedibus ejus procumbit. — [2] Idem. — On ne connait pas les vrais motifs de l'opposition de ces évêques. Les historiens anglais exposent le fait sans l'expliquer. Voyez Lingard, Hist. d'Anglet., vol. II, ch. 3, p. 188.

» pour celui-ci, je m'en charge devant Dieu, et j'en répon-
» drai pour vous [1]. »

Ces paroles étonnèrent le roi et mirent fin à ses perplexités. Il se hâta de reconnaître Innocent II; et de plus, docile aux conseils du saint abbé de Clairvaux, il alla trouver le Pontife à Chartres, le combla de présents et lui promit obédience, tant en son nom qu'en celui des sujets de son royaume [2].

Le roi de Germanie, Lothaire, ne tarda point à suivre l'exemple de la France et de l'Angleterre; et dans une assemblée de prélats allemands convoquée à Wurzbourg, Innocent II fut proclamé Pape légitime. L'Espagne également se soumit à Innocent; et successivemet les autres princes chrétiens, grâce à l'active entremise de saint Bernard, neutralisèrent les effets du schisme, en reconnaissant tous le même pontife. » J'ai engagé les rois, écrivit en cette occa-
» sion saint Bernard, à dissiper les conseils des méchants;
» je les ai engagés à exterminer toute puissance qui tenterait
» à s'élever au-dessus de la science de Dieu. Notre travail a
» réussi. Les rois d'Allemagne, de France, d'Angleterre,
» d'Ecosse, d'Espagne, de Jérusalem, appuient la cause du
» pape Innocent. Le peuple et le clergé de tous ces royau-
» mes le reconnaissent pour leur père et leur chef : ils con-
» courent ensemble à conserver l'union d'un même esprit
» dans le lien de la paix [3]. »

Cependant le parti d'Anaclet ne s'était pas laissé intimider par ces imposantes défaites. Il comptait dans plusieurs contrées, et surtout parmi le haut clergé, de zélés auxiliaires qui recouraient à tous les moyens pour soutenir leur cause et la faire triompher, malgré les maux auxquels l'Eglise était en proie. Le représentant des schismatiques en France était l'ancien légat du pape Honorius, Gérard, évêque d'Angoulême, lequel n'ayant pas été maintenu dans sa nonciature par le pape Innocent, à cause de sa conduite répréhensible, s'attacha par esprit d'opposition à l'antipape qui lui rendit le titre de légat. Toute la province d'Aquitaine se trouvait opprimée par cet évêque et par le duc Guillaume qui agis-

[1] Vita 2a, S. Bern., lib. II, p. 1109. « Cogita, inquit, quomodo de aliis » peccatis tuis respondeas Deo; istud mihi relinque, in me sit hoc peccatum. »
[2] Ord. Vit., lib. XIII. Idibus januarii. — [3] Epist. CXXV, ad Godfr. Ler.

sait d'après les inspirations de ce dernier. Quiconque ne reconnaissait pas Pierre de Léon pour pape, était en butte à des persécutions cruelles : des évêques furent chassés de leurs siéges; d'autres condamnés au bannissement ou à des amendes excessives. « Ce vieillard perfide, dit un historien » du temps, avait jeté les semences de la discorde dans la » province de Bourdeaux. Comme l'ancien serpent, il har- » celait le prince par de perfides suggestions, et lui insuf- » flait l'esprit de désordre et de révolte [1]. »

Le schisme, appuyé sur la violence et la séduction, envahissait le Midi pendant qu'il était repoussé du Nord, et menaçait de briser l'unité catholique dans les provinces sur lesquelles le duc d'Aquitaine exerçait son despotique empire. Bordeaux, Tours, Auch, et les plus belles contrées comprises entre les Pyrénées et la Loire et bornées par l'Océan, se trouvaient alors sous la juridiction que s'arrogeait le légat de l'antipape.

La sollicitude de saint Bernard, pressée comme celle de l'apôtre des nations, par le soin de toutes les églises, s'alarma de cet imminent danger. Il eût voulu se transporter aussitôt sur les lieux mêmes de la discorde, pour l'étouffer à sa naissance et confondre ses fauteurs; mais, retenu auprès de la personne du Pontife pour des affaires non moins importantes, il adressa aux évêques d'Aquitaine une admirable épître, où il établit le véritable état de choses et discute les motifs qui ont validé l'élection d'Innocent II. Cette épître est trop longue pour la rapporter en entier; nous n'en citerons que les passages les plus propres à éclaircir ce point de notre histoire.

« La vertu s'acquiert dans la paix, s'éprouve dans l'ad- » versité, triomphe dans la victoire. Voici le temps, mes » très-révérends Pères, de signaler la vôtre. L'épée qui me- » nace tout le corps de l'Eglise est suspendue sur vos têtes; » plus elle est près de vous, plus elle est à craindre, plus les » coups sont dangereux et mortels. Qu'elle est vaine et in- » sensée la passion de ce vieillard qui déshonore sa vieil- » lesse et son sacerdoce pour un titre éphémère, pour une » domination qui lui échappe! Quel crime abominable de » rouvrir par un schisme le côté du Sauveur, d'où s'écoulè-

[1] 2a vita S. Bern., lib. II, cap. 6, n. 32, 33.

» rent le sang et l'eau qui réunissent tous les peuples dans » une même foi! Peut-on les diviser sans être l'ennemi de sa » croix et le complice de sa mort? O passion violente! Je » l'ai déjà dit, et lui-même ne le désavoue pas; il eut l'im- » pudence de faire des tentatives auprès du pape légitime » pour obtenir l'objet de son ambition; et alors seulement, » piqué du refus, il se tourna vers le schismatique. Et c'est » de cette main sacrilége qu'il tient un pouvoir dont il use » aujourd'hui pour percer le côté du Sauveur et pour dé- » chirer l'Eglise! Mais un jour il verra celui qu'il a percé....

» Quoi qu'il en soit, il faut que l'oracle du Saint-Esprit » s'accomplisse : le scandale arrivera, mais malheur à celui » par qui il arrive! Et quel est le misérable auteur du scan- » dale, sinon celui qui, nonobstant l'élection canonique du » chef de l'Eglise, s'est emparé du lieu saint, non pas à » cause que ce lieu est saint, mais parce qu'il est éminent. » La prétendue élection dont il se prévaut, ou plutôt la fac- » tion qui l'a élu, n'a servi que de prétexte à sa malignité...

» En effet, la règle fondamentale du droit canon, en » cette matière, est qu'après une première élection il ne peut » y en avoir une seconde. Une première avait été faite; » donc la seconde est nulle. Dans la supposition même qu'il » eût manqué à la première quelques-unes des formalités » prescrites, comme les défenseurs du schisme le préten- » dent, fallait-il procéder à une seconde élection sans avoir » examiné les défauts de la première, sans l'avoir cassée » par un jugement authentique? Au reste, il y a deux chefs » de contestations. L'un regarde le mérite personnel des » deux compétiteurs; l'autre concerne la forme de leur élec- » tion. Pour ce qui est de la personne, afin qu'on ne me » croie ni médisant ni flatteur, je ne dirai que ce qu'on dit » partout et ce qu'on ne saurait nier, c'est que le Pape » est d'une vie et d'une réputation au-dessus de la médi- » sance, tandis que son concurrent n'est pas même à l'abri » des langues de ses propres amis. Et quant aux formalités des » deux élections, celle d'Innocent est la première à l'égard » du temps, la plus pure à l'égard de ceux qui l'ont élu, la » plus canonique selon les règles de la raison. Pour ce qui » regarde la priorité, personne ne la conteste, et l'élection » a été faite par la plus saine partie des cardinaux, évêques,

» prêtres et diacres auxquels appartient le droit de nom-
» mer le pape. Ainsi, suivant les anciennes constitutions,
» le nombre des suffrages a été assez grand pour rendre
» cette élection valide. De plus, Innocent n'a-t-il pas été
» consacré par l'évêque d'Ostie à qui ce privilége est ré-
» servé? Si donc il y a plus de vertu dans la personne élue,
» plus d'intégrité dans les électeurs, plus d'ordre et de lé-
» galité dans les formes de l'élection, par quelle opiniâ-
» treté fatale s'efforcent-ils d'en substituer une autre contre
» toutes les règles de la justice, contre la volonté des hom-
» mes de bien, contre le vœu de toute l'Eglise [1]?... »

Cette énergique déclaration dissipa les doutes et ranima le courage des évêques auxquels elle fut adressée ; mais le duc d'Aquitaine et son perfide conseiller paralysèrent leurs tentatives pour le rétablissement de la paix et de l'unité. Les désordres allèrent en croissant dans ces malheureuses contrées, et saint Bernard, transporté de zèle pour la maison de Dieu, souffrait d'être forcé d'ajourner le voyage d'Aquitaine où l'appelaient tous les fidèles opprimés. Un autre voyage lui avait été imposé par Innocent : il dut accompagner le Pontife lui-même en Allemagne.

Innocent II, depuis qu'il se vit reconnu par les grandes puissances de la catholicité, tournait incessamment ses regards vers Rome, et n'aspirait plus qu'à s'asseoir sur le siége de saint Pierre. Or, de tous les princes chrétiens, le roi d'Allemagne se trouvait le plus personnellement intéressé à ouvrir au Pontife légitime les portes de la capitale du monde; car c'était là, dans l'antique métropole de la chrétienté, qu'à l'exemple de Charlemagne, il devait recevoir la couronne impériale. Innocent s'était donc adressé à Lothaire pour lui demander une entrevue, afin de se concerter avec lui sur les moyens de traverser l'Italie et de se rendre maître de Rome. La conférence fut fixée au mois d'octobre de cette même année [2], dans la ville de Liége. Lothaire s'y rendit avec les principaux seigneurs de l'empire et une suite nombreuse d'hommes d'armes pour y attendre le pape. Celui-ci arriva peu de jours après, accompagné de saint Bernard et d'un pompeux cortége de cardinaux et de prélats romains. Il fit son entrée dans la ville au

[1] Bern. Epist. CXXVI. — [2] 1130.

milieu d'un immense concours de monde et d'une bruyante manifestation de la piété populaire. Le roi d'Allemagne semblait, en cette occasion, prendre à tâche de prouver au peuple la parfaite réconciliation de la papauté et de l'empire. Il marchait humblement, à pied, à côté du pape, *tenant d'une main la bride du cheval blanc que montait Innocent; et de l'autre écartant, à l'aide d'une baguette, la foule qui se pressait sur son passage* [1]. Le dimanche suivant, le Pontife célébra solennellement le saint sacrifice en présence du roi et de sa famille, et de part et d'autre on se fit de nouvelles protestations de concorde et d'attachement.

Mais ces démonstrations ostensiles avaient été données d'une manière trop éclatante, trop affectée peut-être pour ne pas laisser planer dans les esprits quelque vague inquiétude. Le désintéressement n'était point la vertu de Lothaire; et s'il accordait au pape une armée pour le conduire à Rome, ce ne pouvait être qu'à des conditions dont on redoutait d'avance l'exagération. En effet, les pressentiments de la cour romaine ne tardèrent point à se justifier; mais la réalité dépassa les craintes qu'on avait conçues. Lothaire, après avoir promis au pape le secours de ses armes, réclama impérieusement le privilége des investitures tel que ses prédécesseurs l'avaient exercé, avant le concordat de Worms. Il pensa que la position précaire du pape donnerait une heureuse issue à cette demande intempestive : il se trompa. Lothaire oubliait que la papauté jamais ne rétrograde; et que si elle tolère parfois, avec une longue patience, des abus qui naissent avec le cours du temps, elle maintient, avec une persévérance non moins longue, les réformes utiles que le temps amène. Innocent demeura inflexible malgré les menaces et la colère du roi; mais la position était périlleuse, et les prélats romains, frappés de stupeur, tremblèrent de voir le souverain Pontife sans défense au milieu d'une ville germanique environnée d'une forte armée. Le souvenir des outrages que Henri V avait fait subir aux papes et aux cardinaux était encore trop récent pour ne point soulever de terribles appréhensions, et

[1] Sugerius, Vita Lud. VI, lib. c. « Lotharius... humillime se ipsum stratorem offerens, pedes per medium sanctæ processionis ad eum festinat, alia manu virgam ad defendendum, alia frenum albi equi accipiens, etc. »

l'on se crut dans un piége mille fois plus redoutable que les dangers auxquels on avait échappé à Rome [1].

Cet orage toutefois n'éclata point : saint Bernard était là pour le conjurer. Plein d'une sainte audace, il s'opposa comme un mur d'airain aux injustes prétentions de la couronne, et les combattit par toutes les armes de son irrésistible éloquence [2]. Il rappela à Lothaire les engagements antérieurs et les promesses auxquelles il devait son élévation sur le trône; il lui fit comprendre qui si l'Eglise, en ce moment, avait besoin du bras de l'empire, l'empire de son côté n'avait pas moins besoin du soutien de l'Eglise. Lothaire garda le silence; il consentit à ne point donner suite à sa réclamation, mais il en témoigna son humeur, en rompant les négociations relatives à la campagne d'Italie.

Il est vrai que dans les circonstances graves où l'empire se trouvait engagé, la prise de Rome n'était pas chose facile. L'antipape avait déployé une grande activité durant les voyages d'Innocent, et s'était ménagé des ressources nombreuses. Maître de Rome, dont il avait augmenté les forces et les défenses, il pouvait compter encore sur le nord de l'Italie dont les populations lui étaient dévouées; et dans le sud, un événement remarquable sembla consolider sa puissance.

Nous l'avons déjà dit; les Normands de la haute Italie furent les premiers à reconnaître l'élection d'Anaclet. Ces peuples hardis, trop à l'étroit dans la belle province qu'ils avaient arrachée à la France, s'étaient fixés dans la Calabre et la Pouille, sous la conduite de Guillaume Bras-de-Fer et de Humfroy, fils de Tancrède de Hauteville. Mais en 1061, le normand Robert Guiscard et le duc Roger, n'ayant plus d'ennemis à combattre, n'aspiraient qu'à ériger en royaume leurs vastes conquêtes de l'Italie et de la Sicile. Il était réservé à Roger II, fils du dernier, d'accomplir ce dessein. Jamais jusqu'alors la Sicile n'avait eu, pour ainsi dire, une existence nationale; jamais elle n'avait obéi à un seul maî-

[1] Ernaldi, Vita 2a S. Bern., cap. 1, n. 5, p. 1109. « Ad quod verbum » (investituræ) expavere et expalluere Romani, graviùs sese apud Leodium » arbitrati periculum offendisse, quam declinaverint Romæ. » — [2] Sicut murum se opposuit abbas sanctus; audacter enim resistens regi, verbum malignum mirâ libertate redarguit... (Idem, loco citato).

tre; et pendant une longue suite de siècles, elle avait été tour à tour envahie et possédée par des peuples étrangers [1]. Le duc Roger II, après la défaite entière des Sarrasins, songea donc à réunir sous son sceptre, ses possessions d'Italie et les riches provinces de l'ancienne Trinacrie ; et, selon l'esprit du temps, il s'adressa au Pape pour obtenir avec le titre de roi la couronne royale. Le moment du schisme lui parut favorable pour conclure, sans conditions onéreuses, cette grande affaire qui, sous le pape Honorius, avait déjà été entamée sans succès. Les sages lenteurs que le pontife défunt avait opposées à l'empressement de Roger, et qui avaient été nécessitées par la politique de l'empire, entrèrent sans doute pour beaucoup dans la détermination des Normands en faveur d'Anaclet. Quoi qu'il en soit, celui-ci promit la sanction pontificale à l'érection du royaume de Sicile et d'Italie, moyennant l'engagement formel de Roger de prêter main-forte contre les entreprises d'Innocent. L'acte authentique fut dressé; et l'on prétend, d'après quelques documents trouvés dans les papiers de Roger, que pour lier plus étroitement le royaume de Sicile à la cause du Saint-Siége, le pape schismatique lui promit le patriciat de Rome, et peut-être même la couronne de l'empire d'Allemagne. [2]. A la suite de ce traité, dès l'année 1130,

[1] Depuis les temps fabuleux, il n'est presque pas un peuple célèbre qui n'ait abordé les côtes de la Sicile et n'y ait laissé des traces durables. De là l'intérêt historique et les traits originaux que présente encore aujourd'hui cette contrée, dont la diversité et l'infinie variété forme une espèce d'assemblage mosaïque digne d'être étudié, à cause de ses contrastes. « Le voyageur, » dit un judicieux écrivain qui a parcouru ce pays, y trouvera des ruines et » des souvenirs; mais la réalité vivante ne saurait jamais le satisfaire. Il y verra » des vestiges de toutes les époques; il y reconnaîtra l'empreinte des diverses » nations qui l'ont successivement dominé; il lira son histoire dans ses monu- » ments, livre immense où toutes les époques sont représentées par un tem- » ple, une basilique ou un fort; il passera des informes constructions cyclo- » péennes et phéniciennes aux temples doriques élevés par les colonies grec- » ques, aux arènes des Romains, aux castels mauresques, aux chapelles des » Normands et aux sombres donjons de la féodalité; et à côté des pompeux » débris d'une gloire anéantie, le spectacle de la plus affreuse misère... » (Voyage en Sicile, par le baron Th. Ren. de Bussière, Lettre I, p. 18). —
[2] Cette opinion a été émise par le savant historien de l'Allemagne, Henri Luden, vol. X, n. 30, p. 566. Il la fonde sur le passage suivant d'un privilége octroyé au roi Roger : « In quibus Petrus Leonis *ipsam Romam* et ab indè usque Siciliam totam ei terram concesserat, et advocatum romanæ Ecclesiæ et *patricium Romanorum* et regem illum statuerat. » (Cod. Udalrici sub n. 360).

aux fêtes de Noël, Le duc Roger II se rendit à Palerme où, après avoir reçu la couronne des mains d'un cardinal légat de l'antipape, il prit le titre de *roi de Sicile par la grâce de Dieu*; titre qui lui fut confirmé dans la suite par le pape légitime.

On conçoit à quel point cet événement compliqua les affaires de l'Eglise et de l'empire. Anaclet venait d'établir en quelque sorte une solidarité d'existence entre sa cause et celle du nouveau royaume. Il trouvait en Roger un défenseur puissant et doublement intéressé au triomphe de l'antipape, en ce qu'il avait à craindre à la fois les ressentiments de Lothaire et les succès d'Innocent. De plus, les prétentions de Conrad de Hohenstauffen s'étaient réveillées à la mort du pape Honorius. Ses nombreux partisans d'Italie se déclarèrent pour Anaclet, par cela seul qu'Innocent II avait été reconnu par Lothaire. Aussi l'archevêque de Milan, Anselme, celui-là même qui avait couronné Conrad, entraîna dans le schisme la Lombardie, et détermina les Milanais à prendre les armes pour repousser toute tentative de Lothaire en faveur d'Innocent. Soutenus par les Normands et les Siciliens, ils étaient résolus à défendre l'accès de Rome.

Ces divers incidents unirent forcément les intérêts du roi d'Allemagne à ceux du pape légitime; et bien qu'ils fussent brouillés, ils durent s'entendre sur les moyens d'agir de concert. Tous deux avaient les mêmes ennemis à combattre; tous deux étaient compromis par la ligue des schismatiques et des mécontents de l'empire; tous deux se trouvaient en face d'un schisme dont le siége était en Italie et qui servait de point de ralliement à tous les partis. Une guerre devenait inévitable. Cependant le faible Lothaire ne put s'y résoudre; et blessé de la conduite du pape au sujet des investitures, il le laissa partir sans donner suite à l'objet principal de la conférence de Liége.

Innocent quitta l'Allemagne, mécontent de Lothaire, mais heureux d'avoir échappé au piége, et d'avoir résisté à des prétentions qui eussent de nouveau troublé la sécurité des églises. Il revint en France, laissant mûrir les événements, persuadé que la force des choses amènerait nécessairement la campagne d'Italie.

Mais saint Bernard, après de vives sollicitations, obtint la permission de retourner à Clairvaux pour se remettre de ses fatigues, et satisfaire aux vœux ardents de ses frères.

Il y était à peine arrivé, qu'il reçut la visite de l'évêque de Paris. Ce prélat, profondément affligé, venait lui faire le récit d'un horrible attentat qui avait consterné la capitale et qui réclamait des mesures énergiques.

CHAPITRE XIX.

Assassinat d'un moine. — Saint Bernard poursuit les auteurs de ce meurtre. — Il reçoit à Clairvaux la visite du pape Innocent II. — Mission en Aquitaine. — Histoire du duc Guillaume. — Concile de Reims.

Les réformes successives que l'évêque de Paris avait introduites dans son diocèse, provoquaient depuis longtemps le murmure des ecclésiastiques mondains. La jalousie fomentait la discorde entre les pasteurs; et les pieux desseins du prélat se trouvaient entravés, en toutes occasions, par les tracasseries de quelques membres de son propre clergé. Mais ces difficultés ne ralentirent pas son zèle, et ne brisèrent point sa fermeté. Il avait auprès de sa personne un vénérable moine, le prieur du monastère de Saint-Victor de Paris, nommé Thomas, qui lui servait de guide spirituel et lui prêtait l'appui de son expérience dans la réalisation de ses sages ordonnances. Ce religieux, plein de douceur et d'instruction, jouissait d'une confiance méritée; et à ce titre, il avait assumé sur sa tête les ressentiments que les réformes avaient soulevés.

Parmi ceux qui se signalaient par une implacable animosité, se trouvait le chanoine Thibaut Nautier, archidiacre de l'église de Paris. Ses intrigues et ses malversations avaient plus d'une fois éveillé la vigilance du prieur de Saint-Victor; et sa haute position, dont il abusait, l'avait seule mis à l'abri des poursuites. Thibaut méditait une vengeance; et pour l'assouvir, il ne craignit point d'armer ses propres neveux. Un jour donc que l'évêque accompagné de Thomas, revenait d'une visite diocésaine, ils furent atta-

qués aux portes de Paris par les neveux de l'archidiacre ; et Thomas, frappé de plusieurs coups mortels, tomba sur le sein de son évêque qui le tenait embrassé pour le défendre ; il expira en pardonnant à ses meurtriers. Ceux-ci prirent la fuite et leur oncle eut le courage de solliciter leur absolution auprès du Pape lui-même. C'est alors qu'Etienne, accablé de douleur, vint à Clairvaux pour réclamer l'intervention de saint Bernard auprès d'Innocent. Mais il faut entendre de sa propre bouche le récit de ce crime. Voici en quels termes simples et touchants il en informe le pape, dans une lettre datée de Clairvaux :

« Le docte Thomas, prieur de Saint-Victor, reli-
» gieux d'une grande piété, s'était mis en chemin par mes
» ordres, un jour de dimanche, ainsi que plusieurs autres
» moines. Il travaillait à l'œuvre de Dieu dans un esprit de
» charité, lorsqu'il fut cruellement massacré dans mon pro-
» pre sein et entre mes bras, devenant ainsi la victime de la
» justice et de l'obéissance... Les sanglots dont mes paroles
» sont entrecoupées en disent plus que tout ce que je pour-
» rais vous écrire. Il suffit de vous rapporter simplement
» ce qui est arrivé pour faire sentir à votre cœur paternel
» le poids de mon affliction... Hélas ! je n'ai plus ni force ni
» lumière ; j'ai tout perdu en perdant celui que je pleure ;
» j'ai le titre d'évêque, mais c'est lui qui en remplissait les
» fonctions ; il en refusait les honneurs, mais il en portait
» le fardeau... Si Thibaut Nautier a recours à votre Béati-
» tude, qu'elle daigne lui faire connaître que Dieu a exaucé
» la voix de mes larmes ; ses neveux ont été les instruments
» du crime ; c'est lui qui en est l'auteur et sans doute l'insti-
» gateur. Que votre Béatitude n'ajoute donc aucune foi à
» ses rapports jusqu'à ce qu'elle soit informée à fond de la
» vérité [1]. »

Saint Bernard, embrasé de zèle, écrivit à Innocent sur le même sujet ; et dans ses paroles éclate l'éloquence d'une sainte indignation : « La bête cruelle qui a dévoré Joseph,
» afin d'échapper aux poursuites de nos chiens fidèles, s'est,
» dit-on, réfugiée auprès de vous, très-saint Père ! Quel
» excès de folie ! un meurtrier errant, vagabond, effrayé,

[1] Cette lettre, écrite sans doute sous l'inspiration de saint Bernard, se trouve dans la collection des épîtres de ce dernier, p. 495, n. 159. Ed. Mabill.

» court là où il a le plus à craindre! Quoi! prend-il le siége
» de la justice pour une caverne de voleurs ? Quoi! la bou-
» che encore fumante du sang que tu as versé, tu oses pa-
» raître sous les yeux du père, après avoir tué l'enfant sur
» le sein de sa mère? Que s'il vient demander pénitence,
» il ne faut point le repousser, sans doute. Mais s'il ne de-
» mande qu'une audience, donnez-la-lui, saint Père, oui,
» donnez-la-lui ; mais donnez-la comme Moïse la donna
» aux idolâtres, comme Phinées aux fornicateurs, comme
» Mathathias aux juifs infidèles; ou plutôt, pour vous rappe-
» ler l'exemple de votre prédécesseur, recevez-le comme
» Pierre reçut Ananie et Saphire [1]. »

La chaleur que mit saint Bernard à réclamer le châtiment du coupable, n'avait pas seulement pour objet la répression d'un crime; mais, saisissant toutes les occasions de déraciner les abus du champ de l'Eglise, il provoqua des mesures vigoureuses pour assurer le triomphe de la justice. Il nous reste peu de documents sur les suites de cette affaire; mais ce qui peut en faire apprécier la gravité, c'est qu'en cette circonstance, plusieurs prélats se réunirent à l'abbé de Clairvaux, afin d'aviser ensemble aux moyens de réprimer la licence d'une partie du clergé et d'opposer une digue aux passions qui affligeaient l'Eglise. Le pape sanctionna les décrets de cette assemblée, et ajouta même des dispositions plus sévères à celles qui avaient été arrêtées [2].

Cependant, vers ce même temps, le souverain Pontife, accompagné des prélats romains, vint solennellement à Clairvaux pour contempler de ses propres yeux les merveilles qu'on lui avait rapportées de ce temple vivant de la majesté divine. L'annaliste de Cîteaux parle de cette visite dans son naïf langage :

« Les pauvres de Jésus-Christ reçurent le pontife avec
» une extrême affection. Ils n'allèrent point au-devant de
» lui, ornés de pourpre et de soie, ni avec des livres d'é-
» glise couverts d'or et d'argent; mais tout simplement,
» vêtus de leurs gros draps, portant une croix de bois,
» et témoignant leur joie, non point par les fanfares des
» bruyantes trompettes, ni par les cris d'une jubilation tu-

[1] S. Bern., Epist. 158. — Voyez aussi la lettre 152 sur les reproches adressés au clergé. — [2] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. 5.

» multueuse; mais par les suaves et modestes chants des » hymnes sacrés. Les évêques pleuraient; le pape aussi » versait des larmes; tous admiraient la douce gravité, » l'attitude humble et mortifiée de cette troupe de saints » moines... La magnificence de la réception qu'ils firent au » chef de l'Eglise ne consistait pas en de grands banquets, » mais en de grandes vertus. Le pain, au lieu d'être de pure » fleur de froment, était de farine dont le son n'avait point » été tiré; il y avait du *petit vin au lieu de vin doux* [1]; des » herbes au lieu de chair, et l'on servait des légumes pour » tenir lieu de toutes espèces de viandes. Mais si, par hasard, » il se trouvait quelque poisson, on le plaça devant le sei- » gneur pape, pour être vu plutôt que pour être mangé [2]. »

Innocent, après avoir passé plusieurs jours dans cette sainte solitude, se remit en route et continua ses visites dans les principales églises et abbayes de France, excitant partout la reconnaissance filiale pour les bénédictions qu'il répandait sur les peuples. A Paris, il reçut un accueil magnifique. Les juifs eux-mêmes, dit le chroniqueur, vinrent au-devant de lui, pleins d'allégresse, et lui offrirent un rouleau de la loi, couvert d'un voile. Le pape les accueillit avec intérêt et leur dit, en acceptant leur présent: *Auferat Deus omnipotens velamen a cordibus vestris* [3]*!* Il séjourna, durant les fêtes de Pâques, à l'abbaye de Saint-Denis où il célébra l'office du vendredi et du samedi saint, *veillant toute la nuit, et portant en tête la tiare en broderie avec un cercle d'or* [4].

Cependant la visite de Clairvaux ne tarda point à produire ses fruits. Deux choses importantes avaient été décidées : le départ de saint Bernard pour l'Aquitaine, et la convocation d'un concile général à Reims.

La mission d'Aquitaine, confiée à saint-Bernard et à Josselin, évêque de Soissons, était périlleuse et délicate. Cette vaste contrée, qui s'étendait alors depuis les frontières de la Picardie jusqu'aux montagnes de Navarre, obéissait au jeune prince Guillaume dont nous avons déjà parlé dans

[1] *Sapa pro careno*. Le mot *sapa* signifie plutôt un jus d'herbes que du vin; d'où peut-être vient notre mot *soupe*. On le traduit aussi par *petit vin*. — [2] Si forte piscis inventus est? domino papæ appositus est, et aspectu, non usu, in commune profecit. (Ernald., cap. I, n. 6, p. 1109). — [3] Que le Tout-Puissant ôte le voile de vos cœurs! — [4] Sugerius, Vit. Lud. Grossi, page 319.

le chapitre précédent; mais son histoire est assez remarquable pour exiger quelques détails.

Guillaume X, qui, dans la suite, devint le beau-père des rois de France et d'Angleterre, et le grand-père de Richard Cœur-de-Lion, appartenait à l'illustre maison des comtes de Poitou qui s'arrogeaient le titre de duc d'Aquitaine. Il avait été élevé dans toutes les pompes d'une cour splendide et montra dès son bas âge un caractère indomptable et une funeste inclination au mal. Mais, devenu maître de lui-même et des états de son père, par la mort précoce de Guillaume IX, il se voyait, jeune encore, l'un des plus puissants feudataires de la France, et l'un des princes les plus riches de son temps. Homme brillant et prodigue, avec les formes d'un athlète et la taille d'un géant, *bon chevalier d'armes*, dit un vieux écrivain, il réunissait dans sa personne la beauté et la force, et se montrait *à tout venant* redoutable et séduisant. « A peine, dit une chronique, se contentait-il en un seul repas de ce qui aurait suffi à huit personnes robustes et dans la force de l'âge. Il ne pouvait vivre sans guerroyer; et lorsque ses provinces étaient en paix, il marchait néanmoins toujours armé, obligeant ses vassaux, bon gré, mal gré, de se battre les uns contre les autres. Ainsi c'était un autre Nemrod par sa passion de batailler; un autre dieu Bel par la quantité de viandes qu'il mangeait; un autre roi Hérode par ses crimes et ses incestes. Car il retint durant trois ans, par la violence, la femme de son propre frère, et se vantait, comme les gens de Sodome, de ses crimes et de ses forfaits [1]. »

Tel était le chef du parti schismatique en Aquitaine; tel était l'homme vers lequel on jugea convenable de députer saint Bernard.

Mais ce qui rendait cette mission plus difficile encore, c'était le crédit illimité dont Gérard jouissait auprès de ce prince; sans doute à cause de la tolérance avec laquelle il couvrait les scandales de Guillaume. Pourtant ces terribles obstacles n'arrêtèrent point le zèle de l'abbé de Clairvaux. Il arriva, vers le milieu de l'année 1131, sur les terres du duc d'Aquitaine, et descendit, avec l'évêque de Soissons, dans un monastère de son ordre, à Chatelliers, près de Poi-

[1] Chron. S. Maxentii., p. 408. — Ann. Cist., tom. I, p. 208, n. 1, 2 et seq.

tiers. Là, sans perdre un moment, il avise aux moyens d'obtenir une entrevue avec le souverain. Il dédaigne les voies obliques; et se confiant en la toute-puissance de la grâce, il va droit au but et envoie un message au duc pour le prier de se rendre au monastère de Chatelliers. Cette démarche hardie étonne les religieux eux-mêmes. Mais Guillaume n'a pas plus tôt lu la lettre de l'abbé de Clairvaux, qu'à la surprise de tout le monde, il se dirige seul vers le monastère, et demeure sept journées entières auprès de l'homme de Dieu. Chose admirable! Le cœur de ce prince, plus dur que la pierre, se fondit comme la cire sous l'action vivifiante de la parole apostolique; et il ne quitta le saint qu'après lui avoir promis de réparer ses désordres et de faire pénitence.

Ce n'était pourtant pas encore le moment du triomphe définitif de la grâce. Guillaume, à peine rentré dans son palais, manqua de courage et prêta trop facilement l'oreille aux perfides discours de l'évêque d'Angoulême. Celui-ci réussit à le détourner des résolutions salutaires que saint Bernard lui avait suggérées; et, comme il arrive d'ordinaire, son dernier état devint pire que le premier. Il se livra de nouveau à ses passions avec d'autant plus de fureur qu'il cherchait à refermer la blessure que la parole du saint, comme une flèche ardente, avait faite dans son cœur; et pour étouffer le remords, il s'abandonna plus que jamais au délire du crime. Le schisme dès-lors se crut vainqueur et ne mit plus de bornes à ses violences. Gérard se fit adjuger l'archevêché de Bordeaux qui était vacant, et retint en même temps l'évêché d'Angoulême; en outre, peu satisfait tant qu'il voyait en Aquitaine un seul évêque orthodoxe, il fit chasser du siége épiscopal le vénérable évêque de Poitiers, le dernier de ceux de la province qui étaient demeurés fermes dans la foi et fidèles au pape légitime.

Bernard, appelé au concile de Reims, n'avait pu rester en Aquitaine pour mener à bonne fin l'œuvre commencée. Sa présence dans les domaines de Guillaume avait même donné de si vives inquiétudes aux affidés de Gérard, qu'on épiait toutes ses démarches, et l'on en était venu jusqu'à le menacer de mort, s'il sortait de son monastère. Il fallait à ce torrent de passions un certain temps pour s'écouler. Saint Bernard le comprit; et remettant à la Providence le soin de

disposer les esprits et les circonstances, il s'éloigna de la terre du schisme, et se rendit à Reims pour obéir aux ordres du Souverain Pontife.

Ce fut après un intervalle de quatre années que l'abbé de Clairvaux, aperçut, à différentes indications providentielles, l'issue des affaires d'Aquitaine.

Il se trouvait alors en Bretagne, sur les terres de la comtesse Ermengarde, pour la fondation d'un nouveau monastère [1]. Le légat du pape Innocent vint l'y rejoindre; et tous deux, prenant congé de cette digne fille du serviteur de Dieu, se rendirent en Aquitaine [2]. Ils firent savoir au duc Guillaume qu'ils avaient entrepris ce voyage pour se concerter avec lui sur les moyens de rendre la paix à l'Eglise et de remédier aux maux qui la dévastaient. On lui persuada qu'il ne devait point refuser une audience à l'homme de Dieu qui était venu de si loin pour la solliciter; et que, par son entremise, on parviendrait peut-être à pacifier les esprits. Le point essentiel était d'obtenir une conférence. Cette conférence eut lieu. Saint Bernard représenta au duc les horreurs des schismes dans l'Eglise catholique; et employant tour à tour la prière et la menace, avec cette force qui lui assujettissait instantanément les cœurs, il exhorta Guillaume à mettre fin à la révolte et à rendre obédience au pape Innocent. Guillaume, de nouveau troublé et profondément ému, ne voulut cependant adhérer qu'en partie aux conseils du ministre de la paix. Il promit l'obédience au pape légitime, mais sans consentir au rétablissement des évêques dépossédés de leurs siéges; et il ne pouvait s'y résoudre, disait-il, parce qu'il avait juré de ne se réconcilier jamais avec eux [3].

Saint Bernard ne se contenta point d'une demi-victoire. *Il cessa d'agir en homme*, dit un biographe contemporain, et laissa agir Dieu lui-même. Le jour donc où la conférence dut être reprise, il officiait à l'autel, lorsque tout à coup il s'arrête au milieu de la célébration des saints mystères; il pose la divine hostie sur la patène; puis le visage en feu et l'œil étincelant de lumière, il descend de l'autel et se dirige d'un pas ferme vers le prince interdit : « Nous avons

[1] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. 19. — [2] Ann. Cist., tom. I, p. 294, n. 7, 8 et seq. — [3] Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. 20.

» longtemps usé de prières, lui dit-il, et vous nous avez
» méprisés; plusieurs serviteurs de Dieu se sont joints à
» nous pour unir leurs supplications aux nôtres, et vous
» n'en avez point tenu compte. Voici maintenant le Fils de
» la Vierge qui vient à toi, celui que tu persécutes, le chef
» et le seigneur de l'Eglise, le juge au nom duquel tout
» genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers!.....
» C'est entre ses mains, entre les mains du juste vengeur
» des crimes que tombera l'âme qui t'anime. Le méprise-
» ras-tu aussi? Traiteras-tu le Maître comme tu as traité
» les serviteurs [1]? »

Saint Bernard se tait; la foule atterrée garde le silence; les larmes et la perplexité des assistants témoignent de leur frayeur; chacun attend avec angoisse l'issue d'une action inouïe qui semblait présager une manifestation soudaine de la puissance divine. Guillaume, épouvanté, ne peut proférer un seul mot; ses genoux tremblent et fléchissent; il tombe à terre, et ses gardes l'ayant relevé, il tombe encore et pousse des cris horribles.

Alors le serviteur de Dieu le touche, lui commande, par un signe, de se tenir debout, et reprend la parole : « Allez,
» lui dit-il d'une voix calme et solennelle, allez présente-
» ment vous réconcilier avec l'évêque de Poitiers que vous
» avez chassé de son siége; donnez-lui le baiser de paix en
» gage d'une alliance nouvelle; conduisez-le vous-même
» dans son église, et rendez-lui autant d'honneurs que vous
» lui avez prodigué d'injures: rappelez à l'unité catholique
» ceux que la discorde et le schisme en ont séparés, et de-
» venez docile à Innocent comme au Pontife que Dieu a
» élevé sur la chaire de saint Pierre [2]. »

Le duc, vaincu par la force de l'Esprit-Saint qui jaillissait de la bouche, du regard, du geste sublime de l'homme de Dieu, n'était plus en ce moment qu'un instrument passif de la volonté divine. Il va et vient; il exécute à l'instant même et ponctuellement tout ce qui lui est ordonné; il se réconcilie avec l'évêque de Poitiers, lui donne le baiser de paix, le conduit dans son église, rend hommage au pape Inno-

[1] Ernald. Vit. S. Bern. lib. II, cap. 6, n. 38, p. 1122. — [2] Ernald, loc. cit., p. 1122.

cent, et revient ensuite à l'église où saint Bernard achève de célébrer le sacrifice de l'autel.

Au milieu de l'admiration et de la joie publique que cet événement avait causées, un seul homme résistait encore à l'esprit de Dieu ; c'était Gérard. Plus endurci que jamais dans son opiniâtreté, il n'attendait que le départ de saint Bernard pour renouer ses coupables intrigues ; mais son heure avait sonné. Une mort subite l'enleva sans lui laisser le temps de reconnaître ses égarements : ses neveux, qu'il avait enrichis des biens de l'Eglise, le trouvèrent un matin expirant dans son lit, horriblement enflé, dans l'attitude d'un forcené qui maudit et blasphème [1].

Quant à Guillaume, le rayon d'en haut qui l'avait renversé opérait en lui le merveilleux phénomène d'une complète transformation. Ce n'était plus le même homme depuis que la lumière divine avait triomphé de ses ténèbres. Abîmé dans la contemplation de cette lumière qu'il avait si longtemps méconnue, déchiré de remords, abreuvé de larmes et affamé de pénitence, il résolut de finir, dans les expiations d'une sainte mort, les jours de sa vie terrestre ; et, renonçant généreusement aux richesses, à la puissance et aux honneurs, il s'enfonça dans une solitude, où sa vie, semblable à un torrent qui se cache dans les cavités de la terre, disparut aux yeux des hommes sans laisser aucune trace que les historiens eussent pu recueillir [2].

Guillaume n'était âgé que de trente-huit ans. Mais avant de s'éloigner pour toujours de ses domaines, voulant régler l'héritage de ses vastes états, il manda auprès de lui l'évêque de Poitiers, le même qu'il avait naguère si cruellement outragé et qui maintenant avait acquis toute son estime. Il lui remit son testament, que l'annaliste de Cîteaux nous a conservé en entier. Ce document trouverait ici sa place, mais son étendue ne nous permet d'en extraire que les parties les plus intéressantes :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité qui est un » seul Dieu! Voici le testament que je fais, Moi, Guillaume,

[1] Ernald. Vit. S. Bern. lib. II, n. 39, p. 1123. — [2] Quelques chroniqueurs rapportent qu'il mourut à Compostelle, en Espagne, le vendredi saint, 9 avril 1137. (Voy. Chron. Gaufredi Vosiensis, p. 425, 435. Voir aussi l'art de vérifier les dates, p. 718).

» avec la grâce de Dieu, en la présence de Guillaume, évê-
» que de Poitiers, en l'honneur du Sauveur du monde, des
» saints martyrs, de tous les confesseurs, des vierges, et
» surtout de la vierge Marie. Etant touché de la douleur que
» me causent les péchés innombrables que j'ai commis par
» la suggestion du démon, avec une audace incroyable; et
» pénétré de la crainte du dernier jugement; considérant
» d'ailleurs que les biens dont nous jouissons ici-bas s'éva-
» nouissent entre nos mains comme la fumée qui se dissipe
» en l'air; que nous ne pouvons presque point passer une
» heure sans pécher; que le temps de notre vie est fort court;
» que les choses dont nous nous imaginons être les maîtres
» sont fort caduques et périssables, et qu'elles ne laissent
» que des peines et des inquiétudes; je m'abandonne entre
» les mains de Jésus-Christ, que je veux suivre en renon-
» çant à tout pour son amour. Je mets mes filles sous la
» protection de monseigneur le roi; et quant à Éléonore, je
» la lui donne en mariage, si mes parents l'ont agréable;
» et je lui lègue l'Aquitaine et le Poitou [1]. »

Ainsi, ce magnifique prince qui commandait en souverain à toute la France occidentale, donne à son siècle l'admirable exemple d'une édifiante conversion! Et en même temps il lègue au fils du roi, au jeune Louis VII, avec sa fille Eléonore des Etats plus considérables que ceux de la couronne de France! Ces deux grands faits dont saint Bernard fut le premier moteur, s'accomplirent en l'année 1136 [2].

Mais, pour reprendre l'ordre chronologique des événements, on se rappelle que l'abbé de Clairvaux, après son premier voyage en Aquitaine, s'était rendu au concile de Reims, qui avait été fixé au mois d'octobre de l'année 1131. Tous les évêques de France, ceux d'Angleterre, d'Espagne,

[1] Ann. Cist., tom. I, p. 305, n. 4. — [2] On sait qu'Eléonore, trop célèbre par ses aventures en Orient, à l'époque de la croisade, quitta Louis VII pour monter avec Henri II, fils de Geoffroy Plantagenet, sur le trône d'Angleterre auquel elle apporta sa dot, c'est-à-dire près du tiers de la France. Henri II, par cette restitution probe, mais impolitique, se trouva roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou, de Poitou, de Touraine et du Maine. Suger s'était opposé de toutes ses forces à ce fatal divorce, qui démembra la monarchie, introduisit l'ennemi dans le cœur du pays, et fomenta les grandes guerres que l'Angleterre fit à la France avec des Français.

des Pays-Bas, et un grand nombre de prélats allemands, composèrent, sous la présidence du pape lui-même, cette auguste assemblée. Aux princes de l'Eglise vinrent encore se joindre le roi et les plus illustres seigneurs du royaume : « Car, dit l'abbé Suger, nous appréhendions que les conti-
» nuelles défaillances du roi ne nous l'enlevassent soudaine-
» ment; et comme il nous honorait de sa confiance, nous lui
» conseillâmes de faire couronner son jeune fils, le prince
» Louis, pour éviter et punir les contestations qui pouvaient
» naître dans la suite à ce sujet. Il suivit notre conseil et se
» rendit à Reims, accompagné de son fils, de la reine et de
» tous les grands du royaume [1]. »

Le roi Louis-le-Gros, raconte un autre écrivain du temps, s'étant présenté dans la vénérable assemblée, monta sur la tribune où siégeait le pape, et lui baisa les pieds; puis, ayant pris place à côté de lui, il parla en termes touchants de la mort de son fils aîné, Philippe; et son discours tira des larmes de tous les yeux. Le pape lui répondit et l'exhorta à élever ses pensées vers le Roi des rois, et à se soumettre à ses jugements : « Il a pris, dit-il, votre fils aîné
» dans l'innocence pour le faire régner dès à présent dans
» le ciel; vous laissant d'autres fils pour régner ici-bas après
» vous. Donc, c'est plutôt vous, seigneur, qui devez nous
» consoler; car, pour nous, nous sommes des exilés; et,
» certes, l'hospitalité généreuse que vous nous avez témoi-
» gnée vous attirera une récompense éternelle [2]. »

Après ces préliminaires, le pape procéda au couronnement du jeune roi Louis VII, « l'oignant avec l'huile dont
» saint Remy avait oint le roi Clovis à son baptême, et qu'il
» avait reçue de la main d'un ange [3]. »

Les sessions du concile durèrent quinze jours; et, grâce à l'activité de saint Bernard, auquel le pape et les prélats confièrent la solution de presque toutes les affaires [4], des canons d'une haute importance pour l'Etat et pour l'Eglise furent promulgués.

Ces canons, au nombre de dix-sept, répétés presque tous dans le concile général de Latran, se rattachaient au vaste système conçu par Grégoire VII, et aux réformes com-

[1] Sugerius. Vit. Lud. Grossi, p. 318. — [2] Chron. Maurin., p. 378. — [3] Idem. — [4] Ernaldi Vit. S. Bern., lib. II, cap. 1, n. 5, p. 1109.

mencées sous ce grand Pontife. Les mœurs du clergé et des fidèles devinrent l'objet des plus sages règlements; et la manière d'administrer les choses saintes, aussi bien que les affaires publiques, les droits de la guerre, le négoce et les relations civiles furent déterminés, dans ce concile, selon les règles de la modération chrétienne [1].

L'assemblée, après avoir fait pour l'état moral des peuples tout ce que les malheurs du temps rendaient possible, termina ses délibérations, et allait se séparer, quand une nouvelle heureuse vint combler de joie le pape et les cardinaux. Le vénérable Norbert, archevêque de Magdebourg, arriva à Reims et présenta au Pontife, en plein concile, des lettres du roi de Germanie par lesquelles Lothaire renouvelait son hommage, et annonçait qu'il était prêt à ouvrir la campagne d'Italie avec toutes les forces de son empire.

CHAPITRE XX.

Expédition de Lothaire en Italie. — Saint Bernard rend la paix aux républiques italiennes et réconcilie les Hohenstauffen avec Lothaire. — Concile de Pise.

La situation critique des affaires en Allemagne était loin de justifier les pompeux engagements de Lothaire. De tous

[1] Voir les actes du 2e conc. gén. de Latran, dup. 1, p. 744.

Au sujet des conciles que le pape Innocent présida durant ses voyages, le professeur Néandre de Berlin rend aux souverains Pontifes un hommage que nous aimons à constater dans la bouche d'un protestant. Nous traduisons mot à mot : « C'est une chose belle, dit-il, que de voir les papes, même quand » ils sont expulsés de leur siége et obligés de combattre pour y rentrer, de les » voir toujours attentifs aux besoins moraux et religieux des peuples. Leurs » voyages, fréquemment nécessités par les troubles de Rome, tournaient à » l'avantage des Etats qu'ils parcouraient, en ce qu'ils apprenaient à mieux » connaître la situation des églises et des populations, et donnaient, par leur » présence, plus de poids et d'autorité aux synodes appelés à remédier aux maux. (Neand. Bern. und sein Zeitalter, p. 107, note 12.

L'abbé Fleury, au contraire, dans son Histoire ecclésiastique (vol. XIV, liv. LXVIII, p. 425), énonce cette mesquine proposition, à propos des voyages d'Innocent II : « Le pape continua de visiter les églises de France; suppléant à ses besoins de leur abondance; ce qui leur fut une grande charge. » Je voudrais lui répondre avec Jésus-Christ : Pauperes semper habetis vobiscum; me autem non semper habetis (Joan. XII, 8).

Ce sont les petites hostilités de ce genre contre les papes, dont fourmille l'histoire de Fleury, qui en rendent la lecture si peu édifiante.

côtés surgissaient des obstacles à la campagne d'Italie, et les embarras étaient tels que plus d'une fois Lothaire dut renoncer à ses projets ou les ajourner à d'autres temps. Il avait à combattre à la fois l'inertie des princes de l'empire, peu disposés à lui prêter le secours de leurs armes, et ses propres répugnances qu'il nourrissait secrètement contre le Pontife romain. Son élévation au trône était due sans doute aux suffrages des princes; mais il n'avait point conquis leur estime, et quand il réclama leur concours pour la pacification de l'Italie, tous, enfermés dans leurs villes et mécontents de la décadence de l'empire germanique, désapprouvèrent une entreprise qu'ils regardaient comme inopportune et au-dessus des forces de Lothaire. Le plus redoutable de ces princes, Frédéric de Hohenstauffen, frère de Conrad qui s'était fait couronner roi d'Italie, avait pris une attitude menaçante à la suite des rigueurs dont il avait été l'objet; et il ne semblait désirer le départ de Lothaire que pour rallier autour de lui ses nombreux partisans.

Cependant, malgré tant de difficultés, Lothaire persista dans sa résolution. Il comprit que la couronne impériale pourrait seule affermir en Allemagne son autorité chancelante, et relever, aux yeux des princes eux-mêmes, la majesté du trône. Cette couronne, il avait besoin de la recevoir à Rome de la main du pape. Il poursuivit donc son plan, et, se confiant à la Providence, il s'exposa aux chances de cette périlleuse expédition.

Ce fut avec une peine inouïe qu'à défaut du contingent de ses vassaux, il parvint à rassembler une armée de quinze cents à deux mille hommes [1], et encore son départ s'annonça-t-il sous de fâcheux auspices. Car, arrivés dans la ville d'Augsbourg, qui était dévouée à la cause des Hohenstauffen, les bourgeois accueillirent avec mépris les troupes royales; de sanglantes querelles s'ensuivirent; et bientôt cette antique cité devint presque tout entière la proie des flammes [2]. Lothaire se hâta de quitter avec ses troupes la

[1] Plusieurs chroniqueurs, en parlant de cette armée, emploient les mots de *parvo exercitu* ou *manu non magna;* l'un d'eux cependant rapporte *imperatorem revera duo tantum millia militum secum duxisse.* Voy. Chron. Beneventani ad ann., 1133. — [2] Annal. ann. 1132. Civitas fere tota conflagravit, et multi tam gladiis quàm flammis perierunt.

ville embrasée, et continua sa marche, nonobstant les nouveaux embarras que cette catastrophe lui avait suscités.

Sur ces longues entrefaites, Innocent II et saint Bernard s'étaient rendus en Italie où ils attendaient, selon qu'il avait été convenu, l'armée qui devait leur ouvrir le chemin de Rome. Ils n'étaient pas restés inactifs dans ces malheureuses contrées depuis si longtemps en butte aux tristes réactions du schisme et de l'anarchie. Leur arrivée soudaine, jointe à la nouvelle de l'expédition de Lothaire, fit une vive impression sur les Italiens; et tandis que les adhérents de Conrad et d'Anaclet se maintenaient dans une réserve prudente, pour attendre sans se compromettre l'issue des événements, ceux d'Innocent et de Lothaire reprirent courage et ranimèrent leurs espérances [1].

Cet état de choses semblait providentiellement amené pour faciliter le rétablissement de l'unité catholique dans la chrétienté; et saint Bernard fut l'instrument dont Dieu se servit pour accomplir ce grand ouvrage. Dans les principales villes de la haute Italie où il séjourna successivement, il prêcha la paix et s'efforça de réconcilier les peuples acharnés les uns contre les autres. Parmi ces peuples, ceux de Pise et de Gênes se signalaient par leur implacable animosité. Aux anciennes rivalités de ces deux puissances maritimes s'étaient ajoutés des griefs nouveaux, et presque chaque jour elles s'attaquaient à l'improviste avec le fer et le feu, ne respectant aucuns droits de la guerre, n'épargnant ni les prisonniers ni les propriétés. Milan, Pavie, Crémone, Plaisance, presque toutes les villes de la Lombardie subissaient les funestes effets de ces guerres civiles, envenimées par les dissensions religieuses.

Cependant saint Bernard apparaît, par l'ordre du Pontife, au milieu de ces peuples armés. Il annonce la paix au sein de la guerre, et sa parole, comme un rayon de lumière, triomphe des nuages les plus ténébreux. A sa voix les Génois, encore ivres de leurs récents succès, déposent les armes; ils affranchissent leurs esclaves, délivrent les prisonniers, et souscrivent un traité de paix que le saint leur

[1] Muratorii annali ad ann. 1132, 1133. Cet annaliste donne les détails les plus circonstanciés des campagnes de Lothaire en Italie, et de la situation des différents partis. Voy. tom. VI, p. 437, 448.

présente. Pise, non moins touchée des prédications de l'homme de Dieu, renonce aux représailles et se prête à toutes les conditions d'une réconciliation sincère. D'autres villes suivent ces touchants exemples, et sur les pas de saint Bernard, selon les expressions du prophète, les vallées se comblent, les montagnes s'abaissent, les voies s'aplanissent et les chemins tortueux se nivellent et se redressent. L'homme de Dieu avait gagné les cœurs de ces peuples, et de tous il ne voulait faire qu'un seul cœur. Telle était sa constante pensée; et dans tous ses travaux, dans toutes ses missions, quel qu'en fût l'objet, il ne songeait qu'à unir les chrétiens par les liens vivants de l'Evangile, appliquant, autant que possible, à la constitution sociale les lois harmonieuses sous lesquelles fleurissaient les républiques monacales. L'amour: tel était le texte intarissable de ses discours; et par la divine puissance de ce mot évangélique, il renversait les villes et captivait les peuples. Ceux-ci se montraient aussi avides de l'entendre qu'il était lui-même pressé de les nourrir; il ne prenait point de repos : le matin, le soir, et jusque bien avant dans la nuit, il était sans cesse appliqué à la prédication ou absorbé par des conférences particulières; il se faisait tout à tous, comme l'apôtre des nations, et tous se donnaient à lui. Les fruits de cette mission pacifique dépassèrent ce qu'on pourrait en dire; l'admiration qu'il excita parmi les Génois fut telle que l'archevêque lui-même offrit de se démettre de sa charge pour léguer son siége à saint Bernard; mais l'humble moine ne se laissa fléchir ni par les vœux du peuple ni par les instances du pasteur [1]. Rien ne sera plus capable de faire apprécier les merveilleux changements opérés dans ces républiques, que les paroles mêmes de saint Bernard, extraites de ses lettres.

« Aux consuls, aux magistrats, à tous les citoyens de la » ville de Gênes. Oh! que de consolation j'ai goûtée, leur » dit-il, dans le peu de temps que j'ai demeuré parmi vous! » Peuple fidèle, jamais je ne t'oublierai [2]! Je vous annon-

[1] C'était la seconde fois qu'il refusait l'archevêché de Gênes. Voy. Hist. de Cît., vol. III, liv. IV, ch. 8, p. 357. — [2] L'affection des Génois pour saint Bernard s'est transmise d'âge en âge; et cette belle parole : « *Peuple fidèle, jamais je ne t'oublierai.* » est restée gravée dans leur mémoire, et s'est vérifiée dans la suite des temps. L'annaliste de Cîteaux (p. 241, n. 6) rapporte

» çai la parole divine, et le matin et le soir vous accouriez
» pour l'entendre. J'apportai la paix, et comme vous êtes
» des enfants de paix, la paix s'est reposée sur vous. Je ré-
» pandais la semence, et comme cette semence est tombée
» sur une bonne terre, elle a produit jusqu'au centuple. Je
» restai peu de temps, parce que j'étais pressé; mais je n'ai
» trouvé ni entraves ni retardements; j'eus le bonheur de
» semer et de moissonner presqu'en un même jour; et
» pour fruit de ma mission, je pus rapporter aux exilés
» l'espérance, aux esclaves la liberté, aux ennemis la ter-
» reur, aux schismatiques la confusion, la gloire à l'Eglise
» et la joie au monde chrétien!... Que me reste-t-il mainte-
» nant, mes bien-aimés, sinon à vous animer à la persévé-
» rance? Cette vertu couronne toutes les autres vertus et
» caractérise les héros. Sans elle, le guerrier ne peut triom-
» pher; c'est elle qui le fait grandir et monter à la gloire.
» Elle est la sœur de la patience et la fille de la magnani-
» mité; elle est l'amie de la paix, la compagne des saintes
» affections, le lien de la concorde, le gage de la perfection.
» En un mot, pour avoir part au salut, c'est peu de com-
» mencer; il faut persévérer jusqu'à la fin [1].... »

Il répond à Pierre, évêque de Pavie, qui l'avait comblé de louanges : « Le fruit de la bonne semence qu'on sème sur une
» bonne terre appartient à Celui qui fournit la semence, qui
» rend la terre féconde, qui fait croître l'épi et mûrir le
» fruit. Dans tout cela, qu'y a-t-il que je puisse m'attribuer?
» Malheur à moi, si j'usurpe la gloire de Jésus-Christ!
» C'est lui, et non pas moi qui change les cœurs. La beauté
» d'une écriture n'est pas l'ouvrage de la plume, mais de la
» main qui la conduit; et tout ce que je dois avouer, c'est
» que ma langue a servi de plume à un habile écrivain... J'ai
» ouvert ma bouche; mais vous, digne prélat, vous avez
» ouvert votre cœur; et puisque vous avez travaillé mieux
» que moi, vous en serez plus récompensé [2].

qu'en 1625, époque où vivait cet auteur, la république de Gênes était ravagée par le duc de Savoie, et la ville était sur le point d'être prise d'assaut. Dans cette extrémité, les habitants se rappelant la promesse de saint Bernard, lui firent un vœu solennel; et leur confiance ne fut point déçue. La veille même de sa fête, une flotte espagnole vint inopinément les délivrer, et sauva la république de sa ruine. C'est pour reconnaître cette visible intervention que Gênes se plaça sous le patronage de saint Bernard, et lui voua un culte filial. — [1] Op. S. Bern. in Mab., epist. CXXIX. — [2] Idem, epist. CXXXV.

Il écrit à Innocent II pour lui rendre compte de ces faits; et dans cette lettre, comme dans les autres, respire une céleste humilité.

» Une adversité continuelle, lui dit-il, nous jetterait » dans l'abattement; une prospérité toujours égale nous en- » flerait d'orgueil. Aussi la Sagesse divine a si bien réglé » toutes choses, qu'elle a fait de notre vie une alternative » continuelle de biens et de maux; en sorte que les maux, au » lieu de nous abattre, servent à nous faire mieux apprécier » les biens qui leur succèdent; et la vue de ces biens qu'on » espère adoucit les maux qu'on subit. Rendons grâces à » Dieu d'avoir essuyé nos larmes et versé de l'huile sur nos plaies [1].. .. »

Nous abrégeons à regret la correspondance édifiante qui contient les précieux documents de cette phase de la vie de saint Bernard. Ses travaux apostoliques en Lombardie surmontèrent, mieux que ne l'eût fait une nombreuse armée, les obstacles qui arrêtaient Lothaire de l'autre côté des Alpes. Ce ne fut qu'au printemps de l'année 1133 que les troupes allemandes débouchèrent en Italie, étonnées de ne trouver point d'ennemis à combattre.

Néanmoins l'exiguité de cette armée contrastait à un tel point avec la grandeur de son entreprise, qu'elle excita la risée des Italiens; et bien que les parties se tinssent dans une prudente expectative, nul ne présageait un heureux succès à Lothaire. Saint Bernard lui-même faillit manquer de confiance; et pendant qu'on délibérait sur les moyens de mener cette expédition à terme, il écrivit au roi d'Angleterre pour lui recommander la cause d'Innocent II, et le conjurer d'envoyer du secours pour renforcer les troupes germaniques [2].

Toutefois la pacification des principales villes de la haute Italie avait singulièrement aplani les voies; et il n'y eut plus que Roger, le nouveau roi de Sicile, qui pouvait inspirer des craintes sérieuses aux amis de Lothaire. Ces craintes s'évanouirent à leur tour, et la démarche faite auprès du roi d'Angleterre devint inutile.

Roger qui non-seulement avait pris la couronne de la

[1] Op. S. Bern. in Mab., epist. CXXXVI. — [2] Voir la lettre au roi d'Angleterre dans Mabill. op., vol. I, epist. CXXXVIII.

Sicile, mais qui s'intitulait encore roi d'Italie [1], avait à se défendre contre trop d'ennemis personnels pour songer, en cette circonstance, à tenir ses engagements avec l'antipape. La royauté dont se décorait la maison normande, blessait au vif les maisons princières d'Italie; et leur mécontentement, attisé par la conduite brutale de Roger lui-même, soulevait contre lui de formidables tempêtes. Il avait sans succès employé ses forces à rétablir son autorité en Italie; et, à la suite d'un échec, il fut contraint de s'en retourner en Sicile pour réparer ses défaites. Cette conjoncture, si favorable à la cause d'Innocent II, permit à Lothaire de continuer sa marche, et il vint camper près des portes de Rome. Les romains, frappés de stupeur et destitués de secours, ne purent penser à se défendre; et dans leur perplexité, ils écoutèrent les conseils de la prudence qui leur commandait de gagner du temps et d'entrer en voie d'accommodement. A cet effet, ils envoyèrent à Lothaire des négociateurs pacifiques, chargés de désarmer sa vengeance et de lui offrir l'entrée de leur ville. C'était tout ce que Lothaire demandait. Il n'avait pas de prétention, avec sa poignée de soldats, de demeurer maître de Rome, et ne portait point à Innocent un intérêt assez consciencieux pour l'y rétablir d'une manière solide. Ce qui lui importait, c'était la couronne impériale; et cette couronne, il l'obtint.

Le 29 août de l'année 1133 [2], Lothaire entra dans Rome sans nulle opposition. Il concentra ses troupes sur le mont Aventin, tandis que le Pape prit sa demeure dans le palais de Latran. Les villes de Pise et de Gênes lui envoyèrent quelques auxiliaires par mer, et Rome resta tranquille spectatrice de cette insolite invasion.

Quant à l'antipape, il ne s'était point exposé aux hasards d'une résistance. Retiré dans la forteresse de Saint-Ange avec ses affidés, et maître du quartier de Saint-Pierre, qu'il avait entouré de fortifications et de barricades, il se tenait

[1] Dès son couronnement, Roger avait mis sur tous ses actes les titres de *Rogerius Dei gratia Siciliæ et Italiæ rex*. — [2] Cette date ne coïncide pas avec celle que donne Otton de Frisingen. Il faudrait, d'après cet historien, la fixer à la fin du mois de mai. L'erreur est peut-être du fait d'un copiste, car il y a beaucoup de divergences sur ce point, tandis qu'il n'y en a aucune dans les diverses relations des historiens.

retranché dans sa tour, sans rien entreprendre contre un ennemi, d'ailleurs trop faible pour l'attaquer.

Cependant, à cause de ces entraves, le couronnement ne put avoir lieu à l'église de Saint-Pierre. Ce fut dans l'antique métropole de Saint-Jean-de-Latran que s'effectua cette cérémonie si laborieusement recherchée, si visiblement favorisée par la Providence [1]. Elle se fit sans appareil; mais une fois accomplie, elle changea la situation de l'église et de l'empire.

En effet, par cet acte solennel, les deux puissances se trouvèrent de nouveau consolidées à la face du monde. Le Pontife, en posant la couronne sur la tête de Lothaire, consacrait ses propres prérogatives par celles qu'il conférait à l'empereur; et celui-ci, en reparaissant sur le trône d'Allemagne avec la double consécration de la religion et de la victoire, rendait à l'empire son appui véritable et son ancienne splendeur.

Anaclet comprit toute l'étendue de l'échec que sa cause venait d'éprouver. Il manifesta l'intention d'entrer en négociation avec l'empereur; et celui-ci, d'accord avec le pape, lui députa saint Bernard et l'archevêque Saint-Norbert [2]. Mais ces deux serviteurs de Dieu trouvèrent l'antipape si profondément endurci dans son orgueil, que bientôt ils renoncèrent à toute tentative de conciliation. « Les schismatiques, sans aucun égard pour les faits accomplis, écrit » l'abbé de Clairvaux, demandent qu'on décide dans un » concile lequel des deux est le successeur légitime de saint » Pierre, Innocent ou Anaclet. Mais ce n'est là qu'une défaite maligne. Dieu lui-même a décidé ce qu'ils prétendent juger après coup. Il n'est pas de conseil au-dessus » du conseil de Dieu; sa parole court avec vitesse, et c'est » elle qui a réuni les rois et les peuples sous l'obéissance » du pape Innocent. Qui oserait en appeler de son jugement?... Dieu a manifesté sa justice; elle éclate dans un » jour si lumineux, qu'il faut être aveugle pour n'en point

[1] Otton de Frisingen fixe le couronnement à la date du 4 juin 1133. (Voy. Chron. lib. VII, cap. 18). — [2] Ce dernier, en sa qualité d'archevêque de Magdebourg, remplissait les fonctions de chancelier du royaume d'Italie, durant la vacance du siége de Cologne auquel ce titre était attaché. C'est en cette qualité qu'il dut accompagner Lothaire à Rome.

» être frappé. Mais pour des aveugles, lumière et ténèbres » sont même chose [1]... »

Saint Bernard repoussa donc avec indignation les subterfuges des schismatiques; et peu de jours après le couronnement, toutes négociations étant rompues, Lothaire quitta Rome avec ses troupes, et se hâta de repasser les Alpes, pour faire valoir, aux yeux des princes de l'empire, les glorieux avantages qu'il venait de conquérir. Il se trouva le 8 septembre à Wurtzbourg [2], où les souverains d'Allemagne, étonnés des succès presque miraculeux de son intrépide entreprise, l'environnèrent de leurs hommages. La fortune ayant favorisé ses armes, tous exaltèrent sa valeur; et ses ennemis les plus implacables n'osèrent troubler ce concert de louanges.

Mais en Italie les choses se passèrent différemment. La retraite précipitée de Lothaire avait laissé Rome dans la situation la plus alarmante. Les partis, livrés à eux-mêmes, étaient prêts à en venir aux mains; et Anaclet, plus intraitable qu'auparavant, était sorti de la forteresse *comme un lion furieux*, dit un chroniqueur, *ne respirant que menace et vengeance* [3]. Innocent, bien que soutenu par les auxiliaires de Gênes et de Pise, et par la plus saine partie des Romains, ne voulut point que sa présence à Rome fût une occasion de désordres; et pour éviter l'effusion du sang, il quitta la ville et se retira à Pise, où il fixa provisoirement le siége apostolique.

Sur ces entrefaites, le vigilant Pontife, qui toujours avait retenu saint Bernard auprès de sa personne, apprit que Lothaire tenait sa cour à Bamberg, où il devait recevoir, en sa nouvelle qualité d'empereur, le serment de fidélité des grands vassaux d'Allemagne. Dans cette assemblée brillante, un grand acte de réconciliation avait été préparé. Les fiers Hohenstauffen, dont la rébellion avait causé tant de maux à l'empire, Frédéric et Conrad, s'étaient rapprochés de Lothaire et demandaient à rentrer en grâce. Lothaire les avait accueillis; mais il attachait à son pardon des conditions dures; et, pour humilier l'orgueil de cette maison souveraine, il exigeait que les deux frères vinssent en habits de

[1] Mab. Op. S. Bern. Epist. CXXVI. — [2] H. Luden. Geschichte d. teutchen Volks, b. X, lib. XXI, cap. 5, p. 94. — [3] Ann. Cist. I, p. 249.

pénitents, en présence de tous les grands de l'empire, se prosterner au pied du trône. A ce prix, l'empereur promettait de leur rendre sa faveur et de leur restituer les domaines dont il les avait dépouillés. Les deux princes, issus du sang des anciens empereurs, éprouvèrent une invincible répugnance à donner cette satisfaction à leur ennemi vainqueur; l'un et l'autre reculèrent au moment même où Lothaire, assis sur son trône et entouré de tout l'éclat de sa grandeur, attendait la prestation de leur hommage.

Ce fut alors que saint Bernard, envoyé par le souverain Pontife à l'assemblée de Bamberg, se présenta au nom du Dieu de paix, au milieu de ces princes intraitables. Il parle, et nul ne résiste à l'onction de ses discours; toute aigreur disparaît; les ressentiments s'évanouissent, et le saint moine opère la réconciliation solennelle des Hohenstauffen avec l'empereur [1]. Celui-ci leur rend les états de la Souabe, et obtient en retour la promesse d'un concours efficace pour une nouvelle expédition en Italie. En stipulant ces conditions, saint Bernard entrevit tous les avantages qui en résulteraient pour l'Eglise; car outre l'appréhension que causait aux schismatiques l'expédition projetée, ils perdaient en Conrad leur chef politique; et Anaclet n'avait plus que Roger de Sicile pour protecteur.

Ce dernier, durant l'absence de l'abbé de Clairvaux, avait jugé le moment favorable pour entreprendre quelque chose en faveur de l'antipape auquel il devait sa couronne. Il essaya d'abord de corrompre les Pisans et leur fit tour à tour des menaces et des promesses. Mais à la nouvelle de ces tentatives, Bernard se hâte de revenir en Italie; sa sollicitude alarmée le devance; et peu de jours avant son arrivée, les Pisans reçoivent sa lettre toute brûlante du zèle apostolique: « Aux consuls, aux sénateurs, à tous les ci-
» toyens de la ville de Pise... Vous avez été particulièrement
» choisis de Dieu pour être son héritage. Le Seigneur a fait
» de Pise une nouvelle Rome, le siége du chef de l'Eglise.
» Ce choix n'est pas l'effet du hasard ou de la politique;
» c'est un ordre du ciel, une faveur toute spéciale de Dieu.
» Comme il aime ceux dont il est aimé, il a inspiré à Inno-
» cent, son vicaire, de demeurer parmi vous, afin de vous

[1] Voy. Otton Frising. in chron., lib. VII, cap. 19.

» combler de bénédictions... Vous êtes aussi intrépides que
» le tyran de Sicile est violent; vous demeurerez inflexibles
» à ses menaces, insensibles à ses présents, inébranlables
» contre ses artifices. Peuple heureux! je vous congratule des
» grâces dont le Seigneur vous favorise. Quelle ville n'est
» point jalouse de votre bonheur? Veillez donc avec soin
» sur le dépôt qui vous est confié. Respectez votre père et le
» père commun des chrétiens... J'en dis assez pour un peu-
» ple sage et clairvoyant [1]. »

Cette lettre consola les Pisans et les fortifia dans leur constance. Bientôt après ils revirent au milieu d'eux saint Bernard lui-même, qui se trouvait de retour auprès du pape au commencement de l'année **1134**. Un nouveau concile avait été fixé à Pise pour cette époque.

Mais ce n'était pas sans peine que l'homme de Dieu avait pu arriver jusqu'à cette ville. Sur sa route, les populations l'arrêtèrent pour l'entendre, pour le voir, pour jouir des bénédictions de sa présence. Les Milanais surtout recouraient à son assistance et à ses conseils. Abandonnés de Conrad, qu'ils avaient reconnu pour roi, et encouragés par l'exemple des républiques voisines, ils aspiraient à se réconcilier avec le pape et à se soumettre à Lothaire. C'est à saint Bernard qu'ils confièrent cette double mission. Mais a proximité du concile le força d'ajourner son voyage à Milan, et il leur écrivit la lettre suivante : « Vous m'expri-
» mez par votre message les sentiments d'estime que vous me
» portez. Comme je n'ai rien qui me les fasse mériter, je
» m'assure que c'est Dieu qui vous les inspire. Je suis touché
» des bontés d'une ville puissante et illustre, et je les appré-
» cie surtout dans un temps où elle manifeste le vœu de re-
» noncer au schisme et de rentrer dans le sein de l'Eglise
» mère.... Après tout, s'il m'est honorable, à moi vil et ab-
» ject, d'être choisi par une ville fameuse pour être l'arbi-
» tre de la paix qu'elle recherche, j'ose dire aussi qu'il est
» de son honneur de profiter de cette médiation..... Je vais
» donc en diligence assister au concile; puis je me rendrai
» au milieu de vous, et je vérifierai si en effet je possède
» auprès de vous le crédit dont vous me flattez. Et s'il est tel,

[1] Mab. in op. S. Bern., epist. CXXX.

» plaise à Dieu, qui en est l'auteur, de lui donner un succès
» favorable [1] ! »

Cependant l'ouverture du concile fut retardée pour une des causes que l'histoire n'a point éclaircies. Une mésintelligence éclata entre Innocent II et le roi de France; et ce dernier empêchait les évêques de se rendre à Pise. De mutuelles exigences accumulèrent les obstacles : il fallut que saint Bernard levât le conflit. « Les empires et les souverains qui les
» gouvernent, écrivit-il à Louis-le-Gros, ne prospèrent
» qu'autant qu'ils se tiennent subordonnés à la puissance de
» Dieu. Pourquoi donc Votre Excellence résiste-t-elle à l'élu
» du Seigneur, à celui qu'elle a reconnu pour son père, à
» celui qui est le Samuel de son fils [2]?... A l'heure qu'il est,
» souffrez que le dernier de vos sujets, par sa condition, et
» non point par sa fidélité, vous déclare qu'il ne vous est
» point avantageux de mettre des entraves à un bien néces-
» saire. J'ai de fortes raisons pour le dire à Votre Excellence,
» et je les rapporterais ici, si je ne savais qu'un simple aver-
» tissement suffit à l'homme sage. Du reste, si vous êtes mal
» satisfait de la conduite rigoureuse du Saint-Siége à votre
» égard, les agents français qui assisteront au concile, tra-
» vailleront à faire révoquer ce qui est révocable... De mon
» côté, je ne m'y épargnerai pas, si j'ai quelque influence [3]. »

Le simple avertissement de saint Bernard eut son effet. Les évêques français vinrent se réunir à un nombre considérable de prélats de tout l'Occident, et le concile s'ouvrit en l'année **1134**, sous la présidence du souverain Pontife [4]. L'objet principal de cette assemblée était d'affermir l'autorité du Saint-Siége et de travailler à l'extirpation des abus qui, après tant de réformes, renaissaient toujours sur le chemin. Les organes de l'Eglise, comme autrefois les prophètes de Jérusalem, ne se lassaient point de faire entendre aux rois et aux peuples le langage sévère de la vérité. C'était à force de persévérance, à force de répéter les mêmes vérités, de renouveler les mêmes actes, qu'ils finissaient

[1] Mab. op. S. Bern., epist. CXXXIII. — [2] Allusion au sacre de Louis-le-Jeune, fils de Louis VI, qui reçut l'onction royale des mains d'Innocent II. — [3] Mab. op. S. Bern., I, epist. CCLV. — [4] Tom. X. Conc., p. 990. Quant à la date précise de ce concile, nous ne la trouvons mentionnée dans aucun auteur du temps.

par assurer le triomphe de la justice sur les déréglements des passions humaines; et peu à peu les dictées de la religion pénétraient dans les lois et les mœurs sociales.

Le concile de Pise ajouta un nouveau poids aux canons qui avaient été sanctionnés l'année précédente à Reims; et ce fut le troisième, sans compter celui de Troyes, où tout se traita par les conseils de saint Bernard. « Le saint abbé » assista à toutes les délibérations, rapporte un savant » moine qui lui-même était présent au concile. Il était ré- » véré de tout le monde; et sans cesse la porte de son logis » était assiégée d'ecclésiastiques qui attendaient pour lui » parler. Non pas que le faste et la vanité le rendissent de » difficile accès; mais la multitude de ceux qui lui voulaient » parler, empêchait qu'on ne le pût aisément. Lorsque les » uns sortaient, d'autres entraient, en sorte que cet homme » humble, qui ne s'attribuait rien de ces honneurs, sem- » blait n'être pas seulement appelé à une partie du soin des » affaires, mais à la plénitude de la puissance. Ce qui se » passa dans le concile serait trop long à rapporter; le plus » important fut l'excommunication de Pierre de Léon, et » la dégradation perpétuelle et irrévocable de ceux de son » parti; décret qui a été observé, et qui est demeuré en » vigueur jusqu'à ce jour [1]. »

Après la conclusion du concile, le pape envoya saint Bernard à Milan pour ramener cette ville rebelle à l'obéissance du Saint-Siége et de l'empereur.

Mais comment suivre l'infatigable apôtre dans cette nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui? Comment raconter tous les faits, toutes les étonnantes merveilles qui signalèrent son apparition dans la capitale de la Lombardie?

O puissance de la parole des Saints! Partout où elle éclate, elle touche, elle frappe, elle brise les cœurs; les larmes coulent, les inimitiés cessent, les injustices se réparent, la piété renaît, et avec elle refleurissent l'ordre, la paix et la prospérité! Rien ne résiste à sa force divine, et tout plie, tout cède, tout s'abaisse devant l'homme extraordinaire qui allume sur la terre le feu du ciel.

Mais laissons parler les auteurs du temps; nous craindrions d'altérer leurs récits en affaiblissant leur naïf langage.

[1] Ernald. abbat. Bonæ-vallis. De vit. S. Bern., lib. II, cap. 2, n. 8, p. 1110.

CHAPITRE XXI.

Travaux de saint Bernard à Milan. — Miracles. — Epanchements de son âme.

L'antique église de Milan, comme l'une des sept églises dont parle l'Apocalypse, avait des reproches graves à se faire : *elle se croyait vivante, elle était morte* [1] ; car elle avait rompu le lien sacré qui l'attachait à l'Eglise mère et au foyer central de la vivante unité. Devenue indocile par les suggestions d'un orgueilleux prélat, et non contente du rang illustre que de tous temps elle occupait dans la catholicité, elle visait à l'indépendance, convoitait la primauté et sacrifiait à son ambition les saintes lois de la hiérarchie chrétienne. Un premier égarement l'avait détournée du pape légitime; et ce schisme funeste, la précipitant plus bas à mesure qu'elle s'enflait davantage, l'engagea dans la politique humaine dont elle dut épouser les intérêts et subir les complications et les vicissitudes.

L'archevêque Anselme n'avait tenu aucun compte de l'excommunication que deux papes avaient prononcée contre lui. Il avait, un des premiers, reconnu Anaclet; et, enhardi par les succès que Conrad obtint en Italie, il excita les Milanais à soutenir les prétentions de l'antipape, et à combattre pour les droits de Conrad. De là était résultée une collision à la fois politique et religieuse qui fit de Milan le rempart le plus puissant du parti d'Anaclet. Tous les mécontents, tous les ennemis d'Innocent et de Lothaire, trouvaient auprès d'Anselme une protection assurée et augmentaient de leur nombre les forces dont il disposait.

Mais, parvenue à son plus haut degré d'exaltation, la cause du schisme commença rapidement à décroître. Les schismatiques se virent successivement dépouillés de leurs ressources et de leurs espérances; et quand ils apprirent le triomphe des armes germaniques, le couronnement de Lothaire, la soumission de Conrad, et surtout la pacification que saint Bernard avait opérée dans les villes voisines, ils

[1] Nomen habes quod vivas, et mortuus es. (Apoc., III, 1).

se tournèrent contre Anselme et lui reprochèrent les maux dont ils étaient menacés. L'infidèle archevêque dut se soustraire aux ressentiments de son clergé en résignant les insignes de sa juridiction entre les mains d'un évêque de la métropole ; et celui-ci profita de la disposition des esprits pour préparer la voie à saint Bernard.

Ce fut dans ces circonstances heureuses que le saint moine, accompagné de deux cardinaux et du vénérable évêque de Chartres, arriva en Lombardie. « Ils étaient à peine descendus des Apennins, rapportent les auteurs de cette époque, que tout Milan se leva pour aller au-devant de l'homme de Dieu; les nobles, les bourgeois, les uns à cheval, les autres à pied, les riches, les pauvres quittèrent leurs habitations comme s'ils eussent déserté la ville ; et marchant par troupes, ils allaient au-devant du serviteur de Jésus-Christ avec une incroyable révérence [1]. Tous, transportés de joie à son aspect, s'estimaient heureux d'entendre le son de sa voix. Ils lui baisaient les pieds, et bien qu'il s'en défendît autant que possible, il ne put les empêcher en aucune façon de se jeter à ses genoux et de se prosterner devant lui. Ils arrachaient les fils de ses vêtements pour servir de remèdes à leurs maux, persuadés que toutes les choses qu'il avait touchées étaient saintes et pouvaient contribuer à leur sanctification.

» La foule qui le précédait, comme celle qui le suivait, faisait retentir l'air de cris de joie et d'acclamations vives et continuelles, jusqu'à son entrée dans la ville où, après avoir été longtemps retenu dans la presse, il parvint enfin au logis honorable qu'on lui avait préparé.

» Mais quand on en vint à traiter publiquement de l'affaire pour laquelle le serviteur de Dieu et les cardinaux s'étaient rendus à Milan, la ville entière, oubliant ses rancunes et ses prétentions anciennes, se soumit de telle sorte au saint abbé qu'on pouvait à juste titre lui appliquer ces vers d'un poëte :

Quand il parle, tout cède et se rend à sa voix.
Nul ne peut, nul ne veut résister à ses lois [2].

[1] Incredibili reverentiâ virum Dei suscipiunt.
Nous laissons à la traduction sa teinte originale, et sauf quelques abréviations de peu d'importance, nous n'ôtons rien à la fidélité du texte. — [2] *Jussa sequi tam velle mihi, quam posse necesse est.*

» La paix bientôt est affermie, l'Eglise est réconciliée, et par un traité solennel, la concorde est rétablie entre les peuples divisés. Mais ces affaires étant terminées, il en survint d'autres, d'un autre genre.

» Le démon exerçant sa rage dans quelques énergumènes, on lui opposa l'étendard de Jésus-Christ ; et au commandement de l'homme de Dieu, effrayés et tremblants, les mauvais esprits s'enfuirent des demeures qu'ils possédaient, étant chassés par une force et une puissance supérieures. C'était un nouvel emploi de ce saint légat, qui n'avait point reçu d'ordre de la cour romaine sur ce sujet, mais qui, d'après les lois divines et les règles de la foi, produisait, en témoignage de sa mission, des lettres écrites avec le sang de Jésus-Christ et scellées du sceau de la croix, dont la figure et le caractère font fléchir toutes les puissances de la terre et des enfers.

» On n'a point ouï parler en nos jours d'une foi pareille à celle de ce grand peuple, ni d'une vertu comparable à celle de ce grand saint. Entre eux il n'y avait qu'une humble et religieuse contestation, le saint attribuant la gloire des miracles à la foi vive du peuple, et le peuple reportant cette gloire à l'éminente sainteté du serviteur de Dieu ; tous cependant ayant la ferme créance qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il demandait.

» Dans cette asurance, ils lui amenèrent, entre autres, une femme qne tout le monde connaissait et qu'un esprit impur tourmentait depuis sept ans. Ils le supplièrent de délivrer cette malheureuse et de commander au démon de sortir de son corps. Le saint homme se met en prière ; il reçoit une vertu du ciel, commande au nom de Jésus-Christ, et cette femme subitement guérie, recouvre le repos et la paix [1].

» Une autre fois, on lui amena, en présence d'un grand nombre de personnes, à l'église de Saint Ambroise, une dame fort âgée et d'une haute distinction. Le démon qui la possédait depuis longtemps l'avait tellement suffoquée, qu'ayant perdu l'usage de la vue, de l'ouïe et de la parole, grinçant les dents et dressant la langue comme la trompe d'un éléphant, elle semblait plutôt un monstre qu'une fem-

[1] Ernald., lib. II, Cap. 2, n. 8, 9, 10 et seq.

me. Ses traits hideux, son aspect effrayant, son haleine épouvantable, attestaient l'impureté de l'esprit qui obsédait son corps [1].

« Après que le serviteur de Dieu l'eut regardée, il connut que le diable lui était profondément attaché et incarné [2], et qu'il ne sortirait pas facilement d'une maison dont il était depuis si longtemps le maître.

» C'est pourquoi, se tournant vers le peuple qui s'était porté en grande foule à l'église, il recommanda qu'on priât Dieu avec ferveur; et, environné des ecclésiastiques et des religieux qui se tenaient près de lui au bas de l'autel, il ordonna de faire avancer cette femme et de la tenir d'une main ferme. La misérable résistait; poussée par une force surhumaine et diabolique, elle se débattait avec d'horribles convulsions au milieu de ceux qui la gardaient, leur donnant des coups, et frappant du pied le serviteur de Dieu lui-même, qui demeura calme et doux, sans s'inquiéter de l'audace du démon [3]. Il monta humblement à l'autel et commença la célébration du saint sacrifice.

» Mais toutes les fois qu'il faisait le signe de la croix sur l'hostie sacrée, il se tournait vers la femme et lui appliquait la vertu du même signe; et chaque fois l'ennemi témoignait qu'il ressentait l'aiguillon de cette arme puissante par un redoublement de fureur, par la peine et la rage qu'il manifestait.

» L'oraison dominicale étant achevée, le saint descend les marches de l'autel pour combattre plus directement l'ennemi de Dieu. Il tient entre ses mains vénérables le calice et la patène sur laquelle reposait la sainte hostie; il les élève sur la tête de la femme; puis il parle en ces termes :

» Esprit malin, voici ton juge, voici le Tout-Puissant [4]. Résiste maintenant, si tu le peux; résiste, si tu l'oses, à Celui qui, devant mourir pour notre salut, dit hautement : Le temps est venu où le prince de ce monde sera chassé de son empire! Voici le corps sacré qui a été formé dans le sein d'une vierge, qui a été étendu sur le bois de la croix,

[1] Inhabitatoris Satanæ colluvia testabantur. — [2] Novit inhærentem ei et invisceratum diabolum. — [3] Illa... ipsum abbatem pede percussit; quem diaboli ausum mansuete ille contempsit. — [4] Adest, inique spiritus, Judex tuus; adest summa potestas. Jam resiste, si potes...

qui a été posé dans le sépulcre, qui est ressuscité des morts, qui est monté au ciel, à la vue de ses disciples! C'est par la puissance terrible de cette adorable Majesté que je t'ordonne, esprit infernal, de sortir du corps de la servante de Dieu et de ne jamais y rentrer!

» Le démon, forcé malgré lui d'obéir et de lâcher prise, témoigna, dans les courts moments qui lui restaient, toute la violence de sa fureur, et tourmenta avec une nouvelle atrocité sa victime [1]. Mais le saint abbé, retournant à l'autel, acheva la fraction de l'hostie salutaire, et donna la paix au diacre pour qu'il la transmît au peuple, et dans le même instant la paix et la santé furent rendues à cette femme. C'est ainsi que Satan montra, non par son témoignage libre, mais par sa fuite forcée, quelle est la vertu et l'efficacité des divins mystères!

» La femme qui venait de recouvrer l'usage de sa raison et de ses sens rendit à Dieu de publiques actions de grâce; et, regardant le saint abbé comme son libérateur, elle se jeta à ses pieds. Grande était la clameur qui retentissait dans l'église; les fidèles de tout âge, de tout sexe, exprimaient leur admiration par des cris de joie et des chants d'allégresse; les cloches sonnaient, le Seigneur était béni d'une voix unanime, et la ville entière, transportée d'amour pour saint Bernard, lui rendait, s'il est permis de le dire, des honneurs qui étaient au-dessus de la condition d'un mortel [2].

» Le bruit de ce qui se passait à Milan se répandit partout, et la réputation de l'homme de Dieu courait par toute l'Italie; partout on publiait qu'il s'était élevé un grand prophète, puissant en œuvres et en paroles, qui guérissait les malades et délivrait les énergumènes par la vertu de Jésus-Christ.

» Mais la foule qui se tenait depuis le matin jusqu'au soir devant sa porte l'incommodant fort, à cause de la grande presse qui le suffoquait, il se mettait aux fenêtres de sa maison, et de là élevait ses mains et bénissait le peuple. Il était venu beaucoup de monde des villes et des bourgades voisines; tous, les étrangers aussi bien que les habitants, couraient sans cesse sur les pas de l'homme de Dieu, le sui-

[1] ... Ut eam atrociùs affictaret, tam magnam iram, quàm modicum tempus habens. — [2] ... Et servum Dei suprà hominem, si dici fas est, liquefacta caritate civitas veneratur. (Ernald., loc. sup., n. 13, 14, p. 1112).

vant partout, avides de l'entendre, de le voir, d'être témoins de ses merveilles [1].

» Un jour, se trouvant dans une vaste salle, entouré d'une multitude de personnes qui se pressaient autour de lui, un homme d'une mise recherchée et d'un extérieur honorable fit de singuliers efforts poar l'approcher, sans pouvoir y réussir. Alors, se mettant sur ses pieds et ses mains, tantôt rampant à terre, tantôt grimpant par-dessus les épaules de ceux qui étaient devant lui, il parvint à fendre la foule, tomba aux genoux de l'homme de Dieu, et les couvrit de baisers. Le vénérable Rainald, qui se tenait là tout près (et c'est de lui-même que je tiens ce fait), sachant la peine que de pareilles démonstrations causaient à Bernard, voulut mettre fin à cette scène; mais l'homme, toujours prosterné, se tourna vers lui, et lui dit à haute voix : « Laissez-moi, laissez-moi contempler et toucher ce serviteur de Dieu, cet homme vraiment apostolique; car je vous le dis et je vous l'atteste dans la foi chrétienne, j'ai vu cet apôtre au milieu des apôtres de Jésus-Christ [2]. Rainald, frappé d'admiration, eût désiré de connaître plus à fond cette vision, mais le respect que lui imposait la présence de saint Bernard ne lui permit pas d'en demander davantage. On conçoit cependant quelle impression cet incident dut laisser à la multitude [3]. »

» Le saint, dit un autre chroniqueur, *ne trouvait plus de repos, parce que tous ceux qui étaient en peine, trouvaient leur repos dans son labeur et dans sa lassitude.* Ceux qui sortaient de chez lui, rencontraient d'autres visiteurs qui le venaient voir, et c'était une succession non interrompue de gens qui lui demandaient des grâces. Il rendit la santé à une foule de personnes : aux uns, en leur donnant à boire de l'eau bénite; aux autres, par son seul attouchement; et dans la même ville, en présence de divers témoins, il obtint du Père des lumières la puissance de rendre la vue à des aveugles, en faisant sur eux le signe de la croix [4].

» Parmi ce grand nombre de personnes qui arrivaient de

[1] Ernald., loc. sup., n. 5, p. 1113. — [2] Dimitte me, dimitte me videre et tangere hominem proximum Deo, et verè apostolicum virum, quia vidi illum inter apostolos Christi. — [3] Herbert, lib. II, cap. 18. — [4] Lib. II, Ern., n. 18, p. 1114. — Excerptus ex mag. Exord. Cist., lib. VII.

toutes parts à Milan, un noble chevalier vint présenter au serviteur de Dieu une petite fille qu'il tenait entre ses bras, laquelle avait tellement en horreur la clarté du jour, qu'encore qu'elle avait constamment ses paupières fermées, elle ne laissait pas de mettre les mains sur ses yeux, de peur que la moindre lueur ne la troublât. La lumière la blessait comme si on lui ouvrait le cerveau, et lui arrachait des cris affreux. Bernard bénit cette petite fille, et, faisant le signe de la croix sur elle, la renvoya plus tranquille; mais pendant qu'on la reportait à la maison, elle ouvrit d'elle-même les yeux, et s'en alla à pied sans avoir besoin d'appui [1]. »

Cependant, au milieu des honneurs inouïs dont il était comblé, ce grand homme, objet d'une vénération peut-être sans exemple; cet homme qui commandait aux rois et aux peuples, et qui portait à lui seul le poids de tout son siècle, ne s'éleva jamais au-dessus de la simplicité de sa condition, et demeurait comme mort et immobile sur la mouvante scène qu'il animait. Aussi, si quelque chose pouvait être plus admirable que ses œuvres, c'était l'humilité profonde avec laquelle il exerça cette sorte de toute-puissance que Dieu lui avait conférée pour l'édification de l'Eglise. Il semblait complètement inaccessible à la gloire, aux honneurs, aux respects dont les témoignages lui arrivaient de toutes parts; sourd et indifférent au bruit des applaudissements du monde. Il ressentait d'ailleurs sans cesse dans sa chair des souffrances aiguës; il les chérissait, parce que sans cesse elles lui rappelaient la commune destinée des mortels, et qu'il savait, par l'expérience du grand apôtre, que la vertu se perfectionne dans les infirmités. Mais son âme, encore plus que son corps, gémissait de l'étrange existence que les circonstances lui avaient faite. Il soupirait après le repos du cloître; et son plus grand sacrifice était l'obligation de vivre en dehors de l'asile de paix qu'il s'était formé dans le désert. « Ma vie, dit-il dans une de ses lettres, a » quelque chose de monstrueux; ma conscience est perpé» tuellement alarmée. Je suis je ne sais quelle chimère de » mon siècle, ni clerc, ni laïque, portant l'habit d'un moine, » et n'en gardant pas les observances [2]. »

[1] Lib. II, Ern., n. 20, p. 1115. Et pedes sine victore ipsa revertitur. — [2] In Mab., epist. CCL.

Du reste pour donner une idée moins imparfaite de l'intérieur de cette belle âme, citons ici la lettre qu'il écrivit aux religieux de Clairvaux. Quelle que soit son étendue, nous n'oserions la tronquer; car c'est dans ces intimes épanchements, dans cette effusion spontanée des plus humbles et des plus doux sentiments, que l'âme se montre tout entière.

« Je souffre d'être séparé de vous, et je ne serai consolé » que lorsque je me retrouverai au milieu de vous. N'êtes- » vous pas, en effet, la seule consolation que j'aie ici-bas, » pendant les tristes jours de mon pèlerinage? En quelque » endroit que j'aille, j'y porte le doux souvenir de mes » frères; mais plus le souvenir est doux, plus l'absence est » amère. Hélas! faut-il que mon exil soit si long! non pas » celui qui nous retient tous si loin de la vraie patrie, mais » encore celui qui me sépare de vous. Oh! que c'est une » chose triste et rude que d'être si longtemps assujetti à » l'empire de la vanité qui s'étend sur toute créature; » d'être enfermé dans l'horrible prison d'un corps de boue; » d'être dans les liens de la mort et du péché, privé de la » vue de Jésus-Christ, en proie à une infinité de misères! » Dieu ne m'avait pas donné d'autre consolation que de me » montrer en vous son temple vivant, jusqu'à ce que lui- » même se manifestât plus pleinement dans sa gloire. Il me » semblait que de ce temple il me serait plus aisé de passer » à cet autre temple objet des soupirs du psalmiste : *Je ne » demande qu'une grâce au Seigneur, qui est de demeurer toute » ma vie dans sa sainte maison, de voir son temple et de jouir » des délices qu'on y goûte.*

» Que dirai-je, hélas! Combien de fois cette consolation » m'a-t-elle été ôtée? C'est la troisième fois, si je ne me » trompe, qu'on m'arrache à mes entrailles. Mes enfants » ont été sevrés avant le temps; je n'ai pu même les nourrir » après leur avoir donné naissance. Forcé d'abandonner » mes plus chers intérêts pour soigner ceux d'autrui, je ne » sais ce qui m'afflige davantage, ou d'être enlevé aux uns, » ou d'être livré aux autres. O doux Jésus! mes jours se » consumeront-ils donc ainsi dans la tristesse et la langueur? » Il m'est plus utile de mourir que de vivre; mais je vou- » drais mourir dans les bras de mes frères, de mes compa- » gnons, de mes intimes amis; j'y trouverais plus de douceur,

» plus de secours, plus de sûreté : J'ose même dire, Sei-
» gneur, qu'il est de votre bonté de me laisser un peu res-
» pirer avant que je sorte du monde. Permettez à mes enfants
» de fermer les yeux de leur père, quelque indigne que je
» sois de porter ce nom ; qu'ils l'assistent à sa mort, qu'ils
» recueillent ses derniers soupirs ; qu'ils le consolent dans
» ce passage ; que par leurs vœux ils élèvent son âme, si
» vous l'en jugez digne, jusqu'au séjour des bienheureux ;
» qu'ils enterrent enfin un pauvre au milieu de ses frères
» pauvres. Si j'ai trouvé grâce devant vous, je vous conjure
» de m'accorder cette faveur, et de l'accorder aux prières
» et aux mérites de ces mêmes frères à qui je désire être
» réuni dans le tombeau. Cependant, que votre volonté
» s'accomplisse, et non pas la mienne ; car je ne veux ni
» vivre ni mourir pour moi.

» Mais puisque je vous ai fait part de mes peines, il faut
» aussi, mes bien-aimés, que je vous dise ce qui me con-
» sole. En premier lieu, j'ose présumer que mes travaux et
» mes fatigues n'ont point eu d'autre mobile que celui pour
» qui toutes choses doivent subsister. Soit que je le veuille
» ou non, je dois ma vie à celui qui a donné la sienne pour
» moi ; et je l'ai vouée au juge miséricordieux qui saura me
» dédommager de ce que je souffre pour lui. Si je le sers
» malgré moi, j'aurais beau exécuter ses ordres, je n'en serais
» pas moins un serviteur infidèle ; mais si je le sers de bon
» cœur, j'en aurai de la gloire. Voilà, mes chers frères, la
» première considération qui adoucit mes amertumes. La
» seconde est que Dieu favorise mes faibles travaux d'un
» heureux succès, et ne me rend pas tout à fait inutile à son
» Eglise. Je l'ai éprouvé dans plus d'une rencontre, et vous
» en avez appris quelque chose. Je vous dirai même pour
» votre consolation, s'il n'y avait quelque orgueil à le dire,
» combien cette fois-ci l'Eglise a été efficacement servie par
» un instrument aussi méprisable que je suis ; mais il vaut
» mieux que ces choses parviennent à votre connaissance
» par une autre bouche.

» A l'heure qu'il est, les pressantes sollicitations de l'em-
» pereur, un ordre exprès du Pape, les instances de l'Eglise
» et des princes chrétiens m'entraînent dans la Pouille,
» malgré moi, contre mon inclination, tout malade et lan-

» guissant que je suis, portant en tous lieux sur mon visage
» l'image hideuse d'une mort prochaine. Priez pour la paix
» de l'Eglise, priez pour ma santé; priez pour que j'obtienne
» la consolation de vous revoir, de vivre et de mourir dans
» vos bras, et méritez pour moi cette grâce par la sainteté
» de votre vie. Mes langueurs m'ont à peine laissé un mo-
» ment de relâche pour dicter cette lettre, et je ne l'ai fait
» qu'avec beaucoup de larmes et de sanglots. C'est Beau-
» doin, notre très-cher frère, qui m'a prêté sa main pour
» vous écrire... Priez pour le pape, qui me témoigne, ainsi
» qu'à toute notre congrégation, une tendresse vraiment
» paternelle; priez pour son chancelier, qui a pour moi
» des entrailles de mère; priez pour ceux qui sont avec lui,
» pour Luc, Chrysogone et Yves, qui me regardent comme
» leur propre frère. Les religieux Bruno et Gérard, qui sont
» avec moi, vous saluent, et se recommandent instamment à
» vos prières [1]. »

Chose admirable! Ce grand saint, depuis son entrée dans la vie monastique, était toujours à la veille de mourir, et chacune de ses actions semblait être le dernier effort d'une vie expirante. Languissant et presque éteint, c'est pourtant ce corps fragile que la Providence employait à son gré, et que le souffle divin faisait mouvoir, miraculeusement en quelque sorte, pour régler les destinées de l'Eglise et des empires!

Malgré ses visibles infirmités, saint Bernard eut à se défendre à Milan, comme à Gênes, comme à Reims, contre les vœux d'une population entière qui le conjurait d'accepter la charge pastorale.

Un jour, tous les fidèles, les magistrats et le clergé en tête, vinrent processionnellement jusqu'à sa demeure, pour le conduire forcément au siége archiépiscopal. Dans cette conjoncture, la résistance n'était presque pas possible. Il cherche un expédient. « Demain, leur dit-il, je monterai
» à cheval et m'abandonnerai à la Providence. Si le cheval
» me porte hors de vos murailles, je me regarderai comme
» libre de tout engagement; mais s'il reste dans l'enceinte
» de la ville, je serai votre archevêque. »

Le lendemain, en effet, il monte à cheval; et, partant au galop, il s'éloigne en toute hâte des murs de Milan [2].

[1] Mab. in op. S. Bern., epist. CXLIV. — [2] Ann. Cist., p. 265, n. 7. — Landulp. junior, chron.

CHAPITRE XXII.

Continuation du séjour de saint Bernard en Lombardie. — Nouveaux miracles. — Mort de saint Etienne, fondateur de l'ordre de Cîteaux. — Mort de saint Norbert.

Les miracles sont les éclatants indices de la réhabilitation de l'homme dans ses droits primitifs ; ils rappellent la puissance qu'il a reçue dès l'origine sur la nature, à laquelle il dut commander au nom de son Créateur. Cette puissance, cette haute prérogative, peut être reconquise par tous les hommes [1] ; car tous, en vertu de la parole créatrice, portent en eux la force qui dompte les éléments, domine les créatures et commande à la terre. Mais cette force est latente, dégénérée, enchaînée ; et le noble chef de la création, le roi déchu des existences de ce monde, est tombé, par la catastrophe originelle, au niveau des créatures qu'il était appelé à gouverner, et dans la dépendance de celles-là même qu'il avait mission d'affranchir. De là, comme parle saint Paul, le gémissement de toutes les existences terrestres qui soupirent après leur délivrance, et attendent la manifestation des enfants de Dieu [2] ; de là l'œuvre laborieuse de libération et de purification que l'homme doit accomplir sur cette terre ; et, à mesure qu'il se relève lui-même et se réharmonise avec son éternel principe, il recouvre, avec les dons de Dieu, ses glorieuses prérogatives, et rentre dans la participation de la toute-puissance divine.

O sublime destinée de l'homme ! Dès que l'amour divin renaît dans son âme, il retrouve dans cet amour toute science, toute vertu, toute puissance ! Le sceptre de la royauté lui est rendu; et, couronné d'une auréole de lumière, il exerce,

[1] Omnis enim natura bestiarum, et volucrum et serpentium, et ceterorum, domantur et domita sunt a natura humana. (Jacob. Epist. cath., cap. 3, v. 7. — [2] Nam exspectatio creaturæ, revelationem filiorum Dei exspectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe ; quià et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhùc. (Rom., VIII).

avec une pleine et invincible autorité, les fonctions éminentes de Pontife et d'ambassadeur du Très-Haut.

Tel saint Bernard : le monde lui obéit, et les esprits de ce monde tremblent à sa parole. Les anges eux-mêmes, ceux qui sont tombés avec le prince de l'orgueil, rendent témoignage à sa sainteté, et le redoutent comme l'un des juges qui viendront, avec le souverain juge, promulguer la sentence du dernier jour.

Les biographes contemporains de saint Bernard rapportent une foule de faits qui attestent cette autorité suprême. Nous ne pouvons les mentionner tous ; nous nous bornerons à deux exemples, qui peut-être même feront sourire quelque lecteur incrédule, à cause du contraste de ces faits avec les opinions modernes : mais cette considération ne nous arrête point. A quoi d'ailleurs se réduirait la science, s'il fallait en élaguer ce qui dépasse la raison humaine ?

Saint Bernard venait d'échapper avec peine aux instances des Milanais, qui l'eussent forcé en quelque sorte de monter sur le siége archiépiscopal ; mais, en s'éloignant de Milan, il n'avait pu éviter les démonstrations de respect et de joie qui partout éclataient sur son passage. Il était à peine arrivé à Pavie, que sa maison fut assiégée de monde ; le bruit de ses miracles avait rempli toute l'Italie, et de toutes parts on accourait pour le solliciter en faveur des malades. Son attouchement, sa prière, sa seule présence opérait des merveilles ; mais surtout les énergumènes, à sa parole, recouvraient l'usage de leur esprit et de leur liberté.

Parmi ces derniers, se trouvait une femme possédée, dont la guérison est rapportée avec des circonstances curieuses. « Le mari de cette femme, raconte un vieux historien, l'avait amenée aux pieds du saint. Aussitôt le démon fit parler cette misérable avec mépris de l'abbé de Clairvaux ; et elle dit d'un ton moqueur : Ce mangeur de racines et de choux ne me chassera pas de ma chienne [1]. Il proféra d'autres paroles semblables, blasphémant l'homme de Dieu, afin de l'irriter et de le déconsidérer devant le peuple. Mais le saint connaissait l'artifice de Satan, et *se moquait du moqueur*. Il voulut que la possédée fût conduite à l'église pa-

[1] Non, inquit, me de canicula mea hic porrulos edens et brassicas devorans pellet.

tronale de Pavie, dédiée à saint Syrus, afin de laisser à ce martyr la gloire de cette guérison. Cependant le démon, continuant ses moqueries, dit encore : — Syrulus ne me chassera pas, et Bernardulus ne me chassera pas non plus. Le saint lui répondit :—Ce ne sera ni Syrus ni Bernard qui te chassera ; ce sera le Seigneur Jésus-Christ ! Là-dessus, il se mit en prières, et implora le secours de Dieu pour la délivrance de cette infortunée. En ce moment, l'esprit malin changea de ton et de langage : — Oh ! que je sortirais volontiers de cette chienne ! s'écria-t-il ; oh ! que je voudrais échapper aux souffrances que j'endure dans ce corps ! mais je ne puis ! Sur quoi, lui ayant demandé pourquoi il ne le pouvait pas, il répondit : — Parce que le grand Seigneur ne le veut pas encore [1]. — Et qui donc est ce grand Seigneur ? reprit saint Bernard. Le diable répondit : — C'est Jésus de Nazareth. — Tu connais donc le Seigneur Jésus? tu l'as donc vu ? — Je l'ai vu, dit l'esprit. — Où l'as-tu vu ? — Je l'ai vu dans la gloire. — Ainsi, reprit l'homme de Dieu, tu as été dans la gloire ? — Oui, j'ai été dans la gloire. — Et comment en es-tu sorti ? — Nous sommes tombés en grand nombre avec Lucifer, répondit le démon [2].

« Il prononça ces paroles par la bouche de la femme, avec une voix lamentable ; et tous ceux qui étaient présents l'entendirent distinctement. Le saint abbé lui dit encore:— Ne voudrais-tu pas rentrer dans cette gloire et dans ton ancienne félicité ? A cette question, le démon, avec un éclat de voix extraordinaire, s'écria. — Cela est différé [3] ! — Et après ces derniers mots, il garda le silence et ne proféra plus une seule parole. Mais l'homme de Dieu, s'étant remis en prières, chassa l'esprit infernal, et la femme s'en alla guérie.

« Tous ceux qui apprirent les détails de cette guérison, continue l'historien, en témoignèrent une joie extrême ; mais cette joie ne dura pas longtemps ; car, au moment même où la femme rentra dans sa maison, le démon rentra dans son

[1] Quia necdum vult magnus Dominus, ait. — [2] Cum Lucifero, inquit, multi cecidimus. — [3] Hoc, inquit, tardatum est. — Nous n'avons pas bien compris le sens de ces mots. Il est de foi que les démons sont exclus à jamais de la gloire. Du reste, si cette parole exprime autre chose, n'oublions pas qu'elle a été proférée par l'esprit de mensonge.

corps, et l'agita par des convulsions qui surpassèrent en violence tout ce qu'elle avait éprouvé auparavant. Son triste mari ne savait plus à quoi se résoudre; car, d'une part, ce lui était un supplice de demeurer avec une femme possédée; et, de l'autre, il craignait de commettre une impiété en l'abandonnant. Dans cette perplexité, il prit le parti de retourner à Pavie (car il n'habitait point la ville) et d'y ramener sa femme. Mais il n'y trouva plus l'homme de Dieu; il le suivit jusqu'à Crémone, où, l'ayant rejoint, il lui raconta son malheur et versa beaucoup de larmes. Saint Bernard, touché de compassion, entra dans une église vers le soir, et passa toute la nuit en prière. Le lendemain, il délivra pour la seconde fois cette femme; et, de peur que le démon n'eût encore accès sur elle, il lui fit attacher au cou un billet où il écrivit ces mots : Je te commande, Satan, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de n'avoir plus jamais la hardiesse d'approcher de cette femme [1]. Depuis lors elle vécut dans la paix, et demeura complétement guérie. »

Il y avait dans la même ville, raconte le moine Ernold, un démoniaque dont les étranges hurlements étaient un sujet de risée pour beaucoup de monde, mais qui inspirait une vive compassion aux hommes sérieux et charitables. C'était un malheureux qui aboyait quand il voulait parler; et si vous l'eussiez entendu sans le voir, vous l'eussiez pris pour un chien. A la vue de saint Bernard, cet homme poussa, en effet, des cris semblables à ceux d'un chien furieux qu'on assomme à coups de bâton. Mais le serviteur de Dieu menace le démon et le chasse au nom de Jésus-Christ. Puis, ayant ordonné à cet homme de parler, celui-ci rendit grâce à Dieu, entra dans l'église, assista aux divins mystères, et continua à remplir tous les devoirs d'une personne raisonnable et reconnaissante [2].

Cependant saint Bernard, après avoir parcouru, selon les ordres du Pape, différentes villes de la Lombardie, dut revenir à Milan. Il avait partout apaisé les ressentiments et cimenté la paix, excepté à Crémone, où sa médiation n'avait point été acceptée. Cette ville, enflée de sa prospé-

[1] In nomine D. N. J.-C., præcipio tibi, dæmon, ne hanc amodò mulierem præsumas contingere. Ernald., Vita S. Bern., lib. II, cap. 4, n. 21 et 22. — [2] Ernald., lib., II, cap. 4, n. 23.

rité matérielle, n'appréciait point les biens d'un ordre supérieur que lui offrait l'homme de Dieu, et celui-ci eut hâte de s'en éloigner. De graves motifs réclamaient d'ailleurs sa présence à Milan. L'archevêque Anselme s'était soumis, et offrait de se purger des condamnations qu'il avait encourues; il fallait le réconcilier à son tour avec le Pape, qui l'avait excommunié, et avec le peuple, dont il s'était attiré la juste animadversion. Saint Bernard, à la vue de son repentir, mit autant de charité à le défendre contre ses nombreux adversaires, qu'il avait mis de zèle à le poursuivre auparavant; et il parvint, par son tact et sa prudence, à le faire réintégrer dans ses augustes fonctions [1]. Ce rétablissement complet de toutes choses lui permit de séjourner encore quelque temps à Milan, pour y fonder une œuvre à laquelle il pouvait vaquer avec d'autant plus de liberté d'esprit, qu'il n'avait plus à craindre les importunes sollicitations pour le siége archiépiscopal. Outre les réformes publiques que ses travaux produisirent à Milan, ses prédications avaient fait naître en plusieurs âmes des fruits plus cachés et plus rares, des pensées de retraite, des désirs célestes de perfection; et c'était à ces âmes d'élite que le saint abbé se sentait particulièrement voué. On l'a déjà dit; la part qu'il prenait malgré lui aux intérêts temporels et politiques de son siècle n'était, à ses yeux, qu'une mission accidentelle et transitoire de sa vie; il la remplissait par obéissance, et n'y trouvait de consolation qu'autant qu'elle concourait au but plus spécial de sa vocation. Ce but, c'était de réveiller la vie intérieure, d'établir des foyers de prière, de réunir en un seul faisceau les âmes embrasées d'un même désir et d'un même amour, afin d'accomplir, par cette sainte union, le vœu le plus profond de Jésus-Christ : *Sint unum!*

Il fonda donc dans le voisinage de Milan, au milieu d'un site pittoresque, une maison de son ordre, à laquelle il donna le nom de *Claravalle* [2], tant elle lui était chère! Il appela des religieux de Clairvaux pour la gouverner; et ce nouveau monastère, digne de son nom, se peupla bientôt d'un nombre considérable d'âmes ferventes, dont la prière

[1] Ann. Cist., p. 265, n. 7. — [2] Idem, p. 266, n. 9, 10, 11.

et l'austère pénitence devaient être pour l'église de Milan un gage assuré de grâce et de bénédiction.

C'était vers le milieu de l'année 1134. A cette époque, l'ordre de Cîteaux éprouva une perte immense, à laquelle nul autre ne fut plus sensible que saint Bernard. Le bienheureux Etienne, l'un des fondateurs de cet ordre, et le premier guide de celui qui, un jour, dut être le guide de son siècle; Etienne, le nouvel Esdras, comme l'appellent les biographes, qui releva les murs de la Jérusalem terrestre; le nouveau saint Benoît qui, espérant contre toute espérance, avait vu le faible germe du désert se multiplier si prodigieusement et ombrager le monde de ses branches de grâces; Etienne, le patriarche de Cîteaux, montait au ciel, pendant que Bernard, son disciple et son fils spirituel, enfantait un second Clairvaux en Italie. Il avait senti les approches de la mort, et s'y était dignement préparé. Dès l'année 1133, dans l'assemblée de tous les abbés de l'ordre, il avait déclaré que les forces lui manquaient, non point le cœur, pour continuer les fonctions de sa charge pesante; il supplia, les yeux baignés de larmes, qu'on le soulageât d'un fardeau sous lequel il succombait, et demanda quelque temps de repos avant de descendre dans la tombe. Ce fut, à défaut de saint Bernard, un autre moine de Clairvaux, nommé Raynard, qui devint supérieur général de l'ordre de Cîteaux, à la place de saint Etienne. Ce dernier, après sa retraite, ne tarda point à terminer sa féconde carrière par la mort bienheureuse du juste. Voici en quels termes l'exorde de Citeaux [1] en rapporte les édifiantes circonstances :

« Le temps était venu auquel le saint vieillard devait recevoir la récompense de tant de labeurs qu'il avait accomplis au service de Jésus-Christ; et de passer de l'état si pauvre et si humble qu'il avait choisi, selon le précepte du Sauveur, au banquet du souverain père de famille. Alors les abbés de sa filiation, au nombre de vingt, s'assemblèrent à Cîteaux, afin d'être présents à son bienheureux passage, et d'assister de leurs soins et de leurs prières le saint patriarche qui les quittait pour retourner dans sa véritable patrie. Lors donc qu'il était à l'agonie et qu'il semblait déjà

[1] Exord. parvum, cist., vol. I, p. 270.

presque éteint, ils s'entretenaient de ses grands mérites et témoignaient qu'ils l'estimaient heureux de ce qu'après avoir procuré tant de bien à l'Eglise, il avait droit de s'en aller à Dieu dans une entière sécurité. Mais, à ces paroles que saint Etienne avait entendues, il se ranime et recueille toutes ses forces : — Que dites-vous? soupira-t-il. Je vous proteste, ô mon frères, que je vais à Dieu avec autant de crainte que si je n'avais jamais fait aucun bien; car si ma bassesse a porté quelque fruit par le secours de Jésus-Christ, j'appréhende, à cette dernière heure, de n'avoir pas reçu sa grâce avec l'humilité requise, et de n'y avoir pas correspondu avec assez de fidélité et de reconnaissance.

« Sur cela, continue le narrateur, le saint abbé, rendant le dernier soupir, passa victorieusement au milieu des puissances de l'air, et arriva au royaume de la paix, qui toujours avait été l'objet de son unique désir [1]. »

En cette même année, et presque au même temps, le 6 juin 1134, mourut, bien qu'il fût encore dans la force de l'âge, un autre ami de saint Bernard et son fidèle coopérateur en Italie, le vénérable Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré. Ses relations nombreuses et intimes avec l'abbé de Clairvaux, la puissante congrégation dont il posa la première pierre, et enfin l'édification qu'il donna à son siècle par sa sainteté, par sa science et ses travaux, nous obligent d'entrer ici dans quelques détails concernant ce grand homme.

Illustre par sa naissance autant que par son esprit vaste et parfaitement cultivé, Norbert avait reçu dans son jeune âge la tonsure cléricale et une éducation mondaine. Ses parents le destinaient aux honneurs ecclésiastiques; mais ses goûts, ses pensées, son cœur, appartenaient au monde et recherchaient ses plaisirs. C'était au milieu des prestiges de la cour impériale qu'il dissipa les années de sa jeunesse, luttant sans doute contre l'aiguillon de sa conscience, mais éteignant les dernières lueurs de la lumière intérieure dans le torrent des joies passagères.

La voix du cœur, quand elle est méconnue, se répète

[1] Hist. de Cît., vol. I, liv. III, ch. 11. Saint Étienne mourut le 28 mars 1134. Le martyrologe romain le nomme sous la date du 17 avril, jour de sa canonisation.

quelquefois au dehors, sous des formes effrayantes, et retentit comme un terrible écho à l'oreille endurcie. Norbert, ainsi que l'apôtre Paul, fit l'expérience de cette vérité.

Un jour, il se rendait à cheval, accompagné d'un seul domestique, dans un village de la Westphalie. Il chevauchait doucement au milieu d'une plaine immense, lorsque tout à coup le tonnerre gronde, et la foudre, accompagnée d'horribles éclairs, éclate sur sa tête. Eloigné de tout asile et le cœur plein d'effroi, il laisse courir son cheval à toute bride, et cherche un abri; mais, en ce moment, les coups de tonnerre redoublent, et le ciel en feu lance la foudre et renverse d'un même coup le cheval et le cavalier. Norbert, pendant près d'une heure, reste étendu sur le chemin, sans mouvement et presque sans vie. Cependant il revient à lui-même : une étincelle d'un feu plus intense et plus vivifiant avait jailli dans les ténèbres de son âme; et, comme l'apôtre des nations, il s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Faites le bien et fuyez le mal, lui répond une voix intérieure; cherchez la paix et employez vos forces à l'acquérir.

Dès ce moment, Norbert devint un nouvel homme. Haïssant ce qu'il avait aimé, et recherchant ce qu'il avait fui, son âme, embrasée d'un zèle apostolique, ne mit point de bornes à sa pénitence, et n'aspira qu'à servir Celui qu'il avait si longtemps méconnu. L'archevêque de Cologne l'ordonna diacre et prêtre en un même jour; et l'abbé Coron, célèbre par sa piété, le prépara, dans une retraite de quarante jours, à la célébration des saints mystères. Norbert était alors dans la trentième année de son âge. Tout le reste de sa vie ne fut qu'une vérification littérale d'une autre parole qui avait été dite de saint Paul : *Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom* [1]. Ses mœurs exemplaires, les remontrances courageuses qu'il fit contre les déréglements du clergé, ses prédications éloquentes et fécondes, lui attirèrent les poursuites de l'envie et de la calomnie. Il passa longtemps pour un novateur, et fut traduit comme tel jusque devant le tribunal du Saint-Siége. Persécuté de toutes parts, méconnu et délaissé par ses meilleurs

[1] Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati (Act. apost. IX, 16).

amis, il vivait dans la retraite, et formait, avec trois autres serviteurs de Dieu, une société intime, qui le consolait de ses disgrâces. Mais ces trois disciples, la mort les lui enleva aussi; et il demeura seul, inutile à tout, oublié comme le grain de froment qu'un laboureur insouciant néglige de confier au sein de la terre. Ce grain dut perdre sa vie propre avant de produire une nouvelle vie; et alors qu'il semblait mort et desséché, le rayon d'une divine lumière pénétra dans sa profondeur, et en fit jaillir des gerbes d'une intarissable fécondité. Plusieurs hommes dévoués vinrent successivement se grouper autour de saint Norbert; ils se réunirent à Prémontré, petite terre dans le diocèse de Laon, qui avait été léguée à saint Bernard, et que ce dernier abandonna généreusement aux compagnons de Norbert [1]. Ils y fondèrent, conformément à la règle de saint Augustin, un ordre de prêtres qui, sous le nom de chanoines réguliers, menaient une vie commune; ils pratiquaient à la fois les exercices monastiques et les fonctions sacerdotales, goûtant tout ensemble les délices de la contemplation et les consolations du saint ministère.

Cette utile institution, intimement liée à celle de Cîteaux, eut un accroissement presque aussi rapide. Bernard et Norbert, attentifs à tous les besoins de leur siècle, se soutenaient mutuellement dans leurs communs efforts pour y satisfaire. L'un et l'autre, toujours unis dans le pur sentiment du bien, travaillaient au rétablissement de la discipline dans les différents conciles où ils assistèrent ensemble. Récemment encore, ils s'étaient unis pour éteindre le schisme en Italie, et tous deux avaient résisté aux prétentions de l'antipape. Lothaire venait d'élever l'abbé de Prémontré sur le siége archiépiscopal de Magdebourg. Là, de nouvelles persécutions ranimèrent les anciennes haines; et saint Norbert faillit payer de sa vie le périlleux honneur qu'il avait si justement redouté. Il pardonna noblement à ceux qui avaient attenté à ses jours; et d'ailleurs, rassasié d'amertume et

[1] La terre de Prémontré faisait partie de la forêt de Coucy; elle donna son nom à la congrégation dont elle fut le berceau. Quant à la donation de saint Bernard, on peut consulter à ce sujet l'Histoire de Cîteaux, vol. III, p. 159, ainsi que Henriquez (Ann. Cist., p. 152, n. 69). L'annaliste mentionne différentes autres donations faites par l'abbé de Clairvaux à l'ordre de Prémontré.

plein d'œuvres, il était mûr pour le ciel. Il mourut à son retour de Rome, à la cinquante-troisième année de son âge [1].

Ce grand serviteur de Dieu présente cependant un exemple des illusions dont certaines révélations particulières bercent quelquefois les esprits les plus graves. Saint Norbert croyait et annonçait hautement que l'Antechrist paraîtrait sur la terre, du vivant même des hommes de son âge; il fondait cette croyance sur des indices qu'il avait reçus et qui lui semblaient irréfragables. Ce fut Bernard qui le désabusa; et voici ce que nous trouvons à ce sujet dans une lettre que le saint abbé de Clairvaux adresse à l'évêque de Chartres : « Vous me demandez si le vénérable Norbert » fera le voyage de la Terre-Sainte. Je l'ignore. Il y a peu » de jours que j'eus la consolation de le voir, et d'entendre » de sa bouche, qui est comme l'organe du Saint-Esprit, » une infinité de choses édifiantes; mais il ne me dit rien » sur ce projet. J'en vins aussi à l'article de l'Antechrist. Il » me protesta alors qu'il savait d'une manière certaine que » l'Antechrist se manifesterait de nos jours sur la terre, et » qu'il paraîtrait au monde du vivant des hommes de notre » temps. Mais les fondements sur lesquels il appuie cette » certitude ne me parurent rien moins que solides, et ses » explications n'obtinrent point mon assentiment. Il assure » qu'il y aura au moins, avant sa mort, une persécution » générale dans l'Eglise [2].... »

La mort de saint Norbert, dont les travaux en Allemagne et en Italie avaient si parfaitement secondé la mission de l'abbé de Clairvaux; et plus encore, la mort de saint Etienne, affectèrent douloureusement le cœur de saint Bernard, et achevèrent de lui rendre insupportable le poids de sa longue absence. La vénération publique, dont il recevait sans cesse les nombreux et bruyants témoignages, accablait son humilité; et depuis longtemps il sollicitait près du Sou-

[1] Voyez le père Helyot, Hist. des ordres religieux, tome II, p. 164. — Du temps de cet auteur, l'ordre de Prémontré comptait treize cents maisons d'hommes et quatre cents monastères de femmes. En Angleterre, où se trouvaient trente-cinq de leurs maisons, ces religieux s'appelaient communément les chanoines blancs. Du reste cet ordre, trop enrichi des dons temporels, tomba rapidement dans l'indigence spirituelle; et, à plusieurs reprises, les papes jugèrent opportun d'en réformer la discipline. — [2] In op. S. Bern., ep. LVI.

verain Pontife la grâce de revenir à Clairvaux et de se reposer à l'ombre de son cloître. Mais les jours du repos n'étaient pas encore venus, et le pape semblait ne pouvoir se passer du saint moine, qu'il regardait comme son ange conducteur, comme l'appui de la papauté, comme l'âme de toute l'Eglise.

Continuant donc ses travaux en Italie, il se contenta de gémir en silence de l'obligation qui le retenait loin des enfants que Dieu lui avait donnés. « Je suis contraint, leur » écrivit-il, de travailler à des affaires qui m'arrachent à » ma douce retraite. Compatissez à ma peine et ne blâmez » pas une absence où la nécessité de l'Eglise m'engage, » mais où ma volonté n'a point de part. J'espère que cette » absence ne sera plus longue; demandez à Dieu qu'elle ne » soit point infructueuse.... Ne nous décourageons pas; Dieu » est avec nous, et je vous suis présent en lui. Quelque » éloigné que je paraisse, ceux d'entre vous qui sont exacts » à leurs devoirs, humbles, craignant Dieu, appliqués à » l'oraison, charitables envers leurs frères, doivent s'assurer que je suis sans cesse avec eux. Comment cela ne » serait-il pas, ne formant avec vous tous qu'un cœur et » qu'une âme? Et si parmi vous il y avait au contraire quel» que religieux déréglé, mécontent, inquiet, intempérant, » désœuvré, intraitable, j'aurais beau lui être présent de » corps, il serait aussi loin de mon cœur qu'il le serait du » cœur de Dieu par le désordre de sa vie. Cependant, mes » frères, servez le Seigneur avec crainte, afin de le servir » un jour sans crainte.,.. Pour moi, je le sers librement, » parce que je le sers avec amour, et c'est à la pratique de » cet amour que je vous exhorte, mes tendres et bien-aimés » enfants. Servez Dieu avec amour, avec ce grand amour » qui bannit la crainte, qui ne sent pas le poids du jour, » qui n'envisage pas le prix des œuvres, qui n'en cherche » point le salaire, et qui cependant nous fait agir plus vive» ment que tout autre motif d'action.... Plaise à Dieu, mes » frères, que cet amour, que cette céleste charité m'unisse » inséparablement à vous, et me rende toujours présent à » vos esprits, surtout à vos prières [1]. »

Ce tendre et charitable pasteur, après avoir séjourné

[1] In op, S. Bern., epist. CXLIII.

une année presqu'entière en Lombardie, obtint enfin la permission de retourner à Clairvaux. Au printemps de l'année **1135**, il prit congé du Souverain Pontife; il partit, le cœur plein de joie, laissant la paix et la prospérité à la terre qu'il avait arrosée de sa parole et enrichie de ses bénédictions.

CHAPITRE XXIII.

Retour à Clairvaux. — Esprit de prophétie de saint Bernard.. — Il s'élève contre l'abus des appellations. — Il pousse Lothaire à une nouvelle expédition contre les schismatiques. Il est rappelé en Italie.

Le voyage de saint Bernard à travers le nord de l'Italie, la Suisse et la France, ressemblait à une pompe royale. Les hommages qu'on rend aux têtes couronnées ne sauraient même être comparés à ces respects spontanés, à ces témoignages d'admiraton et de reconnaissance que recueillit, sur son passage, le saint moine dont le front brillait, non pas des insignes d'une dignité empruntée; mais de l'auréole de la royauté véritable et de la lumière immortelle.

L'homme de Dieu n'avait pu cacher son itinéraire aux populations impatientes de le voir. Son passage était en quelqué sorte pressenti à l'avance, comme ces astres dont on subit l'influence avant qu'ils n'apparaissent à l'horizon. Il n'avait pu, malgré ses extrêmes précautions, échapper aux honneurs qui l'attendaient partout; et l'humilité dont il s'enveloppait ne servit qu'à faire ressortir davantage l'éclat de sa sainteté.

Aux portes de Plaisance, il trouva l'évèque et le clergé qui le reçurent et l'amenèrent processionnellement dans leur ville. Un pareil accueil l'attendait à Florence. En Suisse, les pâtres descendaient de leurs montagnes pour se joindre à son cortége; et les bergers des Alpes, quittant leurs troupeaux, venaient se jeter à ses pieds, ou poussaient des cris aigus du haut des rochers, pour lui demander sa bénédiction [1].

[1] (Ann. Cist., p. 287, n 7, 8). Est-ce à notre saint qu'il faut attribuer les noms de *grand* et de *petit Saint-Bernard* que portent les deux hautes monta-

Il arriva enfin à Besançon, d'où il fut conduit solennellement jusqu'à Langres; et là, non loin de la ville, il trouva ses religieux qui étaient venus au-devant de lui, à la nouvelle de son approche. « Tous, dit un chroniqueur, se jetèrent à genoux et l'embrassèrent, chacun lui parlant à son tour; et, pleins d'allégresse, ils l'accompagnèrent à Clairvaux. »

Aussitôt que le saint eut franchi le seuil de son monastère, il alla rendre ses actions de grâces à l'église, et assembla ses enfants au chapitre, où il leur fit une exhortation courte, à cause de son extrême fatigue, mais tendre et touchante. Sa consolation était de retrouver toutes choses dans l'ordre parfait qu'il avait établi avant sa longue absence. « Cette maison de Dieu, rapporte la chronique déjà citée, n'avait pu être ébranlée en aucune de ses parties; rien n'avait pu altérer la sainteté des humbles moines. Ils étaient tous animés d'un même esprit, consommés dans l'union fraternelle; et ils vivaient en paix, gravissant ensemble les degrés de l'échelle de Jacob, et se hâtant d'arriver à la béatitude du ciel, où réside l'objet des éternels délices [1]. »

« Quant au saint abbé, continue le même narrateur, il se souvenait de celui qui a dit : *Je voyais le diable tomber du ciel comme un éclair* (Luc, 10); et il était d'autant plus humble et plus soumis à la divine majesté, qu'il la reconnaissait plus favorable à ses vœux; et il ne se glorifiait pas lui-même de ce que les démons lui étaient assujettis, mais il se réjouissait dans le Seigneur de voir les noms de ses frères inscrits dans le ciel, en ce qu'il les voyait unis et liés sur la terre par les liens d'une charité inviolable et sacrée. [2] »

Cependant son retour à Clairvaux fut le signal d'un re-

gnes du Valais? Notre dévotion nous le ferait croire; mais l'impartialité historique nous oblige à penser autrement; car, dès l'année 966, dit la légende, un serviteur de Dieu, du même nom, le B. Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste en Piémont, renversa une idole de Jupiter qui était placée sur l'une de ces montagnes, et fit bâtir, en cet endroit même, un monastère destiné à héberger les voyageurs. De là l'origine des célèbres hospices qui, depuis tant de siècles, ne sont pas une des moindres merveilles de la charité chrétienne. (Voyez l'abrégé de la vie du B. Bernard de Menthon, dans Godescard, vol. V, sous la date du 15 juin). — [1] Vita S. Bern., lib. II. auctore Ernaldo, cap. 5, n. 28, p. 1118. — [2] Idem, n. 29.

nouvellement général dans le monastère. Les bâtiments ne suffisaient plus à la communauté ; et comme ils se trouvaient situés dans l'encoignure de deux montagnes, il fallait les démolir entièrement pour les rebâtir ailleurs sur un plan plus vaste.

Saint Bernard ne consentit qu'avec répugnance à un déplacement si coûteux ; et longtemps il résista aux instances de ses frères. « Considérez, leur dit-il, combien cette mai-
» son a exigé de travaux et de dépenses! C'est avec des pei-
» nes inouïes que nous sommes parvenus à établir des aque-
» ducs pour conduire l'eau jusqu'aux offices et aux lieux du
» travail. Quelle opinion aura-t-on de nous maintenant, si
» nous détruisons ce que nous avons fait? On nous accusera
» de folie, avec d'autant plus de droit que nous n'avons point
» d'argent ; et d'ailleurs n'oublions pas cette parole de l'E-
» vangile : Que celui qui veut bâtir une tour doit auparavant
» calculer ce qu'elle coûtera [1]. » Ses frères lui répondirent:
« Ou il faut repousser ceux que Dieu vous envoie, ou bien il
» faut bâtir des logis pour les recevoir ; car nous serions
» bien malheureux si, par crainte de la dépense, nous met-
» tions un obstacle au développement de l'œuvre de Dieu. »

Ces représentations touchèrent le saint abbé ; et il céda aux justes vœux de ses frères. Les travaux, grâce aux secours inattendus qui affluaient de toutes parts, avancèrent avec une incroyable rapidité ; *et l'on voyait grandir l'église qui venait de naître, comme si elle eût été animée d'une âme vivante et capable de mouvement.*

Les nouvelles constructions semblaient d'autant plus indispensables que plus de cent novices, récemment admis, étaient venus grossir le nombre des religieux. La plupart d'entre eux arrivaient des bords du Rhin, où saint Bernard avait prêché l'année précédente, lors de son voyage en Allemagne. Telle était l'efficacité de sa parole que, parmi la foule des auditeurs, il s'en trouvait toujours quelques-uns, plus foncièrement frappés que les autres, qui abandonnaient le monde et se réfugiaient dans les cloîtres, pour s'attacher irrévocablement à l'unique nécessaire.

Parmi les novices convertis en cette circonstance, il y en eut un qui mérite une mention particulière. Le serviteur de

[1] Ernald, loco citato, n. 29, 30.

Dieu, rapporte un biographe contemporain [1], étant venu en Allemagne pour cimenter la paix entre Lothaire et les neveux de l'empereur Henri, le vénérable Albert, archevêque de Mayence, députa au-devant de lui un digne ecclésiastique, nommé Mascelin, qui dit au saint abbé que son seigneur l'avait envoyé pour lui offrir ses services. Mais l'homme de Dieu, après l'avoir regardé fixement, lui dit : « Un autre Seigneur vous envoie ici pour le servir. » L'ecclésiastique allemand, fort surpris, et ne sachant ce que signifiait cette parole, répéta qu'il n'était venu que de la part de son seigneur, le métropolitain de Mayence. « Vous vous » trompez, reprit saint Bernard ; celui qui vous envoie ici » est plus grand que votre seigneur, c'est Jésus-Christ [2]. » A ces mots, l'ecclésiastique, devinant la pensée de l'abbé de Clairvaux, lui dit : « Croyez-vous peut-être que je veuille être moine ? A Dieu ne plaise ; je n'ai jamais eu cette pensée [3] ! » Saint Bernard, sans insister davantage, se borna à répéter que la volonté de Dieu s'accomplirait très-incessamment. En effet, peu de temps après, Mascelin rejoignit saint Bernard à Clairvaux, et devint un de ses plus généreux disciples.

L'esprit de prophétie, qui déjà plus d'une fois avait parlé par l'organe du serviteur de Dieu, lui suggéra dans ce même temps une prédiction triste qui regardait son frère Guido, et qu'il prononça avec courage, malgré la peine qu'il dut en ressentir.

Un religieux de Clairvaux était tombé malade en Normandie, où le saint abbé l'avait envoyé en mission. Plein de sollicitude pour chacun de ses enfants, il proposa de faire chercher le malade, afin qu'au moins il eût la consolation de finir ses jours à Clairvaux. Mais Guido, qui administrait les choses temporelles du monastère, craignit la dépense que ce long voyage nécessiterait, et en fit l'observation à saint Bernard. « Quoi ! s'écria ce dernier avec l'accent d'une douloureuse surprise, vous faites plus de cas des chevaux et de l'argent que de l'un de vos frères ? Puis

[1] Gaufrid, Vita S. Bern., lib. IV, cap. 3, p. 1151. — [2] Expavit Teutonicus, et miratus quid dicere vellet... Et contra servus Christi : « Falleris, ait, major Dominus est qui misit te, Christus. » — [3] Absit a me? non cogitavi; nec ascendit in cor meum.

donc que vous ne voulez pas que votre frère repose avec nous dans cette vallée, vous n'y reposerez pas vous-même! »

Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Guido, étant allé au couvent de Pontigny, pour les affaires de l'ordre, mourut après une courte maladie, et y fut enterré.

L'affliction de saint Bernard, à la mort d'un frère qu'il avait beaucoup aimé, fut profonde; mais elle n'abattit point sa vigueur, selon qu'il arrive souvent en ces sortes d'épreuves; ses regrets n'interrompirent pas un seul jour ses austérités, et ne l'empêchèrent point de vaquer aux exercices communs et aux devoirs de sa position. Chaque jour il rompait à ses enfants le pain de la parole; et sachant que de tous les aliments, le plus doux et le plus salutaire est celui de l'amour, il puisait les textes sacrés de ses discours dans le Cantique des cantiques, qui lui fournissait pour lui-même et pour ses enfants des inspirations sublimes.

Retiré dans une cabane de feuillage qu'il avait construite au fond le plus solitaire de la vallée, c'était son délice de vivre parmi les choses invisibles, et de passer des heures tranquilles, absorbé dans la contemplation de l'éternelle beauté. Mais il ne se permettait point ces pures jouissances aux dépens du travail que sa charge lui imposait. Il était sans cesse accessible à toutes les âmes qui vivaient de sa vie; et, outre les soins qu'il leur donnait en commun, il dirigeait d'une manière plus spéciale les pas encore chancelants des religieux novices. Toutefois, ni ces soins multipliés, ni les prédications journalières, ni le chant des psaumes, ni les embarras dans lesquels la reconstruction du monastère l'avait engagé, ne semblaient dominer son esprit; il était constamment calme et serein, d'une humeur égale et douce; et en se donnant tout entier aux autres, il ne négligeait point son propre avancement et n'oubliait pas non plus les besoins de l'Eglise. L'Eglise, la sainte Eglise romaine et catholique, la mystique épouse, la bien-aimée de Jésus-Christ, était sans cesse l'objet de sa pensée, de son amour, de sa chaleureuse sollicitude!

Il y avait à cette époque un abus dans la juridiction, contre lequel il s'éleva avec force. De toutes les parties du monde, les justiciables des tribunaux ecclésiastiques en appelaient à Rome. Ces appellations, comme on les nom-

mait, étaient fondées sur la primauté de saint Pierre, que personne, dans la chrétienté, ne songeait à contester; et elles offraient l'immense avantage d'ouvrir une voie aux opprimés de tous les pays, en même temps qu'elles imposaient un frein aux oppresseurs de tous les rangs. L'institution de ce recours était donc en elle-même ce qu'elle a été de tout temps, et ce qu'elle est encore de nos jours, la plus haute et la plus salutaire garantie de la justice, autant qu'elle est possible en ce monde. Mais à cause de cet avantage même, on en usa avec excès, et l'on en abusa : tel est le sort des plus excellentes choses, quand elles se compliquent avec les intérêts de la terre et les passions humaines. Rome, trop disposée à écouter les plaintes du monde chrétien, trop facile à recevoir les appels, trop empressée quelquefois à les juger, devint graduellement le tribunal où venaient aboutir toutes les affaires de la catholicité, au préjudice des autres degrés de juridiction établis dans chaque diocèse. Il en résulta de fréquents conflits qui nuisirent à l'autorité épiscopale; les évêques s'en plaignirent hautement, et saint Bernard leur prêta le secours de son influence pour réclamer le maintien de leurs droits dans les limites posées par les canons. L'archevêque de Trèves, dont la douce autorité venait d'être lésée par une appellation intempestive, chargea le saint abbé d'en écrire au Pape, et lui fournit une occasion de s'expliquer avec une noble hardiesse. On peut en juger par le début de sa lettre à Innocent : « Je parle avec liberté, dit-il, parce que mon amour » est sincère; et il ne le serait point, si une délicatesse » scrupuleuse ou une timide défiance fermait la bouche à » celui qui aime. La plainte de l'archevêque de Trèves ne » lui est point particulière; elle est partagée par beaucoup » de prélats et même par vos amis les plus dévoués. Tous » les pasteurs de nos provinces, qui ont à cœur le salut des » âmes, crient tous d'une voix qu'ils n'ont plus de juridic» tion dans l'Eglise, que ses chefs deviennent inutiles, que » l'autorité épiscopale est anéantie, puisque aucun évêque » ne peut venger les injures faites à Dieu, ni punir le crime » dans son diocèse. On en rejette naturellement la faute sur » vous et sur la cour de Rome. Vous détruisez, disent-ils, » le bien qu'ils font, et vous rétablissez le mal qu'ils ont

» détruit. » Après avoir soutenu les droits des évêques contre ceux qui méconnaissaient leur autorité légitime, il s'élève avec non moins de chaleur contre les évêques eux-mêmes qui, par un autre abus, exerçaient une autorité arbitraire : « Bien des gens, continue saint Bernard, sont » scandalisés de voir de tels prélats protégés, soutenus, » favorisés du Saint-Siége... Je le dis avec confusion, et » vous l'apprendrez sans doute avec douleur; je consens à » ce qu'on ne les dépose pas, puisque personne ne les » dénonce; mais des évêques diffamés méritent-ils d'être » soutenus par le Saint-Siége ?... La franchise avec laquelle » je vous parle me ferait craindre de passer pour présomp- » tueux si je n'avais l'avantage de vous connaître et d'être » connu de vous. Mais je sais quelle est votre bonté natu- » relle; et vous savez, mon très-aimable père, quel est mon » amour et le motif de ma témérité [1]. »

Cette lettre n'obtint point une solution assez prompte au gré du zélé serviteur de Dieu. Il en écrivit une autre peu de temps après, dans laquelle, reprenant l'affaire de l'archevêque de Trèves, il dit au saint Père : « Le siége apostoli- » que a cela de particulier qu'il ne se fait nul scrupule de » révoquer ce qui lui a été extorqué par la fraude et le » mensonge, sitôt qu'il s'en aperçoit. Aussi est-il conforme » à l'équité, convenable à la dignité, que nul imposteur ne » profite de son imposture auprès de la Chaire sainte et su- » prême [2]. »

C'est ainsi que le saint moine, du fond de sa cellule, étendait sur toute l'Eglise l'action de son infatigable sollicitude : aucun intérêt, nul vice, nul abus n'échappaient à son zèle; et l'épiscopat tout entier, aussi bien que le Souverain Pontife, trouvaient dans sa parole la lumière de leur conduite.

Cette puissante influence ne se faisait pas moins sentir dans les affaires politiques que dans les affaires religieuses. La paix que saint Bernard avait rétablie entre Lothaire et

[1] Epist. CLXXVIII. — [2] Hoc solet habere præcipuum apostolica Sedes, ut non pigeat revocare quod a se fortè deprehenderit fraude elicitum, non veritate promeritum. Res plena æquitate, et laude digna, ut de mendacio nemo lucretur, præsertim apud sanctam et summam sedem. (In Mab. op. s. Bern., I, p. 176. Epist. CLXXX).

les princes de l'ancienne maison impériale avait porté des fruits en Allemagne. L'empereur pouvait désormais songer à reconquérir l'Italie et à faire valoir ses droits sur la Sicile. L'abbé de Clairvaux n'avait pas perdu de vue ce plan que lui-même avait soumis à Lothaire, et il en écrivit à ce dernier, dans l'intérêt de la Religion. « Je bénis le Seigneur, » lui dit-il, de vous avoir élu empereur, afin que vous fus- » siez le défenseur de son nom, le restaurateur de l'empire, » le protecteur de l'Eglise, le pacificateur de la chrétienté. » C'est à lui seul que vous êtes redevable de cette haute re- » nommée, qui s'accroît tous les jours, et qui rend votre » nom illustre. Vous lui devez aussi l'heureuse issue du pé- » rilleux voyage que vous avez entrepris pour la paix du » monde et la délivrance de l'Eglise. Vous êtes venu à Rome » recevoir la couronne impériale; et, pour mieux signaler » votre valeur et votre piété, vous y êtes venu presque sans » troupes. Si donc, à la vue d'une poignée d'hommes, les » peuples effrayés n'ont osé se défendre, de quelle crainte » vos ennemis ne seront-ils pas saisis, quand vous déploie- » rez sur eux toute la force de votre bras! Vous y êtes en- » gagé par un motif d'honneur.... Je sors, ce semble, de » mon caractère en vous animant à la guerre; mais je ne me » fais aucun scrupule de déclarer qu'en qualité de protec- » teur de l'Eglise, vous devez la défendre contre les fureurs » du schisme; et de plus, en qualité d'empereur, vous de- » vez arracher la Sicile des mains de l'usurpateur [1]. »

Lothaire, ébranlé à la fois par les motifs de conscience et les intérêts de son trône, décida sans retard une nouvelle expédition, et ouvrit la campagne dans l'année même que saint Bernard passait à Clairvaux. Dès le printemps de l'an **1136**, il se mit en marche à la tête d'une armée considérable, soutenu de presque tous les princes germaniques. De son côté, Roger se prépara à une résistance vigoureuse; et le moment était venu où les deux partis en présence allaient décider du sort de Rome et de toute l'Italie. Dans ces graves conjonctures, il n'était pas possible que le pape laissât dans les ombres du cloître l'homme qui avait été le moteur principal de ces grandes entreprises. Au commencement de l'année **1137**, lorsque toutes les questions allaient se déci-

[1] Epist. CXXXIX.

der devant Rome, saint Bernard reçut l'ordre de se rendre immédiatement en Italie; et il dut obéir malgré ses regrets, malgré se répugnance de reparaître sur la scène des affaires publiques. Offrant donc à Dieu le sacrifice de son repos et de ses consolations spirituelles, il assembla autour de lui ses enfants, pour leur dire adieu, et prononça l'allocution suivante, qu'il interrompit souvent par ses larmes et ses sanglots.

« Vous voyez, mes frères, combien l'Eglise est agitée de » troubles et d'affliction. Le parti de Pierre de Léon est, » par la grâce de Dieu, abattu en Italie et dans la Guyenne, » et les maux qu'il excite encore sont bien moins des pro- » ductions formées qu'il enfante, que des avortons informes » qu'il projette par la fureur et le désespoir. Les défenseurs » du schisme sont désarmés en ces provinces. Une grande » partie des chevaliers romains se rattachent à Innocent, et » beaucoup de fidèles sont dévoués à sa cause; mais ils » craignent encore la violence d'une populace téméraire, et » n'osent confesser en public le consentement qu'ils ont » donné à son pontificat. Pierre a pour complices et pour » fauteurs des méchants et des scélérats qu'il a gagnés avec » de l'argent; et s'étant rendu maître de leurs forteresses, » il n'imite pas la simplicité et la foi de Simon-Pierre, mais » il représente les enchantements et les maléfices de Simon » le magicien.

» L'Occident étant vaincu, il ne reste plus à combattre » qu'une seule nation. Jéricho tombera en ruine par la force » de vos oraisons et de vos cantiques sacrés; et quand vous » aurez élevé vos mains vers le ciel avec Moïse, Amalech » sera défait et prendra la fuite. Ainsi pendant que nous » combattrons, venez à notre secours, et implorez l'assis- » tance de Dieu par de très-humbles prières. Continuez à » faire ce que vous faites; tenez-vous fermes dans l'état où » Dieu vous a mis; et bien que vous ne vous reconnaissiez » coupables en rien, toutefois ne vous croyez pas justes, » parce que Dieu seul juge ceux qu'il justifie, et que les » plus parfaits ne peuvent sonder la profondeur de ses juge- » ments. Ne vous souciez pas d'être jugés des hommes; et » sans vous arrêter ni à vos propres jugements ni à ceux » des autres, marchez de telle sorte dans la crainte du Sei-

» gneur, que vous ne vous exaltiez jamais en vous comparant à votre prochain, et que jamais non plus cette comparaison ne vous porte à vous décourager et à vous abattre. Mais tâchez de satisfaire en tous points à votre devoir, en vous regardant après cela comme des serviteurs inutiles. »

» Quant à moi, il faut que j'aille où l'obéissance m'appelle ; et plein de confiance en celui pour qui j'embrasse ces travaux et ces fatigues, je mets entre ses mains le soin de cette maison et la garde de vos âmes, comme à Celu qui en est le premier père [1]. »

Après avoir prononcé ces mots, il donna sa bénédiction paternelle à l'assemblée des enfants de Dieu, et il partit, les laissant tous plongés dans la douleur.

Or, il désigna son frère Gérard pour l'accompagner dans ce voyage.

CHAPITRE XXIV.

Etat des affaires en Italie. — Saint Bernard à Rome. — Conférence de Salerne. — Fin du schisme.

La partie de l'Italie placée plus immédiatement sous l'influence de Roger de Sicile ne profita point des avantages que la médiation de saint Bernard avait apportés au nord et au midi de ces turbulentes contrées. L'esprit d'indépendance qui excitait ces états, les rivalités qui depuis longtemps les divisaient, et surtout la jalousie que fomentait la prodigieuse élévation de Venise, produisaient une fermentation continuelle et des violences que l'influence religieuse n'avait pu encore maîtriser. Les villes qui étaient rentrées sous l'obéissance de l'empereur, et que saint Bernard avait pacifiées, ressentirent les contre-coups de ces chocs politiques, et ne purent rester entièrement neutres, au milieu des prétentions que chaque état soutenait, les armes à la main. Le schisme de Rome ne contribua que

[1] Ann. Cist., p. 322, n. 4, 5 et seq.

trop à perpétuer ces désordres ; et malgré l'heureuse issue qu'avaient prise les affaires d'Innocent, l'antipape comptait encore sur des ressources assez fortes pour se maintenir à Rome et lutter contre le pape légitime. Celui-ci pouvait s'appuyer sur l'empire d'Allemagne, sur la France, sur presque toutes les puissances catholiques; mais Anaclet possédait Rome; il était assis, de fait, sur le siége de saint Pierre, et se prévalait des prérogatives et de la prépondérance qui se rattachent à ce nom formidable. De plus, les vassaux immédiats du Saint-Siége lui prêtaient leurs armes; et parmi ces derniers, Roger de Sicile se montrait d'autant plus dévoué que son intérêt se confondait avec la cause de l'antipape.

Roger, après ses premières défaites, était revenu en Italie à la tête de nombreuses troupes qu'il avait ramassées en Sicile, parmi les Sarrasins, les Lombards et les Normands; et afin de les animer à la guerre, il leur avait promis la dévastation et le pillage. Des cruautés inouïes signalèrent l'apparition du roi de Sicile, et toutes les contrées qu'il traversa furent ravagées par le fer et le feu. Il fallut un coup de providence pour arrêter momentanément le cours de ces désastres, et laisser à l'empereur d'Allemagne le temps d'accomplir ses desseins. Roger avait une femme d'un noble caractère. Seule, Albéric pouvait exercer quelque influence sur son esprit implacable; et plus d'une fois elle avait adouci le sort des peuples subjugués. Mais Albéric mourut subitement; et cette mort inopinée plongea le roi dans une profonde mélancolie. Dégoûté des choses du monde et même de ses exploits, il s'enferma seul avec sa douleur, et laissa son armée sans chef et sans travaux. Sa longue retraite avait donné cours au bruit de sa mort; et à ce bruit, ses adversaires s'abandonnèrent à de sanglantes représailles. Roger, aigri par le chagrin, se chargea de démentir lui-même cette nouvelle, et de prouver en même temps qu'il ne cherchait plus d'autre gloire que celle d'immoler ses ennemis à sa vengeance. Il rassembla autour de lui les débris de ses troupes, et ralluma la guerre avec une nouvelle fureur. Nulle ville assiégée ne trouva grâce à ses yeux; toutes durent subir ses iniques conditions, et c'est à travers les ruines et le sang que le vainqueur marcha sur Rome.

Telle était la déplorable situation des choses, quand l'empereur, pressé par saint Bernard et Innocent, parut en Italie, à la tête de l'armée germanique. Son passage en Lombardie n'avait éprouvé aucun obstacle. Les villes italiennes, bien qu'elles n'eussent point de sympathie pour la domination allemande, s'ouvrirent à l'approche de Lothaire et lui livrèrent passage, sans toutefois lui prêter main forte [1]. A Bologne, commença la résistance ; et à mesure que l'armée s'avança vers Rome, cette résistance devint plus forte et plus sérieuse. Bologne capitula, mais Ancône tint ferme ; et l'empereur, renonçant à la prendre, et laissant Rome à sa droite, se dirigea vers l'Apulie, où il comptait opérer sa jonction avec les Napolitains, qui lui avaient promis leur assistance. C'était là que se trouvait alors le roi de Sicile ; mais inférieure en nombre, son armée sut éviter une rencontre, et se contenta de harceler les troupes allemandes de différents côtés à la fois.

Cependant l'empereur reprit plusieurs villes dont Roger s'était emparé ; et toujours victorieux, il le délogea successivement de Capoue, du Mont-Cassin, et le poursuivit jusque devant Salerne. Salerne était le point central des opérations du roi de Sicile et renfermait les forces considérables qu'il y avait concentrées. Les flottes réunies des Pisans et des Génois vinrent concourir avec l'armée germanique à la prise de cette ville, d'où allait dépendre le sort de tout le sud de l'Italie. Mais au moment d'un assaut définitif, les habitants demandèrent à capituler; et malgré le mécompte de ceux qui espéraient le pillage, Lothaire, docile aux représentations du pape, ménagea l'effusion du sang, et accorda des conditions avantageuses. Salerne se rendit ; et l'empereur, après avoir investi le duc Ranulphe du gouvernement de l'Apulie et du commandement des troupes allemandes, rejoignit Innocent pour le conduire à Rome.

Ce fut dans ce même temps que saint Bernard parut devant Salerne.

Il avait été retenu à Viterbe par la maladie subite de son frère Gérard, dont l'assistance et les conseils lui étaient précieux. Le voyant dépérir et déjà aux portes de la mort,

[1] Annal. Muratori, ann. 1137 et 1138.

il se tourna vers Dieu et le conjura de lui laisser son frère, du moins jusqu'à son retour à Clairvaux. Ce cri du cœur fut entendu au ciel, et Gérard se trouva bientôt en état de se remettre en voyage. Ancien guerrier formé aux usages des camps et du monde, Gérard avait une expérience à laquelle son illustre frère ne dédaignait pas de recourir. Tous deux, en quittant Viterbe, s'étaient d'abord rendus au monastère du Mont-Cassin pour y faire cesser le schisme qui le désolait, et ramener les religieux égarés à l'obéissance d'Innocent [1]. Cette mission avait pleinement réussi; mais saint Bernard y avait épuisé ses forces. A son tour, il tomba malade jusqu'à l'extrémité, et il se crut condamné à finir ses jours loin de ses enfants, sur une terre étrangère. Dans cette persuasion, il écrivit une lettre touchante aux abbés de l'ordre de Cîteaux, et leur dit entre autres : « Je » demande à l'Esprit-Saint, au nom duquel vous êtes assem- » blés, qu'il m'unisse à vous par les liens de l'unité de nos » cœurs. Je lui demande qu'il rende vos cœurs sensibles aux » maux que j'endure, et qu'il vous fasse ressentir, par la » sympathie d'une charité fraternelle, les sujets de tris- » tesse qui m'accablent... C'est ma faiblesse, c'est la fai- » blesse humaine qui parle ainsi; et c'est humainement que » je gémis et souhaite que Dieu diffère de m'appeler à lui, » afin de me réunir à vous et de me laisser mourir au milieu » de vous [2]. »

Dieu qui, pour nous servir des expressions de Baronius, voulait confondre les choses les plus puissantes de ce monde par un homme faible et languissant, exauça les désirs de son serviteur, et lui conserva une vie tout entière consacrée au service de l'Eglise. Saint Bernard, miraculeusement rétabli, alla rejoindre à Rome l'empereur et le souverain Pontife [3]. L'antipape, séparé de Roger et découragé par le bruit de sa défaite, s'était de nouveau enfermé dans le château Saint-Ange, d'où il dominait encore sur une grande partie de Rome. Mais saint Bernard renouvela, au foyer même du schisme, les prodiges qu'il avait opérés deux ans

[1] Les moines du Mont-Cassin, entraînés par leur abbé, s'étaient prononcés en faveur d'Anaclet. Saint Bernard convertit cet abbé, et fit reconnaître Innocent par tout le monastère. (Hist. de Cît., vol. III, liv. V, ch. 2.) — [2] Epist. CXLV. — [3] Baron. ad ann. 1137.

auparavant en Lombardie. Il combattit la révolte et l'insubordination par la douceur de sa parole, par ses sages remontrances, par la sainteté de sa vie. Son influence irrésistible ne s'exerça d'abord avec succès que sur quelques partisans isolés de l'antipape ; mais bientôt elle s'insinua dans les masses et triompha des esprits les plus obstinés. Il y eut même des membres de la propre famille de Pierre de Léon qui vinrent se rendre aux instances de l'abbé de Clairvaux ; et l'on pouvait désormais prévoir l'extinction prochaine du schisme. Mais une fatale circonstance sembla ruiner toutes ces espérances et remettre tout en question.

Lothaire tomba malade à Rome. Epuisé de fatigue, ce prince déjà vieux ne songea plus qu'à retourner en Allemagne pour y finir ses jours. A peine cependant put-il être transporté jusqu'à la ville de Trente ; de là, toujours impatient de revoir sa patrie, il tenta encore de passer les Alpes ; mais les forces lui manquèrent en route, et il expira dans la cabane d'un pâtre, au milieu des montagnes. On conçoit les impressions diverses que cette nouvelle, rapidement portée en Allemagne et en Italie, dut y causer. Dans les circonstances critiques où se trouvait l'Eglise, la mort d'un empereur qui l'avait dignement assistée pouvait avoir des suites fâcheuses. Déjà les intérêts les plus opposés se produisaient au jour, et le roi de Sicile surtout rallumait sur divers points de l'Italie de nouveaux foyers de guerre.

Au milieu de ces embarras, saint Bernard, fort de l'assistance divine, ne se découragea point. Il partit, avec l'agrément du Pape, pour se rendre auprès de Roger, afin de le déterminer, s'il était possible, à mettre un terme aux calamités qui désolaient l'Italie.

La mission était périlleuse ; c'était le moment où les troupes de Roger et de Ranulphe se trouvaient en présence.

Saint Bernard arrive au camp du roi de Sicile. Il lui apporte des paroles de paix et l'invite à déposer les armes. Mais Roger, sourd aux remontrances, ne veut entendre aucune proposition. Le saint se retire et lui annonce, de la part du Dieu des armées, qu'il subirait une défaite honteuse. Cette prédiction se réalise tout aussitôt. La bataille s'engage ; et, après un choc vif et meurtrier, Ranulphe, avec sa poignée de soldats, taille en pièces l'armée si i-

lienne. On raconte qu'après la victoire, ce pieux capitaine mit un genou à terre sur le champ de bataille, et s'écria dans un transport de reconnaissance : « J'en rends grâce à mon Dieu et à son fidèle serviteur; et je confesse que cette victoire doit être attribuée à sa foi et à ses prières [1] ! » Puis, remontant à cheval, il poursuivit son adversaire et le contraignit à une fuite humiliante.

Saint Bernard, durant ce combat, s'était tenu comme Moïse sur la montagne, les mains élevées vers le ciel; et le feu de sa prière enflammait d'ardeur ceux qui combattaient pour la justice.

Cependant le roi de Sicile, qui n'était pas dénué de foi religieuse, mais qu'un puissant intérêt maintenait dans le schisme, ne put méconnaître le triomphe providentiel de la cause d'Innocent. Ebranlé à la fois par les paroles de saint Bernard et par la défaite de son armée, il consentit à recevoir des propositions pacifiques, et d'abord témoigna le désir de connaître plus à fond ce qui regardait l'élection du pape. Il demanda à cet effet des députés à Innocent et à Anaclet, et fixa la conférence à Palerme. Lui-même voulut assister à leurs débats et se prononcer selon les lumières de sa conscience. Innocent chargea l'abbé de Clairvaux de porter la parole dans cette assemblée, et lui adjoignit les cardinaux Heimery et Gérard. Anaclet, de son côté, choisit pour défendre ses intérêts trois cardinaux de son parti, Mathieu, Grégoire et Pierre de Pise. Ce dernier était renommé par son éloquence, par sa prodigieuse érudition et son habileté dans la dialectique et la jurisprudence. Roger l'avait expressément désigné, dans l'intention de confondre le saint abbé de Clairvaux.

En effet, dès l'ouverture de la conférence, Pierre de Pise fit un pompeux discours en faveur d'Anaclet, et prouva, par les citations des faits de l'histoire et des lois canoniques, la validité de son élection. D'avance il réfuta les objections de ses adversaires et attaqua les bases sur lesquelles s'appuyait Innocent.

Saint Bernard prit ensuite la parole : « Je n'ignore pas, » dit-il à Pierre de Pise, que vous êtes un homme de science » et d'érudition ; et plût à Dieu que vos talents fussent con-

[1] Hist de Cit, vol. III, liv. V, ch. 4.

» sacrés à la bonne cause! Car assurément, si vous faisiez
» servir votre éloquence à ce qui est juste et légitime, nul
» ne saurait vous résister. Aussi, nous autres hommes sim-
» ples et rustiques, plus habiles à défricher des terrains
» qu'à soutenir des disputes, nous garderions le silence,
» auquel nous sommes obligés par notre profession, si la
» cause de la foi ne nous pressait de parler. Et comment
» pourrions-nous nous taire, quand nous voyons qu'Ana-
» clet, protégé par le prince qui nous écoute, déchire et
» met en pièces la tunique de Jésus-Christ, que ni les
» païens ni les juifs mêmes n'osèrent rompre du temps de sa
» passion !

» Il n'y a qu'une foi, qu'un Seigneur, qu'un baptême;
» nous ne reconnaissons ni une double foi, ni deux bap-
» têmes, ni deux Seigneurs. Et pour remonter aux origines
» de l'histoire, il n'y eut qu'une seule arche au temps du
» déluge où huit personnes se sauvèrent, tandis que tous
» ceux qui étaient en dehors de l'arche périrent miséra-
» blement. Cette arche était la figure de l'Eglise. Or, de
» nos temps, on a construit une nouvelle arche; et puisque
» maintenant il y en a deux, il faut de toute nécessité que
» l'une ou l'autre soit destinée à périr. Si donc l'arche d'A-
» naclet est de Dieu, il faut que celle d'Innocent périsse; et
» ainsi, toutes les églises d'Orient et d'Occident périront,
» la France périra; l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne,
» les royaumes les plus reculés seront abîmés dans la per-
» dition; de plus, les ordres des Camaldules, des Char-
» treux, de Grandmont, de Prémontré, de Cîteaux, et une
» infinité d'autres compagnies de serviteurs et de servantes
» de Dieu, seront enveloppés dans le même naufrage, avec
» les évêques, les abbés et les princes chrétiens, tous péri-
» ront, tous, excepté Roger! Roger seul sera sauvé!.....
» Non, à Dieu ne plaise! La religion ne périra point dans
» tout l'univers; et l'ambitieux Anaclet ne possédera pas
» lui seul le royaume du ciel, d'où les ambitieux sont
» exclus [1] ! »

Ces paroles, animées de la grâce pénétrante que donne l'esprit de Dieu, frappèrent vivement le prince et le reste des auditeurs. Pierre de Pise lui-même n'osa répliquer et

[1] Ann. Cist., p. 328, n. 9, 10.

demeura muet. Alors saint Bernard lui serra la main et lui dit : « Croyez-moi, rendons-nous ensemble dans la même arche, et nous y habiterons en toute sécurité. » Il acheva de le convaincre en particulier, et tous deux partirent pour Rome, où Pierre de Pise fit sa soumission à Innocent [1]. Quant au roi de Sicile, malgré l'incontestable résultat de la conférence, il n'osa encore prendre un parti décisif : ses intérêts prévalaient dans son esprit sur le droit et la justice; et à l'exemple de Pilate, après avoir demandé ce que c'était que la vérité, il se détourna pour ne pas l'entendre, fasciné par la politique qui l'attachait à la cause de l'antipape.

Mais cette longue crise touchait à sa fin. Anaclet tomba malade, abreuvé de chagrins et de dégoûts. Il s'était vu insensiblement dépossédé de toutes ses ressources et abandonné de ses plus zélés partisans. Ces revers, loin de le faire rentrer en lui-même, l'aigrirent davantage et le plongèrent dans un désespoir qui épuisa le reste de sa vie. Il mourut dans les premiers jours de l'année 1138. Le schisme cependant ne s'éteignit point avec sa personne. Les cardinaux de son parti s'étaient trop compromis dans cette déplorable affaire pour se soumettre à Innocent; et dans la vue de complaire au roi de Sicile et de favoriser ses intérêts, ils se hâtèrent d'élire un pape, à la place d'Anaclet; leur choix tomba sur le cardinal Grégoire, qui prit le nom de Victor.

De nouveaux déchirements, d'incalculables malheurs pouvaient résulter de ce schisme nouveau; et saint Bernard, qui les redoutait vivement, usa de toute sa puissance pour préserver l'Eglise des calamités qui la menaçaient. Il parvint, par la force de sa prière, encore plus que par la véhémence de sa parole, à dissiper les orages. Victor, le nouvel antipape, se sentit lui-même ému par la grâce; et, peu de jours après son élection, il vint, durant la nuit, auprès de l'abbé de Clairvaux, avec tous les témoignages d'un repentir sincère.

L'heureux Bernard l'accueillit avec une joie et une charité extrême; il le conduisit aux pieds d'Innocent, et lui fit faire sa soumission au Pape légitime, contre lequel ni les armes, ni le schisme, ni l'hérésie, ni aucun effort de l'enfer

[1] L'annaliste de Cîteaux rapporte ce fait à la date du 4 janvier 1138, tome I, p. 334.

n'avaient pu prévaloir. Une vive allégresse éclata à Rome, à la nouvelle du rétablissement de l'union et de la paix. Cette nouvelle se répandit bientôt dans tous les pays catholiques, et partout on bénissait le triomphe de l'abbé de Clairvaux. Celui-ci prit sa part à la joie universelle : il lui avait été donné, après sept années de travaux et de luttes persévérantes, de voir enfin abattu à terre l'orgueilleux schismatique auquel il avait porté le premier coup. Lisez le récit qu'il fait lui-même de l'heureuse issue de cette affaire, dans une lettre qu'il écrivit au prieur de Clairvaux : « Le propre jour de l'octave » de la Pentecôte, nous reçûmes du Seigneur l'accomplissement de nos vœux, en revoyant la paix à Rome, et l'union » dans toute l'Eglise. Les partisans de Pierre de Léon sont » venus ce jour-là se prosterner aux pieds du Souverain » Pontife, et lui rendre l'hommage-lige et serment de fidélité. Le clergé de l'antipape s'est également humilié aux » genoux du Pontife, avec l'idole elle-même qu'on avait élevée sur le trône ; et tous sont rentrés dans l'obéissance. » Cet heureux événement a causé une allégresse universelle. » Si je n'avais eu en quelque sorte le pressentiment de cette » issue, je serais revenu depuis longtemps parmi vous. Maintenant il n'est plus rien qui m'arrête ici ; et au lieu de » dire comme naguère : Je partirai ; je dis : Je pars. Oui, je » pars dans ce moment même, et j'emporte pour prix de mes » courses la victoire de Jésus-Christ et la paix de l'Eglise.

» L'homme qui vous remettra cette lettre ne me précédera que de quelques jours. Voilà de bonnes nouvelles ! » Mais les œuvres sont encore meilleures. Je pars chargé » des fruits de la paix. Il faudrait être insensé ou impie » pour ne pas s'en réjouir. Adieu [1] ! »

CHAPITRE XXV.

Retour de Rome à Clairvaux. — Fondation de nouveaux monastères. — Mort de Gérard, frère de saint Bernard. — Oraison funèbre.

Saint Bernard avait excité à Rome un enthousiasme qui surpassait celui qui signala son passage en Lombardie.

[1] Epist. CCCXVIII.

« Lorsqu'il se montrait dans les rues, rapporte un biographe contemporain, les nobles lui formaient un cortége, le peuple poussait des acclamations de joie, les dames le suivaient, et tout le monde s'empressait autour de lui avec les plus vives démonstrations du respect et de la déférence. Mais combien de temps, s'écrie le même auteur, supporta-t-il cette gloire? Combien de temps jouit-il de son repos, après de si longues fatigues? Il ne prit pas seulement un jour de relâche pour chaque année [1] de travail; et, lui qui avait employé sept années entières à combattre la discorde, à rétablir la paix, à cimenter l'union, ne put se résoudre, malgré les instances de ses amis, à demeurer plus de cinq jours à Rome, après l'extinction du schisme [2] ! »

Le serviteur de Dieu avait hâte de fuir les applaudissements du monde, et de chercher dans la solitude un repos plus doux au sein de ses frères, au milieu des enfants que Dieu lui avait donnés et dont les affections se confondaient avec la sienne dans une même flamme d'amour.

Revenu à Clairvaux, vers la fin de l'année 1138 [3], il s'occupa de déverser la plénitude de son monastère en une foule de canaux, qui allèrent porter au loin et dans toutes les parties de l'Europe les eaux fécondes de la grâce et de la piété chrétienne.

L'Allemagne, la Suède, l'Angleterre, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Suisse, même l'Asie, demandèrent à la France des apôtres de l'école de Clairvaux; et ces généreux disciples, pauvres et dépourvus de secours, quittaient en pleurant leur désert, et répandaient en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ [4]. Nous ne mentionnerons point ici le nombre considérable de maisons issues de Clairvaux, qui, dès ce temps, fleurirent pour l'édification du monde. Le seul catalogue de ces fondations remplirait un volume. Mais nous dirons un mot du monastère que saint Bernard établit à Rome, sur la demande d'Innocent II. Ce Pontife, désireux de posséder, au centre de la chrétienté,

[1] Nec diem pro anno recipere acquievit. — [2] Vita s. Bern., lib. II, auct. Ernaldo, cap. VII, n. 47. — [3] Ann. Cist., I. p. 339, n. 1. 2. — [4] On peut voir dans les annales de l'ordre de Cîteaux l'histoire détaillée de ces fondations. La plupart offrent un grand intérêt; mais elles sont trop nombreuses pour trouver place dans cet ouvrage.

des religieux dont la vie était un parfait modèle de sainteté, leur offrit les bâtiments vides de Saint-Anastase, près des eaux Salvies, qu'on nommait aussi l'abbaye des Trois-Fontaines [1]. Saint Bernard y envoya, selon la coutume, douze moines sous la conduite de Bernard de Pise, disciple et digne fils de celui dont il portait le nom. Une glorieuse destinée lui était réservée : il devint Pape, sous le nom d'Eugène III, et nous verrons dans la suite les édifiants détails de son histoire. Mais outre ce Pontife qui, du dernier rang des moines de Clairvaux, fut élevé à la plus haute dignité du monde, la même école forma un nombre considérable d'hommes apostoliques, qui successivement sortirent du cloître pour occuper les plus éminentes chaires épiscopales. Le secrétaire intime de saint Bernard, nommé Baudouin, qu'Innocent II avait retenu à Rome, devint cardinal et archevêque de Pise. Etienne et Hugues, autres moines de Clairvaux, furent à la même époque décorés de la pourpre romaine, et reçurent la charge des deux célèbres églises d'Ostie et de Palestrine. Les diocèses de Lausane, de Sion, de Langres, d'Auxerre, de Nantes, de Beauvais, de Tournay, d'Yorck en Angleterre, plusieurs villes d'Allemagne, deux villes d'Irlande, demandèrent et obtinrent pour évêques des disciples de saint Bernard, qui relevèrent par leur sainteté la gloire de l'épiscopat [2].

Mais la grande âme qui enfantait, comme une mère féconde et heureuse, tant d'illustres prélats; le prophète de Dieu, dont les disciples éclairaient tous les degrés de la hiérarchie de l'Eglise, l'humble Bernard demeura constamment au degré le plus bas; et jamais il ne voulut échanger contre aucun avantage celui d'être le serviteur du dernier de ses frères.

Le saint abbé, malgré les soins nombreux que réclamaient les fondations nouvelles, avait repris, dès son retour à Clairvaux, l'explication quotidienne du Cantique des can-

[1] L'annaliste rapporte que cet édifice, un des plus anciens de la chrétienté, fut bâti à l'endroit même où saint Paul fut décapité. On le nommait Trois-Fontaines, à cause de la tête de l'apôtre qui, en roulant à terre, fit trois bonds, d'où jaillirent trois fontaines. Ce fut en 625 que l'abbaye se releva sous l'invocation de saint Anastase. Elle tomba de nouveau en ruine, et Innocent II la fit rebâtir pour les religieux de Clairvaux, en l'année 1138. (Voy. Ann. Cist., I, p. 392). — [2] Vita s. Bern., lib. II, auct. Ernaldo, cap. 8, n. 49.

tiques. Intarissable dans ses discours, il ne se lassait point de considérer l'amour infini que Jésus-Christ porte aux enfants des hommes; et sa parole, chaude et abondante, versait dans les âmes la vie du ciel et les délices dont son propre cœur était inondé.

Cependant il eut à peine recommencé le cours de ces admirables conférences, que son frère Gérard tomba subitement malade. Cet événement lui rappela la prière qu'il avait faite à Dieu alors que, se trouvant encore à Viterbe, il n'avait demandé la vie de son frère que jusqu'au retour à Clairvaux. Le saint avait oublié cet accord; mais, hélas! il reconnut que le moment était venu où il fallait se séparer d'un frère qui lui était uni par tous les liens de la grâce et de la nature. Gérard lui-même attendait avec tranquillité cette heure suprême, et il rendit le dernier soupir en achevant le chant d'un psaume, heureux de mourir entre les bras d'un frère qui était son père en Jésus-Christ! A l'occasion de cette mort, saint Bernard étonna toute la communauté de Clairvaux par l'étrange fermeté qu'il déploya, et par la victoire qu'il remporta sur lui-même. Comme le roi-prophète, il s'était livré à sa douleur tant que Gérard était malade et mourant; mais une fois mort, il se montra inflexible, et sembla avoir étouffé en lui toute plainte, tout gémissement, toute marque de sensibilité. Lui-même présida aux tristes soins des funérailles; il dirigea l'office; et pendant tout le temps de la funèbre cérémonie, son calme, son impassibilité frappa d'autant plus les nombreux chœurs de moines, qu'elle contrastait avec l'affliction de ces derniers, qui ne pouvaient contenir leurs larmes et leurs sanglots. Saint Bernard jusqu'alors n'avait jamais perdu aucun religieux sans le pleurer avec la tendresse d'une mère; et comment, dans cette circonstance, n'avait-il pas une larme à donner à un frère si uniquement bien-aimé, à une âme qui adhérait à la sienne par tant d'amour et de sympathie?

Ecoutons de sa propre bouche l'explication de ce fait étrange. Le jour même de la sépulture, le saint, pour n'omettre aucun de ses devoirs, monta en chaire et continua l'explication du Cantique des cantiques. Mais tout à coup il s'arrête, sa voix s'éteint dans les larmes; la douleur le suffoque, ses sanglots soulèvent et brisent sa poitrine...

Enfin, il s'épanche dans le sein de ses frères, et prononce l'admirable discours qu'on va lire. Nous le transcrivons presqu'en entier, malgré sa longueur, pour la consolation de ceux qui pleurent, et afin de leur communiquer les douces émotions que nous avons ressenties nous-même, à la lecture de cette oraison chrétienne :

« Mon affliction et la douleur qui m'accable me forcent » de finir ce discours... Pourquoi dissimulerai-je ce que » j'éprouve? Le feu que je cache dans mon sein consume » mes entrailles et me dévore; plus je m'efforce de le con- » tenir au dedans de moi, plus il gagne et me fait violence. » Comment donc pourrai-je développer ce Cantique d'allé- » gresse, tandis que mon âme est triste et abattue? L'excès » de ma douleur m'ôte toute liberté d'esprit, et le coup qui » me frappe éteint en moi toutes les lumières. Jusqu'ici j'ai » fait des efforts, j'ai pu me vaincre, de peur que les senti- » ments de la nature ne l'emportent sur ceux de la foi. » Vous l'avez remarqué, sans doute; j'ai suivi le triste » convoi sans verser une larme, tandis qu'autour de moi » tous pleuraient abondamment; je suis demeuré l'œil sec » près de cette tombe dont la vue me navrait le cœur. » Revêtu des habits sacerdotaux, j'ai dit sur le défunt les » prières de l'Eglise; j'ai jeté de mes mains, selon la cou- » tume, la terre sur le corps de mon bien-aimé qui, dans » peu de temps, sera réduit en poussière. Vous vous éton- » niez de ne pas me voir fondre en larmes, vous qui pleu- » riez moins encore sur le défunt que sur moi-même! Et » en effet, quel cœur, fût-il plus dur que le bronze, ne » serait touché de me voir survivre à Gérard?... C'est que » je recueillais en moi toutes les forces de la foi pour vain- » cre mon extrême douleur, pour résister à l'entraînement » de l'affection naturelle, me représentant et posant fixe- » ment devant mes yeux tous les motifs capables de soute- » nir mon courage, de résister à ma faiblesse...

» Mais je n'ai point possédé sur mes sentiments autant de » pouvoir que sur mes larmes, selon qu'il est écrit : *J'ai été* » *affligé et j'ai gardé le silence* [1]. J'ai voulu concentrer mes » douleurs en moi-même; et elles sont devenues plus brû-

[1] Ps. LXXVI.

» lantes et plus vives. Maintenant je m'avoue vaincu; et il
» faut que mes souffrances se produisent et s'épanchent
» au dehors. Qu'elles apparaissent donc aux yeux de mes
» enfants, afin qu'ils aient compassion de moi et me conso-
» lent avec plus de tendresse! Vous savez, mes enfants,
» combien ma peine est légitime; car vous connaissiez ce
» compagnon fidèle qui m'a laissé seul dans la voie où nous
» marchions ensemble. Vous connaissiez les services qu'il
» me rendait, le soin qu'il prenait de toutes choses, la dili-
» gence qu'il apportait dans ses actions, la douceur dont
» il assaisonnait sa conduite. Qui me pouvait être aussi
» nécessaire que lui? Qui m'a aimé autant que lui? Il était
» mon frère par les liens du sang; mais il l'était bien plus
» par les liens de la religion. Plaignez mon sort, vous qui
» n'ignorez rien de tout cela! J'étais infirme de corps, et il
» me soutenait; j'étais timide, et il me fortifiait; j'étais
» lent, et il m'excitait; je manquais de mémoire et de pré-
» voyance, et il m'avertissait. Oh! mon frère, pourquoi
» m'as-tu été arraché? Pourquoi, ô mon bien-aimé, as-tu
» quitté ton frère? O homme selon mon cœur! pourquoi
» avons-nous été séparés par la mort, nous qui marchions
» si étroitement unis pendant notre vie? Non, cette cruelle
» séparation n'aurait pu arriver autrement que par la mort!
» Qui donc aurait pu altérer ce lien d'amour si doux, si
» tendre, si vif, si intime, sinon la mort, l'implacable mort,
» l'ennemie de toute douceur? Mort cruelle! par l'enlève-
» ment d'un seul, tu fais mourir deux à la fois; car la vie
» qui m'est laissée me pèse plus que toutes les morts ensem-
» ble... Oui, ô mon Gérard, il m'eût été plus avantageux
» de mourir que de te perdre! Ton zèle m'animait dans
» tous mes devoirs; ta fidélité me consolait en temps, ta
» prudence accompagnait toutes mes démarches... Nous
» jouissions ensemble de notre union fraternelle; notre con-
» versation nous était chère à tous deux; mais moi seul j'ai
» perdu ce bonheur; car pour toi, tu as trouvé des conso-
» lations plus grandes; tu jouis de la présence immortelle
» de Jésus-Christ et de la compagnie des anges; mais moi,
» qu'ai-je reçu pour remplir le vide que tu laisses?... Ah!
» que je voudrais savoir quels sentiments tu éprouves main-
» tenant à l'égard de ton frère qui était ton unique bien-

» aimé, si toutefois il t'est permis encore de penser à nos » misères, de t'occuper de nos douleurs, toi qui es plongé » dans les flots de la lumière divine et qui es enivré de » l'éternelle félicité ! Car peut-être qu'encore que tu nous » aies connu selon la chair, tu ne nous connais plus de cette » sorte?... *Celui qui est attaché à Dieu, n'est qu'un même* » *esprit avec lui*[1]. Il ne peut plus avoir de pensée et de goût » que pour Dieu et pour les choses de Dieu, parce qu'il est » tout rempli de Dieu. Or, *Dieu est amour*[2]; et plus une » âme est unie à Dieu, plus elle est remplie d'amour. Il est » vrai que Dieu est impassible; mais il n'est point insensi- » ble; car la qualité qui lui est propre est de compatir et » de pardonner. Ainsi, il faut que tu sois miséricordieux, » toi qui es uni à celui qui fait miséricorde; et bien que tu » sois délivré de la misère, tu ne laisses point de compatir » à nos souffrances; et ton affection, pour être transfor- » mée, n'a point diminué... Tu t'es dépouillé de tes infir- » mités, mais non point de ta charité, car *la charité de-* » *meure*[3], dit l'apôtre. Ah ! non, tu ne m'oublieras point » dans l'éternité !...

» Hélas! qui consulterai-je désormais dans mes douleurs? » A qui recourrai-je dans mes embarras ? Qui portera » avec moi le fardeau de mes maux? Qui me prémunira » contre les périls qui m'environnent? C'étaient les yeux de » mon Gérard qui conduisaient mes pas. Ton cœur, ô mon » frère, était plus chargé, plus occupé que le mien des » soins qui m'accablent; par ta langue si douce et si onc- » tueuse, tu venais me suppléer et me retirer des entretiens » séculiers, afin de me laisser jouir du silence que j'aime... » Il arrêtait les flots des visites et ne souffrait pas que toutes » indifféremment vinssent absorber mon loisir; lui-même » se chargeait de les satisfaire, et ne me les amenait que » lorsqu'il le jugeait nécessaire. Oh ! l'homme ingénieux! » oh! l'ami fidèle! Il remplissait tout à la fois les devoirs » de l'amitié et les devoirs de la charité! Ce n'est pas que » son goût le portât à ces soins importuns, mais il s'en » chargeait pour me ménager, pour me soulager, croyant » que mon repos serait plus avantageux au monastère que » le sien... Aussi, aux approches de sa mort : Vous savez,

[1] I Cor., VI. — [2] I Jean, IV. — [3] I Cor., XIII.

» dit-il, ô mon Dieu, qu'autant qu'il a été en moi j'ai tou-
» jours désiré la retraite et m'occuper uniquement de vous;
» mais ce fut votre service, la volonté de mes frères, le
» devoir de l'obéissance, et surtout l'amour de ce frère qui
» tout ensemble est mon père et mon supérieur, qui m'ont
» engagé dans les affaires temporelles du monastère!... Oh
» oui, c'est la vérité! C'est à Gérard que je suis redevable
» du progrès que j'ai pu faire dans mes exercices. Tu étais
» dans l'embarras des affaires, tandis que je me recueillais
» en mon Sauveur, ou bien je vaquais à l'instruction de
» mes enfants. Et certes je pouvais me reposer en toute
» assurance, tant que tu agissais au dehors comme mon
» bras, comme la lumière de mes yeux, comme mon cœur
» et ma langue. Aussi ta main était-elle infatigable, ton œil
» était simple, ton cœur était pur, et ta langue judicieuse,
» selon qu'il est écrit : *Le juste médite la sagesse, et sa lan-*
» *gue parle avec prudence* [1]... Gérard m'était utile en toutes
» choses, dans les grandes et dans les petites, dans les
» choses publiques et dans les choses particulières, dans
» celles du dedans et dans celles du dehors. Je dépendais
» véritablement de lui, car il était tout pour moi, et ne me
» laissait en quelque sorte que le nom et l'honneur de ma
» charge; lui seul en portait le fardeau. On m'appelait abbé;
» mais c'était lui qui en remplissait les fonctions les plus
» pénibles; et ainsi, par son dévouement, il me procu-
» rait le temps nécessaire à mes exercices, à mon oraison,
» à mes lectures, à mes prédications, à mes pratiques
» intérieures...

» Coulez donc maintenant, coulez, larmes, puisque
» vous avez besoin de vous répandre! Que les cataractes
» de mes yeux s'ouvrent et que les eaux en sortent avec
» abondance, pour me laver des fautes qui m'ont attiré ce
» châtiment!... Je m'attriste, mais je ne murmure pas. La
» justice divine s'est acquittée envers nous deux; l'un a été
» puni, parce qu'il a dû l'être; l'autre a reçu la couronne,
» parce qu'il l'avait méritée. Je dirai donc : Le Seigneur
» s'est montré également juste et miséricordieux; il nous
» l'avait donné, il nous l'a ôté; et si nous sommes désolés

[1] Os justi meditabitur sapientiam et lingua ejus loquetur judicium. (Psal. XXXVI).

» de sa perte, n'oublions pas le don qui nous avait été » fait.... Je demande qu'on supporte mes plaintes avec pa- » tience. Sans doute on voit tous les jours des morts qui » pleurent des morts. Mais que font-ils? Beaucoup de bruit » et peu de fruit [1]. Ceux qui pleurent de la sorte sont eux- » mêmes dignes de larmes.... Pour moi, je ne regrette point » les choses de ce monde; mais je regrette Gérard. Mon âme » était tellement inhérente à la sienne que les deux n'en fai- » saient qu'une. Assurément les liens de la chair contri- » buaient à cet attachement; mais ce qui nous unissait sur- » tout, c'était le lien du cœur, la conformité des pensées, » des volontés, des sentiments. Et comme nous étions en » toute vérité un seul cœur, le glaive de la mort nous a » percés tous deux à la fois, et nous a séparés en deux » parts; l'une a été placée au ciel, l'autre est laissée sur la » terre et dans la boue!... Quelqu'un me dira peut-être : » Votre douleur est charnelle! Je ne nie point qu'elle ne » soit humaine, comme je ne nie pas que je ne sois homme. » Si cela ne suffit pas, j'accorde encore qu'elle soit char- » nelle, puisque moi-même je suis charnel, esclave du pé- » ché, destiné à la mort, assujetti à la misère. Quoi! Gérard » m'est enlevé, mon frère par le sang, mon fils par la reli- » gion, mon père par ses soins, mon unique par ses senti- » ments, mon intime par son amour.... il m'est enlevé, et » je ne le sentirais pas! Ah! je suis blessé; mais blessé dou- » loureusement!..... Pardonnez-moi, mes enfants...... ou » plutôt, puisque vous êtes mes enfants, compatissez aux » douleurs de votre père... Non, je ne murmure point » contre les jugements de Dieu! Dieu rend à chacun selon » ses œuvres : à Gérard la couronne qu'il a conquise; à » moi la peine qui m'était salutaire.... Dieu veuille, ô Gé- » rard, que je ne t'aie point perdu, mais seulement que tu » m'aies précédé, et que je te suive là où tu es! Car assuré- » ment tu es allé rejoindre ceux que tu conviais à louer » Dieu, lorsqu'au milieu de cette dernière nuit, avec un » visage serein et d'une voix d'allégresse, tu entonnas tout » d'un coup, à la grande surprise des assistants, ce verset » du psaume « *Vous qui êtes dans les cieux, louez le Seigneur,*

[1] Videmus quotidiè mortuos plangere mortuos suos, fletum multum et fructum nullum; et verà plorandi qui ita plorant! etc.

» *louez-le au plus haut des cieux* [1] *!* En ce moment déjà, ô
» mon frère, il faisait jour pour toi malgré notre nuit; et
» cette nuit était pour toi toute lumineuse. On m'appela
» pour assister à cette merveille, pour voir un homme se
» réjouir dans sa mort. *O mort, où est ta victoire! O mort,*
» *où est ton aiguillon* [2] *!* Tu n'es plus pour lui un aiguillon,
» mais bien une jubilation! Cet homme meurt en chantant,
» et chante en mourant! Et la mort, cette mère de la tris-
» tesse, devient pour lui une source de joie! Je ne fus pas
» plus tôt arrivé près du mourant, que je l'entendis pronon-
» cer à haute voix ces dernières paroles du psalmiste : *Mon*
» *Père, je remets mon esprit entre vos mains* [3] *!* Puis, répé-
» tant ce même verset, et appuyant sur ces mots : *Père!*
» *Père!* il se tourna vers moi et me dit en souriant : Ah!
» quelle bonté de Dieu d'être le père des hommes; et quelle
» gloire pour les hommes d'être les enfants de Dieu! C'est
» ainsi que mourut celui que nous pleurons; et j'avoue qu'il
» a presque changé mon affliction en réjouissance, tellement
» son bonheur me faisait oublier ma misère !....

» Seigneur, je me souviens du pacte que j'ai fait avec
» vous, et de vos miséricordes, afin que vous soyez justifié
» dans vos paroles, et que vous triomphiez de nos juge-
» ments! Lorsque l'année dernière nous étions à Viterbe
» pour la cause de l'Eglise, Gérard tomba malade; et le mal
» devenant plus dangereux de jour en jour, il me parut que
» le temps était venu où Dieu voulait l'appeler à lui. Je ne
» pus alors me résoudre à perdre sur une terre étrangère ce
» doux compagnon de mon voyage, et désirant ardem-
» ment le ramener entre les mains de ceux qui me l'avaient
» confié (car tout le monde l'aimait, et il méritait d'être
» aimé de tout le monde!), je me mis à prier et à gémir, et
» je dis au Seigneur : Seigneur, attendez jusqu'au retour!
» Attendez que je l'aie rendu à ses amis, à ses frères; après
» cela, prenez-le, si telle est votre volonté, et je ne me
» plaindrai pas!

« Vous m'avez exaucé alors, et vous l'avez guéri! Nous
» achevâmes l'ouvrage que vous nous aviez confié, et nous

[1] Laudate Dominum de cœlis; laudate eum in excelsis (Psal. CXLVIII).
[2] Ubi est, mors, victoria tua! Ubi est, mors, stimulus tuus! (I Cor., XV, 55).
[3] In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum (Ps. XXX).

» revînmes ensemble avec joie, rapportant avec nous les » fruits de la paix. Hélas! j'avais presque oublié mes pro- » messes; mais vous vous en souveniez, Seigneur, et j'ai » honte de mes sanglots qui me reprochent mon infidélité... » Que dirai-je de plus? Vous avez redemandé ce qui vous » appartenait; vous avez repris ce qui était à vous... Mes lar- » mes m'empêchent de continuer... Seigneur, je vous prie, » arrêtez, arrêtez ces larmes et modérez ma douleur [1] ! »

CHAPITRE XXVI.

Suites heureuses de l'extinction du schisme. — Prépondérance de la papauté en Italie, en Allemagne, en France. — Démêlés de Louis VII avec le comte de Champagne. — Médiation de saint Bernard. — Visite de saint Malachie à Clairvaux.

La tristesse répandue sur le visage de saint Bernard, ses traits altérés, et la douleur profonde à laquelle son corps même était en proie, découvraient, plus encore que ses paroles, la plaie de son cœur. Cependant, selon le précepte de l'Ecriture, il ne se laissa point abattre au jour de l'affliction [2]; et la croix sur laquelle il demeurait fidèlement attaché lui communiquait une vertu mâle et généreuse.

L'Italie jouissait alors des fruits de ses travaux. Innocent II, dès l'extinction du schisme, s'appliqua à guérir les maux de la guerre et à étendre sur toute la chrétienté les rameaux de la paix qui refleurissait à Rome. Il tint dans la capitale du monde catholique un concile, où plus de mille évêques se réunirent sous sa présidence [3]. On y travailla au rétablissement de la discipline; et afin de pénétrer les schismatiques de la gravité de leurs fautes, le concile dépouilla de toutes les fonctions et de toutes leurs dignités les cardinaux et les prélats qui avaient embrassé le parti d'Anaclet.

Cette mesure rigoureuse atteignit, aussi bien que les

[1] In Cant. cantic., serm. 26... Nous nous sommes principalement servi de la version du P. Antoine de Saint-Gabriel, pour la traduction de ce discours, vol. I; p. 432. — [2] Noli cunctari in tempore angustiæ. (Eccl., X, 29). — [3] Annal., tome I, p. 372.

autres, le cardinal Pierre de Pise, celui-là même qui, après avoir été le principal fauteur du schisme, se rendit à saint Bernard, et abjura son erreur entre les mains du pape. C'est pourquoi, ne croyant pas mériter un châtiment contre lequel d'ailleurs la parole de l'abbé de Clairvaux l'avait garanti, il s'adressa à ce dernier, pour se plaindre de la mesure dont il se trouvait frappé, et pour réclamer la foi promise.

Saint Bernard reconnut la justice de cette affaire et la prit à cœur. Il écrivit plusieurs fois à Innocent en faveur du cardinal, sans obtenir de réponse satisfaisante; il indisposa même le pape, à force de revenir sur le même objet; mais sa grande âme, affamée de justice, ne put se résoudre à sacrifier les droits légitimes du cardinal. Il adressa de nouvelles lettres au pape, au risque de perdre entièrement ses bonnes grâces; et les termes dont il se sert sont remarquables : « Qui donc me fera justice de vous-même? dit-il au » Souverain Pontife. Si j'avais un juge devant lequel je » puisse vous citer, je vous montrerais de quelle sorte vous » auriez mérité que j'en agisse en cette rencontre. Il y a le » tribunal de Jésus-Christ; je ne l'ignore pas. Mais à Dieu » ne plaise que je vous accuse devant ce tribunal, où je » voudrais au contraire pouvoir vous défendre! C'est pour» quoi j'ai recours à celui qui a reçu la mission de rendre » justice à tous; j'en appelle de vous à vous-même [1]. »

Les effets de ses énergiques démarches n'ont point été rapportés par les auteurs contemporains; mais un annaliste, Manriquez, assure que le pape se rendit aux représentations du saint, et qu'il rétablit Pierre de Pise dans ses hautes dignités.

Innocent II avait reconquis à Rome et dans tous les états chrétiens la plénitude de sa puissance; il l'affermit entre ses mains et en usa avec succès. Ce fut sous son influence que les princes allemands, réunis à Mayence, placèrent sur le trône de l'empire, cinq mois après la mort de Lothaire, le duc Conrad de Hohenstauffen, le même qui, sous le règne précédent, s'était fait proclamer roi d'Italie. Conrad avait donné au Saint-Siége des gages non équivoques de bonne foi et de dévouement; et lors des dernières campagnes, il

[1] Epist. CCXIII.

s'était montré aussi vaillant que fidèle. Son élection, obtenue au préjudice du gendre de Lothaire, Henri le Superbe eut pour l'Allemagne de graves conséquences, et ralluma l'interminable lutte des Guelfes et des Gibelins. Cependant, malgré de violentes oppositions, Conrad III fut couronné à Aix-la-Chapelle, par un légat du pape, le 6 mars 1138.

L'autorité pontificale, partout triomphante, avait à force de patience, renversé un à un tous les obstacles qui entravaient l'action centrale de la vie et de la civilisation chrétienne. Médiatrice entre les rois et les peuples, cette auguste puissance reprit dans les affaires du monde sa prépondérance, et poursuivit avec un merveilleux succès le mouvement accessionnel que Grégoire VII lui avait donné. Il ne restait au Saint-Siége qu'un seul ennemi à combattre; et cet ennemi, intéressé à fomenter de nouveaux schismes, résidait au sein de l'Italie. Roger de Sicile avait dissimulé ses ressentiments, tant que Ranulphe l'avait tenu en échec devant Salerne; mais celui-ci étant mort, et les changements survenus en Allemagne ayant réveillé d'anciennes prétentions, Roger reprit les armes, et menaça de nouveau les états romains. A la vue de ses progrès, le pape alarmé ne crut pas devoir attendre le secours des troupes étrangères : il leva lui-même une armée et marcha en personne contre le roi de Sicile. Son zèle et le pressant danger le remplirent de résolutions intrépides : il fallait, dans sa pensée, en finir hardiment avec un ennemi intraitable. La bataille se donna. Mais si elle tourna à l'avantage du Pontife, ce ne fut point par la gloire de ses armes; ce fut au contraire par l'humiliation de sa personne. Les deux armées s'étaient à peine rencontrées, que Roger, par une habile manœuvre, enveloppa le pape avec la majeure partie de ses troupes et le retint en son pouvoir. Cet événement arriva le 22 juillet 1138. Le pape fut conduit au camp de Roger; mais celui-ci, à la vue du père commun des fidèles, touché de respect, tomba aux pieds de son prisonnier, et lui témoigna tous les égards que lui suggérait la piété chrétienne. Innocent lui-même, sensible aux procédés du vainqueur, se montra disposé à plus de condescendance; et tous deux résolurent de mettre un terme aux hostilités par un traité d'alliance. Les bases de ce traité furent la confirmation des

prérogatives que l'antipape avait conférées au roi de Sicile. Roger consentit à recevoir l'investiture de ses possessions de la main du pape; et à cette condition, il obtint une seconde fois la couronne en qualité de vassal du Saint-Siége. C'est ainsi que la Sicile fut définitivement érigée en royaume, et que la paix put se consolider dans les diverses républiques d'Italie. Les avantages matériels restèrent à la maison de Roger, mais au Saint-Siége revinrent tous les avantages spirituels de cette alliance. Innocent II, victorieux même dans sa défaite, sut profiter de ces conjonctures heureuses pour ajouter à la puissance spirituelle tout ce qu'il enlevait au pouvoir des princes temporels. Des deux côtés sans doute il y eut plus d'un excès; mais à défaut d'une civilisation mûre, il fallait au moyen-âge une main ferme qui réglât l'équilibre des droits politiques. Innocent s'était montré plein de vigueur et de zèle, alors qu'il se trouvait banni de Rome et dénué de tout secours : rétabli sur le siége de saint Pierre et vainqueur de tous ses ennemis, sa fermeté se déploya parfois jusqu'à l'obstination, et il s'opposa comme un roc inébranlable aux volontés arbitraires des souverains.

Dans le temps même où finirent les guerres d'Italie, il s'éleva entre le pape et le roi de France une contestation nouvelle qui devint sanglante. La part que saint Bernard prit à cette affaire exige que nous la rapportions avec quelques détails.

Les bénéfices de l'Eglise, perpétuel objet de disputes entre les pouvoirs spirituels et temporels, avaient excité la cupidité de Louis VII. Ce jeune prince, jaloux d'exercer son autorité sur les provinces nouvellement réunies à la France par son mariage avec Eléonore, leur contestait le droit d'élection et certaines autres libertés ecclésiastiques. En plusieurs occasions, de graves désordres éclatèrent à la suite de ces prétentions réciproques; mais lorsque le siége de Bourges, métropole de l'Aquitaine, vint à vaquer, Louis VII voulut forcer le choix du chapitre et lui imposer une de ses créatures. Le chapitre résista; et le pape, tranchant toute discussion, nomma de sa propre autorité Pierre de Lachâtre à l'archevêché de Bourges.

Cette énergique intervention fut regardée par Louis le Jeune comme un empiétement et une usurpation sur les

droits de la couronne ; il jura, dans sa colère, que jamais il ne permettrait à Lachâtre de prendre possession de son siége ; et, joignant les actes à sa parole, il poursuivit cet archevêque, qui se réfugia sur les terres de Thibaut, comte de Champagne.

Thibaut, déjà brouillé avec le roi pour une offense personnelle [1], prit les armes et repoussa les troupes royales ; mais inférieur en nombre, il vit ses domaines envahis et ravagés par le meurtre et le pillage. Innocent II n'avait pu contempler de sang-froid les vengeances de Louis le Jeune, et lui avait adressé des menaces sévères. Saint Bernard lui-même, l'ami de Thibaut et le directeur de sa conscience, s'était entremis dans cette affaire pour en arrêter les funestes conséquences. « Je crains, écrivit-il au jeune roi, que Votre » Altesse ne rende mes travaux inutiles. Il paraît qu'elle » quitte avec trop de légèreté les conseils sages, tandis » qu'elle écoute au contraire les suggestions du démon qui » la pousse à mettre tout à feu et à sang... Votre Altesse se » forme, par un secret jugement de Dieu, une fausse idée » des choses ; elle regarde comme un affront ce qui lui est » honorable, et comme un honneur ce qui lui est honteux; » on peut lui reprocher d'aimer ses ennemis et de haïr ses » amis. Si vous continuez d'en agir ainsi, j'ose vous prédire » que votre péché ne restera pas longtemps impuni. Je vous » exhorte, avec le zèle d'un fidèle serviteur, de mettre fin à » ces procédés, de vous convertir, à l'exemple du roi de » Ninive, et de prévenir la main de Dieu qui déjà est levée » pour vous frapper... Souvenez-vous de ces paroles : *Les* » *blessures d'un ami valent mieux que les baisers d'un ennemi* [2]. »

De tels avertissements ne manquaient pas d'ordinaire de produire leur effet ; mais l'esprit du jeune prince était trop exaspéré contre le pape, trop emporté contre ceux qui avaient méconnu son autorité, pour prêter l'oreille à la parole de l'homme de Dieu. Il sembla même affronter l'anathème que le Souverain Pontife prononça contre lui ; et,

[1] Louis VII avait fait casser par plusieurs évêques, sans attendre le jugement du Saint-Siége, le mariage de son cousin Raoul de Vermandois avec la sœur du comte de Champagne. Le pape, ne pouvant tolérer ce scandale, excommunia Raoul et cassa le second mariage qu'il s'était hâté de contracter avec une parente du roi. — [2] Epist. CCXXI.

embrassant dans une même haine Pierre de Lachâtre et ceux qui l'avaient protégé, il continua ses courses en Champagne, souleva contre Thibaut de puissants ennemis, et donna plein cours à ses injustes ressentiments. Ce furent ses propres excès qui épuisèrent sa colère. Il avait ordonné l'attaque du bourg de Vitry, qu'il assiégeait ; bientôt il s'en rend maître ; à sa parole, on y met le feu. Les flammes malheureusement gagnent la principale église, où la plupart des habitants s'étaient réfugiés ; et Louis VII contempla avec horreur les sinistres effets de sa vengeance [1]. Plus de treize cents habitants, hommes, femmes et enfants, périrent d'une manière effroyable dans cet incendie ; leurs cris déchirants retentirent au cœur du roi et le frappèrent d'épouvante ; le remords abattit son orgueil ; il devint tout à coup docile au pape ; et, voulant sans retard rentrer dans la communion de l'Eglise, il conjura saint Bernard de solliciter son absolution. Chose bizarre ! Il ne se croyait point en droit de déposer les armes, à cause du serment qu'il avait prononcé contre Pierre de Lachâtre, et il demanda à la fois à Rome l'absolution de ses crimes et l'absolution du serment qui l'avait porté à les commettre ! « Vous n'ignorez pas, écrivit » en cette occasion saint Bernard au Souverain Pontife ; » vous n'ignorez pas que c'est un déshonneur chez les Fran- » çais de violer un serment, même inconsidéré, quoique » tout homme de bon sens reconnaisse que nul n'est obligé » de tenir des engagements illicites [2]. »

Cette affaire traîna en longueur à cause des intérêts du comte Raoul de Vermandois qui se compliquaient avec ceux du comte de Champagne ; et durant les négociations souvent interrompues et reprises, Thibaut se trouvait dans la situation la plus déplorable. Ce vertueux prince, dont tous les historiens s'accordent à faire un magnifique éloge, eut à subir dans sa vieillesse d'accablantes vicissitudes. Presque tous ses vassaux, enhardis par les revers de sa fortune, se déclarèrent contre lui, et continuèrent sourdement les

[1] Le nom de Vitry-le-Brûlé atteste aujourd'hui encore cette catastrophe. (Voy. Recueil des historiens de France, tome XII, p. 116). — [2] Nam probro dicitur, sicut optimè nostis, apud Francigenas juramentum solvere, quamlibet malè publicè juratum sit, quamvis nemo sapiens dubitet, illicita juramenta non esse tenenda. (Epist. CCXIX).

aggressions du roi de France. Abandonné de ses amis, et n'ayant plus de troupes pour se défendre, il manda auprès de lui l'abbé de Clairvaux, afin de puiser dans le sein de la religion la force dont il avait besoin pour supporter de si dures épreuves. Le serviteur de Dieu lui remit devant les yeux les grands modèles de la vie chrétienne, et l'exhorta à souffrir avec constance pour mériter la vraie gloire. Il lui représenta, par l'exemple de l'apôtre, que Dieu châtie ceux qu'il admet au nombre de ses enfants, et *que la vertu se perfectionne dans l'infirmité* [1] : puisque dans la vie présente la bonne fortune nous rend lâches et indolents, tandis que les choses adverses donnent du ressort aux grandes âmes et les élèvent vers le ciel en les détachant de la terre.

Le saint abbé parvint, après de longues démarches, à apaiser les différends. Il réconcilia si parfaitement le comte de Champagne avec le roi de France, que ce dernier, devenu veuf de sa seconde femme, épousa la fille de Thibaut, dont il eut Philippe-Auguste, qui lui succéda au trône [2].

Saint Bernard, dans tout le cours de sa vie publique, n'eut peut-être pas une affaire plus pénible que celle qu'il avait conduite à une si heureuse issue. L'amitié particulière qu'il portait au comte de Champagne, et les bienfaits immenses dont l'ordre de Cîteaux était redevable à ce vertueux prince, lui avaient imposé l'obligation de soutenir ses droits et d'épouser ses intérêts. Mais tant de passions s'étaient soulevées dans ces querelles, tant de personnages éminents y avaient pris part, qu'il était difficile de s'y entremettre sans exciter contre soi de redoutables inimitiés. Il y eut un moment où il se vit en butte aux plus vifs ressentiments de la part du roi de France et du Souverain Pontife lui-même. Ce dernier, fatigué des démarches que l'abbé de Clairvaux poussait jusqu'à l'importunité, lui ferma son cœur, et alla si loin, qu'il ne craignit point d'accuser sa droiture [3]. Mais rien ne put ébranler la patience du saint, ni le généreux dévouement qu'il vouait à son ami. Il n'eut de repos qu'après avoir entièrement apaisé cette affaire.

[1] II. Cor. XII. — [2] Quelques auteurs rapportent que le vieux comte de Champagne termina ses jours à Clairvaux où il prit l'habit religieux. Le fait est possible; mais nous n'avons rien trouvé dans les annales contemporaines qui nous permette de l'affirmer. — [3] Voy. Rép. de S. Bern. à Innocent, epist. CCXVIII.

Cependant au milieu des tribulations qui, dans ces tristes circonstances, affligèrent la communauté de Clairvaux, saint Bernard éprouva des consolations d'un autre genre, et il se plaisait à répéter le chant du psalmiste : *Vos consolations, ô Seigneur, ont réjoui mon âme, à proportion qu'elle a été remplie de douleurs* [1].

L'une des plus douces joies qu'il ressentit et dont il parle avec une intarissable reconnaissance, fut celle que lui procura la visite de saint Malachie, évêque et métropolitain d'Irlande. Il le connaissait de nom, ou pour parler le langage plus chrétien des chroniqueurs, il le connaissait et le voyait en Dieu depuis longtemps [2]. Ces deux grands saints, mystérieusement attirés l'un vers l'autre, souhaitaient avec ardeur de se rapprocher. L'année 1139 combla leurs désirs. Saint Malachie, obligé de se rendre à Rome, traversa la France et vint à Clairvaux, où son âme, comme le fer qui s'attache à l'aimant, s'unit étroitement au cœur de saint Bernard. Ravi des scènes angéliques que présentait le désert de Clairvaux, et insatiable de voir et d'entendre l'homme extraordinaire qui avait procuré au monde cette œuvre du ciel, il s'écria comme la reine de Saba : « Ce que je vois de mes yeux dépasse tout ce qu'on m'avait rapporté de la sainteté de ce monastère! Heureux ceux qui sont à vous! Heureux vos enfants qui jouissent toujours de votre présence, et qui entendent les paroles de sagesse qui sortent de votre bouche! »

Les émotions du saint évêque furent si profondes que, ne pouvant se détacher de Clairvaux, il voulut y finir ses jours. Mais Bernard, bien qu'il lui accordât l'habit de l'ordre, ne consentit point à l'admettre au nombre des religieux ; il l'obligea, au contraire, à continuer son voyage et ses fonctions épiscopales. Saint Malachie, à son retour de Rome, emmena en Irlande plusieurs moines de Clairvaux ; il fonda un monastère de l'ordre, qui bientôt enfanta quatre autres maisons irlandaises, et contribua puissamment à la civilisation chrétienne de cette intéressante contrée. Cependant, à l'occasion d'un second

[1] Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. (Psal. XCIII, 19). — [2] Ann. Cist., I, pag. 370, n. 1, 2 et seq.

voyage à Rome, saint Malachie revint encore une fois à Clairvaux; et là, selon qu'il l'avait désiré et prédit, il mourut entre les bras de saint Bernard, et fut enterré dans l'église du monastère.

La vie et la mort de cet humble apôtre de l'Irlande donna au siècle tant de lumière et de consolation, que Bernard lui-même entreprit d'en écrire l'histoire [1]. Il la publia, ainsi qu'il le déclare dans sa préface, afin de réchauffer la tiédeur des chrétiens par l'exemple des vertus qui ont illustré saint Malachie.

C'est ainsi que l'abbé de Clairvaux employait, à l'édification des fidèles, le loisir que lui laissaient les affaires publiques et ses fonctions abbatiales. D'autres écrits sortirent de sa plume à la même époque. Nous mentionnerons ici sa mémorable lettre au chapitre de Lyon, au sujet de la fête, nouvellement instituée, de l'Immaculée Conception de Marie. Sentinelle vigilante de l'Eglise, il s'éleva contre cette fête que le Saint-Siége n'avait pas encore consacrée. Il crut, dans ce temps où toutes espèces de nouveautés captivaient les imaginations, devoir signaler au Pape une solennité dont le mystère n'avait point encore été positivement formulé par l'Eglise. « La vierge royale, dit-il, dans son » épître, est comblée de tant de hautes prérogatives, qu'elle » n'a pas besoin de ce nouvel hommage... Louez-la comme » la Vierge révérée des anges, désirée des nations, connue » des patriarches et des prophètes, élue de Dieu, choisie » entre toutes les autres; louez-la comme le canal des grâ- » ces divines, comme la médiatrice du salut, comme la » réparatrice du monde; célébrez enfin par toutes espèces » d'hommages celle qui est élevée au-dessus des anges; car » c'est là ce que chante l'Eglise, et c'est là ce qu'elle m'a » appris à chanter... Mais j'ai scrupule d'admettre ce qu'elle » ne m'enseigne pas... Du reste, dit-il en terminant, je » défère entièrement ce point, comme tous les autres, au » jugement et à l'autorité de l'Eglise romaine, et je déclare

[1] De Vit. et Gest. S. Malac. in op. Mabillon, vol. I. — La vie de saint Malachie, divisée en trente et un chapitres, contient de précieux documents sur l'histoire ecclésiastique d'Irlande. Outre ce livre, saint Bernard composa encore deux sermons sur le même sujet. Ce sont des oraisons funèbres dont l'usage paraît avoir été assez fréquent dans le douzième siècle.

» que je suis prêt à me rétracter, si j'ai avancé quelque » chose contre la décision qu'elle portera [1]. »

Cette lettre, au rapport des écrivains du temps, provoqua quelques écrits sur le même sujet, sans que cette discussion occupât l'attention publique [2]. Des questions bien autrement graves surgirent à cette époque. Elles absorbèrent la cour romaine, et ouvrirent au zèle de saint Bernard une nouvelle sphère d'activité, une carrière toute scientifique, où sa haute mission ne brille pas avec moins de puissance que dans sa carrière politique. Le schisme avait été matériellement étouffé, mais de funestes divisions subsistaient dans les esprits; et la même tendance qui portait les peuples à secouer le joug du pouvoir politique poussait la raison humaine à s'affranchir de l'autorité religieuse. De là une nouvelle phase dans la vie de saint Bernard, que nous verrons se déployer et grandir dans les chapitres suivants.

[1] Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc sicut et cetera quæ ejusmodi sunt, universa reservo : ipsius si quid aliter sapio, paratus judicio emendare. (Epist. CLXXIV). — [2] Voy. le P. Colonia, Hist. litt. de Lyon, tome II, p. 333, 339.



QUATRIÈME ÉPOQUE.

VIE SCIENTIFIQUE DE SAINT BERNARD.

DEPUIS LES DÉBATS CONTRE LES HÉRÉTIQUES JUSQU'À LA PRÉDICATION DE LA DEUXIÈME CROISADE. (1140-1145).

CHAPITRE XXVII.

Considérations préliminaires. — Mouvement intellectuel du moyen-âge.

Les débats philosophiques, quand ils agitent profondément les esprits, ne sont jamais des querelles isolées; ils attestent la vie intellectuelle d'une époque, et caractérisent sa tendance. C'est ainsi que le seul énoncé des questions soulevées du temps de saint Bernard dément l'opinion longtemps dominante qui a fait du moyen-âge une époque d'ignorance et de barbarie. Les nombreux et riches monuments que cette époque a laissés à la nôtre témoignent au contraire de sa vigueur intellectuelle; et le douzième siècle principalement se distingue par sa pensée subtile autant que par la sublimité de son idée.

L'idée philosophique et profondément chrétienne qui domine toute la science du moyen-âge, c'était celle de la foi, comme foyer de lumière. La foi; tel était le centre commun de toutes les branches des connaissances humaines; et de ce centre vivant et harmoniquement déployé, devaient jaillir comme d'une source intarissable les flots de la lumière et de la vérité.

Mais le développement de cette idée coïncidait avec la période la plus critique du développement des facultés de l'esprit humain. Les peuples chrétiens étaient arrivés à cet âge où l'imagination, épuisée par de prodigieux écarts, commence à s'effacer devant la raison positive; âge de nubilité intellectuelle qui, aussi bien que dans la sphère phy-

sique, a ses écueils et ses dangers. L'homme qui entre dans un plein exercice de sa raison acquiert, avec le sentiment de sa dignité, la conscience de sa liberté; il juge, compare et prévoit; il se pose en lui-même, se glorifie de sa force, et s'impatiente du joug de la loi. De là les égarements, non plus d'une imagination fougueuse, mais de la raison elle-même qui soulève la volonté, et s'insurge contre l'autorité. Dans le douzième siècle, cette double tendance, celle de l'idée chrétienne qui éclairait la science par la foi, et celle de la pensée rationnelle qui expliquait la foi par des arguments humains, se prononça nettement et se sépara en deux écoles distinctes : l'une est personnifiée dans saint Bernard, l'autre représentée par le trop célèbre Abeilard.

Ces deux écoles, du reste, ont de tout temps et sous diverses formes, divisé le monde scientifique. Toujours, à côté des doctrines sacrées qui enseignaient les traditions du ciel et de la terre, se produisaient des doctrines subversives, des systèmes rationnels par lesquels l'esprit humain prétendait refaire la science à son gré, et la dépouiller de ses mystères. De là, l'antagonisme de la science, fondée sur les principes éternels de la révélation; et de la science, basée sur les prémisses muables de la pensée humaine. En effet, selon que l'homme s'ouvre à l'action divine pour recevoir d'en haut la lumière, ou qu'il s'enferme en lui-même pour la faire jaillir de son activité propre, la science sera différente et dans sa tendance et dans ses résultats; et de ces deux modes de procéder découleront deux doctrines opposées auxquelles se rattachent, en définitive, tous les systèmes philosophiques.

Il ne sera point inutile au sujet qui nous occupe, de présenter sur ces deux écoles quelques considérations qui, d'ailleurs, ressortent des débats auxquels saint Bernard dut prendre une part si vive, et qui en même temps jetteront quelque clarté sur l'état intellectuel du siècle où il vécut.

La vraie philosophie, qui est à la fois science et sagesse, se trouve déposée en germe dans les livres sacrés; elle révèle les mystères de Dieu, de l'homme et du monde, ainsi que les rapports de l'homme avec le monde et avec Dieu; elle dit la chute primitive, la dispersion des races, le développement du mal à côté du bien, la liberté humaine devant

choisir entre l'un et l'autre, et le plan divin pour la réhabilitation de l'homme et pour la réharmonisation de la terre et du ciel. Ce sont là les vérités-principes de toute science; elles se sont propagées de race en race, pures et intactes dans l'une des lignées de Sem; altérées et plus ou moins dégradées chez les autres descendants de Noé. Moïse, initié aux secrets de Dieu et consacré par une vocation supérieure, fixa sur les tables de pierre ces divines révélations; un peuple, miraculeusement élu entre tous les peuples du monde, en reçut le dépôt; il le transmit à l'Eglise, et l'Eglise le promulgue à l'univers.

Ainsi s'est conservée et se conserve encore la doctrine des choses divines et humaines, la science des mystères, la vraie philosophie.

« C'est cette science, dit un philosophe chrétien dont nous nous honorons d'être le disciple, c'est cette science de Dieu et de son Verbe par lequel toutes choses ont été faites, cette science du rapport nécessaire de Dieu avec l'homme et du rapport libre de l'homme avec Dieu, que professaient les premiers philosophes chrétiens, dont les uns, nés dans le paganisme, étaient platoniciens; dont les autres, nés dans le sein de l'Eglise, mais instruits dans les lettres et les arts de la Grèce, ramenaient toutes leurs connaissances au centre de l'unité, et puisaient dans la parole divine les principes et la sanction de leur enseignement. C'est ainsi que saint Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Athanase, et tant d'autres cherchèrent à conduire les esprits à la source de la vraie science, de cette science qui a pour objet les vérités et les lois éternelles, et pour résultat, non-seulement les délices de l'admiration et de la contemplation, mais encore le goût et la pratique du bien [1]. »

L'enseignement de ces philosophes n'était pas argumentatif; mais au contraire il exposait la doctrine d'une manière simple, positive et dogmatique, fondant la science non pas sur la pensée de l'homme, mais sur la parole de Dieu. Ainsi naquit la Philosophie catholique, auréole lumineuse de la théologie. Appuyée sur le roc de l'Eglise, elle appliquait les données dogmatiques à la science, et n'admettait les

[1] M. Bautain, Phil. du christ., vol. II, lettre XXVI.

investigations rationnelles qu'autant qu'elles partaient des principes de la foi.

Or, la rigueur de ces principes pèse à la raison orgueilleuse; et le besoin d'activité propre, la présomption de son savoir-faire, a enfanté, à côté de la science selon Dieu, une science selon l'homme. La première procède de l'amour de la Sagesse divine, d'où lui est venu le beau nom de philosophie; la seconde est un fruit de la sagesse humaine qui convoite la vérité et usurpe son nom. Pour elle, la Philosophie n'est pas l'amour de la vérité; mais la recherche de la vérité, selon les règles de la dialectique; c'est-à-dire, comme s'exprime saint Bernard, elle est l'art de toujours la chercher, sans jamais la trouver. C'est cette science toute païenne, dont Aristote est proclamé le père, qui, à chaque période du développement rationnel, s'érige en rivale de la science véritable, et prétend, au moyen du syllogisme, explorer les plus sublimes voies de la vérité. « La sophistique, continue l'auteur déjà cité, s'empara souvent des faits de l'Evangile pour les soumettre à sa critique; elle s'en prit aux textes sacrés, aux vérités de la foi, pour les juger; et ne pouvant les comprendre, les prenant, comme dit l'apôtre, pour des folies, elle les tourna en dérision ou en blasphèmes. Des ministres de la parole, saisis d'indignation, descendirent dans l'arène, s'efforçant de repousser des arguments de raison par des arguments de raison; on soumit la parole divine à la dialectique; on la brisa, on la morcela pour la faire entrer dans la forme du syllogisme; on prétendit établir, ou au moins consolider la foi au moyen de cet instrument réputé infaillible. C'est alors que commença la méthode scolastique, dont on attribue l'introduction en Orient à Jean Damascène, et plus tard en Occident à Abeilard et à Pierre Lombard, le fameux maître des Sentences [1]. »

Tant que la dialectique s'exerça dans la voie légitime et dépendante de la foi, elle ne porta point d'ombrage à l'enseignement de l'Eglise; elle lui prêta, au contraire, un secours puissant. Mais, devenue l'auxiliaire de l'insurrection de la raison contre la foi, elle dégénéra en rationalisme, en argumentations sophistiques et puériles qui compromirent la

[1] Phil. du christ., *loc. cit.*

sainteté de l'enseignement, même en voulant le soutenir. Ainsi le rationalisme entra ouvertement en lutte avec la théologie positive, au douzième siècle; mais longtemps d'avance il avait préludé à son affranchissement. Les écoles fondées par Charlemagne étaient déjà l'expression de cette tendance. Ce que Charlemagne entreprit en Occident, le célèbre calife Aroun-Al-Raschid l'avait fait en Orient. De tous côtés surgirent des institutions destinées à seconder le travail de l'esprit humain. Cependant Aristote avait fixé l'attention des Arabes. Cette nation, douée de facultés fortes et actives, s'était engouée des ouvrages mal traduits de cet auteur; et, par l'intermédiaire des Juifs d'Espagne, l'Occident participa aux fruits de leurs travaux [1]. Dès cette époque, la philosophie qui parmi les docteurs chrétiens avait toujours été subordonnée à la foi, commence à dévier, et tend à s'exercer dans une sphère distincte [2].

Le mouvement que Charlemagne avait donné aux études, l'excitation qu'il avait présentée à la raison en lui livrant une infinité de questions curieuses, produisirent des disputes plus propres à obscurcir et à entraver les voies de la science qu'à seconder leurs progrès. La scolastique, quoique soumise encore à l'autorité de l'Eglise, visait à l'omnipotence par les déductions subtiles qu'elle tirait des textes de l'Ecriture et des Pères. Ainsi une femme prétendit avoir trouvé dans l'Apocalypse la date précise de la fin du monde; elle en fournit des preuves, et eut des partisans. Un moine de Corbie, appuyé sur le livre de saint Augustin, enseigna que tous les hommes n'étaient animés que d'une seule et

[1] La question de savoir si les ouvrages d'Aristote, transmis d'Orient en Occident, vinrent par Constantinople ou par l'Espagne, a été traitée à fond et parfaitement résolue en faveur de cette dernière voie, par M. Jourdain. (Rech. crit. sur l'origine des traductions latines d'Aristote, et les commentaires grecs et arabes. Paris, 1819). — [2] Les juifs jouèrent un grand rôle dans la transmission de la science des Arabes aux Occidentaux. Ils avaient au douzième siècle, en Espagne ainsi qu'en France, de célèbres écoles où brillaient Aben Esra, Jonas Ben, Maimonides, David Kiraki, Salomon Jarcki et d'autres. C'est par ces écrivains rationalistes, interprètes hardis d'Aristote, que le judaïsme reçut sa forme moderne; et les mêmes disputations qui avaient constitué l'œuvre semi-religieuse et semi-rationaliste du Thalmud, menacèrent d'envahir les livres des interprétations théologiques. Plus d'un écolâtre, animé de l'esprit de Maimonides, composa des recueils de questions et de solutions dignes de faire suite au Thalmud judaïque.

même âme. Deux théologiens, Ratramma et Paschase, soutinrent de longues discussions sur le mode de la présence réelle. D'autres écrivains se disputent sur la manière dont la sainte Vierge enfanta le divin Messie. Toutes espèces de questions, graves ou puériles, devinrent insensiblement les objets de l'investigation scolastique [1]. Déjà, au milieu du onzième siècle, l'autorité d'Aristote avait pris une telle prépondérance que l'on commençait à le citer à l'égal des pères de l'Église; et ni les papes ni les conciles ne purent lutter victorieusement contre son envahissement dans les écoles chrétiennes. Ces écoles dégénérèrent en arènes publiques où la vérité n'était que le jeu auquel s'exerçait la raison armée du syllogisme.

Vers la fin du même siècle, et au commencement du douzième, le rationalisme, nettement formulé, jeta le gant aux théologiens de l'école dogmatique, et les désigna sous le nom de docteurs surannés, tandis que ceux-ci traitèrent de novateurs (*doctores novi*) les partisans d'Aristote [2].

Un des anciens théologiens que l'on regardait comme un sophiste, parce qu'il attaquait par sa base la philosophie rationnelle (Jean le Sophiste), soutint victorieusement que les abstractions de la raison ne pouvaient remplacer les réalités des idées, et que la science ne devait point se fonder sur des mots qui n'exprimaient que les notions de l'esprit. A cette thèse se rattache une vive et célèbre querelle qui consomma le schisme des docteurs en deux camps opposés. Jean Roscelin, chanoine de Compiègne, soutint que les idées n'étaient que des mots (*flatus vocis*) au moyen desquels nous désignons les notions de la raison; il reçut,

[1] Il y a sans aucun doute quelque chose de noble et de majestueux dans la méthode scolastique largement entendue et appliquée par le génie chrétien à l'enseignement rigoureux de la vérité. Mais cette méthode est tombée dans le ridicule quand, fière de son infaillibilité, et explorée par des esprits vulgaires, elle s'est avisée d'expliquer toutes sortes de problèmes futiles. Comme les Arabes et les Juifs, leurs maîtres, les philosophes scolastiques discutèrent gravement sur des minuties. Ainsi, ils voulurent savoir ce que Dieu aurait fait si Adam ne s'était pas laissé séduire par Ève; si les étoiles sont des animaux; pourquoi les plantes ne pouvaient croître dans le feu; pourquoi l'homme n'avait point de cornes au front; pourquoi le nez est placé au-dessus de la bouche, etc., etc. La platitude de ces questions ne le cède en rien à celles dont fourmille le Thalmud. (Voy. Thelhardi, Quæst. perdifficiles). — [2] Voy. Duboulay, *Hist. de l'Univ. de Paris*, tome III, page 129.

ainsi que son école, le nom de *nominaliste*, par opposition avec l'école *réaliste* qui regardait les idées comme des choses réelles. L'une et l'autre école, bien qu'elles partissent d'un point de vue contraire, se défendaient par la syllogistique ; désormais le rationalisme dominait l'esprit du siècle.

Ce fut Abeilard qui, personnifiant cet esprit en lui-même, se mit à la tête du mouvement, et rendit populaires, en quelque sorte, ces questions scientifiques. Passionné pour la gloire, et plein de confiance en son incontestable talent, il entreprit, avec une liberté inouïe jusqu'à son époque, d'établir la vérité des dogmes sur les données de la raison, et d'appliquer la dialectique aux plus sublimes mystères de la théologie. Il le tenta ; et sans reculer devant les conséquences d'une méthode si hardie, il dogmatisa sur toutes les matières de la foi et de la morale. Abeilard demeura soumis à l'Eglise; mais ses disciples, moins pieux et plus audacieux que lui, poussèrent la nouvelle méthode jusqu'à ses dernières limites, et achevèrent la séparation totale de la théologie et de la philosophie chrétienne.

Une telle nouveauté, dont la vogue dut bientôt envahir toutes les écoles, ne pouvait s'exercer longtemps sans enfanter des erreurs et des funestes hérésies. L'exaltation de la raison individuelle ne connut plus de bornes; la science ouvrit son sanctuaire à toutes espèces de doctrines, et l'on vit bientôt reparaître les erreurs anciennes mêlées aux subtilités nouvelles.

Parmi les fausses doctrines dont les germes avaient plus d'une fois produit des fruits empoisonnés, dès l'enfance de l'Eglise, celles des Manichéens surtout se réveillèrent au douzième siècle. Il ne serait pas facile de présenter l'analyse de cette formidable hérésie qui, sous une dénomination commune, réunissait toutes les diverses sectes des anciens gnostiques. Admettant deux principes coéternels [1], l'auteur du bien et l'auteur du mal, les réformateurs du Manichéisme modifièrent graduellement leur système et cherchèrent à le mettre plus ou moins en harmonie avec la doctrine chrétienne. Il en résulta un mélange bizarre de sensualité et

[1] Primum illorum axioma est, duo rerum esse principia; Deum malum et Deum bonum. (Pierre le Sic., p. 756).

d'austérité, de mécréance et de superstition, d'éclectisme et de panthéisme, qui aboutirent à des théories absurdes et à des pratiques infâmes [1].

Déjà au quatrième et au cinquième siècle, les empereurs romains avaient eu recours à des mesures rigoureuses pour exterminer ces sectes dont les assemblées occultes et les odieux principes inquiétaient le pouvoir et soulevaient tous les cœurs honnêtes. Ils ne parvinrent qu'à les contenir dans le silence ; et le monde en semblait délivré lorsque, vers l'an 660, une femme, zélée manichéenne, entreprit de raviver les erreurs dont elle était éprise. Son fils, nommé Paul, se produisit comme l'apôtre d'un christianisme purifié; et, commençant par rompre avec la hiérarchie catholique, il dogmatisa sans mission, et chercha dans les livres sacrés, à l'exclusion de la tradition, un nouveau symbole de la foi. Ses disciples, les Pauliciens, dignes ancêtres des hérésiarques que nous allons voir apparaître; pères des Vaudois et des Albigeois, et précurseurs des hérétiques du seizième siècle, les Pauliciens ne voulaient de religion que selon le texte écrit de l'Evangile, et soumettaient ce texte à la libre interprétation de leur esprit propre qui, à leurs yeux, était toujours éclairé des lumières de l'Esprit saint. Conséquents avec ces principes, ils nièrent successivement, comme nous le verrons plus tard, les dogmes et les mystères que leur raison ne pouvait comprendre ; et quand le sens littéral des Ecritures contredisait d'une manière trop positive leurs interprétations arbitraires, ils se sauvaient dans les vastes labyrinthes de la figure et de l'allégorie.

Dans le neuvième siècle, ces sectaires, aigris par les rigueurs dont ils avaient été l'objet, et enhardis par leur nombre, mêlèrent la politique à leurs croyances religieuses, et manifestèrent une opposition assez vive contre les pouvoirs sociaux. Leur conduite était logiquement d'accord avec leurs principes : affranchis de toute autorité dans l'ordre spirituel, ils ne tardèrent point à secouer aussi le joug de l'autorité temporelle ; telle sera toujours la marche de l'esprit humain [2]. L'Asie fut accablée pendant plus de trente

[1] S. Aug. De moribus manich. — [2] M. Guizot, dans l'un de ses cours, a dit cette parole remarquable : « La réforme est, pour appeler les choses par » leur nom, une insurrection de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans

ans des suites de ces soulèvements; et les nombreuses sectes du manichéisme, malgré d'horribles supplices, se perpétuèrent à travers les obstacles, et se répandirent insensiblement en Occident où, sur différents points, ils formèrent des associations dont le but avoué était la réforme de l'Eglise et de l'Etat. La dégénération d'une vaste portion du clergé et de l'ignorance des peuples, la dépravation des mœurs du siècle, furent les principales causes qui favorisèrent le succès de ces sectaires. Tant d'éléments de passions et de faux principes que le temps avait mûris, que les intérêts avaient multipliés, que les circonstances politiques avaient laissé trop longtemps fermenter, durent enfin éclater; et ce fut au temps de saint Bernard que ce nuage chargé de foudre vint obscurcir l'horizon de l'Eglise. Une infinité de sectes, diverses par leurs noms et leurs enseignements, s'étaient unies dans une haine commune contre le catholicisme; et les bornes étant franchies, il n'y eut point d'excès auxquels on ne poussa les mœurs, les prétentions et les doctrines. Le rationalisme seul était déjà une calamité pour l'Eglise; mais le concours de tant d'autres causes de désordres et d'erreurs semblait accabler la chrétienté et exiger une force plus qu'humaine pour en triompher.

Cependant, celui qui veille sur l'Eglise et qui lui a promis une éternelle assistance, ne la laissa pas manquer du secours qu'elle réclamait. Saint Bernard était là comme un fort inexpugnable contre les envahissements des adversaires de la vérité. Qu'on ne s'étonne donc pas, après ce sinistre tableau des dangers de l'Eglise; qu'on ne s'étonne donc pas de la fougue, de l'acharnement même avec lequel nous le verrons combattre! Il avait en face de lui des géants d'orgueil. Abeilard et Gilbert de la Porrée attaquaient, sous la bannière de la raison, l'antique méthode de l'enseignement théologique. Pierre de Bruys et le moine Henri soulevaient les peuples contre le saint Siége; Herbert et Tanchelme niaient l'efficacité des sacrements et interdisaient le mariage; les cathares ou puritains rejetaient l'ancien Testament et les écrits des saints Pères; Arnaud de Brescia, plus véhément que tous les autres, réclamait l'abolition de la

» l'ordre spirituel. » (Douzième leçon publiée en juillet 1828). Il était en effet difficile d'appeler ces choses d'un nom plus exact.

hiérarchie ecclésiastique ; Eon de l'Etoile se faisait passer lui-même pour Jésus-Christ ; une infinité d'autres sectes plus extravagantes les unes que les autres, prêchaient partout et hautement la déchéance du catholicisme : il ne fallut pas moins, pour arrêter ce débordement, que la puissance d'un saint Bernard.

CHAPITRE XXVIII.

Pierre Abeilard. — Coup d'œil sur ses doctrines. — Sa vie et ses infortunes.

Pierre Abeilard, cet homme aussi extraordinaire par l'éclat de son enseignement que par sa vie romanesque, le père de la sophistique du moyen-âge et le patriarche du rationalisme moderne, semble avoir été judicieusement caractérisé par un des plus illustres écrivains de nos jours : « Abeilard est en théologie ce qu'il est en philosophie; ni » tout à fait orthodoxe, ni tout à fait hérétique ; mais beau- » coup plus près de l'hérésie que de l'orthodoxie [1]. » L'histoire de ses calamités, écrite par lui-même, et l'histoire de ses doctrines combattues par saint Bernard, forme le grand épisode du douzième siècle, épisode devenu vulgaire à force d'avoir retenti dans les écoles et dans le monde, et qui, pendant six cents ans, a remué la science et alimenté les romans.

Il n'est sans doute rien de plus commun, dans les fastes des misères humaines, que de voir notre raison et nos passions s'égarer ensemble; et sous ce rapport, les aventures d'Abeilard et d'Héloïse n'eussent assurément point mérité les honneurs de l'histoire. Mais quand l'homme que la passion précipite a été proclamé, à juste titre, comme le plus

[1] (Cousin, ouvrages inédits d'Abeilard, introd., p. 184). Nous devons déclarer ici qu'après avoir longtemps étudié tout ce que nous avons pu nous procurer des ouvrages d'Abeilard, nous n'avons rien trouvé de plus lucide et de plus érudit que cette récente publication de M. Cousin. Le savant professeur est le premier qui ait mis au jour le complément des doctrines philosophiques et théologiques du chef des rationalistes; et, grâce à ses recherches laborieuses et aux appréciations qui les accompagnent, on peut aujourd'hui saisir parfaitement l'esprit de la célèbre école du douzième siècle.

forte raison de son temps; quand cet homme se déclare lui-même l'apôtre de la raison humaine et prétend asseoir sur elle les fondements de la foi, il peut être utile de considérer la solidité d'une telle base et de l'apprécier par les épreuves de la vie pratique. Les forces spéculatives de l'esprit humain, rapprochées de ses faiblesses, présentent une de ces leçons significatives qui ne devraient point échapper à la sagesse du siècle!

Abeilard naquit en **1079**, au bourg de Palais, près de Nantes, en Bretagne. On assure que, par un pressentiment de sa future éloquence, ses parents empruntèrent son nom à celui de l'abeille. Il semblait justifier cet augure. Sa facile élocution, jointe à une merveilleuse subtilité d'esprit et à une érudition qui lui rendait familiers les auteurs sacrés et profanes, lui assigna de bonne heure le premier rang parmi les maîtres les plus renommés de son époque. Les avantages extérieurs de sa personne ajoutaient encore à la puissance de son talent; sa taille était haute, son regard plein d'esprit, sa démarche noble et fière, ses traits d'un caractère mâle et gracieux.

Il avait successivement étudié sous deux fameux maîtres, Roscelin, le nominaliste, et Guillaume de Champeaux, le réaliste. L'exposition de ces deux systèmes avec leurs multiples nuances n'entrerait pas aisément dans notre cadre et n'offrirait d'ailleurs qu'un tableau assez monotone. Il nous suffira, pour résumer une controverse qui a rempli tout le moyen-âge, de remarquer la différence tranchée des deux écoles. Le réalisme répondait à la doctrine platonicienne qui admet la *réalité* des idées, c'est-à-dire, l'existence objective et permanente des idéaux qui leur correspondent. Le nominalisme, au contraire, marchant dans les voies d'Aristote, et confondant les idées avec les notions abstraites, niait les idéaux et déclarait qu'ils n'étaient que des mots [1]. La question, réduite à sa plus simple expression, était donc de savoir si les choses invisibles, contemplées par l'œil de l'intelligence, existaient réellement sous une forme idéale; ou bien si elles n'étaient que des abstractions,

[1] La maxime des réalistes était : « *Rem de re prædicari non posse, sed ideam de ideis.* » Les nominalistes disaient : « *Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem.* »

des notions de notre esprit, des expressions de notre langage. On le voit, cette question n'est point futile; elle soulève le plus imposant problème de la philosophie; elle intéresse la religion tout entière, et de sa solution ressortira, en dernière analyse, le spiritualisme ou le matérialisme. Sans doute les conséquences de ce problème ne sont pas toujours poussées à l'extrême; ses termes varient avec les temps et selon les diverses tendances de l'esprit; mais toujours et partout il pose le pivot autour duquel gravitent les investigations de la science humaine. Aussi, n'est-ce, à proprement dire, ni à Roscelin ni à Guillaume de Champeaux que cette controverse commence. Son origine se montre au berceau même de l'histoire; sa racine est au cœur de l'homme déchu; et elle apparaît dès le premier âge de l'enfance, dans cette première question que l'enfant vous adresse : Est-ce que cela est vrai? L'enfant s'informe de la véracité de votre discours; il veut savoir si votre récit est véridique; si votre parole correspond à un objet réellement existant ou à une fiction de votre esprit; il recherche la vérité : il est donc philosophe; et sa question, éminemment philosophique, est la même, si vous l'élevez à un niveau supérieur, que celle qui s'agite sous diverses formes entre Platon et Aristote, entre Salomon et l'Académie, entre saint Paul et l'Aréopage, entre les réalistes et les nominalistes, entre la science qui procède de l'homme, et la science révélée de Dieu; entre la philosophie rationnelle qui part d'en bas pour remonter en haut, et la philosophie divine qui descend d'en haut pour éclairer les choses d'en bas. Les philosophes de tous les temps ont pris parti dans ce débat, et tous continuent la discussion, malgré la solution du problème, donnée il y a dix-huit siècles, par le plus sublime des docteurs : « Nous ne considérons pas seu-» lement les choses visibles, a dit saint Paul, mais les in-» visibles; celles-ci sont éternelles, tandis que les visibles » sont temporelles [1]. »

Cette doctrine fait la base de la philosophie chrétienne; et tout ce qui tend à l'ébranler est conséquemment hétéro-

[1] Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur, temporalia sunt : quæ autem non videntur, æterna sunt. (II Cor. IV, 18). Voy. aussi *Ep. ad Rom.*, I, 20.

doxe. Mais elle exige la soumission de l'homme à la parole divine; et c'est ce qui dans tous les temps a révolté l'orgueil de la science. Quoi qu'il en soit, la divergence fondamentale qui sépare les deux écoles philosophiques est facile à saisir; et, si c'était ici le lieu, nous signalerions cette même divergence dans toutes les branches des sciences et des arts, dans la morale, dans la politique, dans la législation, dans tous les ordres de choses : tous les produits de l'homme pouvant être considérés, comme l'homme lui-même, sous le point de vue de leur reflet céleste ou de leurs phénomènes terrestres. Mais le sujet qui nous occupe ne nous permet que de montrer la part décisive qu'Abeilard a prise dans ce mémorable débat, et le mouvement qu'il lui a imprimé.

Abeilard, nourri à la fois des doctrines platoniciennes de Guillaume de Champeaux, et des doctrines péripatéticiennes de Roscelin, entreprit, après avoir combattu ses deux maîtres, de concilier leurs doctrines opposées, et de les accorder en quelque sorte dans une théorie intermédiaire. Cette tentative paraissait opportune et désirable; car la confusion régnait des deux côtés. Les réalistes et les nominalistes ne s'entendaient plus eux-mêmes. Les premiers avaient, dans la chaleur de la discussion, perdu de vue l'*idée* qui en effet s'échappe quand on l'abandonne à la vanité des disputes; les seconds, jouant sur les mots, confondaient les abstractions artificielles de l'esprit avec les notions véritables et naturelles. Les uns et les autres avaient à la fois raison et tort, dans les différentes perspectives où ils s'étaient placés. Si Abeilard, avec des vues lucides, avait nettement distingué les *notions* et les *idées* ; si, dans la doctrine des notions, il avait reconnu la différence qui existe entre celles qui ont leur racine dans l'idée, et celles qui ne sont que des généralisations, des élaborations plus ou moins arbitraires de notre raison, il aurait pu mettre d'accord, sinon les doctrines, au moins les docteurs; et sans porter atteinte aux vérités d'un ordre supérieur, il aurait pu conclure au *réalisme* des notions naturelles et au *nominalisme* des notions artificielles [1]. Mais c'est ce qu'Abeilard

[1] Nous appelons ici *notions naturelles*, celles qui correspondent à l'ordre naturel des choses et qui se forment spontanément dans notre esprit; comme

n'a point fait; et son système intermédiaire, nommé le conceptualisme, n'a été qu'une nouvelle opinion, sans base, livrée à la polémique du moyen-âge. Abeilard, comme la plupart des philosophes de son temps, n'admettait qu'une seule espèce de notions, et enseignait avec une apparence d'ironie qu'elles n'étaient ni des choses ni des mots. Que sont-elles donc? demandaient à la fois les nominalistes et les réalistes. Abeilard répondit par des mots et non par des choses; il dit que les notions étaient des *conceptions* n'existant que dans les formes de notre raison; solution évidemment analogue à la doctrine des nominalistes. Tous les ouvrages d'Abeilard attestent d'ailleurs cette tendance [1]. Abeilard est nominaliste, et ce fut lui qui, par son talent et la forme nouvelle qu'il donna aux systèmes d'Aristote, fit prévaloir la science des mots sur la science des choses. Aussi, ne reculant devant aucune des conséquences nécessaires du nominalisme, il posa l'art de raisonner comme le grand pivot de la philosophie, réduisit la recherche de la vérité à une habile dialectique, espèce de mécanique rationnelle appliquée à la science, à l'aide de laquelle il prétendait construire le système général des connaissances humaines. Il fit plus; non content de soutenir les principes de Roscelin et de les remettre en vogue sous un nouveau nom, il les introduisit dans le domaine de la théologie, et entreprit d'expliquer les dogmes de la religion par les seules forces de la logique. Dans le système d'Abeilard, la foi n'était qu'une *estimation* (*œstimatio*, c'est le mot dont il se sert), c'est-à-dire une opinion provisoire; et à la raison était dévolue la tâche de justifier cette opinion et de prouver sa vérité. Ainsi, discourant sur tous les dogmes, recueillant

les notions de cheval, d'arbre, etc., termes généraux renfermant tous les caractères d'un genre ou d'une généralité d'individus. Les *notions artificielles*, au contraire, sont celles qui n'ont aucun type ni dans les choses d'en haut, ni dans les choses d'en bas; telles les classifications factices de certaines sciences modernes qui ne subsistent que dans les nomenclatures et ne constituent qu'un nominalisme plus ou moins arbitraire; ainsi, en botanique, par exemple, il y a telle classe de monocotylédones qui comprend à la fois le lys, le palmier, l'asperge, etc.; la famille *des chats*, en zoologie, comprend le lion, la panthère, le tigre, le léopard, etc. Ce sont là, si jamais il en fut, des *notions artificielles*. — [1] Voyez Abœl. opp. Invectiva in quemdam ignarum dialectic., pag. 238. — Introd. in theologiam christianam, pag. 974, etc. — Voyez surtout le *Sic et non* publié par M. Cousin, édition 1836.

des textes et des passages de l'Ecriture et des Pères, pour ou contre (sic et non) toutes les questions théologiques [1], il réduisit les matières de la foi en problèmes, afin de les résoudre par le syllogisme [2], et de les revêtir d'une sanction logique. Cette tentative, exécutée avec une habileté consommée, souleva contre lui tous les théologiens orthodoxes, principalement saint Bernard; tous déclarèrent les divins objets de la foi au-dessus et indépendants des jugements de la raison; et ils soutinrent que les solutions rationnelles n'ajoutaient rien à la sanction que la parole divine porte en elle-même : (*justificata in semetipsa*).

On se demande, en lisant ces sèches discussions, comment des matières si ardues, surtout en philosophie, pouvaient remuer tant d'esprits, et attirer une si grande affluence de disciples? Car les contemporains le témoignent, une multitude incroyable d'auditeurs de tous les pays, de tous les âges, de tous rangs, marchaient à la suite du célèbre professeur, et se passionnaient pour son enseignement; des milliers d'écoliers le suivirent successivement à Melun, à Corbeil, à Saint-Victor de Paris, à Saint-Denis, dans les bourgs, dans les déserts et sur la montagne de sainte-Geneviève [3]; aucune difficulté ne les arrêtait; à peine si les hôtelleries pouvaient les contenir. Les habitants de Paris n'étaient pas les seuls qui remplissaient les vastes salles du cloître; parmi eux se trouvaient une foule d'Anglais, de Romains, d'Italiens, d'Allemands, de Suédois, de Danois; les hommes les plus considérables grossissaient ce nombre; et tous étaient fascinés par les doctrines de l'audacieux maître. D'où venait cette popularité? Comment des questions

[1] (Voyez son ouvrage *Sic et non* cité plus haut). Cet ouvrage n'est qu'un canevas des leçons orales d'Abeilard. — [2] Qui ne voit ici le germe des *Antinomies* de Kant et du *doute méthodique* de Descartes? — [3] La montagne de Sainte-Geneviève n'était point alors comprise dans l'enceinte élevée par Louis le Gros autour des faubourgs de Paris. — Du reste, c'est une chose curieuse de lire les détails sur la vogue immense des leçons d'Abeilard. Lui-même, dans l'histoire de ses calamités, rapporte que la foule était si grande « ut nec locus hospitiis nec terra sufficeret alimentis (p. 19). » Nulla terrarum spatia (dit un autre écrivain) nulla montium cacumina, nulla concava vallium, etc., quominus ad te properarent, retinebat. (Epist. ad Abœl. in opp. ejusd., p. 218). Remota Britannia... Andegavenses... Pictavi, Vascones et Hiberi; Normania, Flandria, Teutonicus et Suevus... præterea cunctos Parisiorum civitatem habitantes, etc... (Idem).

de subtile dialectique pouvaient-elles exciter une vogue si générale, un engouement si passionné? Cette énigme n'est pas difficile à résoudre; elle s'explique par les penchants de la nature humaine. Abeilard était l'homme de son temps; il représentait l'une des faces de son siècle, l'esprit d'indépendance qui, sous diverses formes, travaillait la multitude et secouait le joug d'une loi supérieure. Abeilard voulait le progrès par les forces humaines, comme saint Bernard le voulait par la puissance de Dieu. C'était une voie attrayante ouverte aux présomptions de la science, que de dispenser de *croire* avant d'avoir *compris*; et l'orgueil humain trouvait quelque gloire à faire comparaître devant le tribunal de la raison les dogmes de la religion pour les juger et les déclarer valides.

Il est vrai qu'Abeilard professa toujours un respect sincère pour l'Eglise, et contrebalançait les funestes conséquences de sa méthode par une foi vive et docile; ses erreurs étaient plus dans son langage que dans son esprit, et les propositions hétérodoxes qu'il a émises ressortaient moins de ses opinions personnelles que de ses déductions logiques. Aussi l'a-t-on accusé à la fois de toutes les hérésies, et l'a-t-on justifié sur chaque point en particulier; mais son inexcusable faute est d'avoir appliqué aux vérités dogmatiques le principe du libre examen. C'est là, qu'il en eut conscience ou non, c'est là ce qui fit à la fois et la vogue et le danger de son enseignement. Abeilard, en appliquant à la théologie une telle mesure d'appréciation, posa le principe du rationalisme qui, dans son premier développement, exerça sur la foule passionnée l'espèce de fascination que le protestantisme produisit trois siècles plus tard; et que le libéralisme a renouvelée de nos jours avec un succès non moins éclatant. Toujours l'esprit d'indépendance, de quelque forme et de quelque nom qu'il se revête, excitera la sympathie de notre nature déchue; et toute doctrine qui favorisera le triomphe de la volonté propre sur l'autorité divine (doctrine conséquente avec la première parole d'indépendance qui pervertit l'homme dans le principe), sera sûre d'être accueillie avec enthousiasme par la multitude aveugle et insensée.

Abeilard était à l'apogée de sa renommée, et professait

avec un succès toujours croissant, lorsqu'il se heurta, dans sa course gigantesque, contre deux pierres d'achoppement : il tomba sur l'une, et se brisa ; l'autre l'écrasa de son poids. Héloïse lui fit perdre son nom de philosophe ; Bernard lui ravit sa réputation de docteur.

CHAPITRE XXIX.

Suite du chapitre précédent. — Lutte de saint Bernard contre Abeilard. — Concile de Sens. — Conversion et fin édifiante d'Abeilard.

Dès l'année 1121, Abeilard avait été cité devant un concile assemblé à Soissons, sous la présidence de l'archevêque de Reims, pour entendre la condamnation de son livre de la Trinité, qu'il avait composé selon les règles d'Aristote, et qui contenait des erreurs manifestes. Il se soumit à la sentence, et brûla lui-même son ouvrage. Mais la méthode qu'il avait introduite dans l'enseignement théologique le faisait chavirer sans cesse et retomber dans de nouveaux écarts. D'un autre côté, l'esprit de hardiesse qui animait cette méthode, et la suffisance avec laquelle il s'en servait pour sonder les questions les plus profondes, attiraient constamment autour de lui une foule de ses anciens auditeurs qui le pressaient de reprendre ses leçons publiques, et lui demandaient, selon qu'il le rapporte lui-même, « des » arguments philosophiques propres à satisfaire la raison [1]. » Cédant à leurs instances, il recommença ses cours, aux applaudissements de la multitude.

Il s'était fait moine à Saint-Denis ; mais son esprit inquiet n'avait pu tenir dans ce monastère. Il le quitta pour s'établir dans le diocèse de Troyes, où la générosité de ses amis lui avait procuré une vaste terre qui bientôt se peupla de ses nombreux disciples. Il y construisit un oratoire auquel il donna le nom de Paraclet ; et là, entouré des jeunes hommes qui accouraient de tous les points de la France, il disserta sur la nature de Dieu, sur les mystères de l'homme,

[1] Abœl. Introd. ad Theol.

sur toutes les questions de métaphysique et de morale, comme faisait autrefois le philosophe de Stagyre dans les jardins de l'Académie. Rien n'égale la joie orgueilleuse que ressentait Abeilard à la vue de ses succès; il l'exprime naïvement dans une de ses lettres : « Pendant, dit-il, que » mon corps est enfermé en ces lieux, la renommée fait » voler mon nom par tout l'univers; tous les endroits par » où elle passe sont autant d'échos qui le répètent [1]. » Mais » ce triomphe ne dura point.

Déjà saint Bernard, la sentinelle vigilante de l'Eglise, qui depuis longtemps observait la tendance des nouvelles doctrines, la signalait aux évêques, et poussait des cris d'alarme. Abeilard éluda par des subterfuges les remontrances du puissant abbé de Clairvaux; et, afin de se soustraire à l'orage qui grondait sur sa tête, il abandonna sa position du Paraclet, et accepta l'abbaye de Saint-Gildas qui lui fut offerte en Bretagne. Il est vrai que des motifs d'une autre nature le déterminèrent encore à ce sacrifice. Les religieuses du monastère d'Argenteuil avaient été dispersées; et la triste Héloïse se trouvait sans asile. Abeilard n'hésita point; il lui offrit le Paraclet, et elle alla s'y établir avec plusieurs de ses compagnes. L'évêque de Troyes ratifia cette donation, et le pape Innocent II conféra à Héloïse le titre d'abbesse de la communauté nouvelle.

Quant à Abeilard, il languissait à Saint-Gildas; et quoique malade de corps et toujours dévoré de passions tumultueuses, il était impatient de reparaître sur la scène du monde, et de se rapprocher en même temps du Paraclet, où l'appelaient sans cesse les pressantes lettres d'Héloïse. Déjà il avait quitté sa retraite et repris ses leçons orales, quand saint Bernard vint le trouver pour lui dessiller les yeux, et le ramener à la vérité par les voies de la douceur. Abeilard, au témoignage de Geoffroy d'Auxerre, parut touché de la démarche évangélique du saint abbé de Clairvaux, et lui promit de modifier ses doctrines [2]; mais de nouveaux écrits, dont quelques-uns circulaient clandestinement dans les écoles [3], démentirent cette promesse, et annoncèrent au contraire une nouvelle audace. De plus, il

[1] Abœl. Epist. I. — [2] Godfr. Aux., lib. III, n. 13. — [3] Entre autres le *Sic et non*, dont saint Bernard a fait mention dans son épît. LXXXVII.

prit le change; et, enhardi par le zèle de ses disciples, il se plaignit à son tour de saint Bernard, et l'accusa de calomnie.

C'est alors que le serviteur de Dieu rompit le silence, et poursuivit le novateur avec son invincible vigueur. Les lettres qu'il adressa aux évêques, aux cardinaux et au pape lui-même, dénotent ses alarmes, et méritent d'être consignées. Nous en donnons ici quelques remarquables extraits:

« Frère Bernard, abbé de Clairvaux, offre ses très-hum-
» bles devoirs au pape Innocent, son très-aimable père.

« C'est à vous, très-saint Père, qu'on doit s'adresser
» quand le royaume de Dieu est en péril ou souffre quelque
» scandale, principalement en ce qui regarde la foi. Tel est
» le privilége du siége apostolique, puisque à Pierre seul il
» été dit : *J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas.*
» Il faut donc exiger du successeur de saint Pierre ce qui
» est dit ensuite : *Quand vous serez converti, fortifiez vos frè-*
» *res.* Il est temps aujourd'hui d'accomplir cette parole,
» d'exercer votre primauté, de signaler votre zèle, d'hono-
» rer votre ministère.... Il s'est élevé en France un homme
» qui, d'ancien docteur, est devenu théologien moderne;
» lequel, après s'être joué dès sa jeunesse dans l'art de la
» dialectique, dans ses vieux jours nous débite ses rêveries
» sur l'Écriture sainte; qui, se figurant n'ignorer rien de
» tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, décide toutes
» les questions sans jamais hésiter;... qui, prêt à rendre
» raison de tout, prétend expliquer même ce qui est au-
» dessus de la raison, contre toutes les règles de la foi et de
» la raison elle-même. Voici le sens qu'il donne à ces pa-
» roles du sage : *Celui qui croit légèrement est un téméraire.*
» Il dit que croire légèrement, c'est faire marcher la foi
» avant le raisonnement; quoique le sage ne parle pas de la
» foi que nous devons à Dieu, mais de la croyance trop fa-
» cile que nous accordons aux propos des hommes. Après
» tout, le pape Grégoire enseigne que la foi divine est sans
» mérite, dès que la raison lui en fournit les bases.... Marie
» est louée parce qu'elle a prévenu la raison par la foi;
» Zacharie est puni pour avoir cherché dans la raison les
» appuis de sa foi. Notre théologien parle tout autrement...
» Dès les premières lignes de son extravagante théologie,

» il définit la foi une opinion (*æstimatio*, une estimation » préalable), comme si les mystères de notre foi dépendaient » de la raison humaine, au lieu d'être appuyés, comme ils » le sont, sur les fondements inébranlables de la vérité!.... » Quoi? vous me proposez comme douteux ce qu'il y a au » monde de plus certain? Saint Augustin ne parlait point » de la sorte. La foi, dit-il, n'est point une conjecture ou » une opinion qui se forme en nous par le travail de nos » réflexions; elle est une conviction intérieure et une évi- » dente démonstration. Laissons donc ces opinions problé- » matiques aux philosophes péripatéticiens qui se font une » règle de douter de tout, et qui effectivement ne savent » rien. Pour nous, tenons-nous-en à la définition du doc- » teur des nations. *La foi*, dit cet apôtre, *est le fondement* » *des choses qu'on espère, et une preuve certaine de celles qu'on* » *ne voit pas*. Elle est donc un fondement, et non point » une opinion, et non point une déduction de nos vaines » pensées; elle est une certitude, et non point une estima- » tion [1]... »

Une autre lettre, écrite au cardinal Haimeric, chancelier de la cour romaine, n'exprime pas moins de sollicitude. « J'ai vu, dit-il, de mes propres yeux, ce que j'avais en- » tendu des livres et de la doctrine de Pierre Abeilard. J'ai » pesé ses expressions, et j'ai reconnu le sens pernicieux » qu'elles renferment. Ce corrupteur de fidèles, cet esprit » contagieux, propre à égarer les âmes simples, prétend » soumettre à sa raison ce qui ne peut être saisi que par la » foi vive et docile. Le vrai fidèle croit sans arguments; mais » ce novateur, non content d'avoir Dieu pour garant de sa » créance, veut que sa raison en soit l'arbitre. Au lieu que » le prophète dit : *Vous ne persévérerez pas, si vous ne* » *croyez* [2], notre docteur accuse de légèreté la foi qui part » du cœur, abusant de ce passage de Salomon : Celui qui » croit légèrement est un téméraire [3]... »

» Pierre Abeilard, écrit-il encore au pape Innocent, tra- » vaille à détruire le mérite de la foi, et se met en tête qu'il » peut comprendre par sa pensée tout ce que Dieu est. Il » monte jusqu'aux cieux, il descend dans les abîmes; il

[1] Non est enim fides æstimatio, sed certitudo, etc. Epist. CXL. — [2] Si non credideritis, non permanebitis. (Isaï, VII, 9). — [3] Epist. CCCXXXVIII.

» n'est rien d'élevé ou de profond qui se dérobe à sa con-
» naissance. C'est un homme grand à ses propres yeux, dis-
» putant de la foi contre la foi même, enflé de sa science,
» s'ingérant dans les secrets de Dieu, et nous fabriquant des
» hérésies [1]. »

» Je vous envoie, dit-il au cardinal Gregorius, les écrits de
» Pierre Abeilard, afin de vous faire connaître l'esprit de ce
» docteur. Vous verrez qu'il transporte des degrés dans la
» Trinité comme Arius; qu'il élève le libre arbitre au-dessus
» de la grâce comme Pélage; qu'il divise Jésus-Christ, avec
» Nestorius... Quoi donc! après avoir échappé à la gueule
» du lion [2], ne devons-nous pas nous mettre en garde contre
» le souffle empoisonné du dragon? Le premier n'a point
» poussé sa rage au-delà du tombeau; le dernier veut perpé-
» tuer dans les siècles à venir ses pernicieuses doctrines [3]. »

La persévérante activité que déploya saint Bernard arrêta bientôt le docteur rationaliste dans le cours de ses succès. Mais Abeilard, qui était de bonne foi et plein de confiance en son orthodoxie, comptant d'ailleurs sur le nombre et l'influence de ses amis, protesta contre les accusations de l'abbé de Clairvaux, et annonça hautement l'intention de s'en défendre en plein concile.

C'était en **1140**. En cette année même, à l'octave de la Pentecôte, une grande assemblée d'évêques et de théologiens devait se réunir dans la ville de Sens. Abeilard écrivit à l'archevêque de cette métropole pour lui déclarer qu'il était prêt à justifier ses doctrines devant tout le monde; et il le pria instamment de convoquer l'abbé de Clairvaux, afin de mettre un terme, par une discussion publique, aux injustes accusations dont il était poursuivi. L'archevêque ne demandait pas mieux que de soumettre aux jugements du concile les questions controversées; et saint Bernard fut invité à s'y rendre en même temps qu'Abeilard; mais d'abord il s'excusa. « L'archevêque de Sens, écrivit-il à Rome,
» m'appelle, moi qui suis le dernier de tous, pour lutter
» corps à corps contre Abeilard; et il me fixe le jour où ce
» docteur doit soutenir, devant l'assemblée des évêques, les
» assertions impies contre lesquelles j'avais osé me pronon-
» cer. Je refuse d'y paraître, parce que, en toute vérité, je

[1] Ep. CXLI. — [2] Allusion à l'antipape Pierre de Léon. — [3] Ep. CCCXXXI.

» ne suis qu'un enfant; parce que mon adversaire s'est
» aguerri dans la dispute dès sa jeunesse, et d'ailleurs je
» pense qu'il est honteux de commettre avec les subtiles
» arguties de l'homme l'autorité de la foi fondée sur la vé-
» rité même [1]. Ainsi je réponds qu'il ne faut pas d'autres
» accusateurs que ses propres écrits. Du reste, cette affaire
» ne me regarde pas personnellement; elle appartient aux
» évêques qui sont les juges et les interprètes de la doc-
» trine [2]. »

Cependant, la seule annonce d'une controverse solennelle entre les deux plus célèbres personnages du temps, excita au plus haut degré l'intérêt de la France entière. Il s'agissait en effet de voir aux prises, non-seulement deux hommes remarquables par leur entraînante éloquence, mais deux chefs d'école qui personnifiaient les deux tendances contraires de leur siècle; l'un représentant le principe d'autorité divine; l'autre proclamant la primauté de la raison humaine; tous deux combattant pour la cause de Dieu : l'un par la sagesse du ciel, l'autre par la science de la terre. Une telle lutte promettait un spectacle extraordinaire. Le roi lui-même et les seigneurs de la cour voulurent en être les témoins; et au jour indiqué, tout ce que l'Etat, aussi bien que l'Eglise, renfermait de plus illustre, accourut à Sens, et vint se réunir, dans l'enceinte sacrée, aux prélats et aux pères du concile.

Ecoutons saint Bernard :

« Il me fallut céder aux instances de mes amis. Ils voyaient
» en effet que tout le monde se préparait à cette conférence
» comme à une espèce de spectacle, et ils appréhendaient
» que mon absence ne fût une occasion de chute pour les
» faibles et un sujet de triomphe pour l'erreur. Je m'y rendis
» donc, quoiqu'à regret, et les larmes aux yeux, sans au-
» tre préparation que celle que recommande l'Evangile : *Ne
» méditez pas ce que vous répondrez; il vous sera donné à
» l'heure même* [3]; et cette autre parole : *Le Seigneur est mon
» appui; que craindrai-je* [4]*?* » (Ps. 117, 6.)

[1] Abnui, tum quia puer sum, et ille vir bellator ab adolescentia; tum quia judicarem indignum rationem fidei humanis committi ratiunculis agitandam. — [2] Epist. CLXXXIX. — [3] Nolite cogitare quomodo aut quid loquamini; dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini. (Matth., X, 19). — [4] Ep. CLXXXIX.

Ce fut avec ces armes, dit un pieux chroniqueur, que le nouveau David vint au combat contre Abeilard, cet autre Goliath revêtu de la pesante armure de la science humaine, et tout chargé du formidable appareil des arguments de l'école [1].

Les deux athlètes se présentent ensemble devant l'auguste assemblée; sur eux se concentrent tous les regards. On produit les pièces, on énumère les chefs d'accusation; on attend, dans un morne silence, qu'Abeilard se disculpe et défende ses doctrines. Mais, ô confusion! il veut parler, et la parole lui manque; et, à la vue de saint Bernard, il demeure interdit! Le serviteur de Dieu ne profite point de cet avantage; il refuse de terrasser un adversaire déjà vaincu; il se borne à signaler, dans les écrits d'Abeilard, les erreurs les plus patentes, et lui laisse le choix ou de les rétracter ou de se défendre. Mais le philosophe rationaliste reste muet. Il sort enfin du concile, en proclamant qu'il en appelait au pape.

Ce dénoûment inattendu frappa les esprits d'une profonde admiration. Le jugement de Dieu semblait dicter lui-même la sentence du concile. Aussi, nonobstant l'appel interjeté à Rome, la condamnation d'Abeilard fut unanimement prononcée. « J'ai vu, s'écria saint Bernard avec David, j'ai vu » l'impie aussi élevé que le cèdre du Liban; j'ai passé, et il » n'était plus! » Du reste, cet éclatant triomphe, loin d'exalter l'humble moine de Clairvaux, lui arrachait de profonds gémissements sur les misères de la vie humaine; et dans une lettre au pape, que nous voudrions pouvoir transcrire en entier, il s'exprime à ce sujet d'une manière touchante: « Il est nécessaire que le scandale arrive; mais c'est une » bien triste nécessité! Aussi le prophète s'écrie-t-il: *Qui* » *me donnera les ailes d'une colombe pour me retirer dans un* » *lieu tranquille?* Je voudrais être hors du monde, tant je » suis abattu et abîmé d'affliction. Insensé que j'étais! J'espérais quelque repos, après que la fureur du lion eut été » domptée, et que l'Eglise eut reconquis la paix. Cette paix, » elle en jouit; mais moi je n'en jouis pas. Je ne me rappelais pas que j'habite une vallée de larmes, une terre in» grate, féconde en ronces et en épines qui renaissent à

[1] Vit. S. Bern., p. 382, n. 4, in Mab.

» mesure qu'on les coupe. Hélas, la charité se refroidit, et
» l'iniquité tous les jours augmente[1]. » Les actes du concile furent déférés à Rome, et Innocent, après avoir mûrement examiné les propositions inculpées, confirma le jugement de Sens, et condamna leur auteur à un *éternel silence*[2].

Abeilard se trouvait alors sur le seuil de deux voies divergentes, dont l'une mène à la vie, et l'autre à la mort. Il pouvait, par une humble soumission à l'autorité de l'Eglise, éterniser son nom dans le livre de vie; ou bien, par un indocile orgueil, l'enregistrer au nombre de ces esprits superbes qui, dans leur élévation comme dans leur décadence, imitent l'antique rébellion du prince des ténèbres. La grâce triompha dans le cœur d'Abeilard! L'humiliation avait opéré dans ce cœur malade une large ouverture : un sentiment nouveau, une émotion semblable à un vaste tremblement s'empara de cet esprit gigantesque; et dans la profondeur de son âme était descendu le rayon victorieux de l'Esprit-Saint.

Abeilard publia une apologie dont voici quelques fragments :

« A tous les enfants de l'Eglise sainte, Pierre Abeilard, le moindre de tous.

» C'est une maxime commune qu'on peut corrompre les
» meilleures choses; et, ainsi que le rapporte saint Jérôme,
» écrire beaucoup de livres, c'est s'attirer beaucoup de cen-
» seurs. En comparaison des ouvrages des autres, les miens
» sont peu considérables; je n'ai pu néanmoins éviter la
» critique, quoique dans mes livres, Dieu le sait, je ne
» trouve point mes fautes, et que je ne prétende pas les
» soutenir, si elles s'y trouvent. Peut-être ai-je erré en
» écrivant certaines choses autrement qu'il ne fallait; mais
» j'en atteste Dieu qui est le juge des sentiments de mon
» âme, que je n'ai rien dit par malice ou par une per-
» versité volontaire. J'ai beaucoup parlé dans diverses écoles

[1] Epist. CLXXXIX. — [2] La lettre d'Innocent II qui sanctionne l'arrêt du concile, se trouve parmi les épîtres de saint Bernard, sous le n° 144. Quant aux propositions condamnées, elles sont résumées en dix-neuf chefs principaux, et rapportées tout au long dans la collection de Duplessis d'Argentré. Coll. judiciorum de novis erroribus, tom. I, pag. 21. — On peut les lire aussi dans les œuvres d'Abeilard, réduites à quatorze propositions. (Abœl., epist. I, cap. 9. Edit. Ambos.).

» publiques, et je n'ai jamais donné mes enseignements
» comme un pain caché ou comme des eaux dérobées... Que
» si dans la multitude de mes paroles, il s'est glissé des as-
» sertions hasardées, selon qu'il est écrit, qu'*en parlant*
» *beaucoup, on ne peut éviter de pécher*, le soin de me défen-
» dre opiniâtrement ne m'a jamais poussé jusqu'à l'hérésie;
» et j'ai toujours été prêt, pour satisfaire tout le monde, de
» modifier ce que j'avais mal dit ou de le rétracter entiè-
» rement. Tels sont mes sentiments, je n'en aurai jamais
» d'autres [1]. »

Cet acte ne fut que le premier pas de son retour sincère dans les saintes voies du salut. Il avait le dessein de se rendre à Rome, aux pieds du souverain Pontife, quand, docile à l'inspiration de Dieu, il va d'abord ouvrir sa conscience à Pierre le vénérable, le savant abbé de Cluny. Il s'attache aux lieux où il retrouvait la paix; il y demande un asile; et las des disputations de l'école, dégoûté des vains applaudissements qui avaient gonflé son orgueil, il détourne sérieusement son regard des choses de la terre pour établir, comme saint Paul, sa conversation au ciel. Pierre de Cluny, dont la charité tendre et pleine de délicatesse avait puissamment contribué à l'œuvre de cette conversion, conduisit Abeilard auprès de saint Bernard, et mit le sceau à sa médiation évangélique, en réconciliant ces deux grands hommes qui, depuis lors, se donnèrent des gages réciproques d'affection et d'estime. Abeilard, heureux de la paix que la religion lui avait rendue, vécut encore deux ans, « durant » lesquels, dit la chronique de Cluny, tout a paru divin en » lui, son esprit, ses discours, ses actions. » La mort le trouva prêt, grâce à sa profonde et salutaire pénitence; et l'humilité seule, toujours victorieuse dans les combats de cette vie, toujours efficace pour guérir les plaies du cœur, était parvenue à le délivrer des maux que l'exaltation lui avait attirés [2].

Inscrivons ici les dernières paroles qu'il écrivit à Héloïse;

[1] Apol. inter opera Abeilardi. — [2] Abeilard mourut le 21 avril 1142, à l'âge de soixante-trois ans. Son corps fut porté, par les soins de l'abbé de Cluny, au Paraclet où Héloïse elle-même fut ensevelie le 17 mai 1164. Les dépouilles réunies de ces deux célèbres personnages subirent plusieurs translations, et les vicissitudes de leur vie semblent s'être prolongées après leur mort. Leurs ossements furent transportés à Paris, en 1800, et ils reposent actuellement dans une même tombe au cimetière du Père-Lachaise.

elles sont dignes d'être conservées : « Vous avez été la vic-
» time de mon amour; devenez celle de ma pénitence. Ac-
» complissez fidèlement ce que Dieu demande de vous. Il
» est de sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre
» fondement de sa miséricorde que la faiblesse. Gémissons
» de la nôtre aux pieds de ses autels. Il n'attend de nous,
» pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs con-
» trits et humiliés. Que notre pénitence soit aussi publique
» que le furent nos crimes. Nous sommes un triste exemple
» de la mauvaise conduite de la jeunesse. Apprenons à notre
» siècle et à la postérité que la réparation de nos égare-
» ments en a mérité le pardon; et faisons admirer en nous
» les prodiges de la grâce, puisqu'elle a pu triompher de
» la tyrannie de nos passions. Ne vous effarouchez pas de
» quelques retours de tendresse; c'est un exercice de vertu
» que de les vaincre. Que la connaissance de votre misère
» vous apprenne à supporter les défauts de vos compagnes...

» Si j'ai corrompu votre esprit, compromis votre salut,
» terni votre réputation, perdu votre honneur, pardonnez-
» moi, et rappelez-vous la miséricorde chrétienne pour
» oublier tout le mal que je vous ai fait. La Providence veut
» nous sauver; ne l'en empêchons pas, Héloïse; ne m'écri-
» vez plus. Voici la dernière lettre que vous aurez de moi.
» Mais, en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai que
» mon corps soit porté au Paraclet. Ce seront des prières
» et non plus des larmes dont j'aurai besoin alors : alors
» aussi vous me reverrez pour fortifier votre piété; et mon
» cadavre, plus éloquent que moi, vous dira ce qu'on aime,
» quand on aime un homme [1]. »

CHAPITRE XXX.

Application des doctrines rationalistes à la politique. — Arnold de Brescia.
— Révolution à Rome.

C'est une vérité certaine, et l'histoire du monde l'atteste,
que toute idée nouvelle, déposée dans l'esprit humain, se

[1] Lettres d'Abeil. et d'Hél., édit. 1787.

manifeste tôt ou tard, comme les semences de la terre, par des faits salutaires ou funestes; et l'homme grave qui contemple son époque, peut, en pénétrant d'un regard lucide les germes contenus dans une idée dominante, prévoir et prédire tels événements qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, se produiront successivement dans tous les cercles de la vie sociale. Cette prévision, élevée à un degré supérieur, constitue le *voyant* ou le prophète : Dieu illumine l'œil interne et lui découvre, dans le sein d'un principe, la série des conséquences qu'il renferme et qui se manifesteront dans leur temps. Mais une fois que l'idée est entrée dans les doctrines philosophiques, ses conséquences nécessaires peuvent être aperçues à l'œil nu de l'intelligence; et la raison elle-même, à l'aide d'une logique rigoureuse, devient capable de prévoir les résultats positifs et les applications lointaines qui en devront ressortir. C'est ainsi que saint Bernard, doué à la fois de la vision prophétique et de la prévision humaine, a le premier protesté contre les doctrines d'Abeilard, et a prédit, avec une assurance qui paraissait exagérée, tant elle était vive, les hérésies et les bouleversements qu'elles enfanteraient dans les siècles à venir [1]. Quelques contemporains de saint Bernard lui ont reproché ses rigueurs; les siècles postérieurs, et surtout le nôtre, l'ont accusé d'avoir déployé contre Abeilard un acharnement peu digne d'une âme noble et sainte; mais l'histoire a justifié sa conduite; et d'ailleurs n'est-ce pas le sort commun des hommes qui veillent sur la montagne, d'être méconnus et incompris par ceux qui dorment dans les ombres de la vallée?

Cependant, entre les révolutions du douzième siècle et les principes qui les ont fait éclore, il ne s'écoula point un long intervalle; et la condamnation d'Abeilard était à peine prononcée, que déjà ses disciples, plus hardis que le maître, introduisaient dans les questions politiques la méthode du libre examen qu'il avait transportée du domaine de la philosophie dans les questions religieuses : le rationalisme théorique et pratique offrait un appât aux esprits inquiets et mécontents; il mettait en doute les principes de l'ordre social, comme il avait mis en doute les principes de la science; et au

[1] Voyez l'épître CCCXXXI, citée dans le chapitre précédent.

même moment où l'esprit d'indépendance s'insurgeait contre l'autorité de la foi, un mouvement analogue se produisait dans la politique et menaçait d'ébranler les bases de la société.

Ce fut à Rome, autour du siége même de la plus haute des puissances humaines, que s'agitèrent tout d'abord les doctrines nouvelles. Des hommes influents, bien qu'isolés encore, revendiquaient pour la raison le droit de faire en politique ce qu'elle avait essayé en religion; et, remuant les passions de la multitude, ils exaltaient la liberté aux dépens du pouvoir. De Rome, cet esprit d'émancipation se propagea dans le reste de l'Italie, dans la plupart des villes d'Allemagne, et dans plusieurs provinces de France. C'était une sorte de révolution universelle, partant d'une même impulsion qui, sans doute dans les desseins de la Providence, devait se développer selon le cours lent et régulier des choses ; mais qui, poussée au-delà de toutes bornes, et séparée des principes éternels d'ordre et de durée, menaçait de manquer son but et d'avorter, par une naissance violente et prématurée. L'ère de la liberté politique avait commencé ; elle ne pouvait, elle ne dut point être comprimée ; mais l'Eglise, la céleste tutrice des peuples, voulut en diriger l'essor, en déterminer les limites. Les grandes communes s'étaient formées en France ; le clergé secondait ce mouvement d'affranchissement quand il s'opérait dans les voies de l'unité et sous l'influence du pouvoir ; il s'y opposait au contraire là où l'activité propre de l'homme, impatient des lenteurs de la Providence, devançait en quelque sorte la maturité des peuples, et réclamait l'exercice des nouveaux droits par les voies de la rébellion et de la violence. Le moment était critique et d'une gravité extrême. Il s'agissait de conserver l'unité de l'Eglise dans la diversité des constitutions politiques, et de consacrer la liberté sans renverser l'autorité. C'était là le délicat problème qui, en théorie comme dans la pratique, dominait le siècle, et que les événements allaient résoudre. A Rome, les esprits étaient plus que partout ailleurs, préparés à mettre en œuvre les doctrines rationalistes. Les guerres d'Italie, les longues querelles de la papauté et de l'empire, le schisme qui, même après son extinction, subsistait encore dans les esprits ; tous ces éléments de discussion et d'opposition n'attendaient qu'une

doctrine positive pour entrer en effervescence. Les questions politiques, tranchées plus d'une fois par le sort des armes, étaient restées spéculativement indécises : elles eurent un terrible retentissement quand la raison humaine s'offrit à les résoudre. Ce fut Arnold de Brescia, zélateur des théories d'Abeilard, qui fit éclore le rationalisme politique, dont les principes agitèrent de nouveau le monde au seizième siècle, et se formulèrent dans le dix-huitième sous le nom de libéralisme. L'histoire moderne a peut être exagéré le rôle joué par Arnold dans les événements de son siècle; mais il n'en reste pas moins un personnage très-curieux, en ce qu'il se rattache au mouvement philosophique imprimé par Abeilard; et que, logicien passionné, il l'a poussé jusqu'aux dernières conséquences.

Arnold de Brescia était un moine dont on ignore les antécédents; il avait étudié sous Abeilard, et avait été le témoin de sa défaite au concile de Sens [1]. Esprit enthousiaste et téméraire, d'une imagination bouillante et d'une volonté opiniâtre, il nourrissait sous les dehors d'une sévère piété, un immense orgueil. Les vices de son siècle aigrirent son caractère; la condamnation de son maître égara son zèle; la rancune, l'esprit d'opposition, la passion enflammèrent son éloquence : nouvel Oza, il prétendait soutenir de sa main débile l'édifice de l'Eglise; parce que, comme dit l'Ecriture, *les bœufs qui conduisaient l'arche de Dieu, regimbaient et la faisaient chanceler* [2]. Il ne se borna point à signaler les abus; il se donna la mission de les poursuivre, de les stigmatiser; et à cet effet, il excita l'animosité des peuples contre les richesses et le pouvoir. Comme ces imprudents ouvriers dont le Sauveur blâma le zèle, il n'hésita point d'arracher le bon grain avec l'ivraie, pour nettoyer le champ du père de famille; et plutôt que de manquer un abus, il attaquait les plus saintes institutions auxquelles ils se trouvaient attachés; en un mot, sa pensée, belle sans doute dans son expression, mais vide de sens, était de ramener l'Eglise à son état primitif, c'est-à-dire aux conditions et aux propor-

[1] Ann. Cist., p. 390, n. I. — [2] Extendit Oza manum ad arcam Dei et tenuit eam; quoniam calcitrabant boves et declinaverunt eam. Iratusque est indignatione Dominus contra Ozam, et percussit eum super temeritate. (II Regum., VI, 6, 7).

tions de son berceau ; et, travaillant dans ce but, il aspirait à faire table rase, à renverser ce que les siècles avaient fondé, à recommencer l'œuvre des apôtres, à reconstituer la société chrétienne sur le plan de ce qu'elle fut à sa naissance ; en un mot, méconnaissant toutes les lois du progrès et les faits accomplis ; essayant, pour ainsi dire, de faire rentrer l'arbre dans son germe, il prêchait une réforme disciplinaire qui ne tendait à rien moins qu'à replacer l'Eglise dans les langes de l'enfance. Cette tentative dut avoir le sort de toute révolution *anachronique* : elle échoua; mais non sans avoir produit de longs désordres. Arnold prêcha d'abord dans sa propre patrie ; il demanda que le clergé fût reduit à la pauvreté, que les évêques ne pussent avoir des biens, que le Pape lui-même renonçât à ses possessions et à sa souveraineté temporelle [1]. Le premier effet de cette théorie fut une révolte du peuple de Brescia contre l'évêque de la province. Arnold, réfugié à Rome, y trouva une sphère plus vaste pour la propagation de ses principes. Il déclama, dans les ténèbres, contre les vices et le luxe du clergé, contre la dégradation de la puissance pontificale, contre la cupidité des grands, auxquels il attribuait l'asservissement du peuple. Dans ses discours éloquents, le fougueux apôtre invoquait tour à tour les maximes de Tite-Live et de saint Paul, les noms de Caton, de Fabius, et ceux des pères de l'Eglise; il rappelait aux Romains leur ancienne liberté, les splendeurs de la république, la dignité de la vieille Rome. Il parvint, à force de flatter toutes les passions, à se former une nombreuse clientèle ; mais, recherché par les ordres du pape, il fut obligé, pour se soustraire aux poursuites, de sortir de l'Italie; et, semant sur sa route les funestes semences de sa parole, il traversa la France et la Suisse, et s'établit enfin à Zurich, où il demeura longtemps en pleine assurance. Mais tandis que l'épiscopat semblait tranquille sur les entreprises ultérieures d'Arnold, un homme, du fond de sa solitude, jetait des cris d'alarme. Cet homme était saint Bernard. « Ignorez-vous, écrivit-il à l'évêque de » Constance, que le voleur est entré de nuit, non pas dans

[1] Dicebat enim nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes, aliquâ ratione salvari posse, etc. (Otto Frising. Gest. Frid. II, cap. 20).

» votre maison, mais dans celle du Seigneur dont vous êtes » le gardien? Serait-il possible que vous ne sussiez pas ce » qui se passe chez vous, puisque le bruit s'en est répandu » jusqu'à nous qui sommes si éloignés? Doutez-vous encore » de qui je parle? Je voudrais que la doctrine d'Arnold fût » aussi saine que sa vie est austère. C'est un homme qui ne » mange ni ne boit, qui n'est altéré, comme le démon, » que du sang des âmes; il est du nombre de ces gens dont » parle l'apôtre, qui ont les formes de la piété sans en avoir » l'esprit; de ceux dont le Seigneur lui-même a dit : *Ils vien-* » *dront à vous sous la peau des brebis; mais au dedans ce sont* » *des loups ravissants*[1]. Partout où cet homme a demeuré, il » a laissé de si affreuses traces de son séjour, qu'il n'a » plus osé y reparaître. Sa patrie même, agitée par sa pré- » sence, a été contrainte de le renvoyer.... Banni de France, » il soutient chez vous les erreurs d'Abeilard avec une cha- » leur et une opiniâtreté qui surpasse celle de son maître... » Hélas! si l'Ecriture veut qu'on *prenne les petits renards* » *qui ravagent la vigne du Seigneur*[2], à plus forte raison de- » vrait-on lier et enchaîner un loup cruel prêt à fondre sur » la bergerie de Jésus-Christ[3]. »

Cette lettre, et la crainte qu'inspirait l'autorité de l'abbé de Clairvaux, vint mettre un terme aux prédications de Zurich; mais le novateur, persécuté en Suisse, trouva un asile plus sûr auprès du légat du pape lui-même, qui avait été, comme Arnold, un des auditeurs d'Abeilard. Ce fut encore saint Bernard qui, par ses énergiques avertissements, le troubla dans cette nouvelle retraite. Il s'adresse directement et sans préambule au légat apostolique : « Arnold de Brescia, lui mande-t-il, est un homme d'une con- » versation douce et séduisante, mais sa doctrine est em- » poisonnée; il a une tête de colombe et une queue de » scorpion, créature monstrueuse que la ville de Brescia a » produite, ou plutôt vomie; que Rome a rejetée, que la » France a repoussée, que l'Allemagne déteste, que l'Italie » ne veut plus recevoir; et l'on dit que c'est vous qui lui » donnez asile! Prenez garde, je vous en conjure, que votre

[1] Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Matth. VII, 15). — [2] Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas. (Cant. II, 15). — [3] Epist. CXCV.

» protection ne l'encourage à faire plus de mal encore... Hé » quoi! ne voyez-vous pas dans tous les lieux où il a sé» journé les funestes vestiges de son passage? Est-ce sans » raison que le Saint-Siége l'a contraint de fuir à travers » les Alpes? Protéger un tel homme, c'est être infidèle au » pape, ou plutôt à Dieu même [1]. »

L'active et sévère vigilance de saint Bernad débusqua derechef Arnold et le poursuivit dans tous ses refuges. Mais pendant qu'il échappait aux condamnations prononcées contre lui, ses doctrines, répétées par de nombreux échos, retentirent partout, et produisirent, principalement à Rome, une vive effervescence.

Les peuples de Rome et de Tivoli se faisaient à cette époque une guerre acharnée; leurs rivalités s'étaient tellement envenimées dans les combats, que le pape lui-même, après avoir vaincu ceux de Tivoli, fut obligé de les défendre contre la fureur des Romains, pour éviter un massacre général et pour empêcher que la ville ne fût entièrement saccagée. La clémence du pontife indisposa les Romains et fut l'occasion d'un soulèvement [2]. Au signal donné, la multitude se précipite sur le vieux Capitole; oubliant qu'ils n'avaient des anciens Romains que le nom dégénéré, ces peuples se liguent ensemble et jurent de rétablir l'ancienne république. Ils commencent par former un sénat qui, depuis le temps de Charlemagne, avait disparu de la ville; ils l'investissent du gouvernement des choses temporelles et ne laissent au pape que le soin du spirituel. Cette subite révolution ne s'opéra point sans effusion de sang; le peuple, enhardi par son triomphe, et indomptable dans ses débordements, souilla les premiers actes de son émancipation par le meurtre et le pillage; plusieurs édifices furent renversés; un cardinal fut tué dans la rue. Innocent II, déjà fort avancé en âge et fatigué d'un laborieux pontificat, n'avait opposé que des voies de conciliation aux exigences populaires; mais, consumé par le chagrin, ses maux s'accrurent avec les calamités publiques, et il mourut, rassasié d'amertumes, le 22 septembre 1143. Dès le lendemain, un nouveau pontife, Célestin II, fut élevé sur le siége apostolique; mais, peu de mois après son exaltation, il reposait déjà dans la tombe;

[1] Epist. CXCVI. — [2] Otto Frising. Chron. VII, 27.

et Lucius II, son successeur, ne monta sur le trône de saint Pierre que pour payer de sa vie le zèle qu'il déploya contre les excès d'un peuple égaré [1].

Ces sinistres événements donnèrent de nouvelles sollicitudes à saint Bernard et redoublèrent en quelque sorte ses forces, consacrées aux besoins de l'Eglise [2]. Il voyait dans Arnold de Brescia l'auteur de tous les maux, et recommandait vivement qu'on l'enfermât pour lui ôter la possibilité de souffler le feu qu'il avait allumé. « Hélas! s'écriait-il, n'y » a-t-il donc personne assez zélé pour rendre ce bon office » à l'Eglise [3]? » Mais Arnold, sorti des ténèbres où la vigilance de saint Bernard l'avait forcé de se cacher, se rendit furtivement à Rome [4]; et là, se montrant tout à coup au milieu du peuple dont il était l'idole, il ralluma, par sa parole ardente, les passions de la multitude et dirigea lui-même l'exécution des plans qu'il avait conçus. Il fit nommer, dans le sein du sénat, un patrice pour administrer la chose publique; ressuscita les anciennes formes, les fonctions et les lois républicaines, et parodia autant que possible les institutions de la vieille Rome. On alla, dans le délire de ces folles réminiscences, jusqu'à rétablir la chevalerie romaine; et l'on reconstruisit le Capitole, comme si le nom seul de cette illustre ruine pouvait rendre au peuple sa gloire et sa majesté [5]. La présence d'Arnold à Rome avait imprimé à ce mouvement une puissante énergie. C'était principalement contre la souveraineté temporelle du Saint-Siége qu'il était dirigé; mais cette souveraineté, auxiliaire nécessaire de la papauté, était, surtout au moyen-âge, un fait trop vivant, trop inhérent aux mœurs, aux croyances, aux besoins, aux institutions de la chrétienté, pour qu'elle pût être sérieusement contestée; et ce fut une monstrueuse tentative que de porter atteinte à la double

[1] L'annaliste Baronius rapporte que ce pape mourut des suites d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute. — [2] C'est dans cette occasion que saint Bernard écrivit son épître aux Romains, où il leur dit entre autres : « Du » temps de vos pères, l'univers vous était soumis; et aujourd'hui vous rendez » votre ville la fable de l'univers. Les cardinaux, les évêques, les ministres sacrés » ont été mis par vos mains hors de la ville et dépouillés de leurs biens, etc. » (Voyez épît. CCXLII). — [3] Epist. CXCV. — [4] Otto Frising. Gesta Frid. II, cap. 20. — [5] Quare reædificandum Capitolium, renovandum dignitatem senatoriam reformandum equestrem ordinem docuit (Arnold). Otto Frising, l. c.

puissance qui tenait en équilibre les peuples et les rois, et présidait à la fois à l'unité religieuse et à la civilisation du monde. Aussi cette tentative ne put-elle échapper, pas plus que les autres, à cette sorte de réprobation de Dieu qui semble frapper d'impuissance toute entreprise dont le but est d'ébranler la suprême dignité du siége de saint Pierre.

La révolution d'Arnold, opérée en dehors des voies de la Providence, ne put avoir ni durée ni consistance ; et, selon qu'il arrive d'ordinaire, ceux qui l'avaient embrassée avec le plus d'ardeur s'en dégoûtèrent les premiers et en devinrent les premières victimes. Le peuple lui-même se lassa de bouleverser la ville éternelle ; et nul ne pouvait se réjouir de voir enveloppées dans une même ruine les choses sacrées et profanes. Le zèle se refroidit peu à peu, et l'on n'attendit point l'arrivée de Conrad, qui avait succédé à l'empereur Lothaire, pour rouvrir les portes de Rome au souverain Pontife et restituer entre ses mains les rênes du gouvernement.

Dès l'année 1145, cette courte mais sanglante révolution se trouvait apaisée. Les troubles néanmoins, et l'esprit qui les avait fait naître, se propagèrent au loin : les nouvelles doctrines n'avaient désenchanté que ceux qui en avaient expérimenté les tristes résultats ; elles conservèrent des partisans nombreux qni persistaient à les regarder comme les plus pures dictées de la raison.

Arnold de Brescia, retiré en Toscane, n'abandonna point ses projets, mais les poursuivait avec les précautions que lui imposait le soin de son existence. Ce ne fut que dix ans après les séditions d'Italie, en 1155, que l'empereur le fit enlever et conduire à Rome. Condamné à périr sur un bûcher, il subit son supplice sous les yeux du peuple qui, après l'avoir exalté comme un apôtre, applaudit à sa mort [1].

CHAPITRE XXXI.

Nouvelles sollicitudes de saint Bernard au sujet de l'élection d'Eugène III. — Le livre de la *Considération*.

L'Esprit saint, qui veille sur les destinées de l'Eglise, sem-

[1] Voyez, pour toutes les circonstances rapportées dans ce chapitre, Annal. Baronii et Muratorii ad ann. 1137-1146.

ble attendre, dans certaines grandes vicissitudes, que toutes les ressources humaines soient épuisées, avant de signaler d'un doigt visible son incessante assistance. C'est surtout dans le choix des Souverains Pontifes que cette intervention supérieure se manifeste parfois d'une manière étonnante; et souvent, quand toutes les choses sont à l'extrémité, et que l'espérance même semble défaillir, on voit apparaître soudainement l'homme que la main de Dieu amène pour maîtriser la tempête et accomplir ce qu'exige le cours des événements. A l'époque dont nous parlons, où la chrétienté était si profondément bouleversée par les schismes, les erreurs, les passions, les intérêts, les abus, les vices de toute espèce qui la travaillaient au dedans, et l'enveloppaient en dehors comme d'un vêtement souillé, sa situation était d'autant plus critique qu'au milieu des révolutions de Rome elle avait perdu successivement trois papes; et ainsi, attaquée dans le principe même de sa hiérarchie, elle était encore privée du chef visible qui personnifiait ce principe. Dans ces sombres jours, il eût fallu, humainement parlant, à la tête de l'Eglise, un personnage puissant en œuvres et en paroles, un nom éclatant, capable d'en imposer au monde; et, comme dit l'Ecriture, un de ces chariots redoutables qui ont des dents et des pointes de fer, pour réduire en poudre les montagnes et les collines. Mais, dans les voies de la Providence, le secours vient du côté d'où on l'attend le moins; et, pour animer la foi et confondre la raison présomptueuse, l'Esprit de Dieu va choisir ce qu'il y a de plus faible pour maîtriser toutes les forces : un homme, un enfant, un pauvre sans nom, sans naissance, sans lettres, sans autorité, est tiré du fond d'un cloître pour diriger les peuples et marcher à la tête des rois.

L'histoire de tous les siècles est pleine de ces sortes d'exemples; mais celui que nous présente l'exaltation d'Eugène III est particulièrement remarquable.

Le pape Lucius était mort le 25 février 1145. C'était au moment où le peuple, dans l'ivresse de son triomphe, renversait à Rome tout ce qui lui faisait ombrage. Les sénateurs prétendaient dicter le choix d'un nouveau pontife; les cardinaux dispersés avaient peine à s'entendre; l'ambition de plusieurs d'entre eux, et l'intrigue des plus influents compli-

quaient les embarras. Cependant tout retard pouvait amener un nouveau schisme et rallumer la guerre civile et religieuse.

Dans ces fatales conjonctures, un moine de Clairvaux apprend tout à coup que les cardinaux, d'une voix unanime, l'ont élevé sur la chaire de Saint-Pierre! Ce moine n'appartenait ni au corps épiscopal ni au collége des cardinaux; c'était le timide Bernard de Pise, disciple de saint Bernard, que ce dernier avait envoyé cinq ans auparavant à Rome, pour y fonder le monastère de Saint-Anastase. Encore cette mission semblait-elle au-dessus de ses forces, car ses fonctions à Clairvaux avaient consisté *à soigner le chauffoir et à faire du feu aux religieux qui étaient transis de froid après matines, parce qu'ils étaient peu vêtus* [1]. » Se trouvant donc, malgré lui, abbé du couvent de Saint-Anastase, il avait eu à souffrir tant de vexations et de calomnies de la part d'un faux frère, qu'il risquait de devenir, selon ses propres expressions, *la risée et la fable de toute la ville* [2]. Dans sa douleur, il avait instamment sollicité son retour à Clairvaux : « O mon père, écrivait-il à saint Bernard, depuis que je suis » éloigné de vous, ma vie se consume dans l'affliction, et » mes jours s'écoulent dans les gémissements. Malheureux » que je suis! je n'entends plus votre voix si douce qui char- » mait si délicieusement mes oreilles; je ne vois plus ce vi- » sage qui m'était si cher et si désirable... Que ferai-je donc, » accablé comme je le suis?.... Souffrez, ô mon révérend » père, souffrez que je m'en aille pour chercher quelque » repos; et plaise à Dieu que le monde nous rejette et nous » oblige par ses persécutions à nous retirer dans les solitu- » des et à nous réfugier dans les montagnes et les cavernes » de la terre [3]! »

Ce fut ce moine si faible et si humble, auquel pesait même la charge d'un seul monastère, qui se vit subitement élevé au faîte suprême de la catholicité! « Mais, dit l'anna-

[1] Ann. Cist., p. 393, n. 10. Voyez aussi, pour ce qui concerne l'histoire d'Eugène III, la vie de ce saint pape dans l'Histoire de Cîteaux, vol. VI, pag. 194. Tous les auteurs contemporains s'accordent à le représenter comme un homme sans études et sans talents. Baronius seul est d'un avis contraire. — [2] Epist. Eug. III, n. 438, inter epist. S. Bern. ed. Mabil. — [3] Epist. CCCXLIII et CCCXLIV, inter Ep. S. Bern. edit. Mabill. « Utinam et mundus nos abjiciat » et repellat in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis et cavernis » terræ! »

liste de Cîteaux, par un effet extraordinaire de celui qui l'appelait à ce poste éminent, l'abbé de Saint-Anastase éprouva quelque chose de ce qui était arrivé à l'apôtre que Jésus-Christ établit le chef de l'Eglise : car comme cet apôtre, avant l'effusion du Saint-Esprit, n'avait ni science ni lumière, et qu'il reçut au saint jour de la Pentecôte tous les dons nécessaires à sa haute vocation, ainsi le pieux abbé reçut en un instant des grâces si abondantes, qu'il fut changé, comme le premier des apôtres, en un nouvel homme ; de manière que tout le monde fut surpris, dès l'abord, de sa haute sagesse et de la fermeté de sa conduite [1]. »

Immédiatement après son élection, les cardinaux vinrent le tirer de sa cellule et le conduire en toute hâte au palais de Latran, où, selon les usages du siége apostolique, le nouveau Pontife fut reconnu et proclamé sous le nom d'Eugène III.

A cette nouvelle inattendue, Rome s'émeut; le peuple s'assemble et réclame; mais Eugène, accompagné des cardinaux, quitte la ville durant la nuit et se retire dans un monastère fortifié, où il reçoit la consécration épiscopale, le 24 mars de la même année.

Ces faits s'étaient si rapidement et si spontanément accomplis, que la chrétienté en demeura longtemps étonnée. Mais quand le bruit s'en répandit dans les déserts de Clairvaux, saint Bernard frappé de stupeur, éprouva toutes les anxiétés d'une mère éplorée. Il redoutait pour son fils spirituel cette élévation éblouissante; et, dans les premiers moments de sa sollicitude, il écrivit aux cardinaux une lettre dont le désordre même exprime les sentiments divers qui agitaient son âme. Il commence sans préambule :

« Que Dieu vous pardonne, qu'avez-vous donc fait? Vous » avez rappelé parmi les hommes celui qui était déjà dans » le tombeau; vous avez de rechef embarrassé de soins et » d'affaires celui qui ne voulait avoir ni soins ni affaires; et » vous l'avez obligé de se mêler parmi les peuples et de paraître sur la scène du monde! Vous faites monter à la » première place celui qui ne pensait qu'à être à la dernière; » et ce dernier état est pour lui plus dangereux que le premier. Vous contraignez un homme qui était crucifié au

[1] Ann. Cist., t. II, p. 1, n. 4 et seq.

» monde de revivre dans le monde, et après avoir voulu être
» au-dessous de tous dans la maison de son Dieu, vous le
» choisissez pour le mettre au-dessus de tous! Pourquoi
» avez-vous renversé les desseins du pauvre?... D'où vous est
» venue la pensée d'environner d'épines et de ronces les
» sentiers dans lesquels il marchait, et de le détourner de
» son chemin et d'embarrasser ses pas?... Qui donc vous a
» donné la volonté de vous saisir tout à coup d'un homme
» simple et sans lettres, qui s'était enseveli dans un cloître,
» et de le placer sur le trône de saint Pierre? Quoi! n'y
» avait-t-il pas de sages parmi vous? N'y avait-il personne
» qui fût capable, plus qu'Eugène, des fonctions de la pa-
» pauté? Certes, c'est une chose tout à fait ridicule de pren-
» dre un pauvre petit homme couvert de lambeaux [1] pour en
» faire le maître des princes, des évêques, des royaumes et
» des empires. Mais que dis-je, quand je dis que c'est une
» chose ridicule? N'est-ce pas plutôt une chose admirable?
» Certes, c'est l'un ou l'autre; je ne le nie pas. Je ne rejette
» pas la pensée que cela n'ait été l'ouvrage de Dieu, qui seul
» fait des choses admirables.... mais j'éprouve des craintes à
» l'égard de notre Eugène; car il est fort tendre et délicat,
» plein de pudeur et de retenue, et plutôt accoutumé au si-
» lence et à la contemplation qu'au maniement des affaires;
» en sorte que j'appréhende qu'il n'ait point les qualités né-
» cessaires à la place auguste où vous l'avez porté. Quelles
» pensées croyez-vous que doive éprouver un homme qui
» passe, sans transition, de la solitude du cœur et des mys-
» tères d'une prière tout intérieure, dans le tumulte du
» monde, et qui se voit traité comme un enfant qu'on arra-
» che au sein de sa mère? Hélas! si le Seigneur ne lui prête
» la main, il faudra nécessairement qu'il succombe; et il
» sera accablé sous le poids d'un fardeau qui surpasse ses
» forces [2]! »

Cette lettre caractérise à la fois Bernard et Eugène. Mais en voici une autre, adressée à Eugène lui-même, où les accords du respect, de la tendresse et de l'humilité forment une douce harmonie :

« Bernard, abbé de Clairvaux, offre ses très-humbles

[1] Ridiculum profecto videtur pannosum homuncionem assumi, etc, — [2] Epist. CCXXXVII.

» respects à son très-aimable père et seigneur Eugène, par
» la grâce de Dieu, Souverain Pontife.

» La nouvelle de votre exaltation s'est répandue dans ce
» pays. Attentif à tout ce que j'entendais dire, je différais de
» vous en féliciter, dans la pensée que vous me l'apprendriez
» vous-même; j'attendais que quelque messager vînt de votre
» part me faire le détail de ce qui s'était passé; j'espérais
» que l'un de mes enfants viendrait me dire pour adoucir
» ma douleur : *Joseph, votre fils, est en santé, et il règne sur*
» *toute l'Egypte*[1]! C'est donc malgré moi que je vous écris.
» Mais puisque j'ai commencé, je parlerai à mon seigneur.
» Je n'ose plus vous nommer mon fils; vous l'avez été, et
» aujourd'hui vous êtes mon père... Vous êtes au-dessus de
» moi; mais c'est par moi que vous êtes. Oui, il faut le dire,
» je vous ai engendré par l'Evangile; vous êtes devant Dieu
» mon espérance, ma joie et ma couronne : *Un fils sage est*
» *la gloire de son père*[2]. Il est vrai que désormais je ne vous
» nommerai plus mon fils : *Le Seigneur vous a donné un nom*
» *nouveau*[3]. La main du Très-Haut a fait ce changement.
» Abram fut appelé Abraham, Jacob fut appelé Israël[4]; et,
» pour ne parler que de vos prédécesseurs, Simon fut
» nommé Pierre; Saul reçut le nom de Paul[5]. Ainsi, par un
» changement que je présume devoir être utile à l'Eglise,
» Bernard, mon fils, se nomme Eugène, et devient mon
» père!... Après ce changement, il vous reste à faire chan-
» ger de nom à l'Eglise que Dieu vous confie, en sorte
» qu'elle se nomme Sara, au lieu qu'elle se nommait
» *Saraï*[6]. Comprenez cette énigme; j'espère que Dieu vous
» en donnera l'intelligence. Si vous êtes ami de l'époux,
» n'appelez pas son épouse *votre* princesse, mais *la princesse*.
» Au lieu de vous approprier ce qui est à elle, soyez prêt à
» lui donner ce qui est à vous, votre propre vie... Serai-je
» le seul qui n'aurai pas de joie de votre exaltation? Oui,
» j'en ressens; mais ma joie, je l'avoue, est tempérée par
» la crainte; mon cœur est combattu de ces deux sentiments
» à la fois. Quoique j'aie perdu le titre de père à votre
» égard, j'en conserve le cœur et la tendresse; je contem-
» ple votre élévation, et je tremble de voir une chute. Je

[1] Gen. XLV, 26. — [2] Prov. X, 1. — [3] Isai. LXII, 2. — [4] Gen. XVII, 5.
— XXXII, 28. — [5] Act. XIII, 9. — [6] Gen. XVII, 15.

» suis ébloui de l'éclat de votre dignité, et je frémis à la
» vue des périls qui vous environnent... C'est la place de
» Pierre, du prince des apôtres, de celui que le Seigneur
» a établi le chef et le maître de sa maison. Les cendres de
» son tombeau se soulèveraient contre vous, si vous ne sui-
» viez son esprit et ses exemples... Ses mains étaient pures,
» son cœur était désintéressé. Il disait avec assurance : *Je*
» *n'ai ni or ni argent* [1]. Je n'en dis pas davantage... Vous êtes
» établi le maître des nations et des empires, pour arracher
» et détruire, pour édifier et planter... Cependant, souve-
» nez-vous que vous êtes homme ; ne perdez jamais de vue
» ce Dieu qui renverse les grands de la terre. Combien de
» papes sont morts en peu de temps sous vos yeux ! Leur
» règne a été bien court ; il en sera de même du vôtre. Au
» milieu des pompes d'une gloire passagère, méditez sans
» cesse votre fin, et pensez que bientôt vous irez rejoindre
» dans le sépulcre ceux dont vous occupez la place sur le
» Siége apostolique [2]. »

Eugène, après son sacre, alla résider à Viterbe jusqu'à la pacification de Rome. Il s'y trouvait encore, quand il reçut une députation des évêques d'Arménie qui vinrent soumettre à sa décision leurs différends avec les Grecs. L'un de ces évêques témoigna devant la cour romaine que, lors de la célébration du saint sacrifice, il avait vu sur la tête du Pontife deux colombes environnées de lumière [3]. Cette merveille fut regardée comme le présage d'un pontificat glorieux. En effet, durant huit années qu'il occupa le saint siége, Eugène III déploya dans toute sa conduite tant de puissance et de vigueur, que devant sa parole, tombèrent successivement toutes les inimitiés aussi bien que les obstacles matériels. Il présenta aux esprits impétueux une dérivation nécessaire, en les excitant à l'entreprise d'une nouvelle croisade ; et pendant qu'il tournait vers l'Orient l'activité européenne, il travailla au foyer même de la chrétienté à des réformes salutaires, et préparait les voies d'une rénovation générale. Il est vrai qu'Eugène avait pour guide saint Bernard : c'était là sa lumière ; et le mérite de ce grand pape comme sa gloire fut de suivre un tel guide et de lui demeurer fidèle.

[1] Act. III, 6. — [2] Epist. CCXXXVIII. — [3] Otto Frising. Chron. VII, c. 35.

Le Recueil des instructions écrites, que le saint abbé de Clairvaux lui envoya, à différentes époques, compose le célèbre livre connu sous le nom de *Livre de la considération;* ouvrage sublime qui, se plaçant avec le pape au centre même de l'édifice catholique, lui fait envisager, sous tous les points de vue, le plan immense de l'Eglise et ses vastes dimensions. L'idée de cet ouvrage est celle de la réformation de l'Eglise par le développement des forces internes et vivifiantes de la papauté. Saint Bernard comprenait ce que cette institution divine renferme de ressources pour guérir, pour réparer, pour restaurer foncièrement les formes défaillantes de la chrétienté; et sous la corruption de ces formes, au sein même de la mort, il apercevait le principe toujours subsistant et le germe indestructible de la vie nouvelle et immortelle. Aussi, selon saint Bernard, la céleste cure de l'Eglise doit tout à la fois commencer et finir par le pape. « Il faut, dit-il, que votre *considération* commence » par vous et se termine à vous. Vous devez premièrement » vous considérer vous-même; ensuite ce qui est au-dessous » de vous; puis ce qui est alentour de vous; enfin, ce qui » est au-dessus de vous [1]. »

Ces quatre grandes perspectives embrassent, comme on le voit, l'univers tout entier, et elles indiquent les principales divisions de l'ouvrage. Nous devons y jeter un coup d'œil.

Dans la première partie, saint Bernard, envisageant la personne du pape, distingue nettement l'homme et le pontife. « Qu'êtes-vous? Vous êtes ce que vous étiez; et la di» gnité dont vous êtes revêtu ne vous a pas dépouillé de » votre nature. Vous êtes homme, et bien qu'on vous ait fait » évêque, vous êtes toujours homme. Otez le voile qui vous » enveloppe, et vous vous trouverez homme nu, pauvre, » misérable, né pour le travail et non pour les honneurs; » né d'une femme et conçu dans le péché [2].

» Mais, devenu pape, qui êtes-vous? Quel rang tenez» vous dans l'Eglise de Dieu?

» Vous êtes, répond saint Bernard, le grand prêtre et le » souverain Pontife, le prince des évêques et le successeur » des apôtres; vous avez la primauté d'Abel, le gouverne-

[1] A te tua consideratio inchoet, sed et in te finiatur, etc., lib. II, cap. 4, p. 418. — [2] En quis es?... Cap. 9, p. 422.

» ment de Noé, le patriarcat d'Abraham, l'ordre de Melchisédech, la dignité d'Aaron, l'autorité de Moïse, la juridiction de Samuel, la puissance de Pierre, l'onction de Jésus-Christ. Vous êtes celui à qui les clefs ont été données, à qui les brebis ont été confiées. Il y en a d'autres qui sont portiers du ciel, d'autres qui sont pasteurs de troupeaux; mais vous êtes à la fois pasteur et portier avec d'autant plus de gloire, que vous avez reçu ce double titre d'une manière différente des autres. Chacun d'eux n'a qu'une portion de troupeau; mais tous les troupeaux ensemble ont été commis à votre garde. Vous êtes pasteur, non-seulement des brebis, mais pasteur des pasteurs; les autres partagent vos soins; à vous appartient la plénitude de la puissance..... Leur pouvoir est restreint dans certaines limites; le vôtre s'étend à ceux-là mêmes qui ont reçu pouvoir sur les autres... Voilà ce que vous êtes [1]. »

Mais après cette magnifique énumération des prérogatives du successeur de saint Pierre, Bernard met en parallèle les deux éléments, divin et humain, qui constituent le Pontife, et en fait ressortir les divers rapports.

« Un homme insensé sur le trône n'est qu'un singe sur un toit... Ecoutez ce que j'ai à vous dire sur ce sujet. C'est une chose monstrueuse qu'une dignité suprême et un esprit étroit; un poste éminent et une conduite ignoble; une langue diserte et une main inutile; un discours éloquent et des actions stériles; un visage grave et une vie légère; une autorité souveraine et une résolution vaine et chancelante. Je vous présente le miroir, afin que vous reconnaissiez vos difformités... afin que vous acquériez ce qui vous manque: tout manque à celui qui croit ne manquer de rien... Partant, cherchez à compléter ce qui vous manque, et n'ayez pas de honte à confesser vos manquements [2]... »

De cette première considération, saint Bernard passe à la seconde, qui a pour objet la chose qui est au-dessous du

[1] ... Quis sit, Papa vel summus Pontifex. Cap. 7, p. 421 et seq. — Un des prétendus réformateurs modernes, Calvin, au livre IV de ses Institutions, dit, en parlant du *Livre de la Considération*, que c'est la vérité elle-même qui l'a dicté. *Bernardus abbas in Libris de Consideratione ita loquitur, ut veritas ipsa loqui videatur.* Si donc saint Bernard a énoncé la vérité, le calvinisme doit être dans l'erreur, puisqu'il enseigne le contraire; et c'est Calvin qui rend ce témoignage! — [2] Lib. II, cap. 7.

pape : cette chose, c'est le monde entier confié au Souverain Pontife, non pour le dominer, non pour le posséder, mais pour le gouverner avec sagesse. « Car, dit-il, il n'y a ni poison, ni fer que je craigne tant pour vous que la passion » de dominer[1]. « Il veut que le pape étende ses soins sur tous, sans acception de personne, parce qu'il se doit à tous, aux sages et aux insensés, aux fidèles et aux infidèles, aux Juifs, aux Grecs, aux Gentils. Il est de son ministère de travailler à la conversion de ceux qui n'ont pas la foi, d'empêcher ceux qui ont la foi de la perdre. Le saint part de là pour sonder les plaies de l'Eglise; il déplore le défaut de zèle dans les uns, un zèle trop âcre dans les autres; il signale l'ambition et la cupidité comme les deux plaies les plus hideuses, comme la source des plus déplorables abus. Avant tout, il demande qu'on réforme l'abus des appels trop fréquents et trop faciles. « On en appelle à vous de toutes les » parties du monde : c'est un témoignage de votre primauté. » Quoi de plus beau en effet que de voir les faibles à couvert » de l'oppression, dès qu'ils se couvrent de votre nom? » Mais quel renversement de voir au contraire celui qui a » fait le mal se réjouir !... Eveillez-vous, homme de Dieu, » lorsque cela arrive[2].... » Après avoir conclu au maintien du droit des appellations, en évitant l'usage abusif qu'on en avait fait, saint Bernard touche à un autre vice, à celui des exemptions, qui troublait la hiérarchie. « C'est un murmure » général des églises, dit-il; elles se plaignent qu'on les » tronque et qu'on les démembre. Vous demandez pour- » quoi? C'est qu'on exempte les abbés de la juridiction des » évêques; on soustrait les évêques aux archevêques et aux » patriarches. Cela est-il dans l'ordre, et peut-on l'excuser? » Vous le faites, parce que vous le pouvez; mais la question » est de savoir si vous le devez[3]. » Ici le saint auteur indique les moyens les plus capables de ranimer la circulation de la séve vitale dans toutes les parties de l'Eglise; il veut que le pape veille à ce que chacun reste à sa place et remplisse les devoirs de sa position, que la subordination revive dans le clergé, la discipline dans les monastères, le bon

[1] Nam nullum tibi venenum, nullum gladium plus formido, quam libidinem dominandi. (Lib. III, cap. 1, p. 425, n. 2). — [2] Lib. III, cap. 2, p. 428. — [3] Idem, cap. 4, p. 431.

ordre dans les divers rangs de la société ; et ainsi, tout en respectant les institutions nées de la piété chrétienne, il veut qu'on les dégage des entraves qui en paralysent le développement et qu'on réforme les usages tombés en désuétude [1].

Dans la troisième partie, saint Bernard propose au pape la considération des choses qui sont autour de lui, c'est-à-dire la cour pontificale, les cardinaux, le clergé et le peuple romain. Le saint témoigne quelque embarras de s'expliquer sur des points si délicats, parce qu'on lui opposera la coutume ; et que ce qu'il dira, quoique pratiqué autrefois, sera regardé comme nouveau, et ne plaira pas aux *satrapes auxquels la majesté convient plus que la vérité* [2]. » Cependant, dit-il à Eugène, il y a eu des pasteurs avant vous qui se donnaient tout entiers au soin du bercail ; des pasteurs de nom et d'effet, qui ne regardaient rien comme indigne d'eux, excepté ce qui pouvait nuire au salut de leurs brebis ; qui sacrifiaient leurs peines, leurs biens, leur existence, et n'avaient d'autre vue que de former à Dieu un peuple parfait. « Qu'est devenue cette coutume ? s'écrie Bernard....
» Vous voyez tout le zèle de certains ecclésiastiques se borner à la conservation de leur dignité. Ils accordent tout à l'honneur, et rien ou peu à la sainteté [3]. Si quelque circonstance vous invite à vous abaisser, à vous rendre plus accessible, on vient aussitôt vous dire que cela ne convient point à votre dignité, que cela ne convient point à votre rang, à votre personnage. La dernière chose dont on parle, c'est de ce qui convient à Dieu [4]. »

Le saint passe en revue et stigmatise énergiquement les excès qui, de son temps, ternissaient l'éclat de la cour romaine. Il revient ensuite au pape, et lui adresse cette hardie apostrophe : « Quoi donc ! ne vous éveillerez-vous pas au milieu des filets de la mort dont on vous environne ? J'éprouve pour vous une sainte émulation ; et Dieu veuille qu'elle soit aussi profitable pour vous qu'elle est ardente en moi ! Je sais quelle est votre demeure ; des incrédules et des flatteurs sont de votre compagnie. Ce sont des loups

[1] Lib. III, cap. 5, p. 434. — [2] Quia non placebit satrapis, plus majestati quam veritati faventibus. (Lib. IV, cap. 2, n. 3). — [3] Honori totum datur ; sanctitati nihil, aut parum. (Lib. IV, cap. 2, n. 5). — [4] De placito Dei ultima mentio est. (Ib.).

» et non des brebis ; et toutefois vous en êtes le pasteur...
» Vous ne pouvez le nier ; autrement celui dont vous rem-
» plissez le siége vous renierait lui-même. Je parle de saint
» Pierre : mais nous ne voyons pas qu'il ait jamais paru en
» public chargé d'or et de pierreries, vêtu de soie, porté
» sur une haquenée blanche, entouré de soldats, et suivi
» d'un bruyant cortége. Certes, sans tout cet appareil,
» Pierre a cru pouvoir accomplir le commandement du Sei-
» gneur : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* [1]. En effet,
» dans l'éclat qui vous environne, on vous prendrait plutôt
» pour le successeur de Constantin que pour le successeur
» de Pierre. Je vous conseille toutefois de souffrir ces cho-
» ses pour un temps, mais non pas de les exiger comme des
» nécessités absolues [2]... »

Ce simple conseil, qui termine le tableau des pompes romaines, caractérise la prudence de l'homme de Dieu, et marque en même temps la limite qui le sépare des modernes réformateurs dont le zèle sans mission s'est butté contre des formes temperaires, il est vrai, mais nécessaires. Semblables aux insensés qui couperaient l'arbre pour le dépouiller des insectes qui s'attachent aux feuilles et à l'écorce, ils ont prétendu purifier l'Eglise en abattant la papauté. Ce n'est point par l'abus qu'en corrige les abus, et jamais le mal ne le cède à un plus grand mal. Selon la parole de l'Ecriture, c'est par le bien au contraire qu'il faut vaincre le mal. Aussi saint Bernard, après une sévère investigation de tous les vices qui s'étaient glissés, avec les passions et les faiblesses humaines, dans les plus saintes institutions de l'Eglise, indique, comme les véritables et les seuls antidotes du vice, les vertus contraires; et il résume dans un admirable sommaire, celles qui doivent décorer le Pontife de Rome : « Considérez avant toutes choses, dit-il, que l'Eglise
» romaine, dont Dieu vous a établi le chef, est la mère et
» non la souveraine des autres églises; que vous êtes, non
» le souverain des évêques, mais l'un d'entre eux, le frère
» de ceux qui aiment Dieu, et le compagnon de ceux qui le
» craignent. Considérez que vous devez être une règle vi-
» vante de la justice, un miroir de sainteté, un modèle de

[1] Pasce agnos meos... pasce oves meas (Joan. XXI, 15, 16, 17). — [2] Lib. IV, cap. 3, p. 439.

» dévotion, le conservateur de la vérité, le défenseur de la » foi, le docteur des nations, le protecteur des chrétiens, » l'ami de l'époux, le guide de l'épouse, le directeur du » clergé, le pasteur des peuples, le précepteur des igno- » rants, le refuge des opprimés, l'avocat des pauvres, l'es- » pérance des malheureux, le tuteur des orphelins, le » soutien des veuves, l'œil des aveugles, la langue des » muets, le bâton des vieillards, le vengeur des crimes, la » terreur des méchants, la gloire des justes, la verge des » puissants, le fléau des tyrans, le père des rois, le modé- » rateur des lois, le dispensateur des canons, le sel de la » terre, la lumière du monde, le Pontife du Très-Haut, le » vicaire du Sauveur, le christ du Seigneur, le Dieu de » Pharaon [1] ! »

Voilà l'idée de la papauté! Est-il, parmi les réalités humaines, quelque chose de plus sublime?

CHAPITRE XXXII.

Suite du précédent. — Idée générale de la philosophie et de la théologie mystique de saint Bernard.

Dans le livre de la Considération, comme dans tous ses autres écrits, saint Bernard envisage simultanément, et jamais l'une sans l'autre, la voie active et la voie contemplative, la foi et les œuvres, l'amour et ses fruits, la charité et ses prodiges. Le but final de ses enseignements est le même que celui de sa vie : union avec Dieu par la contemplation et l'amour ; union avec les hommes par l'action et la charité. C'est ainsi que dans les instructions adressées à Eugène, après avoir déterminé les rapports du Pontife avec les choses de ce monde, il le transporte dans le monde invisible, dans la sphère des idéaux divins, et l'initie dans la science qui s'acquiert, non par l'activité de l'esprit, mais par la contemplation d'une intelligence épurée [2].

Ici saint Bernard, d'un vol sublime, plane en quelque

[1] Lib. IV, cap. 7, p. 444. — [2] Quæ enim supra sunt, actu non indigent, sed inspectu. (De Consid., lib. V, cap. 1).

sorte dans les sphères célestes. Il considère d'abord les anges; il explique leurs noms, leurs hiérarchies, leurs prérogatives, leurs fonctions diverses; puis, abordant les plus éminents objets de la théologie, il contemple la Majesté divine, expose le mystère de la Trinité, les perfections de Dieu, et développe le dogme, si fécond en applications, de l'union du Verbe divin avec la nature humaine. Bernard, comme tous les docteurs ascétiques, fonde la science sur l'amour, et cherche à élever l'homme à l'éternelle vérité, bien moins par des spéculations abstraites que par la pureté du cœur et la pratique des vertus chrétiennes. « Les choses » qui sont au-dessus de nous, dit-il, ne sont point enseignées par la parole; elles sont révélées par l'Esprit. Or, il » faut que la contemplation recherche, que la prière demande, que la sainteté mérite, que la pureté obtienne ce que » la parole ne saurait exprimer [1]. » Heureux ceux qui sont purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu [2]! Or, Dieu est la vérité même. Donc pour contempler la vérité au sein de ses mystérieux et ineffables abîmes, il faut passer par une voie purgative qui dépouille l'homme de tout ce qui fait interstice entre lui et la vérité, entre son œil ténébreux et la céleste lumière.

A ce caractère profondément chrétien, on reconnaît l'école de philosophie pratique à laquelle appartenait saint Bernard, aussi bien que Hugues et Richard de Saint-Victor; école qui, dédaignant les vaines abstractions de la dialectique, mettait la science en rapport avec les besoins intimes de l'âme [3]. Dans les œuvres de saint Bernard on ne trouve point un ensemble de doctrines scientifiques; mais elles contiennent des idées éparses, de sublimes traits de lumière, qui éclairent et dominent toute la philosophie.

Partant de l'amour comme du foyer d'où jaillit la science, il établit que la pureté de l'âme, condition de la science pure, est en raison de l'amour des choses divines; comme l'impureté de l'âme, cause de toute erreur, est en raison de l'amour des choses terrestres et charnelles. De là plusieurs sortes d'amour, qui, selon leur degré d'épuration, rapprochent l'homme de Dieu. Saint Bernard en trace la voie as-

[1] De Consid., lib. V, cap. 1. — [2] Matth., V, 8. — [3] Voy. Précis de l'Histoire de la Philosophie, par les directeurs de Juilly, quatrième période.

cendante. Il faut que l'âme passe à la fois de vertu en vertu et de clarté en clarté. A mesure que le feu de l'amour la dilate, son regard s'étend et s'illumine; elle aime et contemple : elle contemple ce qu'elle aime; et ces deux actes, l'acte de la volonté qui aime, et l'acte de l'intelligence qui contemple, se confondront dans l'éternité en un seul et même acte qui unit l'homme à Dieu; car, en même temps que notre esprit verra Dieu tel qu'il est, notre volonté se trouvera unie à lui, et opérera avec lui *les œuvres divines* [1].

L'homme n'est homme que parce qu'il aime et connaît; et celui qui aime le plus purement connaît le plus parfaitement. Or, pour connaître l'objet éternel de l'amour, il faut être assez épuré pour sentir l'action divine et la présence de Dieu. Ce sentiment est comme l'aurore du soleil spirituel qui se lève dans l'âme et lui dévoile les sublimes horizons du monde invisible, moment solennel et indéfinissable, dont nulle parole ne saurait exprimer le mystère. « Quand je l'aurais moi-même éprouvé, dit humblement saint Bernard, » croyez-vous que je pourrais parler d'une chose qui est » ineffable!.. Ce n'est pas la langue, c'est l'onction de la » grâce qui enseigne ces choses : elles sont cachées aux » grands et aux sages du siècle; mais Dieu les révèle aux » petits [2]. »

Toutefois la marque sensible et certaine du réveil intérieur est la force nouvelle qui porte le cœur à la pratique de la vertu, et une certaine connaissance de soi-même qui précède de plus vastes contemplations. C'est ce que saint Bernard explique par sa propre expérience : « Vous me demandez comment j'ai pu reconnaître que le Verbe était » proche?... Le voulez-vous savoir? C'est qu'il est vivant et » efficace; et du moment qu'il est entré dans mon âme, il l'a » réveillée de son sommeil; il a ému, attendri, blessé mon » cœur, qui est dur, pierreux et malade. Il a commencé à » arracher et à détruire, à édifier et à planter, à arroser ma » sécheresse, à éclairer mes ténèbres, à ouvrir ce qui était » fermé, à embraser ce qui était glacé... C'est ainsi que, » pénétrant dans mon intérieur, le Verbe-Epoux ne m'a » jamais fait connaître sa présence par des marques extra- » ordinaires, ni par la voix ni par des formes... J'ai seule-

[1] Voyez Serm. in Cant. cantic. — [2] Serm. LXXXV, in Cant.

» ment senti son action par le mouvement de mon cœur; » et j'ai éprouvé son active puissance par l'amendement de » mes vices, par l'amortissement des passions charnelles, » par les reproches de mes fautes, le renouvellement de » ma vie, par la vue générale des choses qui m'ont fait ad- » mirer sa grandeur [1]. »

L'âme qui aspire à cette divine lumière doit d'abord, et de toute manière, chercher à plaire à celui qui règne dans la cité céleste. Il faut que longtemps elle vive dans la foi obscure, laquelle, se développant peu à peu, s'exhale en œuvres généreuses et se couronne de fruits d'amour. Puis, se concentrant elle-même, et attirant la lumière par tous les désirs du cœur, dans son foyer le plus intime, elle devient lumineuse, elle darde les rayons d'un feu sacré, et s'épanouit devant Dieu, à la chaleur interne d'une ardente charité. « Il faut alors nécessairement, dit saint Bernard, » que l'âme se manifeste au dehors, comme une lampe qui » était sous le boisseau, et qui ne peut plus y demeurer » cachée... Le corps même, image de l'âme, participe à » cette lumière et la répand par tous ses organes; elle éclate » dans ses actions, dans ses paroles, dans ses regards, dans » sa démarche, dans son sourire toujours suave et doux... » La beauté visible de la vertu est le signe de la nubilité de » l'âme, et la rend propre au mariage spirituel avec le » Verbe divin [2]. »

Ce mariage, cette céleste alliance est, comme nous l'avons vu, le terme où viennent aboutir tous les enseignements de saint Bernard : l'union de l'âme avec Dieu est le grand objet de la vie ascétique et de la philosophie chrétienne; elle commence en cette vie et se consomme dans l'éternité. Le saint docteur revient infatigablement à cette même idée; il l'envisage sous toutes ses faces, et s'applique à en dégager tout ce qui pourrait la ternir. D'abord il démontre la possibilité de cette alliance : « Qu'on ne pense » pas, dit-il, que l'inégalité de deux termes la rende dé- » fectueuse ou entrave sa consommation. L'amour supplée » à tout, remplit tous les vides, comble tous les abîmes; il » forme un nœud indissoluble, et rend parfait le mariage » spirituel [3]. »

[1] Serm. LXXIV, in Cant. — [2] Serm. LXXXV, in Cant. — [3] Serm. LXXXIII.

Il explique ce mariage et en dévoile les glorieux mystères : « C'est un amour saint et chaste, suave et fort, intime » et vif, qui de deux n'en fait qu'un, selon le témoignage » de saint Paul : *Celui qui adhère à Dieu ne fait plus qu'un » même esprit avec lui* [1]... Heureuse l'âme qui se lie par un » tel amour ! Eh ! comment l'épouse de l'Amour n'aimerait- » elle pas l'époux ? Comment l'Amour qui est époux ne se- » rait-il pas aimé de l'épouse [2] ? »

La possibilité, les moyens et les conditions de cette union étant posés, saint Bernard aborde un autre point non moins délicat. Il admet, avec tous les ascètes [3], la transformation de l'homme en Dieu ; mais il en écarte soigneusement toute identification panthéistique, par la distinction nette et précise des deux substances, la substance créée et la substance incréée, qui ne peuvent se confondre ; et ainsi il évite l'écueil contre lequel tant de philosophes ont échoué. Le sermon 71, sur le Cantique des cantiques, contient sur cette grave question, la doctrine formelle de saint Bernard : « L'union » de l'homme avec Dieu, dit-il, consiste, non pas dans la » confusion des natures, mais dans la conformité des vo- » lontés... Entre les trois personnes divines, il y a unité d'es- » sence et de substance ; entre l'âme et Dieu, il y a unité » d'affection et de sentiment [4]. » Cette même vérité est répétée ailleurs sous une forme plus didactique : « Dieu, dit-il, » en abordant de front la question du panthéisme, Dieu est » l'être de toutes choses, non que toutes choses soient la » même chose que lui ; mais elles sont de lui, en lui et par » lui. Celui-là donc qui a créé toutes choses est l'être même » des choses qu'il a créées ; mais il est de telle sorte l'être » des êtres, qu'il en est le principe et non la matière [5]. »

[1] I Cor. VI, 17. — [2] Idem. — [3] Voyez entre autres saint Jean de la Croix, à presque toutes les pages de ses écrits. — [4] ... Non confusio naturarum, sed voluntatum consensio... Per charitatem homo in Deo, et Deus in homine est, dicente Joanne, quia *qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo*... Atqui Deum et hominem, quià propriis exstant ac distant et voluntatibus et substantiis, longè aliter in se alterutrum manere sentimus, id est, non substantiis confusos, sed voluntatibus consentaneos. Et hæc unio ipsis communio voluntatum, et consensus in charitate. Felix unio, si experiaris : nulla, si comparaveris, etc., etc. (In Cant. LXXI). — [5] Sane esse omnium dixerim Deum, non quia illa sunt quod est ille, sed quia ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia. Esse est ergo omnium quæ facta sunt ipse factor eorum ; sed causale, non materiale. (In Cant. IV).

Saint Bernard, dans ses discussions avec Abeilard et Gilbert de Là Porrée, attache la plus haute importance à l'exposition pure du dogme de la Trinité, qu'il regarde, avec tous les Pères de l'Eglise, comme la base et la sauvegarde de la philosophie chrétienne. Ce dogme, en distinguant dans le un absolu trois personnes distinctes, donne l'idée complète de la Divinité. En effet, Dieu peut être considéré, selon l'Ecriture, comme l'être, comme la lumière et comme l'amour.

Comme l'*être*, le Père est l'abîme infini et absolu de tout être ; le Fils, la manifestation infinie et absolue de l'être ; le Saint-Esprit, la vie absolue et infinie de l'être. Considéré comme lumière, le Père est l'objet éternellement connaissant ; le Fils est le sujet éternellement connu ; le Saint-Esprit est le rapport vivant et éternel de l'objet et du sujet. Enfin, le Père, considéré comme amour éternel, aime éternellement ; le Fils est le terme éternellement aimé, et qui de toute éternité a répondu à cet amour ; l'Esprit saint est le rapport substantiel entre le Père et le Fils, l'amour procédant de l'un et de l'autre. Ainsi le dogme de la Trinité, révélant la parfaite plénitude de Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, exclut par cela même *la nécessité* de la création pour compléter ou développer la Divinité ; il évite par conséquent toute confusion subtile entre le fini et l'infini. En dehors de l'orthodoxie de ce dogme sacré, la création ne se distingue point, aux yeux des philosophes, de la substance incréée, et de là les erreurs anciennes et modernes du dualisme, du panthéisme et du polythéisme. Saint Bernard, appuyé sur cet inébranlable mystère, ne craint point de sonder tout ce qui se rapporte à l'origine des choses créées. Il interprète, sur ces profondes questions, les pensées de saint Augustin, admettant, comme lui et comme la plupart des docteurs mystiques, la préexistence de la créature dans la sagesse divine : « Où placer la raison des » choses, disait saint Augustin, sinon dans l'intelligence » même du Créateur ? Car il ne contemplait hors de lui » aucun modèle dont la création pût être une copie. Or, » il n'y a rien dans l'intelligence divine qui ne soit éternel » et immuable. Ainsi ces raisons, principes des choses, » que Platon appelle *idées*, ne sont pas seulement des idées ;

» mais leur être est l'être vrai, puisqu'elles sont immuables » et éternelles, et que tout ce qui est, de quelque manière » qu'il soit, n'arrive à existence que par leur participation[1].»

« La raison des choses, dit Origène, existant dans la » sagesse par qui tout a été fait, il s'ensuit qu'il a existé là » aussi un monde plus beau, plus orné, plus grand que le » monde sensible, de toute la supériorité de la raison pure » sur les réalités matérialisées [2]. »

Telle est exactement la doctrine de saint Bernard. Pour lui, les prototypes des choses d'en bas se trouvent en haut; et c'est en haut qu'il contemple, d'une manière plus sublime que Platon, les célestes idéaux qui préexistent dans la sagesse divine. « La créature du ciel, dit-il, a toujours devant » les yeux le miroir dans lequel elle voit clairement toutes » choses. Elle voit le Verbe, et dans le Verbe ce qui a été » fait par le Verbe; de sorte qu'elle n'a nul besoin d'emprun- » ter des créatures la connaissance du créateur. Elle n'a » même pas besoin, pour connaître les créatures, de des- » cendre parmi elles; car elle les voit dans un lieu où elles » sont d'une manière plus excellente qu'en elles-mêmes [3].» Le saint docteur donne le nom de prédestination à la préexistence de ces idées : « La prédestination, dit-il, n'a pas » commencé avec la naissance de l'Eglise; elle n'a pas même » commencé avec la création du monde, ni avec quelque » autre temps que ce soit; elle a devancé tous les siècles... » L'assemblée des élus a toujours été en Dieu, selon la pré- » destination; elle lui a toujours été présente; elle a toujours » été aimée. Car, ajoute-t-il en empruntant les paroles de » l'apôtre saint Paul, Dieu nous a comblés en Jésus-Christ » de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel, » ainsi qu'il nous a élus en lui avant la création du monde, » par l'amour qu'il nous a porté, afin que nous fussions » saints et irrépréhensibles à ses yeux. » (Eph. I, 3, 4) [4].

[1] De Quæst. octogint. tribus. Quæst. XLVI. Voy. le Précis de la Philosophie de Juilly, p. 226. — [2] Origen. in Evang. Joan. — [3] De Consid., lib. V. — [4] Serm. LXXVIII, in Cant. — *Benedixit nos* (inquit Paulus, in Eph., I, 3, 6) *in omni benedictione spirituali, in cœlestibus in Christo, sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate;* et addit : *Qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipso, secundum propositum voluntatis suæ, in laudem gratiæ suæ, in quâ gratificavit nos in dilecto Filio suo.*

Saint Bernard voyait donc l'homme à la fois dans le monde idéal et dans le monde réel : entre ces deux mondes, il admettait des relations et des participations nécessaires ; et c'est en ce sens qu'il disait : « Que les mêmes choses qui sont en » nous, par la subtilité de leur nature spirituelle, sont aussi » au-dessus de nous par la sublimité de leur être [1]. »

Aux mystères de la création il rattache l'œuvre de l'incarnation de Jésus-Christ. Ces deux idées primordiales ne s'expliquent que par l'amour [2]. L'une et l'autre conçues dans la sagesse divine, avaient pour fin la réalisation du mariage spirituel de la créature avec le Verbe. De là les mystères d'amour admirablement symbolisés dans le Cantique des cantiques ; ils expriment les divers degrés par lesquels l'âme, embrasée, transfigurée par le Verbe, est en quelque sorte *deifiée* avec lui [3] ? Saint Bernard développe ce sublime point de vue par des analogies naturelles, et en déduit tous les principes de la vie ascétique. « Ainsi, dit-il, une petite » goutte d'eau, lorsqu'elle tombe dans un vase plein de » vin, semble cesser d'être ce qu'elle était, en prenant la » couleur et le goût du vin; ainsi le fer, que le feu échauffe, » rougit et devient semblable au feu lui-même, en perdant » son ancienne forme ; ainsi l'air, pénétré par la lumière du » soleil, est en quelque sorte transformé, et devient lumi- » neux comme cet astre. Voilà comment, dans les saints, » il faudra que toute affection humaine se fonde, cesse » d'être elle-même, se transforme d'une manière ineffable, » et s'abîme totalement dans la volonté de Dieu [4]... La sub- » stance humaine, à la vérité, subsistera, mais sous une » autre forme, avec une autre gloire, avec une autre puis- » sance. »

La réascension de l'humanité, opérée par l'incarnation du Verbe, suppose sa chute. Ici se présente le problème de l'origine du mal, de sa coexistence avec le souverain bien, de sa propagation dans le monde, du mode même de sa transmission. Saint Bernard, sans traiter spécialement ces hautes questions, les touche cependant dans plusieurs de ses écrits ; sa doctrine est celle des Pères de l'Eglise. Il

[1] De Precept. et disp., cap. 20. — [2] Voyez Liber de diligendo Deo, cap. 7 et seq. — [3] Sic affici, deificari est. (Lib. de dilig. Deo, cap. 10, n. 28). — [4] ... Atque in Dei penitus transfundi voluntatem. (Lib. de dilig. Deo, cap. 10).

établit, notamment dans son livre sur la grâce et le libre arbitre, que le mal, à son origine comme à tous les actes qui le reproduisent et le perpétuent, est toujours l'effet de la liberté de l'être créé. Et ce sentiment est si énergiquement exprimé par le saint docteur que, même à ses yeux, la persistance du démon dans le mal résulte de sa volonté propre, toujours pervertie : « Ce n'est pas, dit-il, une » force étrangère et violente, mais une opiniâtreté volon- » taire et une volonté opiniâtre du démon qui le fixe dans » le mal, et l'empêche de se porter vers le bien [1]. »

Quant à la nature même du mal, elle peut difficilement être saisie ; car, selon saint Bernard comme selon saint Augustin, tout ce qui *est* est bon ; et le mal ne saurait avoir une substance propre : « Si le mal était une substance, » cette substance serait bonne... Ce qui est mal, dit ailleurs » le saint évêque d'Hippone, c'est la diminution ou la pri- » vation du bien [2] »

Une autre question mystérieuse, qui se rattache aux précédentes, est celle de la transmission du mal à travers les générations humaines. Saint Bernard énonce sur ce sujet des opinions assez positives : » La naissance terrestre, » dit-il, me perd ; c'est la naissance spirituelle qui me » sauve [3]. »

» Le péché, ajoute-t-il dans le même écrit, nous est » communiqué par la voie de la génération ; et la rédemp-

[1] De Grat. et lib. arb., cap. 6, 8 et 10. « ... Nec caret (diabolus) libero arbitrio... quodque is non valet in bonum respirare, non aliena facit violenta oppressio, sed sua ipsius in malo obstinata voluntas, ac voluntaria obstinatio, etc.»

Cette vérité, qui jette un si grand jour sur le dogme des peines éternelles, a été amplement développée par M. Bautain, dans la lettre trente-septième de la *Phil. du Christian.* « L'ange des ténèbres, dit-il, a préféré vivre de sa » vie propre, et il préférera toujours l'indépendance à la subordination... C'est » bien elle (cette créature), qui a voulu cet état violent si contraire à sa na- » ture, à sa loi... Elle est dans les tourments; mais la cause de ses tourments » est en elle, et non en Dieu; c'est l'énergie de son opposition, l'ardeur de » son vouloir propre; et son tourment durera tant qu'elle voudra, ce qui est » contraire à sa loi; et elle le voudra toujours, puisque l'amour infini n'a pu » la porter à se renoncer dans son orgueil, à reconnaître sa dépendance... » — [2] S. Aug., Confess., lib. VII, cap. 12, et Enchir., cap. 12.

« Le mal, dit M. Bautain, n'a point de substance, point d'être; il n'est qu'une » négation, ou le refus que fait la créature d'admettre la vérité et la vertu de » l'être. » (Phil. du Christ., vol. II, lettr. XXXV). — [3] Terrena nativitas perdit me; et non multò magis generatio cœlestis conservat me. (De err. Abœl., cap. 6).

» tion nous vient par la génération spirituelle que Jésus-
» Christ nous donne par sa croix et sa mort. »

Il développe cette pensée dans un autre ouvrage : « C'est
» avec raison, dit-il, que nous avons tous contracté le
» péché d'Adam, puisque nous avons tous péché en lui, en
» ce que nous étions tous en lui lorsqu'il a péché, et que
» nous avons tous pris naissance de sa chair par la *concu-*
» *piscence de la chair même.* Mais qui doute que la naissance
» selon l'esprit, que nous avons tirée de Dieu, ne nous
» soit bien plus intime que celle que nous avons tirée d'Adam
» selon la chair? considérant surtout que nous avons été
» en Jésus-Christ, selon cet Esprit, bien plus avant que
» nous n'avons été en Adam selon la chair [1].... »

Ainsi, dans toutes les questions philosophiques, Bernard revient à l'idéal primitif des choses. Il envisage cet idéal sous le double point de vue de la science et de la pratique. La science, pour être vraie, doit en reproduire le reflet et le caractère. La pratique ou la vie réelle doit de même être dominée par ce divin idéal, qui est à la fois le modèle et la loi vivante de l'homme.

Appliquant ces vues à l'ensemble de l'œuvre de la rédemption, il y trouve la réalisation d'une seule et même idée qui contient en germe tout le développement du monde et de l'humanité. Trois phases distinguent ce plan conçu dans la sagesse divine; et saint Bernard semble les rattacher à l'action personnelle des trois termes de la Sainte-Trinité. Ainsi s'explique encore le triple nœud de l'alliance contractée entre Dieu et l'homme. La première alliance a été faite par le Père; la seconde, opérée par le Fils, a été le complément de la première; une troisième alliance, consacrée par le Saint-Esprit, sera la perfection des deux. La première a été gravée sur des tables de pierre, afin qu'elle fût, en quelque sorte, posée en face de l'homme; la seconde a été implantée en l'homme lui-même, pour le lier substantiellement au Fils; la troisième sera exprimée, manifestée par la vie des élus.

« La création et la réconciliation, dit-il, regardent le
» temps présent; mais la confirmation regarde le siècle à
» venir. Le Père a créé le monde au commencement des

[1] Tract. de laude nov. mil., cap. 11.

» temps ; le Fils l'a réconcilié dans la plénitude des temps ;
» le Saint-Esprit lui donnera l'accomplissement, après le
» temps présent. Le Fils a dit du Père : Mon père a agi
» jusqu'à présent. Et il ajoute, en parlant de soi-même :
» Pour moi, j'agis présentement. (Joan., v.) Mais le Saint-
» Esprit pourra dire à la consommation des siècles : Le Père
» et le Fils ont agi jusqu'à présent, et moi je commence à
» agir ; c'est-à-dire, lorsqu'il aura rendu notre corps spiri-
» tuel, que notre corps sera attaché à l'esprit, et l'esprit à
» Dieu. L'ancien Testament nous apprend la création du
» monde, et nous promet la réconciliation ; le nouveau
» nous présente cette réconciliation, et nous en promet
» l'accomplissement. [1] »

Concluons ce chapitre, où d'ailleurs nous n'avons pu indiquer que sommairement les éléments partiels d'une haute philosophie, en remarquant la liberté tout apostolique avec laquelle saint Bernard aborde les plus intéressantes questions de la science chrétienne. L'école contemplative à laquelle il appartenait, autrement appelée Ecole mystique, avait pour base la foi ; et pour fin, l'amour : entre ces deux termes, les spéculations philosophiques pouvaient se déployer librement, sous l'œil toujours ouvert de l'Église. L'autorité qui veille sur le dépôt des traditions sacrées ne saurait entraver la production des fruits de lumière que la doctrine chrétienne enfante; semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses anciennes et nouvelles [2], selon les besoins qui changent et se renouvellent avec les siècles, l'Eglise tolère, anime, encourage tous les élans du génie, tous les travaux de l'intelligence, toutes les investigations de la pensée humaine. Mais elle les maintient dans la voie tracée par la parole divine ; et autant qu'elle se montre confiante et libérale envers le talent qui lui demeure fidèle, autant elle est inexorable et inflexible à l'égard des esprits superbes que l'orgueil pousse en dehors des routes de la foi orthodoxe.

Le chapitre suivant nous montrera la nécessité de cette sévère vigilance.

[1] Serm. XCII. — [2] Ideo omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias qui profert de thesauro suo nova et vetera. (Matth. XIII, 52).

CHAPITRE XXXIII.

Coup d'œil sur les hérésies du temps de saint Bernard.

Il n'est point d'erreur si absurde que l'esprit humain n'embrasse, quand, dédaignant les traditions sacrées, il suit ses propres lumières dans la recherche de la vérité. Ce serait un travail inutile et peut-être impossible, que de retracer toutes les espèces d'aberrations de la pensée : la diversité des vices logiques pourrait être, en quelque sorte, posée en équation avec les nuances infinies des vices moraux; et ceux-ci, à leur tour, considérés sous le point de vue psycologique et physiologique, trouveraient sans doute leurs types dégradés dans la multiplicité des maux corporels. Cette triple manifestation du mal part originairement d'une même souche, et aboutit, chacune selon son espèce, à un fruit de mort. Chose remarquable! une époque d'immoralité amène ordinairement une période d'erreurs! et à la suite des égarements de l'esprit, viennent aussi les fléaux et les maladies corporelles. Ces trois séries de maux tiennent l'une à l'autre plus qu'on ne le pense, et se produisent l'une l'autre : les mœurs règlent l'esprit, et l'esprit règle le corps ; et en définitive la santé publique dépend des doctrines, comme les doctrines dépendent de la moralité. Il serait peut-être intéressant de partir de ce point de vue pour caractériser chaque siècle par la nature du mal qui le domine, et constater la transformation successive des influences qui s'insinuent dans le monde. Mais, sans vouloir insister sur cette observation, et pour nous en tenir au temps qui nous occupe, il est manifeste que le douzième siècle se distingue par la déviation de la raison humaine, et par la tendance hétérodoxe des spéculations de l'esprit. Cette tendance avait été préparée par la prédominance des mœurs barbares dans le siècle précédent : elle eut pour conséquence, un siècle plus tard, des calamités physiques de tous genres et une ère de mortalité effrayante [1].

[1] On connaît les étranges et nombreuses maladies qui éclatèrent à la fin du treizième siècle. Ce fut surtout sous le règne des Valois que les populations en furent décimées.

Ici nous nous bornerons à exposer les principales hérésies qui se produisirent au temps de saint Bernard ; plus tard nous verrons Bernard aux prises avec elles.

La méthode d'Aristote, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, fut le grand instrument à l'aide duquel tous les novateurs entreprirent de justifier leurs doctrines excentriques. L'espèce de fanatisme que l'étude des philosophes grecs avait fait naître dans les écoles chrétiennes poussait jusqu'à l'absurde les théologiens rationalistes. Les uns, entraînés par les séductions manichéennes, posaient en face de Dieu une nature primitive, coéternelle avec Dieu, assujettie dans son développement, aussi bien que Dieu lui-même, à des lois nécessaires et absolues [1]. D'autres, reproduisant les rêveries des Indiens et des gymnosophistes, voyaient dans la création l'objet éternel de l'amour divin, et reconnaissaient ainsi tous les êtres créés consubstantiels avec Dieu : panthéisme grossier qui confondait ensemble Dieu, l'homme et la nature [2].

D'autres, et c'était la déviation la plus générale de l'esprit du siècle, portaient dans la théologie chrétienne le goût des disputes, et l'esprit de curiosité que la dialectique avait rendu plus subtil ; de manière que, discourant sur les dogmes, ils les mutilaient, pour ainsi dire, afin de les adapter aux catégories scolastiques et de les soumettre aux étroites conceptions de la raison.

Enfin des novateurs fougueux et austères, sous le prétexte de purifier les mœurs, entreprirent la tâche de réformer la doctrine ; et, arrachant tout ensemble du champ de l'Eglise les plantes du ciel et les plantes de la terre, ils composèrent un nouveau christianisme qui se brisa en mille fragments et se subdivisa en mille sectes.

Ces diverses hérésies, longtemps couvées dans les ténèbres, déployèrent ouvertement leurs symboles à l'époque

[1] Voyez Dargentré, Collect. Judic., t. I. — [2] Voyez S. Bern., in Cant., Serm. LXXI.

Le panthéisme allemand, surtout l'école de Hegel, ne semble être qu'une filiation de ces anciennes erreurs. Il faut lire, sur cette question, le remarquable ouvrage de M. l'abbé H. Maret, publié récemment sous le titre d'*Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes*, 1840. — Voyez aussi une savante dissertation sur le même sujet, par M. l'abbé Is. Goschler, directeur au collége de Juilly.

où Arnold de Brescia se flattait d'avoir abattu le chef de l'Eglise. Ce fut dans le Languedoc que s'organisa la première propagande ; la Provence et plusieurs diocèses de la France méridionale en furent bientôt infectés. Ces contrées semblaient plus accessibles que d'autres aux entreprises des novateurs. Outre l'espèce de charme qu'exerçait sur des imaginations vives le mysticisme oriental, elles subissaient depuis longtemps les influences d'un clergé grossier et ignorant. Les vices, les scandales publics, dont un grand nombre de pasteurs offraient le révoltant spectacle, ne prêtaient que trop d'armes aux prédicateurs des nouvelles doctrines. Ceux-ci n'attaquèrent d'abord que le clergé ; mais du clergé, ils passèrent à la hiérarchie ecclésiastique ; de la hiérarchie à l'autorité de l'Eglise ; et cette digue une fois rompue, les erreurs pénétrèrent par torrents dans toutes les éçoles schismatiques. Chacune de ces écoles se produisait comme la seule et véritable Eglise, sous un nom emprunté soit à son chef, soit à la ville où elle venait de naître [1]. C'est ainsi qu'on vit apparaître presque simultanément les différentes sectes manichéennes qui, favorisées par Roger, comte d'Albi, se rendirent dans la suite si redoutables sous leur nouveau nom d'Albigeois [2]. Les Pétrobusiens, disciples de Pierre de Bruys, avaient été leurs prédécesseurs. Ils se divisèrent ; et de leur sein sortirent les Henriciens, plus fougueux que leurs devanciers. Tanchelme et ses partisans, connus dans le douzième siècle sous le nom d'hérétiques de Cologne, mitigèrent les doctrines du moine Henri, et les propagèrent en Flandre, à Cologne, à Utrecht, en Hollande. Les apostoliques de Périgueux, les Cathares d'Italie, les Patarins ou Parfaits d'Allemagne, les Passagiens, les Bons-Hommes, les Arnoldistes, les Publicains, et une foule d'autres se signalaient par la singularité de leurs dogmes et par leur commune révolte contre le centre de l'autorité catholique [3]. Le manichéisme des Albigeois, ainsi que le témoignent les monuments contemporains, n'était pas à la vérité la même

[1] En retraçant ces faits, on croirait écrire l'histoire de la réforme du seizième siècle : tant il est vrai que les mêmes errements conduisent toujours aux mêmes résultats ! — [2] Dupin, Hist. des controv., douzième siècle, p. 356. — [3] Voyez sur ces différentes hérésies, Dupin, Hist. des controv., au douzième siècle, et le Dictionnaire des hérésies.

doctrine que celle de Manès. Ils enseignaient que Dieu avait créé Lucifer ; que celui-ci, s'étant révolté contre Dieu, fut chassé du ciel avec ses anges, et que, banni des régions invisibles, il avait produit le monde visible sur lequel il régnait. Dieu, pour rétablir l'ordre, avait alors créé le Christ qui, aussi bien que Lucifer, n'était par conséquent qu'*une créature de Dieu*. C'est en ce dernier point que les Albigeois s'accordaient avec les Ariens. Ces sectaires, pleins de ressentiments contre le clergé, à cause des rigueurs dont ils avaient été l'objet, attaquèrent principalement tout ce qui, dans la religion, se lie au sacerdoce. Ils rejetèrent la doctrine des sacrements, les cérémonies de l'Eglise, les prérogatives des Pontifes, condamnèrent la dîme et stigmatisèrent les ecclésiastiques qui possédaient des biens fonds. Ce fut là surtout ce qui donna quelque poids à leur influence et attira à leur parti les peuples mécontents, et de cupides seigneurs impatients d'envahir les domaines de l'Eglise [1]. Saint Bernard, appelé à les combattre, fait un hideux tableau des sectes qui professaient quelques-uns des dogmes de cette formidable hérésie. Il les accuse de mener une vie dissolue sous des apparences trompeuses; et fait ressortir en particulier leurs enseignements touchant le mariage, le baptême des enfants, l'abstinence des viandes, le purgatoire et la prière pour les morts [2].

Parmi ces hérésiarques, Pierre de Bruys se signalait par son audace. Il dogmatisait en Languedoc et en Provence, tandis que son disciple, Henri, prêchait à Lausanne et faisait l'apôtre dans différentes autres contrées de la France [3]. Le premier était laïc; le second était un moine renégat. Tous deux enseignaient que les enfants encore privés de l'usage de leur raison ne pouvaient recevoir efficacement le baptême ; et, fondés sur cette opinion, ils rebaptisaient les adultes qui entraient dans leur secte. Outre cette hérésie, ils en professaient une foule d'autres non moins pernicieuses, que le vénérable abbé de Cluny a réduites en cinq chefs : 1° Ils condamnaient l'usage des édifices sacrés, des temples et des autels, et les faisaient abattre. 2° Ils rejetaient le culte de la croix. 3° Ils défendaient la célébration du saint sacrifice,

[1] Hist. du Languedoc, t. II. — [2] Voyez ses serm. in Cant., 64, 65, 66, où ces erreurs sont longuement exposées. — [3] S. Bern., epist. CCXLI.

regardant la messe comme inutile ou superstitieuse. 4° Ils enseignaient que la prière et les bonnes œuvres, pas plus que la messe, ne pouvaient contribuer au soulagement des défunts. 5° Ils éliminaient du canon des Saintes-Ecritures plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

De telles nouveautés avaient captivé beaucoup d'esprits, et fomentaient de lamentables désordres. On ne voyait en Provence que des chrétiens rebaptisés, des temples profanés, des autels renversés, des croix brûlées. « Les églises » sont désertes, s'écrie saint Bernard en contemplant sur » les lieux mêmes les ravages de l'hérésie, les églises sont » désertes ; les basiliques sans peuples ; les peuples sans » prêtres; les prêtres livrés au mépris, et les chrétiens sans » Christ! On dépouille nos temples comme des synagogues; » on ôte aux sacrements tout ce qu'ils ont de sacré ; on enlève à nos jours solennels leur auguste solennité! Les hom» mes meurent dans leurs péchés, et leurs âmes passent, » hélas! de cette vie au redoutable tribunal de Dieu, sans » avoir été réconciliées par le sacrement de la pénitence, » ni munies de la sainte communion! Les petits enfants sont » exclus de la vie, puisqu'on leur refuse la grâce du baptê» me, et qu'on les empêche d'approcher de Celui qui cepen» dant a dit assez hautement : Laissez venir à moi les petits » enfants[1]!.... »

Oh! que ce langage exprime bien la vraie sollicitude qu'inspire le salut des âmes! Saint Bernard, dans cette occasion, ne perd pas son temps à réfuter des doctrines ; il est trop pressé des auver les âmes. Il n'envisage ces doctrines que dans les effets funestes qu'elles exercent sur les âmes ; il les touche au vif ; il en indique les mortelles conséquences, et nous le verrons bientôt accourir, non pour disputer ni pour discourir, mais pour instruire et guérir[2] !

Tandis que les Henriciens se fortifiaient à Toulouse, où l'abbé de Clairvaux ne tarda point à se rendre, d'autres hérétiques, exaltés par Tanchelme, propageaient en Flandre,

[1] Basilicæ sine plebibus, plebes sine sacerdotibus, sacerdotes sine debita reverentia sunt, et sine Christo denique christiani. Ecclesiæ synagogæ reputantur, sacramenta non sacra censentur; dies festivis frustrantur solemniis, etc. (Epist. CCXLI). — [2] Saint Bernard empêcha l'essor de l'hérésie au douzième siècle. Que serait-il advenu s'il y avait eu un saint Bernard au seizième siècle? Que serait-ce si de nos jours nous avions un saint Bernard?

à Cologne et dans une partie de la Hollande, des doctrines plus dangereuses et plus extravagantes encore, Tanchelme ou Tanchelin était comme Pierre de Bruys, un simple laïc. Il prétendait avoir la mission de réformer la discipline et l'enseignement de l'Eglise. Ainsi que tous les autres réformateurs de son temps, il déclama d'abord contre le Pape, contre l'épiscopat, contre les usurpations du clergé; il interpréta bientôt à sa manière le sacrement de l'autel; et ces premières tentatives ne furent que les préliminaires de ses doctrines insensées. Cependant ces doctrines trouvèrent des partisans. Tanchelme, exalté par le succès de ses prédications, ne se crut plus seulement un apôtre; il se présenta comme le fils de Dieù, soutenant que Jésus-Christ n'était Dieu que parce que le Saint-Esprit s'était posé sur lui; qu'ainsi, ayant reçu comme Jésus-Christ la plénitude du Saint-Esprit, il n'était point inférieur à Jésus-Christ. Le peuple le crut; et Tanchelme fut honoré comme un homme divin. On assure même, et Abeilard entre autres le témoigne, qu'il permit qu'on élevât un temple en son honneur, tandis qu'il renversait les temples consacrés à Jésus-Christ! Cet hérésiarque avait commencé sa carrière par condamner le déréglement des mœurs cléricales; il la finit par sanctionner les mêmes désordres, et donna des scandales bien autrement monstrueux que ceux contre lesquels il s'était élevé. La fascination de ses disciples était telle, qu'ils se glorifiaient des infâmes faveurs que l'*homme divin* avait accordées à leurs femmes et à leurs filles [1].

Quelques sectes, issues de celles de Cologne, étaient arrivées par une autre voie, sinon aux mêmes extravagances, du moins à une sorte de christianisme non moins dénué de vie et de vérité. Ils enseignaient, écrit le prévôt de l'église de Cologne à saint Bernard, que les seuls *parfaits* composaient la vraie Eglise, et que le reste des chrétiens était abandonné à la superstition et à l'erreur. Leur pierre d'achoppement avait été le dogme du purgatoire; ils le rejetèrent, et soutinrent que les âmes, au sortir du corps, passaient immédiatement dans leur lieu, soit au ciel, soit en enfer. « Demandez-leur donc, s'écrie saint Bernard, deman-

[1] Voyez son histoire et sa doctrine dans Dupin, Hist. des controv. au douzième siècle. — Voy. aussi Dict. des hérésies, article *Tanchelin* ou *Tanchelme*.

» dez-leur qu'ils vous expliquent ce que Jésus-Christ veut
» dire, quand il parle d'un péché qui ne sera remis ni en ce
» monde ni en l'autre! Pourquoi Jésus-Christ aurait-il tenu
» ce langage, s'il n'y avait en l'autre vie ni rémission ni pur-
» gatoire possible[1]? » Du reste, la rupture de ce seul chaînon de la Révélation fit crouler pour ces hérétiques tout l'ensemble de la doctrine chrétienne. Après avoir nié le purgatoire, conséquents avec leur principe négatif, ils nièrent l'efficacité de la prière pour les morts. Mais cette prière étant un des plus anciens usages consacrés par la tradition, il fallut, pour y échapper, nier la tradition; puis, cet usage se trouvant encore constaté par certains livres de l'Ecriture Sainte, il fallut rejeter ces livres. Enfin, les pères des premiers siècles, et notamment saint Augustin, priaient pour les morts, et l'Eglise, dans tous les temps, en fait la commémoration dans ses offices. Donc, répondent les hérétiques, saint Augustin et les Pères suivaient sur ces points les rêveries du paganisme, et l'Eglise, tout entière, dès les premiers siècles, donnait dans la superstition et dans l'erreur. Ainsi tombaient, sous la hache d'une fatale logique, toutes les colonnes de l'antiquité chrétienne.

Ce néo-christianisme, dépouillé de ses dogmes fondamentaux, de ses traditions, de son culte, de ses monuments séculaires et de toutes les garanties de son intégrité, ne tarda point à se mélanger avec les doctrines d'un faux mysticisme qui, rejetant toutes les formes pour ne garder que l'esprit, abandonna l'homme à la vanité de ses pensées. Les Cathares, ainsi appelés à cause du témoignage qu'ils se rendaient à eux-mêmes, comme formant une église d'une indéfectible pureté, ouvraient la porte aux plus étranges superstitions, tandis qu'ils la fermaient aux enseignements de l'Eglise. Selon ces hérétiques, le démon est le créateur des éléments matériels; c'est lui qui a formé le corps d'Adam du limon de la terre dans lequel un ange de lumière fut enfermé; il fit ensuite la femme; et ayant cohabité avec elle, Caïn naquit de leur union. Ève à son tour séduisit l'homme; et le fruit défendu, dont parle l'Ecriture, n'est autre chose que le symbole de leur commerce [2]. Ils enseignaient en

[1] In Cant., serm. LXVI. — [2] Mulier ad Adamum ivit et qualiter cum ipso coïret ostendit et suasit. — Credere debemus quod lignum, quod est in me-

outre, dit un auteur grave, que le soleil est le diable, que la lune c'est Ève, que les étoiles sont des démons, et qu'enfin personne ne peut être sauvé s'il n'est de leur secte [1]. Ce même auteur parle encore d'une autre secte qui, prenant le contre-pied de celles qui rejetaient les Saintes Ecritures, donnait dans l'excès contraire. Les Passagiens aspiraient à une sainteté pharisaïque, par l'observation littérale de la loi ancienne. Ils soutenaient que Jésus-Christ n'avait point aboli cette loi, et que pour être sauvé il fallait revenir au sabbat, à la circoncision et aux autres observances de la synagogue.

Enfin les Arnoldistes, disciples d'Arnold de Brescia, avaient de leur côté formulé un christianisme mitigé, après leur rupture définitive avec l'Eglise. Leur prédication se dirigeait principalement contre le Pape, et ils voyaient l'Eglise partout, excepté là où réside son chef visible. Trente de ces fanatiques passèrent en Angleterre pour y semer leur doctrine; mais ils y furent exterminés avant d'avoir pu commencer leur entreprise. L'histoire ne leur attribue qu'une seule conversion; ce fut celle d'une vieille femme: elle seule seconda les novateurs et reçut la semence de l'hérésie [2]. Guillaume de Newbrige, historien presque contemporain, rapporte leur interrogatoire et leur supplice: tous protestèrent jusqu'au dernier soupir contre l'autorité du pape et l'enseignement de l'Eglise.

Il y eut dans le même temps un fanatique dont nous ne ferons mention ici que pour compléter ce triste tableau. C'était un noble breton, Eon de l'Etoile, qui, dans le délire de son exaltation, s'annonçait comme l'envoyé de Dieu, chargé de juger les vivants et les morts. *Eon* avait, dit-on, été frappé de la formule finale de certaines prières de l'Eglise qu'il ne comprenait pas : *Per* eum *qui venturus es judicare vivos et mortuos.* Il se persuada que c'était lui qui se trouvait désigné dans ces paroles; et il le

dio paradisi, est vulva muliebris. (Voyez Fusslin, I, p. 92). — [1] Dupin, Hist. des contr. eccl., douz. siècle. — [2] (Dupin, Hist. des contr., ch. 6, p. 349).

Je regarde cette femme du douzième siècle comme la mère de l'anglicanisme; du moins l'a-t-elle conçu dans ses flancs : une autre femme a pu l'enfanter quelques siècles plus tard. En fait de doctrines, le temps de la gestation est plus ou moins long; et entre un principe posé et ses conséquences réalisées, il s'écoule souvent des siècles.

persuada aux autres. Ses prétendues révélations sur la fin du monde et sur le jugement dernier firent impression sur le peuple ; et ce ne fut pas sans une forte résistance qu'on parvint à l'arrêter. Le pape Eugène regarda sa doctrine comme une folie, et non comme une hérésie [1]. Il fit enfermer l'insensé prédicateur ; mais ses disciples, plus insensés que lui, aimèrent mieux subir le supplice des flammes que de renoncer au culte de leur maître [2].

Telles furent les principales sectes qui s'élevèrent au douzième siècle et ourdirent contre l'Eglise une immense conspiration qui fit jeter un long cri de terreur à toute la chrétienté [3].

Nous ne parlons pas ici des erreurs de l'évêque Gilbert de La Porée, sur lesquelles d'ailleurs nous aurons à revenir. Ces erreurs provenaient plutôt des abus logiques en matière doctrinale que d'une opposition voulue à l'enseignement de l'Eglise. Gilbert de La Porée n'osa point soutenir les propositions qu'il avait hasardées, en la présence de saint Bernard, et il s'empressa de signer la profession de foi dont ce dernier composa la formule [4].

Il fallait, selon la parole de l'Evangile, que les semences de toutes ces erreurs manifestassent les fruits, avant d'arracher les plantes que le Père céleste n'avait point plantées. Ces fruits étaient mûrs ; et l'abbé de Clairvaux, chargé par le Souverain Pontife de prêcher la croisade, fit servir cette haute mission à l'extirpation de l'hérésie : c'est par la sainte folie de la croix qu'il allait confondre les doctrines humaines.

L'ordre chronologique de cette double série de faits forme, dans la vie de saint Bernard, une nouvelle période qui sera l'objet de la dernière partie de cet ouvrage.

[1] Eon (Eὤν) signifie l'être. Les gnostiques appelaient *Eons* de prétendues incarnations de l'Être suprême qui, suivant eux, se manifestaient de temps en temps sur la terre. Il est probable qu'une vague tradition de cette science occulte ne fut point étrangère à la folie d'Eon de l'Etoile. — [2] Dupin, Hist. des controv., ch. 6, p. 353. — [3] L'histoire des Albigeois et les terribles catastrophes qui s'y rattachent, appartiennent au 13e siècle et n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage. La matière dont nous n'avons indiqué que les premiers éléments, se trouve traitée à fond dans l'ouvrage de M. Hurter, *Vie d'Innocent III, et de son siècle*. — *La Vie de saint Dominique*, par le P. Domin. Lacordaire, ouvrage dont la seule annonce excite à un si haut point l'attention publique, complétera l'histoire de cette grande époque. — [4] Voyez sur la doctrine de Gilbert de la Porée, le P. Perrone. S. J. Prælect. Theolog., vol II, p. 94.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

VIE APOSTOLIQUE DE SAINT BERNARD.

DEPUIS LA PRÉDICATION DE LA CROISADE JUSQU'A SA MORT. — (1145.-1153).

CHAPITRE XXXIV.

Idée des croisades. — Situation de la chrétienté d'Orient.

Terre sainte! Terre des douleurs humaines et des divines miséricordes, je te salue! Terre prophétique, patrie de Dieu et de l'homme, c'est toi qui maintenant appelles nos regards; et à ton seul nom une irrésistible émotion nous fait tressaillir, et les accents du chantre royal retentissent au fond de notre âme : O Jérusalem ! si je t'oublie, que ma droite soit mise en oubli !

Mais pour parler dignement de Jérusalem, il faut emprunter le langage de saint Bernard : « Je te salue donc, » cité sainte, cité du Fils de Dieu, choisie et sanctifiée pour » être la source du salut ! Je te salue, demeure du grand » Roi d'où émanent les prodiges anciens et nouveaux qui » réjouissent le monde ! Souveraine des nations, capitale » des empires, métropole des patriarches, mère des apôtres » et des prophètes, foyer primitif de notre foi, la gloire et » la bénédiction du peuple chrétien !... Je te salue, terre de » promission où coulaient autrefois le lait et le miel en fa- » veur de tes premiers enfants, et qui a produit pour les » siècles futurs, les aliments de la vie et les remèdes de » l'immortalité. Oui, cité de Dieu, de grandes choses ont » été dites de toi [1] ! »

Jérusalem, quoique morte et desséchée, semble conserver la vertu, comme les ossements du prophète, de donner la vie aux morts qui touchent à ses antiques dépouilles.

[1] S. Bern., Ad milites Templi, p. 39.

Son nom, à l'instar du nom de Dieu d'où il tire son origine, renferme une force cachée qui, à certains intervalles, se manifeste au monde comme l'étincelle électrique, et propage en tous lieux une commotion sacrée; et quand le monde s'égare, ou s'épuise, ou s'endort mollement à l'ombre de la mort, ce nom vivifiant le réveille; et l'ange qui descend dans la piscine de la ville sainte, remue les sources de la vie et ranime la sève divine dans les veines de l'humanité.

Il n'est pas de grande idée, pas de principe initial, pas d'impulsion venant du ciel, qui, pour se répandre dans le monde, n'ait passé par la Terre-Sainte. C'est là que jaillirent, au cemmencement, les larmes et le sang de l'homme coupable; là reposent, sous la montagne du Crâne [1], les dépouilles d'Adam et de la mère des vivants. Melchisédech y vint offrir le sacrifice de la réconciliation future; et sous les pas du prêtre, selon l'ordre éternel, naquit Salem, la ville de la paix. Les trois races de l'humanité, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, vinrent tour à tour mêler leur cendre à celle du père des hommes. Ainsi se forma, autour de la première tombe humaine, autel primitif de la Miséricorde, le champ sacré de la mort, vaste cimetière des fils de l'homme, dont l'enceinte dut graduellement se dilater jusqu'aux extrémités du monde. Le sang des bêtes, le sang de l'homme, le sang de Dieu inonda successivement cet autel mystique; et du sommet de cet autel, sur la montagne sainte où le Christ consomma son sacrifice, la grâce divine alla répandre ses flots sur les morts, et arroser en tous lieux la poussière d'homme qui doit refleurir un jour. Toutes les nations semblent avoir quelques droits sur la Terre-Sainte; du moins a-t-elle été possédée ou occupée tour à tour par les principaux peuples antiques et modernes. De période en période elle réclame des tribus nouvelles; et c'est dans le flux et le reflux de leur sang que Jérusalem, véritable cœur de la terre, alimente les pulsations de sa mystérieuse existence. Nul doute que les croisades, ce grand acte de l'histoire moderne, ne se rattachent aux anneaux de

[1] Le Calvaire, *lieu du crâne*, sur lequel fut plantée la croix du Sauveur, renferme, dit-on, les ossements d'Adam et d'Ève. — Cette assertion n'a rien d'authentique; mais elle se fonde sur de pieuses traditions que l'Eglise n'a jamais condamnées.

cette longue chaîne de mystères. N'apercevoir dans cet acte que l'enthousiasme de quelques guerriers qui courent à la délivrance d'un sépulcre, ce serait dépouiller l'histoire de son idée vivifiante, ce serait méconnaître le plan providentiel dans les plus magnifiques développements de l'œuvre du christianisme.

Nous l'avons dit ailleurs [1]; il y a dans les faits de l'histoire humaine un ordre de choses invisibles où les origines et les conséquences dernières des choses échappent à nos investigations. Nous ne pouvons saisir ici-bas que les reflets et les effets secondaires des causes cachées; et, selon la doctrine de l'apôtre, c'est aux réalités supérieures et permanentes, bien plus qu'aux phénomènes passagers, que doit tendre la science chrétienne. Toutefois, à ne considérer les croisades que dans leurs résultats connus, il est impossible de leur contester une sublime idée, une nécessité divine, en quelque sorte, qui seule a pu produire de si grandes choses.

Notre objet n'est pas d'entrer ici dans les détails de cette phase de notre histoire. D'autres ont raconté les exploits des héros chrétiens, leurs travaux, leurs conquêtes, leurs éclatantes vicissitudes; mais nous devons constater, à l'entrée de la sphère que nous allons parcourir, l'esprit qui animait les guerres saintes, et l'immense influence qu'elles ont exercée sur la civilisation chrétienne.

Disons donc que la question, tranchée par les croisades, n'était pas de savoir si le saint sépulcre appartiendrait aux disciples du Christ ou aux disciples de Mahomet; il s'agissait de décider lequel de ces deux peuples posséderait la domination du monde: cette question fut portée au tribunal de la ville sainte.

La formidable race des Turcs avait établi son empire sur tout l'Orient; de là elle menaçait d'envahir l'Occident: les nations européennes, affaiblies par le morcellement du territoire et par leurs dissensions intestines, tremblaient à l'approche des flots de cette mer impétueuse. Quelle digue eût été capable d'arrêter le torrent, de le refouler, sinon la digue formée par le rassemblement de tous les peuples chrétiens? Mais un tel concours, un soulèvement si universel ne pouvait se réaliser, comme toutes les grandes choses,

[1] Introd, p. 73.

que sous l'action d'une idée religieuse. Le divin souffle de la religion possède seul la puissance d'exciter en tous les hommes un sentiment analogue, de les unir dans une même pensée, et d'allumer partout la flamme active d'un généreux enthousiasme.

L'esprit humain ne comprit pas alors sans doute les ramifications hautes et vastes de cette idée : l'homme est presque toujours l'instrument d'une œuvre qu'il ne connaît pas; la semence qu'il a semée ne se révèle que par son fruit. L'ardeur guerrière des croisés n'aspirait qu'à la délivrance d'un tombeau ; et elle délivra le monde. Il fallait, pour frapper l'esprit du siècle et se rendre accessible à tous, que l'idée supérieure des croisades se formulât nettement et simplement. Il s'agissait donc d'arracher au démon la possession de cette terre sacrée au-dessus de laquelle le ciel s'était ouvert pour rendre témoignage au Fils de Dieu. Voilà ce qui fut compris par tous ; et la divine magie de cette idée réveilla la foi, et captiva la chrétienté tout entière. Il en résulta, pour première conséquence, un subit rapprochement des peuples, une merveilleuse concordance de sentiments, d'intérêts et de pensées qui, d'une manière inattendue, mit fin aux discordes religieuses, aux troubles politiques, aux guerres civiles. La seconde conséquence, inhérente à la première, fut un nouveau relief, pour ainsi dire, de la Papauté, qui reparaît inévitablement au faîte des choses humaines toutes les fois qu'un besoin d'union se fait sentir parmi les peuples. Jamais aucune doctrine, aucune théorie, aucun triomphe d'armes ou de paroles ne donna au Saint-Siége plus de poids et d'influence dans les affaires du monde que le seul fait des croisades ; et cette influence centrale, cette haute prépondérance était la condition du développement du moyen-âge et de la civilisation des âges futurs.

Qui n'admirerait la force qui a pu appeler et réunir cent peuples comme une seule famille de frères ? A peine si un siècle auparavant on parvenait à rassembler une armée de cinq ou six mille hommes ! Ce fut au sein de la grande armée chrétienne que l'action du chef de l'Église reprit son ascendant sur l'unité catholique. Que si on joint à cette considération les vertus magnanimes que les guerres saintes

firent naître ; si même, en prenant l'extrême opposé, on songe à la foule de chrétiens oisifs et dégénérés que l'Occident dégorgea sur l'Orient, et à la vaste purification qui en résulta pour l'Église, on découvrira dans les croisades une nouvelle série d'inappréciables avantages.

Cette purification ne fut pas seulement morale et matérielle ; elle se fit sentir principalement dans la sphère intellectuelle. Nous avons vu dans les chapitres précédents quelle était partout la fermentation des esprits ; le dévergondage de la pensée humaine débordait de toutes parts ; et si, à cette époque, l'énergique activité de la raison n'avait été subjuguée par un attrait supérieur, elle eût dévoré la civilisation naissante, et l'Europe serait retombée dans les ténèbres de la barbarie. Ici se montre, sous le point de vue intellectuel, un des effets les plus immédiats et les plus merveilleux des croisades. Le nom de Jésus-Christ, prêché partout avec l'autorité de la foi, imposa silence à la raison discoureuse. Au souvenir des lieux saints, où s'étaient accomplis les mystères d'amour, la piété chrétienne reprit son empire sur les esprits; les larmes de la componction remplacèrent de stériles discussions; et aux vaines disputes, partage des temps insipides, succédèrent l'action et les œuvres, caractères distinctifs des époques de foi. Il serait difficile de se représenter quel eût été le sort de l'Europe chrétienne, si les guerres saintes n'avaient point ouvert un nouveau cours au développement des esprits. La civilisation se trouvait bien plus compromise par la déviation de la raison que par les incursions des barbares; et l'on ne saurait préciser quel eût été le plus grand malheur pour le monde catholique, ou le triomphe de Mahomet ou le triomphe de l'hérésie. Ces deux adversaires de l'Église cherchaient en même temps à prévaloir contre elle : ils furent l'un et l'autre maîtrisés par les croisades; et l'instinct de cette double mission animait si bien les prédicateurs des guerres saintes, que leurs paroles se dirigeaient à la fois contre les hérétiques et contre les infidèles; et les croisés eux-mêmes tournaient spontanément leurs armes contre les uns et contre les autres.

Sans doute que l'esprit de Dieu, la justice, la charité, la vérité, ne guidèrent pas toujours la masse des soldats de

la croix : nous ne prétendons pas contester les abus monstrueux qui trop souvent souillèrent leurs entreprises. Mais ici le seul point de vue qu'il importe de saisir, c'est l'idée qui plane sur ces hautes questions : c'est d'après cette idée, bien plus que d'après les faits accomplis, qu'il faut apprécier l'homme dont la chaleureuse éloquence donna le branle aux croisades.

Un demi-siècle s'était à peine écoulé depuis la conquête de la Terre-Sainte, par Godefroy de Bouillon. La conservation du nouveau royaume entre les mains d'une poignée de chrétiens semblait plus miraculeuse que la conquête elle-même. En effet, nulle tentative des redoutables ennemis qui l'entouraient de toutes parts n'avait pu l'ébranler. Les Francs orientaux, confiants dans leurs droits acquis, et pleins de foi en l'avenir, vivaient au jour le jour, sans s'inquiéter des préparatifs hostiles qui se tramaient dans le camp des Sarrasins. Il leur semblait humainement impossible de perdre cette terre chérie, achetée par tant de travaux et consacrée, pour ainsi dire, par une abondante effusion de sang chrétien. Cependant, vers la fin de l'année **1144**, un funestre désastre vint tout à coup troubler leur sécurité et renverser leurs espérances. La ville d'Edesse, principal boulevard de la chrétienté d'Orient, Edesse, qui, selon une antique tradition, était la première de toutes les villes chrétiennes, puisque son roi avait, dit-on, été converti par Jésus-Christ lui-même ; Edesse retomba au pouvoir des Musulmans. Sa chute fit trembler Antioche et laissait sans défense la triste Jérusalem, gouvernée alors par une femme [1]. Dans ce péril extrême, l'Orient jeta un cri d'alarme qui retentit en Occident. Les malheurs de la Terre-Sainte excitèrent une affliction générale ; mais nulle part ils ne trouvèrent une plus vive sympathie qu'en France. C'était la France qui avait conquis et fondé le nouveau royaume; des princes français en étaient les feudataires ; un Français était assis sur le trône de Jérusalem. Aussi, quoique tous les états

[1] La ville d'Edesse était la capitale de la principauté fondée en Mésopotamie par Baudoin, frère de Godefroy de Bouillon. Elle fut prise, après un horrible massacre, par le sultan de Bagdad, en 1144. A cette époque, le trône de Jérusalem était occupé par Melisende, veuve du roi Foulques d'Anjou, en qualité de régente durant la minorité de son fils, Baudoin III.

chrétiens fussent intéressés à la conservation de la colonie orientale, à cause des ressources immenses qu'elle avait procurées au commerce, à la navigation, aussi bien qu'à la piété des pèlerins ; cependant la France, liée plus étroitement aux princes de la Terre-Sainte, y attachait en quelque sorte son propre honneur.

La nouvelle de la prise d'Edesse était arrivée en France au commencement de l'année **1145**. Aussitôt la pensée de voler au secours des chrétiens d'Orient monta au cœur de Louis VII. Ce jeune roi, tourmenté dans sa conscience, espérait qu'une si sainte entreprise effacerait ses fautes et lui offrirait en même temps l'occasion de signaler sa valeur. Le souvenir de ses injustes démêlés avec le Saint-Siége, les regrets que lui causaient ses exactions en Champagne, et surtout l'horrible catastrophe de *Vitry-le-Brûlé*, tourmentaient incessamment son âme; et à ces motifs déjà puissants, se joignait encore celui d'acquitter le vœu de son frère aîné, qui était mort avant d'avoir pu, selon sa promesse, faire le pèlerinage de la Terre-Sainte.

Cependant, malgré ces considérations, Louis VII n'osa donner suite à sa généreuse pensée; et soit que les difficultés de l'entreprise lui parussent insurmontables, soit que les remontrances de Suger, son ministre, eussent affaibli son zèle, plusieurs mois s'écoulèrent sans que la compassion publique ne s'exprimât autrement que par des larmes et de stériles complaintes.

Il appartenait au Pontife romain, au père commun des fidèles d'Orient et d'Occident, de rendre plus efficace l'intérêt qu'inspire à tous le sort de Jérusalem. Il tourna ses regards vers la France d'où étaient sortis quarante-cinq ans auparavant, les illustres héros qui avaient délivré le Saint-Sépulcre. Il exhorta leurs fils à défendre cette glorieuse conquête, et offrit à Louis VII l'honneur de l'initiative [1]. Les paroles du Saint Pontife trouvèrent un puissant écho dans la conscience du roi; et celui-ci n'attendait plus qu'une occasion solennelle pour manifester publiquement ses pieux desseins.

[1] La lettre d'Eugène III n'est pas seulement adressée au roi, mais à tous les Français : Dilectos filios, principes et universos Dei fideles per Galliam constitutos. (Voy. Otto Frising. De gesta Frid., lib. I, cap. 35).

« L'an du Verbe incarné, 1145, le jour de la Nativité, dit la chronique, Louis, roi des Français et duc des Aquitains, tenant sa cour plénière à Bourges, convoqua plus universellement que de coutume les évêques et les grands du royaume, et leur confia les secrets de son cœur.

» Après lui, Godefroi, évêque de Langres, homme de grande piété, parla en termes convenables de la destruction de la ville d'Edesse, et du joug honteux que les infidèles faisaient porter aux chrétiens. Il tira beaucoup de larmes à chacun en traitant un sujet si lamentable ; puis il invita la noble assemblée de s'unir au roi pour prêter assistance à leurs frères.

» Néanmoins les paroles de l'évêque et l'exemple du roi ne furent alors qu'une semence dont la moisson dut être récoltée plus tard. On décida qu'une assemblée plus nombreuse se réunirait à Vézelay, dans le comté de Nivernais (en Bourgogne), à l'époque des fêtes de Pâques, afin que le jour même de la résurrection du Seigneur, tous ceux qui seraient touchés de la grâce concourussent à exalter la croix de Jésus-Christ.

» Le roi, plein de sollicitude pour son dessein, envoya des députés au pape Eugène, afin de l'informer de ces choses. Les ambassadeurs, accueillis joyeusement, et joyeusement renvoyés, rapportèrent des lettres apostoliques qui enjoignirent à chacun d'obéir au roi dans la guerre sainte, réglant la forme des armes et des vêtements qui distingueraient les soldats de la croix; et promettant à ceux qui porteraient le doux joug du Christ, rémission de leurs péchés et protection pour leurs femmes et leurs enfants [1]. »

Une nouvelle croisade fut donc décidée en principe; mais l'opportunité d'une entreprise si difficile n'était pas généralement reconnue. Personne sans doute n'avait osé combattre ouvertement les vœux du roi ; mais les embarras politiques et les hasards de cette expédition lointaine comprimaient

[1] Odo de Diogilo. De expedit., Lud. VII in Orientem, lib. I.

« Nuntii lætantes remissi sunt, litteras referentes... Regi obedientiam, armis » modum et vestibus imponentes, etc. »

On voit ici l'origine de l'uniforme; et nous pouvons remarquer aussi la haute sanction que le pape donnait à la discipline militaire. Les temps modernes dédaignèrent cette sanction, et l'on y suppléa par le fameux code pénal. La dignité humaine a-t-elle gagné à ce changement?...

l'essor de l'enthousiasme : à tous les matériaux d'un vaste embrasement, il manquait encore l'étincelle qui dut y porter la flamme. La situation n'était plus la même que lors de la première croisade ; la connaissance des lieux et des obstacles, le souvenir des maux qu'avaient endurés les compagnons de Godefroi, et enfin l'expérience des vieillards, avaient rendu plus calme l'ardeur des chevaliers. Suger surtout, le prudent conseiller de Louis VII, dominé par les vues d'une politique toute positive, n'approuvait point le projet de la guerre sainte, il cherchait, sans succès, à en détourner l'esprit du roi [1]. Fort de ses raisons et de sa conscience, il n'hésita point, dans cette importante conjoncture, à s'en rapporter à la sagesse du saint abbé de Clairvaux. Celui-ci fut donc mandé à Bourges ; et Suger, en lui soumettant la décision d'une si grave question, était bien loin de prévoir que ce serait lui, saint Bernard, qui embrasserait avec le plus de chaleur la pensée d'une croisade, et qui renouvellerait au sein de la chrétienté le prodige de Pierre l'ermite.

Bernard cependant ne voulut point se prononcer avant l'arrivée des lettres apostoliques ; et ce fut même d'après son conseil, au rapport de plusieurs historiens [2], que les ambassadeurs de Louis VII partirent pour Rome. Mais les lettres particulières que saint Bernard écrivit en cette occasion à Eugène III, mettent en évidence son sentiment personnel et les vues qu'il fit partager au Saint-Siége « La grande nouvelle du jour, dit-il, ne saurait être indifférente à personne; elle est triste et grave; elle ne peut réjouir que nos ennemis. Dans une cause commune à toute la chrétienté, la tristesse doit être commune aussi..... J'ai lu quelque part que l'homme de cœur sent son courage augmenter avec les difficultés ; j'ajoute que l'homme de bien grandit dans l'adversité. Jésus-Christ est vivement persécuté; il est frappé, si j'ose le dire, dans la prunelle de l'œil ; il souffre dans les lieux mêmes où il a souffert autrefois. Saint Père, il est temps de tirer vos deux glaives ! Qui le fera,

[1] Vita Sugerii a Wilh. de S. Dionys. — [2] Il y a ici un point chronologique différemment rapporté par Vilken, Geschichte der Kreutzuge, 3 Buch.; et par Luden, Geschichte der Teutschen Volkes, vol. X, p. 598, n. 10. Nous avons suivi la version des plus anciens annalistes.

» sinon vous, qui êtes le successeur de celui à qui ils furent
» donnés en dépôt ? L'un et l'autre glaive appartiennent à
» Pierre ; ils doivent être tirés du fourreau, selon que la
» nécessité le commande ; l'un par votre ordre, l'autre par
» votre propre main [1]. Il fut dit à saint Pierre : *Remettez*
» *votre glaive dans le fourreau.* (Joan. 18). Donc ce glaive
» lui appartenait aussi bien que l'autre glaive ; seulement il
» y en avait un dont il ne devait pas se servir de sa propre
» main.

» Maintenant, dis-je, le moment est venu de vous servir
» de l'un et de l'autre. Vous devez dans les conjonctures
» actuelles, imiter le zèle de celui dont vous tenez la place.
» J'entends une voix qui s'écrie : Je vais à Jérusalem pour
» y être crucifié de nouveau ! Que les uns soient sourds à
» cette voix ; que d'autres l'écoutent avec indolence ; pour
» vous, successeur de saint Pierre, vous ne pouvez fermer
» votre oreille, et vous devez dire : *Lors même que tous*
» *seraient scandalisés, moi je ne le serai jamais!* Ne nous lais-
» sons pas rebuter par d'anciennes défaites ; cherchons plu-
» tôt à les réparer. Parce que Dieu fait ce qu'il veut, est-ce
» que l'homme est dispensé de faire ce qu'il doit ?... Il est
» vrai que, selon le langage de l'Ecriture, nous avons mangé
» un pain de douleur, nous avons été abreuvés d'un vin
» amer. Mais pourquoi vous décourager, ami de l'Epoux ?
» Peut-être que cet Epoux aimable vous a réservé le bon
» vin jusqu'ici ! Peut-être que Dieu, touché de nos misères,
» nous sera désormais plus favorable ! C'est ainsi, vous le
» savez, qu'il a coutume d'en agir avec les hommes ; et ses
» grâces les plus signalées sont ordinairement achetées par
» quelque grande disgrâce. Le péril est imminent ; il de-
» mande de prompts secours. Le zèle qui m'anime m'a fait
» parler avec hardiesse [2].... »

Ces chaleureux accents excitèrent la sollicitude du siége apostolique ; mais, ainsi que nous allons le dire, il en résulta pour saint Bernard des suites qu'il était loin de prévoir.

[1] « Petri uterque est ; alter suo nutu, alter sua manu, quoties necesse est, » evaginandus : » — Saint Bernard s'exprime ailleurs plus catégoriquement encore sur la signification des deux glaives. (Voy. De consid., lib. IV, cap. 3, et Exh. ad milites Templi, cap. 2). — [2] Epist. CCLVI. Ad Eug. S. P.

CHAPITRE XXXV.

Saint Bernard reçoit la mission de prêcher la croisade. — Difficultés de cette mission. Assemblée de Vézelay.

Eugène III avait tellement pris à cœur les intérêts de l'Eglise d'Orient, qu'il eût désiré, à l'exemple du pape Urbain II, se rendre en France et emboucher lui-même, selon son expression, la trompette évangélique, pour appeler tous les braves et intrépides guerriers du royaume des Francs à la défense de la Terre-Sainte [1]. Mais les récentes révolutions de Rome le retenaient au delà des Alpes, et l'empêchaient de présider en personne l'assemblée de Vézelay. Il délégua donc, pour remplir cette mission apostolique, l'homme dont l'autorité surpassait, en quelque sorte, celle du Pontife lui-même : confier à saint Bernard la prédication de la croisade, c'était en assurer d'avance le succès.

Les ordres du Saint-Siége accablèrent de frayeur l'humble moine de Clairvaux. Il avait atteint, à cette époque, la cinquante-quatrième année de son âge ; mais son existence semblait un permanent miracle, tellement son corps, amaigri et brisé par les austérités, épuisé par de longues souffrances, était frêle, pâle et languissant. A peine pouvait-il se tenir debout ; et, depuis trois ans il n'était sorti de son monastère que pour les affaires les plus importantes de son ordre ; encore s'en excusait-il quelquefois ; car, dit un chroniqueur, il était presque mort, et vous eussiez cru qu'il allait rendre le dernier soupir [2]. Et pourtant ce corps fragile et décoloré retrouvait des forces surhumaines quand il servait d'organe à l'esprit de Dieu. « Alors il s'animait graduellement, rapporte un de ses contemporains [3]; et la parole

[1] Voy. Bull. du pape Eug. III pour la seconde croisade. — *In Bullarium romanum novissimum.* — « Optabat ipse (dit Odon de Deuil) tam sancto operi manum primam præsens imponere; sed tyrannida Romanorum præpeditus, non potuit. » (Odo. de Dog., p. 12). — [2] « Corpus tenue et pene præmortuum. » (Od. de Diog., p. 12).

« Tractus sum viribus, écrivait saint Bernard lui-même en 1143, et legitimam habeo excusationem ut jam non possim discurrere ut solebam. » (Epist. CCXXVIII). — [3] Sixte de Sienne.

coulait douce et ardente de sa bouche comme un fleuve de lait et de miel, en même temps qu'elle jaillissait de sa poitrine comme d'une fournaise d'amour. »

Le moine Wilbold, abbé du Mont-Cassin, qui avait vu saint Bernard peu d'années auparavant, et qui avait été frappé de son éloquence, s'exprime ainsi à son sujet : « Cet homme vénérable, amorti par les jeûnes et les rigueurs excessives du désert, est extrêmement pâle; il porte des traces si profondes d'humilité, de componction et de pénitence ; il respire une si parfaite sainteté, qu'il persuade en se montrant et même avant de faire entendre sa voix. Il est doué d'un excellent génie et de qualités extraordinaires; il parle avec simplicité ; son élocution est claire, onctueuse et forte; son action toujours facile et naturelle, son geste plein de grâce et de vérité. La vue de ce grand homme vous touche ; ses discours vous édifient, ses exemples vous portent à la vertu [1]. »

Ainsi la haute capacité de saint Bernard et les dons surnaturels dont il était doué, avaient fait oublier au Pontife les infirmités corporelles de celui qui était son père en Jésus-Christ. Il le chargea solennellement de prêcher la guerre sainte, et lui adjoignit d'autres hommes de renom pour coopérer à ce ministère; mais, ajoute naïvement la chronique de Guillaume de Tyr, « parmi ceux qui furent » choisis pour remplir ces missions agréables au Seigneur, » le premier et principal délégué fut le sieur Bernard, abbé » de Clairvaux, homme de sainte conversation, et en tout » et partout d'immortelle recordation [2]. » La volonté formelle du Saint-Siége prévalut sur toute excuse; et Bernard, plein de zèle pour l'Eglise, plein de déférence pour son chef, se chargea courageusement du pesant fardeau de cette mission apostolique.

Cependant les hommes du siècle, au milieu desquels l'abbé de Clairvaux allait se rendre pour les arracher à leurs foyers et les précipiter sur l'Asie, ne se trouvaient point dans les conditions favorables qui avaient si prodigieusement facilité la prédication de Pierre l'ermite. Nous avons déjà indiqué plusieurs des causes qui changèrent la disposition des esprits. Mais il en est une autre qu'il ne faut point

[1] Vilbaldi abb., Epist. CXLVII. — [2] Guill. Tyr., l. XVI, § 18.

omettre, parce qu'elle semble avoir été une des principales difficultés que saint Bernard eut à vaincre. Le temps où la deuxième croisade fut résolue était précisément l'époque où la ferveur chrétienne se manifestait sous une forme et par des œuvres qui s'accordaient alors avec les dictées de la conscience. La construction des basiliques sacrées, entreprise pour la gloire de Dieu et l'honneur de la vierge Marie, était le grand objet de la dévotion populaire. De vastes confréries, qui mettaient en commun leurs efforts et leurs trésors, s'étaient formées en divers lieux pour payer à l'Eglise la dette de leur reconnaissance, et laisser, en passant sur cette terre d'exil, un monument de leur piété. Ces confréries étaient admirablement bien organisées; les hommes et les femmes, riches et pauvres, nobles et vilains, aspiraient à l'honneur d'en faire partie; et nul n'y était admis, s'il ne s'était, par une humble confession de ses péchés, réconcilié avec Dieu, et si, en même temps, il ne faisait vœu d'obéir au supérieur de la congrégation, et d'assister, selon les règles de la charité, les frères malades. Rien n'était plus édifiant que la discipline religieuse qui coordonnait ensemble la multitude des travailleurs. Ils marchaient, bannière déployée, *par monts et par vaux*, sous la conduite d'un prêtre, et se mouvaient tous ensemble comme un seul homme. Nous lisons à ce sujet des détails curieux dans une lettre écrite en 1145 par le supérieur d'un monastère en Normandie, qui vit surgir une cathédrale magnifique à l'emplacement de sa modeste église : « Qui a jamais ouï, s'écrie l'abbé de Saint-Pierre, qui a jamais vu des princes, des seigneurs puissants dans le siècle, des hommes d'armes et des femmes délicates plier leur cou sous le joug auquel ils se laissent attacher comme des bêtes de somme, pour charrier de lourds fardeaux? On les rencontre par milliers traînant parfois une seule machine, tellement elle est pesante, et transportant à de grandes distances, du froment, du vin, de l'huile, de la chaux, des pierres et autres matériaux pour les ouvriers! Rien ne les arrête, ni monts, ni vaux, ni même les rivières; ils les traversent comme autrefois le peuple de Dieu. Mais la merveille est que ces troupes innombrables marchent sans désordre et sans bruit... Leurs voix ne se font entendre qu'au signal donné; alors ils chantent

des cantiques ou implorent merci pour les péchés... Arrivés à leur destination, les confrères environnent l'église; ils se tiennent autour de leurs chars comme des soldats dans leur camp : à la nuit tombante, on allume des cierges, on entonne la prière, on porte l'offrande sur les reliques sacrées; puis les prêtres, les clercs et le peuple fidèle s'en retournent avec grande édification, chacun dans son foyer, marchant avec ordre en psalmodiant et priant pour les malades et les affligés [1]. »

Telle était, au douzième siècle, l'expression la plus vulgaire de la dévotion catholique : elle fixait l'imagination active du moyen-âge, tout en coopérant d'une manière efficace au travail interne de l'esprit chrétien qui toujours, et sous toutes les formes, tend à unir les hommes dans une œuvre commune. Ainsi surgirent sur le sol de la catholicité ces impérissables chefs-d'œuvre du monde moderne, témoignant aux siècles futurs ce que peuvent les associations, quand l'esprit religieux les anime!

Mais on le conçoit, ces travaux pleins de charmes durent susciter plus d'une entrave aux hérauts de la guerre sainte. Il en coûtait infiniment de laisser là le monument sacré pour courir les chances d'une expédition lointaine, lorsque d'ailleurs on pouvait travailler à la gloire de l'Eglise, sans quitter le foyer domestique, et participer encore aux indulgences abondantes que les Souverains Pontifes avaient attachées aux œuvres des confréries chrétiennes. Ces considérations légitimes, jointes aux appréhensions que la prudence humaine avait répandues sur l'issue douteuse d'une croisade, paralysèrent les sentiments belliqueux et enlevèrent aux résolutions de Bourges leur ascendant sur l'esprit public. Cependant, dès qu'on apprit que saint Bernard embrassait cette cause et se préparait à la prêcher au monde, toutes les raisons se turent, et l'on n'attendait plus que les oracles de l'homme de Dieu.

L'assemblée de Vézelay avait été ajournée à la semaine sainte de l'an 1146. C'était à cette époque seulement que saint Bernard devait commencer sa mission. Mais dans l'intervalle il ne demeurait pas oisif; sa correspondance témoi-

[1] Haimo Abb. S. Petri Super divam. (Voy. Mabill., Ann. ord., S. Bened., tome VI, p. 392).

gne du zèle qui le consumait ; et ses paroles écrites peuvent nous faire pressentir la chaleur des discours qu'il prononça d'abondance, discours dont il ne reste malheureusement aucune trace dans les histoires contemporaines [1].

Voulant avant tout poser le fondement qui attire la grâce du ciel, il adressa une lettre au patriarche de Jérusalem, pour lui recommander l'humilité, vertu sans laquelle toutes les autres échouent et qui seule remplace toutes les autres. Cette lettre est pleine d'une onction grave et touchante : » Quand il a plu, dit-il, au Très-Haut, de découvrir la » profondeur de ses décrets sur le salut du genre humain, » il manifesta de telle sorte son amour aux hommes, qu'il » leur livra son Fils incréé; et ce Fils s'étant fait homme » pour sauver les hommes, appela à sa suite ceux qu'il » choisit, et il choisit ceux qu'il préféra [2]. Mais parmi » ceux-ci, il en était un qu'il chérissait particulièrement ; » c'était le bien-aimé entre les bien-aimés, l'élu entre les » élus ; et il lui confia, à l'heure suprême de son sacrifice, » sa propre mère, la vierge Marie.... A quoi tend ce préam- » bule? Où veux-je en venir? Ecoutez attentivement! Le » Seigneur en a choisi plusieurs qu'il a revêtus de la dignité » sacerdotale; il a établi plusieurs princes sur son peuple ; » mais entre tous les évêques du monde, vous êtes le seul » préposé à la maison même de David, le seul qui avez reçu » en dépôt cette terre heureuse où a germé le fruit de vie, » où est née la fleur du mystère, le lis des vallées... *Otez* » *vos souliers*, disait autrefois le Seigneur à Moïse; *car le* » *lieu où vous êtes est saint* [3]. Et vous aussi, qui habitez ce » même lieu, dépouillez-vous de toute attache terrestre!... » Oh! que ce lieu est redoutable, où le soleil du Dieu des » miséricordes s'est levé d'en haut pour nous visiter! Oh! » que ce lieu est redoutable, où le père de famille est allé » au-devant de son enfant prodigue et s'est jeté à son cou » pour le revêtir ensuite d'un vêtement de gloire! où le » Sauveur du monde, si doux et si aimant, a versé sur nos

[1] Les discours que M. Michaud met dans la bouche de saint Bernard (Hist. des Croisades, 2e vol.) ont été composés par cet auteur sur les matériaux puisés dans les épîtres. Cette sorte de transformation ne nous semble pas convenir à la véracité du style historique, et nous n'avons pas cru pouvoir nous la permettre. — [2] De filiis hominum vocavit ad se quos voluit, et electos de cæteris, et dilectos præ cæteris. — [3] Exod., III, 5.

» plaies de l'huile et du vin; où le Dieu de toute consola-
» tion a formé avec nous le pacte d'une éternelle alliance...
» Oh! lieu saint et sacré, où notre divin Rédempteur n'est
» pas entré seulement avec l'eau, mais avec l'eau et le sang[1];
» lieu où il a daigné vivre et mourir!... Qui sera digne d'y
» monter après lui? Celui-là seul qui a appris de Jésus-
» Christ à être doux et humble de cœur. Sans l'humilité,
» on risque de s'y perdre. Voulez-vous donc un appui soli-
» de, inébranlable? Fondez-vous sur l'humilité... elle seule
» vous rendra digne du poste que vous occupez; elle vous
» attirera les faveurs de Dieu, qui tout grand qu'il est, jette
» ses regards sur ce qu'il y a de plus infirme dans le ciel et
» sur la terre[2]. »

Les relations que le saint entretenait depuis un grand nombre d'années avec les plus illustres personnages de son temps, relations que la Providence elle-même avait formées et multipliées, prirent toutes une nouvelle importance dès le moment où la croisade fut annoncée. Il les fit admirablement servir au succès de son ministère; et ainsi, avant même de soulever par la force de sa parole tous les peuples de l'Occident, son action moins manifeste, mais plus pénétrante, allait remuer les sommités sociales sur une multitude de points à la fois. Il dirigeait la conscience des rois et des pontifes, et par le fait il était le directeur de tout son siècle. Parmi les âmes qu'il conduisait dans les voies de Dieu et qui, plus que les autres, réclamaient, dans cette occasion, les lumières du serviteur de Dieu, citons encore la reine de Jérusalem. Depuis longtemps, et malgré la distance qui les séparait, Mélizende entretenait avec saint Bernard un fréquent commerce de lettres[3]. Elle était veuve; elle était régente : à ces deux titres, elle avait droit à une sollicitude

[1] I. Joan., V, 6. — [2] S. Bern., Epist. CCCXCIII. — [3] Nous fondons cette assertion sur le passage suivant d'une épître de saint Bernard à Mélizende : « Je renouvelle le premier notre ancien commerce de lettres, dans l'espérance d'une prompte réponse, etc., etc. » (Ep. CCLXXXIX). Voy. aussi les Ep. CCVI, CCCLI et CCCLII, les seules qui se trouvent dans la collection; mais elles en supposent d'autres qui n'existent plus. Elles sont toutes du style d'un père qui parle familièrement à sa fille spirituelle. Guillaume de Tyr, dit en parlant de Mélizende : « Cette femme, douée de sagesse et de prudence, » porte en son sein un cœur d'homme; elle est non moins éclairée que le » prince le plus éclairé. » Cet éloge fait l'éloge de saint Bernard.

particulière. Mais saint Bernard, qui écrivait des lettres de douze pages au moindre des pauvres et au dernier des moines, n'avait que des réponses de peu de lignes à faire aux rois et aux puissants du monde : « Recevez, dit-il à » Mélizende, recevez ce peu de paroles que je vous envoie » comme une semence d'un pays éloigné, afin qu'elle pro- » duise une riche moisson dans votre cœur... Vous venez de » perdre le roi votre mari ; et le roi votre fils est un enfant » trop faible encore pour porter le poids d'une couronne. » Tout le monde a les yeux tournés vers vous. Dans cette » situation, armez-vous de courage ; montrez dans une » femme la vigueur d'un homme. Réglez toutes choses avec » tant de modération et de prudence, que nul de vos sujets » ne s'aperçoive de la mort de leur roi, ne fasse de distinc- » tion entre le souverain qu'ils ont perdu et la souveraine » qui le remplace. — Je ne le puis, direz-vous ; cela dépas- » se mes forces et ma capacité ; je ne suis qu'une femme » faible, chancelante, novice dans l'art de gouverner. — » Oui, ma fille, ces difficultés sont réelles, et je les con- » nais. Mais quelque effrayants que soient les flots de la mer, » sachez que Dieu est tout-puissant pour les calmer : rien » ne résiste à son pouvoir [1]. » Ailleurs il lui adresse ces belles paroles : « Pour régner dignement sur les hommes, » il est nécessaire, ma chère fille, que Dieu règne sur vous. » La reine du Midi vint à Jérusalem pour entendre la sages- » se de Salomon ; elle voulut devenir l'écolière de ce grand » prince pour apprendre à gouverner ses états. Mais celui » que je vous propose pour maître est plus grand que Salo- » mon ; c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Apprenez » à son école, en votre qualité de veuve, à être douce et » humble de cœur ; en votre qualité de reine, à aimer la » justice et à protéger l'innocence [2]. »

Le serviteur de Dieu, soit par sa correspondance, soit par différentes courses apostoliques, préparait les voies à la croisade, et ne négligeait aucun moyen d'exciter le zèle des princes et des peuples.

Enfin, arrivèrent les jours de Pâques de l'année 1146. La renommée de l'orateur sacré avait attiré à Vèzelay une population immense. Le roi et ses grands vassaux,

[1] Epist. CCCLI. — [2] Idem, CCLXXXIX.

la reine Eléonore, un grand nombre de prélats, de chevaliers, et d'hommes de toutes conditions, se réunirent sur le penchant d'une colline qui, à défaut d'autre place assez vaste, avait été désignée pour la tenue du *parlement* [1]. « Car, dit la chronique contemporaine, ni la grande église, ni la place publique, ni le château ne pouvaient contenir la foule qui accourait de toutes parts. C'est pourquoi on construisit au dehors, sur le flanc de la montagne qui domine la plaine de Vézelay, une machine en bois (*vastam machinam*, dit Odon de Deuil; sans doute une espèce de chaire), afin que l'abbé de Clairvaux pût parler d'en haut à l'assemblée [2]. »

« Saint Bernard, *fortifié de l'autorité apostolique et de sa propre sainteté*, monta donc sur cette estrade, ayant à son côté le jeune Louis VII, déjà orné de la croix; et lorsque l'orateur du ciel commença, selon sa coutume, à répandre la rosée de la parole divine, un cri général l'interrompit : La croix! la croix! [3] »

Le prédicateur ne put achever la lecture de la lettre encyclique du Pape. Alors, élevant sa voix avec force, il fit entendre les accents plaintifs de la ville sainte, et conjura les princes des Gaules et les peuples chrétiens de s'armer pour la défense du tombeau de Jésus-Christ. « Dieu le veut! » Dieu le veut! » s'écrie d'une seule voix l'immense assemblée. Le roi, vivement ému, se jette, en présence de tout le peuple, aux pieds de saint Bernard, et s'engage solennellement à marcher au secours de la Terre-Sainte. Revêtu du signe sacré de la rédemption, il parle à son tour et annonce au peuple les heureuses déterminations que Dieu lui a inspirées, il convoque les braves guerriers et leur représente, en termes énergiques, l'impie Philistin versant l'opprobre et le blasphème sur la maison de David [4]. Les paroles du pieux monarque, entrecoupées de sanglots,

[1] C'est le mot remarquable dont se sert un chroniqueur, *magnum parlementum*. (Voy. Gest. Lud. VII dans les Mém. sur l'Hist. de France, vol. IV, p. 329). — Un autre historien, Odon de Deuil, donne à cette assemblée le nom de *magnum colloquium*. (Voy. Od. de Diog., l. I, p. 92). — [2] Id., loc. sit. — [3] « Ascendit S. B. vastam machinam cum rege cruce ornato... et cum » cœleste organum more suo divini verbi rorem fudisset, cœperunt undi» què clamando, cruces! cruces! expetere. » (Od. de Diog., loc. cit., p. 12). — [4] Voyez Biblioth. des Crois., t. I, p. 210, où les discours de Louis VII sont rapportés dans la chronique de Marigny.

achevèrent d'électriser les cœurs ; le vaste auditoire fond en larmes, et les collines environnantes retentissent des acclamations de la multitude. A l'exemple de Louis le Jeune, la reine, sa femme, demande et reçoit, des mains de l'abbé de Clairvaux, la croix des pèlerins. Plusieurs évêques se croisent à leur tour. Après eux, un nombre infini de seigneurs et de barons se pressent autour de la chaire et demandent des croix. Parmi les plus illustres, l'histoire cite le brave Robert de Dreux, frère du roi ; Henri, fils du comte de Champagne, Théodoric d'Alsace, qui, dans l'âge avancé de la vie, conservait la vigueur intrépide de la jeunesse ; le preux Enguerrand de Coucy ; Archambauld, sire de Bourbon, Hugues de Lusignan, et une *foule d'autres valeureux gens d'armes, chevaliers et hommes du petit peuple.* La provision de croix qu'on avait préparée ne put suffire au grand nombre de pèlerins : saint Bernard, pour contenter leur pieuse impatience, déchira ses propres vêtements et en fit des croix ; couvert de lambeaux, il continua jusqu'au soir à *semer plutôt qu'à distribuer* ces glorieux symboles de foi chrétienne [1]. Les jours suivants, l'affluence ne discontinua point, et l'enthousiasme ne fit qu'accroître. La sainte allégresse des croisés se communiqua rapidement de proche en proche, et l'entraînement de l'exemple propagea au loin l'effet de la parole. Le mouvement était donné : l'esprit de Dieu avait prévalu et triomphé. Aussi, à la perspective d'une prochaine croisade, les haines et les vengeances particulières s'évanouirent ; des traités de paix scellèrent la réconciliation des princes, et partout on déposait les armes pour les réserver à de plus dignes exploits. Louis VII, docile aux conseils de saint Bernard, prit d'avance toutes les mesures pour assurer le succès de son entreprise. Il envoya des ambassadeurs à Roger, roi de Sicile, afin d'obtenir des vivres et des vaisseaux ; il écrivit à l'empereur Conrad et au roi de Hongrie pour leur demander un libre passage sur les terres de la Germanie et de la Hongrie ; enfin, se conduisant en chef plein de sollicitude, il envoya encore des députés à Manuel Comnène, empereur de Constantinople, afin de s'entendre avec lui, et après ces dispositions

[1] Et cum earum fascem præparatum seminasset potiùs quam dedisset, coactus est vestes suas in cruces scindere et seminare. (Odo de Diog., loc. cit.).

préliminaires, il fixa le départ au printemps de l'année suivante, et congédia l'assemblée. « Alors, dit la chronique, tous s'en retournèrent joyeusement chez eux; et » quant à l'abbé de Clairvaux, il vola en tous lieux pour » prêcher; et en peu de temps, les croisés se multiplièrent » à l'infini [1].

CHAPITRE XXXVI.

Persécution des Juifs en Allemagne, à l'occasion de la croisade. — Saint Bernard prend leur défense. — Son épître aux peuples de la Germanie.

Après l'assemblée de Vézelay, saint Bernard parcourut les principales villes de la Bourgogne et des provinces voisines pour enrôler des milices sous l'étendard de la croix. A l'éclat de ses prédications se joignit partout le bruit de ses miracles; et bientôt la France entière s'enflamma aux paroles de l'homme de Dieu. On le regardait comme un autre Moïse, comme l'envoyé du ciel, chargé d'introduire le peuple de Dieu dans la Terre Promise.

De nouvelles assemblées furent convoquées à Laon, à Chartres et dans plusieurs autres villes pour hâter les préparatifs de la croisade et aviser aux intérêts des pèlerins. Saint Bernard assista aux plus importantes de ces assemblées; et là où il ne pouvait se rendre en personne, il envoya des lettres, ou se fit représenter par des religieux pénétrés de son esprit et capables de reproduire ses paroles. A Chartres, on délibéra sur le choix du général qui, par sa prudence et son habileté pût commander en chef à toute l'armée. « Mais, dit un annaliste, ce qui paraîtra sans doute étonnant à toute la terre, c'est que, d'un consentement unanime, l'abbé Bernard fut promu au commandement de l'expédition, pour marcher en tête des officiers et des soldats [2]. »

Bernard récusa ce redoutable honneur; mais comme on insistait avec force, il se hâta d'en référer au pape, le suppliant de ne pas l'abandonner *à la fantaisie des hommes.*

[1] Odo de Diog., loc., cit., p. 12. — [2] Baronius, ad ann. 1146.

« Je ne sais, lui mande-t-il, par quel jugement ils m'ont dé-
» signé dans cette assemblé pour être le chef et le prince
» de la milice. Pour moi, je déclare que ce n'était ni dans
» ma pensée, ni dans mes désirs, ni même dans les bornes
» de ce qui m'est possible. Autant que je puis estimer mes
» forces, je ne parviendrais jamais jusqu'à ces régions loin-
» taines. D'ailleurs qui suis-je pour ranger une armée en
» bataille, pour me mettre à la tête des troupes? Que peut-
» il y avoir de plus contraire à ma profession, lors même
» que j'en aurais les forces, ou que l'habileté ne me man-
» querait pas [1]?.... » Les croisés, en donnant leur suffrage à saint Bernard, croyaient se rendre en quelque sorte invulnérables, tant était grande la confiance qu'il inspirait. Ils pensaient attacher la victoire au pas de l'armée, en mettant l'armée elle-même entre les mains d'un homme qui semblait participer à la toute-puissance de Dieu. Mais cet homme persista dans son juste refus, et le pape approuva sa détermination.

Or, pendant que le saint abbé de Clairvaux voyageait en France, il se commit en Allemagne des violences qui excitèrent au plus haut point sa sollicitude. L'enthousiasme populaire, quand même il procède d'un bon principe, dépasse presque toujours le but qui lui est proposé ; il est difficile que la passion ne s'y mêle ; et alors, aveuglé par le délire, le peuple devient cruel et réclame des victimes. Déjà lors de la première croisade, le zèle impétueux des soldats de la croix s'était allumé contre les Juifs, sous prétexte de ne pas laisser dans leurs propres foyers les ennemis du Christ qu'ils allaient combattre dans les pays lointains. A chaque nouvelle expédition se renouvelaient des scènes de carnage; et la deuxième croisade était à peine publiée, qu'une persécution du même genre éclata dans toutes les villes qui longent le cours du Rhin. Un moine allemand, nommé Rodolphe, avait quitté de son propre chef la cellule de son monastère, pour appeler les peuples à exterminer à la fois les Juifs et les Sarrasins. Ses véhémentes provocations ne trouvèrent que trop de sympathie dans les contrées qu'il parcourut. A Cologne, à Mayence, à Worms, à Spire, à Strasbourg, les cris de mort contre les Juifs se confondirent

[1] Epist. CCLVI.

avec les cris de guerre des croisés; et de coupables excès faillirent compromettre la sainte cause de la milice chrétienne [1].

Ces nouvelles pénétrèrent de douleur tous les serviteurs de Dieu animés du véritable esprit de l'Evangile ; mais personne plus que saint Bernard ne déploya, en cette circonstance, toutes les ressources d'une vive compassion et d'une puissante charité. Il écrivit aussitôt en Allemagne pour empêcher les prédications du furibond apôtre ; et, grâce à son intervention, les Juifs trouvèrent partout des protecteurs. Ce furent particulièrement les évêques qui prirent leur défense. A Mayence, l'archevêque Henri leur ouvrit sa propre maison ; mais malgré cet asile, tous ne purent échapper à la fureur qui les poursuivait, et quelques-uns furent égorgés au pied du prélat [2].

Il existe sur cette persécution une intéressante chronique, écrite par un Juif contemporain, qui voulut transmettre à la postérité le souvenir des douleurs d'Israël et la reconnaissance de sa nation envers saint Bernard. L'écrivain avait treize ans, lorsque la croisade de 1146 fut publiée. Il assista encore enfant aux scènes douloureuses qu'il raconte ; et son intéressante narration se lie trop au sujet qui nous occupe, pour n'en point présenter ici quelques traits [3]. Elle commence ainsi :

« Moi, Jeschua Ben-Meïr, je suis né au mois de Tebeth 5257. Ma famille appartient à la race sacerdotale; et mon père, chassé du royaume d'Espagne, alla s'établir dans la ville d'Avignon, en Provence, baignée par le Rhône. De là nous allâmes à Gênes, où nous demeurâmes jusque vers ces temps-ci....

» Lors donc que les Occidentaux apprirent que les Turcs avaient repris Edesse, ainsi que d'autres terres de Juda, conquises autrefois par les incirconcis, le pape Eugène envoya de tous côtés des messagers pour dire aux rois et aux

[1] Voyez Baronius, Ann. ad ann. 1146, et les autres historiens du même temps. — [2] Les protestants eux-mêmes rendent témoignage, en cette occasion, à ce qu'ils appellent l'*humanité* des évêques. (Menschlichkeit, und Erbarmenc.) Voyez Luden, t. X, Buch XXI, cap. 10, p. 228. — [3] L'original de ce document, écrit en hébreu, a été imprimé d'abord à Venise, en 1554; puis à Amsterdam, chez Proops, en 1730. Nous n'en connaissons point de traduction française ; mais M. Vilken en a publié de nombreux fragments en allemand, qui ont servi à notre version. (Voyez Beilage zur geschichte der Kreuzzüge ; Band III, p. 12).

peuples : Que faites-vous? Les calamités sont à leur comble, et vous n'en êtes pas émus? Courage! Partez pour la terre d'Israël, exterminez les Turcs, et retranchez-les du nombre des nations! — Alors le prêtre Bernard álla de ville en ville et porta en tous lieux les soupirs des incirconcis d'Orient....

» Mais ce temps-là fut pour la maison de Jacob un temps de désolation et de deuil. Elle fut accablée de maux extrêmes et frappée de plaies ; ses genoux fléchirent, sa douleur cria dans les entrailles ; son visage devint pâle d'angoisses et de frayeur. Car un prêtre, nommé Rodolphe, vint prêcher en Allemagne, afin de marquer d'un sceau particulier tous ceux qui s'engageaient à combattre pour Jérusalem. Ce méchant homme excita le peuple, par de véhéments discours, à exterminer ceux d'entre nous que les premières persécutions avaient épargnés. Il leur disait : Allons! le temps de ce peuple est venu ; il faut en finir; il faut les égorger jusqu'au dernier!

» Ce prêtre alla donc dans beaucoup de villes séduisant partout les chiens (les chrétiens), et remontrant qu'il fallait d'abord massacrer les Juifs ; puis le suivre en Palestine. Les Juifs étaient en proie aux angoisses d'une femme qui ressent les douleurs aiguës de l'enfantement. Ils tremblaient et frissonnaient, ne trouvant nulle part ni refuge ni espérances. Alors ils crièrent vers Dieu : O Dieu, Adonaï, disaient-ils, jette sur nous un regard de pitié! Il n'y a pas cinquante ans que notre sang a été répandu comme de l'eau, et que nous avons été mis à mort pour la confession de ton saint nom ; et voilà que nous recevons coup sur coup de nouveaux châtiments! Nous as-tu donc rejetés pour toujours? Ne feras-tu plus rien en notre faveur pour la gloire de ton nom puissant et redoutable?

» Le Seigneur Dieu se laissa fléchir par les gémissements de son peuple ; il se ressouvint de son alliance, et usa de nouveau de ses grandes miséricordes. Il suscita contre ce cruel Bélial le sage Bernard, de Clairvaux, ville de France. Ce prêtre (selon leur manière de parler) les apaisa et leur dit : Marchez sur Sion; défendez la tombe de notre Christ! Mais ne touchez pas aux Juifs, et ne leur parlez qu'avec bienveillance; car ils ont la chair et les os du Messie ; et si

vous les molestez, vous risquez d'irriter le Seigneur dans la prunelle de son œil! Non, le disciple Rodolphe n'a point prêché selon la vérité; car la vérité a dit par la bouche du psalmiste : *Ne les faites pas mourir, de peur qu'on oublie tout à fait mon peuple...* (Ps., 58, II.)

» Ainsi parlait le sage ; et sa voix était puissante : car il était aimé et respecté de tous. Ils l'écoutèrent donc, et le feu de leur colère se refroidit, et ils n'accomplirent pas tout le mal qu'ils avaient dessein de faire. Le prêtre Bernard n'avait cependant reçu ni argent ni rançon de la part des Juifs; c'était son cœur qui le portait à les aimer et qui lui suggérait de bonnes paroles pour Israël. Je te bénis, ô mon Dieu ; car nous avions allumé ton courroux, et tu nous as épargnés et consolés en suscitant ce juste, sans lequel nul d'entre nous n'aurait sauvé sa vie. Grâces en soient rendues à celui qui sauve et qui console ! Amen. »

L'écrivain, après ce préambule, rapporte une foule d'actes de cruauté qui se commirent, bien que la persécution cessât d'être générale. En plusieurs endroits, les Juifs furent contraints de quitter leurs demeures et de chercher un asile *dans les cavernes et les montagnes*. A Cologne, l'archevêque les fit enfermer dans le fort de Falkenberg pour les soustraire à leurs ennemis. Deux jeunes Israélites, étant sortis de ce château, furent assassinés sur la montagne; leur malheureux père brava tous les dangers pour découvrir le meurtrier; il le trouva et le traîna de force chez l'archevêque en demandant avec larmes justice et vengeance. Le coupable fut condamné à perdre les yeux, et mourut après ce supplice. « Qu'ainsi périssent, s'écrie le chroniqueur, tous les ennemis du nom d'Israël! » A Wurtzbourg, le bruit se répandit tout à coup qu'un chrétien avait été noyé dans le fleuve. On accusa les Juifs de ce crime; et aussitôt la populace s'ameute contre eux et les massacre en grand nombre. « Rabbi Isaac, dit le même écrivain, fut tué sur son livre, avec vingt et un de ses disciples qui l'entouraient. Une jeune fille, la sœur de ces derniers, fut prise et entraînée, malgré ses cris, dans la *maison du mensonge*; et comme elle eut le courage de cracher sur l'idole, on l'accabla de coups, et elle resta sans connaissance sur le marbre du pavé. Elle fit semblant d'être morte, de peur de s'attirer

de nouveaex outrages, *et ne remua ni le pied ni la main.* Mais vers le minuit, après que tout le monde fut parti, il vint une chrétienne qui aborda la Juive avec compassion, la cacha chez elle pour la guérir, et la rendit ensuite à son père. Que le nom de Dieu soit béni éternellement! Amen.»

Ces faits et une foule d'autres, qui se renouvelaient tous les jours, troublèrent la sainte joie et l'espérance que la croisade avait données à saint Bernard. Le serviteur de Dieu écrivit derechef à l'archevêque de Mayence; et dans sa lettre éclate toute l'indignation que lui inspirait la conduite de Rodolphe: « .... Je n'ignore pas, dit-il, cette sentence » que le Seigneur lui-même a prononcée: *Il est nécessaire » que le scandale arrive; mais malheur à celui par qui il » arrive*[1]. L'homme dont vous me parlez n'a reçu sa mission » ni de Dieu, ni des hommes, ni par l'homme[2]. Que s'il » prétend avoir le droit de prêcher, par cela seul qu'il est » moine ou ermite, apprenez-lui que l'office d'un moine » n'est pas de parler, mais de pleurer; et que pour un » ermite, le grand monde devrait être une prison, et le » désert un paradis; mais celui-ci au contraire regarde » comme une prison sa solitude, et comme un paradis le » grand monde! O homme sans cœur! O homme sans pu» deur, dont la folie s'est mise en évidence sur le chande» lier, afin qu'elle apparaisse aux yeux de tous les hommes! » Je lui reproche trois choses: d'abord d'avoir usurpé le » ministère de la prédication; ensuite, d'avoir bravé l'au» torité des évêques; en troisième lieu, d'avoir approuvé » l'homicide.... Quoi donc! l'Eglise ne triomphe-t-elle pas » plus heureusement des Juifs en les persuadant tous les » jours, et en les ramenant à Dieu, qu'en les immolant par » le glaive? Est-ce en vain qu'elle demande, par une prière

[1] Necesse est enim ut veniant scandala; verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. (Math. XVIII, 7).—[2]... *Neque ab homine, neque per hominem, sed neque a Deo missus venit.* — M. Michaud, dans son Histoire des croisades, vol. II, p. 158, dit en parlant de Rodolphe, que ce moine *était chargé* de prêcher la croisade. D'autres historiens s'expriment dans les mêmes termes. On voit, par la lettre de saint Bernard, que cette assertion est erronée; et nous tenons d'autant plus à la rectifier, que dans une foule d'ouvrages modernes, on attribue avec une coupable légèreté aux chefs de l'Eglise les méfaits de quelques ministres inférieurs. Par ce procédé, si commun au dix-huitième siècle, on semble rendre la religion elle-même responsable des scandales de certains hommes sans mission dont elle désavoue les actes et condamne les paroles.

» incessante [1], que le Seigneur, notre Dieu, délivre cette » nation perfide du voile qui couvre son intelligence et lui » dérobe la lumière de la vérité? La prière de l'Eglise n'au- » rait point de sens, si elle désespérait de ramener à la » foi ceux qui maintenant sont incrédules. Elle prie, parce » qu'elle connaît les vues miséricordieuses de Celui qui rend » le bien pour le mal, l'amour pour la haine. Que dit l'Ecri- » ture? *Ne les tuez pas* [2]. Et encore? *Quand la plénitude des* » *nations sera entrée, tout Israël se convertira* [3]. Et encore : » *Quand le Seigneur rétablira Jérusalem, il rassemblera les* » *enfants dispersés d'Israël* [4]. Voilà ce que proclame l'Ecri- » ture. Et toi, tu prétends faire mentir les prophètes et les » apôtres, et rendre inutiles les trésors de miséricorde et » d'amour de Jésus-Christ! Non, la doctrine que tu prêches » n'est pas ta doctrine ; c'est la doctrine de l'esprit d'er- » reur, du père du mensonge qui t'a envoyé; tu répètes les » leçons de ton maître, de celui qui fut *homicide dès le com-* » *mencement* [5]; de celui qui aima le mensonge et en accom- » plit les œuvres. O doctrine détestable! O monstrueuse et » infernale sagesse, opposée à celle des apôtres et des pro- » phètes, ennemie de la grâce et de la piété! Doctrine » sacrilége qui a été conçue par l'impiété et ne peut enfan- » ter que l'iniquité... Je me borne à ces mots; je ne puis en » dire davantage [6]. »

Le saint, en jetant son regard sur l'Allemagne, ne s'affligeait pas seulement des désordres qui s'y commettaient au nom de la croix ; il déplorait encore l'état général de ce pays qui, depuis un grand nombre d'années, était en proie à de violentes convulsions politiques. L'une et l'autre autorité, à la suite des querelles de l'empire et de la papauté, s'étaient affaiblies ; et leur action sur les peuples se trouvait presque entièrement paralysée. Les ressentiments des Guelfes et des Gibelins, toujours implacables, suscitaient tous

[1] ... Illa universalis oratio quæ offertur pro perfidis Judæis a « solis ortu » usque ad occasum ut Deus et Dominus auferat velamen, etc. » — [2] Deus ostendet mihi super inimicos meos, ne occidas eos : nequando obliviscantur populi mei. (Psal., LVIII, 12). — [3] ... Donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret, sicut scriptum est : Veniet ex Sion qui eripiat, et avertat impietatem a Jacob. (Rom., XI, 25, 26). — [4] Ædificans Jerusalem Dominus : dispersiones Israelis congregabit. (Psal., CXLVI, 2). — [5] Joan., VIII, 44. — [6] Epist. CCCLXV. Ad Henric. Moguntin, arch.

les jours de nouveaux embarras au pouvoir ; et Conrad III, à peine assis sur le trône de Lothaire, ne tenait les passions en équilibre qu'à force de concessions.

Dans cette situation des choses, il fallait à l'Allemagne, aussi bien qu'aux autres états de la chrétienté, une diversion puissante et capable de rallier, du moins momentanément, les esprits divisés, en les appelant à une œuvre commune. La guerre sainte semblait devoir remplir ce but, et c'était la conviction de saint Bernard. Les Allemands, comme nation, n'avaient d'ailleurs pas pris part à la première croisade ; ils étaient restés en dehors du mouvement expansif et progressif de la civilisation ; de plus, l'esprit d'hostilité qui les animait contre le chef de l'Eglise, les avait privés du principe *unitif* qui préside à la constitution des nations chrétiennes. Le concours de ces diverses causes fut pour l'Allemagne une source de discordes. L'empire s'affaissait sous le poids de son ancienne puissance ; et les peuples qui le composaient, divisés entre eux, luttaient vainement contre les obstacles intérieurs et extérieurs qui dissolvaient leur nationalité, ou plutôt, qui l'empêchaient de se former et de prendre consistance. Une grande œuvre restait donc à faire en Allemagne ; et cette œuvre, saint Bernard en conçut la pensée. Déjà il en avait conféré avec le Pape ; la persécution des Juifs lui fournit l'occasion de s'en expliquer ouvertement. Il forma dès lors le projet de se rendre en Allemagne ; mais avant d'entreprendre ce laborieux voyage, il adressa aux peuples chrétiens de la Germanie une mémorable épître, où, plus que dans tout autre acte, il manifeste ses hautes vues relativement aux croisades. Tous les historiens ont consigné dans leurs annales cette pièce importante ; et nous ne craignons pas d'être long en citant ici les principaux passages de ce document.

» A NOS SEIGNEURS ET TRÈS-CHERS PÈRES, LES ARCHEVÊQUES,
» ÉVÊQUES, TOUT LE CLERGÉ ET PEUPLES FRANCS DE LA GER-
» MANIE ET DE LA BAVIÈRE, BERNARD, ABBÉ DE CLAIRVAUX,
» QUI LEUR SOUHAITE D'ABONDER DANS LE SAINT-ESPRIT.

» L'objet pour lequel je vous écris regarde Jésus-Christ
» et intéresse notre commun salut. Pardonnez donc à l'indi-
» gnité de celui qui vous parle, en faveur de Celui dont il

» est l'interprète. Je suis peu de chose, il est vrai ; mais ce
» qui n'est pas peu de chose, c'est le zèle dont Jésus-Christ
» me remplit pour votre bien.. . Voici , mes frères , un
» temps favorable , un temps de grâces et de salut. Le
» monde chrétien est dans le trouble , la terre est effrayée ;
» car le Dieu du ciel a commencé à perdre le pays où il
» s'est rendu visible , où il a conversé avec les hommes
» pendant plus de trente ans ; un pays qu'il a illustré par
» ses miracles, consacré par son sang , vivifié par les pré-
» mices de la résurrection. Et maintenant cette terre de la
» promesse est saccagée , à cause de nos péchés, par un
» peuple sacrilége et ennemi de la croix ! Bientôt , hélas !
» si l'on ne résiste vigoureusement à leur fureur , la cité
» sainte sera renversée , et les monuments sacrés de notre
» rédemption et les lieux où ruissela le sang de l'agneau
» sans tache , seront livrés à la profanation et au scandale !
» Que faites-vous , braves soldats ? Que faites-vous , servi-
» teurs de la croix? Abandonnerez-vous le Saint aux chiens,
» laisserez-vous fouler les pierres précieuses aux pieds des
» pourceaux ? Combien de pécheurs sont allés en ces lieux
» pour y implorer la miséricorde divine, après avoir con-
» fessé leurs péchés avec larmes, depuis le temps où la reli-
» gieuse valeur de nos pères en a banni l'impiété ! L'ennemi
» l'a vu , et il en a frémi de rage; il grince les dents et sèche
» d'envie. Il excite ses suppôts, tous les enfants de perdi-
» tion , à ruiner cette terre, à n'y laisser aucun vestige de
» la religion. Cette perte irréparable serait pour les siècles
» à venir le sujet d'une éternelle douleur ; et pour le nôtre,
» un opprobre et une confusion sans bornes... Pécheurs !
» admirez les ressorts immenses et les abîmes de la bonté
» de Dieu ! En effet , quelle ressource de salut plus digne
» de la profondeur de la sagesse divine que celle qu'il pré-
» sente à des chrétiens homicides, ravisseurs, adultères ,
» parjures , ensevelis dans toutes sortes de crimes, en dai-
» gnant les rendre ministres et coopérateurs de ses des-
» seins ! Grand sujet de confiance pour vous, pécheurs. S'il
» voulait vous punir, il rejetterait votre service, au lieu
» que maintenant il le réclame. Je vous le répète , pensez
» sérieusement aux trésors de sa miséricorde. Il ménage si
» bien les conjonctures, qu'il ne semble demander votre

» secours que pour avoir l'occasion de vous secourir. Il
» veut être regardé comme votre débiteur, afin de vous
» rétribuer, de vous accorder son pardon et la gloire éter-
» nelle [1]... Hâtez-vous donc de signaler votre zèle, de
» prendre les armes pour la défense du nom chrétien, vous,
» dont les provinces sont si fécondes en jeunes et vaillants
» guerriers, si j'en crois ce que publie la renommée! Re-
» nouvelez votre milice, et bannissez votre malice [2] qui
» jusqu'à ce jour vous armait les uns contre les autres, et
» vous faisait périr de vos propres mains. Quelle fureur de
» plonger votre épée dans le sang de votre frère, de lui
» ravir peut-être d'un seul coup la vie de l'âme et celle du
» corps! O douleur! votre victoire vous est mortelle; vous
» succombez de la blessure que vous faites à votre frère.
» Non, ce n'est pas là du courage, ce n'est ni de la magna-
» nimité ni de la bravoure; c'est une folie, c'est une rage
» qui vous fait courir de tels hasards. Je vous offre, belli-
» queuse nation, une plus digne occasion de vous battre
» sans péril, de vaincre avec gloire, de mourir avec bon-
» heur... Heureux celui qui arbore la croix! heureux celui
» qui s'empresse de se munir de ce signe salutaire! Après
» tout, mes frères, je vous donne avis, au nom de l'apôtre,
» de ne croire point à tout esprit. J'ai de la joie d'appren-
» dre votre zèle pour la religion; mais il faut qu'il soit
» tempéré par la science. Bien loin de maltraiter les Juifs,
» vous devez les épargner; il vous est même défendu par
» l'Ecriture de les chasser de vos terres. Ecoutez ce que
» l'Eglise en dit par la bouche du prophète : *Dieu m'a fait*
» *connaître, touchant ses ennemis, que vous ne devez pas les*
» *tuer, de peur que l'on n'oublie mon peuple* [3]. Les Juifs sont
» comme les figures et les caractères vivants qui nous rap-
» pellent la passion et les souffrances du Sauveur. Ils sont
» dispersés dans tout l'univers, afin que la juste peine de
» leur crime soit un témoignage de notre rédemption.
» C'est pourquoi l'Eglise dit dans le même psaume : *Dis-*

[1] Teneri vult debitor, ut militantibus sibi stipendia reddat, indulgentiam delictorum, et gloriam sempiternam. — [2] Cesset pristina non militia, sed plane malitia, etc.

Nous n'avons pas réussi à rendre en français l'énergique originalité du texte latin. — [3] Deus ostendet mihi super inimicos meos, ne occidas eos; nequando obliviscantur populi mei. (Ps. LVIII, 12).

» *persez-les par votre puissance, humiliez-les, ô Dieu, mon* » *protecteur*[1] ! Cette parole s'est accomplie. Ils sont dis- » persés, humiliés, réduits à une dure condition. Cepen- » dant ils se convertiront un jour, et Dieu jettera sur eux » un regard propice. *Quand la plénitude des nations aura* » *reçu l'Evangile, tout Israël sera sauvé....* Au reste, si l'on » exterminait le peuple juif, l'espérance de leur conversion » deviendrait vaine. Lors même qu'ils seraient idolâtres, » il faudrait encore les supporter, et non point les égorger. » S'ils nous font quelque violence, il y a des magistrats » établis pour les réprimer et les punir. La piété chrétien- » ne résiste aux rebelles, mais elle épargne ceux qui sont » soumis, ceux principalement qui sont les dépositaires de » la loi et des promesses, *de qui les patriarches sont les* » *pères, desquels est sorti, selon la chair, Jésus-Christ même,* » *qui est Dieu élevé au-dessus de tout et béni dans tous les* » *siècles*[2]... Il sera nécessaire de donner le commandement » de l'armée à des capitaines habiles et expérimentés, et » de faire marcher les diverses troupes en un seul corps, » afin de les mettre plus à couvert. Vous savez sans doute » les aventures de Pierre[3], dans la première croisade. Cet » homme, s'étant mis à la tête de l'armée qui s'était fiée » à sa conduite, l'exposa à tant de périls, que nul, pour » ainsi dire, n'échappa à la mort, soit par la faim, soit » par le fer. Je craindrais pour vous le même malheur, si » vous suiviez la même voie. Je prie le Seigneur de vous en » préserver. Amen[4]. »

CHAPITRE XXXVII.

Voyage de saint Bernard en Allemagne. — Entrevue avec l'empereur Conrad III. — Manifestation extraordinaire du don des miracles.

La lettre apostolique de saint Bernard produisit une impression vive sur les belliqueuses populations des bords du

[1] Disperge illos in virtute tua; et depone eos, protector meus Domine. (Ps. LVIII, 12). — [2] Qui sunt Israelitæ, quorum adoptio est filiorum, et gloria, et testamentum, et legislatio, et obsequium, et promissa. Quorum patres, et ex quibus est Christus, secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula. Amen. (Rom. IX, 4, 5). — [3] Pierre l'ermite. — [4] Epist. CCCLXVI.

Rhin, déjà stimulées par l'exemple de la France. De toutes parts, les croisés se multiplièrent, non-seulement en Allemagne, mais en Hongrie, en Angleterre, en Italie, dans toutes les contrées où l'abbé de Clairvaux adressa ses pathétiques épîtres. Cependant ce mouvement universel était mal dirigé en dehors de la France, et dégénérait en agitations partielles là où nul chef ne se présentait pour le dominer et le conduire. Le saint comprit l'urgence de remédier à cet état de choses; mais il était difficile, sinon impossible, à la distance où il se trouvait, de faire prévaloir l'esprit d'ordre et d'unité au milieu de tant d'éléments hétérogènes. Les lettres qu'il écrivit aux Lombards et aux autres peuples d'Italie, réveillèrent leur zèle, mais ne réussirent point à organiser leurs forces, à mettre de l'ensemble dans leur entreprise. En Angleterre les difficultés étaient plus grandes que partout ailleurs. Jamais ce malheureux pays, depuis l'invasion des Danois, n'avait présenté des scènes de misères comparables à celles qui la désolèrent sous le règne du faible Etienne. L'esprit d'insubordination qui fermentait dans les autres pays, s'était en quelque sorte naturalisé en Angleterre avec les chefs normands qui l'avaient conquise. Le peuple était esclave; mais les seigneurs, retranchés dans leurs forteresses, visaient à l'indépendance et se provoquaient journellement, au mépris des lois, à de sanglants et perpétuels combats. La couronne elle-même, disputée par la reine Mathilde, était un brandon de discorde jeté au milieu des passions populaires [1]. Une telle situation ne pouvait offrir aucune chance de succès aux prédicateurs de la croisade. On vit bien un certain nombre de braves chevaliers s'engager isolément sous la bannière de la croix; mais la masse de la nation, comme les flots de la mer qui l'environnent, était en proie à de trop violentes secousses pour qu'il fût possible d'en triompher par la parole religieuse. Il fallait laisser aux partis le temps de s'épuiser par leurs propres excès; car les crises de la vie sociale, comme celles des individus, ne peuvent être apaisées que lorsqu'elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Saint Bernard, renonçant donc à l'es-

[1] On peut lire les tristes détails de cette époque de l'histoire d'Angleterre, dans Lingard, vol. II, ch. 4.

pérance d'unir à la fois tous les états chrétiens dans la grande idée de la croisade, arrêta ses regards sur la France et sur l'Allemagne, les deux nations qui, par leur intelligence et leurs forces, marchaient alors à la tête des peuples de l'Europe.

C'était déjà une assez vaste tentative que de rapprocher les Francs de la Germanie et les Francs Gaulois, pour les confondre ensemble dans la sainte cause de la foi. D'ailleurs la situation de l'empire offrait, à tous égards, plus de ressources que l'Angleterre. En Allemagne, la crise politique touchait à sa période de décroissance; les partis, quoique toujours subsistants, étaient moins morcelés et moins animés les uns contre les autres. Ces peuples, naturellement portés aux aventures héroïques, manifestaient de plus une religieuse compassion pour les infortunes de Jérusalem, et ils ne semblaient attendre depuis longtemps qu'un chef capable et digne de marcher à leur tête. Mais ce chef ne se montrait pas. L'empereur Conrad III, élu par l'influence des Gibelins, avait en face de lui les redoutables Guelfes, qui le tenaient en échec. Leurs inimitiés invétérées n'allaient point, il est vrai, jusqu'à des démonstrations ouvertes; mais elles nourrissaient une réciproque méfiance, une opposition sourde et toujours menaçante qui n'était jamais loin d'en venir aux mains. Nul prince allemand, ni gibelin, ni guelfe, n'eût osé, dans cet état de choses, quitter ses foyers pour une expédition lointaine; et ainsi avortaient les généreux élans du peuple germanique.

Saint Bernard se sentait intérieurement poussé à se rendre en personne auprès de ces *vaillants Teutons*, si renommés par leur bravoure, afin de les enrôler au service de Jésus-Christ. Il prévoyait sans doute une moisson abondante; mais il ne s'attendait point, en partant, à un succès qui dépasserait celui qu'il avait obtenu en France. Son zèle ne lui permit aucun retard. Il ne tint compte ni des rigueurs de la saison, ni des fatigues, ni des infirmités qui l'accablaient sans relâche; et dès la fin de l'automne de la même année 1146, peu de temps après l'assemblée de Chartres, il se mit en route, accompagné de deux religieux de Clairvaux, Godefroy, le biographe, et Gérard.

Ici commence une longue suite de travaux et de merveil-

les, que les compagnons du saint moine ont enregistrés jour par jour; que l'histoire contemporaine atteste hautement; que le douzième siècle, d'une voix unanime raconte à la postérité étonnée, et que même les écrivains les plus incrédules ont dû admettre sans les comprendre [1]. Godefroy, l'un des secrétaires de l'illustre abbé, pendant ce voyage, consolait la communauté de Clairvaux, en lui envoyant le récit fidèle des œuvres accomplies en Allemagne; et cet écrivain, dont la parole est si naïve et si respectable, se plaint que sa plume ne peut suffire à tant de choses. « Le serviteur de Dieu, dit-il, a plus de facilité à faire des miracles que nous n'en avons à les écrire. » Il semblait que de sa personne jaillissaient toutes les vertus qui autrefois caractérisaient la mission divine des plus grands apôtres. Son souffle, sa bénédiction, son attouchement, sa prière, sa seule présence opéraient d'étonnants prodiges; les maladies les plus invétérées disparaissaient subitement à la voix de l'homme de Dieu; des populations entières, dans une multitude de villes différentes, publiaient avec reconnaissance les miracles dont elles avaient été témoins; partout, sur son passage, on admirait de soudaines guérisons; des aveugles recouvraient la vue, des sourds et muets l'ouïe et la parole; les paralytiques l'usage de leurs membres; des possédés, des frénétiques, des énergumènes étaient délivrés

[1] Au nombre des imposants témoignages que nous pourrions citer ici, nous ne voulons nous prévaloir que d'un seul, celui d'un protestant, Luden, historien grave, mais qui en général se laisse dominer par l'esprit de sa secte et se montre peu favorable à saint Bernard. « Il est absolument impossible, dit-il, » de mettre en doute l'authenticité des miracles de saint Bernard (durchaus » nicht in zweifel zu ziehen); car l'on ne saurait supposer la fraude ni de la part » de ceux qui les rapportent, ni de la part de celui qui les a opérés. »

L'historien allemand, après avoir rappelé, à l'appui de son affirmation, les circonstances au milieu desquelles le saint rendit la parole à un sourd-muet de naissance, termine sa note par cette remarque judicieuse. « Si les angoisses de » la piété filiale ont pu rendre subitement la parole au fils muet de Crésus qui, » à la vue du péril de son père, s'écria : Homme! ne tue pas mon père! Si la » crainte, dis-je, a pu délier la langue de ce muet, pourquoi la foi ne serait- » elle capable de produire le même effet? » (Luden, Gesch. der Teutschen, buch. XXI, cap. 10, vol. X, nota 12).

L'observation est juste; mais n'eût-elle pas été plus lucide et surtout plus chrétienne, si elle avait envisagé la puissance de l'homme comme une participation à la toute-puissance divine, comme un don de Dieu, accordé à la sainteté de l'homme régénéré?

des esprits qui les obsédaient. Mais le plus grand des miracles était la conversion des cœurs endurcis et la pénitence qu'embrassaient les pécheurs publics [1].

L'abbé de Clairvaux s'était rendu directement à Mayence, parce que c'était là que dogmatisait encore le fougueux Rodolphe; et, toujours ému du sort des Juifs, il avait à cœur de faire cesser les coupables égarements dont ils étaient les victimes. Son ministère de paix faillit, en cette circonstance, lui devenir funeste; car les haines de la populace étaient implacables, et l'on n'eut pas plus tôt appris que l'abbé de Clairvaux intervenait en faveur des Juifs, qu'on fit entendre contre lui des cris de menace. Il ne fallut pas moins que l'autorité de saint Bernard lui-même pour apaiser ce tumulte [2]. Toutefois il ne se hasarda point de s'opposer publiquement au moine Rodolphe; il eût craint de soulever la ville tout entière, tant était grande l'influence que ce dernier s'était acquise. Il essaya, par les voies de la douceur, ce que les évêques et les magistrats avaient vainement tenté par les voies de la force; il le prit à part, lui montra la responsabilité qu'il assumait sur sa tête, et le détermina, au bout d'une courte conférence, à rentrer dans son cloître. Ainsi disparut de la scène du monde, au seul contact de saint Bernard, le faux prophète qui faillit compromettre la noble cause des croisades par des prédications insensées.

L'ordre se trouvant rétabli à Mayence, le serviteur de Dieu se remit en route, et continua le cours de ses travaux apostoliques. Il passa par Worms, où il enrôla une foule innombrable dans la milice chrétienne [3]; mais ce qui lui importait le plus, c'était de rejoindre l'empereur qui tenait en ce temps une *cour plénière* dans la ville de Francfort-sur-le-Mein [4]. Il connaissait personnellement Conrad III; et les

[1] M. de Sismondi (Hist. des Franç., vol. V), ne pouvant récuser des faits si généralement attestés, les explique, à la façon de Voltaire, en les attribuant au fanatisme. Il faut cependant aux incrédules une bonne dose de crédulité, pour croire que le fanatisme puisse rendre la vue à un aveugle-né! — [2] (Otto Frising., lib. I, cap. 39.) ... Populo graviter indignante, et nisi ipsius sanctitatis consideratione revocaretur, etiam seditione movere volente. — [3] Transierat per Wormatiam... et innumerabilem populum ibi signaverat signaculo militiæ christianæ. (Godf., De mirac. S. B., p. 1192). — [4] Occurrit Franckewoert super Mogun, in territorio Moguntino. (Id., 1182).

services qu'il lui avait rendus, treize ans auparavant, lorsqu'il réconcilia la maison de Hohenstauffen avec Lothaire, ne pouvaient être oubliés. Aussi espérait-il, dans cette conjoncture, d'exercer quelque influence salutaire sur l'esprit du monarque et de l'intéresser d'une manière efficace au grand objet de son voyage. Il reçut en effet un brillant accueil à Francfort; mais rien ne semblait justifier l'espérance qu'il avait conçue. Aucun des princes allemands ne se montrait disposé en faveur de la sainte expédition; et l'empereur lui-même, avec lequel il eut plusieurs conférences à ce sujet, loin d'abonder dans les vues de saint Bernard, récusa toute participation personnelle à une entreprise si chanceuse. Une fois même, répondant assez sèchement aux instances réitérées du saint, il lui dit que la pensée d'une croisade était tout à fait éloignée de son esprit. L'abbé de Clairvaux n'insista pas davantage, et *répliqua doucement qu'il se garderait désormais d'importuner pour ce sujet la majesté royale* [1]. Il pensa dès lors à retourner à Clairvaux; car sa mission en Allemagne lui semblait tristement terminée. D'ailleurs, ajoute le chroniqueur, il était impatient de revoir les siens; *car cette mère ne pouvait oublier les enfants qu'elle avait enfantés, et qui, depuis près d'une année entière, étaient éloignés du sein maternel* [2]. Il avait donc hâte de quitter; mais l'empereur, dans la crainte d'avoir affligé le serviteur de Dieu, mit tout en œuvre pour le retenir encore quelques jours. Au fond, Conrad était troublé dans sa conscience; il ne s'était jamais ouvert à saint Bernard, et se gardait de manifester au dehors les sentiments qui ébranlaient ses résolutions; mais tout en se faisant illusion à lui-même, ses agitations trahissaient de secrètes inquiétudes, et les procédés qu'il témoignait au héraut de la croisade, les marques de singulière vénération qu'il lui donnait devant tout le monde, prouvaient, sinon quelque sympathie pour sa mission, du moins la crainte religieuse de lui susciter des entraves. Un jour une foule immense se pressait dans l'église pour voir le visage de l'homme de Dieu. Il venait de guérir

[1] Tacuit vir mansuetissimus, dicens, non esse parvitatis suæ importunius instare regiæ majestati. (Phil. de Claravalle, lib. VI, cap. 4). — [2] Neque enim filiorum uteri sui mater poterat oblivisci, sed toto fere anno avelli a se viscera sua gravissime querebatur. (Id., cap. 1, p. 1182).

subitement un vieillard paralytique, connu dans toute la ville par ses charitables largesses; et ce miracle, ainsi que plusieurs autres non moins éclatants, avaient été proclamés au son des cloches et aux cris d'admiration de la multitude. L'affluence était telle, que nulle force ne pouvait plus contenir les flots du peuple qui se précipitaient impétueusement dans la vaste basilique. Saint Bernard, investi de toutes parts, allait étouffer au milieu de la foule, quand l'empereur, se dépouillant de son manteau, le prend entre ses bras vigoureux, l'élève en l'air et le porte en lieu de sûreté [1].

Dans la même ville, le comte Adelphe, un des seigneurs de la suite de l'empereur, voulut éprouver par lui-même les effets de la puissance de l'abbé de Clairvaux. Il lui amène un enfant aveugle et boiteux, dont la guérison lui semblait absolument impossible. Le thaumaturge le bénit, et à l'instant même l'enfant redresse ses membres perclus et voit la lumière [2].

On conçoit la sensation que durent causer ces merveilles, et le poids qu'elles ajoutèrent à la mission de celui qui les opérait. Les peuples demandaient des croix; mais les princes, toujours arrêtés par des considérations politiques, flottaient dans une cruelle perplexité.

Saint Bernard pouvait pressentir dès lors les développements heureux de son œuvre. Pourtant il crut devoir, comme le sage laboureur, abandonner pour un temps la terre qu'il avait cultivée, et laisser à la grâce divine le soin de mûrir le semences de la parole. Il se disposa donc de nouveau à quitter Francfort et à retourner à Clairvaux où le rappelaient sans cesse le souvenir et les vœux de ses frères; mais un nouveau sacrifice lui fut demandé, et son abnégation l'emporta encore une fois sur le repos après lequel il soupirait. L'évêque de Constance, Hermann, était venu le solliciter instamment d'édifier son vaste diocèse par

[1] Un chroniqueur raconte que l'empereur déposa le saint aux pieds d'une statue miraculeuse de la Vierge, et que celle-ci, d'une voix douce, fit entendre ces paroles en langue romane : *Ben venia, mi fra Bernharde!* A quoi le saint répondit : *Gran merce, mi Domnra.* (Hermann Cornerus; chron. ad ann. 1140). Toutefois cette légende, diversement rapportée, appartient à la monographie de Spire. (Voyez der Kaiser-Dom in Speyer, par Mgr Geissel, p. 95. — [2] Annal. Cisters., t. II, p. 39.

la prédication de la croisade. Bernard résista longtemps ; mais enfin , *vaincu par la constance de monseigneur de Constance* [1] , il s'embarqua avec lui et remonta le cours du Rhin. Ils s'arrêtèrent dans les villes et les principaux bourgs situés aux bords du fleuve, et recueillirent partout les fruits abondants des prédications de la croix. Ce voyage était une espèce de marche triomphale. Une suite nombreuse accompagnait saint Bernard. Outre les deux moines de Clairvaux qui lui servaient de secrétaires, « nous étions plusieurs compagnons , rapporte l'un d'eux [2] : d'abord , l'évêque de Constance , et son chapelain Eberhard; l'abbé Baudouin (Baldvinus) et Frovin , ancien religieux d'Einsidlen , et depuis supérieur du couvent d'Engelberg , à Untervalten ; puis , trois prêtres séculiers , Philippe, archidiacre de Liége, qui se fit moine à Clairvaux [3]; Otton et Franco, auxquels s'était joint encore le célèbre Alexandre de Cologne , qui devint un des hommes les plus illustres de l'ordre de Cîteaux [4]. Ce dernier s'en allait à Rome, lorsque sur sa route il rencontra le saint , et fut témoin de ses miracles. De ce moment il s'attacha à lui pour ne plus jamais le quitter. Le cortége se composait donc de onze personnages vénérables , non compris Bernard , et tous consignaient chaque soir , dans un journal itinéraire , les glorieuses actions dont ils avaient été les témoins. Encore ne pouvaient-ils pas tout écrire ; *car il faudrait des volumes pour raconter ce que nous avons vu* , dit l'un d'eux ; *mais si nous nous taisions , les pierres parleraient* [5]. Philippe de Clairvaux envoya à l'archevêque de Reims un extrait de son journal qui est demeuré intact ; et ce curieux document , d'accord avec plusieurs autres du même temps , permet au lecteur de suivre pas à pas les courses apostoliques de saint Bernard [6].

[1] Vicit tamen constantia domini Constantiensis. (Philip. Claravalle, in op. S. Bern. , ad Mab. , p. 1182). — [2] Eramus autem cum eo, ego , Hermanus , Constant. episcopus , etc. (Id., loc. sup. cit.). — [3] C'est celui-là même qui nous fournit ces détails. Il dit, en parlant de lui , cette chaude et naïve parole : *Ego autem intravi scholam Jesu, et valedixi sæculo in sæculum, et in sæculum sæculi.* « Je suis entré à l'école de Jésus-Christ, et j'ai dit adieu au siècle dans le siècle, et dans les siècles des siècles. » (Id., p. 1182). — [4] Voyez de Viris illust. ord. Cisterc., cap. 27. — [5]... Plurima undè volumina conficerentur... et si nos tacuerimus , lapides clamabunt. (Phil. Claruv. , p. 1183). — [6] Le journal de Philippe ne contient l'itinéraire que de Francfort à Constance, et de Constance à Spire. Il est suivi d'une autre relation , envoyée de Clair-

Ce fut dans les derniers jours de novembre (1146) que la sainte compagnie se mit en route pour Constance. Ils passèrent le dimanche 1er décembre à Kintzingen, et les deux jours suivants à Fribourg en Brisgau. Laissons parler un instant les voyageurs. « *L'évêque Hermann* : Le premier jour il n'y eut à Fribourg que des pauvres et *menues gens* qui demandèrent la croix. Le saint abbé fit prier pour que les riches aussi ouvrissent les yeux, et cette prière était à peine achevée, *que les plus riches, et même les plus endurcis* [1], vinrent recevoir la croix de sa propre main. — *Philippe* : Notons aussi de quelle manière il rendit la vue à un vieillard aveugle, une vertu étant sortie de notre saint père; non pas de lui toutefois, mais de la parole et du signe de la vie... — *Hermann* : Ce matin, quatrième férie, après la messe, je lui ai présenté une fille qui avait la main desséchée; il la guérit à l'heure même. — *Philippe* : Je l'ai vu rendre la parole à un enfant sourd-muet de naissance. — *Hermann* : Moi-même j'ai parlé à cet enfant, au moment où le signe de la croix a été fait sur lui, et il a pu m'entendre et me répondre distinctement. — *L'abbé Frovin* : Une mère vint nous apporter son petit enfant aveugle; le signe de la croix lui rendit la vue; mais quelle fut la surprise de cette mère lorsque son enfant tendit la main vers une pomme que je lui présentai! — *Eberhard* : En sortant de l'église, un homme infirme et paralytique, qui se traînait plutôt qu'il ne marchait, se recommanda au saint abbé. A peine celui-ci l'eut-il touché de son bâton, en ma présence, que l'homme se sentit guéri et s'en alla en sautant de joie [2].

Ces miracles, inscrits brièvement et naïvement à la suite les uns des autres par les témoins oculaires, forment un trop gros volume pour que nous puissions les mettre tous sous les yeux de nos lecteurs. Ils se multiplièrent d'ailleurs de telle sorte, que les témoins eux-mêmes durent renoncer à les détailler. A Doningen, près de Rheinfeld, où ils passèrent le premier dimanche de l'Avent, Bernard guérit dans la même journée neuf aveugles, dix sourds ou muets, dix-

vaux au chapitre de Cologne; et enfin d'une troisième, que le moine Godefroy adresse à Hermann, évêque de Constance. (Vid. in opp. S. Bern., Ed. Mabill., vol. II, p. 1180 et sequent). — [1] Ditissimi quique, etiam pessimi — [2] Phil. de Clarav., p. 1183.

huit boiteux ou paralytiques [1]. Le mercredi suivant, à Schaffhausen, le nombre des miracles grandit encore ; enfin le vendredi, 13 décembre, ils arrivèrent à Constance. Les cloches de la ville annoncèrent les merveilles qui éclataient sous les pas de l'homme de Dieu. Les peuples, aux cris mille fois répétés de *Kyrie eleison! Kyrie eleison! Christ uns gnade !* couraient au-devant de lui et rendaient gloire à Jésus-Christ [2]. Tous louaient Dieu, et *pas une seule bouche ne se taisait* au milieu de cette manifestation d'allégresse. La prédication de la croisade ne semblait être devenue qu'un accessoire dans cette universelle agitation. Il parlait ; ou plutôt, il se montrait ; et au seul aspect de l'apôtre, au premier son de sa voix, les populations fondaient en larmes ; et les esprits, devenus souples et dociles, se rendaient à son appel. Aussi un long séjour dans chaque ville n'était non-seulement point nécessaire, mais même impossible, à cause du concours tumultueux des peuples qui accouraient, avides d'entendre la parole du saint, plus avides encore de voir ses miracles. A Constance, comme à Francfort, il faillit presque être suffoqué. On lui arrachait pièce à pièce ses vêtements pour en faire des croix, *ce qui l'incommodait assez*, et l'obligeait d'accepter fréquemment des habits neufs [3].

Ce fut en cette occasion que saint Bernard convertit un jeune chevalier, *riche en biens de la terre*, *mais pauvre de ceux du ciel*, *et rempli de vices et d'iniquités.* Il s'appelait Henri : il avait reçu beaucoup d'instruction, et comme il *parlait le francque et l'allemand*, il s'attacha au saint pour lui servir d'interprète. Cette remarquable conversion provoqua un miracle non moins remarquable, qu'on ne saurait passer sous silence. Le noble Henri, se trouvait à cheval, à côté de Bernard sur la grande route, lorsque tout à coup il se voit poursuivi par un de ses anciens écuyers qui l'accable de moqueries et d'insultes. *C'était un homme de Bélial, amateur de toute perversité, et incrédule en toutes choses* [4], il proférait des blasphèmes contre le serviteur de Dieu, et s'écriait de toutes ses forces : « Allez ! suivez le diable ; et

[1] Godfr., Vita S. Bern., lib. IV, p. 1157. — [2] Phil. de Clarav., loc. cit., p. 1195. — [3] ... Qui propter hoc ipsum nova frequenter accipere cogebatur... (Voyez Exord. magn. Cisterc., p. 1225, in Mabill.). [4] Vir Belial, homo totius pravitatis, et boni totius incredulus.

le diable vous emportera [1] ! » Cependant les voyageurs continuaient paisiblement leur course, quand, sur la route, on vint supplier le saint abbé de donner sa bénédiction à une femme percluse qu'on porta jusqu'à ses pieds. Cet incident augmenta la fureur de l'insensé ; mais celui-ci, à la vue de la femme qui se trouva subitement guérie, tombe à la renverse, comme frappé d'un choc invisible, et demeure étendu dans la poussière, privé de vie et de sentiment. Son ancien maître, désolé de cette mort funeste, se jette aux genoux de saint Bernard et le conjure d'avoir pitié de cette âme *que Satan avait remplie de malédictions :* « C'est à cause de vous, dit-il ; c'est parce qu'il a blasphémé contre vous, que ce lugubre accident lui est arrivé ! — A Dieu ne plaise, répondit le saint, que quelqu'un meure à cause de moi [2] ! » En revenant sur ses pas, il se penche sur le corps inanimé de l'écuyer, et récite à longs traits, d'une voix pénétrée, l'Oraison dominicale. « Tenez-le par la tête, » dit-il aux nombreux assistants. Puis, le frottant de sa salive, dont maintes fois il avait fait usage comme d'une substance médicinale, il s'écrie : « Au nom du Seigneur, lève-toi ! » Et il répète : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, que Dieu te rende ton âme [3] ! » Cette parole, proférée d'un ton solennel au milieu d'un morne silence des spectateurs, avait à peine cessé de retentir, que le mort se relève et regarde le ciel. L'admiration et la surprise, à la vue de ce cadavre debout et animé d'une nouvelle vie, saisit alors la multitude, et se manifeste par des acclamations bruyantes [4]. Cependant le saint lui adresse la parole : « Maintenant, lui dit-il, quelle est ta disposition, que vas-tu faire? — Je ferai, mon père, tout ce que vous m'ordonnerez, » répondit l'écuyer totalement transformé. Il prit la croix, et s'engagea dans la milice de Jérusalem. L'un des assistants lui demanda si réellement il avait été mort. « J'étais mort, dit-il, et j'ai entendu l'arrêt de ma damnation ; car si le saint abbé ne s'était hâté d'intervenir, je serais présentement dans les

[1] Ite modo, et diabolum illum sequamini, et ipse vos diabolus apprehendat. — [2] Casum lugubrem et occasum... Heu, inquit, ut propter me quispiam moriatur. (Exord. magn., cap. 19, p. 1222). — [3] In nomine Domini, ait : Surge; et iterùm : In nomine P. et F. et S. S. Deus tibi spiritum tuum reddat! (Id., p. 1223). — [4] Mirantibus præ gaudio et in cœlum voces tollentibus universis qui aderant et viderant manifeste mortuum revixisse. (Idem).

enfers. » Quant à Henri, ému plus vivement que tous les autres de ce fait extraordinaire, il se retira à Clairvaux où il fit sa profession ; et plus d'une fois il raconta à ses frères assemblés la grâce qui lui avait été faite, et l'étonnant prodige dont il avait été témoin [1].

Saint Bernard ne tarda point de quitter Constance, toujours suivi des mêmes compagnons qui l'avaient accompagné jusque dans cette dernière ville ; sauf l'évêque Hermann, qui céda sa place à un pieux ecclésiastique nommé Wolkemar. Ils passèrent par Zurich, Rheinfelden, Bâle, Winterthur, et arrivèrent à Strasbourg la veille du quatrième dimanche de l'Avent, 22 décembre **1146** [2]. Les miracles ne discontinuèrent point durant ce mémorable voyage ; et nous craindrions, pour nous servir des expressions d'un de ses historiens, « de n'en dire pas assez, si nous n'en rapportions que quelques-uns ; et de rester encore au-dessous de la réalité, si nous en racontions beaucoup [3]. » Ce qu'il y eut d'admirable dans ses prédications à Strasbourg et dans les autres villes germaniques, c'est que, ne parlant que le latin ou la langue romane (francque), il se faisait pourtant comprendre par tout le monde, et touchait ceux-là mêmes qui n'entendaient que le tudesque. « Ces peuples, rapporte le moine Godefroy, l'écoutaient avec une affection d'autant plus vive, que parlant un autre langage, ils étaient émus et pénétrés de la vertu même de sa parole, beaucoup plus que de l'interprétation d'un savant interprète qui expliquait ses discours ; et ils le prouvaient par la componction avec laquelle ils se frappaient la poitrine et versaient des larmes [4].

Cependant le jour de la nativité de Notre-Seigneur approchait ; et cette solennité avait été fixée par l'empereur pour la tenue d'une *diète générale* [5] dans la ville de Spire. Saint Bernard avait promis de se rendre à cette assemblée. Il quitta donc Strasbourg dans la soirée du dimanche 22 dé-

[1] Exord. magn., loco sup. cit. — [2] Phil. Claravalle, lib. IV, cap. 3, p. 1187. — [3] Odon de Diog... Ne si pauca scripsero non credantur plura fuisse; vel si multa, materiam videar obmisisse. (Voy. Biblioth. des croisades, t. I, p. 229). [4] Godfr., Vita S. Bern., lib. III, cap. 3, p. 1135. — Remarquons toutefois avec Vilken (Geschichte der Kreuzzuge, lib. III, cap. 10), que la langue franque était à cette époque déjà fort répandue parmi les Allemands; car, dit un vieil historien, *lengœ francoise cort parmy le monte et est la plus delitable à lire et à oir que nulle autre.* — [5] Generalem curiam. (Ott. Frising. l. XXXIX).

cembre, et arriva à Spire, le mardi suivant, veille de Noël [1]. Les habitants des villes et des villages se tenaient sur les rives du fleuve, et attendaient avec impatience le passage du navire pour recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu et lui présenter leurs malades. Tous participèrent à la grâce extraordinaire que Dieu attachait à chaque parole, à chaque action de son serviteur.

Son entrée dans la ville impériale de Spire a été décrite par un grand nombre de chroniqueurs contemporains. » L'évêque, le clergé et les bourgeois vinrent solennellement au-devant de lui, croix et bannières déployées, chaque corps de métier portant les enseignes de sa profession. On le conduisit, au son des cloches et des cantiques sacrés, à travers la ville, jusqu'au portail de la cathédrale où l'empereur et les princes germaniques le reçurent avec tous les honneurs dus à l'envoyé du Pape. Le concours de la multitude était immense. On était accouru des lieux les plus éloignés pour voir, pour entendre le saint, pour contempler les traits du thaumaturge.

» Le cortége s'avança depuis la grande porte de la cathédrale jusqu'au chœur, chantant avec force et avec joie l'hymne de la reine des cieux *Salve Regina*. Bernard, conduit par l'empereur lui-même, marchait au milieu du cortége, entouré des flots du peuple et profondément ému à l'aspect de la majestueuse basilique. Mais lorsque les derniers accents de l'hymne de la Vierge eurent cessé de retentir sous les voûtes sacrées, après ces mots : *Filium tuum nobis post hoc exilium ostende* ! (*Faites-nous voir votre Fils, après notre exil,*) le saint abbé, transporté d'un élan d'enthousiasme, ajouta une triple exclamation : *O clemens ! O pia ! O dulcis Virgo Maria* [2] *!* »

Ces paroles si suaves et si tendres, jaillies spontanément du cœur de saint Bernard, demeurèrent depuis lors attachées à l'hymne du *Salve Regina* et en complétèrent la sublime poésie. Elles continuent à être chantées dans toutes les églises de la catholicité, selon les temps marqués ; mais à la cathédrale de Spire, le *Salve Regina* se chanta solen-

[1] Tertia feria, vigilia fuit dominicæ Nativitatis, et navi venimus Spiram. (De mirac., lib. VI, p. 1187). — [2] Voyez Der Kaiser-Dom in Speyer, de Mgr Jean de Geissel, p. 89 et sequent.

nellement tous les jours de l'année, en l'honneur de saint Bernard ; et cet usage subsiste aujourd'hui encore. Des plaques d'airain, scellées dans le pavé de l'église désignèrent à la postérité les traces de l'homme de Dieu, et les endroits où il implora d'une manière si pénétrante *la clémence*, *la piété*, *la douceur* de la Vierge Marie [1].

Toutefois à Spire, les miracles furent moins nombreux ; » parce que, dit l'un des compagnons du voyage, la multitude des curieux était trop grande ; et ce n'est pas en faveur de la curiosité que la gloire de Dieu se manifeste [2]. »

La cour teutonique était au grand complet ; la plupart des évèques et des princes se trouvaient réunis pour se concerter ensemble sur diverses affaires de l'empire ; et dans cette pompeuse assemblée, la cérémonie du couronnement de l'empereur dut ajouter encore à l'éclat de la solennité religieuse [3]. Mais la disposition d'esprit de ces hauts personnages fit sur saint Bernard une impression pénible. Leurs irréconciliables inimitiés les rendaient inaccessibles à toute influence pacifique ; et vainement le serviteur de Dieu s'efforçait de neutraliser les griefs réciproques, et de dominer les intérêts personnels par la cause du sépulcre de Jérusalem [4]. Ni les miracles par lesquels il prouvait la divine sanction de son ministère, ni les ardentes et apostoliques remontrances qu'il adressait aux grands et au monarque lui-même, ne purent triompher de leur inertie. Conrad cependant paraissait ébranlé plus que les autres ; et, deux jours après Noël, à la fête de saint Jean l'évangéliste, après avoir été vivement pressé par l'abbé de Clairvaux, il annonça qu'il en délibérerait dans son conseil, et que, le jour suivant, il rendrait une réponse définitive [5].

C'était un moment critique. De la résolution de l'empe-

[1] Nous devons ces renseignements, ainsi que plusieurs autres indications intéressantes, à la bienveillance du Dr Weiss, doyen du chapitre de Spire. — On trouve, du reste, toutes les traditions se rapportant au séjour de saint Bernard à Spire, dans le savant ouvrage cité plus haut, de Mgr J. Geissel, évêque actuel de Spire. — [2] Phil. Clarav., p. 1187. — [3] Ibi Conradus coronatus est; ibique adfuit episcoporum principumque conventus. (Id., loc. cit.). — [4] Pacem cupiens reformare... Quorum inimicitiis ab exercitu crucis Christi multi detinebantur... (Idem). — [5] ... A quo (rege) hoc tandem responsum obtinuit, quod deliberaret secum et consuleret suos, sequenti die super hoc responsurus. (Gaudfr., loc. cit.).

reur allait dépendre une incalculable suite d'événements. Bernard n'attendit pas jusqu'au lendemain.

Il achevait de célébrer le saint sacrifice, en présence de la cour et d'une grande affluence de fidèles, quand, s'abandonnant à un de ces mouvements qui plus d'une fois avaient produit de grandes choses, il se tourne vers l'assemblée, et prononce une allocution chaleureuse sur les infortunes de la Terre-Sainte. Au milieu de ce discours, il apostrophe directement l'empereur; il lui parle, *non comme à un souverain, mais comme à un simple homme*[1]; il lui rappelle les dons qu'il a reçus, les grâces qui lui ont été faites; il lui reproche son ingratitude; puis, plein du Dieu qui l'inspire, il s'écrie d'une voix foudroyante : « O homme, que répondras-tu au jour du dernier jugement?..... » Conrad, atterré, et comme transpercé jusqu'à la moelle de ses os, ne laisse pas achever le prédicateur, et demande la croix de Jésus-Christ : « Je reconnais, dit-il en versant des larmes, je reconnais que Dieu m'a fait bien des grâces, et, avec l'aide du Seigneur, je ne m'en rendrai pas indigne! » Et il ajouta : « Je suis prêt à vouer ma vie au Seigneur, et à me rendre où il m'appelle! » Il dit; et la multitude, attendrie, étonnée, frappée de cette scène extraordinaire, lève les mains vers le ciel et fait retentir la basilique de ses acclamations prolongées; la ville entière s'émeut et s'ébranle, et la terre répète au loin les cris d'enthousiasme et de jubilation[2].

Mais saint Bernard, humble et profondément recueilli après ce *miracle des miracles*, détache de l'autel la bannière sacrée; il la met entre les mains de l'empereur, et le décore du glorieux symbole du Dieu des batailles. Au même instant tous les princes, pénétrés d'un même sentiment, s'agenouillent aux pieds du saint prédicateur, et demandent la croix des pèlerins. Parmi eux se distingue le jeune Frédéric de Souabe, neveu de l'empereur et héritier du trône, si fameux dans la suite sous le nom de Barberousse. Il se croise, malgré les larmes et les supplications de son vieux père. Les barons et les chevaliers suivent avec empressement l'exemple de leurs suzerains; le peuple comme les

[1] Non ut regem, sed ut hominem tota libertate convenit. (Ibid., p. 1188). — [2] Et ecce populus rapiens verbum de ore loquentis, exclamat in laudem Dei, et resonabat terra in voces eorum. (Idem).

grands, *les menues gens et les gens du grand air* veulent recevoir la croix des mains de saint Bernard. Aucune entrave, aucune considération n'eût pu arrêter cet élan unanime; le grand intérêt de la croisade était venu absorber tout autre intérêt, toute autre pensée. Les hommes les plus opposés par leur âge, leurs mœurs, leur condition, leur origine, vinrent s'unir dans la même cause, et s'enrôler sous le même étendard; la diète elle-même, convoquée pour remédier aux maux de l'Allemagne, ne s'occupa plus que du sort de Jérusalem. Ce changement soudain passa, aux yeux de tout le monde, comme *le miracle des miracles* [1]; tous les cœurs s'ouvrirent à l'espérance; tous, oubliant leurs anciennes querelles, se réveillèrent comme d'un long assoupissement, pour reprendre une nouvelle vie et savourer les consolations chrétiennes. « Chose admirable ! dit un auteur contemporain; on vit accourir des voleurs et des brigands qui firent pénitence, et juraient de verser leur sang pour Jésus-Christ! Tout homme raisonnable, ajoute l'historien, témoin des changements opérés en eux, y voyait le doigt de Dieu, et n'en était pas moins étonné [2]!

Oh! qui donc opérera de nos jours une révolution si désirable? Qui nous unira tous dans une œuvre commune? Qui nous révélera l'idée, le sentiment qui brise les nœuds de l'égoïsme, dilate les esprits, et réchauffe les cœurs au feu d'une foi vive et vivifiante?....

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation des voyages et des miracles. — Retour à Clairvaux.

La mission pour laquelle saint Bernard était venu en Allemagne touchait à son terme. Les prodigieux succès de son œuvre, l'extension subite et rapide qu'elle prit dès sa naissance, les heureuses transformations qui en furent les conséquences immédiates, démontrent à la fois la tendance du siècle et la puissance de l'homme qui lui imprima ce

[1] Miraculum miraculorum. (Gaudfr. de Mirac., p. 1158, in Mab.). — [2] Otto de Frising., Bibl. des croisades., t. I, p. 528.

mouvement. Une telle puissance, quelle qu'en soit l'origine, ne produit de si grands choses que lorsqu'elle s'applique à des besoins réels et qu'elle se fonde sur l'esprit même des hommes au milieu desquels elle se manifeste. Sous ce rapport, l'abbé de Clairvaux était véritablement l'homme de son siècle; car, entre certains hommes et certains faits, il existe une influence réciproque, un flux et un reflux de vie, une action et une réaction dont l'histoire doit constater le phénomène. Ces hommes reçoivent de leur siècle l'esprit et la force avec lesquels ils le dominent; et le siècle reçoit de l'homme le mouvement et la physionomie qui le caractérisent. De là toutes les grandes figures, en quelque sorte hiéroglyphiques, qui apparaissent à toutes les grandes époques de l'humanité. L'histoire nous les montre, au centre de leur sphère d'activité, infatigables comme ces robustes forgerons qui, tour à tour, attisent et maîtrisent le feu, dont l'éclat se projette sur leur visage trempé de sueur, et qui font plier sur l'enclume le fer qui brûle et durcit leurs bras nerveux. Ainsi s'explique l'irrésistible ascendant que saint Bernard exerce sur ses contemporains. Il a donné l'impulsion à la croisade; et le mouvement, parti de la France, se propage de provinces en provinces, à travers les vastes contrées de la Germanie, depuis le Rhin jusqu'au Danube; l'Europe tout entière s'ébranle, et l'Asie tremble sur ses fondements. C'est une nouvelle ère qui s'ouvre; c'est une régénération totale qui s'opère avec les douleurs d'un enfantement laborieux: l'Orient et l'Occident se préparent aux combats; et de leur choc sanglant sortira le monde moderne.

Bernard, après les événements de Spire, pouvait aspirer au repos; et tout autre que lui se fût contenté de lever deux formidables armées, à la tête desquelles il venait de placer le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Mais les regards du grand homme ne connaissaient point de bornes; et dans le vaste horizon qu'il embrassait, il n'oublia point les intérêts secondaires que les chefs des croisés avaient généreusement sacrifiés à la cause de Dieu. Le départ de Conrad et de ses compagnons d'armes laissait l'Allemagne dans une situation périlleuse; elle offrait aux Guelfes l'occasion favorable d'attenter à la couronne. Un seul moyen pouvait pré-

venir de nouveaux troubles ; c'était d'enrôler dans l'armée chrétienne ceux-là mêmes d'entre les souverains d'Allemagne qui n'avaient pris aucune part à la diète de Spire. Saint Bernard en fit la tentative, et elle réussit comme toutes ses autres entreprises. Il écrivit en Bavière, où les principaux chefs des Guelfes se trouvaient assemblés ; et ses lettres, apportées et lues par l'abbé Adam d'Eberach, y produisirent le même effet que ses prédications avaient produites ailleurs. Le vaillant Guelfe, duc de Bavière, prit la croix [1] ; un grand nombre de prélats et de barons suivirent son exemple, entre autres le célèbre historien Otton de Frisingen, esprit grave et positif qui, en Allemagne, s'était d'abord prononcée contre la croisade, comme Suger s'y était opposé en France. Bientôt après, d'autres princes de différentes contrées s'engagèrent avec l'élite de leurs hommes d'armes dans la milice de la croix ; Ladislas, duc de Bohême, Odoacre, marquis de Styrie, Amédée, duc de Turin, Bernard, comte de Carinthie, Conrad, duc de Zaeringen, et une foule de seigneurs et de nobles hommes, firent le vœu de combattre les infidèles. Les Saxons eux-mêmes, ces guerriers si braves, si longtemps malheureux, et cependant toujours redoutables à la dynastie de Conrad, s'enrôlèrent sous la bannière sacrée ; et, à l'ombre de la croix, tous les partis se reposent; tous, Guelfes et Gibelins, s'entremêlent et campent ensemble. « Un profond silence » se fit dans tout l'Occident, dit Otton de Frisingen, et » non-seulement il n'y eut plus de guerre, mais on eût » regardé comme un crime de porter les armes en public [2].»

Saint Bernard passa les derniers jours de cette mémorable année à Spire, et ne se remit en chemin que le 4 janvier **1145**. A son départ, l'empereur, les princes et les nombreux bataillons de croisés se réunirent autour de lui pour entendre une dernière fois sa parole, et lui rendre un dernier hommage. L'orateur sacré leur adressa une exhortation touchante; *et ses paroles*, dit l'historien *n'étaient pas humaines, mais divines* [3]. Puis le brillant cortége se mit en marche, avançant avec peine, à cause de la foule immense qui se pressait dans les rues et sur le chemin. Tout à coup

[1] Otto Frising., de gest., Frid., cap. 40. — [2] Ibid., loc. cit. — [3] Non humanis, sed divinis verbis... (Phil. Claraval., cap. 5, p. 1188).

un pauvre enfant perclus se jette au-devant du saint et lui demande sa bénédiction. Au même moment cet enfant se relève parfaitement guéri. A la vue de ce miracle, l'empereur, *qui chevauchait à côté du saint* [1], et la foule étonnée, poussent des acclamations de surprise et bénissent à haute voix le thaumaturge. Mais celui-ci, récusant toute louange et se tournant vers Conrad : « C'est à cause de vous, dit-il, » que cette guérison a été opérée, afin que vous sachiez » que Dieu est avec vous et que votre entreprise lui est » agréable. »

Bernard et ses compagnons de voyage, après avoir pris congé de la cour germanique, redescendit le Rhin jusqu'à Cologne, pour revenir en France par la Belgique et la Flandre. Ils se reposèrent le lundi 5 janvier à Kreutznach, se rendirent le lendemain à Bobart, *vaste bourg situé sur les rives du Rhin* [2], et s'arrêtèrent à Coblentz et à Bingen, où l'homme de Dieu eut des entretiens graves avec l'abbesse sainte Hildegarde, dont nous aurons à nous occuper longuement dans un des chapitres suivants.

Dans toutes les villes qu'il traversa, le serviteur de Dieu, renouvelait ses prédications et ses prodiges; mais nulle part l'édification ne fut plus grande qu'à Cologne [3]. Il connaissait l'impatience de cette cité pour le recevoir; et, afin d'échapper aux honneurs qu'on lui avait préparés, il fit secrètement son entrée le soir. Mais *la gloire suivait celui qui la fuyait;* et, à peine la nouvelle de son arrivée s'était-elle répandue dans la ville, que les habitants en masse affluèrent devant sa demeure, et témoignèrent leur bruyante allégresse sans discontinuer le jour et la nuit. La foule était si compacte et si *intolérable* [4], dit l'un des disciples, que le saint abbé ne pouvait sortir de la maison. Il se tenait à une fenêtre du haut de laquelle il bénissait le peuple; et ce fut au moyen d'une échelle posée dans la rue, qu'on lui présentait les infirmes auxquels il rendait la santé [5]. On n'osait ouvrir

[1] (Phil. Claraval., cap. 5, p. 1188, loc. cit.). — [2] Vicus magnus qui super Rhenum situs est, et nominatur Bobardus. (De mirac., p. 1193). — [3] Magna est civitas; magna illic Dei famulo virtus affuit; magna illum devotio coluit populorum. (Gaudfr., Vit. S. B., p. 1158. Vid. et de mirac., p. 1193, in Mab.). — [4] (De mirac., p. 1194. Et hoc jam erat intolerabilis, ut, etc., etc. — [5] Stabat vir sanctus in fenestra, et per scalam offerebantur infirmi, siquidem ostium domus nullus aperire audebat,

les portes à cause de l'impétuosité de la multitude qui en assiégeait l'entrée. « Moi-même, raconte le moine Gérard, » ayant voulu rentrer dans la maison, je ne le pus en aucune » manière ; et depuis neuf heures du matin jusqu'au soir je » demeurai là, dans la rue, sans pouvoir atteindre ni la » porte, ni l'échelle, tellement toutes les avenues étaient » obstruées [1]. » L'écrivain renonce à énumérer la quantité des miracles qui éclatèrent à Cologne durant les 4 jours (du 9 au 12 janvier) qu'ils séjournèrent dans cette ville. Le dimanche, saint Bernard célébra la messe à la cathédrale ; il se disposait à rompre le pain de la parole ; mais, pour satisfaire aux vœux de tous, il prêcha sur la place publique, où ses discours électrisèrent la multitude. Des guérisons prodigieuses signalèrent cette journée. Une femme qui avait perdu la raison, par la vive douleur dont elle avait été saisie à la mort de son mari, lui fut présentée, et retrouva, au contact de l'homme de Dieu, son esprit et sa force d'âme. Une autre femme, en proie à des convulsions nerveuses, recouvra sa santé au même moment où elle fut touchée du signe sacré de la bénédiction. Une dame de qualité [2], qui, depuis quinze ans, était privée de l'usage d'un œil, avait renoncé à l'espoir de guérir, après avoir vainement usé de toutes espèces de remèdes ; elle se recommande au serviteur de Dieu, et son œil revoit la lumière. Enfin quatorze autres guérisons se trouvent consignées dans le journal à la date du même jour : et ces miracles, dit l'un des secrétaires, n'ont pas été faits dans les ténèbres, mais en plein jour, en public, devant tout le monde, afin que tout le monde glorifie Dieu *qui est admirable dans ses saints* [3].

Toutefois ces cures soudaines n'étaient que la moindre partie des merveilles que le serviteur de Dieu opérait dans une sphère moins visible. Il déployait, à la vérité, toute la plénitude de la puissance que Jésus-Christ donna aux apôtres « chassant les mauvais esprits et guérissant toute

tantus erat impetus et tumultus. — Ainsi s'exprime le chapelain Eberhard, dans le journal du voyage. (De mirac., p. 1194). — [1] Ego foris adstabam, nec ulla tenus poteram introire ; ab hora nona, usque ad vesperam sic permansi, etc., etc. (De mirac., pag. 1194). — [2] Mulier honorata, etc. (De mirac., pag. 1159 et 1198). — [3] Neque in angulo facta sunt, sed in publico, ut ab omnibus Deus glorificetur qui in sanctis suis gloriosus est. (De mirac., pag. 1194, n. 29).

infirmité et toute langueur [1]; » mais ces miracles, comme ceux des apôtres, comme ceux de Jésus-Christ lui-même, renfermaient quelque chose de symbolique, et n'étaient en quelque sorte que les signes visibles d'une autre espèce de miracle, d'une opération plus interne, plus mystérieuse, qui s'accomplissait dans les âmes. La conversion des cœurs, le triomphe de la lumière sur les ténèbres, de la concorde sur les vengeances, de la justice sur les iniquités, de la piété chrétienne sur la stupide indifférence; tels étaient les grands effets de ses intarissables enseignements. Les maladies invétérées, qui depuis si longtemps rongeaient les mœurs publiques, avaient produit un aveuglement, une surdité, une paralysie bien autrement funestes que les maux physiques; et c'est à ces profondes plaies qu'il appliquait toute la vertu de sa parole. De là les dispositions qui caractérisent un grand nombre de croisés. La réaction vive et véhémente qu'ils manifestèrent en faveur de la guerre sainte, provenait du besoin foncier qu'éprouve l'esprit de pénitence: car la vraie pénitence se sent toujours et irrésistiblement entraînée vers quelque œuvre expiatoire. Cependant, cette œuvre militante, si analogue au caractère de la multitude et à l'impétuosité populaire, ne pouvait avoir le même attrait pour certaines âmes aimantes qui, après être revenues à Dieu, se sentaient attirées au dedans d'elles-mêmes et réclamaient une œuvre plus tranquille, une vie de recueillement de prière. Ces âmes s'attachèrent plus étroitement à saint Bernard; et dans les seuls environs de Cologne, il y en eut, sans compter les femmes, près de soixante qui abandonnèrent le monde et se retirèrent la plupart à Clairvaux.

Mais ce qui excitait encore plus vivement la sollicitude de saint Bernard, c'était le triste état du clergé dont l'affaiblissement était la cause toujours subsistante de la dégénération des mœurs chrétiennes. Avant de quitter Cologne, il se renferma seul avec les ecclésiastiques du diocèse, et leur adressa des paroles graves. Il sonda toutes leurs plaies, attribuant l'affadissement du sel sacerdotal à la cupidité, à l'incontinence, aux dissensions intestines: « C'est de vous, » leur dit-il, que le prophète parle quand il condamne

[1] Matth. X, 1.

» *ceux qui ne s'intéressent point aux travaux des hommes et* » *ne participent point à leurs peines* [1]. Isaïe de même, ou » plutôt, Dieu par la bouche d'Isaïe, a dit de vous [2] : *Fai-* » *sons grâce à l'impie, et il n'apprendra pas à être juste; il* » *commet l'iniquité sur la terre de la sainteté, et il ne verra* » *point la gloire du Seigneur* [3]. » Ces textes sacrés nous donnent la mesure de la sévérité de ses discours; sévérité qu'il adoucissait cependant par la grâce et l'onction d'une bienveillante charité. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur les accents prophétiques qui, à cette époque, se firent entendre aux ministres du sanctuaire.

L'abbé de Clairvaux, accompagné d'un nombre toujours croissant de nouveaux disciples, s'était rendu de Cologne à Juliers; puis à Aix-la-Chapelle, où il célébra les saints mystères dans la chapelle de Charlemagne, *la plus célèbre de tout le monde romain* [4]. « Aix, raconte naïvement le chape- » lain Eberhard, est un agréable séjour; mais plus agréable » aux sens qu'à l'âme. La prospérité des méchants les tue ; » et malheur à la maison indisciplinée ! Je ne dis pas cela » pour leur perte, mais pour leur amendement, si toutefois » quelqu'un lit ces paroles; et plût à Dieu qu'un seul se » convertisse et vive [5]! » Le même narrateur rapporte le fait suivant, arrivé à Aix-la-Chapelle. «Nous étions à l'autel de la B. Vierge Marie, et j'assistais moi-même le révérend pére quand une jeune fille aveugle lui fut présentée ; il la bénit et elle guérit ; mais la foule était si grande, que nous fûmes obligés de nous retirer [6]. »

Citons encore quelques traits du journal des voyageurs. « *Gérard :* Aujourd'hui les miracles semblent avoir redoublé. La foule nous suivait partout, et les campagnes étaient aussi peuplées que les villes. Une mère amena sa fille déjà grande, qui était sourde et muette de naissance. Le charitable père lui imposa les mains, et aussitôt, en notre présence, elle recouvra l'ouïe et la parole. Nous avions à peine fait quelques pas, qu'un homme, également sourd, fut subitement

[1] In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur. (Psal. LXXII, 5). — [2] Misereamur impio, et non discet justitiam : in terra sanctorum iniqua gessit, et non videbit gloriam Domini. (Isai. XXVI, 10). — [3] De mirac., p. 1193, n. 25. — [4] In illa famosissima toto Romanorum orbe capella, — dit le moine Gaudf. (In Mirac., p. 1159). — [5] De Mirac., p. 1195, n. 31. — [6] Ego ipse Patri adstabam, etc. (Id., loc. sup.).

guéri... *Godfroy* : Jusqu'à ce dernier miracle, j'étais en avant et je précédais la foule ; mais, frappé des exclamations qui à chaque instant retentissaient derrière moi, je m'informai soigneusement de tout ce qui était arrivé, et j'acquis la certitude que ce jour-là, sur la route, notre saint père avait guéri une fille aveugle, trois sourds, un boîteux, puis cinq autres aveugles... *L'abbé Campesce* : Lorsque nous arrivâmes le soir à Juliers, ville qui doit son origine à Jules-César [1], nous trouvâmes prosternée sur les marches de l'église, une femme percluse. Le saint, ému de compassion, la prit par la main et la releva avec *une facilité d'autant plus grande qu'elle avait une plus grande foi* [2]... *Gérard :* Ce matin, après la célébration de la messe, une femme de grande considération, la nièce du comte de Juliers [3], privée complétement de la vue à un œil, et n'y voyant presque pas de l'autre, au point qu'elle ne pouvait marcher sans guide, fut instantanément guérie par le seul signe de la croix. Ce miracle, comme tous les autres, fait l'objet de la joie publique, et le peuple ne cesse de les proclamer aux cris de *Christ uns gnade* [4] *!* »

Sur toute la route, à Maestricht, à Liége, Mons, Valenciennes, Cambrai, Vaucelles, des prodiges sans nombre signalèrent le passage de l'homme de Dieu. Au sortir de Liége, un jeune homme, aveugle de naissance, lui est présenté. Ses yeux n'étaient pas seulement éteints, disent deux des chroniqueurs, mais ils étaient complètement amortis, et les paupières fermées. Le saint les ouvre, les touche de ses doigts vénérables, et aussitôt il leur rend la clarté. L'heureux jeune homme, à l'aspect de la lumière qu'il n'avait jamais connue, éprouva une émotion extraordinaire : « Je vois ! s'écria-t-il ; je vois le jour, je vois les hommes, je vois des êtres chevelus [5] ! » Il frappait des mains et bondissait de joie : Maintenant, ô mon Dieu, disait-il, je ne heurterai plus mes pieds contre des pierres [6] !

Cependant Bernard, malgré le désir qui le pressait de

[1] Vespera venimus Juliacum, quod a Julio Cæsare castrum ædificatum... (De mirac., p. 1195, n. 31). — [2] Et elevavit eam quanta fide, tanta etiam facilitate. (Idem). — [3] Honorata quædam mulier, neptis comitis Juliaci, etc. (Idem). — [4] Id., loc. cit. — [5] Video diem, video homines, video capillatos, etc. — [6] Gaudfr., de mirac., p. 1139, et Phil. de Clarav., p. 1198.

retourner dans son cloître, crut devoir s'arrêter quelques jours en Flandre, où il savait, comme saint Paul à Ephèse, *qu'une grande et visible porte lui était ouverte* [1]. Les paroles qu'il adressa aux populations de cette province n'avaient pas seulement pour objet la croisade ; mais elles s'appliquaient principalement aux mœurs et à la doctrine que les nouveaux hérétiques cherchaient à pervertir. L'homme de Dieu opposa une digue aux adversaires de l'Eglise, et, *jetant son filet dans les flots du siècle, il en retira une abondante capture d'hommes lettrés et de nobles personnages* [2]. Parmi ces derniers, l'annaliste de Cîteaux rapporte une conversion dont les circonstances édifiantes réclament ici leur place.

Arnulfe de Majorque était un des seigneurs les plus riches et les plus considérés de la province. Il vivait dans les délices et les grandeurs, quand, au passage de saint Bernard, il entendit une prédication qui fit tomber le voile de ses yeux. Touché de la grâce et pénétré jusqu'au fond de son âme, il prend aussitôt la résolution de quitter, à l'exemple des patriarches et des apôtres, sa maison, sa parenté, sa patrie, et de suivre Jésus-Christ. Mais sa famille était nombreuse; ses fils et ses frères, sa fortune et l'honneur de sa maison réclamaient encore sa présence. Il crut donc devoir cacher son dessein jusqu'au temps favorable, sans confier à personne, pas même à saint Bernard, le secret de sa conscience. Le temps s'écoulait, et Arnulfe, loin de se dégager des liens du monde, s'y enlaçait davantage, lorsqu'un jour il vit arriver un pauvre pâtre qui se jette à ses genoux et lui dit : Mon seigneur, je vous conjure par Jésus-Christ de me conduire à Clairvaux, afin de sauver mon âme et la vôtre. » Le noble Arnulfe est frappé de ce mystérieux avertissement. Il ne peut résister à la voix qui le presse, et, mettant ordre à ses affaires, il part pour Clairvaux avec le pâtre que Dieu lui avait envoyé. Il y trouve le saint et lui révèle, avec effusion de larmes, les iniquités d'une longue vie. Mais à sa grande surprise, l'homme de Dieu, après l'avoir engagé à persévérer dans l'ordre de Cîteaux, ne lui imposa pour pénitence qu'une triple récita-

[1] I Cor. XVI, 9. — [2] ... Et nobiles et litteratos viros multos de fluctibus sæculi ad littus conversionis, etc., etc. (Exord. magn., cap. 22, p. 1125).

tion de l'Oraison dominicale. « Quoi! charitable père, s'écria le pénitent, est-ce donc que vous ne prenez pas au sérieux la conversion d'un indigne pécheur? Certes, dix années de jeûne et de mortification ne suffiraient point à l'expiation de mes crimes; et vous ne m'imposez que trois *Pater !* » Le saint lui répondit : « Croyez-vous savoir mieux que moi ce qui vous est nécessaire? — A Dieu ne plaise que j'aie cette présomption! repartit Arnulfe; mais, je vous en conjure, ne m'épargnez pas dans la vie présente, afin que je trouve mon bonheur dans la vie future. — Faites ce que je vous dis, reprit le père, et faites-le avec confiance; et quand vous aurez déposé le fardeau de votre corps, vous irez à Dieu sans aucun fardeau [1]. » Le ton d'autorité et d'inspiration de cette réponse tranquillisa la conscience d'Arnulfe et lui donna un calme profond. Mais bientôt, *cet athlète de Dieu* tomba malade d'une inflammation d'entrailles, et le mal fit des progrès si rapides, qu'on lui administra les onctions des saintes huiles. Au plus fort de ses souffrances, lorsque le malade sembla près d'expirer, on l'entendit tout d'un coup s'écrier d'une voix forte : « Seigneur Jésus, oui, toutes vos paroles sont véritables! » Il réitera ce même cri, et le répéta si fréquemment, que l'un des assistants l'attribua au délire. « Non, non, dit le mourant; ce que je témoigne aujourd'hui n'est point l'effet du délire; mais j'atteste avec pleine conscience que toute parole du Seigneur Jésus s'accomplit infailliblement. Il a promis, dans son Evangile, à ceux qui renonceraient à tout pour le suivre, le centuple en ce monde, et la vie éternelle dans le monde futur. Eh bien, j'expérimente en ce moment la vérité de cette parole : les consolations spirituelles que j'éprouve surpassent cent mille fois les délices du monde que j'ai quitté..... » Après avoir proféré ces mots, *il s'endormit d'un sommeil dulcime et très-paisible dans le Seigneur*. Ainsi s'accomplit la prédiction du saint abbé : Quand vous aurez déposé le fardeau de votre corps, vous irez à Dieu sans aucun fardeau [1].

Saint Bernard s'était arrêté en Flandre jusque vers la fin

[1] Quia deposita mole corporis, mox ad Deum sine molestia pervolabis. — [2] Herbert, lib. I, cap. 2. — Lib. de Vir. illustr. Cisterc., dist. III, cap. 7. — Vita S. Bern., ex magn. Exord., lib. VII, p. 1227.

du mois de janvier. Il passa par Laon et Rheims, et arriva le 2 février, jour de la Purification, à Châlons-sur-Marne. Dans cette dernière ville se trouvaient réunis les princes français et le roi lui-même, ainsi que les ambassadeurs de Conrad III qui tous, à la nouvelle de son arrivée, allèrent au-devant de lui et le ramenèrent en triomphe. Il repartit de Châlons le 4 février, se reposa à Bar-sur-Aube, et arriva le jeudi suivant, 6 février, dans sa douce retraite de Clairvaux [1]. Semblable à un arbre toujours arrosé qui fructifie en toute saison, il revenait chargé d'une couronne de nouveaux fruits. Son retour fit surabonder la vie et la joie dans cet heureux asile. Trente postulants des environs de Cologne l'avaient suivi à Clairvaux ; trente autres étaient en chemin ou devaient le rejoindre incessamment [2]. On peut juger des sentiments qui animaient les uns et les autres, par la lettre qu'ils adressèrent à quelques membres du clergé de Cologne. Nous n'en citerons que les passages les plus remarquables :

» Il faut, avant toutes choses, vous rendre grâce, ô » Seigneur notre Dieu, avec la plus vive reconnaissance, » de nous avoir comblés de vos faveurs et de vos miséricor- » des. D'où nous est venue, à nous misérables pécheurs, » dignes de l'enfer, d'où nous est venue la grande grâce » que vous nous avez faite, d'oublier nos iniquités et de » nous rendre la paix au sein de votre protection ? O bonté » ineffable ! O abîme incompréhensible de miséricorde qui » s'est étendue sur votre grand serviteur Bernard que vous » avez choisi pour rassembler dans votre bergerie des » hommes pervers, et de les sanctifier sous sa houlette ! » Nous avons vu de nos yeux le nombre infini de peuples » qui se sont convertis et ont embrassé la pénitence en » prenant la croix et allant combattre pour la gloire de » Jésus-Christ. Cependant ce ne sont pas des laïcs. Quant à » vous, très-chers frères, si votre justice ne surpasse celle » des laïcs, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Les laïcs sont du monde, et il leur est permis de penser » aux choses du monde ; mais pour vous, il vous a été dit :

[1] Gaudfr., de mirac., p. 1200 et seq. — [2] Nam et triginta secum adduxit et totidem fere facto jam voto et constituta dio venturos præstolabatur. (De mirac., p. 1201).

» Vous n'êtes plus de ce monde et je vous ai séparé du monde.
» Ces paroles ont été dites aux apôtres, auxquels vous avez
» succédé dans la puissance et dans l'autorité, mais non dans
» la conversion, dans la conduite et dans les œuvres...

» On ne s'étonne pas de voir le troupeau se nourrir de
» pâturages terrestres ; mais qui ne s'étonnerait en voyant
» le pasteur lui-même, courbé vers la terre, manger les
» herbes crues et ne penser qu'à la terre ? Rougis, Sidon,
» dit la mer ! Les pécheurs et les publicains vous précéde-
» ront dans le royaume des cieux. La plaie de ce clergé est
» incurable ; l'Eglise est enrichie de biens et de revenus,
» mais elle est devenue pauvre en vertus. Car depuis que le
» Roi de gloire s'est rendu pauvre, les vertus n'ont pu subsis-
» ter longtemps avec les richesses. C'est le plus souvent un
» grand péril pour la sainteté de l'Eglise, que de la combler
» de biens et de l'abondance des choses de ce monde....

» Que les pauvres chantent donc avec le prophète : *Les*
» *filets ont été rompus, et nous avons été délivrés!* Nous
» désirons, très-chers frères, que vous chantiez avec nous
» ce cantique ; et que la parole de Dieu, qui n'a pas été
» infructueuse en plusieurs du clergé de Cologne, ne le soit
» pas en vous non plus, et que vous ne vous rendiez pas
» inexcusables, en demeurant dans la voie de la perdition.
» Nous souhaitons vous avoir pour compagnons dans les
» entrailles de Jésus-Christ [1]. »

Tels étaient les sentiments des nouveaux frères. Leur ferveur expansive harmonisait avec la piété plus intérieure et déjà consommée des anciens. Tous vibraient à l'unisson et vivaient d'une même vie, formant autour de Bernard un admirable concert de vertus, de grâces et de charité.

CHAPITRE XXXIX.

Assemblée d'Étampes. — Arrivée du pape Eugène III en France. — Départ des croisées pour la Terre-Sainte.

A peine le saint eut-il passé quinze jours ou trois semaines à Clairvaux qu'il se vit obligé de quitter encore une fois

[1] Ann. Cisterc., p. 64, n. 8 et seq. — Voy. aussi Hist. de Cit., t. IV, ch. 16.

sa retraite, pour assister à l'assemblée générale des barons et prélats du royaume que le roi avait convoqués à Étampes. L'ouverture *du parlement* se fit le 16 février 1147. Louis le Jeune le présida en personne, et lui exposa les diverses questions sur lesquelles il appelait la sollicitude et les délibérations des conseillers. L'enthousiasme semblait un peu refroidi; mais à l'aspect de saint Bernard, *qui venait de confédérer, pour la milice de la croix, le souverain et les grands du royaume des Teutons*[1], tous les visages s'épanouirent, et l'assemblée ressentit une émotion de joie et d'ardeur belliqueuse, difficile à dépeindre.

La première journée fut employée à entendre les ambassadeurs de Conrad et les députés de Geisa, roi de Hongrie, qui venaient, de la part de leurs souverains, promettre aux croisés le libre passage sur leurs terres. On lut aussi les lettres de l'empereur grec, Manuel Comnène, contenant les plus emphatiques protestations d'amitié, en réponse à la notification que le roi de France lui avait faite de la croisade. Le style oriental et hyperbolique de ces missives choqua le bon sens français. « L'évêque de Langres, Godefroi, prenant compassion du roi qui rougissait de s'entendre dire tant de choses flatteuses, et ne pouvant plus supporter les interminables phrases du lecteur et de l'interprète, les interrompit : Mes frères, leur dit-il, veuillez ne pas parler si souvent de la gloire, de la celsitude, des vertus et de la sagesse du roi; il se connaît, et nous le connaissons aussi. Dites-lui donc plus brièvement et plus droitement ce que vous avez à lui dire[2]. »

Le lendemain, l'assemblée s'occupa de la route qu'il convenait de prendre pour aller en Palestine. Les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, proposèrent le chemin de mer comme le plus sûr, et pouvant transporter en peu de semaines toute la multitude des croisés dans les ports de la Syrie. Ils insistèrent vivement sur les avantages de cette voie et firent ressortir les nombreux inconvénients, les périls et les vicissitudes inévitables d'un long trajet au milieu des pays barbares. Mais le principal motif qu'ils alléguèrent à

[1] Od. de Diog., II. — [2] Id., lib. II. — Ce même chroniqueur, Odon de Deuil, qui faisait partie de la croisade, ne veut pas nommer l'empereur Comnène, *parce que*, dit-il, *son nom n'est pas écrit dans le livre de vie.*

l'appui de leur opinion, fut le souvenir de l'ancienne trahison des Grecs, et leur perfidie à l'époque de la première croisade. La sagesse de ces Normands-Siciliens ne fut cependant pas goûtée ; et, soit que la haine qu'ils portaient aux Grecs, leurs agresseurs, rendît leur témoignage suspect, soit que la navigation n'offrît point d'attraits à l'esprit aventureux des guerriers français, les conseils de Roger ne prévalurent malheureusement point dans l'assemblée. On arrêta qu'on descendrait la vallée du Danube pour se rendre par terre à Constantinople. Enfin le troisième jour, les seigneurs et les prélats, uniquement occupés des intérêts de la France, durent aviser à la garde du royaume et à son administration, pendant l'absence du roi.

« Après que l'abbé Bernard, dit la chronique, eut fait son oraison pour invoquer la lumière du Saint-Esprit, le roi Loys, refrénant sa puissance par la crainte de Dieu, suivant sa coutume, abandonna le choix des gardiens du royaume aux prélats et aux seigneurs. Ceux-ci se retirèrent pour en délibérer, et rentrèrent au bout de quelque délai, après avoir décidé ce qu'il y avait de mieux à faire. Bernard marchait à leur tête ; et, désignant du doigt l'abbé Suger et le comte Guillaume de Nevers, il dit : Voilà les deux glaives que nous avons choisis, c'est assez ! »

« Ce double choix, poursuit le chroniqueur, aurait plu à tout le monde, s'il avait pu plaire à l'un des élus ; mais le comte de Nevers protesta qu'il avait fait vœu de se retirer parmi les Chartreux; et en effet, il alla peu de temps après dans le cloître malgré les fortes remontrances du roi, et sans que nulle prière ne pût le détourner de sa pieuse résolution [1]. »

Il fallut des remontrances non moins vives pour déterminer l'abbé Suger à se charger d'une dignité qui lui offrait *plutôt un fardeau qu'un honneur*. Il s'en défendit longtemps; mais enfin, vaincu par les sollicitations du roi et *par les ordres du Pape lui-même* [2], il accepta la régence ; et la postérité sait avec quel désintéressement et quelle noble intégrité il administra les affaires du royaume.

Ces divers mesures étant donc prises, l'assemblée se

[1] Od. de Diog., lib. I, p. 15. — [2] ... Sub obedientiæ præcepto coegit (Pontifex). (Vita Suggerii. XII).

sépara, et l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du départ. De tous côtés, en France, en Allemagne, dans presque toutes les contrées de l'Occident, les populations se mirent en mouvement. L'on ne voyait plus que des croisés, on ne rencontrait que des pèlerins et des troubadours. Les temps héroïques semblaient renaître, et une espèce de honte s'attachait aux chevaliers qui n'avaient pas pris la croix : on leur envoyait, en signe de flétrissure, une quenouille et des fuseaux [1].

Cependant, après la dissolution du parlement d'Etampes, saint Bernard s'était hâté de retourner à Clairvaux. Il n'y demeura pas longtemps; car les intérêts de la Terre-Sainte, et peut-être d'autres motifs graves, sur lesquels les historiens ne fournissent aucune idée précise, l'obligèrent à entreprendre un second voyage en Allemagne. Il se trouva le 27 mars à Trèves [2]; et pendant les apprêts de la croisade, les annalistes nous le montrent tantôt à Francfort, tantôt à Metz, à Toul ; puis à Troyes, à Sens, à Auxerre, à Tonnerre, et dans diverses autres villes. Cette seconde mission se rattachait peut-être à une œuvre de haute politique, qu'une partie des croisés allemands dût accomplir. Nous en parlerons plus tard, et nous dirons les bases sur lesquelles nous appuyons notre conjecture. Quoi qu'il en soit, ce second voyage ne fut ni moins fructueux ni moins riche en merveilles que le premier. Des miracles, trop nombreux pour être rapportés, et des conversions étonnantes s'opéraient tous les jours, et formaient la trace ineffaçable que l'homme de Dieu laissa sur toute la route qu'il parcourut.

« Sur ces entrefaites, reprend le vieil historien de la croisade, pour qu'il ne manquât à cette sainte entreprise ni bénédiction, ni grâce, le Pontife romain, Eugène, arriva en France, et vint célébrer la Pâque du Seigneur dans la basilique du bienheureux Denis [3]. »

C'était au printemps de la même année 1147. Eugène III voulut contempler de ses propres yeux les grandes choses que saint Bernard avait faites; et, outre ce juste motif qui

[1] Voy. Bibl. des croisades, t. I, p. 660. — [2] Sexto calendas aprilis, ingrediente viro Dei Treverim, obviam ruit ex more populus universus, etc., etc. (De mirac, cap. 16, p. 1205). — [3] Post hæc, ne aliquid deesset benedictionis aut gratiæ, Romanus Pontifex Eugenius, venit, etc. (Od. de Diog., I, p. 15).

l'amenait en France, il se proposait encore, pendant que les milices chrétiennes combattraient les infidèles en Orient, de travailler avec l'abbé de Clairvaux à l'extirpation des hérésies qui se propageaient en Occident.

L'arrivée du Pape en France, sur cette terre si éminemment catholique, si invinciblement fidèle, si invariablement soumise et attachée au chef suprême de l'Eglise, redoubla l'enthousiasme des croisés et produisit une allégresse générale. Le roi, accompagné d'une cour brillante, alla au-devant de lui jusqu'à Dijon. Là, dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval et se jeta aux pieds du Pontife, *les couvrant de baisers et de larmes.* Eugène accepta, au nom de celui dont il tenait la place', les témoignages d'humilité et d'amour du roi de France; il loua les vertus héréditaires de l'illustre famille de Hugues Capet, et parla, *en termes convenables*, de la piété de Henri, frère du roi, qui depuis longtemps avait embrassé à Clairvaux l'état monastique, et se distinguait, entre tous les autres moines, par l'austérité de sa vie [1].

Après ce discours qui *édifia puissamment les fidèles*, le Souverain Pontife et le roi de France prirent la route de Saint-Denis, où ils arrivèrent la veille du jour de la Résurrection. Cette solennité fut célébrée dans la royale basilique avec toute la magnificence que commandait la présence de l'auguste Pontife, et de la cour de France. Les principaux chefs des croisés assistèrent à l'office, et parmi eux on remarquait avec un juste orgueil le grand-maître des Templiers, et cent trente chevaliers du Temple qui étaient venus de Jérusalem pour se joindre à l'expédition de Louis VII. Ce beau jour fut, pour le roi et tous les hommes d'armes, un jour de fête et de saintes consolations. Toutes les grâces semblaient se réunir sur l'armée; et l'Allemagne enviait à la France le bonheur de posséder dans son sein le *lieutenant du Sauveur du monde*, l'héritier du Prince des apôtres [2].

[1] Chronic. Mauriniac., in Bouquet, Rec. des Hist. de France, vol. XIII. — On se rappelle que le pape Eugène III avait été, en même temps que le prince Henri de France, simple moine à Clairvaux. — [2] L'empereur Conrad envoya, à plusieurs reprises, des députés au pape pour l'engager à venir en Allemagne. La dernière députation, composée de trois prélats illustres, le supplia d'agréer au moins une entrevue avec l'empereur à Strasbourg; mais le pontife ne se rendit à aucune de ces invitations, pour des motifs que les his-

Cependant le voyage du Pape et son séjour prolongé à Paris occasionnaient des dépenses dont la charge tombait principalement sur les plus riches communautés religieuses. Il en résulta quelques murmures, et plusieurs ecclésiastiques gallicans [1], non contents de protester sourdement contre la cour pontificale, ourdirent contre elle une opposition qui se manifesta par une étrange aventure. « Eugène III, raconte l'abbé Albéric, étant allé processionnellement, le jour des grandes litanies, à Sainte-Geneviève, les clercs de cette église, armés de verges, se jetèrent sur les gens du Pape *qui furent bien battus*; et le sang coula dans la bagarre. »

Le pape punit sévèrement les coupables, et remplaça le clergé de Sainte-Geneviève par les chanoines réguliers de Saint-Victor, auxquels cette antique église fut octroyée. Mais les mécontents ne se tinrent point en repos; ils fomentaient chaque jour de nouveaux désordres, venant même pendant la nuit *tapager et troubler l'office des matines.* Ils firent tant, que le ministre Suger, pour en finir, *les menaça terriblement de leur crever les yeux et de détronquer leurs membres* [2].

Cette menace rétablit l'ordre dans Paris.

La grande difficulté, au point où en étaient arrivées les choses, consistait à trouver de l'argent pour fournir aux énormes frais de la croisade. Les dons de la piété étaient sans doute considérables; mais ils ne pouvaient suffire à l'entretien d'une grande armée. Pour se créer des ressources nouvelles, Louis VII fit des emprunts, leva des impôts, établit des taxes qui furent approuvées et réglées par le souverain Pontife. La plupart des grands seigneurs se trouvaient dans le même embarras. Il est vrai qu'ils possédaient d'immenses richesses territoriales; mais ils n'avaient point de ressources pécuniaires, parce que, vivant sans prévoyance pour l'avenir, ils dépensaient habituellement la totalité de leurs revenus.

On sait combien cet embarras même, et les expédients

toriens interprètent différemment. (Voy. Luden, Gesch. de Teutschen Volks, t. X, buch. XXI, cap. 2, p. 250 et seq.). — [1] Gallicanæ ecclesiæ multum ex hoc gravatæ sunt. (Chron. Morigny). — [2] ... Oculorum excæcationem et membrorum detruncationem terribiliter promisimus. (Epît. Suggerii LIX).

qu'il suggéra, contribuèrent à la grande œuvre de civilisation moderne, par les franchises accordées, à prix d'argent, aux bourgeois et aux communes. Des violences déplorables souillèrent cette époque d'émancipation; mais la liberté politique s'équilibra au milieu de ces vicissitudes; et, comme tous les autres progrès humains, elle ne prit son essor qu'après de chères expériences.

Pendant que ces choses se passaient, toutes les routes qui mènent à Metz et à Ratisbonne se couvraient successivement d'une innombrable quantité de pèlerins. La première de ces villes avait été désignée pour point de réunion des croisés de France; la seconde était le rendez-vous des croisés allemands. Il avait été convenu entre les deux souverains qu'on laisserait un certain intervalle entre le départ des deux expéditions, afin que, devant prendre la même route, elles ne manquassent point de vivres dans la grande étendue de terres qu'elles avaient à parcourir. Conrad ouvrit la marche, au mois de mai; Louis le Jeune dut le suivre dans les derniers jours de juin. L'empereur, avant de se mettre à la tête de ses troupes, fit reconnaître pour son successeur au trône son fils le prince Henri, encore enfant, qui, sans aucune opposition, reçut le sacre à Aix-la-Chapelle, Ce fait, d'une haute importance et si providentiellement amené, combla de joie le chef de la dynastie des Hohenstauffen, en consolidant dans sa famille la couronne germanique. Le jeune roi n'était point en âge de gouverner; on choisit pour tuteurs, et en même temps pour régents de l'empire, le vénérable archevêque de Mayence et l'abbé de Corby qui administrèrent les états germaniques avec une loyauté comparable à celle de l'abbé Suger.

Après ces dispositions salutaires, Conrad, entouré de ses frères, Otton de Frisingen et Henri de Bavière, et de son neveu, Frédéric de Souabe, ainsi que des plus illustres princes du Sud de l'Allemagne, se rendit en grande pompe à Ratisbonne, où l'attendait une armée telle qu'on n'en avait jamais vue dans les siècles précédents [1]. L'élite des chevaliers teutoniques, chargés de brillantes armures d'or et d'airain, faisait étinceler au soleil soixante et dix

[1] Otto de Frising., lib. II, p. 23.

mille lances resplendissantes, la terre, dit un vieil historien, pliait sous le trépignement des chevaux; et sur la vaste plaine, ondulaient en tout sens des flots de panaches, de casques d'argent, de cuirasses et de boucliers. Outre les compagnies *des nobles hommes*, l'armée traînait encore à sa suite une multitude de chevaux légers, de piétons et de pèlerins, hommes et femmes, en si grand nombre que, selon les expressions d'Otton de Frisingen, les fleuves ne suffisaient point à les transporter, et les plaines n'étaient point assez larges pour en contenir les bataillons. L'armée, commandée par l'empereur en personne, se dirigea à travers la Hongrie, la Thrace et la Bulgarie, vers Constantinople, où elle dut établir son campement jusqu'à l'arrivée de la croisade française.

Louis VII, le roi très-chrétien, s'était préparé à son expédition par des œuvres chrétiennes. A l'approche du départ, il voulut se rendre Dieu propice, et *fit des choses louables et inimitables*, dit la chronique [1]. Il s'en allait, accompagné seulement de deux serviteurs, dans les maisons religieuses et chez les pauvres, leur prodiguant des secours, et poussant l'abnégation jusqu'à visiter les lépreux pour les consoler et les servir de ses propres mains.

Après avoir ainsi satisfait *à la dévotion de son cœur*, il se rendit avec ses barons à l'église de Saint-Denis où l'avaient précédé sa mère la reine Adélaïde, sa femme Eléonore, et une foule innombrable de croisés. La royale basilique avait déployé en cette circonstance ses plus magnifiques ornements. Parmi les souvenirs vivants qu'elle offrait aux regards du pieux monarque, on admirait les images vénérées des héros de la première croisade : Godefroy de Bouillon, Raymond, Tancrède, Baudouin, Hugues de Vermandois, et leurs immortels compagnons, brillaient sur les vitraux du sanctuaire, où étaient représentés encore le combat d'Antioche, les batailles de Dorylée et d'Ascalon, la prise de Jérusalem.

» Le Pape Eugène, l'abbé Suger et le clergé de Saint-Denis reçurent, dans le chœur, le roi Loys qui, se prosternant très-humblement par terre, demeura longtemps en adoration. Alors le Pape et l'abbé ouvrirent une petite porte

[1] Rem fecit laudabilem, inimitabilem... (Od. de Diog., II, p. 18).

d'or, et en tirèrent solennellement un coffre d'argent, contenant les reliques du bienheureux martyr, afin que le roi, contemplant et baisant celui que chérissait son cœur, devînt plus alègre et plus intrépide. Ensuite, ayant pris l'oriflamme sur l'autel, il reçut des mains du Pontife le bourdon et la pannetière de pèlerin, avec la bénédiction apostolique. Enfin, la cérémonie étant achevée il se retira dans le cloître des moines pour échapper à l'empressement de la multitude, *couchant dans leur dortoir et mangeant dans leur réfectoire.* Le lendemain, il embrassa tous ceux qui l'entouraient, et s'éloigna, suivi de leurs vœux et de leurs larmes. Je n'essaierai pas, continue le chroniqueur, de décrire cette scène attendrissante. La mère et la femme du roi faillirent tomber en pamoison et perdre la chaleur vitale, à force de pleurer. Dépeindre un si lamentable spectacle, serait chose aussi insensée qu'impossible [1].»

L'armée française n'était ni moins forte, ni moins splendide que l'armée teutonique. Elle comptait près de cent mille croisés, non compris les piétons et les pèlerins incapables de combattre. Ce fut à Metz, sur les terres de l'empire, que cette masse formidable se trouvait campée; de là, elle s'ébranla vers l'Orient.

Mais dès son départ, Louis VII semblait reconnaître la faute qu'il avait faite d'emmener avec lui la jeune reine, Éléonore. Cet exemple autorisait les chevaliers à se faire également accompagner de leurs femmes; et celles-ci, ayant à leur service des *chambrières peu chastes, donnèrent un grand scandale à l'armée*[2]. D'autres éléments de désordres se mêlèrent à l'expédition sacrée. Des troubadours efféminés, des spéculateurs, des aventuriers, attirés par l'appât du gain et du plaisir, marchaient à la piste des troupes régulières, avides de dévorer leur substance.

Il n'était plus temps d'obvier à ces graves inconvénients. Odon de Deuil rapporte que Louis VII fit, à la vérité, des lois de discipline et de sévères règlements; « mais, ajoute-

[1] Non patiebatur moras oppressio populorum; et mater et uxor, quæ inter lacrymas et calorem pene spiritum exhalabant. Sed luctum et planctum qui ibi inerant velle describere, tam stultum est quam impossibile. (Od. de Diog., loc. cit.). — [2] ... Quibus cum cubiculariæ deesse non possent, in castris christianis quæ casta esse oportebat feminarum multitudo versabatur; quod utique factum est exercitui nostro in scandalum.

t-il, *je les ai oubliés, car comme ils ne furent point exécutés, je ne les ai pas non plus retenus* [1]. »

L'armée partit le 29 juin 1147, deux mois après l'expédition allemande. Elle passa pas Worms, Wurzbourg, Ratisbonne, où elle franchit le Danube, en suivant exactement l'itinéraire de Conrad.

Une troisième expédition, composée en grande partie d'anglais et de pèlerins du nord de l'Allemagne, s'était embarquée peu auparavant dans un port d'Angleterre, pour se rendre en Asie par la route de mer. Cette flotte, longtemps privée de vents favorables, aborda les côtes du Portugal, où un brillant fait d'armes consolida, comme nous le verrons puls tard, l'existence de ce nouveau royaume récemment fondé par un comte de Bourgogne [2].

Dans tout le cours de leur voyage, durant un trajet de plus de cinq cents lieues, les deux armées de terre avaient été accueillies avec une généreuse hospitalité. Il n'en fut pas de même dès qu'elles touchèrent le territoire grec. « Partout ailleurs, dit Odon de Deuil, les indigènes nous vendaient honnêtement ce dont nous avions besoin, et nous demeurions au milieu d'eux dans les relations les plus pacifiques. Les Grecs, au contraire, enfermés dans leurs villes, nous descendaient avec des cordes les denrées du haut des murailles. Cette manière incommode de nous fournir des vivres ne pouvait convenir à la foule des pèlerins qui, las de souffrir la disette dans un pays fertile, commencèrent à se procurer par la violence et le pillage les choses nécessaires [3]. » L'empereur grec, ajoute le même chroniqueur, regardait les guerriers d'Occident comme des hommes de fer dont les yeux lançaient des flammes, et qui répandaient des torrents de sang avec la même indifférence que s'ils versaient de l'eau.

On pouvait pressentir, par la malveillance des Grecs schismatiques, et par les déréglements qui fermentaient dans le sein des armées catholiques, la terrible issue que prendrait cette expédition. Notre objet n'est pas d'écrire

[1] Sed quia ipsæ non bene tenuerunt, eas nec ego retinui. (Od. de Diog., loc. cit.). — [2] Le Portugal, successivement occupé par les Arabes et les Maures, puis échu en grande partie au royaume de Castille, fut élové au rang de royaume indépendant, par Alph. de Bourgogne. — [3] Od. de Diog., loc. cit.

l'histoire de la croisade. Nous devons nous tenir, avec le saint moine de Clairvaux, en deçà des mers, où des épisodes d'un autre genre, et qui se rattachent plus particulièrement à sa vie, appellent notre attention. Au retour des croisés, nous reviendrons sur les événements de la guerre sainte pour en constater sommairement les résultats.

CHAPITRE XL.

Saint Bernard combat les hérétiques en Languedoc. — Il reçoit à Clairvaux deux hôtes illustres. — Leur histoire. — Concile de Reims.

Pendant que les armes des Francs et des Musulmans s'entre-choquaient en Asie, le Souverain Pontife portait la sonde dans les plaies intérieures de l'Eglise, et s'appliquait à en expulser le venin de l'hétérodoxie. Déjà les progrès de l'erreur avaient été comprimés dans leur essor par l'éclat de la guerre sainte, et l'hérésie semblait avoir perdu l'espèce de charme qu'elle exerçait sur les amateurs de nouveautés, dès le moment où de plus nobles intérêts captivèrent les sympathies publiques.

Mais si l'arbre de la science du mal ne déployait plus, à la lumière du jour, sa couronne d'orgueil, ses racines s'enfonçaient d'autant plus profondément dans les ténèbres de la terre; et ses graines, dispersées par le vent, préparaient, pour une autre saison, des fruits d'amertume et de mort.

Le Pape, selon les antiques traditions romaines, ne se pressa ni de condamner, ni de sévir. Il voulut d'abord pénétrer le fond des choses; et, à cet effet, il attendit que le bruit des armes eût cessé de retentir en Occident pour examiner, au milieu du calme et du silence universel, les doctrines des novateurs. Il établit provisoirement son séjour à Paris, où saint Bernard, revenu de Trèves, ne tarda point à le rejoindre. Le premier objet qui fixa leur attention fut la doctrine de l'évêque de Poitiers, Gilbert de la Porrée. Ce prélat, déjà fort avancé en âge, mais toujours imbu des subtilités d'Abeilard, avait scandalisé quel-

ques membres de son clergé par le rationalisme qu'il introduisait dans les écoles théologiques [1]. Le Pape reconnut les erreurs pernicieuses qui pouvaient naître de cette méthode ; mais il ajourna son jugement définitif à l'année suivante, afin de laisser à l'accusé le temps de compléter sa défense et de mettre sa doctrine sous les yeux d'un concile plus nombreux.

Un autre soin souffrait moins de retard, et pressait surtout la sollicitude du saint abbé de Clairvaux. C'était le terrible ravage que l'apostat Henri de Bruys avait causé dans les provinces méridionales de la France. Nous avons rapporté ailleurs les doctrines de cet hérésiarque et les bouleversements qu'il produisit dans les églises et dans les âmes [2]. Eugène III jugea opportun d'envoyer sur les lieux son légat le cardinal Albéric, évêque d'Ostie, accompagné du savant Godefroy, évêque de Chartres, et de saint Bernard lui-même. Ce dernier se fit précéder d'une lettre qu'il adressa à Hildephonse, gouverneur de la Gaule narbonaise. Il le blâme d'avoir toléré les prédications du moine Henri, et lui expose avec énergie les maux qui en ont été la suite. « L'in-» fection que cet homme a répandue dans vos états, lui » dit-il en terminant, s'est fait sentir sur toute la terre. » Voilà le sujet du voyage que nous allons entreprendre. Je » ne viens pas chez vous de mon propre mouvement : » le devoir m'appelle, la charité m'entraîne. Peut-être me » sera-t-il donné d'arracher du champ de l'Eglise cette » plante vénéneuse, et ses multiples rejetons ! Il est vrai que » ma main est bien faible pour cette besogne ; mais je compte » sur le secours des saints évêques que j'accompagne, et » sur la puissante assistance que j'attends de vous. A la tête » des prélats auxquels le saint Siége a confié le soin de » cette importante affaire, se trouve l'illustre cardinal » évêque d'Ostie, fameux dans Israël par les victoires qu'il » a remportées sur les ennemis de Dieu. Il est de votre » office de faire une réception honorable à ce prince de » l'Eglise, et de seconder, selon le pouvoir que Dieu vous » a donné, une mission qui n'a pour but que votre salut et » celui de vos sujets [3] »

[1] Voy. Mabill., Præf. in Bern., n. 52. — [2] Voy. le chap. 33, p. 297 et suiv. — [3] Epist. CCXLI.

Cependant, malgré cette recommandation, et peut-être malgré la bonne volonté du comte Hildephonse, le légat reçut dans la ville d'Albi un ignoble accueil. La grande majorité des habitants de cette malheureuse cité avait rejeté, avec le dogme de la suprématie du Pape, la plupart des autres enseignements de l'Eglise; et non-seulement ils refusèrent d'assister au saint sacrifice que le cardinal célébra dans leur cathédrale; mais ils lui témoignèrent, par des huées et par les sons d'une musique discordante, le déplaisir que leur causait sa visite, et la haine qui les animait contre le saint Siége. « Ce peuple, écrit Godefroy, l'accueillit aux cris des ânes et au bruit des tambours; à peine se trouva-t-il trente fidèles à sa messe [1]. »

Saint Bernard arriva dans la même ville deux jours après le cardinal. Dès le lendemain, *il fit sonner la messe*, dit la chronique; et, soit par curiosité de voir l'homme le plus célèbre du temps, soit par la bénédiction extraordinaire qui s'attachait à toutes ses démarches, les Albigeois accoururent en si grand nombre à l'église, que la vaste nef ne put les contenir. Le serviteur de Dieu, après la célébration des saints mystères, monta en chaire pour évangéliser cette multitude d'hommes égarés, tous impatients de l'entendre. Il leur parla avec une extrême douceur, et leur expliqua, article par article, les divers points de la doctrine catholique que les novateurs avaient rejetés ou altérés. Non content de rectifier les erreurs doctrinales et d'éclairer les esprits, il s'appliqua surtout à reconquérir les cœurs, selon la recommandation du prophète : « Parlez au cœur de Jérusalem [2]. » Et ce moyen lui était d'autant plus aisé, que sa parole, pleine de grâce, jaillissait d'une intarissable source d'amour. Une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuait jusqu'au fond de ces cœurs rebelles et dulcifiait les esprits : telle une onctueuse rosée ranime un champ de blé, et, dans les tiges desséchées, rappelle la sève et la vie. Les peuples qui l'écoutaient manifestaient par leurs larmes le sentiment qui les embrasait; et le discours n'était point fini encore, que déjà la vérité avait triomphé. « Rentrez donc en vous-mêmes, leur dit le saint prédica-

[1] Cum asinis et tympanis exierunt obviam... ad missam vix convenere XXX. (Gaudfr., epist., n. 10, in Mabill., p. 1210). — [2] Isaïe, XL.

» teur, revenez, enfants égarés, à l'unité de l'Eglise. Et, » afin que nous sachions quels sont ceux qui ont reçu la pa- » role du salut, qu'ils lèvent la main droite vers le ciel, en » signe de leur adhésion à la foi catholique. » Aussitôt tous levèrent la main droite et témoignèrent, par un frémissement de joie, leur retour dans le sein de l'Eglise [1].

Le moine Godefroy, qui regarde cette scène touchante comme un des plus merveilleux effets de la parole de l'homme de Dieu, signale plusieurs autres miracles opérés à Bergerac, à Cahors, à Vertefeuille, à Toulouse et en d'autres villes. Le fait le plus extraordinaire est celui qui se passa dans le bourg de Sarlat, en Périgord. En ce lieu, dit le chroniqueur, après avoir prêché aux hérétiques obstinés on lui présenta des pains afin qu'il les bénît, selon qu'il avait l'habitude de le faire partout. Lors donc qu'il les eut bénits, il prononça ces mots : « Vous reconnaîtrez que nous vous annonçons la vérité et que les novateurs vous séduisent, si vos malades recouvrent la santé en mangeant de ce pain. » A cette parole trop formelle, le pieux Godefroy, évêque de Chartres, s'alarme, et il ajoute : « Bien entendu, ils seront guéris s'ils le mangent avec une foi vive : — Non, reprit le saint, d'un ton qui respirait une parfaite conviction ; je dis que tous ceux qui mangeront de ce pain seront guéris de leurs maladies, afin qu'ils connaissent par ce signe que notre parole est selon Dieu et selon sa divine vérité ! Le pain miraculeux produisit des guérisons innombrables, et ce miracle frappa si vivement les populations de toutes les villes d'alentour, que Bernard fut obligé de se détourner de son chemin pour échapper aux *intolérables honneurs* dont il était l'objet [2].

A Toulouse, les fruits de la parole ne furent pas moins abondants ; mais l'empressement et les démonstrations de respect que lui témoignèrent les habitants de cette ville, faillirent causer à saint Bernard une maladie grave. On rapporte que ses mains furent tant de fois couvertes de

[1] Factum est ergo, ut levantibus omnibus dextras in cœlum cum exultatione, ipse sermoni finem imponere. (God., in Mab., p. 1211). — [2] Tam ingens multitudo languentium, gustato eodem pane, convaluit, ut per totam provinciam verbum hoc divulgaretur, et vir sanctus per vicina loca regrediens, ob concursus intolerabiles declinaverit, et timuerit illo ire. (Vita 2a, aut. Alano, cap. 26, n. 75. — In Mabill., p. 1285).

baisers, qu'elles enflèrent considérablement, ainsi que *ses bras délicats et amaigris*, au point qu'il ne lui fut plus possible de donner la bénédiction [1]. Néanmoins ses infirmités n'atténuèrent point son zèle; et, comme une victime toujours prête au sacrifice, il travaillait au salut de ses frères aux dépens de sa propre vie. C'est cette profonde abnégation qui le rendait, entre les mains de Dieu, si propre aux grandes choses. « Qu'attendez-vous, mon Seigneur et mon » Dieu? disait-il un jour; ce peuple cherche des miracles, » et nous profiterons peu par nos paroles, si vous ne les » confirmez par les signes de votre puissance! » Il proférait ces mots en sortant de la maison des chanoines réguliers de Toulouse, où l'un des ecclésiastiques, nommé Bernard, était malade et frappé de paralysie. Mais l'homme de Dieu n'avait pas encore dépassé le seuil de la porte, que le moribond se jeta hors de son lit et courut à saint Bernard pour le remercier, avec effusion de reconnaissance, de sa subite et parfaite guérison. Les chanoines, effrayés de cette espèce de resurrection, s'enfuirent en poussant des cris, *parce qu'ils s'imaginaient que l'âme était sortie de ce corps, et que c'était un fantôme; mais la vérité les rassura*. Le bruit du miracle attira tant de monde, que le saint se cacha dans une cellule dont il fit garder avec soin la porte et les avenues. « Quant à l'ecclésiastique si merveilleusement guéri, ajoute un contemporain, il se rendit à Clairvaux, où il prit l'habit religieux; et, quelque temps après, le révérend père l'envoya en Languedoc, près de Toulouse, pour le mettre à la tête du monastère de Valdeau, qu'il gouverne encore à présent [2]. »

Saint Bernard et les légats apostoliques suivirent les vestiges du moine Henri qui fuyait de ville en ville; partout ils purifièrent les églises qu'il avait souillées, rétablirent le culte antique, et arrachèrent la zizanie du champ de l'Église. « Jésus-Christ est béni! La foi triomphe; l'infidélité est » confondue! La piété est glorifiée; l'impiété est domptée!» Tels sont les termes par lesquels s'expriment la reconnaissance des contemporains [3]. Sans doute que le scandale était né sur cette terre, où tôt ou tard il dut éclater; mais que

[1] Gaudfr., Vita S. Bern., p. 1222. — [2] Godf. de Clarav., lib. III, ex MM. ed. Hortii. — [3] Hist. de Citeaux, vol. IV, liv. VII, ch. 1.

d'âmes se sauvèrent du naufrage, grâce au secours que leur porta le saint abbé de Clairvaux !

Cette glorieuse mission étant terminée, il quitta les provinces qu'il avait évangélisées, en leur laissant par écrit la substance de ses recommandations verbales. Sa lettre aux habitants de Toulouse caractérise sa vigilance apostolique. « Je vous renouvelle, leur dit-il, la vive re-
» commandation de ne recevoir chez vous aucun prédica-
» teur qui n'ait reçu sa mission du Saint-Siége ou l'appro-
» bation de votre évêque. Comment prêcheront-ils, s'ils
» ne sont envoyés? dit l'apôtre [1]. Ces prédicateurs étran-
» gers ont une apparence de piété ; mais ils n'en ont point
» l'esprit. Ils cachent leur venin sous les dehors de la dou-
» ceur; et ils ont l'adresse d'envelopper leurs profanes
» nouveautés, d'expressions toutes divines. Défiez-vous de
» ces gens comme de ceux qui voudraient vous empoisonner;
» et discernez sous leur peau de brebis, le loup qui s'y
» cache [2]. »

La cellule de Clairvaux était toujours le plus cher objet des désirs de l'homme de Dieu. C'était là qu'il réparait ses forces, puisait de nouvelles lumières aux pieds de son crucifix, et entretenait les communications les plus intimes avec la source éternelle de la vie. Il put enfin y retourner, après tant de fatigues, et goûter quelque repos, en attendant l'ouverture du concile de Reims. Mais son repos n'était jamais sans travail ; et du moment où il se retrouvait au milieu de ses enfants, il les nourrissait de son esprit et de son amour, et versait en eux les plus doux épanchements de son âme apostolique.

Ce fut vers ce temps que la renommée lui attira deux visites dont les historiens font à juste titre une mention particulière.

Pierre de Portugal, envoyé par le roi, son père, vint remercier l'abbé de Clairvaux de la délivrance de sa patrie, par la conquête qui avait été faite sur les Maures d'une forteresse importante, avec l'aide des croisés. Il lui déclarait que le roi avait formé le vœu, s'il remportait cette victoire, de bâtir dans ses états un monastère de la filia-

[1] Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur? (Rom. X, 15). — [2] Epist. CCXLII.

tion de Clairvaux ; et il sollicitait, pour cette fondation, quelques-uns de ses moines. L'annaliste de Cîteaux ajoute que le roi de Portugal avait vu en songe saint Bernard qui lui promettait la victoire[1]. Cette étonnante députation émut vivement le désert de Clairvaux ; et les moines, pénétrés de reconnaissance, entonnèrent tous ensemble le *Te Deum* en actions de grâces.

Mais saint Bernard ne se rendit au vœu du roi de Portugal qu'après avoir consulté Dieu dans le fond de son cœur ; puis il écrivit une lettre au monarque, et lui marqua, entre autres, ces paroles prophétiques : « Nous avons été informés de la grande dévotion qui vous a suggéré le vœu de » fonder un monastère. C'est ce qui m'oblige à vous envoyer » quelques-uns de mes enfants que j'ai nourris, pour Jésus-» Christ, du lait de la doctrine sacrée, afin qu'ils vous procu-» rent le moyen de rendre effectives vos pieuses intentions. » Et quant au monastère que vous allez fonder, je dois vous » déclarer que tant qu'on le conservera dans son intégrité, » votre royaume demeurera également intègre à votre race ; » mais quand on en retranchera quelque chose, votre couron-» ne sera transférée. Je prie le Sauveur du monde de protéger » Votre Altesse et l'illustre reine votre compagne, et de » vous bénir dans votre postérité, en sorte que vous voyiez » les enfants de vos enfants se réjouir dans la possession » de vos seigneuries et de vos états[2]. » Les auteurs remarquent que cette prédiction s'est accomplie en 1580, après la mort du roi Sébastien, qui succomba en Afrique dans un combat contre les Maures. Le cardinal Henri, son oncle, qui lui succéda, à défaut d'autres héritiers, ayant le premier porté atteinte à l'intégrité du monastère, perdit sa couronne qui passa de la race des Bourguignons à la maison de Castille[3].

[1] Annal. Cisters., t. II, p. 70. — [2] Epist. CCCLXVII. — [3] Annal. Cist., t. II, series abb. Alcob., p. 12. — L'historien de Cîteaux donne des détails curieux sur ce monastère fondé à Alcobace, à dix-huit lieues de Lisbonne. Le nombre des religieux, d'abord très-restreint, s'éleva bientôt à plus de mille, qui se succédaient jour et nuit dans le chœur, pour y chanter, sans interruption, les louanges de Dieu. Dans la suite, les princes enrichirent tellement cette maison, que l'abbé finit par posséder trente *villes*, entre lesquelles il y avait *quatre ports de mer*. Il possédait la juridiction civile et criminelle sur plus de six mille vassaux. « On ne sait que trop, ajoute un pieux historien,

Mais le prince Pierre de Portugal, en s'éloignant de Clairvaux, emporta dans son sein le trait de l'esprit de Dieu qui l'avait pénétré. Des désirs célestes s'élevèrent dans son âme et en bannirent toute autre pensée. Ni l'éblouissement des grandeurs royales, ni les applaudissements que lui valut sa bravoure, ne purent effacer l'impression profonde que lui avait laissée saint Bernard. Dix ans après cette visite, ce prince magnanime foula aux pieds toutes les choses qui paraissent les plus éclatantes aux yeux des hommes; et, renonçant au monde pour suivre Jésus-Christ, il fit ses vœux monastiques, et mourut de la mort des saints, en l'année 1165 [1].

Une seconde visite, non moins mémorable, fut celle du roi de Sardaigne. Voici ce qu'en rapporte l'Exorde de Cîteaux :

« Le roi de Sardaigne, prince très-noble et très-puissant, nommé Gumard, fit le pèlerinage de Tours, pour visiter le tombeau du glorieux saint Martin. La réputation de Bernard attira ce prince jusqu'à Clairvaux, pour voir celui dont on publiait de si grandes choses. Le serviteur de Dieu le reçut avec tous les honneurs qui lui étaient dus; mais comme il ne pouvait s'empêcher de jeter le filet de la parole évangélique, il entretint ce prince de la grande affaire du salut, et l'exhorta à se mettre en état de comparaître avec confiance devant Dieu.

Cette parole semblait tomber sur une terre stérile, et n'excita aucune réaction visible; mais le saint, au moment où Gumard prit congé de lui, le bénit et lui dit ces mots : « J'ai prié Notre-Seigneur avec beaucoup d'instances pour votre conversion; mais jusqu'ici je n'ai pas été exaucé. Je vous laisse donc aller; mais sachez que vous reviendrez ici un jour. » Le roi, vivement frappé de cette prédiction, n'eut bientôt plus d'autre pensée que de se vouer à Dieu. Longtemps il lutta contre la force qui l'entraînait à Clairvaux; mais cette force était divine : il dut céder. Ainsi,

» combien ces grandes richesses et ces avantages temporels sont dommageables
» à ceux qui, par leur profession, sont obligés de mener une vie pauvre, ca-
» chée, inconnue, laborieuse, pénitente, et dégagée de tous les soins du
» monde. » (Voy. le P. Lenain, Hist. de Cîteaux, vol. VI, p. 475). — [1] Voy. sa vie dans l'Hist. de Cît., vol. VI.

laissant à son fils le sceptre et la couronne, il ne songea plus qu'à suivre sa vocation. La paix du cloître lui parut plus attrayante que les vaines joies du monde, l'humilité de Clairvaux plus précieuse que la pompe du siècle, la compagnie des pieux serviteurs de Dieu plus douce que le cortége des courtisans, enfin *le ciel lui sembla plus désirable que l'île de Sardaigne.* Mais Dieu, qui voulait faire de ce prince un nouvel homme, ajoute l'historien de Cîteaux, ne lui ôta pas toutefois ce cœur noble et loyal qui avait comme une inclination naturelle à la royauté; il en changea seulement l'objet. Il lui fit comprendre que rien n'est plus noble ni plus digne d'un grand cœur que de servir Dieu, et que la vraie grandeur consiste à dominer le monde et ses passions [1]. » Gumard avait quarante ans lorsqu'il se retira à Clairvaux, et mourut dans une heureuse vieillesse, vers l'année 1190.

Cependant le concile que le Souverain Pontife avait convoqué à Reims commença ses travaux le 22 mars 1148. A cette époque, saint Bernard alla prendre son siége au milieu des prélats et des abbés d'ordre qui composaient la vénérable assemblée. Suger, le régent de France, en faisait partie, ainsi que dix-huit cardinaux et un grand nombre d'évêques de la Germanie, d'Espagne et d'Angleterre, qui s'étaient joints à ceux de France. Le concile s'occupa d'abord des questions de doctrine. Il fit comparaître le breton Eon de l'Etoile, qui s'annonçait aux peuples crédules comme le juge des vivants et des morts, et ne laissait pas, malgré sa folie, d'exciter le fanatisme d'une foule de disciples. Le Pape le jugea plus malheureux que coupable, et le confia à la vigilance de Suger, qui le fit enfermer pour le reste de ses jours; mais ses disciples, plus exaltés et plus dangereux que lui, redoublèrent d'audace en prêchant comme des apôtres persécutés. Ils ne quittèrent leur entreprise qu'après que plusieurs d'entre eux eurent été livrés aux flammes par le bras séculier.

Le concile s'occupa ensuite de Gilbert de la Porrée. Cet évêque fit apporter de gros volumes pour justifier ses assertions par l'autorité des Pères. Il était tombé dans l'erreur par suite de l'application des catégories d'Aristote à la di-

[1] Exord. Cist., dist. III, cap. 27. — Hist. de Cît., vol. VI, p. 265 et suiv.

vinité : en sorte qu'il faisait une distinction entre la divinité et Dieu. Le pape, *ennuyé de si longues lectures*, le pressa de s'expliquer sur ce grave sujet ; et Bernard, pour éviter des discussions subtiles, formula les propositions orthodoxes qui condamnaient celles de Gilbert. « Vous soutenez donc, s'écria ce dernier en s'adressant à saint Bernard, que la divinité est Dieu ? — Oui, répliqua le saint, c'est là ma croyance ; qu'on l'écrive avec une plume de fer et avec un poinçon de diamant ! » L'énergie de Bernard mit fin aux récriminations ; et à la clarté de sa parole s'évanouirent les subtilités scolastiques. Le concile condamna les erreurs de Gilbert de la Porrée, et cet évêque se montra si humblement soumis au jugement de l'Eglise, que le Pape le renvoya en paix dans son diocèse, où il termina sa vie d'une manière édifiante dans les fonctions de son ministère [1].

Après les affaires doctrinales, le concile renouvela les canons de discipline ecclésiastique, qui déjà, sous les pontifes précédents, avaient été mis en vigueur. Le zèle de l'abbé de Clairvaux redoublait en ces occasions, et se déployait avec une extrême ardeur, dès qu'il s'agissait de la correction des désordres et des vices introduits dans les coutumes et les mœurs cléricales. C'est à ces déréglements, et surtout à la coupable facilité avec laquelle on donnait les ordres sacrés, qu'il attribuait les plus grands maux de l'Eglise. « Il semble, dit-il dans un écrit publié sur cette » matière, que l'Eglise se soit beaucoup étendue, et que » l'ordre très-sacré du clergé se soit étendu pareillement. » Le nombre des frères s'est multiplié jusqu'à l'infini ; » mais, ô mon Dieu, encore que vous ayez augmenté le » nombre, vous n'avez pas augmenté la joie, puisqu'il » paraît que le mérite des hommes a diminué autant que le » nombre en est accru. On court indiscrètement aux ordres » sacrés et l'on embrasse sans respect et sans considération » le ministère spirituel qui est redoutable aux anges mêmes [2]»

[1] Coll. Conc., t. I, p. 232. — Annal. Cist., t. II, p. 94, per totum cap. 2 et 3. — Voyez aussi, quant à la question théologique traitée à fond, *Præl. Theolog. du P. Perronne* S. J., vol. II, p. 94. D'après le savant professeur du collége romain, les théologiens modernes ne sont pas d'accord sur les erreurs de Gilbert : « Critici inter se divisi sunt circà veros Gilberti errores (quos ipse tamen revocavit in conc. Remens, etc.). » loc. sup. cit., p. 94, note c. — [2] De Conver. ad Cler., cap. 20, p. 35.

Pour remédier à ces abus, que le saint regardait comme une des plus funestes sources de l'hérésie, du schisme et de la corruption des mœurs, il n'y avait point de plus sûr moyen que le rétablissement des anciennes et saintes règles de la vie cléricale. Déjà de grandes et salutaires réformes avaient été réalisées; le concile de Reims en établit de nouvelles, et donna aux anciennes plus de sanction et d'autorité. Ainsi s'opérait graduellement et sans secousses la purification interne et extérieure de l'Eglise que réclamait généralement la conscience chrétienne.

CHAPITRE XLI.

Concile de Trèves. — Examen des révélations de sainte Hildegarde. — Histoire de cette prophétesse. — Ses relations avec saint Bernard. — Coup d'œil sur ses écrits.

L'archevêque de Trèves, Adalbéron, invita le pape et les cardinaux à venir dans sa résidence métropolitaine, leur faisant l'offre généreuse *de défrayer pendant trois mois toute cette vénérable compagnie*. Eugène III accepta la proposition et se rendit, avec saint Bernard et un grand nombre de pères du concile, à Trèves, où ils continuèrent les importantes investigations qu'ils avaient commencées à Reims.

Une grande lumière brillait alors dans un monastère des bords du Rhin. Sainte Hildegarde, abbesse des bénédictines du Mont-Saint-Ruppert, près de Bingen, annonçait les choses futures avec les énergiques accents d'un prophète; et du fond de sa cellule, éclataient des avertissements et des menaces terribles contre les pasteurs et les troupeaux. Elle signalait hautement les plaies de l'Eglise et en accusait le clergé, dont elle dépeignait avec de sombres couleurs les vices et les turpitudes.

Le tableau de ces lamentables désordres n'était sans doute pas chose nouvelle dans le douzième siècle. Tous les sectaires avaient commencé par de semblables peintures leurs attaques contre l'Eglise; et toujours le schisme et l'hérésie s'appuyèrent sur l'orgueilleuse prétention de guérir les

maux de la chrétienté, et de la ramener dans les voies de Dieu. Les paroles de sainte Hildegarde coïncidaient donc, à ce point de départ, avec les clameurs des hérétiques, aussi bien qu'avec les gémissements des âmes vraiment chrétiennes.

Mais son langage, quoique plus sévère et plus incisif que tous les autres, attira l'attention sérieuse du pouvoir spirituel, parce qu'il procédait d'une foncière humilité, inséparable d'un véritable amour de l'Eglise. Elle parlait évidemment avec mission; et loin de provoquer témérairement la rébellion des peuples, elle ne s'adressait jamais qu'aux dépositaires légitimes de l'autorité ecclésiastique. Elle écrivit au pape : « Pauvre et chétive forme que je suis, l'Esprit » me suggère les choses qu'il faut vous dire. O père des » pèlerins, père resplendissant, brillante égide de l'Eglise, » racine primitive de l'épouse de Jésus-Christ... vous, le » premier nommé après le Christ, chargé du soin de tout » le troupeau, tenant la place de Jésus-Christ même... don» nez, je vous en conjure, donnez des préceptes aux maîtres et des règles aux disciples [1].... »

Sainte Hildegarde fut longtemps regardée comme une visionnaire; vierge simple et timide, elle n'osait manifester au dehors les dons qui enrichissaient son âme ; mais enfin, du sein de sa faiblesse, Dieu fit jaillir une si vive lumière, que bientôt la gloire succéda à son ignominie, et les princes de la terre, aussi bien que les Pontifes, reçurent en tremblant ses réprimandes et ses conseils.

Nous avons vu, dans un des précédents chapitres, que

[1] Pater peregrinorum... o fulgens pater... fulgens lorica, prima radix in novis nuptiis Christi... o pastor magne et post Christum nominate... tu qui es in Christi vice sedens, etc. (Epist. sanct. Hildeg., ad Eug. III, pap., passim. edit. Colon., 1560).

Nous ne citons ces textes, entre mille autres, que pour les opposer à des citations tronquées dont on a beaucoup abusé dans les temps modernes. Le protestantisme, pour légitimer en quelque sorte sa naissance, s'est créé un patronage, non-seulement de tous les anciens hérésiarques, mais de tous les génies du moyen-âge qui déplorèrent les abus de leur temps, et les faiblesses des chefs de l'Eglise. C'est ainsi qu'ils mirent sainte Hildegarde, et même saint Bernard, à contribution, pour justifier leurs récriminations contre la papauté et contre la hiérarchie catholique. Nous apprenons que tout récemment il a paru en Allemagne un ouvrage empreint de cet esprit hostile. C'est ce qui nous engage à donner quelque étendue à nos études sur sainte Hildegarde, désirant vivement que ce travail puisse contribuer à éclairer les fidèles sur les publications anticatholiques.

saint Bernard, lors de son voyage en Allemagne, s'était détourné de son chemin pour aller visiter la célèbre prophétesse. Voici ce que raconte la chronique de Trithème sur cette entrevue :

« De Francfort, le vénérable abbé descendit aux environs de Bingen, où Hildegarde, religieuse et très-dévote vierge de Jésus-Christ, avait construit un monastère sur le Mont-Saint-Ruppert. On dit qu'il eut avec elle des entretiens très-doux sur la félicité future ; car cette servante de Dieu était connue de saint Bernard par ses écrits et par les rapports qu'il en avait reçus. A son arrivée au couvent, après les cérémonies d'usage, il se fit présenter les livres de l'abbesse; il les lut avec d'autant plus de soin, qu'on jugeait ces livres de diverses manières : les uns respectant ce qu'ils ne comprenaient pas ; les autres les condamnant comme des rêveries. Mais Bernard, *édifié au delà de tout ce qu'on peut dire*, se tourna vers ses compagnons : Ces révélations, leur dit-il, ne sont pas l'ouvrage de l'homme ; et nul mortel ne les comprendra, à moins que l'amour n'ait renouvelé son âme à l'image et à la ressemblance de Dieu. — Cependant l'un des assistants fit observer que beaucoup d'hommes, savants et ignorants, religieux et séculiers, crucifiaient journellement l'âme de la servante de Dieu, en repétant que ses visions n'étaient que *des hallucinations du cerveau*, ou des tromperies du démon. Sur quoi saint Bernard répondit : Ne nous étonnons pas, mon frère, que ceux qui dorment dans leurs péchés regardent les révélations d'en haut comme des folies, puisque l'apôtre nous affirme que l'homme animal ne comprend point les choses de l'esprit. Oui certes, ceux qui gisent ensevelis dans l'orgueil, dans l'impureté ou dans les autres péchés, prennent pour des rêveries les avertissements de Dieu; mais s'ils étaient vigilants dans la crainte du Seigneur, ils connaîtraient les signes certains de l'opération divine. Quant à ceux qui pensent que ces visions sont des suggestions du démon, ils montrent qu'ils n'ont pas une connaissance profonde de la contemplation divine ; ils ressemblent à ceux qui disaient de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qu'il chassait les démons par la puissance de Belzebub [1]. Puis, s'adressant à Hildegarde elle-

[1] « Quibus diligenter ex parte revisis, *ultra quam dici potest admirans*,

même : Pour vous, ma fille, lui dit-il, ne craignez point les propos des hommes, puisque vous avez Dieu pour protecteur : leurs vains discours s'envoleront comme de la paille ; mais la parole de Dieu demeure éternellement [1].

Le chroniqueur n'ajoute rien au récit de cette intéressante entrevue ; mais ce qui nous reste des lettres de saint Bernard et de sainte Hildegarde peut nous faire pressentir le rapport vivant qui dès lors s'est établi entre ces deux grandes âmes ; union sainte, liaison étroite et intime, qui n'a pas besoin d'un long temps pour se former ; car elle se noue dans la sphère éternelle. Elle est le résultat d'une conformité radicale, d'une foncière analogie qui caractérise certaines âmes chrétiennes, et qui produit des sympathies bien autrement attractives et *unitives* que les attraits extérieurs et les affections naturelles. Ces sortes d'unions sont les fruits rares et inappréciables du plus sublime vœu de Jésus-Christ : « Mon Père, faites qu'ils soient un ! » Une fois établies, elles sont indissolubles ; elles se contractent au premier abord ; on se connaît, on se comprend, on s'aime, sans aucun motif humain ; et cet amour se consomme en Jésus-Christ.

dixisse fertur ad socios : Hæc scripta non sunt humanitus adinventa, nec potest ea mortalis homo capere, nisi ad Dei similitudinem intus et in anima fuerit reformatus per amorem. »

« Reverende pater, vera quidem sunt quæ dixisti, ait monachus quidam devotus et sanctus ; sed multi homines, docti et indocti, religiosi et mundani, animam famulæ Christi, quotidianis oblocutionibus cruciant, *dum cerebri phantasmata*, aut fallaciter, per dæmones, indoctæ feminæ garrulantur immissa. » — Cui vir Dei : » Non miramur, inquit, frater carissime, si dormientes in peccatis divinas revelationes existimant somnia, cum sciamus verum dixisse sanctum apostolum : animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei ; stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinantur. Omnibus enim in peccatis superbiæ, luxuriæ, avaritiæ, seu aliis vitiis, quasi dormiendo, jacentibus, divinæ admonitiones consueverunt somnia videri, quoniam si vigilarent in timore Domini, signa divinæ operationis vera cognoscerent. Qui autem hæc immitti à dæmonibus existimant, ostendunt se divinæ contemplationis nullam penitus habere scientiam, similes illi judicandi sunt, qui Dominum et Salvatorem nostrum Jesum Christum in Belzebub potestate ejicere dæmonia dixerunt. » — [1] Ad sanctam quoque Hildegardem per interpretem : « Et tu filia, inquit, non timeas locutiones hominum, cum Deum habeas protectorem, quoniam illorum sermones peribunt ut stipula, verbum autem Domini manet in æternum. » (Trith. in Chron. Hirsaugiensi, ad annum 1147. Apud Bolland. Vita S. Hildeg. Comment., § III, n. 23, 24. — Act. SS., t. V, Antuerp. 1755).

Tel fut le lien spirituel qui subsista entre Hildegarde et le saint abbé de Clairvaux. On en pourra juger par quelques passages de leurs lettres : « Je réponds bien à la hâte, écrit le serviteur de Dieu, à vos paroles pleines d'affection et » de pieuse tendresse ; et plût au ciel que l'accablement de » mes affaires me permît de vous écrire plus au long. Béni » soit Dieu qui vous comble de ses grâces ! mais rappelez-» vous toujours, ma fille, que cette grâce est un don gratuit, » auquel vous devez fidèlement correspondre avec amour et » humilité : *Car Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce* » *aux humbles.* Au reste, quelle instruction, quelle leçon » attendez-vous de moi? N'avez-vous pas un maître intérieur » qui vous enseigne toute chose par son onction? Je sais » que la lumière de l'Esprit saint vous découvre les secrets » du ciel, vous révèle ce qui est au-dessus de la portée du » commun des hommes. Lors donc que vous serez devant » Dieu, dans ces saints moments où votre esprit est uni au » sien, souvenez-vous de moi et de tous ceux avec lesquels » je suis en union spirituelle [1]... »

Cette lettre semble répondre à une relation que lui fait sainte Hildegarde, où elle s'exprime ainsi :

« Vénérable père ! vous qui, avec un zèle sublime et un » ardent amour de Jésus-Christ, enrôlez des soldats sous » les drapeaux de la sainte croix !.... Je suis toujours for-» tement actionnée par la lumière que je vois en esprit et » qui ne se manifeste point aux yeux de mon corps.... Il y » a plus de deux ans, mon père, que vous-même vous m'ap-» parûtes dans cette vision comme un homme qui fixe le » soleil ; mais j'ai pleuré, à cause de ma faiblesse et de ma » pusillanimité. O mon doux et très-aimable père, je me » dépose dans votre âme ; priez pour moi, parce que j'ai » beaucoup à souffrir, tant que je ne déclare point ce que je » vois et entends.... Je vous conjure, par la clarté de notre » Père céleste, et par son admirable Verbe, et par la suave » onction de l'Esprit de vérité, et par la sainte parole par » laquelle parle toute créature, et par le Verbe lui-même » par qui le monde a été fait, et par la majesté du Père » qui a envoyé son Verbe dans le sein d'une vierge, où il » a pris chair, comme le miel quand il s'unit au rayon ; je

[1] S. Bern., Epist. CCCLXIII.

» vous conjure de recevoir mes paroles dans votre cœur ;
» et n'ayez pas de cesse que vous ne soyez arrivé à Dieu
» par les élans de votre âme ; car Dieu lui-même le veut
» ainsi. Adieu, adieu; fortifiez-vous et soyez vigoureux
» dans vos saints combats [1]. »

La vie de sainte Hildegarde peut offrir aux psychologues de curieuses observations. Dès son enfance, et au sortir du berceau, pour ainsi dire, elle bégayait les mystères divins et semblait, par une merveilleuse organisation, contempler à la fois les êtres spirituels et les réalités terrestres. Ses parents, le comte Hildebert [2] et la pieuse Mechtilde, ne purent méconnaître en elle les signes d'une précoce sainteté. Ils la vouèrent à Jésus-Christ; et à peine âgée de huit ans, la jeune fille entra au monastère et se forma aux exercices ascétiques, sous la direction de la bienheureuse Jutta (Judith), qui lui prodigua les tendresses d'une mère et la revêtit de la robe des vierges sacrées. Son instruction était simple comme sa vie ; elle apprit à chanter les psaumes et à s'accompagner du psaltérion. Ainsi s'écoula limpidement la première moitié de son existence; et elle ne se fût sans doute pas distinguée de tant d'autres âmes inconnues au monde et précieuses devant Dieu, si elle n'eût été, malgré elle, placée sur le chandelier pour éclairer l'Eglise.

Laissons-la parler elle-même :

« La Sagesse m'enseigne dans la lumière de l'amour, et m'ordonne de publier comment j'ai été formée à la vision. Elle me dit : O homme, parle ainsi de toi : Dès le premier moment de ma formation, lorsque Dieu, de son souffle de vie, me vivifia dans le sein de ma mère, il posa en moi le germe de cette faculté de voir.... Car l'an 1100 de l'Incarnation, la doctrine des apôtres commença à se refroidir parmi les chrétiens et parmi les ministres de l'Esprit. En ce temps je naquis, et mes parents, avec de pieux soupirs, me consacrèrent à Dieu. A la troisième année de ma vie, mon âme tressaillit d'une vive lumière qui m'apparut. Je ne sus alors comment parler de ces visions qui se renouvelaient constamment jusqu'à la quinzième année de mon âge; et j'en

[1] S. Hildeg., Epist., Liber, p. 70, 71, 72. — Edit. Colon. 1566. — [2] *Homo rectus et Deo devotus*, dit Jean Trithème, en parlant du père de sainte Hildegarde. (Chron. de Hirs., ann. 1150).

écrivis plusieurs en tremblant; car je fus surprise de voir parfois au dehors ce que je n'avais encore vu qu'au dedans de moi; et demandant à ma nourrice si elle voyait les mêmes choses, elle me répondait que non. J'eus donc de grandes perplexités, et je n'osais plus parler à personne de ces visions. [1] »

La sainte raconte ensuite ses longues souffrances, ses maladies étranges qui, plus d'une fois, la laissèrent comme morte, au point qu'un jour on procéda à son inhumation. La crainte des hommes et une pudique timidité l'empêchaient de révéler les dictées de l'Esprit saint.

« J'étais âgée de quarante-deux ans et sept mois, dit-elle, lorsque tout à coup un rayon lumineux, venant du ciel avec un éclat éblouissant, traversa mon corps en entier; il embrasa mon âme, illumina mon cerveau et ma poitrine, et me consuma doucement sans me brûler, ou plutôt me brûla doucement sans me consumer. Je me sentis aussitôt investie d'une lumière nouvelle; je compris les saintes Ecritures, la clef de David me fut donnée, j'eus l'intelligence des Psaumes, de l'Evangile et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; j'en contemplais les mystères, sans toutefois connaître la lettre du texte, ni l'arrangement des mots et des syllabes [2]. »

De ce moment, sainte Hildegarde, foncièrement renouvelée et transformée, se rendit à la voix de Dieu qui lui commandait d'écrire ses révélations. Elle obéit, et aussitôt ses maladies disparurent; elle se releva de son lit de douleur; *mes veines et la moelle de mes os se remplirent de force et de vigueur* [3]. Affranchie miraculeusement de toute

[1] Apud Bolland., Act. SS., t. V, Antuerp. 1755. Vit. S. Hildeg., lib. II, cap. 1, n. 16, p. 684. — [2] « Actum est in millesimo centesimo quadragesimo primo filii Dei Jesu Christi incarnationis anno, cum quadraginta duorum annorum septemque mensium essem: maxime coruscationis igneum lumen aperto cœlo veniens, totum cerebrum meum transfudit, et totum cor totumque pectus meum velut flamma non tamen ardens, sed calens ità inflammavit... Et repente intellectum expositionis librorum videlicet Psalterii, Evangeliorum, et aliorum catholicorum tam Veteris quam Novi Testamenti voluminum sapiebam; non autem interpretationem verborum textus eorum, nec divisionem syllabarum, nec cognitionem casuum aut temporum callebam. » (S. Hildeg., V. op. quod appellavit *Scivias*, lib. prim., p. 28. Ex lib. trium virorum et trium spiritualium virginum. Emin. Paris, ex offic. Henrici Stephani, ann. 1513). — [3] Venæ autem et medullæ meæ tunc plenæ virium erant. (Vit.

crainte, elle promulgua, comme le prophète Jonas, les avertissements et les justices du Très-Haut.

Cependant l'archevêque de Mayence, ne sachant ce qu'il fallait recevoir ou rejeter de ces révélations extraordinaires, jugea convenable de les soumettre à la sagesse du Siége apostolique. C'était le temps où le Souverain Pontife présidait le concile de Trèves. Eugène III mit le plus grand soin dans l'examen de cette affaire, il voulut prendre connaissance par lui-même des écrits de la célèbre abbesse; *et ce fut l'abbé de Clairvaux de bienheureuse mémoire*, dit un ancien biographe, *qui engagea le Pape à ne pas permettre qu'une lumière si admirable demeurât cachée sous le boisseau*[1]. Il envoya plusieurs examinateurs au couvent où vivait la vierge, afin de s'enquérir, *sans bruit et sans vaine curiosité*[2], de tout ce qui pouvait éclairer le jugement du Pape. Lors donc qu'ils furent de retour à Trèves, ils rapportèrent le livre des révélations de sainte Hildegarde, et l'on en donna lecture en plein concile. Le Pape lui-même, profondément touché, remplit à plusieurs reprises l'office de lecteur, et tous les pères, admirant la pureté de cette lumière, glorifièrent *de cœur et de bouche* le créateur de tant de merveilles[3].

Les livres présentés au concile composent le grand recueil intitulé : Scivias : « *Apprenez les voies de Dieu*[4]. » Ce titre

S. Hildeg., lib. II, cap. 2, n. 17, p. 684). — [1] Aderat itam ibidem sanctæ recordationis Bernardus abbas Claravallis, quo mediante, cæterisque annitentibus, monebatur Summus Pontifex ne tam insignem lucernam silentio tegi pateretur. (Ibid., lib. I, cap. 1, n. 5, p 688). — [2] Sine strepitu vel curiositatis acumine. (Ibid). — [3] His Papa recognitionis, jubet repræsentari scripta beatæ Hildegardis... et ex manibus propriis tenens, ipseque recitatoris vice functus, archiepiscopo et cardinalibus, omnibusque qui de clero aderant, publice legit, ac responsa virorum, quos ad hæc indaganda miserat, pronuntians, omnium mentes et voces in laudem conditoris, et congratulationem excitavit. (Ibid). — [4] *Sci-vias Domini : Connais les voies du Seigneur.* Trois livres de révélations imprimés à Paris, chez H. Etienne, en 1513, avec cinq autres livres mystiques, intitulés : *le Livre des trois hommes et des trois vierges spirituels.* « Liber trium virorum et trium spiritualium virginum. »

Les trois hommes spirituels sont : 1° *Hermas ;* 2° *Uquetinus*, d'abord chanoine de Saint-Augustin, puis religieux de Saint-Vincent, à Metz; 3° *F. Robert*, dominicain.

Les trois vierges sont : 1° *Sainte Hildegarde*, trois livres; 2° *sainte Elisabeth de Schonau*, six livres; 3° *sainte Mechtilde*, cinq livres.

Cet ouvrage a été réimprimé à Cologne en 1628.

Il existe encore, de sainte Hildegarde, un volume imprimé à Cologne, en 1556, intitulé : *Sanctæ Hildegardis, etc.*, *epistolarum liber*, qui comprend

est peut-être un de ces mots mystiques, propres à la sainte, qui jaillissaient parfois de son âme comme les mots d'une langue inconnue. Une foule d'expressions de ce genre sont intraduisibles ; mais elles se distinguent par leur extrême énergie radicale et par l'harmonie de leur forme. Il serait difficile de donner une idée de la science vaste et de la majesté du style de sainte Hildegarde. Il faudrait, pour les apprécier, posséder quelques rayons de la lumière qui fécondèrent ses écrits. La vérité semble y reposer avec plénitude ; elle étincelle dans chaque mot, dans la forme du texte, comme dans la profondeur du sens. Ainsi que le déclare Hildegarde, elle voyait dans son âme le reflet des choses du ciel, pendant que les yeux de son corps contemplaient les mêmes vérités dans les phénomènes de la terre: De là un admirable symbolisme des faits de la nature et des mystères divins, qui forme le caractère particulier de sa doctrine. C'est une intuition simultanée des deux mondes, saisis dans leurs rapports et leur pénétration réciproque. Le monde, l'univers, aux yeux de la sainte, est transparent ; elle plonge, d'un regard lucide, jusqu'à la racine mystérieuse des choses, et jusqu'au point central où les formes finies touchent à l'infini.

Outre les visions qui se rapporte à l'état de l'Eglise et à ses destinées futures, visions dont nous citerons quelques fragments remarquables dans le chapitre suivant, le *Scivias* contient un grand nombre de traités sur la nature de Dieu et de l'homme, sur les mystères de la vie, sur les *tons* et la musique divine, sur certaines parties de la médecine et de la science naturelle, sur les vertus des plantes et des éléments. La plupart de ces traités ou visions poursuivent une vue générale dans une multitude d'applications diverses. Elle insiste sur *la matière première de toutes choses* [1], création primitive, sagesse incréée, qu'elle appelle le *vêtement de Dieu, sa demeure, son siége*. Selon elle, *la Sagesse, la Cité*

sa correspondance, plusieurs traités, les solutions de trente-huit problèmes, l'explication de la règle de saint Benoît, celle du Symbole de saint Athanase, et la vie de sainte Hildegarde.

Nous n'en connaissons aucune traduction française. Un de nos amis, l'abbé Nestor Level, auquel nous devons plusieurs communications intéressantes sur sainte Hildegarde, travaille en ce moment à l'histoire, et à la publication des œuvres de cette sainte. — [1] Ad Mogunt., p. 131.

céleste, la Vierge, l'Église[1], présentent le plus d'analogie avec cette créature primitive. Elle donne aussi le nom de *vêtement de Dieu* à l'humanité du Fils incréé, et elle dit : « Dieu éternel eut éternellement, dans son idée (dans sa » science), ce *vêtement* qui est l'humanité de son fils [2]. »

Voici quelques fragments des visions de Scivias :

» Je vis une atmosphère très-pure dans laquelle j'entendis » une ravissante harmonie de sons musicaux ; harmonies » des joies d'en haut, accords de voix diverses, concerts » des âmes qui persévèrent avec vigueur dans l'amour de la » vérité ; soupirs et transports des âmes qui remontent aux » mêmes joies après leur chute; exhortations des vertus, » s'exhortant les unes les autres au salut des peuples déli- » vrés du joug de Satan [3]. » Cette vision est intitulée : *Symphonie de la vierge Marie.* Elle s'adresse en ces termes à l'auguste Reine des anges : « Perle resplendissante ! la pure » lumière du ciel se verse en toi ! Le Père, par son Verbe » unique, a créé la matière première qui fut troublée par » Eve. Mais en toi, ô diamant étincelant, le même Verbe » engendre et fait renaître toutes les vertus, comme à l'ori- » gine, quand il fit sortir toute créature de terre primitive [4]. »

La sainte parle souvent de la musique comme d'un langage plein de mystères. Elle dit dans une de ses lettres : » *L'âme est une harmonie* [5]... » énergique et gracieuse expression ! Elle affirme que la musique est la voix de l'Esprit saint, un sublime langage dont la musique terrestre n'est qu'une imitation dégradée. Elle veut que cet art, d'origine céleste, soit cultivé avec piété ; et elle donne le nom de *sages* à ceux qui lui servent d'organes et lui prêtent des instruments.

Nous trouvons ailleurs, sur la constitution du globe, des

[1] Cœlestis Jerusalem, quæ per summum artificem, scilicet, omnipotentem Deum, ornanda erat, coram ipso, quemadmodum materia omnium rerum, ante creationem mundi apparuit. — [2] Ipse enim æternus Deus qui in scientia sua æternaliter habuit tunicam, id est humanitatem Filii. (Epist. ad Mogunt., p. 125). — [3] Sciv., III, Vit. 13a, p. 17. — [4] « O splendissima gemma ! serenum decus solis tibi infusum est, fons saliens de corde patris, qui est unicum verbum ejus per quod creavit mundi primam materiam, quam Eva turbavit. Hoc Verbum fabricavit in te hominem, et es illa lucida gemma a qua ipsum verbum eduxit omnes virtutes, quemadmodum in prima materia omnes protulit creaturas. O tu suavissima virga frondens de stirpe Jesse !... — [5] Symphonialis est anima.

paroles d'autant plus remarquables qu'elles semblent coïncider avec les travaux actuels des géologues :

» J'ai affermi le globe, dit le Seigneur, dans le feu, le » nuage et l'eau... Les pierres, ossements du monde, sont » sorties en fusion de feu et de l'eau... et l'*humus*, comme » une moelle, est sortie verte sous l'influence de l'eau [1]...»

Quoi qu'il en soit, cette solution tranche la question naguère controversée en géologie, entre les *Neptuniens* et les *Plutoniens* ; les uns attribuant tout à l'eau, les autres tout au feu. C'est à la fois au feu et à l'eau que sainte Hildegarde, comme les savants de nos jours, attribue l'ossification terrestre.

Ailleurs, parlant de la fin des temps et du repos final des créatures, elle s'exprime ainsi : « Tous les astres perdront » leur mouvement inquiet de circonvolution, parce qu'il » n'y aura plus de temps, et que les choses se reposeront » dans l'éternité[2]. » Ici encore l'humble religieuse a trouvé des échos dans les livres de quelques savants modernes : » La terre, dit Ritter, cherche peut-être, dans ses révolu- » tions continuelles, le lieu de son repos. » Herschell aussi enseigne que tous les globes iront se reposer dans leur centre ; et cette assertion se trouve encore répétée, sous une forme plus délicate, par Herder, quand il dit « que les » fleurs de tous les mondes se réuniront dans un même » jardin. » On aime à constater quelques rapports entre les observations des savants et les contemplations des saints : l'accord des réalités terrestres avec les vérités révélées doit ressortir nécessairement de la science véritable.

Sainte Hildegarde, dans une autre vision, contemple la tour de la Sagesse, tour qui n'est point encore achevée et qui s'élève incessamment sous la main de fervents ouvriers. Au pied de la tour s'agitent les hommes de la science spéculative ; ils vont et viennent, et n'y entrent pas ; les hommes de pratique seuls y pénètrent, et se placent, revêtus de robes blanches, aux divers degrés de l'édifice céleste, montent jusqu'au sommet, lequel va lui-même toujours en s'élevant.

[1] Angulos orbis... igne, nube, et aqua firmavi... Lapides de igne et aqua sicut ossa fudi, et terram de humiditate et viriditate quasi medullam constitui. (Ep. ad Colon., p. 157). — [2] Inquietudinem circumvolutionis suæ, etc.

Parmi ces visions mystiques se trouvent parfois des jets de lumière qui éclaircissent les points les plus obscurs de l'Ecriture Sainte. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple qui terminera ce chapitre. On lui proposa la difficulté suivante : Les livres sacrés enseignent, d'une part, que l'Eternel créa toutes choses *à la fois* [1]; et de l'autre, la Genèse rapporte que Dieu fit l'œuvre de la création en six jours. Comment concilier ces deux paroles? — La sainte répond :

» Le Dieu tout-puissant, qui est la vie sans commencement et sans fin, et qui, de toute éternité, a conçu toutes » choses dans son idée (*in scientia sua*); *a créé en même* » *temps la matière des choses célestes et la matière des choses* » *terrestres* [2]; à savoir : le ciel, matière lumineuse, et la » terre, matière opaque. Or la matière lumineuse dardait » comme des rayons d'une lumière condensée que réfléchis- » sait la matière opaque ; en sorte qu'elle lui était unie. Et » ces deux matières, créées simultanément, apparurent » comme un même cercle. Et lors du premier *Fiat*, les » anges sortirent avec leur habitacle de la matière lumi- » neuse ; et parce que Dieu est Dieu et homme, ils furent » créés à la ressemblance du Père ; et l'humanité, dont le » Fils dut se revêtir, fut créée à son image. Ainsi, au » commandement de Dieu, chaque créature sortit, selon » son espèce, de la matière opaque. *Car les six jours sont* » *les six œuvres ; le commencement et l'accomplissement de* » *chacune de ses œuvres forment ce qui est appelé un jour* [3]. Et » après la création de la matière première, l'esprit de Dieu » fut porté sur les eaux, et au même moment, sans aucun » intervalle, Dieu dit : Que la lumière soit [4] ! »

CHAPITRE XLII.

Continuation du chapitre précédent.

La gravité des enseignements de sainte Hildegarde, le

[1] Qui vivit in æternum creavit omnia simul. (Eccl., XVIII, 1). — [2] Materiam omnium cœlestium et terrestrium simul creavit. — [3] Sex enim dies sex opera sunt : quia inceptio et completio singuli cujusque operis, dies dicitur. — [4] S. Hildeg., Epistolarum liber, p. 208.

puissant intérêt qui s'y rattache, et la sanction dont le concile de Trèves a revêtu ses livres si peu connus de nos jours, justifieront, aux yeux des lecteurs sérieux, l'étendue que nous donnons à cette partie de notre travail. Nous transcrirons ici en l'abrégeant, une magnifique épître que la sainte adressa au clergé de Cologne; parce que, dans cet écrit, se trouve la substance des vérités et des visions prophétiques répandues dans la plupart des autres livres. Nous parlerons ensuite des révélations touchant l'Antechrist et la fin des temps.

» Hildegarde au clergé de Cologne [1].

» O mes fils, qui paissez mes troupeaux (dit le Seigneur), comment la parole ne vous fait-elle pas rougir, puisque vous ne l'accomplissez pas, tandis que toutes les autres créatures obéissent à la loi de leur Créateur, et ne la violent pas! Vous qui, comme le soleil et les astres, avez reçu la mission d'éclairer le monde, de répandre les feux de l'amour et les splendeurs de la science, vous restez muets, et votre front est dépouillé de la lumière qui devrait l'environner, comme l'auréole qui brille autour des étoiles... Vous êtes comme une nuit obscure *respirant les ténèbres* (*nox spirans tenebræs*); comme des reptiles venimeux qui se plaisent dans les cavernes.

» Hélas! voilà ce que vous êtes! tandis que vous devriez être, selon l'Ecriture, *la montagne de Sion sur laquelle il a plu au Seigneur d'habiter*. Munis des bénédictions d'en haut et du caractère sacré *du sacerdoce*, vous devriez former un sanctuaire embaumé de myrrhe et d'encens (la pénitence et la prière), au sein duquel Dieu lui-même ferait sa demeure et ses délices. Mais c'est ce que vous ne voulez pas. Vous courez avec emportement où les passions du jeune âge vous entraînent; et, comme des enfants sans raison, vous ne savez pas même bégayer la parole du salut....

» Oui, la puissance de Dieu courbera vos têtes altières, parce que vous ne craignez ni Dieu ni les hommes, et que

[1] S. Hildeg., Epist. lib., p. 156.
« O filioli, qui greges meos pascitis, quare non erubescitis, cum cæteræ creaturæ præcepta, quæ de magistro suo habent, non deserunt, sed perficiunt? Vos constitui sicut solem et cætera luminaria, ut luceretis hominibus per ignem doctrinæ in bono rumore fulgurantes, et ardentia corda parantes...» (P. 158).

vous ne haïssez pas l'injustice ; parce que vous accordez à votre chair tout ce qu'elle demande, et que vous ne faites point vos œuvres pour Dieu....

» O malice ! ô coupable égarement des hommes qui ne veulent vivre ni pour Dieu ni pour les hommes ; qui veulent la gloire sans travail, la récompense sans sacrifices ; qui n'aspirent à la sainteté que par une vaine ostentation ! C'est comme Satan, quand il dit : Je suis pieux et saint !... C'est bien de vous qu'il est écrit : *Ils ont des yeux et ne voient point ; des oreilles et n'entendent pas* ; *des narines et ne sentent pas* [1]. Car, au lieu d'aller, comme des vents rapides, instruire tous les peuples et faire entendre votre voix jusqu'aux extrémités de la terre, vous vous fatiguez à courir après les vains hochets du monde.... Vous devriez être des colonnes de feu, marchant à la tête des peuples, les guidant par vos exhortations et vos exemples, les introduisant dans les voies d'une sainte discipline ; *de peur*, dit l'Ecriture, *que la colère céleste ne s'embrase et qu'ils ne périssent en dehors du chemin de la justice* [2]. Mais vous dites : Nous ne pouvons venir à bout ni de ceux-ci ni de ceux-là !.... Vous dites : Nous n'avons pas le temps de parler aujourd'hui. Vous dites : On ne veut plus nous écouter comme autrefois ! A cela je réponds que le juste Abel, malgré la haineuse jalousie de son frère, n'a pas laissé que de présenter son offrande au Seigneur. Noé, lors de l'épouvantable châtiment des eaux du déluge, exécuta les ordres de Dieu, malgré les propos des hommes qui s'écriaient : Que fait celui-là? Les tempêtes vont abîmer son ouvrage ! Abraham offrit son fils en holocauste, nonobstant les douleurs de son âme. Moïse supporta les outrages et les contradictions de son peuple, sans leur épargner les menaces du Seigneur, et sans dévier des voies de la justice. Les prophètes ont tous donné leur vie plutôt que de négliger à la mission d'en haut. Et vous, insensés, pour ne point troubler votre repos, pour éviter les tribulations passagères de cette vie, vous amassez dans votre sein et préparez pour le siècle futur un immense poids de tourments. Vous devriez être le jour, et vous êtes la nuit ! car il faut que vous soyez

[1] Ps. CXIII. — [2] Ps. II. « Apprehendite disciplinam nequando irascatur Dominus, et pereatis de via justa. »

l'un ou l'autre : si vous n'êtes point la lumière du jour, vous n'êtes qu'une nuit profonde [1]...»

Ici sainte Hildegarde, détournant son regard des pasteurs infidèles, s'élève à de hautes contemplations, et considère le sacerdoce catholique à sa source divine :

» Le Fils de Dieu posa les fondements de l'Eglise, comme autrefois l'arche de Noé, sur la cime des plus hautes montagnes. Il y introduisit, par les portes de la foi, les peuples, les rois, les princes de la terre, les justes et les pécheurs. C'est lui qui, dans la personne d'Abraham, consacra l'obéissance; et, le Verbe s'étant fait chair, il se soumit lui-même à l'obéissance jusqu'à la mort.... Dans le mystère de la circoncision, il figura le baptême, par lequel les apôtres, au nom de la sainte Trinité, ouvrirent les portes du salut, et submergèrent l'antique ennemi de l'homme. Une génération nouvelle sortit de ces eaux mystiques par la voie de l'Esprit, voie dans laquelle Ève était demeurée stérile. C'est pourquoi Marie apporta au monde une grâce plus grande que celle qu'Ève avait perdue....

« Et le Verbe étant devenu homme, il plut à Dieu d'établir parmi les hommes une hiérarchie correspondant à celle des anges; les évêques, les prêtres et les autres ordres de l'Eglise, devant reproduire les divers degrés des chœurs angéliques [2].... Et ainsi le peuple régénéré selon l'Esprit, était en honneur devant Dieu... Mais dans la suite, ce même peuple chancela dans la voie. Ils commencèrent à rompre le pacte avec l'Esprit-Saint; ils négligèrent l'observation des préceptes, pour suivre leur volonté propre, pour se livrer à la corruption des mœurs et des doctrines, pour s'assujettir de nouveau au joug des passions...

» Et du sein de la lumière, j'entendis une voix qui me dit :

[1] « Dies esse deberetis, sed nox estis. Nam aut nox, aut dies eritis. » (S. Hild., Epist., lib., p. 162). — [2] « Et quia verbum Dei incarnatum erat, Deo placuit, quod omnes ordines angelorum, qui per nomina sua hominibus nota sunt, in spiritali populo spiritaliter designarentur, velut in presbyteris et episcopis, ac in cæteris hujusmodi spiritalibus ordinibus. » (Ibid., p. 164).

Et de vivente luce iterum audivi vocem, dicentem : O filia Sion, corona honoris capitis filiorum tuorum inclinabitur, et pallium dilatationis divitiarum eorum imminuetur... Nam et ubera ad nutriendum parvulos meos, eis data sunt, quæ ipsis non præbent. Vocem quoque habent, et non clamant : opera etiam eis data sunt, et non operantur. Gloriam absque merito habere volunt, et meritum absque opere... (Ib., p. 165).

O fille de Sion! La couronne d'honneur de tes fils s'est obscurcie ; elle leur sera ôtée, et le manteau trop ample de leur abondance sera diminué. Ils ont des mamelles, et ne nourrissent point les agneaux ; ils ont un gozier, et ne crient pas ; ils ont des mains, et n'agissent point... Ils recherchent la gloire sans le mérite, et le mérite sans les œuvres.... Qu'ils prennent garde de perdre leur liberté, comme Chanaan, qui perdit sa bénédiction et devint l'esclave de ses frères [1].... »

Après avoir dévoilé les desseins de Satan sur les hommes qui font ses œuvres, la sainte prédit le schisme terrible qui en effet s'est accompli dans les temps modernes ; et elle en révèle les plus remarquables circonstances.

« Moi qui suis Celui qui est, je dis à ceux qui m'écoutent : Quand ces choses arriveront, *un peuple aveuglé par l'erreur, et plus mauvais que le peuple qui s'égare maintenant*, prévaricateur lui-même, tombera comme une ruine sur les prévaricateurs. Il vous poursuivra infatigablement et mettra vos turpitudes en plein jour. Il les publiera hautement, et dira de vous : Ce sont des scorpions dans leur conduite, et des reptiles dans leurs œuvres! Et, gonflés d'un zèle vaniteux pour la maison du Seigneur, ils vous appliqueront cette imprécation : *La voie des impies périra.* Mais les hommes poussés et séduits par le démon, qui en agiront ainsi avec vous, se montreront avec un visage pâle et avec tous les dehors d'une vie régulière. Ils feront alliance avec les princes du monde, et leur diront : Pourquoi souffrez-vous ces impies qui souillent toute la terre de leurs iniquités? Ils sont livrés au vin et à la débauche, et si vous ne les chassez, c'en est fait de l'Eglise.

[1] Sed ego qui sum, audientibus me dico : In tempore illo cum istud fiet, *per quemdam errantem populum pejorem erranti populo qui nunc est*, super vos prævaricantes prævaricatores ruina cadet, qui ubique vos persequetur, et qui opera vestra non celabit. Sed ea denudabit, et de vobis dicet : Isti scorpiones sunt in moribus, et in operibus serpentinis. Sed et quasi in zelo Domini de vobis imprecabitur : Iter impiorum peribit. (Ps. I, 6).

... Sed populus iste qui hoc faciet, a diabolo seductus et missus, pallida facie veniet, et velut in omni sanctitate se componet, et majoribus secularibus principibus se conjunget. Quibus et de vobis sic dicent : Quare hos vobiscum tenetis, et quare eos vobiscum esse patimini, qui totam terram immaculosis iniquitatibus suis polluunt? Isti enim ebrii et luxuriosi sunt, et nisi eos a vobis abjiciatis, tota Ecclesia destruetur. (S. Hild, p. 166).

» Or, le peuple qui vous traitera de la sorte prendra un costume autre et plus grossier que le vôtre; il se coupera les cheveux d'une autre manière, et paraîtra aux yeux des hommes, saint et irréprochable; car il n'est point avare, il n'amasse point de trésors, et professera des mœurs austères [1]. Cependant le démon est avec eux, cachant son venin, comme il le fit au commencement du monde, quand il fit tomber Adam.... C'est au moyen des esprits de l'air que le démon communique avec eux; car la méchanceté des hommes charge l'atmosphère de ces sortes d'esprits qui, comme des essaims de mouches et de moucherons, voltigent en quantité innombrable autour des pervers. »

La sainte indique ici différentes formes de vertus que prendront quelques-uns de ces séducteurs; ils pratiqueront, par l'instigation du démon lui-même, le désintéressement, la chasteté et d'autres règles sévères. Puis elle continue, en poussant son regard prophétique toujours plus avant dans l'avenir.

« Les hommes qui, en ce temps, faibliront dans la foi catholique, seront pris au piége de cette apparente piété. Ils prêteront leur servile ministère aux entreprises des novateurs, et les imiteront autant qu'il sera possible. Ils s'attacheront à eux, parce qu'ils les croiront justes, et s'uniront à eux dans la persécution des sages qui auront persévéré dans la foi. Or, parmi ces derniers, il se trouvera de très-courageux soldats; et l'on ne séduira pas certaines congrégations dont la vie est pure [2].... car on verra l'accomplissement de ce qui fut dit à Elie : Beaucoup de justes seront conservés; et comme ils n'auront point embrassé ces erreurs, ils ne seront point arrachés de leurs fondements... C'est

[1] Populus autem qui hoc de vobis dicet, vilibus cappis qui alieni coloris sunt induitur : et recto modo tonsus incedet, atque omnibus moribus suis placidum et quietum se hominibus ostendet. Avaritiam quoque non amat, pecuniam non habet, et maximam abstinentiam imitatur... (S. Hild.). — [2] Sed et quasdam congregationes sanctorum, quorum conversatio sancta est, movere non poterunt... Sed tum secundum quod Heliæ dictum est (III Reg., XIX), multi justorum servabuntur, qui in erroribus istis non confundentur, nec a fundamentis suis destruentur... Sic iniquitas quæ iniquitatem purgabit, super vos ducetur, sicut scriptum est... Nam oportet ut per tribulationes et contritiones prava hominum opera purgentur... « Necesse est enim ut veniant scandala : verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. » (Matth. XVIII, 7. — Ad Cler. Colon. Epist. Hildeg., p. 167, 168 passim, Edit. Colon., 1566).

ainsi, dit le Seigneur, que l'iniquité sera purgée par l'iniquité... car il est nécessaire que la tribulation et la contrition purifient les œuvres de l'homme : il faut que le scandale arrive, mais malheur à celui par qui il arrive!

» Or, ces séducteurs ne sont pas ceux dont il est parlé, qui suivront Satan, lorsqu'au dernier jour il s'élèvera jusqu'au ciel pour se faire semblable à Dieu [1], comme il l'a fait dès le commencement; *ils n'en seront que le germe, pour ainsi dire, et les précurseurs...* Mais l'aurore de la justice se lèvera enfin, et des jours meilleurs commenceront pour vous. Les maux passés vous rendront plus vigilants et vous inspireront la crainte de Dieu. Vous brillerez de nouveau comme l'or pur, vous vous fortifierez dans cet heureux état, et vous serez fermes comme les anges qui ont été affermis dans l'amour par la chute de Lucifer [2]...

» Maintenant donc, ô enfants de Dieu, écoutez et comprenez ce que l'Esprit vous dit, afin que vous ne perdiez point votre héritage. Or, moi, pauvre et timide fille, je me sens depuis deux années vivement sollicitée de vous faire entendre ces avertissements. Mais à cause des divisions de votre Eglise, j'ai tardé jusqu'à ce jour. »

La sainte, dans ses prophétiques révélations, semble dérouler aux regards des hommes toute la suite des siècles jusqu'au dénoûment final des choses humaines. Elle décrit, en caractères mystérieux, les grandes phases du passé et de l'avenir qui apparaissent dans leur ensemble à l'œil de son âme. Mais les vérités sur lesquelles elle appelle le plus énergiquement l'attention des chrétiens sont celles qui se rapportent à l'Antechrist et aux derniers jours du monde.

Nous citerons quelques-uns des passages les plus remar-

[1] Ascendam super altitudinum nubium, similis ero altissimo. (Isaie XIV, 14). — [2] Isti autem deceptores illi non sunt, qui ante novissimum diem venturi sunt, cum diabolus in altum volaverit (Isaïe, XIV), ut ipse in initio contra Deum pugnare cœpit, sed præcurrens germen illorum sunt, sed tamen postquam ipsi in perversitatibus Baal et in aliis pravis operibus sic inventi fuerint, principes et aliis majores in eos irruent, et velut rapidos lupos eos occident, ubicumque eos invenerint. Tunc aurora justitiæ et novissima vestra meliora prioribus erunt, ac de omnibus præteritis timorati eritis, et quasi purissimum aurum fulgebitis...

Ipsi namque de præterito timore et de præterito dolore ad justitiam confortabuntur, quemadmodum angeli in casu diaboli in amore Dei confortati sunt. (S. Hild., p. 169).

quables de ces prophéties, parce qu'il peut être bon de les répéter dans un temps où l'on n'y pense guère. La sainte commence ainsi :

« Il arrivera une époque où les hommes, séduits par le fils de la perdition, mettront en doute la foi de l'Eglise, et diront avec anxiété : Que faut-il croire de Jésus ?...

» Alors la foi catholique chancellera parmi les peuples ; l'Evangile et la doctrine du salut seront négligés; on perdra le goût de la parole de vie, et l'ardeur se refroidira. O pasteurs, moi qui suis, je vais vous révéler des choses qui jusqu'à présent étaient scellées dans les saintes Ecritures... Car le temps est marqué où le fils de l'iniquité doit venir. Fortifiez-vous donc et prenez courage, ô vous tous qui êtes mes élus, et tenez-vous en garde contre les piéges de la mort. Attachez-vous à la parole divine, et suivez les traces de celui qui a paru dans le monde, non pas avec l'appareil d'une orgueilleuse ostentation, mais dans l'état de la plus profond humilité [1].

» Ecoutez et comprenez! Voici ce que l'Esprit dit de l'Église pour les temps de la dernière erreur : Le fils de la perdition sera précipité ; et alors l'enfer vomira sa corruption sur la terre, et le monde verra la mort à découvert dans la perdition de la perdition...

» Mais la tête ne doit pas être sans corps et sans membres. La tête de l'Eglise, c'est le Fils de Dieu ; le corps et les membres, c'est l'Eglise et ses enfants. Or l'Eglise n'a pas encore atteint sa plénitude dans son corps; elle se développe jusqu'au jour où son nombre sera rempli. Alors, dit le Seigneur, je dissoudrai les éléments avec ce qu'il y a de mortel dans la chair de l'homme... Déjà le sixième nombre s'achève et le septième commence; c'est un temps de repos...

[1] ... Fides ecclesiasticæ institutionis velut in dubio habenda est; hominibus multo errore dicentibus : Qui est quod dicitur de Jesu? Verum ne est, an secus? (Hild. Sci., III, p. 112).

Sed nunc catholica fides in populis vacillat, et Evangelium in hominibus claudicat... Et cibus vitæ divinarum Scripturarum jam tepefactus est... Sed ego qui sum edissero per eam nova secreta et multa mystica quæ hactenus in voluminibus latuerunt... Convalescite ergo et confortamini, electi mei, præcaventes ne in laqueum mortis cadatis... Vestigia illius imitamini qui vos viam veritatis edocuit cum in carne in mundo cum magna humilitate et non cum superbia apparuit. (Ib., p. 113).

» Vous donc, ô hommes qui vivez en ce temps, vous avez encore une période à parcourir ; puis viendra l'homicide qui entreprendra de renverser la foi catholique... »

Ici sainte Hildegarde répète avec l'Evangile, que nul ne peut dire le moment où l'Antechrist se manifestera au monde ; les anges mêmes l'ignorent. Mais cette manifestation sera, en quelque sorte, la parodie de l'incarnation du Verbe divin. Elle continue :

« Car le Christ n'est venu ni au commencement ni à la fin des temps; il est venu vers le soir (*ad vesperas*), alors que la force du jour était écoulée. Que se passa-t-il alors? Il ouvrit la moelle de la loi et donna issue aux grands fleuves de la vertu. Il rendit au monde, en sa personne, la sainte virginité; et les germes divins, fécondés par l'Esprit, purent reprendre racine dans le cœur des hommes....

» Mais l'homicide à son tour viendra subitement ; il viendra à l'heure où le soleil se couche et où la nuit succède au jour. O fidèles ! écoutez ce témoignage, et gardez-le comme une sauvegarde dans votre souvenir ; afin que la terreur ne vous trouve point dépourvus, et que l'homme de péché, venant à l'improviste, ne vous entraîne point dans la perdition. Armez-vous des armes de la foi, et préparez-vous à un grand combat...

» L'homme de péché naîtra d'une femme impie, qui, dès son enfance, aura été initiée aux sciences incultes et aux artifices du démon. Elle vivra dans le désert avec des hommes pervers ; et s'abandonnera au crime avec une ardeur d'autant plus effrénée, qu'elle s'y croira autorisée par les communications d'un ange. Et ainsi, dans le feu d'une brûlante concupiscence, elle concevra, sans savoir de quel père, ce fils de la perdition. Alors elle enseignera que la fornication est permise ; elle se donnera pour sainte, et sera honorée comme sainte [1]...

[1] Cum enim tempus illud advenerit quo nequissimus ille deceptor horribiliter apparebit, mater illa quæ istum fallacem in mundum pariet a pueritia in puellari ætate diabolicis artibus plena vitiis, in deserto abjectionis inter nefandissimos homines nutrita est... et in tanto studio turpitudinis cum illis se polluit, velut angelus sanctus fervorem pravitatis illius eam perficere jubeat. Et sic in ferventissimo ardore fornicationis illius filium perditionis concipit, nesciens de quo semine virorum illorum eum conceperit... Fornicationem autem quam perpetravit sanctam dicit. Unde et populus illam sanctam putat et no-

» Mais Lucifer, l'antique et rusé serpent, remplira de son souffle infernal l'ignoble fruit de ses entrailles, et possédera tout entier le fruit du péché[1]... Or, celui-ci, quand il aura atteint l'âge viril, se posera en nouveau maître et enseignera une doctrine perverse. Bientôt il s'insurgera contre Dieu et contre les saints; et il acquerra une si grande puissance, que, dans son fol orgueil, il voudra s'élever au-dessus des nuées; et de même que, dans le commencement, Satan dit : Je serai semblable au Très-Haut, et tomba; ainsi dans les derniers temps, il tombera, lorsqu'il dira dans la personne de son fils : Je suis le Sauveur du monde....

» Il fera alliance avec les rois, les princes, les riches, les puissants de la terre; il condamnera l'humilité, et prônera toutes les doctrines de l'orgueil. Son art magique simulera les plus étonnants prodiges; il ébranlera l'atmosphère; il commandera à la foudre et à la tempête, produira de la grêle et d'horribles éclairs; il transportera des montagnes, desséchera des fleuves, ranimera la verdure flétrie des forêts. Ses tromperies s'exerceront sur tous les éléments, sur l'élément sec et sur l'élément humide; mais sur l'homme principalement il épuisera sa puissance infernale. Il semblera ôter la santé et la rendre; il chassera les démons et ressuscitera des morts. Comment cela? En renvoyant quelque âme possédée dans un cadavre, pour l'agiter un peu de temps, mais ces sortes de résurrections seront de courte durée....

» A la vue de ces choses, plusieurs seront ébranlés et croiront en lui. D'autres, sans lui accorder une entière confiance, et tout en gardant leur foi primitive, ambitionneront cependant les faveurs de l'homme pervers, ou crain-

minat. (Ibid). — Les récentes doctrines *de la femme libre* seraient-elles un commencement de réalisation de cette prophétie du douzième siècle? — [1] Sed Lucifer serpens scilicet antiquus... coagulationem hanc artibus suis afflat, et eam omnibus viribus suis totam in ventre matris illius possidet. (Ibid, ibid).

... Qui cum ad plenam ætatem pervenerit, manifeste contrariam doctrinam docebit : ita mihi et electis meis repugnans, tantam fortitudinem acquirens, ut in magna potestate sua, se supra nubes elevare conetur.

... Ut diabolus in initio dixit : Similis ero altissimo, et cecidit; ita etiam permitto ut idem diabolus in tempore novissimo cadat cum ipse in hoc filio suo dicit : Salvator mundi ego sum. (Ibid, ibid).

dront ses disgrâces. Et ainsi, beaucoup seront séduits parmi ceux qui, tenant fermé l'œil intérieur de leur âme, vivent habituellement dans les choses extérieures.... et l'on dira, dans la perplexité où se trouvera l'Eglise : La doctrine de Jésus est-elle vraie ou non ?

» Alors apparaîtront Hénoch et Élie. Ces deux hommes vénérables, extraordinaires par leur âge et par leur stature, témoigneront devant les enfants de Dieu que le fils de la perdition, le ministre de Satan, n'a passé sur la terre que pour perdre les hommes. Ils parcourront les lieux où il aura répandu sa doctrine, et opéreront des prodiges par la vertu de l'Esprit-Saint. Les fidèles seront fortifiés, la foi réchauffée; mais les méchants commenceront à trembler [1]...

» Cependant l'homme de péché fera un dernier effort ; et, se gonflant en lui-même, il voudra s'élever au-dessus de toutes choses, jusqu'à se faire adorer. Il montera sur une haute montagne pour s'élancer de là vers le ciel ; mais un coup de foudre le précipitera ; et le Seigneur le fera périr du souffle de sa bouche....

» Dès que l'impie sera tombé, beaucoup d'âmes égarées reviendront à la vérité, et les hommes feront des progrès rapides dans la voie de la sainteté. Et de même que David rappela la femme à laquelle il s'était uni, mais qui s'était souillée par l'adultère, ainsi le Fils de Dieu rappellera la synagogue et la fera rentrer en grâce.

» Alors l'épouse du Christ s'élèvera, forte et puissante, dans une admirable beauté, et sa magnificence brillera d'un éclat sans nuage. Tous reconnaîtront que le Seigneur seul est grand : son nom sera confessé par toute créature, et il régnera à jamais [2]....»

Terminons ici l'imposante matière à laquelle le concile de Trèves consacra un examen de près de trois mois. Il nous faudrait un espace que nous refuse ce volume pour

[1] Au sujet de Hénoch et d'Élie, nous rappellerons que ces deux hommes furent exemptés de la mort. « Hénoch marcha avec Dieu, et il ne parut plus, » parce que Dieu l'enleva, » dit la Genèse (V. XXIV). « Elie monta au ciel au » milieu d'un tourbillon. » (IV Rois, II, 11).

Le catéchisme de Montpellier montre, par une foule de passages tirés de l'Ecriture et des Pères, que la conversion des Juifs suivra de près l'avènement d'Elie et d'Hénoch. (Voy. ce catéch., 1re partie, 2e sect., ch. 3, § 17). — [2] Scivias, lib. III Ex vis^e XI, p. 112 et seq.

en donner une idée plus complète et plus digne. Le Souverain Pontife, après avoir mûrement éprouvé l'esprit de sainte Hildegarde, lui écrivit de sa propre main des paroles d'approbation : « Conservez, ajoute-t-il, et renfermez précieu-
» sement dans votre cœur la grâce que Dieu vous a prodiguée,
» et ne dites qu'avec une extrême prudence ce que l'Esprit
» vous suggérera de dire. » Hildegarde, appuyée par l'autorité apostolique, et devenue de plus en plus célèbre dans l'Eglise, continua jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans ses mystérieuses fonctions de prophétesse. Le recueil de ses lettres, à la tête desquelles se trouve celle du Pape, que nous venons de citer, constate les importantes relations qu'elle entretint avec les successeurs d'Eugène, Anastase IV, Adrien IV, et Alexandre III, ainsi qu'avec les empereurs, les princes et les plus éminents dignitaires de la chrétienté. Tous reçurent avec frayeur et componction la parole de l'humble vierge. Elle mourut le 17 septembre 1179, jour où l'Eglise honore sa mémoire [1].

CHAPITRE XLIII.

Visite du pape Eugène III à Clairvaux. — Chapitre de Cîteaux. — Grande célébrité de saint Bernard.

Après un séjour de trois mois à Trèves, le concile étant fini, Eugène III revint en France et prit le chemin de Clairvaux, ayant toujours auprès de lui saint Bernard. Le grand nombre de miracles que le serviteur de Dieu faisait partout sur son passage, attirait une telle foule de peuples sur les traces du Pontife, que celui-ci lui-même en fut un jour *presque étouffé.* Il ne put se tirer de la presse qu'avec la plus

[1] Papebroch rapporte avoir vu le corps de la sainte, encore bien conservé, en 1660, époque où cette précieuse relique fut transférée du Mont-Saint-Rupert au monastère d'Eibingen, dans le Rheingbau. Sa tête était couverte de quelques boucles de cheveux roux tirant sur le blanc. On conserva dans le même monastère la robe de la sainte, et *un canif à manche d'hyacinthe que saint Bernard lui avait donné en souvenir;* de plus, un volumineux manuscrit en parchemin, contenant toutes ses œuvres. (Comm. ad vit. S. Hildeg., ch. 14, n. 206, p. 677, Bolland).

grande peine, dit l'historien de Cîteaux [1]. Enfin après un voyage lent et solennel, ils arrivèrent à Clairvaux, où la présence d'Eugène, au milieu de ses anciens confrères, causa autant d'édification que de joie. Voici ce qu'en rapporte l'un des chroniqueurs contemporains : « Après, dit-il, qu'Eugène eut célébré le concile, il visita Clairvaux et exposa aux yeux des pauvres de Jésus-Christ la gloire du Souverain Pontife. Tous admiraient une humilité profonde dans une si haute élévation et s'étonnaient de voir qu'au faîte de la puissance, il gardât exactement la pureté de la règle sainte qu'il avait adoptée; en sorte que l'humilité étant jointe à la grandeur, elle éclatait au dehors pour l'honneur de sa dignité suprême, sans diminuer au dedans la solidité de sa vertu. Il portait sur sa chair une chemise de laine; il était revêtu d'une coule durant le jour et durant la nuit; et conservant l'habit et les dispositions intérieures d'un religieux, il paraissait au dehors Souverain Pontife par ses ornements et la splendeur de sa personne. Ainsi, continue le narrateur, il faisait une chose trés-difficile, qui est de représenter dans un même homme la vie et la conduite de deux personnes différentes. On lui portait des carreaux de broderies, et son lit était décoré de riches courtespointes et d'un élégant pavillon écarlate; Mais si vous eussiez levé ces parures, vous eussiez trouvé au-dessous un matelas de paille battue, avec une couverture de laine. L'homme voit le visage et Dieu voit le cœur : et ce pape tâchait de satisfaire Dieu et l'homme. Il parla aux religieux, non sans répandre beaucoup de larmes et sans entrecouper ses discours par des soupirs qui sortaient du profond de son âme. Il les exhorta, les consola, et se montra envers eux frère et confrère plutôt que maître et seigneur. Mais comme la grande suite de personnages qui l'accompagnaient ne lui permettait pas de demeurer plus longtemps avec eux, il leur dit adieu et les quitta, de corps seulement; car son cœur demeura toujours au milieu d'eux [2]. »

Au sortir de Clairvaux, Eugène se rendit à Cluny qui refleurissait sous la main de Pierre le Vénérable; il visita plusieurs autres monastères de la Bourgogne, et s'arrêta à

[1] Hist. de Cît., vol. VI, liv. VII, ch. 6. — Annal. Cist., t. II, p. 102, n. 1, 2, et seq. — [2] Vit. s. Bern., lib. II, cap. VIII.

Cîteaux, la mère abbaye de Clairvaux, pour assister au chapitre général des abbés de l'ordre. Il voulut prendre part à leurs travaux, non en qualité de chef de l'Eglise, *mais comme l'un d'entre eux, par l'amour qu'il leur portait en Jésus-Christ* [1].

Cîteaux, naguère une obscure et impénétrable forêt où quelques pauvres religieux expiaient dans les macérations de la pénitence le luxe des autres monastères, était devenu, depuis la vocation de saint Bernard, la métropole de la vie monastique de toute la chrétienté. Les couvents de cet ordre, multipliés à l'infini, s'étaient étendus jusqu'aux confins de l'Europe. C'était dans ces mystérieux asiles que l'Esprit de Dieu réparait foncièrement, selon les lois mêmes de la vie, les pertes et les déchets, que subissait le corps de l'Eglise. La sainteté, la science, les traditions sacrées, les vertus évangéliques y concentraient leurs racines pleines de sève ; tandis que les branches extérieures desséchaient sur l'arbre, et que l'esprit se retirait de plus en plus des formes mortes. Rome elle-même n'était, pour ainsi dire, plus à Rome; elle se retrempait dans la vie du désert ; elle puisait aux sources cachées du monachisme la force dont la papauté sentait le besoin pour reparaître avec une nouvelle puissance au faîte des choses humaines, pour diriger les conseils des rois et les progrès des peuples, pour présider à la civilisation générale du monde.

La tenue des chapitres de Cîteaux décelait d'ailleurs le fait immense d'une hiérarchie et d'une puissante organisation introduite dans le vaste développement de la vie monastique. Toute l'Eglise se trouvait enveloppée d'un vivant réseau dont tous les fils aboutissaient au foyer mystique de Cîteaux. De ce foyer, jaillissait, comme de la profondeur du cœur, le sang qui restaure la forme et renouvelle tout le corps. Ce fut sous l'action immédiate de cet esprit nouveau, et grâce à l'imposante hiérarchie qui vint étayer l'édifice croulant du clergé séculier, que l'unité catholique subsista forte et intacte à l'heure où elle dut subir ses épreuves.

Si on veut avoir une idée de la piété grave et vivifiante que nourrissait dans son sein le puissant ordre de Cîteaux,

[1] Quasi unus ex eis... (Annal., Cist., t. II, p. 104).

il faut lire les paroles que le pape Eugène adressa aux abbés composant le chapitre général. Nous ne craindrons point les longueurs en citant quelques passages si propres à édifier la piété chrétienne. Ce fut un an après sa visite à Cîteaux que le Pontife écrivit au chapitre la lettre qu'on va lire :

» Nous aurions bien désiré, mes très-chers fils, pouvoir » nous retrouver en personne à votre sainte assemblée, » afin que, n'ayant tous ensemble qu'un même esprit qui » nous lie et nous unit étroitement les uns avec les autres, » nous puissions aussi, dans un même accord, traiter des » moyens de nous avancer dans la vertu, et de nous rendre » dignes de cette joie divine que l'Esprit-Saint répand dans » les âmes. Mais étant, par l'ordre de la Providence, appli- » qué à conduire le vaisseau de l'Eglise au milieu de cette » mer du monde, sur laquelle nous sommes agités par les » flots et les tempêtes qui nous assaillent de tous côtés ; et » les obligations attachées à notre poste nous tenant telle- » ment liés, que nous sommes forcés de faire le contraire de » ce que nous voudrions, et que nous n'avons pas la liberté » de retourner auprès de vous, comme nous le souhaite- » rions ; nous ne pouvons faire autre chose que de nous » rendre présents au milieu de vous par le ministère de nos » lettres, et d'assister à votre vénérable assemblée par la » disposition de notre cœur, et par la dilection que nous » vous portons ; vous conjurant et vous suppliant, au nom » de la charité, de vous unir en esprit avec nous, et d'im- » plorer pour nous la grâce du Tout-Puissant. Car dans la » situation où nous sommes, élevés au sommet de la mon- » tagne, battus de tous cotés par des vents impétueux, nous » espérons cependant nous maintenir, si nous sommes as- » sistés du secours de vos prières...

» Ne perdez jamais de vue les anciens pères qui ont fondé » votre saint ordre ; et considérez de quelle manière, après » avoir quitté le monde et méprisé tout ce qu'il offre, ils » ont laissé aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, et se » sont retirés dans la solitude pour s'attacher avec Marie » aux pieds de Jésus-Christ, afin de recevoir la manne cé- » leste avec d'autant plus d'abondance qu'ils s'étaient plus » éloignés de l'Egypte... L'éclat et la lumière qu'ils ont » jetés de tous côtés se sont répandus sur tout le corps de

» l'Eglise ; et leurs paroles ont rempli les vases de la veuve » de Sarepta de ce peu d'huile qui lui pouvait encore res- » ter. En effet, ils ont reçu les prémices de l'Esprit, et cette » huile divine qui pénétrait leurs cœurs est venue jusqu'à » nous. C'est ce qui vous oblige à ne point dégénérer de » leurs vertus, afin que vous soyez dans les branches ce » qu'ils ont été dans la tige, et qu'ayant reçu d'eux les se- » mences de la vie, vous portiez les mêmes fruits qu'ils ont » portés.

» Vous voyez de quelle sorte ceux qui ont laissé éteindre » leurs lampes désirent que vous leur donniez de votre » huile, et avec quelle ardeur les enfants du siècle revenant » à eux-mêmes, après avoir croupi comme des bêtes dans » leur ordure, souhaitent de se mettre sous votre direction » et d'être assistés de vos prières... Mais comme vous n'avez » rien que vous n'ayez reçu, conservez de grands sentiments » de la bonté de Dieu, et ayez-en de vils et de bas de vous- » mêmes, afin que vous puissiez marcher sur les pas de » celui qui vous ordonne de vous regarder comme des ser- » viteurs inutiles, après que vous vous serez acquittés de » tous vos devoirs. Car si vous avez reçu le don des langues, » la grâce de guérir les maladies, la connaissance des cho- » ses à venir ; si vos paroles sont pleines d'onction ; si elles » sont plus édifiantes et plus agréables que les senteurs » les plus excellentes, si le monde a du respect et de » la vénération pour vous, et court après l'odeur de vos » parfums ; tout cela ne vient pas de vous, mais c'est l'œuvre » de celui qui a dit : Mon Père depuis le commencement du » monde ne cesse point d'agir et de produire ces grâces en » vous [1]. »

Nous voudrions encore, pour l'édification des lecteurs, donner en entier la réponse à cette lettre, faite par saint Bernard, au nom du chapitre de Citeaux. Mais en voici seulement les premières paroles : « La voix de la tourterelle » s'est fait entendre dans notre assemblée, et notre cœur en » a été rempli de consolation et d'allégresse. Certes, les » paroles que vous nous adressez sont des paroles pures, » vives, sages et toutes brûlantes de ce feu divin qui con- » sume votre cœur ; elles respirent un esprit de vie, un

[1] Inter Ep. S. Bern., ed. Mab. epist. CCCLXXXIV.

» esprit ardent, un esprit qui tonne, qui reprend, qui en-
» flamme ; c'est le gage de l'amour que vous nous portez ;
» amour de jalousie, mais de jalousie selon Dieu...[1] »

Oh ! qu'une telle correspondance, à la fois si grave et si douce, exprime bien l'esprit du christianisme ! C'est à Cîteaux que cet esprit évangélique s'était rallumé ; et de là, comme d'un vaste foyer, il réchauffait toute la terre[2].

Eugène III, à son départ de Cîteaux, reprit le chemin de Rome, tandis que saint Bernard rentra dans son cloître de Clairvaux. Il était alors à l'apogée de sa gloire. Pierre le Vénérable, qui lui écrivit en ce temps, s'adresse à lui comme *à la ferme et haute colonne, non-seulement de tous les ordres religieux, mais de toute l'Eglise*[3]. Un autre saint personnage, l'archidiacre de Châlons, l'appelle le grand arbitre des choses divines et humaines, le maître des chrétiens, le char de l'Eglise, et son conducteur[4]. Ses contemporains comparent sa célébrité à celle de Salomon, dont toute la terre désirait voir le visage[5]. « Il serait en effet difficile de se persuader, dit un ancien historien, que le roi d'Israël eût autant conquis l'affection de l'Orient par toute sa gloire, que ce saint abbé n'a conquis celle du monde entier par sa seule humilité. Mais j'ose dire de plus qu'il est très-difficile de trouver dans toutes les histoires qu'un homme, encore vivant, ait été aussi renommé et aussi généralement aimé,

[1] Inter Ep. S. Bern., ed. Mab. epist. CCLXXIII. — [2] Cîteaux présente aujourd'hui un triste spectacle ; nous avons visité ce désert au mois d'octobre 1839, et cette visite nous a navré le cœur. L'industrie moderne, plus impitoyable que les vandales de tous les temps passés, a voulu chasser de ces lieux jusqu'au souvenir des cénobites qui les ont défrichés et sanctifiés. Sur les ruines de l'abbaye s'élève une sucrerie de betteraves, tombée elle-même en ruines ; et une misérable salle de spectacle est à la place de la bibliothèque des moines, peut-être même à la place de leur église ! La cellule de saint Bernard, qui existait encore il y a une vingtaine d'années, a dû tomber devant *l'utilité* d'un fourneau ! On nous en a montré les décombres. Un château, ou plutôt une maison de plaisance, badigeonnée en jaune, contraste singulièrement avec les pierres tumulaires et les ossements qu'on foule aux pieds Nous avons examiné les anciens plans de cet enclos immense qui comprenait plus de deux cents hectares, sans compter les parcs, les fermes, les basses-cours et autres dépendances du monastère. A peine si aujourd'hui on peut en reconnaître l'emplacement ; trois villages ont été construits avec ses seuls débris. — [3] Petr. Clun., inter Epist. S. Bern., epist. CCLXIV. — [4] Divinarum et humanarum rerum maxime arbiter, magister christicolarum, currus Ecclesiæ et auriga ejus. Epist. CCCCXXXIII, inter opp. S. Bern. — [5] Vit. S. Bern, lib. III, auct. Gaufrid., cap. 7, p. 114.

depuis le levant jusqu'au couchant, depuis le septentrion jusqu'au midi. Car sa réputation se répandit dans l'Eglise orientale et dans l'Hybernie où le soleil se couche, vers le midi, dans les provinces les plus reculées de l'Espagne, et vers le nord, dans les îles éloignées du Danemarck et la Suède. De toutes parts, il recevait des lettres : de tous côtés, on lui envoyait des présents ; tout le monde lui demandait sa bénédiction, enfin, comme une vigne abondante, il étendit ses branches sur toute la terre.[1]. » Bernard était accablé sous le poids de cette immense réputation, et ne suffisait plus aux affaires de tous genres qui affluaient à Clairvaux. Il faudrait analyser ici plus de cinq cents lettres qui nous restent de lui, et qui presque toutes ont rapport aux choses religieuses ou politiques dont il eut à s'occuper, pour comprendre sa prodigieuse activité. La nomination ou la déposition des évêques, les besoins de toutes les églises, les questions de doctrine, les différends des princes, la défense des opprimés, les plaintes des peuples, l'arbitrage des procès, la fondation des monastères, en un mot, tous les soins et la solution de toutes espèces de difficultés semblaient remis entre les mains de cet homme extraordinaire. Il gémissait d'être ainsi accablé, et s'en plaignit à Eugène :
» Hélas ! lui écrit-il, on dit que c'est moi qui suis pape,
» et non pas vous. De tous côtés on recourt à moi et on me
» surcharge d'affaires !... Cependant, ajoute-t-il dans une
» autre lettre, ma santé s'en va défaillant chaque jour,
» et mes forces diminuent de plus en plus[2]. »

Le zélé serviteur de Dieu passa toute l'année 1149 à Clairvaux, consumant le reste de sa précieuse vie au service de l'Église, et néanmoins se regardant comme un serviteur inutile, comme un pauvre pécheur, *comme une fourmi attelée à un char*[3]. Il approchait alors de sa soixantième année ; et la faiblesse de son corps, jointe à l'attrait céleste qui, nuit et jour, le faisait tendre et soupirer vers la sublime patrie, lui donnait le pressentiment de sa fin prochaine. Il désirait, comme saint Paul, la dissolution de sa demeure terrestre, pour consommer son union avec Jésus-Christ.

[1] Vit. S. Bern., lib. III, auct. Gaufrid., cap. 7, p. 114. — [2] Epist. CCXXXIX et CCLXX. « Aiunt non vos esse Papam, sed me ; et undique ad me confluunt qui habent negotia. » — [3] Formica plaustrum trahens. (Ep. CCLXX).

Mais une grande et dernière épreuve lui était réservée. Il fallait, pour que son immolation fût complète, qu'il offrît sa gloire en holocauste ; et qu'après avoir répandu sur la terre les bienfaits du ciel, il recueillît, à l'exemple du divin Maître, l'opprobre et l'ingratitude des hommes. Au moment où sa renommée brillait du plus vif éclat, elle s'enveloppa tout à coup d'un nuage obscur, et le grand homme qui tout à l'heure était l'idole des peuples, l'oracle de l'Eglise, l'arbitre des choses divines et humaines, passa aux yeux du monde pour un imposteur et un faux prophète [1]. Les sinistres nouvelles de la Terre-Sainte produisirent ce soudain renversement de l'opinion publique. On apprit l'imprévoyable issue de la croisade ; et ce grand désastre retomba de tout son poids sur l'abbé de Clairvaux. C'était lui qui avait provoqué la guerre sainte ; c'était lui qui l'avait prêchée, qui l'avait cautionnée, pour ainsi dire, par ses prodiges et ses miracles : c'était donc lui qui avait perdu la France et l'Allemagne, qui était la première cause de la destruction des armées chrétiennes. On l'accusa hautement d'avoir compromis l'Église ; et enfin, les rumeurs grossissant chaque jour, on lui appliqua les paroles que les Juifs disaient de Moïse : Il les a fait sortir de l'Egypte par ruse, afin de les faire mourir de faim dans le désert [2].

Ce formidable murmure de toute la chrétienté n'ébranla point la paix intérieure de saint Bernard. Sa conscience calme et sereine lui rendait le témoignage, qu'en ces graves circonstances il n'avait agi que par l'ordre de Dieu et du Saint-Siége. Ce fut donc entre les mains de Dieu qu'il remit avec confiance le soin de sa personne et de sa réputation ; et nous verrons bientôt quelle fut sa conduite au milieu des outrages qu'il eut à subir. Mais le scandale public ne pesait pas seul sur le cœur de Bernard ; ce n'était là qu'une partie des tribulations destinées à purifier son âme. D'autres peines, des blessures plus incisives, des chagrins plus intimes et plus brûlants se mêlèrent à son calice et l'abreuvèrent d'amertume. Il fallait, à l'imitation de l'Homme-Dieu, dont il suivit les traces depuis son enfance, qu'avant de mourir il avalât ce calice jusqu'à la lie.

[1] Vita S. Bern., lib. IV, cap. 4. — [2] Exod., XXXII.

CHAPITRE XLIV.

Désastres de la croisade. — Chagrins de saint Bernard.

Les sinistres nouvelles du théâtre de la guerre n'étaient que trop véritables. Elles plongèrent dans le deuil tout l'Occident, surtout la France et l'Allemagne. Conrad avait été la première victime de la duplicité des Grecs. Il n'avait, à la vérité, pas su maintenir la discipline dans son armée; et les pays qu'il traversa eurent à subir toutes espèces d'outrages et de rapines. Aussi l'empereur de Constantinople tremblait à son approche, et afin de s'en débarrasser plus vite, il le pressa de passer le Bosphore, et lui fournit avec toutes les démonstrations d'un allié fidèle, les moyens les plus prompts d'effectuer ce passage. Conrad, malgré les conventions antérieures, n'avait point attendu l'arrivée du roi de France pour faire la jonction des deux armées; il se trouvait déjà enlacé dans les gorges de la Cappadoce, où Comnène lui avait dressé des embûches, quand Louis VII à son tour, vint échouer aux portes de Constantinople. Car c'était là, dans les conseils de l'empereur grec, que se formaient contre la sainte expédition des entraves mille fois plus redoutables que les armes musulmanes; et la perfidie était d'autant plus à craindre, qu'elle se couvrait des protestations d'une sincère amitié. L'historien grec Nicétas rend justice en cette occasion à la bonne foi et à la noble confiance du caractère français; et il n'hésite pas à condamner lui-même les ruses qu'employèrent les Grecs, ses compatriotes, pour énerver le courage des croisés [1]. Ceux-ci cependant ne tardèrent point à reconnaître la dissimulation de leurs prétendus alliés; et au milieu des somptueuses fêtes qu'on leur offrait à Byzance, ils acquirent la certitude que Manuel Comnène, le digne petit-fils de celui qui faillit perdre la première croisade, entretenait des liaisons avec les Turcs et leur dévoilait les plans de campagne des Latins.

Cette trahison excita une juste indignation dans le camp

[1] Voy. l'analyse des livres de cet historien dans la Bibl. des crois., t. II.

des Français, et plusieurs proposèrent de s'emparer de Constantinople. L'évêque de Langres appuya ce conseil de toute l'autorité de sa vieille expérience [1]. « Depuis long- » temps, leur dit-il, Constantinople est une barrière im- » portune entre nous et nos frères d'Orient. Il faut enfin » nous ouvrir le libre accès de l'Asie. Les Grecs, vous le » savez, ont laissé tomber entre les mains des infidèles le » sépulcre de Jésus-Christ et toutes les villes chrétiennes de » l'Orient. Constantinople, n'en doutez pas, sera bientôt » elle-même la proie des Turcs ; et un jour, par son ex- » trême lâcheté, elle ouvrira aux Barbares le chemin de » l'Occident. Les empereurs de Byzance ne savent ni défen- » dre leurs Etats, ni souffrir qu'on les défende. Toujours ils » ont paralysé les efforts des guerriers catholiques. Hâtons- » nous de prévenir notre ruine par celle des traîtres, et ne » laissons pas derrière nous une ville qui ne cherche qu'à » nous perdre. »

Ainsi parlait le pieux évêque de Langres; et sous les remparts de Constantinople, les Français ne craignirent point de délibérer sur le sort de l'empire grec.

« Pour notre malheur, ajoute un vieil historien, et pour » le malheur de tous les chrétiens qui demeurent fidèles à » l'apôtre Pierre, le conseil de l'évêque de Langres ne pré- » valut point [2]. » Manuel Comnène, pour ne pas laisser aux Français le temps de changer de résolution, hâta de tout son pouvoir leur départ, en piquant leur émulation par le bruit qu'il fit répandre de prétendues victoires remportées par les Allemands. Mais à peine l'armée fut-elle transportée sur les rives asiatiques du Bosphore, qu'elle apprit la sanglante déroute des guerriers teutoniques, Frédéric Barberousse, le neveu de l'empereur d'Allemagne, vint lui-même apporter au camp des Français cette foudroyante nouvelle. Bientôt Conrad, couvert de blessures, et traînant à sa suite

[1] Quelques historiens *philanthropes*, entre autres M. de Sismondi, blâment vivement ce conseil, *comme une honteuse trahison qui eût souillé la France*. (Voy. Sismondi, Hist. de Fr., vol. V, ch. 16, p. 332). Il nous semble, au contraire, qu'un pareil coup de main eût illustré la France et sauvé Constantinople. Peut-être M. de Sismondi penserait-il de même s'il n'avait pas jugé l'occasion bonne pour qualifier d'une épithète ignominieuse le conseil donné par un évêque catholique; car, il faut l'avouer, ce triste esprit de secte est trop souvent le mobile des jugements du savant historien. — [2] Od. de Diog., p. 48.

les débris d'une armée presque entièrement détruite, vint rejoindre Louis VII, qui versa sur lui des larmes de compassion.

Les deux monarques et leurs confédérés renouvelèrent le serment de se rendre ensemble en Palestine; mais pendant que Conrad alla se rétablir à Constantinople, Louis VII poursuivit sa marche entre le mont Ida et le mont Olympe, et fit des prodiges de valeur sur les bords du Méandre. Les croisés traversèrent la rivière, sous les yeux de deux corps d'armée musulmans; et en sortant de l'eau, ils les attaquèrent l'épée à la main, pour former leurs bataillons sur le rivage. Ce fut la première et la seule action glorieuse de cette formidable campagne. Les pèlerins l'attribuèrent à une intervention miraculeuse et se crurent invincibles. La présomption égara les chefs; leurs querelles et leurs dérèglements affaiblirent la discipline; et bientôt les maladies, suites de l'intempérance, commencèrent à moissonner les soldats de la croix. Au rapport des historiens, les malheurs de l'armée doivent être principalement attribués à la dissolution des mœurs. La présence des femmes dans le camp énerva les forces; et tel fut le désordre, qu'on vit un capitaine, revêtu d'uue parure ridicule, commandant une nombreuse troupe d'amazones. Ces excès en amenèrent d'autres plus déplorables encore. Le chef de l'avant-garde, Geoffroi de Rancogne, avait reçu l'ordre d'occuper la crête d'une montagne pour protéger la marche de l'armée à travers les gorges difficiles de la Phrygie occidentale. Mais, infidèle à sa mission, il va camper dans une vallée voisine, et abandonne l'armée à nn horrible massacre. « Le jour tombait, raconte le chroniqueur, et nos troupes s'engloutissaient les unes après les autres dans le gouffre que dominaient les immenses rochers. » Le roi lui-même ne se tira de ce péril qu'à force de bravoure et de présence d'esprit. Séparé de ses chevaliers, et assailli par les Turcs, il s'élança sur le flanc d'un rocher et se défendit héroïquement avec son épée ensanglantée. Il échappa par miracle, et ce ne fut qu'après bien d'autres infortunes, qu'il put gagner Antioche et y rallier les restes de sa chevalerie; mais là; dans cette ville chrétienne adonnée au luxe et aux mœurs orientales, il reconnut amèrement la faute qu'il avait faite d'emmener

avec lui sa femme Eléonore. On connaît ce déplorable épisode de la croisade, et les complications qu'il ajouta aux événements contemporains.

Louis VII dissimula, autant qu'il lui fut possible, les désastres de l'armée et son déshonneur personnel; mais le bruit en retentit bientôt en Europe, et l'impression qu'il produisit fut profonde et terrible. Le ministre Suger écrivit au monarque pour le conjurer de revenir sans retard en France : « Quant à la reine, lui dit-il, je suis d'avis que » vous ne manifestiez point le mécontentement qu'elle vous » cause, jusqu'à ce que, rendu en vos États, vous puissiez » y réfléchir mûrement [1]. »

Cependant le roi passa encore près d'une année entière dans la Terre-Sainte, cherchant conjointement avec Conrad qui lui avait amené quelques renforts, à réparer les maux de cette campagne. Il s'embarqua enfin au mois de juillet de l'année 1149; et après un court séjour à Rome, auprès du pape Eugène, il aborda les côtes de France. Il revenait avec quelques centaines de chevaliers; vingt-huit mois auparavant, il était parti à la tête de plus de cent mille hommes!

Le retour du roi confirma toutes les appréhensions et renouvela toutes les douleurs. Il n'y avait presque pas de famille qui n'eût quelque perte à déplorer, et jamais en France on ne vit tant de veuves et d'orphelins. Les plaintes furent générales; mais, sans faire la part des fautes qui pouvaient avoir amené la fatale issue de la croisade, l'animadversion publique ne s'attacha qu'à un seul homme, à celui qui avait été l'âme et le moteur de cette grande entreprise. Dans les premiers moments de stupeur, les amis les plus dévoués de saint Bernard ne surent eux-mêmes que répondre à des accusations, en apparence si fondées; ils ne voyaient que les maux présents; même les miracles qui avaient autorisé leur zèle, leur devinrent un sujet de scandale. Quant à Bernard, il subissait en silence les humiliations dont on l'abreuvait, adorant dans le fond de son cœur les incompréhensibles jugements de Dieu. Il attendit toute une année avant d'envoyer au Pape quelques paroles pour sa défense; mais pendant ce temps de rudes épreuves, com-

[1] Voy. la correspondance de Louis VII et de Suger, pendant la croisade, dans le Rec. des Hist. de Fr., t. XV, p. 500 et suiv.

bien son âme n'eut-elle point à gémir sur l'ingratitude des hommes ! Ce fut un de ses propres disciples qui lui porta le coup le plus profond. Un religieux de Clairvaux, un homme qu'il avait nourri de sa parole, comblé de sa tendresse ; un homme auquel il confiait ses pensées les plus intimes, sa correspondance tout entière, et le soin des plus importantes affaires, le moine Nicolas, le trahit et le compromit aux yeux de toute l'Eglise ! Nicolas, selon le témoignage de l'annaliste de Cîteaux [1], était un jeune homme doué des plus rares dons de la grâce et de la nature ; il était beau, aimable, actif, d'un esprit pénétrant, d'une éloquence facile et brillante. Il avait pris l'habit de Cîteaux, et avait été admis à Clairvaux, pendant l'absence de saint Bernard. Bientôt il captiva l'estime des supérieurs ; tous l'admiraient, tous le regardaient comme capable de grandes choses ; *mais*, dit le chroniqueur, *semblable à l'ange apostat qui se perdit par la contemplation de ses propres charmes, il s'appropria les dons de Dieu pour les offrir à l'idole que la vanité avait érigée dans son cœur.* L'abbé de Clairvaux le prit pour son secrétaire ; et cet emploi, qui le mettait en rapport avec les personnages les plus considérables de la chrétienté, gonfla son orgueil et en fit un traître.

Ce ne fut qu'en l'année 1151, au milieu de tant d'autres afflictions qui déchiraient son âme, que Bernard découvrit toute l'étendue des prévarications du perfide secrétaire. Il le convainquit, en présence de Pierre le Vénérable, d'avoir falsifié son cachet, de s'en être servi pour écrire une foule de lettres en son nom ; d'avoir recommandé, sous ce faux titre, des hommes indignes à la cour romaine, et enfin d'avoir violé les lois les plus sacrées de Dieu et des hommes. Nicolas, confus et interdit, ne put supporter la vue des deux serviteurs de Dieu. Il sortit, comme Judas, pendant la nuit, et se retira en Angleterre ; mais là, frustré de ses espérances ambitieuses, et abandonné à l'esprit de vengeance, il harcela son bienfaiteur par les plus noires inventions de la calomnie, et mit tout en œuvre pour ternir sa réputation.

La grande peine de saint Bernard n'était pas de justifier son honneur outragé ; il acceptait ce nouveau trait de con-

[1] Annal., Cist., t. II, p. 17 et seq.

formité avec son divin maître; mais il éprouvait un embarras extrême pour redresser les difficultés que Nicolas lui avait suscitées, pour neutraliser les effets funestes d'un si monstrueux abus de confiance. Plusieurs prélats, des abbés, des communautés religieuses se plaignaient d'avoir été desservis par l'abbé de Clairvaux; et celui-ci ne savait comment répondre à tant de griefs. Il écrivit au Pape : « Le moine » Nicolas est sorti de chez nous; mais il n'était pas des » nôtres; il est sorti, laissant après lui les suites affreuses » de la perversité de son cœur. Outre les livres, l'or et l'ar- » gent qu'il emporta en sortant, on l'a trouvé saisi de trois » cachets, du sien, de celui de notre prieur, et d'un troi- » sième qui était à moi. Ce n'était pas l'ancien cachet, mais » un nouveau que j'avais fait faire exprès pour éviter les » fraudes et les surprises. Quel moyen ai-je maintenant pour » connaître le nombre infini des personnes à qui il a écrit » en mon nom et à mon insu? Que ne puis-je effacer les » impostures qu'il a transmises de cette sorte à la cour de » Rome! que ne puis-je pleinement justifier tous ceux qu'il » a desservis! Je n'oserais souiller ma bouche et vos oreilles » par le récit de tous les crimes dont il s'est rendu coupa- » ble [1].... » Non content de donner cet avis au Pape, sa sollicitude le pressa de lui écrire encore, de peur que d'autres fausses lettres ne fussent mises en circulation. « On » m'assure, lui dit-il, qu'il y a beaucoup de ces lettres » adressées à la cour romaine. Pour éviter toute surprise » à l'avenir, j'ai de nouveau changé mon cachet, et sur » celui que vous voyez, j'ai fait graver ma figure et mon » nom [2]... »

L'annaliste de Cîteaux, après avoir flétri avec horreur la conduite du moine Nicolas, s'abandonne à de graves réflexions sur la chute des religieux. Terrible exemple! s'écrie-t-il, qui montre la nécessité d'une humble et continuelle vigilance! L'Eglise nous avertit que nul homme n'est en assurance; que nulle communauté, aussi sainte qu'elle puisse être, n'est exempte de tentations et de faiblesses; que la régularité des pratiques extérieures ne prouve pas toujours la conformité des esprits et l'accord des volontés;

[1] Epist. CCXCVIII. — [2] Id., CCLXXIV. — Voyez, sur le cachet de saint Bernard, une note à la fin du volume.

qu'enfin les lieux saints ne sanctifient l'homme qu'autant que l'homme aspire lui-même à la sainteté.

Il serait difficile de raconter ici les incroyables tribulations qui accablèrent toutes à la fois le saint abbé de Clairvaux, en cette dernière heure de sa vie. Chacun semblait pouvoir l'attaquer impunément ; des personnes de toutes les conditions, des ecclésiastiques, même des prélats sortis de Clairvaux, ajoutaient à ses peines, et croyaient peut-être faire quelque action méritoire en diffamant ce grand homme, cet homme si doux et si humble de cœur ! Toutefois ils ne purent troubler son immuable sérénité ; et, comme l'apôtre saint Paul, dont il reproduisait le caractère et la vie, « il se montra fidèle en toutes choses par une » grande patience dans les maux, dans les nécessités » présentes, dans les extrêmes afflictions ; dans les plaies, » dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, » dans les jeûnes ; par la pureté, par la science, par une » douceur persévérante, par la bonté, par les fruits de » l'Esprit-Saint, par une charité sincère, par la parole de » vérité, par la force de Dieu, par les armes de la justice » pour combattre à droite et à gauche ; parmi l'honneur et » l'ignominie, parmi la mauvaise et la bonne réputation ; » comme un séducteur, quoique véritable ; comme un inconnu, quoique très-connu ; comme toujours mourant, » bien que vivant toujours ; comme châtié, mais non point » tué ; comme triste, et pourtant dans la joie ; comme pauvre, et néanmoins enrichissant les autres ; comme n'ayant » rien, et possédant tout [1] ! »

Ces éminentes qualités de l'homme apostolique ne brillèrent jamais d'un éclat plus pur que dans ce temps d'abaissement et de peines. L'un de ses biographes rapporte à ce sujet un trait caractéristique. Un certain clerc, dit-il, étant venu à Clairvaux, demanda d'un ton impérieux à saint Bernard pourquoi il n'avait pas voulu l'admettre dans sa communauté. « A quoi bon, s'écria-t-il, recommander la perfection dans » vos livres, si vous ne voulez la procurer à ceux qui la » recherchent. » Et il ajouta avec l'accent de la colère : « Si je tenais vos livres entre mes mains, je les mettrais en » pièces ! — Je crois, lui répondit le serviteur de Dieu, que

[1] Ep. ad Cor., VI.

» vous n'avez lu dans aucun de ces livres qu'il vous fût im-
» possible d'être parfait chez vous ; car, s'il m'en souvient
» bien, c'est le changement des mœurs, et non point le
» changement des lieux que j'ai recommandé dans tous mes
» ouvrages [1]. » Alors cet homme, transporté de fureur, le frappa si rudement sur la joue, que l'enflure succéda à la rougeur. Ceux qui furent témoins de ce sacrilége, ne pouvant contenir leur indignation, allaient se jeter sur le misérable ; mais le saint les arrêta, et les conjura, au nom de Jésus-Christ, de ne point le toucher, et de le faire sortir sans le molester en aucune manière [2]. Un autre fait, et c'est le dernier que nous citerons, fut plus sensible à l'âme tendre et délicate de saint Bernard ; mais en cette occasion, le péché fit surabonder sa charité.

Hugues, simple religieux de Clairvaux, avait été appelé à Rome par le pape Eugène III, qui le sacra évêque d'Ostie et le revêtit de la pourpre romaine. Le nouveau cardinal, à propos d'un moine que saint Bernard refusa de lui envoyer, se tourna odieusement contre son père spirituel. *Il le décria en particulier et en public, le menaça, le déchira, sans s'informer seulement des raisons qui avaient déterminé le refus de Bernard* [3] Que si l'on considère, ajoute l'annaliste, que le saint abbé se voyait traité de la sorte par un de ses propres enfants devenu cardinal, et cela pour une affaire dans laquelle il n'avait aucun intérêt personnel, on admirera la modestie nonpareille que le serviteur de Dieu manifesta dans la réponse qu'il lui fit.

Voici cette réponse :

« *Malheur au monde, à cause des scandales* [4]. Quoi, je vous
» scandalise ! Mais comment donc vous ai-je offensé ? Quel
» scandale vous ai-je donc donné ? Qui le croirait, à moins
» d'ignorer la mutuelle affection dans laquelle nous avons
» vécu jusqu'ici ? Triste et soudain changement qui me
» cause une bien vive peine ! Celui qui me soutenait, veut
» maintenant m'opprimer ; celui qui me défendait, m'atta-
» que aujourd'hui et me menace ; il m'accable de malédic-
» tions et d'anathèmes ; il m'accuse de prévarication et de

[1] Morum correctionem, non locorum correctionem, si bene memini, in libris omnibus commendavi. — [2] Gaufr., lib. III, cap. 7, p. 1142. — [3] Hist. de Cit., t. IV, ch. 13, p. 190. — [4] Matth., XVIII, 7.

» perfidie! Nos premiers pères ne furent condamnés qu'après » avoir été entendus, et dûment convaincus du plus grand » de tous les crimes... Vous m'avez traité avec moins de jus- » tice. On m'a tellement méprisé, que je n'ai pas été jugé » digne, dans votre pensée, qu'on écoute ma justification. » On me condamne, sans me demander raison de ma con- » duite, sans m'exciter à réparer la faute que j'aurais pu » commettre, sans même m'apprendre au juste quel est le » crime dont on m'accuse, sans m'accorder le moyen de » m'expliquer et de répondre! Du moins maintenant, je » vous prie, ayez la bonté de m'entendre et de recevoir mon » excuse; si elle n'est pas suffisante, du moins sera-t-elle » véritable et sincère »

Après lui avoir représenté les motifs de sa conduite, il termine par ces paroles chrétiennes :

« Voilà ce que j'ai cru pouvoir dire pour ma défense. » Que si j'ai agi avec imprudence, vous pouvez me repren- » dre et même me punir; mais je me persuade, en tous cas, » que le juste me reprendra avec miséricorde et charité; et » non point en me diffamant publiquement, avec indignation » et avec colère... Au reste, je bénis Dieu de ce qu'avant ma » mort, il me prive d'une consolation trop douce, en la- » quelle je prenais peut-être trop de plaisir, savoir vos » bonnes grâces et celles de mon Seigneur ; afin que j'ap- » prenne, par ma propre expérience, à n'espérer point en » l'homme [1]. »

CHAPITRE XLV.

Apologie de saint Bernard.

Le temps, ce grand consolateur des douleurs humaines, calma peu à peu le bruyant orage que les désastres de la croisade avaient soulevés, et permit enfin à la vérité de faire entendre sa voix. La guerre sainte n'avait point, il est vrai, répondu à l'attente des hommes; son issue sembla frustrer toutes les espérances, et démentir les promesses de Dieu lui-même. Mais l'œuvre providentielle s'accomplit in-

[1] Epist. CCCVI.

failliblement : elle se combine avec les actes de la liberté humaine ; et de cette combinaison ressortent à la longue les progrès de la civilisation et les faits de l'histoire. Sans doute que ces faits ne purent apparaître subitement à l'œil borné de la raison : ni la politique, ni la gloire nationale, ni la stratégie militaire, ne recueillirent tout d'abord les fruits de l'expédition sacrée. Mais si, dans le point de vue humain, aucun résultat positif ne put être constaté, du moins sous d'autres rapports, aux yeux de la foi, ces résultats furent immenses, et ils n'échappèrent point aux esprits judicieux, même du temps de saint Bernard. Déjà, à cette époque, plusieurs écrivains, éclairés de l'esprit de Dieu, reconnurent, comme une vérité digne d'être appréciée, la grâce qui avait germé dans le sang des croisés : cette grâce salutaire, c'était la purification d'un grand nombre de pécheurs par une mort volontairement acceptée. La mort, le sang, le sacrifice, occupent une grande place dans la chaîne des mystères chrétiens; et il faut leur faire une large part, quand on veut envisager les choses de ce monde dans leur liaison avec l'éternité. Bernard l'avait dit dans sa lettre aux Allemands : « N'est-ce pas une merveilleuse voie de » salut que Dieu ouvre aux criminels, écrivait-il, lorsqu'il » offre aux homicides, aux ravisseurs, aux adultères, aux par- » jures, aux malfaiteurs que la société repousse, les moyens » de combattre et de mourir pour une sainte cause? » C'est précisément cette parole qui s'est accomplie. Nous ne voulons pas répéter ce que nous avons dit ailleurs. Mais qu'on se rappelle l'état de la chrétienté au sortir de la barbarie du dixième et du onzième siècle. La Providence opposa au débordement des mœurs et des fausses doctrines deux espèces de digues; d'une part, les nouveaux ordres monastiques, tels que Cîteaux, Fontevrault, Prémontré, les Chartreux; d'une autre part, le champ de bataille de la Terre-Sainte, carrière plus vaste, plus accessible à la multitude, où les soldats de la foi purent offrir leur vie en expiation de leurs crimes, et triompher d'eux-mêmes en mourant pour Jésus-Christ. Oui, certes, cette manière de triompher, dût-elle faire sourire les esprits superficiels, n'est pas sans gloire devant Dieu, ni sans fruits pour les hommes! Ces fruits signalèrent la croisade de saint Ber-

nard. Sans doute, si les guerriers, dociles à l'homme de Dieu, eussent combattu selon les règles de la discipline chrétienne, ils seraient demeurés victorieux et d'eux-mêmes et des ennemis de Dieu. Leurs passions mirent obstacle à cette double victoire : ils succombèrent ; mais, en répandant leur sang au pied de la croix, en livrant leur corps au glaive des Sarrasins, aux maux de la guerre, aux tourments de la mort, ils sauvèrent la vie de leur âme et procurèrent à l'Eglise un autre genre de gloire. Redisons cette vérité : depuis le jour où le Christ, mourant sur la croix, a éclairé le monde de la lumière divine, l'Eglise ne s'est développée, dilatée, qu'en passant à travers les transformations successives de la mort. Elle ne croît, elle ne marche, elle ne progrédie que dans cette voie. Sans cesse elle se dépouille pour renaître, elle s'abaisse pour grandir; elle s'humilie pour reprendre son essor. Ainsi, dès l'origine, elle semble s'éteindre dans le sang des martyrs, et bientôt son divin flambeau illumine toute la terre. Dans les siècles suivants, elle est comme submergée par l'inondation des barbares ; et cependant elle surgit pleine d'avenir, tenant dans sa main le rameau d'olivier, symbole de la paix. Au moyen-âge, elle alla s'engloutir en Orient ; mais, vaincue, elle resta maîtresse du monde, et le mahométisme victorieux est frappé à la mort. Dans ces derniers temps enfin, on la vit foulée aux pieds par ses propres enfants ; et l'enfer, conjuré contre elle, s'écria : *Ecrasons l'infâme!* Elle se relève encore une fois, et présente au monde la lumière et le salut! Telle est la marche de l'Eglise : elle ne quitte pas le chemin de la croix ; c'est ainsi qu'elle tombe et c'est ainsi qu'elle se relève, comme celui dont elle suit la trace ; et au terme de cette voie est le repos, la gloire et la divine immortalité.

Ces vérités, dont l'histoire profane fait peu de cas, n'échappèrent point, ainsi que nous l'avons dit, aux pieuses méditations de quelques écrivains du temps des croisades. Ceux qui répondirent aux détracteurs de saint Bernard, proclamèrent ces vérités, tout en signalant la triste cause des malheurs de la guerre sainte. Nous donnerons ici quelques intéressants témoignages recueillis sur cette matière par un des plus anciens biographes[1] de l'abbé de Clairvaux.

[1] Gauf., lib. III, cap. 4.

Otton de Frisingen, historien dont le jugement doit être d'autant moins suspect, qu'il parle de ce qu'il a vu de ses propres yeux, et que souvent il se montre peu favorable à saint Bernard, s'exprime en ces termes : « Si nous disons » que le saint abbé a été inspiré de l'esprit de Dieu pour » nous animer à cette guerre, mais que, par notre orgueil » et notre libertinage, nous n'avons pas gardé ses salutaires » avis; et qu'ainsi, c'est avec justice que nous avons récolté, » pour prix de nos désordres, la perte des biens et des » personnes par le fer et par la misère ; nous ne dirons rien » qui ne soit conforme à la raison, et justifié par les exem- » ples de l'antiquité [1]. »

A ce témoignage, il faut joindre celui de l'Anglais Guillaume de Newbrige, écrivain consciencieux que Mabillon appelle *vir bonæ notæ et fidei scriptorem*. « L'empereur et le » roi de France éprouvèrent la perfidie de l'empereur grec, » à laquelle les nôtres avaient donné occasion par leurs » excès... Nous lisons dans l'Ecriture sainte qu'une innom- » brable armée du peuple de Dieu fut infectée par le crime » d'un seul homme ; au point que, privée tout à coup de la » protection divine, elle s'énerva et demeura frappée de » langueur. Et le Seigneur, ayant été consulté, répondit » que le peuple avait été souillé par un anathème ; et il dit : » Israël, l'anathème est au milieu de toi ! Tu ne pourras » triompher de tes ennemis qu'après que l'auteur du crime » aura été exterminé. Or, notre armée était si remplie de » péchés et de vices qui violèrent, non-seulement les lois » militaires, mais les lois chrétiennes, qu'il n'y a pas lieu » de s'étonner que la faveur divine n'ait pas secondé l'en- » treprise de ces hommes si impurs et si corrompus. Notre » camp n'était point chaste, mais plein d'impudicité [2]. » Plusieurs se confiaient en la multitude et aux forces des » troupes; et ainsi, s'appuyant avec une audacieuse pré- » somption sur un bras de chair, selon le langage de l'Ecri- » ture, ils méconnurent la puissance et la miséricorde de » Dieu, pour la cause duquel ils prétendaient cependant » avoir pris les armes [3]... »

De semblables aveux éclairèrent l'opinion publique et

[1] Ott. Fris., De gestis Fred. II. — [2] Castra illa nostra casta non erant, etc. — [3] Guil.. Newbr.

dissipèrent peu à peu les nuages qui s'étaient amoncelés sur la tête de saint Bernard. Les amis de l'abbé de Clairvaux, et notamment quelques zélés prédicateurs, consolaient les peuples affligés par le langage de la religion. Les chrétiens, disaient-ils, immolés en Orient pour la cause de la foi, étaient moins à plaindre que les guerriers échappés à la mort, et qui, revenus dans leurs foyers, sont retombés dans leurs anciennes turpitudes *comme des chiens qui retournent à ce qu'ils ont vomi*. Ils rappelèrent les avis de saint Bernard, et les miracles, *plus éloquents que toute parole*, par *la voix desquels* la volonté divine s'était promulguée. Enfin ils engagèrent les chrétiens à pleurer sur eux-mêmes, et non pas sur le serviteur de Dieu.

Parmi les consolations de ce genre, que plusieurs hommes de bien crurent devoir adresser à saint Bernard lui-même, nous trouvons une lettre qui, sous une forme originale, respire une foi si naïve, une candeur et une confiance si religieuse, qu'on nous saura gré de la consigner ici. C'est un abbé de l'ordre de Cîteaux, Jean de Casa-Maria, qui raconte à l'abbé de Clairvaux une vision qu'il eut au sujet de la croisade. « On m'assure, lui dit-il, que vous
» êtes toujours affligé, mon très-aimable père, de la grande
» affaire, je veux parler de l'expédition de Jérusalem, qui
» n'a pas eu le succès qu'on espérait. C'est pourquoi j'ose
» vous déclarer humblement ce que Dieu m'a mis au cœur
» à cet égard, pendant que j'en étais fortement occupé;
» considérant que le Seigneur révèle quelquefois aux petits
» ce qu'il cache aux hommes les plus éminents; et que
» Jethro, bien qu'étranger, donna conseil à Moyse qui
» parlait à Dieu face à face. Je pense donc, mon très-cher
» père, que le Tout-Puissant à tiré beaucoup de fruit de
» cette croisade, quoique non pas en la manière que les
» croisés se l'imaginaient. Que s'ils se fussent conduits en
» chrétiens, c'est-à-dire loyalement et pieusement en cette
» guerre, le Sauveur eût été avec eux et eût fait triompher
» leurs armes. Mais, comme ils s'abandonnèrent au crime
» et que Dieu, en leur suggérant cette entreprise, prévoyait
» les désordres où ils tomberaient, sa providence fit servir
» ces événements mêmes aux desseins de sa miséricorde;
» et il leur envoya des afflictions et des échecs, afin que,

» purifiés par les croix, ils pussent parvenir au royaume des
» cieux. Beaucoup de ceux qui sont revenus de l'expédition
» nous ont confessé qu'ils en ont vu mourir un grand nom-
» bre qui se réjouissaient de leur mort, de crainte de
» retomber dans leurs péchés, s'ils revenaient en Europe.
» Et afin qu'il ne vous reste aucun doute sur ce que j'avance,
» je veux vous confier, sous le secret de la confession et
» comme à mon père spirituel, que les saints martyrs,
» Jean et Paul, les deux patrons de notre Eglise, nous ont
» plus d'une fois visité ; et dernièrement, leur ayant de-
» mandé quel sentiment il fallait tenir sur la croisade, ils
» ont répondu qu'un grand nombre de chrétiens, morts
» dans les saints combats, avaient été appelés à remplir la
» place des anges déchus [1]. Sachez aussi qu'ils ont parlé de
» vous avec de grands témoignages d'honneur, et ont prédit
» que votre fin était proche. Puis donc que cette entreprise
» a atteint son but, non pas selon les hommes, mais selon
» Dieu, il sied à votre sagesse de vous consoler en celui
» dont vous recherchez uniquement la gloire. Car c'est dans
» la prévision des fruits salutaires de cette entreprise, qu'il
» vous avait donné la grâce et la force de la mettre à exécu-
» tion. Qu'il daigne maintenant couronner heureusement
» votre carrière, et m'accorder le bonheur de contem-
» pler avec vous, dans l'éternité, sa divine et adorable
» majesté [2]. »

La saison des disgrâces, ainsi que saint Bernard appelait lui-même cette époque de sa vie, commençait à s'adoucir ; et une réaction visible s'opérait en faveur de la croisade. C'est alors seulement que le saint adressa au Pape son *Apologie* qu'il inséra dans le second livre de la Considération. Nous n'en citerons que quelques passages : « Nous avons,
» dit-il au Pape, annoncé la paix, et il n'y a point de paix ;
» nous avons promis le repos, et nous voici dans le trouble.
» Avons-nous donc agi témérairement et par notre volonté
» propre ? N'avons-nous pas suivi vos ordres, ou plutôt ceux
» de Dieu, en suivant les vôtres [3] ?... Tout le monde sait
» que les jugements de Dieu sont véritables ; mais le dernier

[1] Multitudinem angelorum qui ceciderunt de illis qui ibi mortui sunt, restauratam esse. — [2] Inter Ep. Bern., CCCLXXXVI, ed. Mab. — [3] Cucurrimus planè in eo, non quasi in incertum, sed jubente te, immò per te Deo...

» événement est un si profond abîme, qu'on peut, ce me » semble, appeler bienheureux ceux qui n'en sont pas » scandalisés. Cependant, comment la présomption humai- » ne oserait-elle reprendre ce qu'elle ne peut comprendre ? » Souvenons-nous des actes providentiels, accomplis dans » les siècles passés, pour y chercher quelque lumière... Je » parle d'une chose que personne n'ignore, et que personne » toutefois ne veut savoir, au temps où nous sommes. Car » le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il oublie, dans le » besoin, certaines vérités qu'il connaît très-bien quand il » n'en a point besoin [1]. Moyse, au moment de tirer le peuple » de Dieu de l'Egypte, lui promit une meilleure terre ; car, » autrement, comment ce peuple, qui n'avait de goût que » pour la terre, l'eût-il suivi ? Il le fit sortir ; mais il ne le » fit pas entrer dans la terre qu'il leur avait promise. Et, » certes, on ne peut attribuer à la témérité du conducteur » ce triste et fâcheux événement. Il faisait tout par l'ordre » de Dieu qui prévoyait tout, et confirmait par des miracles » les discours de Moyse.» Saint Bernard ajoute que, comme les péchés des Israélites les firent périr dans le désert, ainsi ceux des croisés qui les ont imités, ont de même été la cause de leurs maux. Il rappelle ensuite ce qui arriva aux tribus d'Israël qui, bien qu'elles eussent combattu par l'ordre de Dieu, furent battues deux fois par la tribu de Benjamin. « Or, je vous prie, ajoute-t-il, comment me traite- » raient les croisés, si je les avais persuadés de retourner » une seconde fois au combat ? Et qu'après une seconde » défaite, je leur disais encore : Retournez-y une troisième » fois ? C'est cependant ce qui arriva aux Israélites; et ce ne » fut que la troisième fois qu'ils demeurèrent victorieux. »

Le saint abbé déclare que sa justification personnelle ressortait du témoignage de sa conscience ; et il termine par ces mots : « Pour moi, je me mets peu en peine d'être con- » damné par ceux qui donnent au bien le nom de mal, et » au mal le nom de bien ; qui prennent la lumière pour les » ténèbres, et les ténèbres pour la lumière. Et, s'il faut ab- » solument que l'une des deux choses arrive, j'aime mieux » que les hommes murmurent contre moi que contre Dieu...

[1] Nempè sic se habent mortalium corda : quod scimus cùm necesse non est, in necessitate nescimus.

» Je supporte volontiers les propos de la médisance et les
» blasphèmes de l'impiété, pourvu qu'ils s'adressent à moi,
» et non pas à Dieu. Ce m'est un honneur extrême d'entrer
» de cette sorte en union avec Jésus-Christ, quand il dit :
» *Les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur*
» *moi*[1].»

Ainsi, la catastrophe qui termina la croisade, n'ébranla point la confiance du saint abbé de Clairvaux. Il ne douta point de la légitimité de sa mission; et le principe des guerres saintes demeura pur et sacré, malgré les fâcheux événements qui en obscurcirent la gloire. D'ailleurs, il faut le dire, l'extermination de la plus grande partie des croisés ne servit par seulement, comme le remarquait Jean de Caza-Maria, au salut de plusieurs ; elle se fit ressentir aussi dans une autre sphère, notamment en Allemagne, où la disparition de tant d'hommes de guerre et de princes turbulents contribua puissamment à maintenir la paix, du moins à étouffer de sanglantes querelles. Le fameux démêlé des Guelfes et des Gibelins s'effaça presque entièrement à la suite de la croisade; et les historiens s'accordent à attribuer ce résultat à la mort des principaux combattants[2].

Qu'il nous soit permis, avant de quitter ce sujet, de présenter une dernière observation sur l'ensemble de ces événements. Chose en effet remarquable ! la grande armée chrétienne, que saint Bernard avait mise sur pied, s'était divisée en quatre branches. Les deux premières et les plus formidables, les Français et les Allemands, se déployèrent magnifiquement à travers l'Europe et l'Asie; mais trop confiantes en leurs propres forces, et infidèles aux préceptes *du Dieu des batailles*, au nom duquel cependant elles avaient pris les armes, elles périrent, et leur éclat ne servit qu'à rendre leur défaite plus éclatante. Mais deux autres corps d'armée, dont à peine il est fait mention dans l'histoire, partirent sans ostentation et sans bruit ; et elles accomplirent des choses mémorables. Nous avons déjà signalé le brillant exploit opéré sur les bords du Tage. Ce furent les croisés d'Angleterre et des pays maritimes du nord, conduits par un chef inconnu, qui, par leur généreux concours,

[1] Lib. II, de Consid., cap. 1, p. 415 et seq. — [2] Voy. Luden, Geschichte d. teutsch., Volks, t. X, Buch. XXI, cap. 12.

arrachèrent le Portugal aux Sarrasins, et dotèrent la chrétienté d'un nouveau royaume. Les Maures d'Espagne avaient été plus d'une fois vaincus par le Cid et par ses vaillants compagnons. Chassés successivement des provinces qu'ils accupaient, ils s'étaient retranchés dans plusieurs forteresses du Portugal, lorsque la Providence fit aborder sur ces côtes la flotte des croisés. Ils volent au secours de leurs frères d'Espagne, assiégent et prennent Lisbonne, s'emparent de plusieurs autres villes musulmanes, enlèvent leurs dépouilles et affermissent un trône chrétien sur lequel va s'asseoir un Français [1].

Au même temps, d'autres croisés, qui n'excitèrent pas plus que ces derniers l'attention du monde, tournèrent leurs armes contre les peuples idolâtres des bords de la Baltique. Ces guerriers, composés en grande partie de Saxons et de Danois, se distinguaient par la forme particulière de la croix qu'ils portaient sur leur poitrine : elle surmontait un globe, image de la terre, et symbole universel de Jésus-Christ. Ainsi se développait et grandissait l'idée des guerres saintes. Dans cette dernière expédition, les résultats matériels ne furent point considérables; mais d'importantes conquêtes spirituelles ajoutèrent à l'extension de l'Eglise. Les Saxons traitèrent les Slaves, leurs voisins, comme ils avaient eux-mêmes été traités par Charlemagne. Ils arrivèrent au même but ; car, selon le témoignage des historiens qui désapprouvent le plus hautement cette entreprise, *ce fut cependant à cette occasion que le christianisme commença à s'introduire dans la Poméranie et la Russie* [2].

Les Saxons ne furent d'ailleurs, en cette circonstance, que les instruments d'une pensée que le Pape leur avait suggérée. Eugène III, d'après les annales de Baronius, avait conçu le double plan que les croisés durent exécuter ; l'un concernait les infidèles de l'Orient, l'autre les idolâtres des contrées septentrionales de l'Europe [3].

Ne serait-ce point à cette négociation que se rattachait le

[1] Alphonse de Bourgogne, petit-fils du roi Robert. — On trouve des détails intéressants sur cette expédition dans la Biblioth. des crois., t. I, p. 339 et suiv. — [2] Simond., Hist. des Franç., vol. V, ch. 16, p. 320. — [3] At non simplex in terram sanctam tantum indicta fuit a Papa Eugenio expeditio : sed duplex : altera in Palæstinam, altera adversus boreales paganos adhuc populos, etc. (Baron. ad ann. 1146, num. 21).

second voyage de saint Bernard en Allemagne? Nous n'avons trouvé aucun document positif qui nous permît de l'affirmer. Mais, en considérant l'importance de cette mission, et sa coïncidence avec l'arrivée du Pape en France et le voyage de saint Bernard, nous avons hasardé cette conjecture. D'ailleurs, si on se rappelle la position des princes de Saxe en face de l'empereur d'Allemagne, on conçoit la haute influence qu'il a fallu exercer dans les conseils des souverains, pour obtenir que chacun d'eux levât une armée à part et combattît pour son propre compte. La religion seule avait assez de force pour assurer le triomphe de ce plan. Or, l'irrésistible organe de la religion, le puissant interprète des vœux de l'Eglise, c'était Bernard.

Du reste, après la seconde croisade, l'œuvre providentielle n'était point terminée. La lutte entre le christianisme et le mahométisme, lutte dont les croisades ne furent qu'un des plus mémorables épisodes, se continua encore pendant des siècles, sous d'autres formes, avec plus ou moins d'énergie, jusqu'au jour où la force musulmane vint se briser contre le courage de Jean Sobiesky, aux portes de Vienne. De ce jour, la religion de Mahomet ne sortit plus de ses limites territoriales; elle demeura frappée de langueur, et descendit rapidement la période de sa décroissance. Avant les guerres saintes, et pendant leur durée, le mahométisme, débordant de toutes parts, envahissait incessamment le monde chrétien, en Espagne, en Sicile, en Afrique, dans toute l'Asie : le catholicisme osa l'attaquer au cœur de son empire, et resta maître du monde.

Tel fut le résultat final des croisades : il suffit à l'apologie de saint Bernard.

CHAPITRE XLVI.

Mort des plus illustres contemporains de l'abbé de Clairvaux. — Sa dernière maladie. — Son dernier miracle.

L'ère de rénovation qui avait commencé avec le douzième siècle, se développait largement, sous l'action visible de la Providence ; mais les hommes qui avaient servi de guides

à l'Eglise et à l'Etat disparurent successivement de la scène terrestre; et, en moins de deux années, les personnages les plus éminents du siècle furent enlevés à la chrétienté. Cette liste funéraire s'ouvre en l'année 1152, par la mort de l'abbé Suger, et finit l'année suivante à la mort de saint Bernard.

Le fidèle Suger, dans ses vieux jours, avait pris à cœur la cause des croisades, et s'en occupait avec une ardeur d'autant plus étonnante, que naguère il avait cherché à en détourner le roi de France. Chaque jour, dit son biographe, l'âme de l'abbé de Saint-Denis s'affligeait de voir qu'il ne restait nulle trace glorieuse de ce grand pèlerinage. Il craignait beaucoup que, par suite des infortunes de l'expédition, la gloire du nom chrétien ne s'éclipsât en Orient [1], et que les lieux saints ne fussent foulés aux pieds par les infidèles; il avait d'ailleurs reçu d'outre-mer des lettres du roi de Jérusalem et du patriarche d'Antioche, qui le conjuraient de leur porter assistance, parce que le prince d'Antioche, Raymond, était mort, et que la ville était sur le point de tomber aux mains des infidèles, si elle n'était promptement secourue [2]. Enhardi par son zèle, il n'hésita point, conjointement avec l'abbé de Clairvaux, de provoquer une nouvelle croisade : et le pieux Louis VII, digne ancêtre de saint Louis, se montra prêt à arborer encore une fois l'étendard de la croix. Une assemblée se tint à cet effet à Laon pour aviser aux moyens de délivrer les frères d'Orient; mais le courage manqua aux chevaliers aussi bien qu'au clergé; et l'on ne parvint à aucun résultat.

Toutefois Suger, avec la persévérance qui caractérisait sa volonté, ne renonça point à son dessein. Il ne se proposa rien moins que de lever lui-même des troupes, de se mettre à leur tête et de marcher sur Jérusalem. Déjà sa fortune tout entière avait été consacrée aux préparatifs de cette entreprise; mais, dit le chroniqueur, tandis qu'il songeait à son départ et soupirait après les saints combats, il fut saisi d'une petite fièvre : son âme, ferme et pleine de verdeur,

[1] Undè satis erat sollicitus ne hujus infortunii occasione christiani nominis in Oriente deperiret gloria, etc.—[2] Wilh. a S. Dionys. Vita Sugerii, dans le Rec. des Hist. de France, t. XII, p. 110 et suiv. — Le prince d'Antioche, dont il est question ici, fut tué en 1148, selon Guillaume de Tyr. C'est à lui qu'on attribue les scandaleux désordres dont la reine Eléonore se rendit coupable en Orient.

lutta quelque temps contre l'abattement de son corps; mais il ne tarda point à reconnaître que l'heure de son retour à Dieu était venue. Se sentant donc appelé à la Jérusalem céleste, il désigna, parmi les plus braves chevaliers du royaume, un homme de cœur et d'expérience, auquel il fit prêter sur la croix le serment de partir à sa place pour la Jérusalem de la terre : et il le chargea de payer les soldats avec les trésors envoyés d'avance en Palestine [1]. » Quand saint Bernard apprit que son vieil ami était proche de sa fin, il lui écrivit la lettre suivante : « Ne craignez pas, » homme de Dieu, de vous dépouiller de l'homme terrestre, » dont le poids vous appesantit vers la terre et gravite sans » cesse vers l'abîme. Qu'y a-t-il de commun entre vous et la » terre, vous qui, au sortir de ce monde, devez être cou- » ronné de gloire? Vous ne pourrez, ô homme de Dieu, » retourner à Dieu qu'après que vous vous serez dépouillé » du limon qui vous enveloppe, et que vous aurez rendu à la » terre ce que la terre vous a donné..... Je souhaite ardem- » ment de vous voir avant ce moment, et de recevoir votre » bénédiction. Mais comme nul de nous ne dispose de lui- » même, je n'ose vous promettre positivement ce que je » doute de pouvoir tenir. Cependant je tâcherai de rendre » possible ce qui ne l'est pas présentement. Quoi qu'il arri- » ve, je vous prie de croire que, vous ayant aimé depuis si » longtemps, je ne cesserai jamais de vous aimer. Je ne vous » perds pas; je vous envoie seulement devant moi à Notre- » Seigneur : mon âme demeurera attachée à la vôtre dans » l'amour éternel. Souvenez-vous de moi, quand vous serez » arrivé au lieu où vous me précédez, afin que Dieu me » fasse la grâce de vous suivre bientôt, et de jouir du même » bonheur que vous; et soyez convaincu que, malgré notre » séparation, je conserverai précieusement le doux souve- » nir de votre personne [2]..... »

L'abbé Suger, noble type d'un ministre intègre, et justement décoré par ses contemporains du beau titre de *Père de la Patrie*, s'éteignit à l'âge de soixante-dix ans, le **13** janvier **1152** [3]. Sa mort, comme sa vie, ne fut qu'un acte d'abnégation chrétienne. Saint Bernard, auquel il dut sa gloire

[1] Willh. a S. Dionys. Vita Sugerii, dans le Rec. des Hist. de France, t. XII, p. 110 et suiv. — [2] Epist. CCLXVI. — [3] Vit. Sug. a Will. S. Dionys., p. 111.

devant Dieu et devant les hommes, en fit l'éloge en ce peu de mots : « S'il y a, écrivait-il à Eugène, quelque vase de » prix qui embellisse le palais du Roi des rois, c'est sans » contredit l'âme du vénérable Suger. »

La tombe, qui s'était ouverte pour ce juste, ne tarda point à recevoir des dépouilles non moins illustres.

L'histoire mentionne en ce même temps la mort de Geoffroy Plantagenet, dont la maison eut une destinée si glorieuse en Angleterre ; celle de Thibaut le Grand, comte de Champagne, qui, durant un règne de cinquante ans, allia constamment la bravoure militaire aux plus sublimes vertus chrétiennes ; celle de Raoul, comte de Vermandois, l'inséparable compagnon d'armes de Louis VII ; enfin, Conrad, l'empereur d'Allemagne, suivit de près dans le sépulcre son jeune fils Henri, déjà sacré du vivant de son père. L'empire germanique, aussi bien que la France, subirent les longs retentissements de ces pertes importantes. Dix-huit jours après la mort de Conrad, le 4 mars 1152, son neveu, le duc de Souabe, ceignit la couronne impériale, et commença le célèbre règne, trop connu sous le nom de Frédéric Barberousse [1].

Saint Bernard lui-même touchait au terme de sa carrière. Depuis longtemps le serviteur de Dieu se détachait autant qu'il lui était possible de tous les soins de ce monde ; *Sa conversation était au ciel*, et, parmi les affaires et les maux de tous genres, il vivait plus que jamais en lui-même, et se disposait au grand passage de la mort à la vie. Dès le commencement de cette fatale année 1152, il vit reparaître ses anciennes infirmités, et il éprouvait de longues défaillances, présages de sa dissolution prochaine. Son esprit néanmoins, toujours calme, toujours plein de vigueur, dominait ses membres affaiblis, et les mouvait encore, dans l'intérieur du monastère, pour le service des choses de Dieu. Il s'efforçait, malgré son complet épuisement, de célébrer chaque jour le saint sacrifice, disant à ceux qui l'assistaient et le soutenaient à l'autel, que nulle action n'était plus efficace en ce dernier passage, que de s'offrir soi-même en holocauste, en union avec l'adorable victime, immolée pour le salut des hommes. Ses paroles, plus rares, mais plus péné-

[1] Voyez Luden, vol. X, Buch. XXII, cap. 2 et seq.

trantes, exhalaient la douce chaleur qui consumait son âme; et souvent, après la célébration des saints mystères, le feu du ciel l'embrasait si ardemment, que nul ne pouvait l'approcher sans ressentir en soi-même un redoublement de ferveur et d'amour. Ses frères, ses enfants bien-aimés, compatissaient tristement à ses souffrances, et le retenaient par toutes les forces de leurs vœux, par tous les liens de leur tendre attachement; jour et nuit la communauté entière demandait à Dieu, avec larmes, la conservation d'un père si aimé. Il sembla que tant d'instantes supplications fussent exaucées; car le saint recouvra quelques forces. Mais il réunit autour de lui sa grande famille, et d'une voix touchante et pleine d'amour, il supplia qu'on le laissât mourir. « Pourquoi, leur dit-il, retenez-vous encore ici-bas un » homme misérable? Vos prières l'ont emporté sur mes dé» sirs. Usez envers moi de charité, je vous prie; et laissez» moi m'en aller à Dieu [1]. »

Cependant, malgré les douleurs vives auxquelles il était en proie, il écrivit encore d'une main défaillante à l'un de ses amis les plus chers, l'abbé de Bonneval. C'est sa dernière lettre, il faut la lire : « J'ai reçu, lui dit-il, avec bien » de la reconnaissance les marques d'affection que vous » m'avez envoyées; mais rien ne peut plus me réjouir. Quelle » joie peut goûter un homme abîmé de souffrances? Je n'ai » plus un moment de relâche, excepté quand je me passe » entièrement de nourriture. Je puis dire comme Job que » le sommeil s'est retiré de moi, de crainte que l'assou» pissement des sens ne m'empêche de sentir mes maux. » Mon estomac ne tolère plus aucun aliment, et pourtant il » souffre aussi quand je le laisse entièrement vide. Mes » pieds et mes jambes sont enflés comme un hydropique; » mais pour ne rien cacher à un cœur dont l'amitié s'inté» resse à tout, je vous avouerai, peut-être avec un peu d'im» prudence, que parmi tous ces maux, mon intérieur ne se » laisse point abattre; l'esprit est prompt dans une chair » infirme. Priez Notre-Seigneur, qui ne veut pas la mort des » pécheurs, de me garder à la sortie de ce monde, et de ne » point différer cette sortie; car il est temps que je meure. » Aidez de vos prières un homme dénué de mérites, afin

[1] Annal Cist., t. II, p. 214 et seq.

» qu'à ce moment suprême, le tentateur ne triomphe pas » de moi. Dans l'extrémité où je me trouve, j'ai voulu pour» tant vous écrire de ma propre main, pour vous montrer » combien je vous aime, et qu'en reconnaissant l'écriture, » vous reconnaissiez aussi le cœur; mais j'aurais été plus » content de vous parler que de vous écrire [1]. »

Bernard reçut, six semaines avant sa mort, la douloureuse nouvelle de la mort du pape Eugène. Ce saint Pontife, après avoir gouverné l'Église universelle durant l'espace de huit ans et demi, avec la prudence et la fermeté d'un apôtre, mourut paisiblement le 8 juillet de l'année 1153. Il avait triomphé, par les seules armes de la douceur, des plus implacables ennemis du Saint-Siége; et sous son pontificat, que tant de crises politiques et religieuses agitèrent, la primauté de saint Pierre reprit sur les affaires du monde son influence vivifiante. Le cardinal-évêque d'Ostie consola le saint abbé de Clairvaux, par une lettre qu'il achève en ces termes :

» Nous qui connaissons parfaitement ce grand Pontife, » nous sommes persuadés qu'il a été enlevé jusqu'au troi» sième ciel, sans toutefois nous laisser orphelins; car il » intercédera pour nous auprès de ce Dieu qui l'a rendu » participant de sa gloire. Cependant vous, qui êtes la tête » du corps d'où il avait été tiré pour être placé sur le trône » apostolique, ne cessez pas de prier Dieu pour lui, afin » qu'il lui accorde une rémission entière, et qu'il augmente » au ciel sa félicité et sa couronne [2]. » L'annaliste de Cîteaux témoigne que, bien qu'Eugène III n'ait point été canonisé selon les formes rigoureuses de l'Eglise, il ne laisse pas d'être honoré, par l'accord unanime des peuples chrétiens, comme un saint et un bienheureux.

La mort inopinée de ce pape, que saint Bernard aimait d'un amour si vif et si profond, déchira son cœur et fit couler ses larmes. Cette perte semblait lui ôter sa dernière consolation; et de jour en jour il devenait plus étranger à tout ce qui se passait autour de lui. Godefroi, l'évêque de Langres, était venu le voir à cette époque, pour le consulter sur une affaire importante; il s'étonna du peu d'attention

[1] Epist. CCCX. — [2] Epist. CCCCXXXVII, édit. nov. R. Penab. — Voyez la vie d'Eug. III dans l'Hist. de l'ord. de Cît, vol. VI.

que lui prêtait le serviteur de Dieu. Celui-ci devina sa pensée : « Ne m'en voulez pas, lui dit-il, je ne suis plus de ce monde. » En effet, il ne s'appliquait qu'à dénouer les derniers fils qui l'attachaient à la vie terrestre ; tous les rayons de son âme se concentraient en Dieu, son amour et sa joie ; et d'avance, sur les ailes des purs désirs, il savourait les délices des régions immortelles.

Cependant, un prodige dut couronner la vie de ce grand serviteur de Dieu. Il était couché sur son lit de douleur, raconte le biographe contemporain [1], et il *achevait virilement la carrière de sa vie terrestre,* quand l'archevêque de Trèves vint à Clairvaux et se jeta aux pieds du saint, le suppliant et le conjurant de secourir la province de Metz où se passaient des scènes lamentables. La commune et les seigneurs, depuis longtemps en hostilité ouverte, se livraient une guerre acharnée ; et déjà plus de deux mille bourgeois avaient péri dans les combats.

L'archevêque de Trèves, en sa qualité de métropolitain du pays de Metz, était accouru avec la pieuse sollicitude d'un bon pasteur, pour séparer les combattants et empêcher de plus grands malheurs. Mais sa voix fut méconnue, sa médiation repoussée, et le prélat, déplorant son insuffisance dans cette terrible conjoncture, ne vit plus qu'une seule ressource : c'était d'appeler l'abbé de Clairvaux sur le champ de bataille et de remettre entre ses mains la pacification de ces intraitables esprits.

Au touchant récit de ces maux, que l'archevêque entrecoupait de larmes, Bernard se sent intérieurement poussé à répondre avec confiance à cet appel ; son zèle le ranime, ses os semblent se raffermir au-dedans de lui-même ; *car,* dit le chroniqueur, *Dieu tenait son âme entre ses mains et en faisait tout ce qu'il voulait.*

Il se lève donc de son lit de mort et part pour Metz !

Les deux armées étaient campées sur les deux rives de la Moselle ; d'un côté les bourgeois, ne respirant que haine et fureur ; de l'autre, les seigneurs et leurs hommes de guerre, ivres d'une première victoire et tout prêts à recommencer l'attaque. Tout à coup l'homme de paix, soutenu

[1] ... Lectulo decubans, cursum vitæ viriliter consummaret, etc. (Gaudf., Vita S. Bern., lib. V, p. 1107).

par quelques moines vénérables, se présente au milieu des combattants. Il est faible, il ne peut se faire entendre, il n'est pas même écouté; mais il va d'un camp à l'autre, cherche à calmer les passions, sans entrevoir humainement aucune possibilité de succès. Sa présence dans les camps n'a d'autre effet que de suspendre momentanément le choc des armes. Cependant il ne désespère pas; il tranquillise l'inquiétude des religieux qui l'accompagnent : Ne vous mettez point en peine, leur dit-il, car nonobstant les difficultés qui nous traversent, vous verrez le rétablissement de l'ordre. En effet, *au milieu de la nuit* [1], il reçoit une députation des principaux seigneurs, déclarant qu'ils acceptaient sa médiation. Dès le lendemain, il assemble les plus considérables des deux partis dans *une petite île sur la rivière* où viennent aborder une foule de nacelles, amenant les chefs des diverses troupes. Bernard écoute leurs griefs et les apaise; sa parole triomphe de tous les mauvais vouloirs; les combattants déposent les armes; et le baiser de paix circule à travers tous les rangs!

Une guérison miraculeuse signala cette mémorable journée. Il arriva, *par l'ordre de la Providence*, dit une biographie, qu'une pauvre femme, tourmentée depuis huit ans d'une cruelle maladie, se présenta au serviteur de Dieu et lui demanda sa bénédiction. Cette femme était sans cesse agitée de tremblements convulsifs; et sa vue causait autant d'horreur que de pitié. Bernard se mit en oraison; et à l'instant même, sous les yeux d'une foule de témoins, les agitations de cette femme s'arrrêtèrent, et elle recouvra une santé parfaite [2].

Un si éclatant miracle produisit une sensation difficile à décrire. Tous les assistants, même les hommes les plus endurcis, se frappèrent la poitrine et publièrent les merveilles de la puissance de Dieu. Cette scène dura une demi-heure, pendant laquelle, ajoute l'historien, des larmes d'admiration et de reconnaissance ne cessèrent de couler [3].

Cependant, l'homme de Dieu, environné d'un immense

[1] Jam medium noctis transierat, etc. (Gaufr., lib. V, cap. 1). — [2] Orante Dei famulo, sub oculis omnium paulatim concussione sedata, perfectam adepta est protinùs sospitatem (Id., p. 1168). — [3] ... Ut percutientes pectora sua, per horam fere dimidiam cum lacrymis acclamarent. (Gaufr., lib. V, p. 1169)

concours de peuples et vivement pressé par l'affluence de ceux qui se jetaient à ses pieds et lui témoignaient leur respect, faillit perdre, comme naguère en Allemagne, le peu de souffle qui animait sa frêle existence. *Il fut moult en hasard d'être étouffé;* en sorte qu'il fallut que les religieux l'emportassent et le missent dans une nacelle qu'ils éloignèrent précipitamment du rivage. Les seigneurs et les magistrats vinrent le rejoindre : « Nous ne pouvons, lui dirent-ils, qu'écouter favorablement celui que nous voyons être aimé et exaucé de Dieu ; et nous observerons ses recommandations, puisque Dieu, à sa prière, a fait de si grandes choses en notre présence.» Mais le saint, n'acceptant aucune louange, leur répondit : « Ce n'est pas pour moi, mais pour vous, » que Dieu a fait ces choses[1].»

Saint Bernard se rendit ensuite à Metz, dans la maison épiscopale, où, par ses soins, toutes les conditions d'une paix solide et sincère furent conclues et signées entre les parties belligérantes.

Cette œuvre était terminée!

Ce fut la dernière, ô homme de Dieu, que vous accomplîtes en ce monde ! Ce fut le dernier fleuron que le Dieu de paix attacha à votre brillante couronne! Vous pûtes dire désormais, avec le patriarche Siméon : Maintenant, ô mon Dieu, laissez aller en paix votre serviteur !

Comme le nautonier, au retour d'une longue navigation, baisse et replie ses voiles, à la vue du port où il va jeter son ancre ; ainsi, l'heureux disciple de Jésus-Christ, après avoir achevé sa course, revint humblement au saint asile de Clairvaux, où, s'étendant sur son lit de douleur comme sur une croix précieuse, il attendit avec tranquillité l'heure de sa délivrance.

CHAPITRE XLVII.

Mort de saint Bernard.

Entrons maintenant dans le silencieux cloître de Clairvaux, et mêlons-nous aux disciples consternés qui entou-

[1] Non propter me, inquit, sed propter vos facit. (Gauf., lib. V, p. 1169).

rent la couche de leur père, contemplant avec une sainte terreur les derniers reflets de cette grande lumière dont le foyer disparaît de l'horizon du monde, pour se lever brillant et radieux dans le monde des esprits.

Le doux Bernard, comme un fruit mûr et parfait, ne semble plus tenir à l'arbre de l'humanité terrestre que par un dernier fil que la plus légère secousse va rompre. Il a reçu les sacrements et les onctions de l'Eglise, et dans l'attente de sa dernière heure, il s'occupe encore avec amour de consoler ses enfants. Comment dépeindre leur douleur? Rangés autour de lui, ils le regardent avec anxiété, souffrent dans le fond de leur âme, lui parlent sans paroles; ils prient avec larmes; ils espèrent encore; ils espèrent contre toute espérance: car tel est l'aveuglement de l'amour! La tendresse filiale ne comprend pas la possibilité de certaines séparations : elle s'aveugle sur la tombe ouverte d'une mère ou d'un père, comme la mère s'aveugle sur le berceau d'un enfant. Il semble que les cœurs, enlacés les uns dans les autres par une affection pure, ne puisse ni vivre ni mourir l'un sans l'autre. Aucun raisonnement, aucune consolation, pas même la foi chrétienne, n'est capable de détruire cette dernière illusion, tant elle est fondée sur l'éternelle vérité! Les apôtres mêmes ne purent s'en défendre; l'amour encore charnel et humain qu'ils portaient au divin Maître, aveuglait leur esprit, et jamais ils ne comprirent l'annonce de sa mort. « Nous avons expérimenté par nous-mêmes, écrit un des » disciples de saint Bernard, ce que l'Evangile nous enseigne » des bienheureux apôtres, lesquels, quand Notre-Seigneur » leur prédisait sa passion, ne savaient ce qu'il disait, et » ne comprenaient point sa parole, le cœur pouvant diffi- » cilement croire ce qui le blesse et lui cause une invincible » horreur [1]. » Ainsi les moines de Clairvaux conservaient, et jusqu'au dernier moment, une vaine espérance qui leur cachait la trop réelle perspective de perdre leur père. Mais celui-ci, *touché de compassion jusqu'au fond de ses entrailles* [2], faisait son possible pour apaiser leur peine et fortifier leur courage. *Il les réchauffait des plus douces consolations* [3], les

[1] Gaufr., lib. V, cap. 2, p. 1170. — [2] Compassionis et misericordiæ visceribus affluens. (Id., n. 9). — [3] Dulcissimis eos consolationibus refovebat. (Id., id.).

exhortant à s'abandonner avec confiance à la Bonté divine et de persévérer dans la céleste charité. Il leur promit que, même en partant, il ne les délaisserait point, et qu'il aurait soin de chacun d'eux, après sa mort. Puis, avec une suavité que nulle parole ne saurait rendre, il les conjura instamment de s'aimer les uns les autres, d'avancer dans les saintes voies de la perfection chrétienne et de rester fidèles à leur vocation, dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Enfin, leur parlant dans l'esprit apostolique, il leur dit avec saint Paul : « Mes frères, nous vous supplions et vous conjurons, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que selon que vous avez appris de nous à vivre et à plaire à Dieu, vous marchiez de telle sorte que vous avanciez de plus en plus dans la sainteté... car la volonté de Dieu est que vous soyez saints [1]. »

Alors il fit approcher de son lit le supérieur général de l'ordre de Cîteaux, le vénérable abbé Gozevin, et plusieurs autres abbés et prélats qui s'étaient rendus à Clairvaux pour lui rendre les derniers devoirs. Gozevin fondait en larmes; car bien qu'élevé au-dessus de saint Bernard, selon la hiérarchie monastique, il l'aimait d'un amour filial, et le reconnaissait hautement comme son maître et son père. Le saint les remercia tous; et, d'une voix émue, leur dit adieu... Cette scène déchira le cœur de ses enfants : « Oh! père charitable, père bien-aimé, s'écrièrent-ils en sanglotant, vous voulez donc abandonner ce monastère? N'avez-vous pas pitié de nous qui sommes vos enfants, que vous avez nourris de votre sein maternel, que vous avez élevés et guidés comme un tendre père? Que vont devenir les fruits de vos travaux et de vos peines? Que vont devenir les enfants que vous avez tant aimés [2]? »

Ces vives exclamations attendrirent le cœur maternel du serviteur de Dieu, et il pleura. « Je ne sais, leur dit-il en levant vers le ciel un regard plein d'une angélique douceur; je ne sais auquel des deux il faut me rendre; ou à l'amour de mes enfants qui me presse de rester ici-bas; ou à l'amour de mon Dieu qui m'attire en haut [3]! »

[1] I Thess., cap. 4, 1, 3. — [2] Numquid compateris nobis, quos tanto pietatis affectu maternis lactasti uberibus? etc. (Gaudf., p. 1179, n. 13). — [3] Tunc vero ipse flens cum flentibus, et *columbinos* oculos in cœlum porrigens, etc. (Id.)

Il dit ; et ce fut son dernier soupir! . . . .
. . . .

Les chants funèbres, accompagnés du glas de la mort, entonnés par sept cents moines, interrompirent le morne silence du désert, et annoncèrent au monde la mort de saint Bernard. C'était le vingtième jour du mois d'août 1153 vers neuf heures du matin. Le saint était âgé de soixante-trois ans. Il y avait quarante ans qu'il s'était consacré à Jésus-Christ, dans le cloître, et trente-huit qu'il exerçait la dignité d'abbé. Il laissa plus de sept cents religieux à Clairvaux, et cent soixante monastères fondés dans diverses contrées de l'Europe et de l'Asie.

On n'entreprendra pas de rapporter quelle fut la désolation, quels furent les gémissements des pieux cénobites, quand ils se virent privés d'un tel père. Chacun d'eux alla donner le baiser d'adieu à ce visage si doux et si calme, que ni les souffrances, ni la mort, n'avaient pu dépouiller d'un céleste sourire. Ils regardaient en haut, comme s'ils voyaient l'âme de Bernard, sous la forme d'une chaste colombe, s'élever majestueusement vers les cieux. « O père, ô char d'Israël, s'écrie l'un de ses disciples qu'oppressaient à la fois la douleur, le respect, l'admiration et l'amour ; ô mon père! Vous le port de ceux qui ont fait naufrage, le bouclier des opprimés, l'œil des aveugles, le soutien de ceux qui chancellent! Vous étiez, ô père aimable, le modèle de la perfection, le miroir de la sainteté, le type de la vertu chrétienne! Vous, la gloire d'Israël ; vous, la joie de Jérusalem ; vous, la merveille du siècle et l'ornement du monde! Olivier fécond, vigne abondante, cèdre à mille branches, platane magnifique! Vous êtes le vase d'élection, le vase d'honneur de la maison de Dieu; le chandelier saint, orné de perles et de pierreries; la colonne haute et inébranlable de la sainte Eglise! Trompette éclatante de la bouche de Dieu, organe harmonieux de l'Esprit-Saint, vous charmiez les âmes pieuses, vous portiez les faibles, vous frappiez les impies! De votre langue et de votre main s'épanchait un baume salutaire qui guérissait toutes les plaies de l'âme et du corps. Votre démarche était humble ; votre visage modeste, votre aspect plein de grâce.... Heureux le saint, aimé de Dieu et des hommes, dont la vie et la mort ont été

précieuses devant le Seigneur! Il a passé à travers les tempêtes de ce monde, et maintenant il habite le port tranquille de la Jérusalem céleste. Il a passé du travail au repos, de l'espérance à la récompense, des promesses à la couronne, de la foi à la lumière, du pèlerinage à la patrie, du temps à l'éternité, du monde à Dieu! Heureux passage; et triste exil pour ceux qui restent et qui pleurent dans le désert.!..»

Ainsi soupiraient les pauvres moines; ainsi s'exhalaient leurs regrets et leur amour....

Et nous aussi, qui écrivons ces lignes, nous mêlons nos larmes aux larmes de ces religieux. Qu'allons-nous devenir? Nous perdons, en terminant ce travail, le cher objet qui, durant plusieurs années de souffrances, occupait nos pensées, consolait nos loisirs, dulcifiait bien des amertumes! Nous nous étions habitué, par l'effet d'une illusion volontaire, à vivre avec notre saint, à l'accompagner partout, à faire nos délices de sa parole, à nous glorifier de ses œuvres, de ses mérites, de ses triomphes, comme si nous étions l'un de ses enfants, comme si nous avions le bonheur de compter parmi ses disciples! Et maintenant, voilà la mort, l'impitoyable mort qui nous enlève notre consolation et nous force de déposer la plume!.... O saint et bien-aimé Bernard, recevez mes adieux, et daignez bénir ce livre et celui qui l'a écrit. Hélas! qu'avons-nous fait? N'était-ce point une téméraire entreprise d'écrire l'histoire de votre vie? N'avons-nous point affaibli vos mérites, terni votre gloire, en essayant de retracer vos œuvres? Je le crains; car il n'est pas possible de raconter toutes les merveilles que Dieu fait éclater dans les saints, et nous sommes restés bien au-dessous de la vérité. Que la Vérité elle-même daigne donc suppléer à l'insuffisance de cet ouvrage! Qu'elle daigne produire dans les âmes de nos lecteurs un de ces mouvements de grâce que Dieu opérait par la parole et au seul nom de saint Bernard! Qu'elle ranime en eux les goûts et les désirs du ciel, la sève de la vertu, les saintes joies de la paix et de la piété, et surtout la charité, la céleste charité sans laquelle la vie n'a point de charmes, sans laquelle nous ne sommes point frères, ni les enfants du même père! Puissions-nous obtenir ces pieuses grâces par l'intercession de saint Bernard: nous les implorons pour tous ceux qui

liront ce livre, et particulièrement pour ceux qui voudront bien à leur tour accorder une prière à l'indigne écrivain et aux âmes qui lui sont unies en Dieu.

» Or, ces choses arrivèrent en la même année où le B.
» Pape Eugène, qui avait été l'un des enfants de saint Ber-
» nard, passa de cette lumière, ou plutôt de ces ténèbres
» à la vraie lumière; sous le pontificat de son successeur,
» Anastase IV, chef de l'Église romaine; l'illustre Frédéric,
» occupant le trône de l'empire germanique; le très-pieux
» roi Louis VII, fils de Louis le Gros, régnant heureuse-
» ment en France; Jésus-Christ, fils de Dieu, tenant la
» principauté de l'Église universelle et la monarchie souve-
» raine de toutes les créatures visibles et invisibles; l'an de
» son incarnation, onze cent cinquante-trois [1]. »

A Celui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit; au Roi des siècles, immortel, invisible, Dieu unique, honneur, gloire et actions de grâce, dans le siècle des siècles! Amen.

[1] Gaudf., cap. V, p. 1071.



CANONISATION DE S. BERNARD.

LETTRES APOSTOLIQUES

d'Alexandre III à l'Église de France,

SUR LA CANONISATION DE SAINT BERNARD ET LA CÉLÉBRATION SOLENNELLE DE SA FÊTE DANS L'ÉGLISE.

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous ses vénérables frères les archevêques et évêques, à ses fils bien-aimés les abbés et autres prélats des églises de France, salut et bénédiction apostolique.

Lorsque naguère nous nous rendîmes à Paris, nous avons entendu de grands et de vénérables personnages nous parler de la canonisation de l'abbé de Clairvaux, Bernard, de sainte mémoire. Ils nous priaient avec instance de réaliser promptement ce vœu dans le concile qui allait se célébrer à Tours. Nous nous occupâmes dès lors de cette affaire avec un vif intérêt, et nous reçûmes incontinent une multitude de suppliques qui nous exprimaient les mêmes vœux. Mais ne pouvant convenablement satisfaire à toutes ces demandes, nous fûmes obligé, pour ne point choquer les uns, de différer, même pour Bernard, ce que nous ne pûmes accorder à tous.

Cependant les nouvelles instances et les pieuses sollicitations des frères de Clairvaux et d'autres excellents personnages ont rappelé à notre mémoire la vie sainte et vénérable du bienheureux abbé qui, prévenu et doué d'une grâce toute particulière, a non-seulement manifesté dans sa propre conduite une sainteté éminente, mais encore a brillé dans toute l'Eglise de Dieu par la lumière de sa foi et de sa doctrine. Quelle est en effet la contrée, dans la chrétienté, qui ignore les fruits qu'il a produits dans la maison du Seigneur, par sa parole et son exemple, lui qui a transmis jusqu'aux nations étrangères et barbares les préceptes de la religion, a fondé parmi elles ses monastères, et a rappelé à la droiture de la vie chrétienne une multitude infinie de pécheurs marchant dans la voie large du siècle?

Mais c'est surtout la sainte Eglise romaine, à laquelle nous présidons par la volonté de Dieu, qu'il a soutenue au milieu des orages d'une longue persécution avec un zèle si ardent, avec une sagesse si sublime, que nous, aussi bien que tous les fils de l'Eglise romaine, nous devons, plus que tous les autres, vénérer sa mémoire par une perpétuelle dévotion. Nous avons aussi la confiance que les afflictions corporelles, par lesquelles il a crucifié le monde en lui et s'est crucifié lui-même au monde, l'ont fait participer aux mérites des martyrs.

Après avoir consciencieusement pesé ces considérations, et les avoir exposées dans l'assemblée de nos frères, nous confiant en la miséricorde du Seigneur, pour lequel Bernard a combattu avec tant de fidélité et de persévérance, nous appuyant encore sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et connaissant les mérites du bienheureux confesseur Bernard, nous avons ordonné, par l'autorité du Siége apostolique, qu'il fût inscrit dans le catalogue des saints, et que dès à présent sa fête fût publiquement célébrée.

Vous donc, qui avez l'habitude de suivre pieusement les prescriptions du Siége apostolique, et d'honorer glorieusement Dieu dans ses saints, célébrez de telle sorte sur la terre la vie de saint Bernard, que vous receviez, à l'aide de ses prières et de ses mérites, la récompense du ciel.

Donné à Anagni, le 15 *des kalendes de février.* (*Anno* 1174).

LETTRES APOSTOLIQUES

DU MÊME S. PONTIFE, AU ROI DE FRANCE.

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à l'illustre roi des Français, Louis, salut et bénédiction apostolique.

Votre royale Majesté sait avec quelle joie et quel empressement nous nous prêtons à réaliser ce qui lui est agréable et en même temps utile et conforme à la gloire de Dieu. Mais c'est dans les choses qui concernent plus spécialement cette gloire et l'honneur des saints, que nous aimons surtout à faire preuve de ces sentiments, parce que nous savons que rien ne saurait être plus glorieux à vous-même que ce que le Saint-Siége décrète pour le bien de l'Eglise et la gloire du Roi du ciel.

C'est pourquoi, plein de confiance en la miséricorde de Dieu, nous appuyant sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et appréciant la vie de saint Bernard, de pieuse mémoire, autrefois abbé de Clairvaux, toujours cher à Dieu et agréable à Votre Majesté, aussi bien qu'à tous les peuples de votre royaume, nous avons décrété, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de l'Eglise universelle, et en particulier pour l'honneur de votre royaume, l'acte de sa canonisation, statuant que sa fête serait célébrée parmi celle des bienheureux confesseurs.

Nous engageons donc Votre Majesté très-chrétienne de recevoir, avec une piété toute royale et une joie toute sainte, ce don de la grâce divine, accordé à votre royaume sous votre règne, et de porter à celui qui jouit de la béatitude céleste la dévotion et l'honneur que vous lui accordâtes déjà, quand il vivait au milieu des ténèbres de la terre.

Nous vous recommandons de protéger, en son honneur, le monastère de Clairvaux, qu'il a fondé, et où repose son corps vénérable, de manière à mériter toujours son patronage.

Donné le 15 *des kalendes de février, etc.*

LETTRES APOSTOLIQUES

DU MÊME PONTIFE, AUX RELIGIEUX DE CLAIRVAUX.

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses fils bien-aimés l'abbé Gérard et tous les moines de Clairvaux, salut et bénédiction apostolique.

Votre piété, votre zèle religieux et la solide foi qui vous anime, nous sont depuis longtemps connus, et vous en avez donné des preuves manifestes. J'espère que vous n'avez point dégénéré de la sainteté de votre père; et Dieu veuille, par le secours de sa grâce, que cela n'arrive jamais! Cette grâce, qui abondait en lui, l'a sanctifié; ses œuvres vous ont servi d'exemple; car vous savez, et vous en conservez sans cesse le respectueux souvenir, combien Bernard, de bienheureuse mémoire, premier abbé de votre monastère et votre principal fondateur, s'est rendu agréable à Dieu par sa vertu et par sa piété; à l'Eglise, par la plénitude de son dévouement et de sa dévotion. Et certes vous seriez bien coupables, si vous négligiez en quelque point que ce soit de l'imiter et de le vénérer. Aussi avons-nous été réjoui de voir la sollicitude filiale que vous avez montrée pour un père si saint, en demandant avec de louables instances sa canonisation. Et notre cœur, toujours incliné à obtempérer à vos prières, et à contribuer à tout ce qui peut vous être utile, à cause de vos pieux sentiments, de votre soumission et du zèle religieux qui anime votre maison, a reçu avec clémence l'expression de vos vœux, y a consenti; et nous aimons à vous donner la preuve de notre grâce et de notre bienveillance.

Nous rappelant donc la vie de ce bienheureux confesseur, sa foi, sa piété, sa doctrine, qui l'ont fait briller d'une si vive lumière dans l'Eglise de Dieu; après avoir consulté l'assemblée de nos frères, et plein de confiance dans la miséricorde divine, nous appuyant sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous avons fait inscrire dans le catalogue des saints celui dont nous reconnaissons les mérites, et nous avons fixé le jour de sa mort au nombre des jours de fête solennelle.

C'est à vous surtout, mes chers fils, qu'il importe d'imiter sa vie, d'honorer sa gloire. Efforcez-vous donc de suivre fidèlement son exemple, de marcher sur les traces de ce père saint et vénérable, et célébrez sa mémoire de telle sorte qu'après avoir eu le bonheur de vivre en sa société sur la terre, vous vous rendiez dignes de participer à sa béatitude au ciel.

Donné à Anagni, 15 *kalend. février.*

Ainsi, par une exception inouïe, saint Bernard fut solennellement canonisé vingt et un ans après sa mort. Et comme si cet éclatant témoignage, rendu à sa gloire, ne suffisait pas à la juste vénération des souverains Pontifes, il fallait encore, dit Mabillon [1], que le chef suprême de l'Eglise dictât de sa propre

[1] In op. S. Bern., ed. Mab., vol. II, p. 1362.

bouche l'office du saint. C'est ce que fit le pape Innocent III par ses lettres apostoliques, datées de l'an 1201, et adressées à Jean, moine de Clairvaux, autrefois archevêque de Lyon.

Ces lettres sont ainsi conçues :

Innocent, etc.

A Jean, autrefois archevêque de Lyon.

Nous ne voulons pas vous refuser ce que vous avez voulu nous demander, puisque notre consentement doit augmenter pour vous et pour nous le fruit de la récompense éternelle. Vous désirez, ainsi que vos frères, que nous dictions de notre propre bouche *la collecte* et les autres oraisons de l'office du bienheureux Bernard, premier abbé de Clairvaux, que le Siége apostolique a inscrit dans le catalogue des saints, pensant qu'on dirait ces oraisons avec d'autant plus de dévotion qu'elles émaneraient d'une autorité plus haute. Nous avons donc agréé votre demande autant que nous l'avons pu, selon les instances qui nous ont été faites par votre frère, notre très-cher fils Rainerius.

COLLECTA.

« Nous vous prions, Seigneur, d'accomplir en nous la sainte œuvre de la » religion ; et afin que nous obtenions le don précieux de votre grâce, per- » mettez que le B. Bernard, abbé et docteur, intercède pour nous par ses mé- » rites et par ses prières. P. D. J. C., etc. »

SECRETA.

« O Dieu, agréez l'oblation de ce mystère que nous offrons à Votre Majesté » en mémoire de la Passion de N. S., etc. »

POSTCOMMUNION.

« Faites, ô Dieu tout-puissant, que ce divin aliment opère en nous son effet, » et qu'il nous incorpore à celui qui s'est fait notre nourriture, etc. »

Donné au palais de Latran, le 6 des ides de juillet.

On voit par ces oraisons que, dès le principe, saint Bernard fut honoré, par l'autorité du souverain Pontife, du titre de docteur de l'Eglise. Un vieux manuscrit de Corbeil prouve que, dans la messe de canonisation célébrée par Alexandre III, ce pontife lui décerna le même titre. (Voyez Mabillon, *in op. Bernardi*, vol. II, pag. 1363).

PRIVILÉGE

ACCORDÉ PAR LE PAPE INNOCENT II A SAINT BERNARD ET A SON ORDRE.

Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Bernard, abbé de Clairvaux et à ses successeurs réguliers à perpétuité, etc. Les services mémorables que vous nous avez rendus, et à l'Eglise, sont des monuments illustres de votre zèle infatigable et de votre piété singulière. Avec quelle

ardeur n'avez-vous point défendu le siége de saint Pierre et l'Église romaine dans le schisme de l'antipape Léon? Vous avez été comme un rempart invincible pour la maison de Dieu; vous avez travaillé, par vos vives et pressantes exhortations, à réunir sous notre obéissance, les rois, les princes, le peuple et le clergé de tout le monde chrétien. Pour reconnaitre de si grands services, et satisfaire vos justes désirs, nous recevons sous la protection du Saint-Siége le monastère de la bienheureuse Marie, mère de Dieu, dont vous êtes présentement abbé, avec tout ce qui en dépend. Nous ordonnons que les biens qu'il possède, ou qui lui seront concédés à l'avenir par le Saint-Siége, par la libéralité des rois et des princes, par les oblations des fidèles, ou par quelque autre titre légitime, demeurent irrévocablement attachés à vous et à vos successeurs. Nous défendons à tous archevêques et évêques de citer et appeler, sinon pour la foi, à aucun synode ou concile, ni vous ni vos successeurs, ni aucun abbé de l'ordre de Citeaux. Et comme l'abbaye de Cîteaux est le chef et l'origine de l'ordre, nous voulons qu'elle ait la prérogative et le privilége de s'élire sans opposition, après la mort de son abbé, une personne qui lui succède, parmi les abbés ou les religieux du même ordre. Nous accordons aux abbayes, qui en ont d'autres dépendantes d'elles, et qu'elles regardent comme leurs filles, le pouvoir de s'élire un abbé du nombre des abbés qui leur sont sujets, ou des religieux de Cîteaux : et à l'abbaye qui n'a point de fille, de se nommer pour abbé un religieux de son ordre de quelque maison qu'il puisse être. De plus, nous voulons qu'aucun archevêque, évêque, abbé, ne puisse recevoir ou retenir, sans votre consentement, aucun frère convers qui aura fait profession dans une de vos maisons. Nous vous exemptons de payer la dîme des terres que vos religieux font valoir, et des animaux qu'ils nourrissent, etc. Que la paix de Notre-Seigneur soit avec ceux qui conserveront les biens de vos maisons; qu'ils reçoivent ici-bas la récompense de leur piété, et qu'un jour le juge de tous les hommes leur donne le prix de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

Innocent, évêque de l'Église catholique; Matthieu, évêque d'Albano; Romain, cardinal-diacre de Sainte-Marie-du-Portique; Jean, cardinal-prêtre du titre de saint Chrysostôme; Grégoire, cardinal-diacre du titre des saints Serge et Bache.

Donné à Lyon, par la main d'Haimeric, cardinal-diacre et chancelier de l'Église romaine, le 15 février, l'an de grâce mil cent trente et un, indiction dixième, l'an troisième du pontificat d'Innocent second.

NOTICE SUR LE SCEAU DE S. BERNARD [1].

COPIE D'UNE LETTRE ADRESSÉE A M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Rouen, le 16 *août* 1837.

MONSIEUR,

« Une heureuse circonstance vient de mettre entre mes mains le sceau en nature de saint Bernard. L'Académie n'apprendra pas, sans doute, sans intérêt,

[1] Voy. ch. XLIV. — Cette intéressante notice, avec le dessin exact du sceau de l'abbé de Clairvaux, est extraite de la récente édition des œuvres de saint Bernard. Opera omnia, ed. quarto, vol. prim. Parisiis, ap. Gaume fratres, 1839.

que le cachet de cet homme célèbre, qui joua un si grand rôle dans les événements politiques et religieux de son temps, subsiste encore; et elle me permettra de lui transmettre quelques détails sur ce petit monument, un des plus précieux, sans contredit, de ceux que nous a légués le douzième siècle.

» Ce sceau est en cuivre jaune et de forme ovale; il a 40 millimètres de long (17 lignes) sur 30 dans sa plus grande largeur (13 lignes). Son épaisseur est de 5 millimètres; il pèse 30 décagrammes (1 once environ).

» On y voit représenté, gravé en creux, saint Bernard en costume monacal, la tête tonsurée et nue, le menton ras, et assis sur un pliant dont les bras se terminent en tête de serpent. Le saint tient de la main droite, qui devient la gauche à l'impression, une crosse fort simple, à enroulement, dans le genre du lituus antique; et de la main gauche, qui est étendue ainsi que la droite, un objet que la grossièreté et la petitesse du travail ne permettent d'apprécier que difficilement; je crois y reconnaître une porte d'église, divisée en deux vantaux par une colonnette qui est surmontée de son chapitau [1].

» L'inscription suivante est tracée sur la frange du sceau, autour de la figure. (Une petite croix, placée au-dessus de la tête du saint, indique son point de départ). La voici :

» † Sigillum : Bernardi : abbatis Claræval. A l'exception du *g* du mot *sigillum*, du *d* de *Bernardi* et de l'*e* de *Clarævallis*, qui sont dans la forme gothique, les caractères de l'inscription rappellent l'onciale romaine, et ne s'écartent en rien, du reste, des caractères en usage au douzième siècle.

L'absence du mot *sancti* avant celui de *Bernardi* achèverait de prouver, s'il était possible, que ce sceau est contemporain du personnage dont il porte le nom, et lui a bien appartenu, puisqu'on sait que saint Bernard, qui décéda en 1153, a été canonisé un assez petit nombre d'années après sa mort (en 1174), par le pape Alexandre III. Si ce sceau, dont on ne s'expliquerait pas trop l'usage dans ce cas, était postérieur à la canonisation, on n'eût pas manqué d'ajouter le mot sacramentel de *sanctus* à côté de celui de *Bernardus*; il n'eût guère même été profitable de s'affranchir de cette addition.

» La seule objection peut-être, pour un œil exercé, qu'il eût été possible d'élever contre l'authenticité de ce sceau, c'est que le caractère du dessin, le costume et les accessoires, ainsi que la forme elle-même du sceau, semblent se reporter à la deuxième moitié, ou tout au plus au milieu du douzième siècle. Or, saint Bernard ayant pris la crosse en 1115, pourquoi son sceau abbatial, qu'il dut faire exécuter à cette époque, n'a-t-il pas les caractères du temps? car la différence, d'après la longue étude que j'ai faite de nos monuments, était tranchée à mes yeux. Telle était la question que je m'adressais.

» En relisant les lettres de saint Bernard, j'en trouvai la solution. Saint Bernard écrivant au pape Eugène III, en l'année 1151, lui apprend qu'il s'est vu forcé de changer son sceau, par suite d'un abus de confiance, et qu'il s'en est fait graver un second, sur lequel sont tracés son image et son nom. (Suit le texte de la lettre de saint Bernard que nous avons cité).

» Ce second sceau est celui que je possède. L'image et le nom de saint Bernard y sont retracés. Sa forme, son exécution correspondent parfaitement au style de l'époque où saint Bernard nous apprend qu'il l'a fait faire; il a, sous tous ces rapports, tous les caractères d'authenticité désirables.

[1] Mabillon a pris cet objet pour un livre. Je pense que c'est à tort. La personne de qui je tiens le sceau le prenait pour un sablier. (Note du directeur du musée de Rouen).

» Il me reste à faire connaître à l'Académie comment je suis devenu possesseur de cet inappréciable objet d'antiquité. Je le dois à la générosité d'un officier en retraite, M. Pays, d'Issoudun, qui m'écrivait, il y a peu de jours, en me l'envoyant : « Ce cachet a été acheté chez un revendeur qui s'était rendu acquéreur, en 1790, des vieux cuivres de la collégiale de Saint-Cyr d'Issoudun, affiliée à Clairvaux. » Comment et pourquoi ce sceau se trouvait-il déposé à la collégiale de Saint-Cyr d'Issoudun? C'est ce que j'ignore.

» Je joins à cette lettre une empreinte du sceau [1] que je vous prie de vouloir bien mettre sous les yeux de l'Académie.



» J'oubliais de vous dire que le revers est plat et uni, et sans aucune apparence de manche ou d'appendice. Il est évident qu'on s'en servait en pressant le sceau contre la cire avec le doigt.

» Agréez, etc. » DEVILLE, »

Directeur du musée d'antiquités de Rouen.

RÉSUMÉ

DES TÉMOIGNAGES RENDUS A SAINT BERNARD [2].

TÉMOIGNAGE DES SOUVERAINS PONTIFES.

Innocent II (ann. 1140), dans son épître à saint Bernard, s'exprime en ces termes : » La ferme et inébranlable constance avec laquelle vous avez entrepris de défendre la cause de saint Pierre et de notre sainte mère l'Eglise romaine, durant le schisme de Pierre de Léon, vous posant comme un mur devant la maison de Dieu, a ramené à l'unité de l'Eglise catholique les esprits des rois et des princes et une multitude d'autres personnes, tant ecclésiastiques que séculières; et les efforts que vous avez faits pour prêcher l'obéissance

[1] Nous le remplaçons ici par un dessin au trait, exécuté de grandeur naturelle. — [2] Voy. *Mabillon*, in fine op. S. Bern., et *Henriquez*, Menolog. Cisters.

qui est due à saint Pierre et à nous, se sont justifiés par la grande utilité qui en est résultée pour l'Eglise, etc., etc. »

Alexandre III (ann. 1170), ainsi que nous l'avons vu dans les actes de canonisation, déclare que le saint abbé ne renfermait pas seulement en lui-même le trésor d'une éminente sainteté; mais que la lumière de sa foi et de sa doctrine éclaira l'Eglise universelle.

Pie V (ann. 1570) indique, parmi les moyens les plus capables de réformer l'ordre de Citeaux, la lecture des ouvrages de saint Bernard. (Voyez sa bulle *Ex innumeris, etc.*). Il recommande aux moines la méditation de ces ouvrages, après celle de l'Ecriture sainte et du catéchisme du Concile de Trente.

Grégoire XIV (ann. 1590), au rapport de son historien, *Cicarella*, méditait tous les matins pendant une heure *les suaves écrits de saint Bernard*, notant avec soin les passages qui lui faisaient le plus d'impression pour les relire encore.

TÉMOIGNAGES DES CARDINAUX ET DOCTEURS DE L'ÉGLISE.

Jacques de Vitré (ann. 1230), évêque de Tusculanum, et cardinal légat du Saint-Siége (lib. de Historia Occident., cap. 14) dit, en parlant de Clairvaux : Dès le commencement le Seigneur a donné à cette nouvelle plantation un cultivateur habile, un homme prudent et saint, selon le cœur de Dieu... Véritable perle de la religion, flambeau de l'ordre monacal, étoile qui brille au firmament, éclaire l'Eglise de Dieu. Il a reçu l'intelligence sublime des Ecritures, non d'un homme, mais de Dieu même, puisant les eaux célestes sur la poitrine du Seigneur, comme à leur source, pour les répandre sur toutes les régions de la terre. »

Saint Bonaventure, cardinal, évêque d'Albe (ann. 1260), dans ses méditations sur la vie de Jésus-Christ, cite à chaque instant les paroles de saint Bernard; et à ce sujet il dit au chap. 36 : « Les paroles que vous venez d'entendre sont celles d'un grand contemplateur; elles sont émanées du cœur de saint Bernard. Méditez-les, si vous voulez les goûter; elles sont non-seulement spirituelles et cordiales, mais encore pleines de beautés et de force pour nous exciter au service de Dieu. Car Bernard est l'homme que je propose à votre imitation : il est doué de la plus sublime éloquence; son esprit est orné de science et de sainteté. C'est pourquoi il faut vous exercer à mettre en pratique ses avis et ses paroles, etc. »

Saint Thomas d'Aquin (ann. 1260) s'exprime en ces termes dans son sermon sur saint Bernard : « Sa bouche a été un vase précieux, une bouche d'or... Il a enivré le monde entier du vin de sa douceur... Je compare saint Bernard à un vase d'or à cause de la sainteté de sa volonté; je le compare à une multitude de perles à cause de la multiplicité de ses vertus; je le compare à un vase précieux à cause de sa chaste virginité... Il était orné des neuf pierres précieuses dont parle le prophète Ezéchiel. Ces pierres signifient les neuf chœurs d'anges; car, en effet, saint Bernard possédait les vertus et remplissait les offices de tous ces célestes chœurs... »

Auguste Valère, cardinal, évêque de Vérone (ann. 1580), dit que dans les livres de saint Bernard se trouve une certaine suavité tellement admirable qu'on ne saurait les lire sans en retirer les plus pures jouissances de l'âme. (Voy. lib. de Rhet. eccles., cap. 41).

Le cardinal Baronius (ann. 1600) donne à saint Bernard les titres les plus magnifiques. Il l'appelle la *trompette du ciel*, le *nouvel Elie*. L'abbé de Clair-

vaux, dit-il, dans *ses Annales*, fut un homme vraiment apostolique, ou plutôt, un vrai apôtre envoyé de Dieu, puissant en œuvres et en paroles, manifestant partout et en tous la lumière de son apostolat par des miracles tels qu'on ne saurait le mettre au-dessous des plus grands apôtres. Aussi peut-on l'appeler l'ornement et la splendeur de toute l'Eglise, surtout de l'Eglise gallicane dont il a été l'honneur et la gloire...

Le cardinal Bellarmin (ann. 1620) déclare que le saint abbé de Clairvaux n'est pas moins illustre par l'éclat de ses miracles que par la splendeur de sa sagesse. Il a fait plus de miracles, dit-il, qu'aucun saint dont la vie a été écrite. (Voy. Controv., tom. II, lib. IV).

TÉMOIGNAGES DES ÉVÊQUES, ABBÉS, DOCTEURS EN THÉOLOGIE, ETC.

Pierre, abbé de Saint-Remy à Reims, puis évêque de Chartres (ann. 1160), combat un auteur anglais qui reprochait à saint Bernard de s'être prononcé contre la fête de l'immaculée conception de Marie. Il s'exprime ainsi : « Qui oserait mettre en doute la sainteté de Bernard, sa piété, ses mérites? Qui suis-je pour oser le justifier ? Sa vie, sa renommée, ses œuvres, ses écrits, ses miracles, sa foi, son espérance, sa charité, sa chasteté, son abstinence, sa mortification, ses paroles, son visage, ses gestes, toute l'attitude de son corps, tout en un mot rendait témoignage à sa sainteté... Il fut le disciple bien-aimé du Seigneur en l'honneur duquel il a construit, pas seulement une seule basilique, mais toutes les basiliques de l'ordre de Cîteaux... Si donc tu oses toucher la pupille de l'œil de Notre-Dame, écris contre Bernard... » (lib. 6, epist. ult.).

Guillaume évêque de Paris (ann. 1230), dit entre autres, dans son panégyrique de saint Bernard : « Il a vécu dans la plus haute perfection ; il a enseigné avec une grâce éminente; il s'est signalé par les plus illustres miracles. Sa sagesse ne procédait point de l'instruction humaine, mais de l'inspiration divine... De même que Dieu révéla ses mystères à Moïse, dont le front rayonnait une clarté si vive que les enfants d'Israël ne purent le regarder : ainsi Bernard, initié dans les secrets du ciel, éclaira toute l'Eglise d'une lumière céleste... »

Théobald, évêque. « Bernard a jeté un tel éclat par ses vertus et sa doctrine, qu'on ne saurait rien comparer à son génie, à ses mœurs, à ses paroles, à son éloquence, à ses actions. C'est lui qui, durant les jours de sa vie, confondait les hérétiques, rappelait les schismatiques, redressait les erreurs, réprimandait les puissants .. O Dieu, combien d'églises le souhaitaient voir assis sur leur siége épiscopal ! Mais la mitre et l'anneau n'excitaient pas plus son ambition que le râteau et le sarcloir. »

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny (ann. 1140), écrit à saint Bernard : « Si cela m'était permis, si la volonté divine ne s'y opposait, si l'homme avait le droit de disposer de sa vie, j'aimerais mieux demeurer près de vous et vous être attaché par un nœud indissoluble, que d'être au premier rang parmi les mortels ou assis sur un trône, etc... »

Le *P. Aquaviva*, vicaire-général de la compagnie de Jésus (ann. 1610), avait une dévotion particulière pour la sainte Vierge et pour saint Bernard; et dans ses doutes comme dans les diverses circonstances les plus graves de sa vie, il obtint visiblement les effets de leur assistance. (Voy. *Joh. Bourgesio* in lib. cui titul. Societas Jesus Mariæ deiparæ sacra, cap. 4).

Henri de Hesse, docteur de l'université de Paris, qui fut plus tard chartreux, s'exprime ainsi dans un traité qu'il adresse à Jacques, abbé d'Eberbach, con-

tre les détracteurs de saint Bernard (1re partie, chap. 3) : « Où trouver un feu de dévotion, un ruisseau de componction, un stimulant à l'amour de Dieu aussi efficace que dans la vie et la doctrine du bienheureux père Bernard, abbé de Clairvaux, cet astre de l'Eglise qui étendit si prodigieusement l'ordre de Citeaux, excita une si vive ardeur pour la vie monastique, exhorta à la vertu d'une manière si pénétrante ?.. Que dire des nombreux et magnifiques discours où il élève jusqu'aux nues la gloire de la bienheureuse Vierge Marie ; où il loue sa pureté en termes sublimes, et proclame la gloire de sa virginité sans tache ? Ses doctrines font briller l'édifice de l'Eglise universelle de l'éclat des pierres précieuses ; et l'élégance singulière de ses paroles la font resplendir avec magnificence. Quel langage soulève le voile mystérieux des Ecritures, dissipe les obscurités, détruit les doutes, comme celui de Bernard ?... Aussi l'Eglise, notre sainte Mère, après avoir acquis la certitude des témoignages nombreux qui sont requis pour la canonisation des saints, concernant les miracles, la doctrine et la vie du bienheureux abbé de Clairvaux, lui confère, avec les louanges les plus éclatantes, le titre de confesseur et de docteur, ordonne que les honneurs solennels lui soient rendus, et qu'il soit inscrit avec gloire au catalogue des saints. »

Jean Gerson, docteur et chancelier de l'université de Paris, dans un sermon sur saint Bernard, lui adresse cette allocution : « O bienheureux Bernard, vous êtes, j'en ai la douce conviction, vous êtes dans la société de ces esprits de feu que l'Ecriture appelle Séraphins ! Je vous prie donc, je vous supplie, au nom de l'amour qui vous embrase, de prendre un charbon ardent sur l'autel de celui dont le feu brûle dans Sion, et dont la fournaise est à Jérusalem, et de m'en toucher et de purifier mes lèvres, etc » Et vers la fin : « En réfléchissant aux circonstances qui ont contribué à faire de saint Bernard un foyer d'amour de Dieu, j'en trouve quatre principales, qui sont : l'amour qu'il eut pour sa mère, ses dispositions naturelles, sa bonne éducation et son goût pour la solitude. » Et plus bas : « Enfin on peut dire que toutes les circonstances favorisèrent saint Bernard, et contribuèrent à en faire un prophète et un thaumaturge. Parmi ses miracles, je mets au premier rang la conversion de ceux-là mêmes qui fuyaient de toutes leurs forces l'occasion de se convertir. »

Louis de Grenade (liv. II de la Relig. chrét., ch. 7) : « Il ne serait pas convenable, dit-il, d'omettre, entre les nombreux et graves docteurs, le très-doux et très-saint Bernard, qui dut à sa profonde humilité et à son grand éloignement pour la vaine gloire une grâce triomphante et le pouvoir de faire des miracles. On raconte de lui (ajoute-t-il au chap. 11), qu'au commencement de son glorieux noviciat, il était tellement ravi en esprit, qu'il avait perdu l'usage de ses sens... ; car le développement de sa vie spirituelle et le goût de la divine suavité, que l'amour de Dieu inspire, avait tellement absorbé la puissance de son âme, qu'il n'avait plus de force que pour la contemplation des choses célestes. »

Denys le Chartreux, dans son premier sermon sur la fête de saint Bernard, lui donne ces louanges : « Le bienheureux Bernard reçut du Dieu tout-puissant et tout miséricordieux des grâces si abondantes, qu'on peut dire de lui en vérité ce que le Sauveur a dit de l'apôtre saint Paul : *Vas electionis est mihi iste* (Act. IX, 15), et ce qu'on lit dans l'Ecclésiastique, XLIV, 20 : « *Non est inventus similis illi* : (*Il ne s'en est pas trouvé un semblable à lui*). Car, de son temps, il n'y a pas eu son égal dans le monde, et il fut véritablement l'apôtre de son époque. « Et dans le second sermon : « Bernard, l'élu de Dieu, le plus excellent docteur de tous les religieux, la lumière et la gloire des moines, l'exemple et le miroir des fidèles, fut prévenu de si nombreuses et de si grandes

grâces, doué de vertus si rares, orné de tant de dons extraordinaires, qu'il n'y a pas d'esprit capable de les pénétrer, pas de langue, pas de discours capables de les révéler, de les louer dignement. »

Pierre Canisius, de la compagnie de Jésus (Marial., lib. V, cap. 28), s'exprime ainsi : « Sous Lothaire II et Conrad III, florissait Bernard de Clairvaux, homme de la plus haute célébrité en France, en Allemagne, en Italie, non-seulement à cause de sa doctrine divinement inspirée, mais aussi à cause de la sainteté de sa vie, démontrée par les miracles les plus éclatants. Aucun moine, au dire de Luther lui-même, n'a jamais ni mieux écrit ni mieux vécu. »

Saint Louis de Gonzague, de la même compagnie, selon le rapport de l'historien de sa vie (lib. II, cap. 32), « n'omit jamais, pas même à son lit de mort, la lecture de saint Bernard. Ce saint docteur lui était si cher que, dans sa dernière maladie, il se faisait lire chaque jour quelque chose des sermons sur le Cantique des cantiques. »

Concluons ces témoignages, auxquels nous aurions pu en ajouter beaucoup d'autres, par les divers jugements que les hérésiarques eux-mêmes ont été forcés de rendre à l'illustre docteur et père de l'Eglise.

Luther dit qu'il l'emporte sur tous les autres docteurs : *Bernardus omnes Ecclesiæ doctores vincit*. *Bucer* l'appelle un *homme de Dieu* [1]. *Jeanœcolampade* le loue comme un théologien dont le raisonnement était plus exact que celui de tous les écrivains de son temps : *Excellebat Bernardus exactiore judicio omnes suæ ætatis viros*. *Calvin* l'appelle un *pieux et saint écrivain*, par la bouche duquel la vérité parle elle-même : *Bernardus abbas in libris de Consideratione ita loquitur, ut veritas ipsa loqui videatur* [2]. Enfin *Daniel Heinsius* (Orat. 3) demande ce qu'il y a de plus suaves que les écrits de Bernard? « Il me semble, dit-il, que les méditations de cet abbé sont un ruisseau du paradis, une ambroisie pour les âmes, un aliment angélique, la moelle de la piété. *Quis suavius Bernardo scribit? cujus ego meditationes rerum paradisi, ambrosiam animarum, pabulum angelicum, medullam pietatis, vocare soleo.* »

Ces témoignages des hérésiarques ne sont-ils pas la condamnation la plus éclatante de leurs doctrines si opposées à la doctrine de saint Bernard?

APPRÉCIATION

DE LA DOCTRINE DE SAINT BERNARD, ET SON AUTORITÉ DANS L'ÉGLISE [3].

Saint Bernard, fidèle disciple des Pères de l'Eglise, a mérité de partager avec eux ce titre glorieux. Non-seulement il les a égalés par sa science et sa doctrine, mais Dieu semble l'avoir doué de toutes les qualités éminentes qu'on trouve diversifiées dans les quatre Docteurs de l'Eglise latine où il a fleuri.

Comme saint Ambroise, il a prêché la pénitence aux peuples et aux rois; il a arraché au monde les grands et les princes, pour en faire de saints pénitents : les savants du siècle aussi bien que les ecclésiastiques venaient en foule des

[1] *Martin Luther*, in Colloq. convivial., cap. de Patrib. Eccl. — *Bucerius*, lib. de Concord., art. de Justif. — [2] Calv., lib. IV, inst., cap. 10, § 17, — et cap. II, § 10. — [3] D'après Mabillon, et l'Hist. littéraire, p. 402.

pays les plus éloignés se mettre sous la discipline de l'abbaye de Clairvaux, où l'on voyait jusqu'à cent novices se consacrer à Dieu en un seul jour.

Comme saint Jérôme, il a été l'*oracle de l'univers*, répondant aux consultations des docteurs, des évêques, des papes même, des princes, des rois et des empereurs.

Comme saint Grégoire le Grand, il a conduit presque toute l'Eglise durant sa vie par ses admirables lettres où respirent son zèle, sa sagesse, sa science. A l'exemple de ce grand pape qui a expliqué les devoirs des pasteurs, saint Bernard a parlé avec force des mœurs et de la discipline pastorale; il a développé comme lui la morale sublime de l'Evangile et a expliqué les dogmes d'une manière aussi solide que lucide.

Comme saint Augustin, instruit à l'école du Saint-Esprit, il a été l'interprète de l'Eglise dans ses combats contre les hérétiques et dans l'exposition de la science ecclésiastique. « Il a soutenu la pureté de sa foi et l'excellence de sa doctrine, dit l'auteur de l'Histoire littéraire, contre les raisonnements vains et trompeurs de certains esprits qui, enflés d'une science mondaine, attaquaient nos saints mystères, en voulant les soumettre à leur faible pensée [1]. » Marchant sur les traces de saint Augustin, il a pris la défense de la grâce de Jésus-Christ et a fait voir avec une précision admirable comment elle exerce sa puissance sur le cœur de l'homme, sans blesser sa liberté; et de quelle manière l'homme coopère librement au bien qu'il fait par la grâce.

« Dieu semblait avoir pris plaisir, dit l'abbé Fleury, à réunir en saint Bernard tous les avantages de la nature et de la grâce : la noblesse, la vertu des parents, la beauté du corps, les perfections de l'esprit, vivacité, pénétration, discernement fin, jugement solide; un cœur généreux, des sentiments élevés, un courage ferme, une volonté droite et constante. Ajoutez à ces talents naturels une bonne éducation, les meilleures études qu'on pût faire de son temps soit pour les sciences humaines, soit pour la religion, une méditation continuelle de l'Ecriture sainte, une grande lecture des Pères, une éloquence vive et forte, un style véritablement trop orné, mais conforme au goût de son siècle [2]. »

L'autorité de saint Bernard, en matière de doctrine, est suffisamment établie par le glorieux titre de *père de l'Eglise* qui lui a été décerné, et qu'il a mérité, n'ayant été inférieur en rien aux plus grands docteurs qui l'ont instruite, éclairée, défendue par leurs paroles et leurs écrits. Il est à la vérité le dernier des Pères dans l'ordre des temps, mais il ne le cède point aux premiers: *Ultimus inter patres; sed primis certe non impar* [3].

L'Eglise, selon la remarque du savant éditeur des œuvres de l'abbé de Clairvaux, donne le nom de *docteur* à ceux dont elle reçoit la doctrine par une approbation publique, surtout lorsque la sainteté se trouve jointe à l'enseignement; mais elle ne donne le titre de *père* qu'à ceux qui sont recommandables par leur sainteté, leur science, leur ancienneté, et dont la doctrine est plus appuyée sur l'Ecriture et la tradition que sur des raisonnements philosophiques.

Saint Bernard a mérité le double titre de docteur et de père de l'Eglise [4]. Alexandre III le lui donna le premier à la messe qu'il célébra pour sa canonisation; Innocent III lui confirma ce titre dans la collecte qu'il composa pour lui, où il l'appelle un docteur illustre, *doctor egregius*.

Quant au titre de *père*, saint Bernard le mérita tant par son éminente sain-

[1] Pag. 404. — [2] Fleur., Disc. 8, n. 4. — [3] Mabill., Præf., n. 23. — [4] Mabill., id.

teté et par sa science, que par l'autorité qu'il s'est acquise et par la manière dont il a traité les dogmes de la religion, en ne s'appuyant que sur l'Ecriture et la tradition. « Si quelqu'un doutait, dit Mabillon, de la science sublime de saint Bernard et de sa pénétration dans les choses surnaturelles, il apprendra par la lecture de deux de ses sermons (80 et 81) sur le Cantique des cantiques, où il parle du Verbe et de l'essence divine, que personne, ni avant ni après lui, n'a traité ce sujet avec plus de profondeur et plus de lumière. Nous disons la même chose de la lettre 190e au pape Innocent II, où il s'explique d'une manière admirable sur le mérite infini des souffrances de Jésus-Christ pour les hommes [1]. »

Sa principale étude fut celle des livres sacrés. Il s'en était tellement imprimé les expressions dans la mémoire, par la profonde et continuelle méditation de la parole divine, que tous ses discours et ses écrits ne semblent qu'un enchaînement de textes sacrés, illuminant les mystères et réglant les mœurs.

Mais l'Ecriture sainte n'était pas la seule source où il puisait. L'étude des Pères l'avait profondément initié dans l'antiquité chrétienne, et il professait pour la tradition sacrée autant de respect que pour l'Ecriture elle-même. Son Traité de la grâce et du libre arbitre suffit pour démontrer combien il avait lu les écrits de saint Augustin; car ce traité renferme en substance toute la doctrine du saint évêque d'Hippone sur cette matière.

On voit dans sa lettre à Hugues de Saint-Victor que saint Ambroise ne lui était pas moins familier que saint Augustin; et il déclare dans cette lettre combien il demeure attaché à ces deux colonnes. Il cite saint Athanase dans son opuscule contre Abeilard, et quelquefois saint Grégoire le Grand. Partout il s'élève contre les nouveautés qui s'éloignent des enseignements de ces illustres docteurs. L'étude des canons de l'Eglise ajoutait un grand poids à ses paroles; et ainsi il vérifiait cette sentence de saint Léon : *Verus recti amor in semetipso habet et apostolicas auctoritates, et canonicas sanctiones* [2].

Enfin, pour ce qui regarde le style et la manière d'écrire du saint, on ne saurait mieux le caractériser que ne l'a fait l'éditeur de ses ouvrages dont nous empruntons les paroles : « On y voit briller, dit Mabillon, un esprit naturellement noble, ferme, élevé, mais doux, chaste, attrayant; une éloquence née pour ainsi dire avec lui, et plus ornée des grâces de la nature que de celles de l'art, des fleurs d'elles-mêmes écloses; un style léger et serré, de la hardiesse dans les expressions, de la précision dans le choix des termes, de la sublimité dans les pensées, de la tendresse dans les sentiments; en un mot, un langage qui n'offre que des idées de Dieu et des choses célestes. »

CONSEILS DE S. BERNARD

A SA SŒUR LA RELIGIEUSE [3]. (FRAGMENT).

DE LA FOI.

Le Seigneur dit dans l'Evangile que « tout est possible à celui qui a la

[1] Mabill., n. 25. — [2] Id., n. 24. — [3] De modo benè vivendi, ad sororem in Mabill., tome V, pag. 318 et seq. — Nous croyons que cet ecrit renferm

foi [1]; et sans la foi, ajoute l'apôtre saint Paul [2], il est impossible de plaire à Dieu. » Croire fermement, et mener une vie conforme à sa croyance; se maintenir, par une bonne vie, dans la profession d'une sainte foi, c'est posséder d'avance le bonheur et l'éternel repos des cieux. Sans la foi, personne ne saurait plaire à Dieu. Cette foi salutaire, comment la fera-t-on naître dans les esprits? par la parole et par les exemples : c'est vainement qu'on voudrait l'obtenir par la crainte et par les menaces; et c'est une soumission de peu de durée que celle que produit la violence, de même qu'un arbrisseau ployé par l'effort d'un bras vigoureux se redresse rapidement dès qu'on lui a rendu sa liberté.

J'ajoute que, sans les œuvres, la foi est comme un corps privé de l'âme qui lui donnait la vie; et c'est se faire une illusion bien déplorable que de publier avec ostentation une foi que les œuvres n'accompagnent point. Si vous portez effectivement la Croix, prouvez-le en mourant au monde et à vous-même. Les mortifications et le mépris du monde, voilà notre véritable croix, et nous passerons justement pour des imposteurs, si nous prétendons la bien porter sans cet entier détachement et ce sincère esprit de pénitence. Prions, et qu'une foi inébranlable soutienne notre prière, nous obtiendrons de Dieu tout ce que nous lui aurons demandé; croyons au Fils de Dieu, et la vie éternelle nous est promise et assurée. Que ceux qui manquent de cette foi se tiennent pour certains que non-seulement ils ne verront jamais Dieu, mais qu'ils seront à jamais pour lui des objets d'indignation et de répugnance. Un corps sans âme est mort; de même une foi sans œuvres est morte.

Ma très-chère sœur, la foi est une grande vertu ; mais apprenez encore que, sans la charité, elle ne peut nous être utile à rien. Ayez donc et conservez précieusement une foi vraie, une foi pure, une foi sans reproche; que cette foi ardente, invincible, qui a donné la couronne immortelle aux saints confesseurs, soit l'immortel ornement de votre âme; ne parlez de Jésus-Christ, que comme abîmée dans le respect le plus profond; que tous vos sentiments les plus tendres et les plus ardents soient pour Dieu; rejetez à l'instant même toute pensée contraire à la pureté de la foi et à la ferveur de la charité.

Je ne saurais trop vous le répéter : ayez soin que la justice accompagne votre foi; c'est-à-dire que la sainteté de votre vie réponde aux saintes croyances dont vous êtes pénétrée ; et ne maudissez pas, par vos œuvres, le même Dieu que vous bénissez par votre foi. Ainsi tout se corromprait en vous, par ce mélange du bien et du mal, du vice et de la vertu.

DE L'ESPÉRANCE.

« Ne vous inquiétez point, » dit le Sauveur [3], mais mettez toujours votre confiance en Dieu. L'espérance qui a pour objet les choses visibles ne mérite plus ce nom. Ce n'est pas ce que nous voyons, mais ce qui est invisible, que nous devons chercher; et, pour le trouver, la patience nous prêtera son secours. Ainsi doivent s'entendre ces paroles du Sage : « L'espérance du pervers est comme la poussière que le vent emporte; l'espérance des justes est pleine d'immortalité [4]. » Attendez donc le Seigneur, ma chère sœur; soyez fidèle à ses commandements; par lui se relèvera votre espérance, et lui-même vous

les règles que saint Bernard donna à sa sœur Hombeline. (Voyez Henriquez, in lib. Cisters. et in Menolog.). Cependant Mabillon pense que le saint n'est pas l'auteur de ce livre. — [1] Matt. XVII, 19. — [2] Heb. XI, 6. — [3] Matt. VI, 31, 34. — [4] Sap. III, 4, 5, 13.

mettra en possession de son royaume. Attendez-le avec patience; attendez-le dans l'éloignement du péché : il viendra, n'en doutez point: et, au jour très-prochain de sa visite, qui sera celui de votre mort et de son jugement, lui-même couronnera votre sainte espérance. C'est bien vainement que les hommes livrés à la corruption et au péché osent implorer la miséricorde de Dieu : qu'ils changent de vie; qu'ils commencent du moins à s'amender, et leur espérance ne sera plus vaine. Trop de confiance dans la bonté de Dieu, nous faisant persévérer dans le mal, attire sur nous sa colère; trop d'appréhension de sa justice nous jette dans le désespoir de sa miséricorde : il est un milieu entre ces deux extrêmes. Il faut toujours espérer le pardon de nos péchés; mais, autant que possible, nous efforcer de ne plus pécher. Ainsi le vrai serviteur de Dieu marche également appuyé sur la crainte et sur l'espérance; par l'espérance élevé jusque dans les cieux, abaissé par la crainte jusque dans les enfers. Le péché, quelque énorme qu'il puisse être, est toujours moindre que ne serait le désespoir d'en obtenir le pardon.

Mettez votre espérance dans le cœur de Jésus, ma chère sœur : c'est pour elle un asile assuré; car celui qui se confie en Dieu est protégé et couvert de sa miséricorde. A cette ferme espérance joignez la pratique des vertus; et, dès cette vie, vous commencerez à goûter les délices ineffables du Paradis. Il faut donc, très-chère sœur, avoir la haine du péché, bien espérer de la miséricorde de Dieu, détester ses fautes, ne point désespérer de son salut, faire pénitence, attendre tout de la bonté de ce grand Dieu; et renonçant ainsi à la vie coupable, à cette vie qui donne la mort, croire avec une paisible confiance que l'on obtiendra la vie éternelle, à laquelle je prie de vous conduire heureusement celui qui vous a choisie de toute éternité.

DE LA CHARITÉ.

L'Eglise, ma chère sœur, chargée, par son divin chef, de nous transmettre les préceptes évangéliques, nous enseigne non-seulement la charité, mais encore les divers caractères de la charité. Elle nous apprend qu'il ne faut pas aimer, même les choses bonnes en elles-mêmes, d'un égal amour; que, suivant ce qu'elles sont, elles demandent de nous plus ou moins d'affection, et que ce n'est pas avoir la science entière et achevée de nos devoirs, que d'en ignorer l'ordre et la juste mesure. Si nous manquons d'amour pour les choses qui en sont dignes, si nous nous attachons à celles qui ne le méritent pas, il y a désordre dans notre charité. Si nous aimons trop ce qui est moins aimable, si nous n'aimons pas assez ce qui devrait être aimé davantage, il y a désordre encore dans notre charité. La charité bien ordonnée veut que nous aimions Dieu par-dessus toutes choses; elle veut que nous l'aimions de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre volonté; que celui-là seul occupe nos pensées, qui est le principe de toutes nos pensées; en un mot, qu'il remplisse toute notre vie, et que, nous laissant emporter à la douce violence de cet amour sans bornes, nous lui rapportions tous les mouvements et toutes les affections de notre âme.

Très-chère sœur, puisque Dieu est le souverain bien, est-il quelque chose de plus juste que de l'aimer en tout, que de l'aimer sur toutes choses? Dans l'amour du Bien parfait est la parfaite béatitude : la mesure de notre félicité sera donc celle de notre amour, puisqu'on ne peut aimer Dieu sans être véritablement bon, ni être bon sans être véritablement heureux. « L'amour, dit

le Sage dans le divin cantique, est fort comme la mort [1]. » Il dit vrai : car, de même que la mort arrache l'âme avec violence pour la séparer du corps, de même l'amour de Dieu, avec une force invincible, retire l'homme tout entier du monde, et éteint en lui l'attachement aux biens périssables. Oui, la force de l'amour est aussi grande que celle de la mort; et la victoire qu'il remporte sur nos vices ne se fait pas moins sentir à toutes les facultés de notre âme, que la mort à notre corps, lorsqu'elle le pénètre dans toutes ses parties.

Dieu mérite d'être aimé pour l'amour de lui-même, parce qu'il est souverainement bon et le créateur de toutes choses. C'est aussi ce que nous apprend la charité : aimez Dieu, nous dit-elle, pour l'amour de Dieu même, et le prochain pour l'amour de Dieu. Remarquez que d'abord elle nous ordonne de chercher Dieu en tout, de le préférer à tout; qu'ensuite elle nous fait chercher et aimer le prochain, dans Dieu lui-même, qui est la source de tous les biens.

De là les deux lois de la charité : l'une regarde l'amour de Dieu, et c'est la principale ; l'autre, qu'on peut considérer comme une image de la première, regarde le prochain. Que veut dire celle-ci, en nous ordonnant d'aimer ce prochain comme nous-mêmes [2]? Il me semble que, dans cet amour, elle veut que nous nous proposions une fin toute semblable à celle que nous avons en nous aimant nous-mêmes; c'est-à-dire, que nous lui désirions, comme à nous, une bonne vie en ce monde, et, dans l'autre, le bonheur d'une vie éternelle. Dans le prochain, nous devons aimer ses vertus et non ses vices; autrement ce serait le haïr et non l'aimer. N'avez-vous point de charité pour votre frère que vous voyez devant vous? je doute alors que vous en ayez pour Dieu que vous ne voyez pas. C'est donc pour nous une obligation de nous entre-aimer; et Dieu, qui nous l'ordonne, est la source de cet amour fraternel; il en est le principe et la fin. Si nous sommes sans amour pour nos frères, qui sont, pour les yeux du corps, des objets visibles et manifestes, c'est bien vainement que nous cherchons, des yeux de l'âme, Dieu et la charité : ni l'un ni l'autre n'habite avec nous. L'un ne peut y être, si l'autre ne s'y trouve pas; car Dieu et la charité sont une même chose.

Nous sommes dans l'obligation de chérir nos parents, s'ils sont gens de bien et serviteurs de Dieu : s'ils ne le sont pas, nous devons plus d'affection aux étrangers en qui nous rencontrons ces saintes dispositions, les liens de la nature n'étant pas aussi forts que ceux de la grâce, et le sang qui coule dans nos veines nous devant être moins cher que le précieux sang de Jésus-Christ. C'est donc aux fidèles qu'appartient exclusivement notre cœur, et nous devons partager avec eux tous ses mouvements et ses affections ; mais comme il est impossible que nous puissions également profiter à tous, nous réserverons particulièrement notre zèle pour ceux que le temps, le lieu, et mille autres circonstances, sembleront recommander davantage à nos soins; et nous souhaiterons en même temps à tous d'arriver au repos de la vie éternelle, parce que la charité, dans ses vives ardeurs, embrasse le salut de tous les hommes. Quant aux œuvres de miséricorde, nous ferons en sorte de les dispenser avec une juste mesure, donnant plus ou moins, selon les nécessités de chacun. C'est ainsi, ma chère sœur, que, gardant avec prudence l'ordre de la vraie et parfaite charité, nous arriverons infailliblement au port du salut éternel.

Ce n'est pas tout : pour l'amour de Dieu, nous devons encore aimer nos ennemis. « Aimez vos ennemis, nous dit l'Evangile; faites du bien à ceux qui

[1] Cant. VIII, 6. — Matt. XIX, 19.

» vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent : afin que vous soyez » véritablement les enfants de votre Père qui est dans les cieux [1].

Ceux-là donc n'aiment point Dieu, qui haïssent les hommes ; de même ceux qui ne gardent pas ses commandements ne l'aiment point. La charité est la source de toutes les vertus ; elle seule leur donne la vie, et, sans elle, c'est vainement que nous les cultivons : toutes nos œuvres seront des œuvres mortes. Je répèterai ici ce que j'ai déjà dit : Dieu lui-même et la charité sont une même chose.

Là où ne règne pas la charité, dominent les passions et les convoitises de la chair. Le flambeau de la foi, s'il n'est allumé au feu de la charité, ne suffira point pour nous conduire au séjour de l'éternelle béatitude ; qui n'aime pas Dieu, ne se peut aimer soi-même Point de vertus véritables sans la charité : avec la charité naissent en nous toutes les perfections qui peuvent être le partage d'une simple créature.

Unissez-vous donc, chère sœur, à Jésus-Christ, par les liens très-doux de la charité, et ne cessez point d'entretenir dans votre âme les saintes flammes de son chaste amour. Regardez d'un œil de mépris toutes les beautés de ce monde visible, tous ses vains amusements ; soupirez après l'heureux moment qui, vous délivrant de cet exil où vous languissez, de cette prison où vous êtes captive, vous réunira au cher objet de tous vos désirs, de toutes vos pensées, de toutes vos sollicitudes. Ecoutez, ma sœur si pieuse et si sage, les paroles de ce céleste époux : « Ceux qui m'aiment, dit-il, mon Père les aimera ; je les aimerai aussi, » et je me ferai voir à eux [2]. » Aimons donc Jésus, chère sœur, pendant que nous sommes encore en cette vie, si nous voulons être, dans la vie éternelle, l'éternel objet de l'amour de notre Père.

DE L'EXEMPLE DES SAINTS.

L'exemple des saints contribue merveilleusement à relever le courage des pécheurs, et à fortifier la patience des justes. Par leurs chutes et par leurs pénitences, nous apprenons à ne nous jamais laisser aller au désespoir, quelque grande que soit la multitude de nos fautes ; et nous prenons cette confiance, que la même main qui les a tirés du précipice est prête à nous donner son secours, si nous l'implorons avec humilité ; que, même après avoir perdu la grâce de notre Dieu, nous ne devons pas perdre l'espérance, nous souvenant que sa bonté, qui est infinie, peut réparer en un moment tous les maux de notre âme, qui semblaient devoir être à jamais irréparables. Nous avons aussi sous les yeux les images de leurs vertus, où nous pouvons trouver d'admirables modèles. En marchant dans les voies où nous ont précédés de tels guides, nous ne saurions nous égarer ; et, comme le ciel est le terme du voyage qu'ils ont entrepris sur la terre, nous n'avons point d'excuse, si nous venons à nous perdre, pour avoir dévié de la route qu'ils nous ont tracée.

Ces serviteurs de Dieu, étant comme nous, passagers dans cet exil de la vie, n'ont voulu y prendre aucun repos ; mais continuant toujours de marcher à grands pas, ils n'ont pas cessé un seul instant de se sanctifier par la pratique des bonnes œuvres, par les veilles, par les jeûnes, par les aumônes. A quelques extrémités qu'ils aient été réduits dans les persécutions, dans les maladies, au milieu des travaux, on ne les a jamais vus se relâcher en rien de leur continence, de leur douceur, de leur patience, de leur piété. Ils ont cru que,

[1] Matt. V, 44, 45. — [2] Joann. XIV, 21.

pour obtenir le ciel, il fallait abandonner la terre; que les richesses du siècle étant presque toutes cachées au fond de quelque abîme, il était difficile, en les cherchant, d'éviter de se perdre : qu'il convenait de fouler aux pieds cette fange de biens périssables, pour porter tous nos vœux vers les véritables biens qui sont au-dessus de nos têtes; que la terre ne nous a été donnée que comme un lieu de passage, et que le ciel est notre patrie.

Telle a été, dans ces grands personnages, la délicatesse de leur conscience, que non-seulement ils n'ont pas cru que ce fût assez d'éviter les haines, les querelles, la colère, la vaine gloire, l'envie, l'incontinence, et tous les péchés semblables, qui sont les plaies mortelles de l'âme; mais qu'ils ont encore eu soin d'enchaîner en quelque sorte tous leurs sens, de soumettre à la règle les moindres actions de leur esprit, et jusqu'aux plus légers mouvements du corps qui pouvaient troubler cette conscience si timide, et en altérer, en la moindre chose, la pureté vraiment angélique. Ils veillaient également sur le corps et sur l'âme : sur l'âme, pour la purger de tous ses vices; sur le corps, pour dompter ses appétits, se souvenant de cette parole de saint Paul : « Si vous vivez selon » la chair, vous mourrez [1]. » Et en effet, par la mortification de la chair, les péchés sont effacés, les vices étouffés, et en même temps s'éteignent tous les mauvais désirs.

Si nous voulons entrer un jour en communauté avec les saints, que leur vie soit donc continuellement le modèle de la nôtre. Ayant sous les yeux l'image de si hautes vertus, serions-nous désormais excusables de mal vivre? Et la loi de Dieu, qui est imposée également à tous les hommes, s'animant en quelque sorte pour nous, par l'exemple d'aussi grands personnages, ne doit-elle pas non-seulement nous inviter, mais encore nous contraindre à bien faire? S'il est vrai que nous nous laissons quelquefois entraîner par l'exemple des méchants, trouverons-nous assez de force pour résister à celui des bons; et, trop faciles à céder au mal, ne nous montrerons-nous rebelles et difficiles que pour le bien?

Demandons à Dieu, ma chère sœur, que les vertus si éclatantes des Saints ne deviennent pas notre propre condamnation. Certes, nous serions moins criminels, si Dieu lui-même ne nous avait accordé tant de lumières vivantes pour éclairer notre route; et nous ne pouvons douter que, selon que nous aurons imité ou dédaigné de suivre de si grands exemples qu'il s'était plu à nous mettre sous les yeux, ou nous partagerons dans l'autre vie la couronne qu'ont méritée ces fidèles imitateurs de Jésus-Christ, ou nous nous trouverons sans défense devant le tribunal de son éternelle justice.

Je le prie de toute l'ardeur de mon âme que, de sa main puissante, il imprime profondément dans votre cœur l'image des vertus qui se sont manifestées sur la terre : l'humilité de Jésus-Christ, la ferveur de saint Pierre, l'amour de saint Jean, l'obéissance d'Abraham, la patience d'Isaac, la constance de Jacob, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la générosité de Josué, la clémence de Samuel, la miséricorde de David, la continence de Daniel; en un mot, que tout ce qu'il y a de plus parfait dans les vertus des Saints devienne l'ornement de votre âme, afin que vous puissiez obtenir une part à toutes leurs couronnes. Considérez, tous les jours de votre vie, ce qu'ils ont fait pour plaire à Dieu, avec quelle soumission, quelle fermeté, quelles austérités ils ont marché dans ses voies. Suivons donc le chemin qu'ils nous ont frayé; cherchons attentivement les traces qu'ils ont laissées de leur passage,

[1] Rom. VIII, 13.

menant, comme eux, une vie laborieuse, innocente, et évitant, après eux, tous les piéges et toutes les séductions de ce monde.

Si vous vous trouvez dans une position telle que l'on ait les yeux sur vous, et que vos actions puissent servir d'exemple aux autres, rendez-les si saintes, et donnez-leur un tel éclat, qu'elles instruisent et édifient tous ceux sur lesquels vous aurez reçu l'autorité. Celui qui cache sa bonne vie est semblable à un feu qui brûle obscurément sous la cendre; ceux, au contraire, qui animent les autres à la vertu, et par leur vie et par leurs discours, sont des lampes ardentes qui dardent à la fois lumière et chaleur. C'est à ceux-là que parle le Sauveur, lorsqu'il dit : « Que votre lumière éclate aux yeux des hommes, afin » qu'ils soient témoins de vos bonnes actions, et qu'ils rendent gloire à votre » Père qui est dans les cieux [1]. »

Cependant, gardez-vous bien de vous attribuer aucune part de cette gloire; car elle appartient tout entière à ce Père tout-puissant, de qui procède tout ce que vous avez de bon; et si les hommes applaudissent à l'action qui est visible à leurs yeux, faites que Dieu soit plus satisfait encore de l'intention qui ne paraît pas. Me résumant enfin sur tout ce que j'ai dit, je vous exhorte de nouveau à vous proposer sans cesse l'exemple des Saints, dans vos actions, dans vos paroles, dans vos pensées : ce sont nos maîtres, il faut apprendre à leur école; ce sont nos frères, il faut leur ressembler; ce sont nos pères, il faut les imiter. Que leur vie soit le modèle de la nôtre; que leurs admirables leçons ne soient pas un jour pour nous un sujet de confusion; et ne nous exposons pas au repentir tardif d'avoir dédaigné de suivre des guides si aimables et si sûrs. Si vous les imitez, les méchants eux-mêmes seront contraints de rendre de vous bon témoignage, et vous joindrez ainsi à tant d'avantages que vous en aurez retirés, celui d'une bonne réputation; car l'opinion des hommes, bien qu'elle ne s'accorde pas toujours avec celle de Dieu, ne doit pas être méprisée. Souvent il a été fâcheux, pour des gens de bien, d'avoir perdu, même injustement, l'honneur qu'ils avaient acquis dans le monde : vous le devez donc conserver, autant qu'il est en vous, pour l'intérêt et la gloire de Dieu, et mettre tous vos soins à empêcher que votre réputation ne soit flétrie. .

. . . .

Chère sœur que j'aime, j'espère qu'après avoir vécu sur la terre, en union avec vous, dans les liens d'une amitié tendre et spirituelle; oui, j'espère aussi n'en être point séparé pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

[1] Matt. V, 16.

ÉPITAPHES.

Parmi plusieurs épitaphes du saint, il en est deux qui nous paraissent dignes d'être conservées. La première est attribuée à Adam, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris. La seconde se trouve dans les œuvres de Philippe, moine du couvent de Bonne-Espérance, *pag.* 802.

Ecce latet Clarævallis clarissimus abbas,
Qui summis summus, si sibi parvus erat.
Religionis apex, lux mundi, laus monachorum
Flos cleri, legis sanctio, juris amor.
Instructus, velox, sublimis, pauper, abundans,
Artibus, ingenio, sanguine, veste, bonis.
Dura, malum, cunctos tulit, horruit, ædificavit :
Vana, Deum, requiem, sprevit, amavit, habet.

Sous cette pierre obscure repose l'illustre abbé de Clairvaux,
Grand dans les plus grandes choses, il ne fut petit qu'à ses propres yeux.

Prince de l'Eglise, lumière du monde, gloire des religieux,
Fleur du clergé, appui des lois, défenseur du droit.

Profond par sa doctrine, vif et sublime par son esprit,
Ce pauvre volontaire fut riche de tous les dons,
Riche par ses talents, par son génie, par sa naissance,
Par sa beauté, par ses actions.

Austère et mortifié, ennemi du vice, modèle en toutes choses,
Il méprisa la vanité, n'aima que Dieu
Et trouva ainsi l'éternel repos.

*

AUTRE ÉPITAPHE.

Claræ sunt valles, sed claris vallibus abbas
Clarior his clarum nomen in orbe dedit.
Clarus avis, clarus meritis et clarus honore,
Clarior eloquio, religione magis.
Mors est clara, cinis clarus, clarumque sepulchrum,
Clarior exultat spiritus ante Deum.

Illustres sont ces vallées, mais plus illustre le saint abbé
Qui rendit leur nom illustre dans tout l'univers.
Il fut illustre par ses aïeux, illustre par ses mérites, illustre par sa gloire;
Mais plus illustre encore par son éloquence et par sa piété.
Sa mort fut illustre, sa cendre est illustre, sa tombe est illustre;
Mais plus illustre son esprit qui brille devant Dieu.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE.

TOURNAI. — TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN.

325030

BX
4700
.B55
R3
IMS

Ratisbonne, Marie Theodore, 1802-
1884.
Histoire de Saint Bernard. --

PONTIFICAL INS.
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA